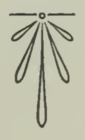
Le Monde Oriental

Archives
pour
l'histoire et l'ethnographie, les langues et littératures, religions et traditions de l'Europe orientale et de l'Asie

Tidskrift
för
Öst-Europas ock Asiens historia ock etnografi, språk ock litteraturer, religioner ock folkdiktning

Rédaction:

K. F. Johansson
K. B. Wiklund
J. A. Lundell
K. V. Zetterstéen



1906

Uppsala
Akademiska Bokhandeln
(C. J. Lundström)

Ce volume est publié aux frais de

MM. John Bernström, Directeur de la Société anonyme» Separator» à Stockholm.

Oscar Ekman, Anc. consul de Russie, à Stockholm.

Axel Johnson, Consul général de Siam, à Stockholm.

Hjalmar Wijk, Négociant, à Gotenbourg, député.

O. Quensel, Professeur de théologie à l'université d'Uppsala.

Claes Annerstedt, Anc. bibliothécaire de l'université d'Uppsala, de l'Académie suédoise.

P. A. Geijer, Anc. professeur des langues romanes à l'univ. d'Uppsala.

Anders Sjöstedt, Capitaine d'artillérie, à Uppsala.



Uppsala 1906—07,
Akademiska Boktryckeriet
Edv. Berling.

Table des matières.

Arica-Armeniaca.

Slavica-Baltica.

Semitica.

Fenno-ougrica.

Cætera.

Auteurs.

Carl Cappeller, prof. de sanskrit à l'univ. de Jena:
Hur de gamla litauerna levde [La vie journalière des anciens lituaniens, trad. suéd. de J. Charpentier], p. 101.

Jarl Charpentier, cand. phil. à l'univ. d'Uppsala:
Zur indischen wortforschung, p. 17.
Slavische etymologien, p. 222.

Arthur Christensen, Dr en phil. à l'univ. de Copenhague:
Un traité de métaphysique de ʿOmar Ḫayyām, p. 1.
C.-r. de: Hocéyne-Âzad, La roseraie du savoir, f. 3.

A. A. Fokker, docent de langue et litt. malaie à l'univ. d'Amsterdam:
Malay etymologies, p. 241.

Alfred Jensen, membre de l'institut Nobel à Stockholm:
Suecica in der polnischen literatur, p. 134.

K. F. Johansson, professeur de linguistique comp. indoeurop. à l'univ. d'Uppsala:
C.-r. de: Lidén, Armenische studien, f. 2.

J. A. Lundell, professeur des langues slaves à l'univ. d'Uppsala:
C.-r. de: Thevet, Un vocabulaire français-russe, p. par P. Boyer, f. 1; Boyer et Speranski, Manuel pour l'étude de la langue russe f. 1; Stenbock, Zur kollektivbildung im slavischen, f. 2; Hahn, Literatura dramatyczna w Polsce XVI wieku, f. 2; Hjärne, Kinas störste kejsare, f. 3.

Emanuel Mattsson, cand. phil. à l'univ. d'Uppsala:
Bland Libanons bönder [Parmi les paysans du Liban], p. 149.

Ernst A. Meyer, lecteur de la langue allem. à l'univ. d'Uppsala:
Der musikalische wortakzent im japanischen, p. 77.

Rafael Mitjana, Sécrétaire de la légation d'Espagne à Stockholm:
L'orientalisme musical et la musique arabe, p. 184.

Axel Moberg, docent des langues sémitiques à l'univ. de Lund:
Über den griechischen ursprung der syrischen akzentuation, p. 87.

K. B. Wiklund, professeur des langues finno-ougriennes à l'univ. d'Uppsala:
Finnisch-ugrisch und indogermanisch, p. 43.
C.-r. de: Fellman, Anteckningar under min vistelse i Lappmarken f. 1; Nyelvtudomány I: 1, f. 2; Рудневъ, Лекціи по грамм. Монгольскаго языка, f. 3.

K. V. Zetterstéen, professeur des langues sémitiques à l'univ. d'Uppsala:
Ibn Saʿd ock hans arbete Kitâb eṭ-Ṭabaqât el-kebîr, p. 66.
The oldest dictionary of the nubian language, p. 227.
C.-r. de: Christensen, Muhammedanske digtere og tænkere, f. 1; Vollers, Volkssprache und schriftsprache im alten Arabien, f. 2; E. Stave, Anmärkningar till Bibelkommissionens öfversättning af Gamla testamentet, f. 3.

Öst-Europas ock Asiens folk ock kulturer tilldraga sig alltmera uppmärksamheten. Vi behöva icke påminna om det intresse, som i våra dagar samlar sig kring de slaviska folken ock den fjärran österns båda stora kulturnationer, eller om den indoariska och den semitiska forskningens stora betydelse för religionshistorien. Finsk-ugriska folk (finnar ock lappar) ock polarfolk (i Grönland) har Skandinavien inom eget område.

Två bibliotek, i Köpenhamn ock Uppsala, ha synnerligen rika förråd av slaviska ock indiska handskrifter ock böcker, likaså av handskrifter ock böcker hörande till islams kultur. Kungl. biblioteket i Stockholm äger en av de viktigaste japanska boksamlingar i Europa.

Under sådana förhållanden ha vi vågat taga initiativ till grundläggande av en tidskrift för *Öst-Europas ock Asiens historia ock etnografi, språk ock litteraturer, religioner ock folklore*, ock hoppas på medvärkan av vetenskapsmän inom ock utom landet, som arbeta inom hithörande områden.

Planen för denna tidskrift, som under titel **Le Monde oriental** är avsedd att utgivas från ock med 1906, är — mera i detalj utförd — följande:

tidskriften utgives i band på omkring 16 tryckark i oktav, fördelade på 3—4 häften, ock vi hoppas kunna årligen utgiva ett sådant band;

uppsatser avfattas på något av de tre skandinaviska språken, på franska, tyska eller engelska ock förses, om de äro avfattade på skandinaviskt språk, med en kort resumé på ettdera av sist nämnda språk;

Les peuples et les civilisations de l'Europe orientale et de l'Asie attirent de plus en plus l'attention. Point n'est besoin de rappeler combien nous intéressent les peuples slaves et les deux grandes nations de l'extrême Orient, ni que les études indo-ariennes et sémitiques sont de la plus grande importance pour l'histoire des religions. La Scandinavie elle-même possède dans son propre domaine des populations finno-ougriennes et polaires.

Les bibliothèques de Copenhague et d'Upsal renferment de riches collections de manuscrits et livres slaves et indiens, de livres et manuscrits se rapportant à la culture islamique. La bibliothèque de Stockholm possède une collection très considérable de livres japonais.

C'est pourquoi nous avons osé prendre l'initiative de fonder une revue consacrée à *l'histoire et à l'ethnographie, aux langues et littératures, aux religions et traditions populaires de l'Europe orientale et de l'Asie*. Nous comptons sur la collaboration des spécialistes des pays scandinaves et de l'étranger.

Le plan de cette revue, qui sous le titre **Le Monde oriental** commence à paraître en 1906, est le suivant:

la revue formera des volumes d'environ 16 feuilles d'impression in 8:o, divisés en 3 ou 4 fascicules; nous espérons pouvoir publier un volume par an;

les articles seront rédigés en l'une des trois langues scandinaves, ou en français allemand ou anglais; un court résumé en l'une de ces trois dernières langues accompagnant les articles écrits en suédois, danois ou norvégien;

jämte specialundersökningar ingå i planen även mera populära uppsatser, översikter ock referat, avsedda för en större allmänhet eller till orientering för forskare på närliggande områden;

uppsatser om språk ock litteratur, religion ock folklore intagas även från andra folk utanför den europeiska kulturkretsen (med undantag för egyptologien, som i Uppsala har ett eget organ i tidskriften Sphinx).

outre des études spéciales la revue comprendra des articles résumés, compte-rendus destinés au grand public et pouvant servir à orienter les savants des domaines voisins.

On insérera enfin des articles ayant trait aux langues, littératures, religions et traditions des autres peuples vivant hors du cercle de la civilisation européenne (à l'exception de l'égyptologie pour laquelle Upsal possède un organe special).

Uppsala (Suède), mars 1906.

K. F. Johansson — *K. B. Wiklund*

J. A. Lundell — *K. V. Zetterstéen*

Un Traité de Métaphysique de ʿOmar Ḫayyām.

Par **Arthur Christensen.**

Dans mes «Recherches sur les Rubāʿiyāt de ʿOmar Ḫayyām»[1] j'ai tâché de prouver qu'il est impossible de faire des études sur les idées philosophiques de ʿOmar Ḫayyām, n'ayant pour base que les Rubāʿiyāt, étant donné surtout que cette collection a été dans une large mesure amplifiée par des interpolations, de sorte qu'on ne peut plus distinguer les quatrains qui proviennent de ʿOmar lui-même de ceux qui appartiennent réellement à d'autres poètes.

Malheureusement pour ceux qui s'intéressaient à ʿOmar comme philosophe, tous ses travaux philosophiques dont les titres sont connus jusqu'ici semblaient perdus, et je m'étais résigné à considérer la vraie physionomie de ʿOmar Ḫayyām comme impénétrable. Or, pendant un bref séjour à Paris, en avril 1905, j'ai eu l'occasion de voir les feuilles de correction du nouveau catalogue sous presse des manuscrits persans de la Bibliothèque Nationale, que M. Blochet a gracieusement mises à ma disposition. J'ai été agréablement surpris en y trouvant un petit traité de philosophie sans titre de ʿOmar Ḫayyām, inséré dans un recueil d'écrits métaphysiques nommé *Rauḍat-el-qulūb*. Le manuscrit en question, dont j'ai pris une copie, est écrit assez négligemment, les points diacritiques étant souvent omis et un certain nombre de ligatures contribuant à en rendre la lecture passablement difficile. La lettre ذ employée au lieu du د médial ou final après une voyelle atteste l'antiquité du manuscrit.

J'avoue que la lecture du traité m'a un peu désabusé. Šahrazūrī a bien dit que ʿOmar était aussi peu disposé à écrire qu'à

[1] Heidelberg 1905.

enseigner, et en vérité ce petit travail semble être bâclé en hâte d'après les idées bien connues d'Avicenne et des Frères de la Pureté. On n'y trouve pas de vues originales sur la formation et l'ordre de l'univers, et les idées sont souvent gauchement exprimées. S'il n'était pas injuste de juger l'auteur d'après cette »missive» de 13 petites pages, on pourrait dire que le célèbre mathématicien ne fut qu'un piètre philosophe.

Dans sa préface, l'auteur nous raconte qu'il a écrit le traité pour un certain *Faḫr-el-millet v'ed-dīn Muvayyad-el-mulk*, dont il a eu l'honneur d'être le serviteur, et qui lui a demandé un souvenir. Je ne trouve à cette époque qu'un seul homme connu portant le nom de Muvayyad-el-mulk: le fils du grand ministre Niẓām-el-mulk; et je ne doute pas que ce ne soit à lui que 'Omar a dédié le mémoire présent. Il est vrai que cet homme-ci n'est pas mentionné, autant que je sache, avec le titre de Faḫr-el-millet v'ed-dīn, mais ceci peut bien être une épithète glorifiante que ʿOmar lui donne, on ne doit pas nécessairement y voir un titre officiel[1]. Ce Muvayyad-el-mulk obtint le vézirat sous le règne de Barkīāruq en 492 a. H. (1098—99 ap. J.-C.) après son frère ʿAbd-el-malik, qui avait montré peu d'aptitude et peu de zèle. Renversé à son tour par un autre frère Faḫr-el-mulk, Muvayyad-el-mulk excita une guerre entre Barkīāruq et son frère Muḥammad (1099 ap. J.-C.), fit tuer la mère de Barkīāruq, qui était tombée entre ses mains pendant les vicissitudes de la guerre, et à laquelle il portait une vieille haine, mais fut fait prisonnier lui-même dans la défaite de Muḥammad et tué de la propre main

[1] Dans son *Siāset-nāmeh*, Niẓām-el-mulk dit que quatre sortes de gens ont le droit de porter des titres honorifiques dans la composition desquels entrent les mots *dīn*, *islām*, *daulch* (le mot *millet* n'étant pas expressément mentionné ici): les souverains, les vézirs, les docteurs de la loi, et les émirs qui sont constamment occupés à combattre les infidèles et à propager l'islam. Les titres composés avec le mot *mulk* sont restreints aux vézirs, au fonctionnaire qui trace le chiffre du sultan, à l'intendant des finances, à celui qui présente les requêtes, et aux gouverneurs de Bagdad et du Khorassan. Niẓām-el-mulk ajoute cependant qu'après la mort d'Alp Arslān, les règles fixées pour la distribution des titres tombèrent en désuétude et que la disparition de la distinction établie entre les différents titres causa une confusion générale (v. l'édit. et la trad. de Schefer, chap. XLI).

du sultan Barkīāruq en 494 a. H. (1101 ap. J.-C.)[1]. Si le traité a été dédié à Muvayyad-el-mulk pendant son ministère, ce qui est le plus probable, la rédaction en peut être fixée à 1099 ap. J.-C.

Le traité, qui consiste en quatre chapitres, est, comme je l'ai dit, sans aucune originalité, en outre mal arrangé, sans système apparent, et malgré sa brièveté souvent prolixe et trop riche en répétitions. Néanmoins il ne traite pas seulement la métaphysique, mais touche même la logique! Il y a encore des fautes et des méprises singulières. Toute la pièce fait plutôt l'effet d'un brouillon. Elle a été écrite, évidemment, en toute hâte par un homme très occupé pour un mécène qui ne comprenait pas beaucoup des subtilités de la philosophie.

Le dernier chapitre offre le plus d'intérêt. L'auteur y énumère quatre sortes de gens qui cherchent la vérité métaphysique. D'abord les théologiens pieux et simples qui ne savent rien de la philosophie, — ʿOmar les mentionne avec une supériorité et une ironie légères. Puis les philosophes, ceux dont il vient de reproduire les vues, sans en être, lui-même, entièrement satisfait. En troisième lieu il nomme, ce qui est très remarquable, les ismaéliens. Pourquoi plutôt les ismaéliens que quelque autre des nombreuses sectes du temps? pourquoi plutôt les ismaéliens qui, sous la domination de Ḥasan Ṣabbāḥ, inspiraient une terreur panique à tout l'Orient musulman, qui étaient en guerre ouverte avec l'autorité établie des Selǧūqides, qui avaient, enfin, tué Niẓām-el-mulk, le père de Muvayyad-el-mulk? Muvayyad-el-mulk, cet intrigant sans scrupules, aurait-il eu des relations secrètes avec les hommes d'Ālāmūt, les meurtriers de son père? En tout cas, ʿOmar n'ajoute pas un mot pour la réprobation des ismaéliens. La dernière catégorie des chercheurs de la vérité sont les ṣūfīs qui contemplent Dieu de leur vue intérieure et qui arrivent à la connaissance de Dieu au moyen d'ascétisme et d'extase. Sa conception du ṣūfisme semble, si l'on en peut juger d'après l'esquisse brève qu'il donne ici de leur théorie, se rattacher à celle de son ami, le célèbre Ġazālī. La mention finale du ṣūfisme lui permet

[1] V. entre autres: Hist. des Seldjoucides de l'Irâq par al-Bondârî, publiée p. M. Th. Houtsma. Leide 1889, préf. pp. 11—12; Schefer, Chrestomathie persane II, p. 215.

de terminer son mémoire d'une façon édifiante, selon les règles de la convention. Il n'est pas impossible que ʿOmar ait été ṣūfī dans la même mesure qu'un Avicenne, mais il ne faut pas attribuer trop d'importance aux tendances exprimées dans un livre fait sur commande.

Je donne ici une traduction çà et là un peu abrégée du mémoire en y ajoutant le texte persan de l'introduction et du dernier chapitre.

بسم الله الرحمن الرحيم

چنين گويد ابو الفتح عمر ابراهيم الخيّامی كه چون مرا سعادت
خدمت صاحب عادل فخر الملّة والدّين مويّد الملك ميسّر گشت وقربت
اختصاص داد وبهر وقت از من يادگاری می خواست در علم كلّيات
پس اين جزو بر مثال رسالتی از بهر درخواست او املا كرده شد كه
اگر اهل علم وحكمت انصاف بدهند دانند كه اين مختصر مفيدتر از
مجلّداتست ايزد تعالى مقصود حاصل گرداند بحمد لله

Ainsi parle Abū-l-Fatḥ ʿOmar Ibrāhīm el-Ḫayyāmī: Quand j'avais atteint au bonheur d'entrer en service chez le maître juste Faḫr-el-millet v'ed-dīn Muvayyad el-mulk, et que l'intimité avait amené l'amitié, et qu'il me demandait toujours de lui laisser comme souvenir un traité sur la science des universaux[1], alors cette pièce[2] a été écrite à la façon d'une missive pour répondre à sa demande. Et pour être juste, les hommes de science et les philosophes doivent admettre que cet abrégé est plus utile que des volumes entiers. Que Dieu le Très-Haut me fasse réussir. Louanges à Dieu!

[1] Litt.: et qu'il me demandait toujours un souvenir dans la science des universaux. — Le terme «universaux» (كلّيات) signifie dans le langage de ʿOmar ce que Dieterici appelle «les degrés spirituels de l'univers» («die geistigen stufen der allwelt», v. Makrokosmos p. 164). Au contraire, les «parties» (جزويات) sont les «degrés inférieurs» qui n'ont pas d'universalité.

[2] Jeu de mot entre les termes philosophiques جزو et كلّ.

1[er] Chapitre

dont le sujet comporte que tout ce qui existe — sauf Dieu le Très-Haut — est d'un seul genre, et ce genre est la substance. Et la substance a deux catégories: le composé (la matière, جسم) et le non-composé (l'élément, le «urstoff», بسيط). Et les mots qui expriment le sens des universaux sont: d'abord le mot «substance», et quand on divise celle-ci en ses deux parties, les mots qui les désignent sont «le composé» et le «non-composé», et pour tout ce qui existe il n'y a que ces trois mots, parce qu'à l'exception de l'essence de Dieu le Très-Haut, l'existence est d'une même nature.

Les universaux sont partie divisibles (قسمت پذير), partie indivisibles. Ce qui est divisible, c'est le composé, et ce qui est indivisible, c'est le non-composé. Mais tant dans le divisible que dans l'indivisible il existe des différences de nature. Le non-composé renferme — en raison de la différence dans sa nature — deux espèces de l'universalité; l'une s'appelle l'intelligence (عقل), l'autre l'âme (نفس), et chacune des deux possède dix degrés de développement. La première intelligence est l'intellect agent (عقل فعّال[1]) qui, par sa relation avec Celui dont l'existence est nécessaire (واجب الوجود), est la cause du premier causé (علّت معلول اوّل) et la cause de toutes les existences qui sont au-dessous d'elle et des directeurs (مدبّرات) de toutes ces existences. La deuxième intelligence est le directeur de la sphère supérieure (فلك الاعظم), la troisième intelligence est le directeur de la sphère des sphères (فلك افلاك), la quatrième intelligence est le directeur de la sphère de Saturne, la cinquième intelligence est le directeur de la sphère de Jupiter, la sixième intelligence est le directeur de la sphère de Mars, la septième intelligence est le directeur de la sphère du Soleil, la huitième intelligence est le directeur de la sphère de Vénus, la neuvième intelligence est le directeur de la sphère de

[1] C'est évidemment une méprise: selon le système des philosophes islamiques, l'intellect agent est toujours le dernier degré de développement, l'intelligence qui met en mouvement notre monde sublunaire. La première intelligence est l'intelligence éternelle.

Mercure, et la dixième intelligence est le directeur de la sphère de la Lune[1].

Or, à chacune de ces intelligences correspond une âme. Et ces intelligences et ces âmes mettent en mouvement les sphères, chacune celle dont elle est le directeur. Ce qui est âme, en est le moteur par la voie d'un acteur, et ce qui est intelligence en est le moteur par la voie d'un aimé[2]; et c'est parce que l'intelligence est plus haute et plus élevée en grade que l'âme, par cette raison qu'elle est plus près de Celui dont l'existence est nécessaire[3]. Et il faut savoir que ce que j'ai dit — à savoir que l'âme est le moteur de la sphère par la voie d'un acteur et que l'intelligence en est le moteur par la voie d'un aimé — je l'ai dit dans

[1] Avicenne connaît aussi dix degrés de développement: l'intelligence éternelle et neuf sphères, savoir: celles de l'Éther, des Étoiles fixes, de Saturne, de Jupiter, de Mars, du Soleil, de Vénus, de Mercure, de la Lune (V. Mehren, La philosophie d'Avicenne, Extr. du Muséon, Louvain 1882, p. 16). Les Frères de la Pureté ont les neuf sphères dans le même ordre; la première en est celle qui entoure le monde et qui est le trône de Dieu (V. Dieterici, Makrokosmos p. 179). Nāṣir Ḫusrau également (Rūšanāīnāmeh v. 201 sqq, ZDMG. t. 34 p. 434).

[2] On sera peut-être porté à croire, à cause de la façon singulière dont ʿOmar s'exprime ici, qu'il ait inverti les deux facteurs de façon à considérer, contrairement à tous les autres philosophes, l'intelligence comme le principe féminin et l'âme comme le principe masculin. Il n'en est pas ainsi: l'idée de ʿOmar est la même que celle des autres philosophes, que «l'âme de la sphère est la cause prochaine de chaque partie du mouvement, l'intelligence en est la cause éloignée et générale» (Carra de Vaux, Avicenne p. 250). Mais tandis que, chez Avicenne, l'âme agit, poussée par le désir infini de s'assimiler à «un bien suprême», ʿOmar a fait de l'intelligence elle-même l'objet du désir amoureux de l'âme, idée que l'on trouve déjà in nuce dans le Rūšanāīnāmeh de Nāṣir Ḫusrau, où la première intelligence et son âme correspondante sont désignées sous les noms de l'Adam et de l'Ève spirituelles (v. 188 sqq., ZDMG t. 34 p. 432—33).

[3] «La puissance de l'âme ne peut être que finie; mais parce que son intelligence comprend le premier être, et qu'il découle toujours de lui sur elle de sa lumière et de sa force, elle devient comme douée d'une puissance sans fin» (Carra de Vaux, Avicenne p. 251).

ce sens, que l'âme porte une ressemblance avec l'intelligence et désire s'élever à lui. Et c'est au moyen de cette inclinaison de l'âme vers l'intelligence que proviennent les mouvements des sphères selon l'ordre des nombres[1]; et le nombre doit nécessairement renfermer tout(?).

Mais le nombre universel[2] constitue par nécessité l'infinité, parce que chaque nombre qui est limité est un nombre partiel, et celui-ci ne peut pas sortir de deux espèces: le pair et l'impair; s'il est pair, sa limite est impaire[3], et s'il est impair, sa limite est paire. L'impair et le pair appartiennent à la totalité des nombres. Par cette raison, donc, est-il juste [de dire] que tout ce qui est universel est illimité, et le nombre universel appartient sans doute à ce qui est universel[4].

Or, il faut savoir, que les existences universelles appartiennent à trois[5] catégories, qui doivent nécessairement être causées: d'abord l'intellect agent (عقل فعال), puis l'âme universelle (نفس كلّ), puis le corps universel (جسم كلّ), et le corps universel consiste en trois espèces: les cieux (افلاك), les éléments (امّهات, «les mères») et les règnes de la nature (مواليد «la progéniture»)[6]; et chacune d'elles est divisible, et les parties en sont illimitées dans leur

[1] C.-à-d. la série des neuf sphères.

[2] C.-à-d. le nombre en général, l'idée du nombre.

[3] C.-à-d. il est placé entre deux nombres impairs.

[4] Cet alinéa, dont l'argumentation est incomplète et peu claire, est une digression dont on a peine à voir l'application.

[5] Il faut corriger le دو que porte le manuscrit, en سه.

[6] Plotin connaît quatre degrés d'émanation, l'unité absolue (Dieu) non compris: l'intelligence, l'âme, la nature et le monde matériel qui est né des éléments. Les Frères de la Pureté ont augmenté le nombre en huit en combinant le néopythagorisme avec le néoplatonisme: l'intelligence, l'âme, la matière idéale (la forme de la matière), la matière réelle avec la longueur, la largeur et la profondeur, les sphères des planètes, la force de la nature sous la lune, les éléments, les produits (minéraux, végétaux, animaux). L'intelligence éternelle réside dans la sphère entourante, l'âme universelle a pour sa demeure la sphère des étoiles fixes (Der musterstaat von Alfārābī, aus d. arab. übertr. v. Dieterici, introd. p. XXXVII—XLIX).

création et dans leur décomposition, comme par exemple les sphères des étoiles qui n'ont pas de création ni de décomposition[1]. Et sous elles (les sphères, les cieux) sont les éléments — d'abord le feu, puis l'air, puis l'eau, puis la terre — et les règnes de la nature dont le premier est le règne minéral, puis suit le règne végétal, puis le règne animal, et vraiment l'homme appartient aussi à la totalité des animaux, mais il en forme une espèce particulière(?), et il excelle parmi les animaux par la faculté de parler[2]. Et l'ordre des existences est le même que l'ordre des lettres (c.-à-d.

[1] . . . Si donc l'Univers est en rapport avec l'Éternel à un point de vue général, il en résulte nécessairement que le tout s'est produit ou plutôt existe de toute éternité, par son être et dans son être . . . (Mehren, La philosophie d'Avicenne p. 19).

[2] Je ne puis mieux faire ici que de suppléer cette esquisse par le passage suivant du mémoire susnommé de M. Mehren traitant la métaphysique d'Avicenne (p. 19—20): Les quatre éléments, le feu, la terre, l'eau et l'air, comme matières et corps terrestres, sont probablement issus de quatre corps célestes; ils ne peuvent provenir du principe intelligible pur, parce qu'ils sont passagers; il serait peut-être mieux de nous représenter les éléments comme provenus du mouvement circulaire des sphères, en tant que le point de rotation de celles-ci produit d'abord la chaleur, et puis le feu (le terme le plus éloigné de celui-ci est le froid ou la terre); entre les deux se trouvent l'eau et l'air. Ces éléments participent au mouvement des corps célestes et sont susceptibles, à des degrés qui varient selon les mouvements multiples des sphères, de prendre des formes qui proviennent de l'Intellect actif. Les éléments, par leur nature et leur essence, ne sont point susceptibles de la vie. Seulement, quand ils se mélangent, et que l'opposition absolue qui existe entre eux, vient à disparaître, alors ils deviennent susceptibles des formes de la vie des différentes espèces. Nous ne sommes cependant pas à même de préciser le point de transition de l'inorganique à l'organique. Après *la vie végétative* commence de la même manière une disposition à recevoir la vie de la sensation, de la perception et du mouvement volontaire, c'est-à-dire, *la vie animale*. Le dernier et le plus haut degré de cette susceptibilité se trouve dans *le corps humain* qui devient un réceptacle pour l'âme raisonnable, et celle-ci, en tant qu'elle est émanée d'un principe raisonnable éternel, c'est-à-dire de l'Intellect actif, subsistera toujours, après s'être servie du corps, comme de l'instrument de son développement. Voici la série

des chiffres); car chaque lettre est sortie d'une autre lettre qui est au-dessus d'elle (c.-à-d. qui la précède dans la série des nombres). L'alif, seul, n'est sorti d'aucune lettre, parce qu'il est la première cause de toutes les lettres. Et la preuve en est qu'il n'a rien qui le précède, mais il a quelque chose qui lui succède[1]. Et si l'on me demandait quel nombre est le plus petit, je dirais que c'est le nombre deux, parce qu'«un» n'est pas un nombre — car on appelle nombre ce qui a quelque chose qui le précède et quelque chose qui lui succède. Je dirai par exemple: 1 fois 1 ne peut faire qu' 1, et 1 fois 2 ne peut faire que 2, et pour 1 fois 3 c'est la même chose; mais 2 fois 2 font 4, et la preuve en est que ce qui précède 2 est 1, et ce qui lui succède est 3, et 1 + 3 font 4. Et tel est le cas de tous les nombres[2].

Donc Celui dont l'existence est nécessaire est «un» et sort de la catégorie des nombres, parce que, comme j'ai dit, «un» n'est pas un nombre vu qu'il n'a rien qui le précède; et il s'ensuit nécessairement que la première cause est «un». Et de lui est causée (معلول) l'intelligence, de l'intelligence l'âme, de l'âme [le corps universel, du corps universel][3] le ciel, du ciel les éléments et des éléments les règnes de la nature. Et chacun de ces causés est une cause en relation avec celui qui est au-dessous de lui; car ce qui est causé par quelque chose doit nécessairement être la cause d'autre chose. Cette loi est appelée l'échelle du développement (سلسلة الترتيبة). Et il est juste que les hommes connaissent cette échelle du développement et sachent que tout cela c'est des degrés intermédiaires (ارباب متوسّط). Ainsi les sphères, les éléments et les règnes de la nature sont des

des formes: *l'Intelligence universelle, l'Ame universelle, la Nature universelle;* et des corps: *le corps céleste d'éther, le corps terrestre élémentaire* ou *la matière, les corps qui résultent de la composition: les corps des plantes, des animaux et le corps humain;* ou bien d'après un ordre général pour le tout: *l'Intelligence universelle* selon ses espèces diverses, *l'Ame universelle, le Corps universel,* et enfin *la Nature universelle.*

[1] La même théorie chez les Frères de la Pureté, v. Dieterici, Makrokosmos p. 167.

[2] L'auteur veut dire tout simplement que chaque nombre est égal à la moitié de la somme du nombre précédant et du nombre succédant. V. Dieterici, Makrokosmos loc. cit.

[3] Manque dans le manuscrit.

causes qui sont, elles-mêmes, causées par Son Existence, mais sans être du même genre que Lui — que sa splendeur luise!

Or, comme nous avons trouvé ce qui est le plus élevé dans la dernière intelligence et la dernière âme[1], il est bien connu que le commencement est le même [que la fin][2], et il faut que l'homme, en tant qu'il connaît le commencement et la fin, soit plus proche de Lui, parce que l'espèce de son intelligence et de son âme est du genre de l'intelligence universelle et de l'âme universelle. Et tous les autres degrés lui sont étrangers, et il y est étranger. Il faut donc que son inclinaison ait pour objet son propre genre, afin qu'il ne reste pas loin de ce qui est de même nature que lui (c.-à-d. de la déité), car c'est là la punition de l'enfer.

Il est bien connu que le composé (جسم) n'a rien de commun avec le non-composé (بسيط). L'essence vraie de l'homme est le non-composé qui est non-divisible; mais le composé est divisible. Et le composé est limité par la longueur, la largeur et la profondeur et les autres accidences — comme la ligne et la surface — qui lui sont inhérentes. Mais le non-composé a les mêmes limites que (l'âme de?) toute l'humanité, et il est sujet à la forme du nombre, mais il n'a ni point, ni ligne, ni surface, ni corps, ni aucune des autres accidences comme la quantité, la qualité, la relation, l'espace, le temps, la disposition, la possession, l'activité et la passiveté (كمّيّت وكيفيّت واضافت واين ومتى ووضع وملك وأن يَفْعَل وأن يَنْفَعِل[3]); il est la substance qui est fondée sur sa propre essence (بذات خود قايم) Et la preuve qu'il est la substance est que la forme du nombre existe par elle (lui est inhérente, قيم). Or, le nombre est une accidence, et une accidence n'existe pas par

[1] Ce qui est le plus élevé, c'est l'homme qui, par l'intermédiaire du corps universel, des sphères, des éléments et des règnes de la nature, sort de la dernière intelligence («l'intellect agent» chez Avicenne et les autres philosophes islamiques) et de l'âme correspondante comme le dernier chaînon de l'émanation.

[2] C.-à-d. que l'homme, la fin de l'évolution, est le produit le plus parfait de l'émanation et, par-là, celui qui a le plus de ressemblance avec «le commencement», la déité.

[3] Les neuf accidences qui forment avec la substance les dix catégories d'Aristote. Cf. Dieterici, Mikrokosmos p. 151 sqq.

une autre accidence, mais par la substance[1]. Et il est vrai qu'il n'est pas la substance matérielle (جوهر جسمانی), parce que la matière est divisible, tandis que lui peut concevoir les divisions, mais n'y est pas sujet. [Donc il ne faut pas que l'homme se rapproche de la matière, car ce serait l'anéantissement pour lui, mais qu'il se rapproche de son propre genre (c-à-d. de Dieu)][2].

2e Chapitre

dont le sujet comporte que l'intelligence est, dans la perception des intelligibles (در ادراك معقولات), indépendante de son âme, et que l'âme a besoin de l'intelligence pour vérifier la perception des intelligibles. Mais l'orgueil et la hauteur sont des qualités nécessairement inhérentes à l'âme, et c'est pour cela qu'elle assume toujours une ressemblance avec l'intelligence. Et la preuve en est que vraiment aucune âme ne porte envie à aucune intelligence au moment de la perception, parce que l'âme se croit supérieure à l'intelligence en sagacité au moment de la perception. Mais en vérité sa perception est de la sorte qu'on appelle estimation (تخمین), non pas une constatation de la vérité (تحقیق). Et cette présomption de l'âme de ressembler à l'intelligence est de la vanité. Et si l'âme, qui est plus élevée que le corps, n'est pas sans vanité, le corps ne peut nullement en être exempt. Car la composition du corps consiste en matière et en forme, et le corps possède des qualités. [Les qualités du corps universel sont produites par l'âme universelle, mais par le corps universel sont produits les corps partiels au moyen des degrés intermédiaires: les sphères, les éléments (استقص, *στοῖχος*) et les règnes de la nature, des-

[1] Le même argument chez les Frères de la Pureté: «Die zahlen treten hervor als accidenzen, deren wirkliches vorhandensein und deren bestand in der seele und nicht im körper beruht. Sie liefern daher den beweis, dass die seele eine substanz sei, da das accidenz nur an der substanz befunden wird» (Dieterici, Mikrokosmos p. 131).

[2] Voici à peu près le sens de la dernière phrase de ce chapitre; je ne puis pas en fixer exactement le texte d'après ma copie.

quels l'homme sort comme le dernier degré][1]. Les qualités qui entrent dans celui-ci sont donc formées en même temps par l'âme, les sphères, les éléments et les règnes de la nature. Donc sa vanité est plus grande que celle des autres choses[2].

3e Chapitre

dont le sujet comporte que les anciens n'ont pas approfondi l'étude des parties, parce que les parties viennent et vont et n'ont pas de constance. Ils ont choisi [pour but de leurs études] les universaux, parce que les universaux restent toujours à leur place, et la science qui guide les chercheurs des universaux est bâtie sur un fond solide; et quiconque découvre les universaux connaît par là nécessairement les parties.

Or, il y a cinq divisions des universaux: genre, espèce, catégorie, particularité et accidence (جنس ونوع وفصل وخاصّه وعرض)[3]. [Et chacune d'elles forme une totalité qui renferme une pluralité de subdivisions. La «substance» p. ex. est un terme qui nous guide vers tout ce qui est connu outre Dieu le Très-Haut, et la substance a aussi deux divisions: ce qui croît et ce qui ne croît pas (نامی وغیر نامی)[4]. Et ce qui croît contient également deux

---

[1] Je résume ainsi ce passage, dont plusieurs expressions sont obscures et, probablement, corrompues par le copiste.

[2] Selon la philosophie islamique, chaque degré de l'émanation joint en lui les qualités des degrés supérieurs en y ajoutant les qualités à lui propres. L'homme étant le dernier degré, il est pour ainsi dire le réservoir des qualités de toutes les étapes de l'évolution (V. Dieterici, Mikrokosmos p. 73). Ici, ʿOmar veut dire, probablement, que, comme la vanité augmente avec la multiplicité des qualités, l'homme est aussi la plus vaniteuse de toutes les créatures. La composition du mémoire présent est, on le voit, assez relâchée.

[3] Les cinq divisions de Porphyre.

[4] Bien que l'auteur définisse ici encore une fois expressément la substance comme l'ensemble de tout ce qui existe outre Dieu, il restreint pratiquement la portée du mot à la signification du «composé», de la matière (cf. le 1er chap.), en la divisant en ce qui croît (végétaux et animaux) et ce qui ne croît pas (minéraux). Encore la confusion!

divisions: l'animal et le non-animal (حيوان وغير حيوان), et l'animal[1] a encore deux divisions: le parlant et le non-parlant (ناطق وغير ناطق). Ce qui est une espèce en relation avec ce qui est au-dessus de lui, est un genre en relation avec ce qui est au-dessous de lui. Et là où sont les espèces sont aussi les parties, et là où sont les genres sont les universaux][2]. Donc chacune [des divisions susnommées] est en même temps une totalité et une partie, comme p. ex. la substance qui est un genre en relation avec chacune de ses espèces, — et ses espèces sont l'animal et le non-animal —, et l'animal qui est un genre pour chacune de ses espèces, — et ses espèces sont le parlant et le non-parlant. Or, comme la substance est universelle, chaque genre qui existe en étant une partie, et comme la catégorie est également universelle, chaque individu qui existe en faisant partie, on peut par la force de la catégorie distinguer le genre du genre et l'espèce de l'espèce. Ainsi p. ex. «animal» est une expression collective, et ses espèces sont le parlant et le non-parlant, et le parlant est la catégorie de l'homme, car c'est par le don de la parole qu'on peut le distinguer des autres animaux; et il en est de même pour les autres choses.

Et la particularité est une accidence qu'on ne peut pas ôter à la substance à laquelle elle appartient, ni en réalité, ni dans la pensée, comme p. ex. l'humidité ne peut pas être ôtée de l'eau, car alors celle-ci ne serait plus de l'eau, ni la chaleur du feu, ni la siccité de la terre, ni la mollesse de l'air, etc.

Les accidences proprement dites sont de neuf sortes: la quantité, la qualité, la relation, l'espace, le temps, la disposition, [la possession][3], l'activité et la passiveté. Voilà toutes les accidences; la quantité est le combien, la qualité le comment, et la relation la connexion.

---

[1] وحيوان est oublié par le copiste après حيوان وغير حيوان.

[2] Ce passage aussi, que je viens de résumer, présente, bien qu'assez clair quant au fond, des difficultés dans les expressions, dues sans doute, à des fautes du copiste qui n'a pas compris ce qu'il écrivait.

[3] Oublié par le copiste.

Dernier Chapitre

dont le sujet comporte qu'on peut diviser en quatre classes ceux qui cherchent la compréhension du Seigneur—louanges à Lui, le Très-Haut! La première classe renferme les *théologiens scolastiques* qui se contentent de disputations et d'argumentations qui calment l'esprit, et sont satisfaits d'atteindre à ce degré dans la connaissance du Seigneur. La seconde classe sont *les philosophes et les sages* qui cherchent la connaissance [de Dieu] au moyen d'arguments intellectuels selon les règles de la logique et ne se contentent nullement d'arguments calmants; cependant ils ne peuvent pas se fier non plus aux conditions de la logique et ainsi ils restent découragés. La troisième classe sont *les ismaéliens* qui disent qu'il n'y a pas d'accès au savoir divin sans l'instruction d'un instructeur véridique, parce que les arguments de la connaissance du créateur et de son essence et de ses attributs présentent bien des difficultés, et les arguments de l'adversaire et les intelligences en restent stupéfaits et découragés; donc, il est mieux de chercher [le savoir divin] guidé par l'instruction d'un [guide] véridique[1]. La quatrième classe sont *les gens de la con-*

[1] ʿOmar définit ici très nettement le fond de la doctrine de Hasan Ṣabbāḥ. Comparez le passage suivant du *Ǧehān-kušā*, dont l'auteur, ʿAṭā Malik Ǧuveinī, a consulté la bibliothèque d'Ālāmūt après la prise de cette forteresse par Hūlāgū:

ودقیقترین آن الفاظ اورا معنی بدی آنست که از معترضان مذهب خود سؤال میکرد که خرد بس است یا نه بس یعنی اگر خرد در خداشناسی کافی است هر کس که خردی دارد معترض برو انکار نمیرسد واگر معترض میگوید خرد کافی نیست با نظر عقل بهم هرآینه معلّمی باید این مذهب اوست پس آنچه گفت خرد بس است یا نه بس مذهب او

La plus subtile de ses sentences consistait à demander aux adversaires: «L'intelligence suffit-elle ou ne suffit-elle pas? Car si l'intelligence est suffisante pour connaître Dieu, quiconque a de l'intelligence ne peut être désapprouvé par aucun adversaire». Si l'adversaire dit: «L'intelligence ne suffit pas, jointe à l'oeil de l'esprit, en vérité il faut encore un précepteur»; or telle est précisément la doctrine de Hasan. En conséquence, cette question de Hasan: «L'intelligence suffit-elle ou ne suffit-elle pas», constitue le fond de sa doctrine. (Traduction de Defrémery, J. A. 5 sér. t. 15, p. 169).

templation qui ont cherché la connaissance [de Dieu] non pas par la pensée et la spéculation, mais qui en purgeant leur intérieur et en purifiant leurs mœurs ont délivré l'âme raisonnable du trouble attaché à sa nature et de la condition corporelle. Quand cette substance devenue pure se présentera dans l'autre monde, les aspects de ces vérités seront sans nul doute révélés dans cette demeure-là. Et cette dernière voie est la meilleure de toutes, car il est bien connu qu'aucune perfection ne fait défaut au Seigneur, et dans cette demeure-là il n'y a ni obstacle ni voile. Mais tout ce qui existe est [caché?] à l'homme à cause du trouble de sa nature, et quand le voile tombe et que l'obstacle est éloigné, la réalité des choses se manifeste telle qu'elle est. Et Seyyid (Muḥammad le prophète) — la paix soit sur lui — a donné cet avis: «Vraiment, pendant les jours de votre existence les inspirations viennent de Dieu. Ne voulez-vous pas les suivre?»

La missive est finie, grâce à Dieu et à son assistance clémente.

Dis aux sages que pour les amants
l'extase est le guide, et ce n'est pas la pensée qui montre le chemin.

فصل آخر بدانکه کسانی که طالبان شناخت خداوند سبحانه وتعالی اند چهار گروه اند اوّل متکلمنند که ایشان بجدل وحجتهای اقناعی راضی شده اند وبدان قدر پسنده کرده در معرفت خداوند دوم فلاسفه وحکما اند که ایشان بادلّهٔ عقلی [شریف؟] در قوانین منطقی طلب شناخت کرده اند وهیچ گونه بادلّهٔ اقناعی قناعت نکرده اند لیکن ایشان نیز بشرایط منطقی وفا نتوانستند بردن از آن عاجز آمدند وسیم اسماعیلیان اند که ایشان گفتند که طریق معرفت جز اخبار مخبر صادق نیست چه در ادلّهٔ معرفت صانع وذات وصفات وی اشکالات بسیارست وادلّهٔ متعارض وعقول دران متحیّر وعاجز پس اولیتر باشد که از قول صادق طلبند وچهارم اهل تصوّف اند که ایشان نه بفکر واندیشه طلب معرفت کردند بلکه بتصفیهٔ باطن وتهذیب اخلاق نفس ناطقهرا از کدورت طبیعت وهیات بدنی منزّه

کردند چون آن جوهر صافی گشت ودر مقابلهٔ ملکوت افتاد صورتهاء این تحقیقات در آن جایگاه پیدا شود بی هیچ شکی وشبهتی واین طریق از همه بهترست چه معلوم شده است که هیچ کمالی از حضرت خداوند دریغ نیست وآنجایگاه منع وحجاب نیست مگر هر آنچه هست آدمیرا از جهت کدورت طبیعت[1]) باشد چه اگر حُجُب زایل شود وحایل وموانع دور گردد حقایق چیزها چنانکه باشد پیدا شود وسیّد علیه السلام بدین اشارت کرده است اِنَّ لِرَبِّکُمْ فی اَیّامِ دَهْرِکُمْ نَفَحَاتٍ اَلا فَتَعَرَّضُوا لَهَا تمّ الرسالة بحمد الله وحسن توفیقه

با عاقلان بگوی که ارباب عشق را
ذوقست رهنمای نه اندیشه رهبراست[2])

---

[1] Je suppose que مخفی ou un autre mot de la même signification est oublié par le copiste.

[2] Vers en *muḍāriʿ* qui se trouve dans la marge du manuscrit.

Zur indischen Wortforschung.

Etymologische und exegetische beiträge.

Von **Jarl Charpentier.**

Diese bemerkungen sind einer längeren abhandlung über arische etymologie, die grösstenteils im sommer und herbst 1905 niedergeschrieben worden ist, entnommen. Zum grössten dank für freundlichen beistand bei der arbeit bin ich meinem verehrten lehrer, Prof. Dr. Johansson, verpflichtet; meinem freunde Dr. Buergel Goodwin, der die güte gehabt hat, das manuskript durchzusehen und eine korrektur zu lesen, sei auch herzlichster dank ausgesprochen.

1. Ai. **kumārá-** 'kind'.

Ai. *kumārá-* m. hat nach BR 2, 336 f. folgende bedeutungen: 'kind, besonders ein neugeborenes (namentlich in der älteren sprache), knabe, jüngling, sohn' RV. II. 33, 12. IV. 15, 7. 8. 9. 10. V. 2, 1. 2. 78, 9. VI. 75, 17. X. 79, 3. 135, 3. 4. 5 (IV. 15. V. 2. X. 79 steht es von Agni, der ja auch der jüngste, *yáviṣṭha*, unter den göttern ist). AV. br. ep. kl. — 'fürstensohn, erbprinz' kl. lex. — 'pferdeknecht' lex. — 'ein beiname *Skanda's*, des kriegsgottes, und als solcher auch ein krankheitsdämon' ep. kl., vgl. *svāmikumāra* = *Skanda* Kathās. — 'n. pr. eines Prajāpati' VP. — 'einer der neun beinamen Agnis'[1] Çat. Br. VI. 1, 3, 8. 18 — 'n. pr. eines volkes' MBh. 2, 1870, vgl. *kumālaka-* dss. lex. — 'ein beiname des flusses Sindhu' lex. Schliesslich soll es auch 'papagei'[2] und 'Capparis trifoliata' bedeuten (Hēmacandra). Dazu gehört als fem. *kumārī́* 'mädchen, jungfrau, tochter' ved. br. ep. kl. lex. — 'n. pr. der gemahlin Bhīmasēnas' MBh. — 'ein beiname Sītās' — 'namen verschiedener pflanzen' lex. — 'reines gold' lex. usw. Es begegnen uns auch

[1] Vgl. oben.

[2] Falls dies richtig ist, hängt es vielleicht mit *kumārá-* als beiname Skandas zusammen; vorausgesetzt dass Kretschmer KZ 33, 559 ff., 36. 267 f. recht hat, wenn er behauptet, dass tiere bisweilen mit heroennamen benannt worden sind.

deminutivbildungen, wie *kumārakā-* m. 'kind, knäbchen' RV. VIII. 30, 1. 58, 15. br. ep. kl. — 'pupille' Çat. Br. III. 1, 3, 11[1]; *kumārín-* 'mit kindern versehen' findet sich in RV VIII. 31, 8. Im Dhp. finden sich mit *l* statt älterem *r kumālya-* 'kindisch', *kumālayati* 'kindische spiele treiben' (auch *kumārayati* Dhp.). Schliesslich findet sich auch in der späteren litteratur *kōmala-* 'zart, weich' ep. kl. lex., das ja deutlich zur dieser sippe gehört. Dies kann ein prākritwort sein mit dem im mi. gewöhnlichen übergang von *āu* > *ō* (vgl. Pischel GIA Ph. I: 8, 57 ff.) und somit ein ai. **kāumara-* 'zum kinde gehörig, einem kinde gleich', eine gewöhnliche vṛddhiableitung, repräsentieren.

Die ganze sippe von *kumārá-* hat somit die ursprüngliche bedeutung von 'kleines kind, menschenjunges', das lässt sich gar nicht bezweifeln. Dann fragt man sich aber: wie ist im RV X. 34, 7 *kumārá-dēṣṇa-*, beiwort von *akṣá-* 'würfel', zu übersetzen? Das wort von *kumārá-* 'kind' zu scheiden, kann man sich wohl nicht entschliessen; dann muss man es aber anders wiedergeben, als man bisher getan. Um mich deutlicher zu erklären muss ich etwas weiter ausgreifen.

Der vers, RV X. 34, 7, lautet in extenso: *akṣāsa idaṅkuçínō nitōdínō nikṛ́tvānas tápanās tāpayiṣṇávaḥ/ kumārádēṣṇa jáyataḥ punarhánō mádhvā sáṁpṛktāḥ kitavásya barháṇā*[2]. Dies übersetzt Ludwig, RigVeda 2, 678 so: 'mit haken, mit stachelstock sind die würfel versehen, sie demütigen, sie quälen, verursachen leid;/ *hinfälliges verleihend* vernichten sie wieder den sieger, mit des spielers bestem gute dick bestrichen'. Ebenso giebt Grassmann Wb. zum RV 329 und BR (beide aufl.) *kumārá-dēṣṇa-* mit 'hinfällige gaben verleihend' wieder. Fragt man sich aber, aus welchen gründen sie so übersetzen, so ist die einzige stütze die alte etymologie *kumārá-* = *ku* + *mārá-* 'leicht sterbend, hinfällig' und Ludwig, RigVeda 5, 560 sagt zur stelle: 'die etymologie *ku-māra-* wird durch diese stelle nicht wenig unterstützt'. Diese alte etymologie[3]

---

[1] Vgl. für die bedeutung ai. *kánīnaka-* 'knabe' — 'augenstern' Çat. Br. V. S. lex. — *kanīnakā* 'mädchen', aber *kánīnakā* 'augenstern, augapfel' Çat. Br. Ait. Br. TS. lex. und weiter lat. *pūpulus* 'knäbchen', *pūpula* 'kleines mädchen' und 'pupille' u. ähnl.

[2] Sāyaṇa: *kiṁca jayataḥ kitavasya kumāradēṣṇā dhanadānēna dhānyatām lambhayantaḥ kumārāṇām dātārō bhavanti.*

[3] Über diese zuletzt zweifelnd Wackernagel Ai. gr. II: 1, 83.

scheint mir aus mehreren gründen verwerflich. *ku-* als erstes kompositionsglied ist nämlich immer ungefährlich = *dus-*, *dur-* in derselben stellung, wie man ja aus den bei Wackernagel aao., W. Schulze KZ 33, 243 f., Thumb Handb. der Sanskr. I § 669 anm. 5., 676 anm. angeführten beispielen sehen kann. Eine vollständige sammlung der betreffenden wörter, die ich aus BR Wb.[1] gesammelt habe, hier aber natürlich nicht mitteilen kann, gab auch dasselbe resultat. Es wäre somit *ku-māra-* etwa = 'schlechter mensch' wie z. b. *ku-mitra-* 'schlechter freund' (Pañcat.), *ku-rājan-* 'schlechter könig' (Pañcat. gram.), *ku-pitar-* 'schlechter vater' (kl.) usw. Dies ist aber unmöglich; was eine andere deutung betrifft, die man vielleicht geneigt sein möchte, hervorzuheben, *ku-māra-* wäre[2] 'kleiner mensch' = 'kind', so ist sie — wie übrigens die ganze etymologie — darum unmöglich, weil ein *māra-* 'mensch, tötlicher' sich weder im altindischen noch in irgend einer anderen sprache findet, und auch wesentlich mit der vorigen identisch, weil sich ja hier die bedeutung 'klein' offenbar aus der bedeutung 'schlecht' entwickelt hat. Schliesslich ist noch zu bemerken, dass von solchen zusammensetzungen mit *ku-* innerhalb der ganzen vedischen litteratur nur drei ziemlich sichere beispiele zu belegen sind: *ku-cará-* 'langsam schreitend' (jedoch etwas unsicher) RV I. 154, 2. X. 180, 2[3], *ku-nákhin-* 'an den nägeln krank' AV VII. 65, 3, TS II. 5, 17 und *ku-namnamá-* 'schwer zu beugen' RV X. 136, 7. Übrigens sind sie überhaupt nur in der klassischen litteratur — besonders zahlreich in Pañcatantra, Bhāgavata-Purāṇa und Rāja-Taraṁginī — und bei grammatikern und lexikographen zu finden.

Es scheint mir somit, dass man diese ältere etymologie und dann auch die angeführte deutung von *kumārá-dēṣṇa-* aus triftigen gründen verwerfen muss. Um das letztgenannte wort zu übersetzen, nehme ich einen ganz anderen ausgangspunkt. W. Schulze KZ 27, 604 hat für das vedische *çva-ghnín-*[4] 'spieler' RV. I. 92, 10. II. 12, 4.

[1] Wo 2, 303 gewiss richtiges über die entstehung dieser bildungen geäussert wird.

[2] Gleich etwa *ku-nadikā-* 'kleiner fluss' (Pañcat.), *ku-plava-* 'kleines, gebrechliches boot' (Mān. Dhç.), *ku-çvabhra-* 'kleine grube' (lex.) usw.

[3] 'Gewaltig schreitend' bei Grassmann Wb. 328 verstehe ich nicht, jedoch giebt auch 'schlecht laufend' keinen sinn. Vielleicht liegt hier gar keine zusammensetzung mit *ku-* vor.

[4] Dies ist unzweifelhaft der stamm des wortes, obwohl nur der nom. *çvaghnī́* belegt ist. Sāyaṇa, dem das wort offenbar ziemlich un-

IV. 20, 3. VIII. 45, 38. X. 42, 9, AV IV. 16, 5[1] eine evidente erklärung gegeben, indem er es mit 'hundetöter' übersetzt und in *çva-* 'hund' einen dem gr. *κύων* und lat. *canis* gleichen terminus technicus für den 'unglücklichsten wurf beim würfelspiel' sieht.[2] Meines erachtens ist jetzt auch *kumārá-dēṣṇa-* ein solcher terminus; es bedeutet 'dessen gabe ein hündchen ist', d. h. 'der nur schlechte würfe giebt'. *kumārá-* bedeutet ja 'kind, menschenjunges', und es ist eine bekannte tatsache, dass junge von tieren und menschen oft mit denselben wörtern bezeichnet werden. So bedeutet z. b. ai. *márya-* teils 'junger mann', teils 'hengst'; gr. *πῶλος* bedeutet 'füllen' und 'junges mädchen'; zu ai. *çíçu-* 'kind' gehört aisl. *húnn* 'tierjunges' (Persson BB 19, 282); zu akslv. *štenĭcĭ* 'catulus', russ. *ščenokŭ* 'junger hund', akslv. *štenę* 'catulus' gehört ost. *ščeńo* 'das letzgeborne kind'[3] usw. Es läge somit nichts wunderliches darin, wenn *kumārá-* neben 'kind, menschenjunges' auch 'tierjunges', speziell 'junger hund, catulus' bedeutete, und diese erklärung wird durch die etymologie des wortes, die ich weiter unten zu begründen suchen werde, an glaublichkeit gewinnen. Diese etymologie wird zeigen, dass sich innerhalb der sippe von *kumārá-* tatsächlich ein wort mit der bedeutung 'catulus' findet.

Neben der oben genannten älteren etymologie des wortes < *ku* + *māra-* ist mir nur eine neuere bekannt, die von Johansson IF 3, 217 dargestellt ist, ohne dass er sie doch selbst für mehr als eine vermutung hält. Wegen pā. *sukhumāra-* 'zart', das durch volksetymologischer anschluss an pā. *sukhuma-* = ai. *sūkṣma-* 'zart, weich' aus **sukumāra-* entstanden wäre, erklärt er *kumāra-* als eine durch eine art »kurznamentlicher» kürzung entstandene form dieses **sukumāra-*, was mir aber wegen des hohen alters des wortes wenig glaublich scheint[4].

---

begreiflich ist, glossiert *vyādhastrī* = 'jägerin', indem er das wort deutlich als ein fem. fasst.

[1] Eine andere, meines erachtens nicht richtige auffassung der bedeutung hat Ludwig, RigVeda 4, 7; weder das gr. *κυνηγέτης* < *κύων* + *ἄγω* noch minder das aisl. *slá lausum hundum* kann eine parallele bieten. Für das letzte vergleiche nur *slá sér lausum* usw.

[2] Auch das germ. **hunđa-* scheint eine ähnliche bedeutung gehabt zu haben, vgl. W. Schulze aao., Kluge$_6$ 182, Schrader Reallex. 785. Anderes, was mich nicht überzeugt, bei Falk-Torp Et. ordb. 1: 307.

[3] Die ganze sippe bei Miklosich Lex. palæoslov. 1135, Etym. wb. 342 b; vgl. auch Osthoff Et. Par. I, 208 ff.

[4] Fick Wb.$_3$ I 173 führt *kumārá-*, *kōmala-* zu *ἁμαλός* 'weich' usw.

Was die bildung und etymologie des wortes *kumārá-* angeht, ist es wohl am besten als deminutivbildung zu betrachten, also etwa < **kumēlo-* zu erklären, mit einer suffixbildung, die ich am ehesten mit *-i̯o-* statt *-o-*, in den lit. deminutiven auf *-ėlė* wie *kirmėlẽ* 'wurm' zu *kirmis*, ai. *kṛmi-*, *musėlẽ* 'fliege' zu *musẽ* dss., *avinẽlis* 'böcklein' zu *ãvinas* 'schaf' usw. wiederfinde[1]. Das suffix ist wohl eine langvokalige form zu *-elo-* in got. *wulfila*, ahd. *farheli*, lit. *erẽlis* 'adler', *parszẽlis* 'schweinchen', *vënìntelis* 'einzig', z. b. *vënìntelis sūnùs* 'der einzige (kleine) sohn' (was übrigens ein *vënint-* < **oi̯n-n̥-t-* voraussetzt und am nächsten mit der akslv. *-ęt-* deklination verwandt ist)[2], akslv. *plěvelŭ* 'unkraut' usw.; aber wegen *kirmėlẽ* zu *kṛmi-*, *kirmis* könnte man vermuten, dass es in gewissen wörtern aus *-ē(i̯)-lo-* entstanden wäre und mit dem *-i-* des *-i*-stammes in ablautsverhältnis stände, wenn nämlich *kirmėlẽ* ein altes wort und keine neue analogiebildung ist, was ja keineswegs sicher ist.

Die wurzel ist somit **kum-*, oder mit einem *s* mobile **s-kum-*, die ich in gr. *σκύμνος* 'a cub, whelp, esp. a lions whelp' (schon Il. 18, 319), aber auch von kindern Eur. Andr. 1171, Or. 1213, 1388 gebraucht wiederfinde. *σκύμ-ν-ο-* scheint von einem ursprünglichen *n*-stamme, etwa **skum-en-* weitergebildet zu sein. Ältere etymologien von *σκύμνος* habe ich folgende gefunden: Schwyzer KZ 37, 150 erklärt es aus **σκυδμνο-*, was er zu *σκύζα*, *σκυδμαίνω* führt, eine etymologie die mir sehr wenig überzeugend scheint. Fick Wb.$_3$ I 240. 816 führt *σκύμνος* zusammen mit *σκύλαξ* 'welf' zu einer wurzel mit der bedeutung 'dunkel sein', lat. *obscūrus* usw., was die bedeutung 'blinde welfe' geben würde, eine freilich mögliche, aber wenig ansprechende wurzelvergleichung. Besser führt das wort Tomaschek, Wiener sitzungsber. 1880 s. 761 mit arm. *skund* 'hund', pam. wachī *skön* 'hund' und akslv. *štenę* 'catulus', russ. *ščenokŭ* dss. zusammen. Aber arm. *skund* und wachī *skön* sind wohl in irgend welcher weise mit ai. *çván-*, gr. *κύων* 'hund' usw. zu vereinen, und akslv. *štenę* führt Osthoff Et. Par. 1, 268 ff. überzeugend mit ai. *kanyā́* 'mädchen', *kánīyān* 'kleiner, jünger', gr. *καινός* 'neu', lat. *re-cens* 'frisch und (jedoch meines erachtens etwas

[1] Auch lat. *mustēla* 'wiesel' setzt wohl eine solche bildung voraus, obwohl die etymologie des wortes unklar ist. Weder Schraders BB 15, 130 noch Waldes Lat. et. wb. 401 f. erklärungen scheinen mir überzeugend.

[2] Andere spuren dieser bildung im baltischen erläutert Osthoff Et. Par. 1, 247.

unsicher) got. *hindar*, *hindumists* usw. zusammen. Über *σκύμνος* äussert Osthoff ib. 274 nur, dass er es etwas bedenklich findet, mit Prellwitz Et. wb.$_1$ 291 f. anzunehmen, es sei mit *σκύλαξ* nicht verwant, erläutert aber weiter nicht, wie er sich das verhältnis der beiden wörter denkt. *σκύλαξ* gehört nach ihm zusammen mit der glosse *κύλλα· σκύλαξ. Ἠλεῖοι* Hes. zu lit. *kãlė* 'hündin', alb. *kel'úš* 'tierjunges, junger hund', cymr. *colwyn* dss. und ai. *karabhá-*, *kalabhá-* 'junger elefant, junges kamel'[1] und steht somit für **σκολαξ* nach *κύων* usw.[2] Nach Falk-Torp Et. ordb. I: 307 gehört *σκύμνος* unmittelbar mit ai. *çiçu-*, aisl. *húnn* zusammen, was jedoch das in solchen wörtern unmögliche suffix *-μνο-* unerklärt lässt. Es scheint mir somit besser *σκύμνος* mit *kumārá-* unter eine wurzel **kum-* 'menschen- und tierjunges' einzureihen.

Schliesslich vereine ich mit *kumārá-* 'kind, menschenjunges' und gr. *σκύμνος* 'welf', aber auch 'menschenjunges' eine baltische wortsippe, nämlich lit. *kumė̃lė* 'stute'[3], *kumelỹs* 'füllen', *kumelùkas* 'kleines füllen', *kumelìnga* 'trächtig (von einer stute)', lett. *kumelize* 'eine junge, trächtige stute', *kumelſch* 'füllen'. Diese wörter, die J. Schmidt Sonantentheorie 138, Miklosich Vgl. gr. II 120 f., Leskien Bild. d. nomina 277 mit akslv. *kómonĭ* 'pferd', apr. *camnet* dss. zusammenführt, enthalten meines erachtens nicht *kum-* < **kṃ-*, sondern < **kum-*; *kumė̃lė* ist ja dem ai. *kumālya-* (Dhp.) laut für laut gleich. Die ursprüngliche bedeutung dieser sippe ist 'junges pferd', die sich sehr wohl aus der allgemeineren bedeutung 'tierjunges' entwickelt haben kann.

Was schliesslich die gemeinsame wurzel **kum-*, die ich für diese wörter angenommen habe, angeht, so könnte man geneigt sein, sie in irgend einer weise als eine erweiterung von **k̂u-* in *κύων* usw.[4], das wohl in letzter linie mit **k̂u-* in *çiçu-* : *húnn* iden-

[1] Wozu vielleicht auch arm. *koriun*, 'tierjunges'; anders Scheftelowitz BB 29, 15. Wieder anders Osthoff Et. Par. 1, 312 anm.

[2] Prellwitz Et. wb.$_2$ 120 hat, sonderbar genug, diese auseinandersetzungen Osthoffs nicht beachtet, sondern giebt immer noch eine sehr wenig überzeugende erklärung von sowohl *σκύλαξ* wie *σκύμνος*.

[3] Auch findet sich *kùmė* 'stute'. Da aber *kumė̃lė* ganz identisch mit den indischen worten ist, scheint es mir wahrscheinlich, dass *kùmė* zu *kumė̃lė* gebildet ist nach dem muster von *musė̃* : *musė́lė̃* usw.

[4] Man möchte sich das verhältnis so denken, dass **ku-m-* auf einem ursprünglichen *(e)m*-stamme beruht. Denn es gab wohl sicher im indogerm. *(e)m*-stämme sowohl wie *(e)n*-stämme, obwohl sie in so spärlichen, fast ganz unmerkbaren trümmern vorliegen, was wohl seinen grund

tisch ist, zu betrachten, wenn nicht diese letztere wurzel überall palatales *k̑* hätte. Aber dies könnte trotz alledem der fall sein, denn es ist ziemlich wahrscheinlich, wie ich in anderem zusammenhange zu beweisen suchen werde, dass es im indogerm. eine wurzel **kem-, *kom-,* 'tierjunges' mit velarem *k* gab. Nach dieser könnte dann, meine ich, ursprüngliches **k̑um-* in **kum-* verändert worden sein. Über die wurzel **k̑u-* 'hund, welf' schliesslich bemerke ich nur beiläufig, dass es mir trotz Osthoff Et. Par. 1, 206 ff. immerhin wahrscheinlich ist, dass die alte zusammenstellung mit gr. *κῦος* 'fetus', *κύειν* 'schwanger sein' das richtige trifft; zwar nicht so, dass *κύων* 'der häufig und viele junge gebärende' bedeute, sondern 'tierjunges, welf'[1]. Mindestens scheint mir diese wurzelanalyse glücklicher als die Osthoffs, denn sein **pk̑u̯ōn* 'viehhund' scheint mir freilich sehr genialisch, aber sehr wenig überzeugend zu sein.

2. Ai. **dráviṇa-** 'besitz, habe'.

Ai. *dráviṇa-* n. (daneben auch *dráviṇas-* n.) bedeutet nach BR 3, 797 f. 'gegenstand des wunsches und besitzes, habe, gut'[2]

---

darin hat, das *m* in vielen satzstellungen lautgesetzlich in *n* überging, dann die ganzen stämme in das paradigma der (*e*)*n*-stämme hinübergeführt wurden. Einen ursprünglichen *m*-stamm möchte ich vermuten im wort für 'sommer' arm. *amaṙn*, ahd. *sumar*, ir. *samrad* usw., falls das wort, was mir a priori glaublich ist, eigentlich 'halbjahr' bedeutet und zu ai. *sámā* 'halbjahr', lat. *semi*, 'halb' usw. gehört, vgl. Schrader Reallex. 782. Hierher wohl auch gr. *ἦμαρ*, *ἡμέρα* 'tag' als die 'halbe' zeit von tag und nacht' trotz Hübschmann Arm. Gr. I 426, vgl. Schrader Reallex. 845.

[1] So Persson BB 19, 282 bei seiner zusammenstellung von ai. *çiçu-* 'kind' und aisl. *húnn* 'junges, junger bär'. Die gründe, die Osthoff Et. Par. I, 207 dagegen geltend macht, scheinen mir nicht triftig zu sein, denn es scheint mir unmöglich wegen der stammbildung des hundenamens, z. b. **k(u)u̯-en-* in *κύ-ων*, ai. *çv-án-*, **k̑u-n-t-* in lett. *suntana*, germ. **hu-n-ð-a* usw. (vgl. Osthoff Et. Par. I, 281 und die dort citierte litteratur, insbesondere Persson BB 19, 282 f.) eine ursprüngliche wurzel **k̑u-* zu verneinen, und warum könnte diese nicht mit **k̑u-* 'gebären' identisch sein, da ja tatsächlich viele wörter, die dieses wurzelelement enthalten, eine bedeutung 'tier- oder menschenjunges' haben?

[2] In dieser bedeutung ist das einfache wort nebst den zusammensetzungen *draviṇasyú-* 'nach gütern verlangend', *dráviṇasvant-* 'mit gütern versehen', *draviṇovíd-* 'gut schenkend' und *draviṇodás-*, *-dá-* 'gut gebend' nach Grassmann Wb. 645 mehr als siebzigmal belegt.

RV. AV. ep. kl. lex. — 'wesenhaftigkeit, vermögen, kraft' (eine bedeutung die jedoch im RV etwas unsicher ist[1]; AV br. lex. Das wort wird von Grassmann aao. aus *dru-* in *drávati* 'läuft' hergeleitet und als 'bewegliches gut' erklärt[2]; und Uhlenbeck Ai. et. wb. 132 a stellt die entscheidung offen zwischen dieser deutung und der herleitung aus der sippe von *dā́ru-* 'holz'[3]. Die letztere etymologie scheint mir die einzig richtige zu sein; ich werde diese meine meinung weiter unten zu begründen suchen.

Das ai. *dráviṇas-* hat im avestischen sein genaues pendant in *draonah-* n. 'bei der besitzverteilung zufallendes gut, vermögensanteil, teil' Y. 10, 15. 11, 4. 5. 7. 38, 8, Yt. 19, 8, B. 10, 4. — 'vermögensstück, geldsumme' als sühnemittel V. 5, 26 — 'portion' N. 17. 30. 52. 53[4]. Diese wörter sind aus idg. **drou̯ino-* entstan-

---

[1] BR führt an III. 10, 6 *agním vardhatu nō gírō yátō jā́yata ukthíaḥ mahḗ vā́jāya dráviṇāya darçatáḥ;* V. 54, 15 *tád vō yāmi dráviṇam.* An den Maruten; diese werden auch als besondere besitzverleiher dargestellt, vgl. den schlussvers Agastyas an den Maruten I. 166, 15. 167, 11. 168, 10 und 171, 6 *ēsá vō stṓmō marutō iyáṁ gī́r māndāryásya mānyásya kārṓḥ/ ḗsā yasīṣṭha tanúē vayā́m vidyāmēṣáṁ vṛjánam jīrádānum,* d. h. 'dies ist eure stoma, o Maruts, dies der preis des sängers Māndārya Mānya's/ möget ihr kommen mit kraft an ihn (den sänger) und mit kindern, mögen wir finden kraft und ein fettropfendes opferwerk'. Und weiter X. 37, 10 *yáthā çám ádhvañchám asat durōṇḗ tát sūrya dráviṇam dhēhi citrám,* wo jedoch überall auch die erste bedeutung möglich scheint; vgl. Ludwig, RigVeda (übers.) n:o 310, 688, 129.

[2] Die parallele, die man in dem d. 'fahrende habe' gesucht hat, ist von keiner bedeutung, da es, soweit ich sehe, niemals ausgesprochen ist, dass *dráviṇa-* gerade dieselbe art von habe bedeutet, die wir mit 'fahrende' bezeichnen. Viehmehr weist die zweite bedeutung des wortes, 'wesenhaftigkeit, kraft' eher dahin, dass *dráviṇa-* etwa 'feste, unbewegliche habe' ist, vielleicht nicht in der strengen juristischen bedeutung, sondern eher als 'unvergängliche, immer fortbleibende habe'. So scheint ja auch die ganze sippe von **deru̯-* 'holz' die bedeutung von etwas 'unbewegliches, festes' gehabt zu haben, wenn sie in übertragener bedeutung gebraucht wurde, wie man aus der trefflichen abhandlung Osthoffs Et. Par. I, ss. 98—180 sehen kann.

[3] Vgl. bei Uhlenbeck aao. '*drávyam* n. stoff, substanz, ding, habe, vielleicht urspr. 'baustoff, holz', vgl. *drávyas* vom baume kommend zu *dru-* (s. *dā́ru*)'.

[4] Die bedeutung 'opferbrot', die Uhlenbeck aufgenommen hat, ist nirgends zu belegen, s. Bartholomæ Air. wb. 769. Dagegen bedeutet mp. *drōn* 'opferbrot'; zur entwicklung dieser bedeutung vgl. Bartholomæ Air. wb. 770. Anders, aber kaum richtig Scheftelowitz ZDMG 59, 697.

den und wesentlich mit apr. *drawine* 'beute, waldbienenstock' identisch. Die bedeutungsentwicklung fasse ich folgendermassen.

Das idg. **dereu̯-* bedeutete ursprünglich 'eiche'[1]. Wenn das eichenholz allgemein als bauholz verwendet wurde, ging auch die bedeutung 'bauholz, materia' auf **dereu̯-* über, und dann entstand auf diesem wege wohl auch eine bedeutung 'haus, bau'. Zu einer solchen bedeutung konnte man auch auf andern wegen gelangen. **dereu̯-* wurde als 'der eichenstock' aufgefasst, in dem vögel, bienen usw. nisteten — vgl. lit. *dravìs* 'wilder bienenstock auf bäumen im walde', lett. *drawa* dss., lit. *dravẽ* 'loch im baum zum nisten der vögel', litt. *drėvė* 'waldbienenstock' — und dann wurde 'stock' > 'nest' wohl auch zu 'haus', vgl. ai. *nīḍá-*, das ursprünglich sicher 'nest' bedeutete, aber auch im RV aufenthaltsort anderer tiere und menschen bedeutet[2]; und das zur sippe von *nīḍá-* gehörige arm. *nest* bedeutet 'lage, sitz, residenz', sowie cymr. *nyth* 'nest', aber auch 'wohnung' usw. Eigentlich ist es ja auch nur 'niederlassung'. Somit sind wir dahin gekommen, dass **dereu̯-* vielleicht etwa 'behausung, haus' bedeuten konnte[3]; man hatte etwa ein **dreu̯i̯o*, **drou̯i̯o* 'haus', vgl. die oben angeführten lit. *dravẽ, drėvė* 'nest, bienenstock' (die ja formell mit ai. *drávya-* 'dingsubstanz, eigl. holz' vollständig identisch sind). Zu diesem **drou̯i̯o-* nun bildete man ein adjektiv **drou̯ino-* (vgl. **dreu̯īno-* in got. *triweins* 'aus holz, zum holz gehörig'), das man teils in der bedeutung 'dem hause gleich, hausähnlich' in apr. *drawine* 'bienenstock', teils in der bedeutung 'zum hause gehörig, suppellex' in *dráviṇa-*,

---

[1] Es scheint mir, dass Osthoff Et. Par. I, 117 u. passim im vollen recht ist, wenn er behauptet, dass dies die ursprüngliche bedeutung sei.

[2] Vgl. RV IV. 1, 11. 12. X. 5, 2. 6.

[3] Man möchte vielleicht vermuten, dass *durōṇá* 'wohnung, heimat' RV III. 1, 18. 25, 5. IV. 13, 1. V. 76, 4. VII. 7, 4. 42, 4. 60, 5. X. 37, 10, VS 33, 72, AV VII. 17, 3 aus **dr̥reu̯-no-* zu erklären und damit dieser sippe anzureihen wäre. Das wort scheint mir etymologisch nicht genügend erklärt zu sein, vgl. Brugmann, MU II 187, Johansson, Bidr. till Rig-Vedas tolkn. s. 35 f. Die nebenform *duryoṇá-* dss. RV I. 174, 7. V. 29, 10. 32, 8. kann durch anlehnung an das adjektiv *durya-* 'zur tür, zum hause gehörig' entstanden sein. Um dieses ein wenig zu stützen möchte ich russ. *derevnja* 'dorf, land' hervorheben, das man wohl der sippe von *derevo* 'baum' anreihen darf, vgl. Miklosich Et. wb. 43. Es bedeutet somit 'sammlung von häusern, dorfgesinde' und ist aus einem **dreu̯-in-i̯ā* entstanden.

dráviṇas- 'gut, habe', ai. *draōnah-* 'gut, vermögenheitsteil' wiederfindet[1].

So etwa stelle ich mir den bedeutungswandel vor, der mir gar nicht unmöglich scheint. Ich schliesse jetzt einige worte an über den gebrauch von *dráviṇa-* innerhalb des Rig-Veda. Oben wurde gesagt, dass das wort gar nicht selten im RV vorkommt. Wenn man die belege durchmustert, muss es auffallen, dass sie am häufigsten in hymnen an Agni vorkommen. So heisst es z. b. RV I. 94, 14 *dádhāsi rátnaṁ dráviṇaṁ ca daçúṣē 'gnē* 'dem rechtfertigen giebst du reichtum und besitz, o Agni', III. 2, 6 *dráviṇam dhēhi tébhyah* (an Agni) 'diesen gebe besitz!' oder VII. 9, 1 *dadhati dráviṇaṁ sukṛ́tsu* 'er giebt den frommen besitz usw. Agni wird als *draviṇō-dā́-* angerufen z. b. RV I. 15, 7. 96, 1—8. II. 1, 7. 6, 3. VII. 16, 11 usw.[2]. Selten wird das wort in verbindung mit anderen göttern gezetzt, z. b. mit Indra RV II. 21, 6., Indra-Varuṇa IV. 41, 9, den ṛbhu's IV. 33, 10 u. a., Tvaṣṭar X. 92, 11, den Açvinen VIII. 35, 10, den Maruten V. 54, 15 usw. Ja, Agni wird sogar *draviṇaḥ* genannt in RV III. 7, 10, wo man gerade in zweifel geraten kann, ob das wort hier nicht eine ursprünglichere bedeutung hat. Es könnte etwa mit 'hölzern, von den reibhölzern erzeugt' zu übersetzen sein. Eine stelle, die mir auch besonders beweisend für die verbindung Agnis mit dem *dráviṇa-* zu sein scheint, ist RV V. 43, 9[3]: es heisst dort in einem gespräch mit Agni: (Pūṣan und Vāyu),

[1] Dass gerade eine solche zweifache bedeutungsfunktion wie die hier vorliegende den stoffadjektiven auf *-eino-*, *-īno-*, *-ino-* zuzuschreiben ist, erörtert ausführlich mit reichhaltiger beispielssammlung Osthoff Et. Par. I, 105 ff.

[2] Das einfache wort *dráviṇa-* kommt in 45 hymnen vor. Davon sind 14 Agnihymnen, und in 4 anderen wird Agni um *dráviṇa-* angerufen, in dem *Uṣās*-hymne III. 61, 6, zusammen mit *Sūrya*, *Āpas*, *Gāus* und *ghṛta* in IV. 58, 10 und besonders unter den *Viçvē Dēvās* X. 128, 3, sowie zusammen mit *Sōma* X. 66, 7. Von den übrigen 27 hymnen sind 4 an *Indra*, 1 an *Indra* und *Viṣṇu*, 1 an *Indra* und *Varuṇa* (jedoch ist in I. 121, 2 Indra, der besitz verlieht, als *ṛbhu* gedacht), 4 an *Sōma pāvamāna*, 3 an den *Viçvē Dēvās*, 1 an den *ṛbhavas*, 1 an *Dyāvāpṛthivī*, 2 an *Viçvakarman* 1 an *Vasu*, 1 an *Vāk*, 1 an den *Marutas*, 1 an *Savitar*, 1 an *Uṣās*, 1 an *Sūrya*, 2 an die *Açvinā*, 1 an den opferpfosten, *yūpa-*, und 1 ist ein *Apra*-hymnus. Aus dieser kleinen übersicht sieht man somit, dass das wort ganz besonders häufig in verbindung mit Agni gesetzt wird

[3] An den *Viçvē Dēvas*.

yá vā́jasya draviṇōdā́ utá tmán 'die der kraft besitzverleiher auch selber' (Ludwig). Es wird somit hier gesagt, Pūṣan und Vāyu können wohl auch *draviṇōdā́-* sein, aber der erste und vornehmste *draviṇōdā́-* ist jedoch Agni selbst[1]. In dieser verbindung des begriffes *dráviṇa-* mit Agni sehe ich eine stütze meiner obigen erklärung, denn Agni, der hell scheinende feuergott, war wohl auch ganz besonders der gott des häuslichen herdes; er waltete somit über das *dráviṇa-*, das dem hausstande gehörige gut, und er vermag es dem würdigsten zu verleihen.

3. Ai. **malimlu-** 'räuber'.

Ai. *malímlu-*, *malimlú-* 'räuber, dieb' mit den nebenformen *malimluc-* dss., *malimlucá-* 'dieb, räuber; dämon; ein brahmane, der die fünf grossen opfer unterlässt (lex); schaltmonat; feuer; wind; stechfliege; frost (oder schnee)'[2] erst in AV belegt (dazu das verbum *mlócati*, *mrócati* 'geht unter, verbirgt sich', av. *para-mraočant-* 'sich duckend'), werden von Lidén, Z. ai. u. vgl. sprachgesch. s 47 als mit air. *merle* 'diebstahl', *merlech* 'dieb', gr. *ἀμείρω* 'berauben', *ἀμέρδω* usw. stammverwandte wörter dargestellt[3].

Dies mag richtig sein, und ich habe das wort nur darum wieder aufgenommen, weil ich glaube ein griechisches wort gefunden

---

[1] Pūṣan (und Vāyu) wird somit auch hier als *draviṇōdā́-*, als besitzverleiher bezeichnet, wie auch sonst öfter, z. b. RV I. 42, 9 usw. (s. bei Grassmann Wb. 848 f.). Es ist übrigens merkwürdig, was ich hier vorläufig bemerke, dass das spezielle Agniattribut *narāçaṁsa-* auch zweimal (RV I. 106, 4. X. 64, 3) von Pūṣan gebraucht zu werden scheint. Überhaupt hatten wohl Agni, ursprünglich der gott des herdes, und Pūṣan, der mehrer des besitzes, besonders des viehes der bauern, als hausgötter viele gemeinsame berührungspunkte.

[2] Es scheint ungewiss, ob alle diese bedeutungen dasselbe wort voraussetzen. Der brahmane, der die opfer unterlässt, ist natürlich ein dieb gegen die götter; der schaltmonat ist der 'sich hineinschleichende', näml. unter die übrigen gerechten monate. Aber 'frost, schnee' weiss ich jedenfalls gar nicht mit diesen zu vereinen; vielleicht gehören diese wörter, mit einer ursprünglicheren bedeutung 'grau, finster, schmutzig' zu *mala-* 'schmutz' usw. (für *-mlu-c-* beachte hier besonders gr. *μολύ-νω* 'besudeln').

[3] *ἀμείρω* und *merle* sind schon von Stokes KZ 8, 332, Ficks wb.$_4$ II: 147 zusammengestellt worden.

zu haben, das seiner bildung gemäss mit ai. *malimlú-* fast identisch ist: ich meine das etymologisch bisher unerklärte *μολοβρός*[1].

Od. 17, 217—220 lautet:

νῦν μὲν δὴ μάλα πάγχυ κακὸς κακὸν ἡγηλάζει,
ὡς αἰεὶ τὸν ὁμοῖον ἄγει θεός ὡς τὸν ὁμοῖον.
πῇ δὴ τόνδε μολοβρὸν ἄγεις, ἀμέγαρτε συβῶτα,
πτωχὸν ἀνιηρόν, δαιτῶν ἀπολυμαντῆρα,

und in der Od. 18, 26 sagt der bettler Iros: *ὢ πόποι, ὡς ὁ μολοβρὸς ἐπιτροχάδην ἀγορεύει.* Man übersetzt hier gewöhnlich etwa 'schmutzferkel', was ja sehr wohl möglich wäre, aber seine stütze nur in der etymologie hat, die das wort mit *μέλας, μολύνω* usw. vereinigt (Düntzer KZ 14, 197), und dabei bleibt auch die absonderliche bildung des wortes ganz unberücksichtigt. Im Et. M. 390. 5 wird *μολοβρός* so erklärt: *ὁ γαστριμαργός. ἢ ἱ προσέτης, ὁ πτωχός. κατὰ συγκοπὴν μολοβορός τις ὢν παρὰ τό μολεῖν ἐπὶ τὴν βοράν.* Et. Gud. hat dieselbe erklärung und Apoll. Soph. fügt dazu: *ἢ ἀλήτην. ἢ τὸν μόλις προβαίνοντα ἢ ἁρπακτικόν.* Ältere etymo-

---

[1] Nachträglich sehe ich, worauf mich Prof. Johansson aufmerksam gemacht hat, dass Fick Wb.$_4$ I 285 *μολοβρός*, aus **μορο-βρός* erklärt und mit *ἀμορβός* 'begleiter, hirt' zu ai. *mārga-* 'weg, pfad, fährte' stellt. Dies könnte wohl ganz richtig sein, falls es als ausgemacht gelten könnte, dass die grundbedeutung dieser sippe 'schweifen, umherstreichen' wäre. Dies ist mir aber sehr zweifelhaft, und eher scheinen mir viele zeichen dahin zu deuten, dass *mṛgá-*, das grundwort der sippe, ursprünglich nur 'gazelle, wilder bock' u. ähnl. bedeutete (so im RV) und dann in 'umherschweifend' usw. überging. Man bildete dazu ein *mṛgyáti* 'sich wie eine gazelle benehmen, umherschweifen' usw. Nun wird man freilich einwenden, dass ai. *mṛgá-* auch 'vogel' an ein paar stellen im RV bedeuten soll, und dass av. *mərəγa*, np. *murγ* nur diese bedeutung hat. Wie verhält es sich aber mit *mṛgá-* 'vogel' im RV? BR 5, 869 führt vier stellen an, an denen das wort diese bedeutung haben soll; davon kann man sogleich ausmustern I. 145, 5 (*agniḥ*) *sá īm mṛgṓ ápyō vanargúr* 'er ist ein seetier, ein waldtier' und VII. 87, 6 (*sūrya*) *mṛgástúviṣmān* 'ein starkes tier' sowie auch X. 136, 6 (*kēçí*) *apsarúsāṃ gandharváṇām mṛgáṇām cáraṇē cáran* 'wandernd auf dem wege der a., der g. und der wilden tiere'. Restat somit I. 184, 7, wo *mṛgásya pátarōr* vorkommt, was sich sehr wohl als 'geflügeltes wild' fassen lässt. Zur erklärung der stelle vgl. übrigens Bergaigne Rél. vedique III, 13 und Baunack KZ 35, 553 ff. Das av. *mərəγa-* bedeutet freilich nur 'vogel'; es ist aber zu bemerken, dass das wort jungavestisch ist, was für die bedeutung von nicht geringem gewicht ist. Schliesslich bemerke ich hier, dass Prellwitz Et. wb.$_2$ 298 die hier oben genannte zusammenstellung Ficks aufgenommen hat.

logieen, die sämmtlich entweder dieser alten herleitung aus *μολεῖν ἐπὶ τὴν βοράν* folgen oder das wort aus *μολεῖν* als 'landstreicher' erklären, findet man bei Ebeling Lex. Homer. 1117 a verzeichnet. Ich will nicht näher darauf eingehen, weil sie alle die bildung des wortes nicht berücksichtigen.

μολοβρός bedeutet entweder 'dieb' oder 'einer, der sich hinweg schleicht, landstreicher'. Es ist wohl zunächst aus **μορομρός* durch dissimilation entstanden, vgl. *θηλητήρ* für *θηρητήρ* usw. **μο-ρο-μρ-ό-* könnte durch vokalassimilation aus **μορᾰ-μρ-ο-*[1] entstanden sein, und dies möchte man vielleicht ai. *mali-ml-u-* < **morə-mr-u-* fast gleichsetzen, nur dass das griechische wort ein *o*-stamm, dass altindische ein *u*-stamm ist[2]. Die stammbildung von *malímlu-* ist ja die sogenannte indische intensivbildung, die man in *bhári-bhr-ati* zu *bhar-*, *darí-dr-a-* zu *drā́ti*, *kani-kradyamāna-* zu *krand-*, *pani-pnat-* zu *pan-* usw. wiederfindet. Diese reduplikation ist ja im grossen und ganzen noch unklar[3], und ich weiss sie auch nicht weiter zu erklären. Nur soviel darf man wohl unbedenklich annehmen, dass das *-i-* in den meisten fällen ein wirkliches *-i-* ist, jedoch in gewissen formen ein *-ə-* repräsentieren kann; d. h. formen wie *bhari-* usw. können vielleicht vollstufe einer langvokalischen basis **bherē-* sein. Ist die obige gleichung richtig, würde somit ein vorarisches beispiel dieser reduplikationskategorie gefunden sein.

Schliesslich, wenn man einwendet, es würde jedoch im griechischen **μολομβρός*, nicht *μολοβρός*, heissen, so muss man wohl denken, dass die form unter schon vorgriechischem systemzwang gebildet sein kann. Mann könnte auch ein ai. **malimblu-* neben *malimlu-*, wie *āmbla-* neben *āmla-*, erwarten; aber eine solche form konnte wohl durch angleichung an *mlócati* nie entstehen. So kann auch in einer zeit, da *μολοβρός* gebildet wurde, der zusammenhang mit *ἀμείρω* usw. noch in der sprache lebendig gewesen sein, und darum ist ein **μολομβρός* nicht entstanden.

---

[1] Zur vokalassimilation vgl. J. Schmidt KZ 32, 351 ff., Hirt GL u. Fl. s. 114 ff. Hier gab es ja dazu eine besonders starke veranlassung, da die beiden ungebenden silben *o*-farbe hatten.

[2] **μορο-μρ-ο-* ist wohl auf eine und dieselbe stufe mit ai. *dari-dr-a-*, *bhari-bhr-a-* usw. zu stellen, d. h. *o* ist hier schlechthin der thematische vokal, wärend ai. *malí-ml-u-* sein *u-* von einer basis **mer-eu̯-* einer erweiterung des einfachen **mer-*, erhalten hat.

[3] S. zuletzt Thumb Handb. d. Sanskrit § 596: 4 mit anm.

4. Ai. kṣōṇī́ 'schaar, welt'.

Grassmann Wb. 371 nimmt für *kṣōṇī́* die ursprüngliche bedeutung 'wasserstrom, wasserflut' an, was sich dann weiter teils in 'somatrunk', das das wort an einigen stellen bedeuten soll, und teils in 'wasserflut' > 'welt' (bes. im du. *kṣōṇī́* 'die beiden welten') entwickelt haben soll[1]. Dagegen geben BR 2, 580 f. für *kṣōṇī́* die bedeutung 'schaar, haufen von menschen; die gemeinheit, die leute; dienerschaft; chor' usw. an, woraus natürlich im dual 'die beiden schaaren' > 'die beiden welten', und Ludwig (RigVeda passim) übersetzt das wort überall mit derartigen bedeutungen. Es sieht merkwürdig aus, dass man so verschiedene bedeutungen für ein wort, das jedoch an nicht wenigen stellen belegt ist, aufgestellt haben kann; aber bei genauerer durchmusterung der bezüglichen belege muss wohl, soviel ich sehe, angenommen werden, dass nur Böthlingk-Roth und Ludwig recht haben können. Ich nehme die stellen in der maṇḍala-ordnung auf.

RV. I. 54, 1 lautet: *mā́ nō asmín maghavan pṛtsv áṁhasi nahí tē ántaḥ çávasaḥ parīṇáçē | ákrandayō nadíaḥ róruvat vánā kathā́ ná kṣōṇī́r bhiyásā sámārata.* Ludwig (453) übersetzt dies: 'nicht in diese schlachtbedrängnis, o Maghavan, [bring uns], denn das gesammtmass deiner stärke ist nicht zu umfassen; | aufschreien machtest du die ströme, gewaltig brüllend, die wälder; wie haben sich da nicht die welten zu fürchten angefangen'[2]. Hier scheint es ja viel besser *kṣōṇī́* mit 'welt' zu übersetzen, obwohl die stelle nicht ganz beweiskräftig ist, denn man könnte ja auch mit Grassmann: 'wie haben nicht die fluten aus furcht zusammengelaufen' übersetzen, obwohl dies einen wenig begreiflichen sinn giebt. Ich gehe über zu I. 57, 4:

imḗ ta indra tḗ vayám puruṣṭuta yḗ tvārábhya cárāmasi prabhūvasō | nahí tvád anyṓ girvaṇō gíraḥ sághat kṣōṇī́r iva práti nō harya tád vácaḥ, was Ludwig (456) wiedergiebt: 'dein sind, o Indra, viel gepriesener, wir hier, die wir beim gehn an dir uns halten, o du mit fürstlichem gute; | kein anderer als du, lieder

[1] Grassmann aao. bemerkt, dass 'fast überall entweder in demselben verse oder ganz in der nähe die beziehung auf's wasser' sich findet. Aber erstens ist sein 'fast überall' mit nicht kleiner moderation aufzunehmen, und zweitens ist es ja ganz klar, dass das angeführte von gar keiner beweiskraft sein kann.

[2] Oder vielleicht eher: 'aus furcht zusammengestürzt'.

liebender, bemächtige sich der lieder; als die drei welten nimm entgegen unsere rede'. Dagegen giebt er RigVeda 5, 18 die worte *kṣōṇír iva* mit 'wie untertanen' wieder[1]. Die stelle ist schwierig; jedoch glaube ich etwas in der Ludwigschen übersetzung ändern zu dürfen. Das *práti nō harya tád vácaḥ* scheint mir ein abgeschlossener, öfters gebrauchter ausdruck zu sein wegen I. 144, 7 *práti harya tád vácaḥ*, X. 122, 2 (*agnē*) *práti harya mē vácaḥ* und VIII. 44, 2 (*agnē*) *práti sūktáni harya naḥ*, dem ich nicht *kṣōṇír iva* anschliessen möchte. Ich ziehe somit dies zum vorigen und übersetze: 'kein anderer als du, lieder liebender, bemächtige sich der lieder, wie [du dich] der welten [bemächtigst]; nimm entgegen unsere [lob]rede'.

I. 173, 7: *samátsu tvā çūra satám urāṇám prapathíntamam paritaṁsayádhyāi | sajóṣasa índram mádē kṣōṇíḥ sūrím cid yé anumádanti vājāiḥ*[2]. Ludwig (478) übersetzt: 'in den schlachten dich, o held, der tapfern ausgewählten, der in die weiteste ferne geht, herbei zu ziehen, den Indra, sind eines sinnes die haufen beim trinkgelage, die sich ja [schon] am [menschlichen] sūri [den krieger] seiner krafttaten wegen freuen'. Ich möchte den vers ganz anders übersetzen. Der hymnus behandelt deutlich dasselbe thema wie mehrere in der nähe stehende Agastyahymnen, nämlich eine streitigkeit zwischen Indra und den Maruten wegen eines opfers, das Agastya den letztern angerichtet hat, worauf aber Indra anspruch erhebt[3]. Ich fasse hier den inf. caus. *paritaṁsayádhyāi* als imperativisch gebraucht, wie z. b. *huvádhyāi* RV. V. 45, 4 u. a.[4]; weiter fasse ich *sajóṣasaḥ* zusammen mit *vājāiḥ* und übersetze dies 'vereint mit, versehen mit kräften'[5]; ich übersetze dann: 'dich, o held, in den schlachten ausgewählt unter den tapfern, den am längsten hervordringenden sollen [sie] hierherziehen, die schaaren [näml. die Maruten][6], die mit kräften

[1] Sāyana glossiert die worte folgendermassen: *kṣōṇīriva | yathā kṣōṇī pṛthivī svakīyāni bhūtajātāni kāmayati* d. h. 'wie die welten | wie die *kṣoṇī* d. h. die erde ihre eignen geschaffenen gegenstände liebt'.

[2] Sāyana glossiert hier: *madē tava madārtham ca sajōṣasaḥ saha sēvamānāḥ samānaprītayō vā kṣōṇīḥ kṣōṇyō viçaḥ pari janā marutaḥ prayatantē.*

[3] S. die Bṛhad-Dēvatā 4, 53 a.

[4] S. Whitney Gramm.$_3$ s. 353.

[5] Vgl. Grassmann Wb. 1450.

[6] *Marutō vāi dēvānām viças* Āit. Br. I. 9, 5, vgl. Hillebrandt VM. III, 309 f.

versehen den Indra beim opfer auch als opferherr mit freude begrüssen'[1].

I. 180, 5: *ā́ vām dānā́ya vavṛtīya dasrā gṓr ṓhēṇa tāugryṓ ná-jívriḥ | apā́ḥ kṣōṇī́ sacatē māhinā vām jūrṇṓ vām ákṣur áṁhasō yajatrā.* Ludwig (34) übersetzt: 'zum geben möcht' ich euch, wundertätige, kommen machen, durch die rücksicht auf die milch wie der alte Tāugrya; | eure grösse umfasst die wasser und die beiden welten; morsch ist für euch, heilige, das netz der bedrängnis'. Die schwierige stelle ist von Th. Baunack KZ 35, 500 ff. in eingehender weise besprochen worden, der ib. 505 eine übersetzung giebt: 'Herbei möchte ich euch zum geben locken, ihr wundertätigen, durch würdigung der kuh, wie der sohn des Tugra hilflos. An die wasser, an himmel und erde hängen sich eure grosstaten, morsch ist für euch das netz der not, verehrungswürdige'. Dies scheint mir, soviel ich sehen kann, eine ganz glückliche übersetzung; die hauptsache ist für mich, dass Baunack wie auch Ludwig den dual *kṣōṇī́* mit 'die beiden welten', 'himmel und erde' wiedergeben. Auch sehe ich nicht, wie man hier ohne grosse schwierigkeiten das wort mit 'wasserflut' oder ähnl. wiedergeben könnte.

II. 16, 3: *ná kṣōṇī́bhyām paribhúē ta indriyám ná samudrā́iḥ párvatāiḥ indra tē ráthaḥ | ná tē vájram ánvaçnōti káçcaná yád āçúbhiḥ patasi yṓjanā purú.* Ludwig (489) übersetzt: 'nicht durch die beiden welten ist deine kraft zu bewältigen, nicht durch die oceane und die gebirge dein wagen; | kein rührt an deinen donnerkeil, wenn mit den raschen rossen du viele yojana hinfliegst'. Die stelle bereitet keine schwierigkeiten.

II. 34, 13: *té kṣōṇíbhir aruṇébhir nā́ñjíbhī rudrā́ ṛtásya sádanēṣu vāvṛdhuḥ | nimḗghamānā átyēna pā́jasā sucandrám várṇam dadhirē supḗçasam.* Ludwig (685) übersetzt: 'die mit ihren mannen in [gold]rotem schmucke an der ordnung sitze die rudra gross geworden sind, | niederregnend mit eilender kraft, namen sie an sehr liebliche schon gestaltende farbe'. Es ist hier unter den *kṣōṇīr* deutlich die schaar der maruten zu verstehen. Mit dem ausdrucke *té . . rudrá . . kṣōṇíbhiṣ* vgl. z. b. *marúdbhir gaṇás túriṣmān* 'die starke schaar mit den maruten' = 'der maruten starke schaar'.

[1] 'Als opferherr' d. h. als den, dem das opfer eigentlich gehört. Weiter über diesen streit s. bei Sieg, Die sagenstoffe des RigVeda und die indische Itihāsatradition, ss. 108—120.

VIII. 3, 10: *yḗnā samudrám ásr̥jō mahī́r apás tád indra vŕ̥ṣṇī tē çávaḥ | sadyáḥ sṓ asya mahimā́ na samnáçē yám kṣōṇī́r anucakradḗ.* Ludwig (587) übersetzt: 'wodurch du das meer, die grossen wasser losliessest, das, Indra, ist deine regnende stiergleiche kraft; | immerdar [ein für alle male] ist diese seine macht unerreichbar, dem die erde [die welten, wesen] zugeschrieen haben'.

VIII. 7, 22: *sám u tyḗ mahatī́r apáḥ kṣōṇī́ sám u sū́ryam | sám vájram parvaçṓ dadhuḥ.* Ludwig (701) übersetzt: 'sie[1] haben die grossen wasser, sie die beiden welten, sie die sonne auch, | gliedweis auch den keil zusammengefügt'.

VIII. 13, 17: *tám íd víprā avasyávaḥ praváttvatībhir ūtíbhiḥ índram kṣōṇī́r avardhayan vayā́ iva*[2]. Ludwig (591) übersetzt: 'ihn haben hilfe verlangende sänger mit rasch fliessender pflege, | Indra hat die menschheit gross werden lassen wie baumäste'. Die stelle scheint schwerbegreiflich, besonders der letztere teil. Ich möchte doch den vers etwas anders auffassen. Bekanntlich bedeutet *vayā́* nicht nur 'ast, zweig', sondern sogar in übertragner bedeutung 'nachkomme, brut'[3]. Ich fasse weiter den zusammenhang so: *tam víprā́ . . . índram avardhayan kṣōṇī́r vayā́ iva* d. h. 'ihn, den Indra, haben sänger . . . gross werden lassen wie die menschheit (die welten) ihre nachkommen'.

VIII. 88, 6: *ánu tē çúṣmaṁ turáyantam īyatuḥ kṣōṇī́ çíçum ná mātárā | víçvās tē spŕ̥dhaḥ çnathayanta manyávē vr̥trám yád indra tū́rvasi.* Ludwig (629) übersetzt: 'deiner kämpfenden kraft haben sich angeschlossen die beiden welten, wie dem jungen vater und mutter; | alle deine heere sollen [deinem] grimme schlagen, wenn, Indra, den Vr̥tra du angreifst'. Die Ludwigsche übersetzung scheint dunkel[4]. *anu i-* bedeutet wohl jedoch hier 'nachgehend suchen' oder ähnliches, was unbedingt besser zu *çíçum ná mātárā* passt.

X. 22, 9: *tvám na indra çūra çū́rāir utá tvṓtāsō barháṇā purutrā́ tē ví pūrtáyaḥ navanta kṣōṇáyō yathā.* Ludwig (630)

---

[1] Die Maruten.

[2] Sāyana: *kṣōṇīti pr̥thivī nāma.*

[3] Vgl. den schlussvers Agastyas (I. 165 usw.) *ēṣá yāsīṣṭha tanúē vayā́m* d. h. 'möget ihr kommen zu ihm mit kraft und nachkommen'.

[4] Nach M. Müller, Rig-Veda-saṁhitā$_2$ 3, s. 40 haben gewisse codd. statt *çnathayanta* hier *çrathayanta*, was L. RigVeda 5, 193 so (wohl besser) wiedergiebt: 'seinem kampfeifer sollen alle heere sich auflösen'.

übersetzt: 'du bist unser, Indra, held, mit den helden, und die von dir beschützten sind stark; | an vielen orten sind deine bereichenden schenkungen, sie besingen haufen von menschen gleichsam'. *navanta* gehört wohl hier nicht zu *nu-* 'brüllen, tönen', sondern zu *nu-* 'gehen, wenden', wie es ja Grassmann Wb. 744, BR 4, 301 fasst; *kṣōṇáyō* ist somit 'haufen' (von dienstmännern oder ähnl.), vgl. Ludwig RigVeda 5, 194[1].

X. 95, 9: *yád āsu mártō amŕtāsu nispŕk sáṁ kṣōṇíbhiḥ krátubhir ná pṛṅkté | tā ātáyō ná tanúaḥ çumbhata svā áçvāsō ná krīḷáyō dáṁdaçānāḥ.* Ludwig (991) übersetzt: 'wenn unter diese unsterblichen der mensch sich mischend wie mit gefolgsleuten mit verstand unter ihnen auftritt, | da putzt ihr eure leiber wie enten, wie scherzende rosse euch häufig [mit dem schnabel] beissend'. Der vers ist besonders wegen *kṣōṇíbhiḥ krátubhir ná* sogut wie unbegreiflich. Soviel ich verstehe, schildert dieser vers sowie der vorige die schwierigkeiten, die dem menschen bei seinem verkehr mit Urvaçī und ihren schwestern begegnen, die jetzt wie enten in einem teiche schwimmen[2]. Die strophe 8 lautet: *sácā yád āsu jáhatīsv átkam ámānuṣīṣu mānuṣō niṣévē | ápa sma mat tarásantī ná bhujyús tā atrasan rathaspṛ́çō nā́çvāḥ* d. h. 'wenn ich der tötliche unter diesen unsterblichen, sein kleid ablegenden, liebe pflegte, | hinweg flog sie [sie näml. Urvaçī] von mir wie die flüchtige schlange, [die übrigen] wie pferde, die den wagen berührt hatten'[3]. Danach setzt Purūravās fort (9): '[aber] wenn der tötliche unter diesen unsterblichen [oder zusammen mit diesen untötlichen[4]], sich mit [ihren] schaaren vereinigt, wie mit frommer gesinnung[5], da putzen sie nur, enten wie sie wirklich sind, ihre leiber, mit dem schnabel sich pflückend [beissend] wie scherzende rosse'. Ich beanspruche gar nicht, dass diese übersetzung eine bessere als die Ludwigs sei, nur möchte ich eine andere erklärung von

---

[1] Sāyana: *svāminām sēvārtham yathā.*

[2] Çat. Br. IX. 5, 1, 1: *tā apsarasa ātayō bhūtvā paripupluvirē.*

[3] Durch die übersetzung Ludwigs wird es unklar, warum zwar *bhujyú* im sing., *áçvās* aber im plur. stehen.

[4] *nispṛ́k* kann nämlich sehr wohl hier ganz wie *sácā* ein präpositioneller ausdruck sein, etwa 'einen berührend' = 'zusammen mit'.

[5] Im gegensatz zu *niṣévē* im vorigen vers; dort war von liebkosungen, hier von religiöser würdigung die rede.

krátubhir ná vorziehen. Die stelle ist überhaupt so schwierig, dass mir eine wirklich treffende deutung sehr problematisch scheint.[1]

Schliesslich findet sich RV I. 117, 8 ein wort *kṣōṇá*, das wahrscheinlich in seiner bedeutung = *kṣōṇí* ist, obwohl es Sāyana teils mit *yō dṛṣṭirāhityēna gantumaçaktaḥ sannēkasminnēva sthānē nivasati* d. h. etwa 'unbeweglich', teils mit 'einer art laute' (wie auch zu II. 34, 13) erklärt. Die stelle lautet: *yuvám çyávāya rúçatīm adattam maháḥ kṣōṇásya açvinā káṇvāya | pravácyam tád vṛṣaṇā kṛtám vām yán nārṣadáya çrávō adhyádhattam.* Ludwig (28) übersetzt: 'dem çyāva gabt ihr die Ruçatī aus dem grossen volke, açvinā, dem kaṇva; | zu verkünden ist diese eure that, dass ihr ruhm dem Nārṣada verleihet'. Die übersetzung scheint mir ganz evident; *kṣōṇá-* bedeutet somit hier 'volk, gemeinde'; welches volk aber gemeint sei, ist schwierig zu sagen und gehört auch nicht hierher.

Ausserhalb des RigVeda giebt es nur spärliche belege für das wort *kṣōṇí;* es kommt nur an einigen stellen der klassischen litteratur, besonders in Bhāgavata Purāṇa, sowie bei einigen lexikographen überall in der bedeutung 'erde' vor. Auch finden sich einige komposita, z. b. *kṣōṇīmaya-* (epitet des Viṣṇu in Bh. P. 2, 7, 12, was Burnouf mit 'refuge de la terre', BR mit 'die erde in sich haltend' wiedergeben), *kṣōṇīmaṇḍala-* 'kreis der erde', *kṣōṇīpāla-* 'fürst' usw. Auch kommt ein wort *kṣāuṇī* 'erde' vor, schol. zu AK 2, 1, 2, Bh. P. 3, 14, 3. 24, 42, mit den zusammensetzungen *kṣāuṇīpracīra-* 'meer' (lex.) und *kṣāuṇībhuj-* 'könig' Çāntiç. 1, 10.

Nach dieser musterung der belege des *kṣōṇí* und seiner sippe komme ich dahin, dass das wort, soviel ich sehe, niemals etwas mit 'wasser, flut' zu tun hat[2]. Es bedeutet vielmehr ursprünglich

---

[1] Auch Geldner Ved. Stud. I, 276 ff. scheint mir nicht ganz überzeugend zu sein; *kṣoṇí* löst sich gar nicht so 'spielend', wie es G. selbst meint, und auch an der erklärung von *krátubhir ná* vermisse ich ganz das überzeugende.

[2] Die ausführungen Geldners BB 11, 327, Ved. stud. 1, 276 f., 283 — wo er dahin kam, *kṣōṇí* mit 'weib, götterweib' (etwa gleich *gnā́*) zu übersetzen — bedarf ich wohl nicht besonders zu wiederlegen. Denn Geldner selbst kann nicht verneinen, dass der dual des wortes doch mit 'himmel und erde' zu übersetzen ist; und übrigens sehe ich gar nicht ein, warum man nicht ebensowohl das wort mit z. b. 'pferd' 'schlange' oder überhaupt allem, was der stelle nur einen soweit möglich unbegreiflichen sinn geben würde, übersetzen könnte.

'schaar, menge, gemeinschaft, volk', was die älteste erreichbare bedeutung zu sein scheint. Dann wurde der dual *kṣōṇī* ganz besonders in der bedeutung 'die beiden schaaren', d. h. 'die schaar der menschen und die schaar der götter', gebraucht, und daraus entwickelte sich die bedeutung 'die wohnorte dieser beiden schaaren' > 'himmel und erde' > 'die beiden welten'. Daraus der gebrauch von *kṣōṇí* (sg.) in der bedeutung 'welt'. Nach diesem exposé der bedeutung gehe ich zum lautlichen teile über.

kṣōṇí kann aus idg. **k̑þeu̯nī-* oder **k̑þou̯nī-* entstanden sein, dem auf griechischen boden ein **κτευν-ι̯ᾱ* oder **κτουν-ι̯ᾱ* entsprechen würde. Es fragt sich aber, wie sich im griechischen eine schwachere stammstufe, etwa **k̑þun-* entwickeln würde[1]; es würde dies ein **κτυν-* geben, daraus könnte sich aber meines erachtens, wenigstens in gewissen stellungen, ein **κσυν-* > **ξυν-* entwickeln, mit einem übergang von *τ* > *σ* vor *υ*, was sich, soviel ich sehe, nicht leugnen lässt[2]. Somit möchte ich — was vielleicht zuerst etwas befremdet — die unerklärte griechische präposition *ξύν*, *σύν*[3] 'mit, zusammen' mitheranziehen. Ich stelle mir dies folgendermassen vor.

Oben suchte ich für *kṣōṇí* als die älteste bedeutung etwa 'gesammtheit' oder ähnl. festzustellen; ich möchte jetzt auch annehmen, dass *ξύν*, *σύν* (über die formen s. weiter unten) eigentlich ein erstarrter casus eines substantivs mit der bedeutung 'gesammtheit, totalität' ist. Wenn es z. b. in Il. 3, 205 f. heisst *δεῦρο ποτ᾽ ἤλυθε δῖος Ὀδυσσεύς | . . . σὺν ἀρηιφίλῳ Μενελάῳ*, so bedeutet dies eigentlich: 'er kam hierher mit M. (instr.) (beide) in gesammtheit', oder *σὺν τοῖς ϑεõς* d. h. 'mit den göttern in gesammt-

---

[1] Vielleicht liegt dieses vor in dem glosse *κτύναι* [*ἢ κτοῖναι*] . . *δῆμος μεμερισμένος* Hes. Das rod. *κτοῖνα* oder *κτοίνα* gehört ja zu ai. *kṣétra-*, vgl. z. b. Uhlenbeck Ai. et. wb. 72[a], das andere wort könnte aber sein *κτ* in anschluss daran beibehalten haben.

[2] Die beweisführung ist endgültig durch Lagercrantz Zur griech. lautgesch. 121 ff. gegeben, dem sich Brugmann BSGW 1901, s. 89 ff — der früher einwendungen gegen diesen lautübergang hegte — im grossen und ganzen anschliesst. Dies ist um so viel mehr hervorzuheben, weil Hirt Gr. L. u. Fl. 139 die ganze erscheinung allzu oberflächlich behandelt und in einer weise, aus der man vermuten möchte, er habe den oben genannten schriften keinen wert zugemessen.

[3] Diese doppelheit beruht auf satzsandhi. Vgl. Kretschmer KZ 31, 415 ff.

heit', σὺν δαίμονι, 'mit dem gotte zusammen' usw. Daraus erkläre ich mir auch leicht stellen wie z. b. Il. 10, 224 σύν τε δύ' ἐρχομένω 'zwei gehend in gesammtheit, in schaar' = 'zusammen' oder Od. 10, 42 σὺν χεῖρας ἔχοντες 'die hände haltend in gesammtheit' = 'zusammenhaltend'. Wahrscheinlich ist ξύν, σύν ein lokativ eines alten wurzelnomens mit der bedeutung 'gesammtheit, masse', das so gebraucht wurde um 'zusammen' zu ausdrücken. Es ist nämlich semasiologisch ganz dasselbe, wenn bei Homer Od. 4, 8 τὴν ἄρ' ὅγ' ἔνθ' ἵπποισι καὶ ἅρμασι πέμπε νέεσθαι oder Od. 9, 173 f. αὐτὰρ ἐγὼ σὺν νηί τ' ἐμῇ καὶ ἐμοῖς ἑτάροισιν | ἐλθὼν τῶνδ' ἀνδρῶν πειρήσομαι steht[1]. Auch zur bezeichnung 'der begleitenden umstände' wurde sowohl der reine instrumentalis wie auch der instrumentalis mit σύν gebraucht, vgl. Brugmann ib. 409. Meines erachtens, wenn man z. b. σὺν ἐμοῖς ἑτάροισιν 'mit meinen freunden zusammen' übersetzt, bedeutet somit ἐμοῖς ἑτάροισιν 'mit meinen freunden' und σύν 'zusammen'.

Um jetzt auf die lautlichen verhältnisse und die älteren etymologien des wortes zurückzukommen, liegen die verhältnisse etwa so, dass σύν[2] in den meisten dialekten weit häufiger als ξύν gebräuchlich ist; nur im älteren attischen ist ξύν bis etwa 410 v. Chr. häufiger, wird aber dann von σὺν verdrängt[3]. Bei Homer findet sich ξύν nur in ξυνεείκοσι 'zwanzig zusammen' Od. 14, 98, ξυνήιος 'gemeinsam' Il. 1, 124. 23, 809 und in ξῡνός < *ξῠν-ι̯ο- 'gemeinsam', was nicht gerade selten ist[4]. Bei Hesiodos finden sich ξυνήιος, ξυνήων 'partner' (dor. ξυνάων, ξυνάν ion. ξυνεών, att. ξυνών, bei Hesych. ξυνήν), bei Hesychius ξυνάωρ 'gemalin', ξυνάοροι 'geschwister'[5]. Nach Kretschmer KZ 31, 416 findet sich auch eine dritte ablautsform ὑν- in ὕγγεμος . συλλαβή. Σαλαμίνιοι Hes., was Kretschmer auch in dem kypr. ὕ(ν) τύχα GDI. 74, 3 vermutet[6];

---

[1] Vgl. Brugmann Gr. Gr.$_3$ 407 f.

[2] Boiot. σούν.

[3] Vgl. Meisterhans Gramm.$_2$ 181.

[4] Vielleicht beruhen diese formen nur auf älteren attischen redaktionen.

[5] Prof. Johansson hat mir gegenüber die vermutung ausgesprochen, dass auch das unerklärte und völlig isolierte ἀμφικτύονες diesen wörtern anzureihen sei, was mir sehr ansprechend scheint. Jedoch muss ich hier darauf verzichten, näher auf diese frage einzugehen.

[6] Anders Meister Griech. Dial. II, 215, 221, was jedoch schwerlich richtig sein kann.

weiter findet sich dies nach K. in dialektischen formen wie kypr. *ὑνευχασάμενος* GDI. 45 und *ὑ(γ)χήρων* GDI. 60, 5. 15, pamphyl. *ὕλογος . στρατός . Περγαῖοι* Hes. = *ὕλ-λογος* : *σύλ-λογος* usw. (KZ 31, 416). Dieses *ὕν* vereint Kretschmer mit *σύν* und stellt es weiter zu lit. *sù* 'mit' und akslv. *sŭ* 'mit', *sŭn-* dss., was er von akslv. *są-* 'mit' trennen will[1]. Gegen G. Meyer, der ganz richtig einwendet, dass nur griech. ῾ = slav. *s* < idg. *s* sein kann, hebt K. hervor, dass sich eine solche form im nicht bloss kypr. *ὕν* findet. Es fragt sich aber, wie kann K. dann *σύν* mit *σ* erklären? Darüber äussert er nichts, und es lässt sich auch nicht in abrede stellen, dass ein gr. *σ* niemals einem aus idg. *s* entstandenen slav. *s* entsprechen kann. Somit glaube ich, dass Kretschmer ganz im recht ist, falls er nur das gr. dial. *ὕν* mit der slav.-balt. sippe vergleichen will; dagegen möchte ich *σύν*, *ξύν* ganz davon scheiden und mit *kṣoṇí* zusammenstellen[2].

5. Ai. páka- 'säugling'.

Ai. *pāka-* bedeutet nach BR: 1) 'ganz jung' *dhēnuḥ pākavatsā* Çānkh. Gṛhs. 3. 2, 6 — als m. 'das junge eines tieres, kind' Uṇādis. lex. vgl. *ulūka-pāka-* 'kleine eule' gramm., *kapōta-pāka-* 'taubenjunges' gramm., *pākā* lex. — 2) 'einfältig, sowohl redlich, schlicht, als auch unkundig, unwissend' Nir. 3, 12 und in den vedischen texten — 3) 'n. pr. eines von Indra erschlagenen Dāitya, ep. kl. lex. — 4) 'eule' in ÇKDr. wohl nur ein kurzname aus *ulūka-pāka-* bei Pāṇini. Auch Grassmann Wb. 804 giebt für RV nur die bedeutungen 'kindisch, schlicht, unkundig, nichtwissend' an, vermutet jedoch die ursprüngliche bedeutung 'säugling, kind', was sich auf der herleitung aus *pā-* 'trinken' stützt.

M. e. unterliegt es keinem zweifel, dass diese etymologische erklärung die richtige ist; *pāka-* < **pō(ị)-k-o-*[3] bedeutet wohl eigentlich 'das säugende tierjunge, säugling, kind', und hat dann die bedeutung

---

[1] Dazu Meillet MSL 9, 49 f.

[2] Ahrens KZ 3, 164 hat in formen wie *κυν-ουρία*, *κυν-άγχη* (neben *συνάγχη*) usw. eine zu *σύν* gehörige präp. *κυν-* vermutet. Diese wörter von *κύων* zu scheiden, ist jedoch nicht anzuraten. Es ist geradezu merkwürdig, dass noch Meillet MSL 9, 50 eine solche meinung betreffs *κυν-άγχη* aussprechen kann.

[3] Ob man somit gr. *πέ-πωκ-α* (pf. zu *πίω*) als eine vorgriechische bildung ansehen darf? Freilich ist es erst bei Aeschylus belegt.

'kindisch' > 'schlicht, unwissend'[1]. Es fragt sich aber: ist es wohl möglich, dass sich von der urspünglicheren bedeutung, die jedoch in der späteren litteratur sehr wohl bezeugt ist, nichts in der vedischen litteratur erhalten hat? Dies kann ja nur durch eine eingehende durchmusterung der älteren belegstellen dargetan werden.

RV I, 31, 14: *tvám agna uruçáṁsayā vāgháte spārhám yád réknaḥ paramám vanóṣi tat | ādhrásya cit prámatir ucyasē pitā́ prá pā́kaṁ çā́ssi prá díçō vidúṣṭaraḥ.* Ludwig (253) übersetzt:' was dem weithin sprechenden priester wünschenswerter, ausgezeichneter besitz, das gewinnst du; | sogar des schwachen vorsorgender vater heisst du, den einfältigen lerest du als der kundige weisungen'. Dies kann immerhin sehr wohl möglich sein. Ich möchte aber hier eher *pitā́* als nicht nur zu *prámatir* sondern auch zu *vidúṣṭaraḥ* gehörig betrachten, wegen des dann entstehenden gegensatzes zwischen *pitā́* 'vater' und *pā́kam* 'kind', und übersetzen: 'sogar des schwachen vorsorgender vater heisst du, das kind lerest du als der kundigere (vater) weisungen'. Diese stelle ist jedoch, wie man sieht, nicht entscheidend; deutlicher scheint mir das folgende beispiel.

III. 9, 7: *tád bhadráṁ táva daṁsánā pā́kāya cic chadayati | tvā́ṁ yád agnē paçávaḥ samā́satē sámiddham apiçarvarḗ.* Ludwig (309) übersezt: 'das ist das gute an deinem wunderwerke, selbst dem einfältigen leuchtet es ein, | wenn dich, o Agni, die herdentiere umlagern, den entzündeten beim beginn der nacht'. Dies ist aber meines erachtens nicht richtig. Erstens fasse ich *daṁsánā* nicht mit Ludwig als instr. sg. von *daṁsánā* f., sondern als n. pl. des *damsána-* mit dem prädikate im singular *chadayati*, und zweitens scheint es mir, dass Ludwigs übersetzung von *pā́kāya* hier gar keine meinung giebt. Denn was soll es bedeuten, dass die wunderwerke Agnis 'selbst dem einfältigen einleuchten', wenn ihn 'die herdentiere umlagern'? Vielmehr scheint mir hier *pā́ka-* die in der späteren litteratur belegte bedeutung 'tierjunges' ganz bestimmt zu zeigen. Ich übersetze somit: 'das ist eben das gute, deine wunderwerke gefallen sogar dem jungen tiere, | wenn dich

[1] Das von Uhlenbeck Ai. et. wb. 161 angeführte mp. *pāk* 'rein' fromm' gehört nicht hierher, sondern ist = ai. *pāvaká-* 'feuer' s. Salemann GIPh. I: 1, 271 u. 278. Vgl. *pāvaká-* in der bed. 'reinigend', *pāvana-* 'reinigend', *pávatē, punā́ti* 'reinigt'. Weiteres über diese sippe bei Johansson Beiträge 29 ff.

usw. Hier scheint es mir sicher zu sein, dass *pāka-* seine ältere bedeutung hat.

Ich komme zum schwierigen lied I. 164, wo das wort zweimal vorkommt. Strophe 5 lautet: *pā́kaḥ pṛcchāmi mánasā́vijānan dēvā́nam ēnā́ níhitā padā́ni | vatsḗ baṣkáyē 'dhi saptá tántūn ví tatnirē kaváyaḥ ṓtavā́ u.* Ludwig (951) übersetzt: 'als einfältiger frag' ich, mit dem geiste nicht entscheidend nach der götter hier [gegen uns her] fest gegründeten orten? | denn hinweg über dem kindlichen Baškaya [Baškala?] haben die weissen ihre sieben fäden zum weben ausgesponnen'. Die strophe ist nicht recht klar. Die bei Ludwig gegebene übersetzung von *dēvā́nam ēnā́ níhitā padā́ni* ist wohl gegen das einfachere 'der götter hier niedergesetzte fuss-spuren' auszutauschen, obwohl auch dies in seiner eigentlichen bedeutung etwas unklar bleibt. Jedoch enthält der ganze hymnus viele kosmogonische spekulationen, die mehr oder minder unbegreiflich bleiben müssen.[1] Was *pā́kaḥ* betrifft, das ja hier ganz besonders von interesse ist, so kann man es sehr wohl mit Ludwig als 'einfältig' fassen; jedoch wegen des folgenden *vátsē* wäre es vielleicht besser 'kind' zu übersetzen. — Noch viel schwieriger ist die strophe 21: *yátra suparṇā́ amṛ́tasya bhāgám ánimēṣam vidáthā abhisvárantі | inṓ víçvasya bhúvanasya gōpā́ḥ sá ma dhī́raḥ pā́kam átrā́vivēça.* Ludwig übersetzt: 'wo die beiden vögel ihren anteil der unsterblichkeit, ohne ende die heiligen versammlungen besingen, | [dort] ist dieser rüstige hüter der ganzen welt; er, der weise, ist in mich den einfältigen eingegangen'. Der vers bietet, wie man sieht, bedeutende schwierigkeiten; denn welche sind die beiden *suparṇā́*, welcher der *gōpā́ḥ*? Die *suparṇā́* sind meines erachtens möglicherweise die Açvinen[2], die auch sonst wie vögel betrachtet werden; vgl. IV. 43, 3 *divá ā́jātā divyā́ suparṇā́*, V. 78, 1 u. passim: *hamsā́viva patatam ā́ sutā́n úpa*, X. 106, 3 *sākamyúja çakunásyeva pakṣā́* usw. Der *gōpā́ḥ* wäre wohl, falls man die gewöhnliche deutung des wortes annehmen möchte, Varuṇa, der *gōpā́* par préference, sowohl *ṛ́tasya* als auch *bhuvanásya;* hier ist es mir jedoch aus mehreren gründen wahrscheinlich, dass Agni gemeint

[1] Auch metrische auseinandersetzungen im sinne der Brāhmanas finden sich hier.

[2] Vgl. Bergaigne Rél. védique III. 13, wo besonders. RV I. 182, 7 verglichen wird, wo vom baume des Bhujyu gesprochen wird. Anders Baunack KZ 35, 553 ff.

ist[1]: denn der *gōpá* hier ist wohl derselbe, der in der strophe 1 mit den bezeichnungen *vāmásya palitásya hotús* und *viçpátim saptáputram* genannt wird, und von dem erzählt wird, er habe zwei brüder gehabt; dieser aber kann sowohl wegen der bezeichnung *hōtā́* als auch wegen der brüder — über die vgl. TS II. 6, 6 — kein anderer als Agni sein. Was ist aber der sinn der strophe? Das hängt meines erachtens von der übersetzung des *ā́·vivēça* ab; Ludwig giebt dies mit 'ist in mich eingegangen' wieder, was freilich sehr wohl möglich wäre, sich jedoch in den zusammenhang nicht besonders gut fügt. Ich möchte folgendes vermuten: das pf. caus. von dem typus *gamayā́ṁ cakara* ist ja wie bekannt der vedischen litteratur überhaupt fremd, und besonders im RV niemals belegt — vgl. Whitney Grammar$_3$ § 1045 — und vielleicht wird dann im RV das einfache pf. bisweilen in kausativer bedeutung gebraucht; *vivēça* kann ein solches beispiel sein und somit bedeuten: 'er hat eingehen lassen' = 'er hat eingesetzt'. Somit gebe ich die strophe folgendermassen wieder: 'wo die schöngeflügelten wachsam[2] teil der unsterblichkeit und die götterschaaren besingen, | dahin hat mir dieser starke hüter der ganzen welt, dieser weise hat dort sein kind eingesetzt'.

AV IV. 19, 3: *ágramēṣy ṓṣadhīnām jyṓtiṣēvābhidīpáyan* | *utá tratási pā́kasyā́thō hantā́si rakṣásaḥ*, was wohl etwa so zu übersetzen ist: 'du gehst als das erste der kräuter, helles licht verbreitend, | du bist sowohl der beschützer des kindes wie auch (weiter) der töter des rakṣas'. Hier *pā́kasya* mit 'des einfältigen' wiederzugeben, scheint mir weder notwendig noch gut.[3]

An den übrigen belegstellen RV IV. 5, 2 *máhyam . . . dēvṓ dadāu . . .* | *pā́kāya gṛ́tsō*, VII. 104, 8 *pā́kēna mánasā carántam*[4], X. 7, 6 *pā́kah . . . ápracētā* und X. 114, 4 *pā́kēna mánasāpaçyam* scheint *pā́ka-* 'einfältig, kindisch' zu bedeuten. Nur RV X. 28, 5 ist mir zweifelhaft. Vasukra spricht dort mit Indra, der eben ein absonderliches rätsel dem sänger vorgelegt hat, folgendermassen: *kathā́ ta etád ahám ā́ cikētam gṛ́tsasya pā́kas tavásō manīṣā́m*,

[1] So auch die Bṛhad-dēvatā u. a. zur stelle, worauf ich erst nachträglich aufmerksam gemacht worden bin.

[2] So Grassmann; oder viell. besser 'ohne ende'.

[3] Whitney HOS VII. 183 übersetzt: 'also rescuer art thou of the simple'; der kommentar giebt *pā́kasya* mit *paktavyaprapiasya, durbalasya* wieder.

[4] Ib. v. 9 *paka-caṁsám* 'einfältig redend'.

was Ludwig (979) übersetzt: 'wie soll ich dies dein rätsel erraten, des klugen, gewaltigen gedanken ich der tor?' Dies ist möglich, ja vielleicht richtig; ich möchte jedoch hervorheben, dass ja Vasukra der sohn Indras ist, seine frau nennt den gott *çváçurō* 'schwiegervater'; es wäre somit möglich, hier *pā́kas* mit 'sohn, kind' wiederzugeben.

Neben dem einfachen *pā́ka-* kommen vor ableitungen: *pākyā́*, *pākíā* f. 'einfältigkeit, kindlichheit', RV I. 120, 4 *ví pṛcchāmi pākíā ná dēvā́n*, II. 27, 11 *pākíā cid vasavō dhīría cid yuṣmā́nītō ábhayam jyótir açyām* und X. 25, 3 *utá vratā́ni . . . prá hám mināmi pākíā*. Weiter kommt vor *pākavát* adv. 'in frommer weise' in RV X. 100, 3 *yáthā dēvā́n pratibhū́ṣēma pākavád* und *pākatrā́* adv. 'ohne arg, ohne einsicht', RV X. 2, 5 *yát pakatrā́ mánasā* usw. und VIII. 18, 15 *pakatrā́ sthana dēvā hṛtsú jānītha mártyam | úpa dvayúṁ cā́dvayum ca vasavaḥ*, was Ludwig (124) übersetzt: 'bei dem einfältigen seid ihr, götter; in euren herzen kennt ihr den sterblichen, | den falschen und den truglosen, Vasus'[1]. *Pākasútvan-* in RV X. 86, 19 ist wahrscheinlich nomen proprium.

Die obige durchmusterung der vedischen belege von *pā́ka-* ergiebt somit, dass man wenigstens an ein paar stellen die ursprünglichere bedeutung ansetzen darf, und dass somit die bedeutungsentwickelung von 'kind, junges' weiter zu 'kindisch', dann 'einfältig' gegangen ist.

---

[1] *pakatrā́* könnte jedoch hier zu *hṛtsú* gehören, vgl. z. b. RV VI. 18, 9 *hásta ā́ dakṣinatrā́* 'in der rechten hand' usw. Beispiele bei Whitney Grammar$_3$ § 1099 b.

Finnisch-ugrisch und indogermanisch.

Von **K. B. Wiklund.**

»Einem jeden sprachwissenschaftlich geschulten beobachter, der mit unbefangenem blicke ein beliebiges finnisch-ugrisches idiom prüft, muss selbst bei oberflächlicher untersuchung die grosse menge von übereinstimmungen mit den indogermanischen sprachen, namentlich in bezug auf den wortschatz, auffallen». Mit diesen worten eröffnete im jahr 1879 NICOLAI ANDERSON sein werk »Studien zur vergleichung der indogermanischen und finnisch-ugrischen sprachen»[1], das erste werk in welchem das verhältniss zwischen diesen zwei sprachfamilien aus dem gesichtspunkte einer eventuellen verwantschaft eingehender untersucht wurde. Auf grund eines ziemlich grossen materiales kam er zu dem schlusse, dass »die sprachliche verwandtschaft der Ugrofinnen und Indoeuropäer sich mit der zeit vollkommen sicher werde nachweisen lassen» (s. 370).

Der unbefangene leser unserer tage muss gegen das werk ANDERSONS bemerken, dass wenigstens ein sehr grosser teil von den darin gemachten etymologischen zusammenstellungen verfehlt ist, weil — wenn überhaupt ein genetischer zusammenhang zwischen den verglichenen wörtern existiert — dieser auf entlehnung aus irgend einer idg. sprache beruht. Eben dasjenige wort, von dem er zunächst ausgeht, nämlich finn. *kirves* 'axt', ist so z. b. ganz sicher aus dem gleichbedeutenden lit. *kìrvis* entlehnt[2]. Dadurch wird jedoch nicht der wert seines werkes in der hauptsache geschmälert. Die vom verf. herangezogenen morphologischen übereinstimmungen zwischen den beiden sprachfamilien können nicht ebenso leicht eliminiert werden, und trotz

[1] Verhandl. der Gelehrten Ehstn. Gesellsch. zu Dorpat 9.

[2] Thomsen, Beröringer mellem de finske og de baltiske Sprog, ss. 9, 189 (= BFB).

all der kritik, die mit recht und unrecht dem werke ANDERSONS zu teil geworden ist, sind diese übereinstimmungen im allgemeinen bestehen geblieben und haben z. b. SWEET dazu veranlasst, in seiner bekannten kleinen »History of language» ohne weiteres eine ursprüngliche verwantschaft zwischen den fi.-ugr. und den idg. sprachen anzunehmen, auf gründe hin, die die fenno-ugristen jedoch nicht in allen einzelheiten unterschreiben können. Ein korollarium der annahme SWEETS ist, dass auch die übrigen s. g. ural-altaischen sprachen, d. h. die samojedischen, türkischen, mongolischen und mandschu-tungusischen sprachen, sowie nach einigen forschern auch das japanische, mit den idg. sprachen verwant sind. Neulich hat denn auch der dänische forscher HOLGER PEDERSEN in kurzen worten dieselbe ansicht ausgesprochen: »Sehr viele sprachstämme in Asien sind zweifellos mit dem Indogermanischen verwandt; vielleicht gilt das für alle diejenigen sprachen, die man als ural-altaisch bezeichnet hat» (ZDMG 57, s. 560).

Im finnisch-ugrischen lager ist man in dieser frage viel unsicherer gewesen, meistens hat man sie sogar kurzweg abgelehnt. Sie taucht aber immer von neuem auf, und ich glaube, dass bei der jetzigen entwicklung der fi.-ugr. sprachwissenschaft man über kurz oder lang sich an die lösung derselben machen muss, insoweit man sie mit unseren jetzigen hülfsmitteln überhaupt lösen kann. Es ist dies offenbar ein problem von der aller grössten tragweite, das auch die lebhafte aufmerksamkeit der indogermanisten verdient, und um diese aufmerksamkeit in etwas weiteren kreisen zu wecken, will ich in der vorliegenden abhandlung die bisher bekannten fakta und beweise in kürze rekapitulieren, mit den modifikationen, welche die moderne fi.-ugr. sprachwissenschaft herbeigeführt hat. Ich werde dabei gelegenheit haben, auch ein paar neue fälle und gesichtspunkte vorzuführen.

Ein besonders wichtiges glied in der darstellung ANDERSONS ist seine kritik der ansicht STEINTHALS über den bau der fi.-ugr. sprachen, s. 105 ff. Ich brauche hier nicht die meinung STEINTHALS und seiner nachfolger über den unterschied zwischen den von ihm »formlos» genannten sprachen (wie z. b. den ural-altaischen) und den »formsprachen» (wie den idg.) näher darzulegen; ich kann mich damit begnügen auf das werk ANDERSONS und die orientierenden abhandlungen DONNERS[1] sowie auf die scharfen worte

[1] In Actes du XII Congrès Intern. des Orientalistes à Rome 1899, 2 s. 237 ff. und Finn.-Ugr. Forsch. I, s. 128 ff. (= FUF).

Gronbechs[1] zu verweisen. Aus der langen diskussion über dieses thema hat es sich mit evidenter deutlichkeit ergeben, dass diese formlosigkeit eine leere phrase ist, die aus demselben mystizismus in der sprachbetrachtung hervorgegangen ist, der z. b. die unten erwähnte ansicht über das wesen der ural-altaischen vokalharmonie diktiert hat[2].

Einer der immer an erster stelle angeführten beweise für die zusammengehörigkeit der genannten sprachfamilien zu einer einzigen sprachgruppe, der ural-altaischen, ist immer die **vokalharmonie** gewesen, von der man angenommen hat, dass sie für alle diese sprachen gemeinsam sei, und die man nicht als einen komplex von fällen rein phonetischer, progressiver vokalassimilation hat betrachten wollen, sondern sogar zu einem exponenten für die geistige begabung der »altaischen völker» erhoben hat: »Dieses gesetz beruht durchaus nicht auf einer forderung, die allgemein aus der natur der menschlichen sprache flösse. Es liegt in ihm nicht eine weise selbstbeschränkung, sondern geistige trägheit. Alle vorschreitende assimilation ist weniger organisch als die rückschreitende; denn diese ist die folge der lebendigkeit des vorausgreifenden geistes, jene bekundet bloss die trägheit der vom geiste nicht beherrschten organe, also zugleich geistige schlaffheit» (Steinthal). Andere wiederum glauben, dass »die vocalharmonie kein mechanisch-lautlicher, sondern ein grammatischer vorgang und ein mittel der formung ist, weil sie worteinheit schaffen soll», da diese sprachen nach der ansicht Steinthals keine eigentlichen worte und keine »worteinheit» hatten.[3] Es ist wol wahr, dass die vokalharmonie nach ihrer durchführung eine gewisse grammatische rolle erhalten konnte, anfangs war sie aber ein rein lautlicher vorgang (Pedersen s. 542).

Spätere untersuchungen haben indessen gezeigt, dass die vokalharmonie nicht für alle diese sprachen so überaus charakteristisch ist. In einigen von ihnen ist sie ziemlich unentwickelt, in anderen fehlt sie ganz, auch in sehr alter zeit. Im allgemeinen kann man konstatieren, dass wo die vokalharmonie jetzt vor-

---

[1] Gronbech, Forstudier til tyrkisk lydhistorie (Kopenhagen 1902), s. 4 ff.

[2] Vgl. auch H. Pedersen in Nord. Tidskr. for Filol., 3 R IV, s. 51 ff.

[3] Misteli, Charakteristik der hauptsächl. Typen des Sprachbaues, s. 351; Radloff, Phonetik der nördl. Türk-spr., s. 50 ff.

kommt, sie früher nicht so entwickelt gewesen ist, vgl. z. b. über die türkische vokalharmonie Grønbech s. 113 und Holger Pedersen s. 540 ff. Im finnischen scheint die vokalharmonie anfangs vielleicht nur die vokale *a* ~ *ä* umfasst zu haben, so dass nach tiefvokalischen stämmen die suffixe mit *a* ~ *ä* nur *a*, nach hochvokalischen stämmen nur *ä* haben konnten; statt der jetzigen dubletten *o* ~ *ö*, *u* ~ *y* hatte man früher vielleicht nur *o*, *u*. Es heisst noch jetzt z. b. vom stamme *elä-* 'zu leben' *elämä* 'das leben', *elävä* 'lebend', aber *elo* (nicht **elö*) 'leben; lebensmittel: ernte u. s. w.', *elukka* (nicht **elykkä*) 'tier'. Im lappischen, das sonst dem finnischen so nahe steht, kann man keine spuren von vokalharmonie entdecken. Auch in den permischen sprachen (syrjänisch-votjakisch) und im ostjakischen hat man keine spuren davon gefunden. Es ist deshalb sehr möglich, vielleicht wahrscheinlich, dass die vokalharmonie wenigstens auf dem gebiete der fi.-ugr. sprachen sich erst in einzelsprachlicher zeit entwickelte. Jedenfalls kann man sie nicht als einen beweis gegen eine eventuelle verwantschaft zwischen den fi.-ugr. und den idg. sprachen anführen, denn progressive vokalassimilation ist eine allgemeinphonetische erscheinung, die in allerlei formen auch in den idg. sprachen vorkommt, wie ja auch in den fi.-ugr. sprachen regressive assimilation (umlaut, brechung) keine unerhörte sache ist.

Über den idg. und den »altaischen» akzent äussert sich Misteli s. 354 folgendermassen: »immerhin bleibt der ig. accent der sinnliche träger und geistige vermittler der worteinheit, wenn auch seine stelle nicht so fast vom erfassen grammatischer kategorieen, als von lautmechanischen verhältnissen abhängt. Der altaje verwendet den accent, den er immer der an der spitze befindlichen wurzel zuteilt, nur zur auszeichnung des inhaltes, nur materiell, schiebt formale elemente, die ihm alle gleich wichtig scheinen und daher möglichst unverkürzt bleiben, so viel er deren bedarf, dahinter, und verfällt, um ein wortganzes zu bilden, in der vocalassimilation auf ein eben so unzureichendes mittel, als seine auffassung desselben schwächlich ist. Entgegengesetztere mittel zur erreichung desselben zieles gibt es nicht als indogermanischen accent und altaische vokalharmonie, das eine eben so energisch und geistig, als das andere ungeeignet und äusserlich». Hierzu will ich nur bemerken, dass der platz des »altaischen» akzentes in der urzeit noch völlig unbekannt ist. In den türki-

schen sprachen fällt der hauptakzent nicht auf die wurzelsilbe, sondern auf die letzte silbe des wortes [1], in den fi.-ugr. sprachen wieder sind die verhältnisse sehr unklar und verworren — nur im finnischen, lappischen und ungarischen fällt er regelmässig auf die wurzelsilbe, in einigen anderen sprachen fällt er dialektisch auf die wurzelsilbe, dialektisch auf andere silben, und in noch anderen sprachen ist er sehr willkürlich und unbestimmt. Was hier das ursprüngliche gewesen ist, lässt sich auf der jetzigen stufe der forschung kaum ahnen. Jedenfalls ist der akzent auch hier wie in allen sprachen der »sinnliche träger der worteinheit» gewesen, wenn man überhaupt von einem solchen sprechen will. Die hypothese von den lose »agglutinierten», möglichst unverkürzten formalen elementen, die nicht durch den wortakzent, sondern durch vokalharmonie mit dem wortstamme verbunden sind, entbehrt noch jeglichen beweises und ist in der ural-alt. sprachwissenschaft nicht viel mehr als eine phantastische fabel.

Der aus dem finnischen und lappischen bekannte s. g. **stufenwechsel** kann auch nicht als ein beweis gegen urverwantschaft mit den idg. sprachen dienen, auch wenn er, was noch näher zu beweisen wäre, für alle fi.-ugr. sprachen gemeinsam gewesen ist [2] oder sogar aus einer finnisch-samojedischen urzeit stammen sollte [3]. Dieser wechsel einer starken stufe mit offener zweiter silbe (fi. *akka* 'altes weib', *tupa* 'stube', *pata* 'topf') und einer schwachen stufe mit geschlossener und daher mit nebenton versehener, zweiter silbe (*akat* 'die alten weiber', *tuvassa* 'in der stube', *padoissa* 'in den töpfen') zeigt nur, dass dieselben phonetischen verhältnisse, die im urgermanischen den Verner'schen wechsel herbeigeführt haben, d. h. der platz des akzents (sei es auch wie hier nur ein nebenakzent), auch im finn. und lapp. einen wechsel zwischen stärkeren und schwächeren »stammkonsonanten» bewirkt haben. Dieser stufenwechsel ist also nur eine wirkung eines allgemeinen phonetischen gesetzes.

Es ist auch offenbar, dass man jetzt nicht mehr den idg. **ablaut** als »innere flexion» als beweis gegen verwantschaft mit den

[1] Vgl. hierüber Grønbech s. 96 f.; Pedersen s. 541 f.

[2] Setälä, Journal de la Soc. Finno-Ougr. 14, 3 (= JSFOu).

[3] Donner in Atti del IV Congresso Internazionale degli Orientalisti in Firenze 2, s. 235 f.; Castrén, Gramm. der samojed. Sprachen §§ 160, 161.

fi.-ugr. sprachen anführen kann. Die ablautserscheinungen gehen auf allgemeine phonetische prozesse zurück, wenn auch diese prozesse zum teil noch unklar sind. Ganz ähnliche »ablaute», deren ursachen noch unbekannt sind, findet man übrigens auch in den östlichen fi.-ugr. sprachen, besonders im syrjänisch-votjakischen und im ostjakischen. Über den fi.-ugr. ablaut hat zuletzt GOMBOCZ geschrieben[1].

In der **formenlehre** finden wir sehr viele übereinstimmungen zwischen den beiden sprachfamilien. Daneben gibt es natürlicherweise auch viel verschiedenartiges, kaum jedoch etwas, das prinzipiell unvereinbar wäre. In den idg. sprachen geschah in alter zeit stammbildung und flexion hauptsächlich durch **suffigierung**; die fi.-ugr. sprachen kannten, soweit man sehen kann, nur suffigierung. Nur in sehr wenigen fällen hat man konstatieren können, dass ein idg. suffix aus einem ehemaligen selbständigen worte entstanden ist. Andererseits glaubte man früher, dass alle fi.-ugr. suffixe eigentlich selbständige wörter seien, die an das hauptwort agglutiniert, lose angeleimt waren, und noch jetzt kann man wol sehen, wie irgend ein forscher ein ung. *várok* 'ich warte' mit 'warten(d)-ich' oder ein fi. *talossansa* 'in seinem hause' mit 'hausinneres-sein' etc. übersetzt. Hiergegen muss nachdrücklich betont werden, dass man eigentlich nur im ungarischen einige ganz deutliche n e u b i l d u n g e n dieser art konstatieren kann, z. b. *házban* 'in dem hause', *házból* 'aus dem hause', wo das 'suffix' *-ban, -ból* noch heute als ein selbständiges wort mit ursprünglicherer form gebraucht wird, *bennem* 'in mir', *belőle* 'aus ihm', *benn* 'drinnen', *belől, belül* 'innerhalb', etc. Sonst ist es im allgemeinen noch ganz unmöglich zu beweisen, dass ein fi.-ugr. suffix aus einem selbständigen worte entstanden sei. Es ist freilich offenbar, dass z. b. das personalsuffix im lapp. *addam*, fi. *annan* (*-n* < *-m*)[2] 'ich gebe' mit dem pers. pron. der 1 p. sing. *mon*, *minä* irgendwie zusammenhängt; es ist aber bis heute noch — obgleich die geschichte dieser beiden sprachen während der letzten 2,000 jahre ziemlich gut bekannt ist — ebenso unmöglich zu zeigen, wie dieser zusammenhang entstanden ist, als es unmöglich ist zu beweisen, dass das *-μι* im griech. *δίδωμι* aus irgend einer

---

[1] Nyelvtudományi Közlemények 35, s. 472 ff. (= NyK).
[2] Vor dem *m* ist ein konsonantisches element unbekannter qualität verschwunden.

form des entsprechenden idg. pronomens entstanden sei. Man darf also nicht so ohne weiteres dieses *addam, annan* mit 'geben -ich' oder 'geben-mein' übersetzen. Dass die »agglutination» auch in entlegeneren ural-altaischen sprachen eine mehr als fragliche sache ist, ersieht man aus dem werke Ramstedts »Über die konjugation des Khalkha-mongol.»[1], besonders s. 93 f.; Grønbech s. 116.

Die wenigen fi.-ugr. beispiele von **präfigierung** sind späten ursprungs und wie im alten idg. durch zusammensetzung entstanden. Ung. *kijárni* 'hinausgehen', *bemenni* 'hineingehen' u. dgl. sind »unechte» zusammensetzungen von adverb + verbum; es heisst daneben *nem jár ki* 'er geht nicht hinaus', *be kell menni* 'il faut entrer'. Die livischen zusammensetzungen von lettischen präpositionen mit einheimischen verben sind durch den übermächtigen einfluss des lettischen entstanden, z. b. liv. *ap-tagg* 'beschlagen' = lett. *ap-kalt* (Thomsen BFB, s. 65 ff.).

Bei der idg. stammbildung und flexion spielt die **reduplikation** eine grosse rolle. Auch in den fi.-ugr. sprachen ist diese erscheinung in form von voller wortverdoppelung mit oder ohne veränderung der vokale u. s. w. ziemlich gewöhnlich (ung. *jobban-jobban* 'mehr und mehr', *sitteg-suttog = suttog* 'flüstert', *tarka-barka = tarka* 'bunt' etc.)[2]; sie wird jedoch nie zur ausbildung des paradigmas oder zur eigentlichen stammbildung gebraucht. Von partieller reduplikation hat man keine anderen beispiele gefunden als intensivbildungen wie finn. *typö tyhjä, täpö täysi, ypö yksinään* u. s. w. 'ganz leer, voll, alleine'[3]. Dieselben erscheinungen findet man auch in den türkischen sprachen, wo reduplikation verwendet wird, um »tonmalend die bedeutung eines wortes zu moduliren oder schärfer zu fixiren»[4]. Auch hier kann man also kaum von einer prinzipiellen verschiedenheit zwischen den idg. und den fi.-ugr. sprachen sprechen, nur von einer gradverschiedenheit — in den idg. sprachen ist die reduplikation höher entwickelt als in den fi.-ugr.

[1] In Mém. de la Soc. Finno-Ougr. 19.

[2] Simonyi, Tüzetes magyar nyelvtan, s. 356 ff.

[3] Ahlqvist, Suomen kielen rakennus § 178.

[4] Radloff s. 278 ff.; beispiele aus noch entlegeneren sprachen siehe in Grunzel, Entwurf einer vergl. Gramm. der altaischen Sprachen, s. 34 f.

Über den ablaut und den akzent haben wir früher gesprochen; in den fi.-ugr. sprachen sind sie nicht wie im idg. wortbildungsmittel geworden; anfangs sind sie es gewiss auch im idg. nicht gewesen[1].

Unter den fi.-ugr. nominalen **stammbildungssuffixen** findet man einige anklänge an idg. suffixe. Solche sowol der form als der bedeutung nach ähnliche suffixe sind die endungen für:

nomina actionis *-m*, *-m* + vokal, z. b. ung. *álom*, vogul. *ūləm*, mordv. *udomo*, lapp. *oaððem* (< *-*āma*) 'schlaf', fi. *kuolema* 'tod', vgl. idg. *-mo-*, *-mā-* (Brugmann § 423, 8): lat. *fumus*, *fama* etc. Fi. *-minen* in *meneminen* 'das gehen' etc. erinnert an idg. *-men-* (§§ 425, 432 I 2): lat. *semen* etc. Ein *m*-suffix mit derselben bedeutung kommt auch in den samojed., türk., mong. und mandschuischen sprachen vor.

nomina actionis *-n* + vokal, z. b. fi. *kohina* 'braus', ung. infin. *menni*, votjak. infin. *minni* 'gehen', vogul. *minnə* 'das gehen', vgl. idg. *-no-*, *-nā-* etc. (§ 423, 3; 426, 3; 432 II 2): lat. *somnus*, got. *itan* etc.

nomina actionis *-t* oder *-d* + vokal (+ ?), z. b. fi. infin. *elää* (< *-*äðäk*), lapp. infin. *ællet* (< *-*āðak*) 'leben', ostjak. infin. *mendaga*, *mendai* 'gehen', vgl. idg. *-tu-s* (§ 427): lat. *adventus*, *auditus* etc.; *-d-* (§ 430): aksl. *vražida* 'feindschaft' etc.

nomina actoris *-i*, *-j*, *-j* + vokal, z. b. ung. *játszi* 'spielend', mordv. *salaj* 'dieb', fi. *ostaja*, lapp. *oaste* (< *-*ūja*) 'käufer', vgl. idg. *-i̯o-*, *-i̯o-* (§ 387, 6): ai. *yújyas* 'verbunden', griech. *ἅγιος* etc.

nomina actoris *-p*, *-b*, *-v* + vokal (etc.), z. b. vogul. *minpä*, *mənəp*, fi. *menevä* 'gehend', veps. *andab* 'gebend', vgl. idg. *-u̯es-*, *-u̯os-*, *-us-*, *-u̯et-*, *-u̯ot-* (§ 387, 2): ai. *vidvás-* 'wissend', got. *weitwôds* 'zeuge' etc.

denominale adjektive *-ŋ* (gutt. nasal), *-n*, *-i* (< *-ńi*) etc., z. b. vogul. *jäŋkiŋ* 'eisig', tscherem. *küän*, mordv. *kevin*, *küreń* 'steinig', mordv. *saloŋ*, fi. *suolainen* 'salzig', lapp. *guollai* (< *-*āńi*) 'fischreich', vgl. idg. *-no-* (§ 395), *-ino-*, *-īno-*, *-eino-* (§ 396): lat. *aenus*, *faginus*, *divinus* etc.

adjektive *-da* etc., z. b. lapp. *gæppad* (< *-*da*), fi. *kepeä* (< *-*edä*) 'leicht', syrj. *kypyd* 'fröhlich, rasch', vgl. idg. *-to-* (§§ 387, 5; 394): lat. *inclutus*, *amatus* etc. Erwähnenswert ist hier

[1] Brugmann, Kurze vergl. Gramm. der idg. Spr. § 366, 7, 8.

auch das ung. suffix des part. prät. *-tt, -t* : *hallott* 'gehört', *várt* 'erwartet' etc., unklaren ursprungs; aus diesen partizipformen werden, durch teilweise unklare prozesse, die präteritalformen *hallottam, hallottál, hallott* etc. 'ich, du, er hörte' gebildet. Auch in entlegeneren ural-alt. sprachen gibt es dentalpräterita (Grønbech s. 116; Ramstedt s. 106).

superlative fi. *-ima-*, nom. *-in*, lapp. *-(i)mus*, z. b. fi. *pahin* 'der schlimmste', lapp. *buöremus* (nur im Malådialekt mit beibehaltenem *i* : *puörīmus*) 'der beste', vgl. (?) idg. *-m̥mo-*, *-mo-* etc. (§ 390): lat. *summus*, *maximus* etc. Die fi.-lapp. suffixe kommen nicht wie im idg. auch bei den ordinalzahlwörtern vor.

Die fi.-ugr. sprachen kennen bekanntlich kein grammatisches **geschlecht**. Da nach den jetzigen ansichten über die entwicklung des grammatischen genusbegriffes im idg. (Brugmann § 439) dieser nicht uralt, sondern aus ganz anderen elementen hervorgegangen ist, die ursprünglich mit der unterscheidung von mask., fem. und neutr. nichts zu tun hatten, kann man in dem fehlen des gramm. geschlechtes in den fi.-ugr. sprachen keinen beweis gegen eine eventuelle verwantschaft mit dem idg. sehen.

Die **deklination** geschieht in beiden sprachfamilien ausschliesslich durch suffigierung. Der dual kommt in der fi.-ugr. deklination nur im vogul. und ostjak. vor, bei den pers. pron. und in der konjugation auch im lappischen. Es gibt besondere plural- und dualzeichen, die zwischen dem stamme und den kasusendungen stehen; die kasussuffixe sind im allgemeinen für alle numeri gemeinsam. Charakteristisch für die fi.-ugr. sprachen sind ihre zahlreichen lokalkasus, von verschiedener anzahl und oft sehr verschiedener bildung in verschiedenen sprachen, im fi. z. b. essiv *ulkona* 'draussen', partitiv *ulkoa* (< **-ða*) 'von aussen', translativ *ulos* (< **ulγoksi* mit spirantischem *γ*) 'hinaus', inessiv *maassa* (< **-sna*) 'in der erde', elativ *maasta* 'aus der erde', illativ *maahan* (< **maasen*) 'in die erde', adessiv *maalla* (< **-lna*) 'auf der erde', ablativ *maalta* 'von der erde', allativ *maalle* (< **maalen*) 'auf die erde', lativische adverbia auf *-k* : dial. *alak* 'unter', *tännek* 'hierher' etc. Es ist noch unbekannt, wie viel und welche lokalkasus die ursprache hatte und wie sie aussahen; der unterschied zwischen kasussufix und adverbialsuffix ist auch fliessend und willkürlich. Einige lokalkasussuffixe kann man jedoch durch alle sprachen verfolgen; zu diesen gehört u. a. das suffix des finn. partitivs *-ta*,

-ða, das an die idg. ablativendung *-ēd, -ōd* erinnert: lat. *rēctē(d)*, *lupō(d)* etc., vgl. lapp. *ålkot* (< *-*ūda*), fi. *ulkoa* (< *-*oða*) 'von aussen', mordv. *tolgada* 'von der feder'; auch im samojed. *fuada* 'von hinten' etc.

Ein besonderes nominativsuffix wie das idg. *-s* im lat. *domus*, *res* etc. haben die fi.-ugr. sprachen nicht entwickelt; fi. *kala* 'fisch', *kylä* 'dorf' etc. (nomin. = stamm) sind also, soweit man sehen kann, dem idg. suffixlosen nomin. lat. *mater, equa* etc. gleichzustellen.

Es ist behauptet worden, dass die fi.-ugr. sprachen eigentlich keinen genitiv gehabt haben. Ein genitivsuffix *-n* ist jedoch allen denjenigen fi.-ugr. sprachen, die eine besondere genitivendung haben, gemeinsam und kommt ausserdem auch im samojed. vor: lapp. *guole* (< *-*ān*), fi. *kalan*, mordv. *kaloń*, tscherem. *kolon*, kamassin-samojed. *kolan* 'des fisches'. Dieses suffix muss also ein hohes alter haben. Ursprünglich ist der fi.-ugr. genitiv gewiss ein mit *-n* abgeleitetes possessives adjektiv gewesen[1], was gut dazu stimmt, dass auch gewisse idg. genitive als adjektivbildungen angesehen werden können (Brugmann § 556 anm.).

In seinem grossen werke »Uralaltaische Völker und Sprachen» hat Heinrich Winkler u. a. behauptet, dass die fi.-ugr. sprachen keinen eigentlichen dativ hätten; die jetzigen dativähnlichen formen seien aus einem allgemeinen lokalkasus mit unbestimmter bedeutung (in den wald und im walde) hervorgegangen. Aus dieser behauptung zieht er dann weitgehende konsequenzen über die rein örtliche kasusauffassung der fi.-ugr. sprachen, die in prinzipiellem und unvereinbarem gegensatz zu der abstrakten kasusauffassung des idg. stehen soll. Dass die jetzigen fi.-ugr. dativformen (im finn. formell mit dem genitiv auf *-n* zusammengefallen) aus einem allgemeinen lokalkasus (finn. *-na*) entwickelt seien, widerstreitet indessen allem, was man über fi.-ugr. lautgeschichte ermittelt hat, und bleibt eine unbewiesene und wol auch unbeweisbare hypothese. Tatsächlich ist der dativ, auch als abstrakter interessekasus, überall in diesen sprachen in grösserem oder kleinerem umfange bekannt (ich brauche nur auf die zusammenstellung Donners, Verwandtsch. der Finn.-Ugr. Spr., s. 64 ff. zu verweisen). Die älteste zur zeit erschlossene dativform ist

[1] Setälä, Yhteissuomalainen äännehistoria, s. 382 f.

das urlapp. *-ńi* (verf. in FUF 2, s. 60 ff.). Z. b. lapp. *muńi* 'mir', fi. *minun täytyy* 'ich muss' (eig. 'mir muss es'), vogul. *lone* 'dem pferde'.

Das suffix des accusativs sing. enthält überall in den fi.-ugr. sprachen, wo es noch bewahrt ist, ein *m*, z. b. lapp. *guöle (< *-ām)*, fi. *kalan (< *-am)*, tscherem. *kolom*, vogul. *χulme* 'den fisch'; auch in den samojed. sprachen: kamassinisch *kolam* id. Die übereinstimmung mit dem idg. *-m*, *-m̥* fällt in die augen: lat. *lupum*, *equam* etc.

Bei den **zahlwörtern** sind, wo nicht etwa entlehnung aus irgend einer idg. sprache vorliegt[1], die anklänge an das idg. sehr unsicher und geringfügig. Das braucht aber nicht, wie bisweilen behauptet wird, gegen eventuelle verwantschaft der beiden sprachfamilien zu sprechen; auch die samojed. sprachen, deren verwantschaft mit den fi.-ugr. ausser jedem zweifel steht, haben ganz andere zahlwörter als diese.

Viele **pronomina** zeigen in den fi.-ugr. sprachen denselben anlaut wie im idg.: lapp. *mon*, fi. *minä*, votjak. *mon* 'ich'; lapp. *don*, fi. *sinä* (< **ti*--), votjak. *ton* 'du'; lapp. *son*, fi. *hän* (<**sän*), votjak. *so* 'er, sie'; lapp. *dat*, fi. *tämä*, votjak. *ta* 'dieser'; lapp. *duot*, fi. *tuo*, votjak. *tu* 'jener'; lapp. *gi*, fi. *ken*, votjak. *kin* 'wer'; lapp. *gutte*, fi. *kuka*, votjak. *kud* 'wer'; lapp. *jukko*, fi. *joka* 'welcher (relat.)'. Vgl. idg. pers. pron. 1 p. **eme*-, **me*-, 2 p. **teu̯e*-, **tu̯e*-, **te*-, demonstr. nom. sg. mask. **so*, fem. **sā*, sonst **to*-, interr. **q̑ᵘo*-, **q̑ᵘi*-, **qᵘu*-, relat. **i̯o*-. Auch in anderen ural-alt. sprachen zeigen viele pronomina denselben anlaut, vgl. FRIEDRICH MÜLLER in Sitzungsberichte der Philos.-Hist. Classe der Akad. der Wiss. in Wien, bd. 134.

Auf dem gebiete der **konjugation** hat man früher einen durchgehenden, prinzipiellen unterschied zwischen den fi.-ugr. und den idg. sprachen annehmen wollen, über den schon sehr viel geschrieben worden ist. Die fi.-ugr. verbalformen seien ausschliesslich nominale bildungen, die mit den rein finiten idg. formen nichts zu tun hätten. Es ist auch wahr, dass sehr viele von den fi.-ugr. finiten verbalformen eigentlich als partizipien aufzufassen sind; das kann aber kein unüberwindliches hinderniss für die vereinigung der beiden sprachfamilien bilden. Ein fi. *he antavat* 'sie geben', das ursprünglich wahrscheinlich 'sie gebend, ii donantes'

[1] Munkácsi in Keleti Szemle I, 241 ff. (= KSz).

(nom. plur. von *antava* 'gebend'), oder ein lapp. *mi addep*, das vielleicht 'wir gebend' bedeutet hat, sind von ganz derselben art wie die kopulalosen sätze im idg.: lat. *omnia præclara rara*, russ. *my dali* 'wir (haben) gegeben' etc. (Brugmann § 861, 2 b). Neben diesen partizipialen formen gibt es aber, ausser einer menge von noch unklaren fällen, auch einige rein finite formen, in welchen das personalsuffix offenbar mit dem pers. pron. zusammenhängt, jedoch n i c h t so, dass es mit dem entsprechenden possessivsuffixe identisch wäre, in welchem falle man berechtigt sein würde, eine nominalform anzunehmen. Fi. *elän* (< *eläm) ist eine solche rein finite form; die endung *-m (vor welchem *-m* ein konsonantisches element unbekannter qualität weggefallen ist) ist von der endung des poss. suff. der 1 pers. sing. *-mi (neben *-nmi > *-ni* : *elämäni* 'mein leben') vollständig verschieden und kann nicht, so viel man weiss, aus diesem *-mi entstanden sein. Ebenso in der 2 pers. sing. *elät* 'du lebst' neben *elämäsi* 'dein leben' mit *-si* < *-ti. Auch im plur. müssen die endungen verschiedenen ursprungs sein, obgleich die 1 pers. plur. noch etwas unklar ist: *elämme* 'wir leben', *elätte* 'ihr lebt' (deren *mm*, *tt* durch assimilation aus irgend einem unbekannten, konsonantischen elemente + *m*, *t* entstanden ist) neben *elämämme* (mit *mm* wohl < *nm*) 'unser leben' und *elämänne* (mit *nn* < *nd*) 'euer leben'. Die auch formale übereinstimmung mit den idg. formen der 1 pers. sing. und plur. und der 2 pers. plur. fällt einem jeden in die augen: *δίδωμι*, *δίδομεν*, *δίδοτε* etc. Überhaupt ist jedoch die geschichte der fi.-ugr. personalsuffixe ein noch ungeschriebenes kapitel; sicher ist immerhin, dass man nicht mit derselben unerschrockenen kühnheit wie früher jede beliebige fi.-ugr. verbalform durch ein partizip oder ein anderes verbalnomen wiedergeben darf: fi. *tuomme* ist 'wir bringen', nicht 'unser bringen'. Aus den personalsuffixen kann man in der regel keine waffen gegen die urverwantschaft der beiden sprachfamilien schmieden.

Die fi.-ugr. konjunktivstämme werden wie die idg. durch suffigierung gebildet; wahrscheinlich sind sie mit spezialisierenden (frequentativischen, inchoativischen u. a.) verbalsuffixen abgeleitet[1].

Von den idg. reduplizierten und augmentierten verbalformen findet man in den fi.-ugr. sprachen nichts. Umgekehrt kennen

[1] Setälä, Zur Gesch. der Tempus- und Modusstammbild. in den fi.-ugr. Spr. Helsingfors 1887.

die idg. sprachen wenig von den infinitiv- und partizipialkonstruktionen der fi.-ugr. sprachen. Weiter im osten sind diese konstruktionen noch zahlreicher, ohne dass sie doch die rein finiten formen ganz verdrängt hätten; noch im mongolischen, das sogar keine personalendungen kennt, findet man solche formen (Ramstedt, erster abschnitt).

Man kann also im allgemeinen sagen, dass das idg. verbum sich kräftiger in finiter richtung entwickelt hat, während das fi.-ugr. verbum mehr nominale formen hervorbrachte. Es ist damit nicht ausgeschlossen, dass sie aus einer gemeinsamen wurzel hervorgegangen sind.

Als ein nicht uninteressantes detail mag hinzugefügt werden, dass, wie schon BUDENZ NyK 15, s. 318 zeigt, das gewöhnliche fi.-ugr. frequentativsuffix -*sk*-: fi. *ui-ske-nt-ele-n* 'ich schwimme' etc. mit dem idg. präsensformans -*sko*- übereinstimmt: ai. *gácchati* 'er geht', griech. *βάσκε* 'geh' etc. (Brugmann § 681 ff.).

Seit altersher haben die vielen lexikalischen übereinstimmungen zwischen den fi.-ugr. und den idg. sprachen die aufmerksamkeit der forscher auf sich gezogen. Die allermeisten von diesen übereinstimmungen beruhen auf entlehnung aus allerlei älteren und jüngeren idg. sprachstufen, was eine folge davon ist, dass die fi.-ugr. völker seit ältester zeit in naher berührung mit idg. völkern gestanden haben. Die ältesten bekannten wohnsitze der fi.-ugr. völker erstreckten sich von der Ostsee und dem Finnischen meerbusen bis zum Ural und dem Kaspischen meere und grenzten also im süden und westen unmittelbar an das idg. gebiet. Woher die fi.-ugr. völker in diese gegenden gekommen sind, ist ganz unbekannt; die früher gewöhnliche hypothese vom Altai als ihrer urheimat konnte nicht bewiesen werden.

Die älteste idg. sprachstufe, die man bisjetzt als quelle für lehnwörter in den fi.-ugr. sprachen nachgewiesen hat, war eine alte arische sprachform, aus der z. b. das für alle diese sprachen gemeinsame wort für 'hundert' stammt: finn. *sata*, lapp. *čuötte*, mordv. *śada*, ung. *száz* etc. < **śat*-- = ai. *śatám*, av. *satəm*. Solche lehnwörter sind schon in grosser zahl entdeckt worden; die meisten beispiele findet man bei TOMASCHEK in Sitzungsber. der Phil.-Hist. Classe der Akad. d. Wiss. in Wien, bd. 96 und 117, STACKELBERG in Vostočnyja drevnosti I, Moskva 1893, SETÄLÄ in JSFOu 17, 4, s. 29 ff. und besonders in dem grossen werke MUNKÁCSIS, Árja és kaukázusi elemek a finn-magyar

nyelvekben I, Budapest 1901 (= ÁKE), das aber nur mit vorsicht zu benutzen ist[1]; neuere artikel von MUNKÁCSI in deutscher sprache in KSz 4, s. 374 (wo er sogar meint, diese lehnwörter in indische und iranische mit vielen unterabteilungen teilen zu können); 5, s. 304; 6, s. 185. Die einleitung zu MUNKÁCSIS grossem werke enthält eine ausführliche darstellung der geschichte der frage.

Neben den deutlichen lehnwörtern, die man wenigstens mit einiger sicherheit aus einer bestimmten idg. sprache herleiten kann, gibt es auch eine ziemlich grosse anzahl von wörtern, die offenbar mit idg. wörtern zusammenhängen müssen, deren unmittelbare quelle aber nicht ganz sicher ist. Einige von diesen stimmen ziemlich gut mit einer sprachform, die man vorarisch nennen könnte, überein; vorarisch und urindogermanisch ist aber fast dasselbe, und es ist gar nicht unmöglich, dass es unter diesen wörtern auch uridg. lehngut gibt. Ein solches wort ist z. b. fi. *mehiläinen (h < š́)*, mordv. *m'ekš́*, *m'eš́*, tscherem. *mükš*, *müχš*, syrj. *muš*, *moš́*, votjak. *muš́*, *müš*, ung. *méh* 'biene', dessen stammvokal wahrscheinlich palatal gewesen ist; auf denselben folgte ein *kš*, *χš́*. Man muss es also, wie schon öfters geschah, mit ai. *makša-* 'fliege; biene', av. *maχši-* 'fliege, mücke' zusammenstellen. Das *š́* stimmt zu dem arischen, der palatale vokal setzt vorarische verhältnisse voraus. SETÄLÄ sagt s. 32, dass man hier »kaum an eine vor-arische (vor-indoiranische) stufe der iranischen sprachen denken darf, sondern vielmehr einen einfluss seitens einer armenischen oder thrakisch-phrygischen sprache voraussetzen muss»[2]. Das scheint mir aber aus geographischen gründen nicht sehr möglich, da die fennougrier kaum je mit eben diesen zweigen der idg. völker in berührung gekommen sind; eher könnte man an irgend einen uridg. dialekt denken.

Bei anderen wörtern wieder liegen die verhältnisse so, dass man genötigt ist, an urverwantschaft zwischen den beiden sprachfamilien zu denken. Ein solches wort ist fi. *vesi (< *veti)* 'wasser', das schon THOMSEN, Einfluss der germ. spr. auf die finn.-lapp., s. 2 unter den »beispielen von wortübereinstimmungen, die vielleicht auf eine stammverwandtschaft mit den indogermanischen sprachen hinweisen könnten», angeführt hat. Dem fi. *vesi*

---

[1] Vgl. Ásbóth in NyK 33—35.

[2] Vgl. auch Munkácsi ÁKE, s. 652 f.

entspricht ein mordv. *v'ed'*, tscherem. *βüt*, syrj. *va*, votjak. *vu*, vogul. *vit*, *vüt'*, *wüt'*, *üt'*, ung. *víz* id. Diese form würde eine idg. grundform **ved-* voraussetzen, die in dieser kurzen form nur im armen. *get* und phryg. *βεδυ* vorzuliegen scheint. Entlehnung aus dem idg. scheint aber ausgeschlossen, da das wort auch in allen samojedischen sprachen vorkommt, sogar in dem entlegenen kamassinischen am oberen Jenisei in der gegend der stadt Krasnojarsk: jurakisch *jī'*, kondin-jurak. *wit*, tawgy *bê'*, jenisei-chantai *bî'*, jenisei-baicha *bi'*, ostjak-samojed. *üt*, *öt*, kamass. *bü* 'wasser'; die verschiedenen anlaute gehen alle auf *v-* zurück[1]. Das wort bezeichnet keinen kulturbegriff; es ist also kaum möglich, dass es durch die fi.-ugr. sprachen hindurch bis tief in Asien hineinwandern konnte, vielmehr ist es als zeugniss für die urverwantschaft der idg., fi.-ugr. und samojed. sprachfamilien anzusehen[2].

Ein anderes wort derselben art ist das in allen fi.-ugr. und samojed. sprachen vorkommende wort für den begriff 'name': fi. *nimi*, lapp. *namma* *(a < i)*, mordv. *l'em*, *l'äm* (mit *l* < *n* durch eine art dissimilation), tscherem. *lüm*, syrj.-votjak. *ńim*, vogul. *näm*, *nam*, ostjak. *nem* etc., ung. *név*; samojed. *ńim*, *nim*, *nem* etc. = ai. *nāman-*, grek. *ὄνομα*, lat. *nomen*, akslav. *imę* u. s. w. Eine dem fi.-ugr.-samojed *nem-*, *nim-* genau entsprechende form lässt sich auf dem idg. gebiete nicht nachweisen, was auch dafür spricht, dass hier kaum von entlehnung die rede sein kann.

In allen fi.-ugr. sprachen zeigt der ausdruck für 'fisch' denselben stamm: finn. *kala*, lapp. *guölle*, mordv. *kal*, tscherem. *kol*, vogul. *χul*, *kʿul*, ung. *hal* etc. Dasselbe wort finden wir auch in

[1] Halász NyK 24, s. 443 f.; Wichmann FUF 2, s. 171.

[2] Etwas anderes ist es, wenn ein kulturwort über die fi.-ugr. sprachen hin in die sprachen der sibirischen nomaden eindringt. Der germanische name der *russen* ist so z. b. (vom finnischen *ruotsi* ausgehend?) über syrj. *rot's* ins samojed. übergegangen: jurak. *lûtsa*, *lusa*, *lusa*, tawgy *l'uasa*, jenisei *l'uot'a*, und von dort mit samojed. *l-* < *r-* ins tungusische: *lūtsa*. Ebenso vielleicht auch altnord. *sigla* 'mast' (vielleicht über das karelische, wo es jedoch nicht in den ziemlich dürftigen wörterbüchern zu finden ist, oder) über russ. *šaglá*, *šeglá* u. a. (vgl., dass auch andere russische seeausdrücke aus den nord. sprachen stammen: Thomsen, Ryska rikets grundläggning genom skandinaverna, s. 112; Tamm, Slaviska lånord fran nordiska sprak, Ups. Univ. Årsskr. 1882) in syrj. *šogla*, *šolga*, *šögla* und (über das syrj.?) ostjaksamojed. *sogla* id; Wichmann FUF 2, ss. 181, 183; Qvigstad, Nord. Lehnw. im Lapp., s. 288. [Vgl. jetzt auch Tunkelo in JSFOu 23, 31, s. 1 ff.; anm. während des druckes.]

den samojed. sprachen: jurak. *hâlea, hâle', hâl'e* mit *h- < k-;* tawgy *kole;* jenisei: baicha *kare,* chantai *kale*[1]; ostjak-samoj. *kuel, kuele;* kamass. *kola;* bedeutet überall 'fisch'[2]. Dieses wort hat HOOPS in Engl. Studien 28, s. 94 ff. mit an. *hvalr* 'walfisch', mhd. *wels,* altpreuss. *kalis* 'wels', lat. *squalus* 'ein grösserer meerfisch' < idg. **(s)qalo-, *(s)qəlo-* zusammengestellt. Die übereinstimmung in form und bedeutung ist auffallend.

Noch ein solches wort ist finn. *koi* 'morgendämmerung'; *koivio, koivi-pää* 'ochs mit weissem kopfe', *koivas* 'kuh mit weissem kopfe', (vielleicht ableitungen aus) *koivu* 'birke', das ich als eine zusammensetzung von *koi* mit einem worte für 'baum', also, wegen der weissen rinde, 'glänzender baum', auffasse[3]; das letzte kompositionsglied in *koivu* erblicke ich auch im namen der 'erle', fi. *leppä,* lapp. *læibbe,* mordv. *läpe, lepä,* tscherem. *lölpö, lülpä, löl'pe, nöl'pe,* syrj. *lol-pu, lov-pu, lo-pu,* votjak. *lul-pu,* wo das silbenauslautende *l* der drei letzten sprachen vielleicht eine vorstufe des lapp. *i (< l'?)* ist; das *-vu, -pä* etc. hängt wol mit fi. *puu,* tscherem., syrj., votjak. *pu,* ung. *fa* 'baum' zusammen. Mit fi. *koi* gehören weiter zusammen: lapp. Lule *kuöiᵋᵊtēt* 'leuchten, glänzen'. Ob auch *guorso* 'morgenröte' hierher zu rechnen ist, scheint mir unsicherer. Mordv. *kuj-gər* etc. 'birkenrinde' < urmordv. **kujva* 'birke'; mordv. *kelu* etc. 'birke' ist mit einem auch in anderen baumnamen vorkommenden *-lu* zusammengesetzt[4]; tscherem. *kogí, kugi, kue* 'birke'; syrjän. *kya* 'helligkeit', *asja k.* 'morgenröte', *rytja k.* 'abendröte', *kydź, kydž* 'birke'; votjak. *kiǯ-pu, kiʒ́-pi* etc. 'birke'[5]; ostjak. *xondil, xuńtil* etc. 'röte am himmel, morgenröte' gehört vielleicht auch hierher; vogul. *khuj, χuj, khoj* 'morgenröte', *χāl', kāl'* etc. 'birke'; ung. *hajnal* id.[6]. Im samojedischen ist dieser wortstamm auch bekannt:

---

[1] Mit einem *l,* »das fast wie *lr* im deutschen ausgesprochen wird ——— Derselbe laut findet sich auch im Satakunda-finnischen, wird hier aber gewöhnlich durch *d* bezeichnet» (ein d mit einem tremulationsschlage; Setälä Äännehist. s. 29).

[2] Daneben im jurak. ein »augmentativum» *hâlei* 'walfisch'.

[3] Vgl. auch Lönnrot Lex. s. v. koivu und Donner Et. Wb. n:o 30.

[4] Paasonen Mordv. lautl., s. 82 f.

[5] Nach Anderson s. 251 und Wichmann Wotj. Chrest. n:o 414 wären diese formen nicht hierher zu ziehen.

[6] Über dieses wort hat zuletzt Szilasi, Adalékok a finn-ugor palatalis mássalhangzók történetéhez, Budapest 1904, s. 13 ff. geschrieben; er stellt, vielleicht mit recht, noch weitere fi.-ugr. wörter hiermit zusammen.

'sonne' heisst jurakisch *hâjer, haijer, hajar (h < k);* tawgy *kou;* jenisei *kaija;* kamassinisch *kuja*[1]; 'birke' heisst jurak. *hô, ho;* tawgy *kua;* jen. *kua;* ostjak-samojedisch *kwe; kwä; kwäl'-pu* (— baum); *köe; küe; kä, käl-pu; kā; köel-pu;* kamass. *küjü;* die formen mit *l* führen, wie GOMBOCZ NyK 32, s. 187 gezeigt hat, zu den vogulischen formen über und erinnern gleichfalls an (verwante??) baumnamen in einigen anderen sibirischen sprachen: tungus. *holo* 'esche', *hul* 'pappel', kamtschadalisch *kilch-* 'birke' etc. Was dieses *l* bedeuten kann, ist noch unmöglich zu entscheiden. Das fi.-ugr. *koi-* etc. 'morgenröte, helligkeit' erblicke ich weiter auch in einem weitverbreiteten türkischen namen der sonne: schor, lebed, koman., dschag., ostturkest., karaim (Troki) *kujaš*, karaim[2] *kujas*, dschag., chiva, kazan *kojaš*, baschkir. *kojaš, kėjaš* (KSz 4, s. 195). Dieses fi.-ugr.-türk. wort möchte ich mit dem idg. **qoitu-* zusammenstellen, das in folgenden gestalten auftritt: ai. *kētúṣ* m. 'helle, licht, strahlen, flamme, leuchte', got. *haidus* m. 'art, weise', ahd. *heit* m. f. 'persona, sexus, rang, stand', ags. *hâd* m. 'stand, geschlecht, art und weise, eigenschaft', an. *heið* n. 'klarer himmel', *heiðr* 'heiter' und mit *r*-suffix ahd. *heitar* 'heiter' etc. Die bedeutung des idg. **qoitu-* war also 'helle, erscheinung' (Fick I_4 s. 380).

Zu dieser wortkategorie möchte ich auch das folgende wort ziehen: fi. *puren* 'ich beisse'; lapp. *borrat* 'essen'; mordv. *poŕems* 'nagen, beissen'; tscherem. *puram* 'beissen, käuen'; syrj. *purny* id.; ostjak. *porlem* 'beissen, nagen'; vogul. *puri* 'beissen'; ung. *fúrni* 'bohren', das man wohl nicht mit BUDENZ MUgSz, s. 543 hiervon trennen kann[3]. Fi. *pura* 'bohrer' und *puras* 'haumeissel', estn. *pura* 'instrument der schmiede zum durchschlagen von löchern in eisen' und *purask, porask*, gen. *-ski* 'meissel' (mit auffallendem *k*) erinnern lebhaft an schwed. *borr*, norw. *bor*, mnd. *bor* etc. 'bohrer'. Entlehnung aus einer germ. form scheint mir indessen wegen des *u* der ersten silbe fast ausgeschlossen. Dieses *u* würde eine vorgerm. grundform voraussetzen. Noch weniger scheint ostjak. *par, por* 'bohrer' aus russ. *bur* 'erd-, bergbohrer',

[1] Diese letztere form zeigt vielleicht spuren tatarischen einflusses; weitere zusammenstellungen bei Halász in NyK 23, s. 26.

[2] Luzk, Kalič; KSz 3, s. 251.

[3] Viele andere formen bei Anderson s. 368 f., Budenz s. 443 f., Wichmann, Tschuwass. lehnw. in den perm. spr., s. 25.

burav 'bohrer' (tatarisch?) stammen zu können. Tscherem. *porolem* 'bohren' wird von BUDENZ NyK 3, s. 412 von einem tschuwassischen *puralas* id. hergeleitet; tscherem. *puro* 'bohrer' stimmt auch mit tschuw. *pura* id., das in den türk. sprachen weitverbreitet ist: kaz. *borau* 'bohrer', *boraula-* 'bohren' (Bálint); baschkir. *bor-* 'bohren', *borau* 'bohrer' etc. (Pröhle); dschag. *boru* 'bohrer' (Vámbéry). GOMBOCZ NyK 28, s. 173 hält auch die ostjak. formen (und sogar finn. *pura*) für türkische lehnwörter, was mir nicht wahrscheinlich ist, da türk. *o*, *u* sonst kaum im ostjak. als *a* auftritt (Paasonen FUF 2, s. 92 f.); richtiger ist gewiss seine etymologie vogul. *purä* 'pfrieme' < tschuw. *pura* etc. Auch die tscherem. wörter scheinen entlehnt zu sein. Neben diesen fi.-ugr. und türk. namen des bohrers, die nicht alle auf entlehnung beruhen können, haben wir dann auch ein jurak-samojed. *pare'*, *pare'e* 'bohrer', *pareyo'ou*, *pareyo'tâu* 'bohren', das an das ostj. *par*, *por* erinnert, ohne sich doch völlig mit ihm zu decken; die möglichkeit einer entlehnung will ich jedoch nicht leugnen. Ostjak.-samojed. *pur* 'bohrer' ist wohl aus russ. *bur* id. entlehnt; diese dialekte haben kein anlautendes *b*. Jedenfalls haben wir im fi.-ugr. und türk. gleichlautende wörter, die ich als urverwant betrachte. Mit den fi.-ugr. wörtern vergleicht ANDERSON ss. 163, 368 f. lat. *forare* 'bohren' etc. Grundbedeutung der wurzel ist 'mit einem scharfen instrument bearbeiten', das auch mit der bedeutung des finn. *puren*, syrj. *purny* etc. 'beissen' leicht zu vereinen ist.

Schon TOMASCHEK (citiert bei Munkácsi, ÁKE, s. 71) hat auf ein wort für 'grube' hingewiesen, das über Europa und Asien weit verbreitet ist: finn. *kuoppa* 'grube' (neben *koppa* 'ausgehöhlter gegenstand', *kopera* 'ausgehöhlt, konkav', *kopero* 'grube für rüben' u. a.[1]); lapp. *goppat* 'aushöhlen', *goppe* 'aushöhlung'; syrj. *göp*, *gu* 'grube', votjak. *gop* 'thal, vertiefung', *gu* 'grube; grab', neben syrj. *kokan* 'erdhacke', votjak. *kokt'śal-* 'hacken (mit der erdhacke)' etc.; ung. *göbe* 'wassergrube' neben *kupa* 'vertiefung' u. a.[2] Das gegenseitige verhältnis dieser wörter ist sehr unklar; alle können sie nicht eng zusammengehören. Jedenfalls aber muss man sie wie TOMASCHEK mit osman.-türk. *koba* 'loch, grube, graben', mongol. *γaba* 'grube' vergleichen. Andererseits kennen auch die idg. sprachen ein ähnliches wort: griech. *γύπη* 'erdhöhle, kam-

[1] Donner Et Wb. n:o 266 ff. neben vielem nicht hiehergehörigen.

[2] Szilasi, Adalékok, s. 42 ff.

mer', ai. *guptá-* 'verborgen, geschützt', av. *gufra* 'tief, verborgen', aksl. *župa* 'grab'; weiter auch ai. *kûpa-*, griech. *κύπη* 'höhle', lat. *cupa* 'tonne', neben mhd. *kopf* 'trinkgefäss, becher, seidel, hirnschale, kopf' u. a. m.[1], eine reich entwickelte gruppe von wörtern, die in form und bedeutung an die fi.-ugr. formen erinnern, ohne dass sie, soviel ich sehen kann, die originale der letzteren sein könnten. Es gibt freilich in den fi.-ugr. sprachen auch lehnwörter aus dieser idg. gruppe; wenn aber diese lehnwörter beiseite gelassen werden, bleibt jedoch immer noch eine reihe von formen, die ich als beweise der idg.-fi.-ugr. urverwantschaft ansehen muss. Dieses *kuoppa* 'grube' etc. hat, nebenbei bemerkt, vielleicht auch für die kulturellen verhältnisse der alten zeit einige bedeutung. Die menschen der jüngeren steinzeit in Italien, Frankreich. Belgien und ganz Mitteleuropa wohnten in halb unterirdischen hütten, in 'wohngruben'[2]. Dasselbe war in alter zeit auch bei den fi.-ugr. völkern der fall[3], und es ist daher interessant, in allen diesen sprachen denselben namen für 'grube' zu finden. Übrigens ist auch der fi.-ugr. name des kegelförmigen, über die wohngrube errichteten gebäudes in den idg. sprachen wohlbekannt: finn. *kota*, lapp. *goatte*, mordv. *kudo*, tscherem. *kuδo*, syrj. *-ka*, *-ku*, ostj. *χōt*, ung. *ház* (in den meisten sprachen jetzt 'haus'), vgl. ai. *kuṭa-*, *kūṭa*, *kuṭi-* 'haus, hütte', av. *kata* 'graben; bezeichnung einer grube, in welcher die leichname unter gewissen verhältnissen provisorisch untergebracht werden müssen; haus', oder auch altnord. *kot*, ags. *cot* 'kleine hütte' und seine sippe[4]. Dass alle diese fi.-ugr. wörter aus den idg. sprachen entlehnt wären, scheint mir ganz ausgeschlossen.

Die wörter für 'rabe' sind auf fi.-ugr.-samoj. und idg. gebiete gleichlautend: finn. *kaarne*, lapp. *garanas*, mordv. *krandəš*, tscherem. *kurtnaž*, syrj. *kyrnyš* etc.; jurak.-samoj. *harona*, *harna*, *harña*, *χarña* etc. (< *k*-); griech. *κορώνη*, lat. *cornix* 'krähe', griech. *κόραξ*, lat. *corvus* 'rabe'[5].

Wenn das verhältnis zwischen zwei sprachfamilien nur nach der ähnlichkeit einiger wörter zu beurteilen wäre, könnte man daraus

---

[1] Kluge Et. Wb. s. v. Kopf; Falk & Torp Et. Ordb. s.v. Kop.

[2] Sophus Müller, Urgeschichte Europas, s. 25.

[3] A. O. Heikel in JSFOu 4, s. 325 ff.

[4] Weitere zusammenstellungen bei Munkácsi AKE, s. 332 ff.

[5] Noch andere formen und zusammenstellungen bei Munkácsi AKE, s. 352 f.

gar keine schlüsse ziehen; man wäre genötigt diese ähnlichkeit für einen spiel des zufalls aufzufassen. Anders liegt die sache, wenn man, wie hier, nicht nur mit einigen wörtern zu tun hat, sondern auch die ganze reihe von grammatischen übereinstimmungen berücksichtigen muss: da kann man dem zufall nur eine sehr beschränkte rolle zuteilen, auch wenn die ähnlichkeit sich in solchen wörtern kundgibt, wo onomatopoetische einflüsse denkbar sind, wie in dem soebengenannten *kaarne, harona, cornix*.

Es wäre nicht schwierig diese liste von wörtern, die dem idg., dem fi.-ugr. und irgend einer anderen von den ural-alt. sprachfamilien gemeinsam sind, noch zu verlängern. Wenn einmal der wortschatz der samojed. sprachen besser erforscht sein wird, wird das noch leichter sein. Aus den schon jetzt gut bekannten türkischen sprachen kann man aber, wie es scheint, nicht viel holen. Sie stehen sowohl grammatikalisch als lexikalisch den fi.-ugr. und samojed. ziemlich fern, und man kann sagen, dass der zusammenhang zwischen den beiden ziemlich eng zusammengehörigen westlicheren zweigen und dem östlichen, 'altaischen' zweige der grossen ural-alt. sprachgruppe noch etwas problematisch ist und noch sehr der erhellung bedarf[1]. Es ist indessen unzweifelhaft, dass man auch in den türkischen sprachen idg. anklänge finden kann; H. PEDERSEN s. 561 hat sie in kürze behandelt. Daneben findet man natürlicherweise auch in diesen sprachen viel älteres und jüngeres lehngut aus dem idg.[2].

---

[1] Vgl. Gronbech s. 4 ff. Gronbech verhält sich sogar gegen die verwantschaft der »altaischen» sprachen, d. h. der türkischen, mongolischen und mandschu-tungusischen sprachen, unter einander etwas skeptisch. Die von ihm verlangte, nähere beleuchtung dieser verwantschaft ist jetzt von Gombocz NyK 35, s. 241 ff. und Ramstedt, Über die konjug. des Khalkha-mongol. angebahnt worden. Die von einigen forschern angenommene zugehörigkeit des japanischen zu dieser sprachgruppe steht noch im weiten felde. — Es gab vielleicht in alter zeit irgend welche sprachen und völker, die die jetzige lücke zwischen den fi.-ugr. und samojed. sprachen einerseits und den türkischen andererseits ausfüllten. Man denkt hier unwillkürlich an die rätselhaften sabiren, nach welchen Sibirien seinen namen erhalten hat (KSz I, s. 258 ff.) und welche vor den jetzigen bewohnern Westsibiriens dieses land innehatten. Ihre nationalität ist ganz unbekannt. Jetzt sind sie schon seit langem vollständig verschwunden.

[2] Vgl. Munkácsi in NyK 24, s. 405 ff. und in deutscher sprache in KSz 1, s. 156 ff., 5, s. 352 ff., 6, s. 376 ff.; H. Pedersen in ZDMG 57, s. 561 und KZ 39, s. 442 ff.

Neben diesen wörtern, die man in drei sprachfamilien wiederfindet und daher als beweise der urverwantschaft ansehen könnte, gibt es natürlicherweise sehr viele, die man wegen ihres altertümlichen gepräges auch zu der kategorie der urverwanten wörter rechnen möchte, die aber nur in einem von den ural-alt. sprachzweigen vorkommen. Ein fi. *mesi (< *meti)* 'honig', lapp. *mietta* 'met', mordv. *med'*, tscherem. *mü*, syrj. *ma*, votjak. *mu*, ung. *méz* 'honig' stimmt in form und bedeutung mit einer reihe von idg. formen überein: idg. **medhu* 'met, honig, wein' > ai. *mádhu* 'honig, süsser trank', griech. *μέϑυ* 'wein', akslav. *medŭ* 'honig, wein', lit. *midùs* 'met', *medùs* 'honig', anord. *mjǫðr (< *meðuz)* 'met'[1]. Ein arisches lehnwort kann dieses *mesi* etc. wegen seines *e* nicht sein; germanischer, litauischer oder slavischer ursprung ist wegen der verbreitung des wortes über das ganze fi.-ugr. gebiet undenkbar. Wenn es also ein lehnwort ist, muss es aus einer vorarischen sprachform mit noch beibehaltenem *e* stammen, die aber der idg. ursprache sehr nahe kommt. Ein solches wort kann man also, wenn man so will, für ein uridg. lehnwort erklären oder auch als ein gemeinsames idg.-fi.-ugr. wort ansehen. Bei anderen wörtern aber scheint es, wenigstens zur zeit, unmöglich, eine entlehnung anzunehmen. Ein solches wort ist fi. *suola*, mordv. *sal*, syrj. *sol*, votjak. *sylal* 'salz', das offenbar mit griech. *ἅλς*, lat. *sal*, akslav. *solĭ*, lett. *sāls* etc. zusammenhängt, ohne dass man eine alte idg. form nachweisen kann, aus welcher es unmittelbar entlehnt sein könnte. Hier scheint mir die urverwantschaft fast sicher[2].

In dem von ANDERSON herangezogenen materiale gibt es ziemlich viel wörter, die man mit ihm versucht sein könnte als urverwante wörter anzusehen. Ich verweise z. b. auf finn. *vara* 'vorsicht' s. 71, *nuori* 'jung' s. 91, *salava* 'weide' ss. 149, 326, *kuori* 'rinde' ss. 192, 195, *koro* 'einschnitt' s. 208, *puoli* 'seite' s. 231, *perä* 'ende, ziel, hinterteil' s. 234, *kumpu* 'hügel' s. 280, *köhä* 'husten' s. 326, *lehti* 'blatt' s. 326, *viha* 'hass' s. 327 (näheres bei

---

[1] Noch andere zusammenstellungen bei Munkácsi ÁKE, s. 467 f.

[2] Ich muss unentschieden lassen, ob auch der samojedische ausdruck für 'salz' hierher gehört: jurak. *seur, sêr, sör*, tawgy *ser, sêr*, jenisei *sî', silo'* (mit einem tremulantischen *l*-laute, vgl. oben s. 58), *si', siro'*; das *k* im ostjak-samoj. *sak, seak, śeak, śak, śeäk* id. ist befremdend; kamass. *thus* < türk. *tuz* id. Wenigstens in einigen wörtern wechselt im samojed. *l* mit *r*, vgl. bei Halász in NyK 23, 24 die nummern 5, 6, 7, 8, 52, 86 etc.

Anderson). Es muss aber auch hervorgehoben werden, dass es noch in vielen fällen zu früh ist, über die herkunft eines wortes etwas bestimmtes zu sagen, da die geschichte der östlicheren fi.-ugr. sprachen noch fast völlig unerforscht ist, und es also oft unmöglich ist zu bestimmen, ob nicht etwa die grundform des wortes einer arischen form so nahe kommt, dass entlehnung wahrscheinlich wird. Eben in diesen östlicheren sprachen sind die notorischen arischen lehnwörter am zahlreichsten; zu bedauern ist aber, dass auch diese noch sehr unvollkommen studiert sind. In den letzten jahren ist aus den dialekten der permischen (syrjänisch-votjakischen) und ob-ugrischen (ostjakischen und vogulischen) sprachen ein gewaltiges material heimgebracht worden, das jetzt bearbeitet wird. Die erforschung dieser sprachen wird hoffentlich auch über die noch dunkle vorlitterarische geschichte des ungarischen licht verbreiten. Die tscheremissischen dialekte werden eben jetzt untersucht. Die mordvinischen, finnischen und lappischen dialekte sind meistens gut bekannt. Es kann also nicht lange dauern, bis die wissenschaft über die geschichte all dieser sprachen gut unterrichtet sein wird, sodass man besser gerüstet an die untersuchung der fi.-ugr.-idg. verwantschaft herangehen kann, eine aufgabe die erst dann mit vollständiger sicherheit gelöst werden kann. Es erscheint mir aber schon jetzt ganz unzweifelhaft, dass die antwort auf unsere frage nur in einer richtung gehen kann: die indogermanischen und die finnisch-ugrischen sprachen sind urverwant.

Wir können jedoch nicht hoffen, dass die gesetze für die entwicklung des uridg. und des ur-fi.-ugr. aus der gemeinsamen quelle je genau bekannt werden könnten. Diese entwicklung fällt in so entlegene zeiten, dass sie uns fzr immer in einen dichten schleier gehüllt bleiben wird. Unsere kenntniss von der urverwantschaft der beiden sprachfamilien wird immer sehr oberflächlich sein, und diejenigen, die überall mathematische beweise verlangen, werden durch die resultate stets unbefriedigt bleiben. Das bedeutet aber nicht viel. Für die sprachwissenschaft ist es doch am ende von wenig belang über irgend einen vorurfinnisch-ugrisch-samojedischen umlaut oder gar eine vorurindogermanische lautverschiebung ins reine zu kommen, denn umlaute und lautverschiebungen kennen wir schon genug. Von grösserem gewicht ist es kennen zu lernen, welche methoden und elemente diese ursprachen beim aufbau ihrer morphologischen systeme gebraucht haben, und zu

dieser kenntniss kann der forscher durch vergleichung ihrer morphologischen systeme ohne zweifel in nicht geringem umfange gelangen. Bei der vergleichung des idg. mit dem fi.-ugr. und samojed. ist der forscher auch in der glücklichen lage, dass er noch weitere verwante der letzteren herbeiziehen kann, nämlich die altaischen sprachen, die im allgemeinen auf einer noch viel ursprünglicheren stufe stehen als diese westlicheren zweige des grossen ural-altaischen stammes. An der hand der altaischen sprachen wird er also noch tiefer in die dunkle urzeit des indogermanischen drängen können.

Ibn Sa'd ock hans arbete Kitâb eṭ-Ṭabaqât el-kebîr.

The glory of the literature of the Mohammadans is its literary biography.

SPRENGER.

För något mer än femtio år sedan fästes orientalisternas uppmärksamhet på en arabisk historieskrivare, MUHAMMED IBN SA'D, som dittils varit så gott som okänd för den lärda världen. De första underrättelserna om denne för vår kännedom om Islâms älsta historia synnerligen viktiga författare härröra från SPRENGER ock WÜSTENFELD ock publicerades i Zeitschr. d. Deutschen Morgenländ. Gesellschaft[1]. Några år senare gjordes Ibn Sa'ds värk till föremål för synnerligen grundliga ock omfattande undersökningar av LOTH, som i tvänne särskilda avhandlingar lemnade en fullständig redogörelse för arbetets ursprung ock disposition[2]. För undersökningar rörande muhammedanismens historia under äldre tider hava de i olika bibliotek förvarade handskrifterna av Ibn Sa'd flere gånger rådfrågats, ock särskilt hava utgivarne av Tabarî här funnit utomordentligt värdefulla upplysningar. Behovet av en fullständig edition av den lärde arabiske biografens värk har också mer än en gång framhållits, ock detta önskemål torde även snart komma att förvärkligas. Av den upplaga, som f. n. är under utgivning på föranstaltande av Preussiska Vetenskapsakademien[3],

[1] Bd III (1849), s. 450 ock IV (1850), s. 187.

[2] Das Classenbuch des Ibn Sa'd. Einleitende Untersuchungen über Authentie und Inhalt nach den handschriftlichen Überresten, Leipzig 1869; ock Ursprung und Bedeutung der Tabakât, vornehmlich der des Ibn Sa'd: ZDMG 23 (1869), s. 593.

[3] IBN SAAD, Biographien Muhammeds, seiner Gefährten und der späteren Träger des Islams bis zum Jahre 230 der Flucht, im Auftrage der Kön. Preussischen Akademie der Wissenschaften im Verein mit C

föreligga redan tre band, ock flere torde inom den närmaste framtiden vara att förvänta.

Om Ibn Saʿds levnadsförhållanden äga vi en tämligen knapphändig kännedom. Han var född i Baṣra ock synes hava tillbragt större delen av sitt liv dels i sin födelsestad, dels i Bagdâd. Hans fullständiga namn var ABÛ ʿABDALLÂH MUḤAMMED IBN SAʿD IBN MANÎʿ EZ-ZUHRÎ. Liksom så många andra bland de mäst framstående kännarne av den arabiska traditionen tillhörde han ingen av de gamla förnäma släkterna, utan var en simpel maulâ. Hos de arabiska biograferna betecknas han nämligen som klient till el-Ḥusein ibn ʿAbdallâh ibn ʿUbeidallâh ibn el-ʿAbbâs el-Hâšimî. Som LOTH påpekar[1], behöver detta emellertid icke innebära, att Ibn Saʿd själv varit en frigiven slav, utan kan lika väl betyda, att han härstammade från en klient till den nyssnämnde Ḥusein ibn ʿAbdallâh, emedan benämningen *maulâ* (frigiven slav, klient) plägade bibehållas även av den frigivnes efterkommande[2]. För denna uppfattning tala även kronologiska skäl. I Kûfa, Mekka ock Medina åhörde Ibn Saʿd de mäst framstående lärde på den arabiska traditionsvetenskapens område; hans förnämste lärare, som också citeras nästan på varje sida i hans stora värk, var dock den bekante MUḤAMMED IBN ʿOMAR EL-WÂQIDÎ från Medina, sedermera dommare i Bagdâd. Att Ibn Saʿd stått i nära förbindelse med

---

BROCKELMANN, Königsberg; J. HOROVITZ, Berlin; J. LIPPERT, Berlin; B. MEISSNER, Berlin; E. MITTWOCH, Berlin; F. SCHWALLY, Giessen, und K. ZETTERSTÉEN, Lund, herausgegeben von EDUARD SACHAU, Leiden, Brill 1904 o. följ. — Även med arabisk titel:

كتاب الطبقات الكبير تصنيف محمّد بن سعد كاتب الواقدى رحمهما الله وهو مشتمل ايضا على السيرة الشريفة النبويّة على صاحبها افضل السلام عُنِىَ بتصحيحه وطبعه إدْوَرْد سَخَو ناظر مدرسة اللغات الشرقيّة بمدينة برلين عصمة البلاد الألمانيّة عُهِد به اليه من الجمعيّة العلميّة الكبرى (اكدمى) الملوكانيّة البروسيانيّة بتلك المدينة مع مساعدة عدد من افاضل العلماء المستشرقين طبع فى مدينة ليدن المحروسة بمطبعة بْريل سنة ١٣٢١ هجريّة.

[1] Das Classenbuch, s. 7.

[2] Pa samma sätt kunde Zeid ibn Aslam kallas »ʿOmars slav«, ehuru det icke var han själv, utan hans fader Aslam, som varit slav åt ʿOmar ibn el-Ḫaṭṭâb: NAWAWÎ, Biographical dictionary of illustrious men, s. 250.

Wâqidî, framgår redan av hans allmänt brukliga benämning *kâtib el-Wâqidî* (Wâqidi's sekreterare). I det politiska livet torde han icke hava spelat någon roll. Att dömma av de ofullständiga underrättelser, vi äga, synes han uteslutande hava levat för sina studier. Han avled i Bagdâd år 230 (845)[1], 62 år gammal.

Det arbete, som förskaffat Ibn Sa'd en plats i den arabiska litteraturhistorien, bär titeln *kitâb eṭ-ṭabaqât el-kebîr*, »klassernas stora bok». Egendomligt nog kallas det i flere handskrifter helt enkelt *eṭ-ṭabaqât el-kebîr*. Det ligger visserligen nära till hands att emendera *kebîr* till *kebîra*, men då formen *kebîr* förekommer i handskrifter, som innehålla olika delar av värket, förefaller det dock, som om det ogrammatiska uttrycket stödde sig på gammal tradition. Detta värk kan karaktäriseras som ett biografiskt lexikon, innehållande mer eller mindre utförliga levnadsbeskrivningar över Muḥammeds samtida, deras närmaste efterföljare[2] ock yngre generationer ända till författarens egen tid. Det egentliga syftet var att lemna bidrag till kännedomen om den arabiska traditionen genom att meddela så fullständiga upplysningar som möjligt om alla, som direkt eller indirekt haft något att förtälja om profeten eller hans lära. Arbetet inledes med en vidlyftig biografi över Muḥammed, vilken emellertid kan betraktas som ett i viss mån självständigt värk. Därpå följer en så vitt möjligt fullständig förteckning över alla mer eller mindre framstående representanter för muhammedansk traditionsvetenskap från olika delar av den islamitiska världen: Medina, Mekka, Tâ'if, Jemen, Jemâma, Baḥrein, Kûfa, Baṣra, Wâsiṭ, Medâ'in, Bagdâd, Chorâsân, Raij, Hamadân, Qumm, Anbâr, Syrien, el-Ǵezîra, eṯ-Ṯuǵûr (de syriska gränstrakterna), Egypten, Tunis ock Spanien. De olika avdelningarna indelas efter kronologiska principer i olika klasser (ṭabaqât), vilken anordning givit arbetet dess namn. Det hela avslutas med en särskild avdelning, innehållande biografier över de kvinnor, som varit av betydelse för traditionsvetenskapens utveckling.

---

[1] Brockelmann, Geschichte der arabischen Litteratur, Leipzig 1901, s. 105 uppgiver av förbiseende »geboren in Baghdâd 230 (845)» i stället för »gestorben». I den större upplagan däremot heter det s. 130: »Er starb in Bagdâd am 4. Ǵumâdâ II 230 (17. Febr. 845)». Om datum jfr dock Loth, Das Classenbuch s. 4, not 13.

[2] I den arabiska traditionsvetenskapen har man att skilja mellan »följeslagare» (*eṣ-ṣaḥâba*) ock »efterföljare» (*et-tâbi'ûna*). Till de förra räknades alla, som stått i personlig beröring med profeten, till de senare sådana, som icke haft någon direkt förbindelse med Muḥammed själv, utan endast med hans »följeslagare».

I den form, i vilken Ibn Saʿds värk nu föreligger, innehåller det en utomordentligt rikhaltig materialsamling för vår kännedom om Islâms mäst betydande representanter under de första århundradena av dess tillvaro. Hans styrka ligger i en minutiös redogörelse för en massa karaktäristiska detaljer, som i vanliga fall äro av betydande kulturhistoriskt värde, om man ock måste erkänna, att ett ock annat av vad Ibn Saʿd meddelat eftervärlden är av den beskaffenhet, att det åtminstone för oss huvudsakligen äger blott kuriositetens intresse. I regel inleder han sina biografier med en noggrann uppräkning av vederbörandes förfäder ända till avlägsnaste led. Araben har i alla tider lagt mycket stor vikt på en ädel härkomst, ock genealogien har alltjämt varit ett synnerligen omtyckt studium, varom även senare tiders biografiska litteratur avlägger ett vältaligt vittnesbörd[1]. Ibn Saʿd har tydligen mycket noggrant studerat sina föregångares arbeten på detta område, men lemnar i allmänhet inga upplysningar om sina genealogiska källor. Att dessa uppgifter en ock annan gång äro mindre tillförlitliga, kan emellertid icke bestridas, då somliga genealogier gå tillbaka långt in i de förislamitiska sagornas dunkla natt. För övrigt stämma de genealogiska uppgifterna i allmänhet rätt väl överens med varandra, ock där samma genealogi förekommer flere gånger, förete de särskilda parallelställena vanligen inga väsentliga olikheter. Undantag förekomma visserligen, men dessa bero till stor del på vårdslösa avskrivare, som överhoppat ett eller flere namn i den långa serien[2]. Efter de genealogiska uppgifterna följer

---

[1] Ett gott exempel på arabernas genealogiska intresse erbjuder den bekante författaren Abû-l-ʿalâʾ el-Maʿarrîʾs stamträd, som enligt Ibn Ḫallikân, Vitæ illustrium virorum nr. 46 var av följande lydelse: Abû-l-ʿAlâʾ Aḥmed ibn ʿAbdallâh ibn Suleimân ibn Muḥammed ibn Suleimân ibn Aḥmed ibn Suleimân ibn Dâʾûd ibn el-Muṭahhar ibn Zijâd ibn Rebîʿa ibn el-Hâriṯ ibn Rebîʿa ibn Anwar ibn Asḥam ibn Arqam ibn en-Nuʿmân ibn ʿAdî ibn Ġaṭafân ibn ʿAmr ibn Sarîḥ (riktigare Barîḥ) ibn Huzeima ibn Teimallâh ibn Asad ibn Wabara ibn Ṯaʿlab (Taġlib) ibn Hulwân ibn ʿImrân ibn el-Hâfi ibn Quḍâʿa et-Tanûḫî el-Maʿarrî.

[2] De arabiska genealogierna äro stundom av den beskaffenhet, att de kunna föranleda missförstånd. Det finns i arabiskan atskilliga namn, som användas om både män ock kvinnor, t. ex. Salûl, Asmâʾ m. fl., ock det vore därför mången gång skäl att i tydlighetens intresse följa den av grammatici föreskrivna, men sällan tillämpade regeln, att بن före *moderns* namn bör skrivas ابن, t. ex. مُحَمَّد ابن ٱلْحَنَفِيَّة. Isynnerhet

i vanliga fall en noggrann redogörelse för de skildrade personernas familjeförhållanden, som ofta voro invecklade nog. Om en av kalifen ʿOṯmâns efterkommande, Muḥammed ibn ʿAbdallâh, heter det hos Ibn Quteiba[1], att han var *keṯîr et-tezwîǵ, keṯîr eṭ-ṭalâq*, »flitig att gifta sig ock flitig att skilja sig», ock åtminstone det förra epitetet kan med skäl tillämpas på många bland hans samtida. I de flästa fall voro de lagliga hustrurna flere till antalet, ock dessutom voro förbindelser med slavinnor ytterst vanliga. Med stor noggrannhet plägar författaren redogöra för sönernas, döttrarnas ock de friborna hustrurnas namn. Därtill sluta sig vanligen detaljerade upplysningar om de senares härkomst. Är det däremot fråga om en slavinna, meddelar han mycket sällan hännes namn, utan inskränker sig vanligen till att omtala hänne under den karaktäristiska benämningen *umm walad* (ordagr. »barnamoder»). Stundom tilläggas mer eller mindre utförliga upplysningar om en eller flere bland de efterkommande, ifall dessa i ett eller annat avseende spelat någon mera framstående roll. I utförlighet ock noggrannhet i fråga om allt, som sammanhänger med familjeförhållandena, överträffar Ibn Saʿd vida den senare tidens biografer, Ibn el-Aṯîr, Ibn Ḥaǵar m. fl., vilka i detta avseende i allmänhet hava föga av vikt att meddela.

I sina biografier över de älste anhängarne av Islâm skildrar författaren vidare, under vilka omständigheter de övergingo till muhammedanismen. Under dessa oroliga tider var det naturligt, att de fläste skulle deltaga i en eller flere drabbningar. Andra åter utmärkte sig som dommare eller ståthållare eller innehavare av andra offentliga uppdrag. Dylika förtjänster antecknas samvetsgrant, om ock författaren vanligen ej inläter sig på någon allmän karaktäristik av deras värksamhet.

Vidare avhandlas ofta de särskilda traditionisternas större eller mindre auktoritet i fråga om de traditioner, de hade att meddela.

är detta händelsen, då båda föräldrarnes namn anföras, t. ex. عبد الله بن مالك ابن بحينة »ʿAbdallâh, son till Mâlik ock Buḥeina». Det samma gäller även, da fadern anföres tva gånger, först under sitt egentliga namn ock därefter under ett annat, t. ex. اسحاق بن ابراهيم ابن راهويه »Isḥâq, son till Ibrâhîm, d. v. s. son till Râhaweih», där Ibrâhîm ock Râhaweih beteckna samma person. Jfr Nawawî, Biographical dictionary of illustrious men, s. 115.

[1] Handbuch der Geschichte, hrsg. v. F. Wüstenfeld, s. 100.

Skildrade författaren en person, som ansågs för en tillförlitlig sagesman, plägade han också uttryckligen omtala detta; mera sällan förekomma antydningar i motsatt riktning. I samband härmed uppräknar han ofta de traditionister, på vilkas utsagor den eller den huvudsakligen stödde sig.

Synnerligen ofta meddelar Ibn Saʿd detaljerade upplysningar om vederbörandes yttre apparition, ock särskilt intresserar han sig mycket livligt för klädedräkten, speciellt huvudbonaden. Färgen ock tygets beskaffenhet avhandlas med stor noggrannhet ock sakkännedom. Det samma gäller om sigillringen; av talrika ställen framgår, att det ansågs för en viktig sak att veta, av vilket material den var förfärdigad, på vilket finger den bars o. s. v. Även hårets ock skäggets ans var föremål för minnesgoda traditionisters livliga intresse. På många ställen meddelas, om vederbörande färgade hår ock skägg eller ej, vilka kosmetiska medel användes o. d. För övrigt äro de notiser, den flitige författaren hopsamlat, av mycket olika innehåll ock avse snart sagt alla möjliga förhållanden. För allt, som rör iakttagandet av Islâms kanoniska lagbud, bön, fasta, vallfärd o. s. v., hyser han det livligaste intresse ock anför varjehanda karaktäristiska episoder, som härmed stå i något sammanhang. Även märkliga drömmar anföras ofta. Skicklighet i drömtydning är ju en egenskap, som av gammalt åtnjuter högt anseende i Österlandet[1].

Till sist plägar Ibn Saʿd mer eller mindre utförligt redogöra för begravningen. Hade den avlidne upprättat testamente, meddelas även dettas huvudsakliga innehåll.

Om ock författaren med synbar förkärlek fördjupar sig i dylika detaljer, glömmer han dock ej den roll, de av honom skildrade personerna spelat i sin samtids politiska liv, ock särskilt innehålla hans biografier över kaliferna många värdefulla upplysningar även om de politiska förhållandena. I artikeln om Mer-

---

[1] I den vidlyftiga artikeln om Saʿîd ibn el-Musaijib (V, 88) anföras flere prov på dennes ovanliga förmåga att tyda drömmar. Bland annat omtalas (s. 91, 24), hurusom Šerîk ibn Abî Namir kom till Saʿîd ock sade: »Jag har drömt, att mina tänder (*asnânî*) föllo i handen på mig, ock att jag grävde ned dem i jorden», varpå Saʿîd svarade: »Om din dröm slår in, så får du begrava dina jämnåriga (*asnânak*) inom din familj». I den dubbla betydelsen hos ordet *sinn*, pl. *asnân* (»tand» ock »jämnårig») har man antagligen att söka ursprunget till den vitt utbredda folktron, att den, som drömmer, att han förlorat en tand, snart skall få höra ett dödsfall.

wân ibn el-Hakam läses en utförlig redogörelse för de intriger, som utspelades efter kalifen Muʿâwija II:s död, ock i den synnerligen vidlyftiga biografien över ʿOmar ibn ʿAbd el-ʿazîz finna vi en hel mängd intressanta notiser om denne fromme ock välmenande furstes förvaltning.

Emellertid var det icke möjligt att genomföra en fullt konsekvent ock likformig behandling av materialet till ett så omfattande arbete. Författarens källor hava tydligtvis varit av mycket olika beskaffenhet; för somliga partier hade han ett utomordentligt rikt material att stödja sig på, för andra däremot funnos endast några torftiga notiser att tillgå. Särskilt märkes, att den talrika klassen maulâ's i allmänhet avfärdats tämligen summariskt, i det blott de mera framstående ansetts förtjäna en utförligare behandling. Härtill kommer, att åtskilliga omständigheter tyda på att de senare delarna aldrig hunnit undergå den sista definitiva behandlingen. Helt säkert har det varit författarens avsikt att här göra åtskilliga tillägg, men denna föresats har han aldrig fått tillfälle att utföra. På somliga ställen, t. ex. i de senare klasserna av traditionister från Kûfa, har han mången gång ingenting annat än blotta namn att meddela.

Vad framställningens form beträffar, har Ibn Saʿd i allmänhet bibehållit det gamla bruket att vid början av varje tradition angiva alla de sagesmän, på vilkas utsago hans uppgifter stödja sig. Raden av sagesmän avslutas med någon, som på grund av personlig kännedom kan intyga det faktum, varom det i det särskilda fallet är fråga, t. ex. (bd V, 200): »Abû ʿUbeid har meddelat oss ock sagt: Ibn el-Ġasîl har berättat för oss ock sagt, att Ḥamza ibn Abî Useid avled i Medina under el-Walîd ibn ʿAbd el-meliks kalifat.» Denna metod, som även användes av yngre historieskrivare, t. ex. Belâḏurî ock Ṭabarî, ansågs innebära en garanti för uppgiftens tillförlitlighet. På somliga ställen har emellertid Ibn Saʿd icke meddelat någon *isnâd* (förteckning på sagesmännen). Detta är isynnerhet fallet i de senare delarna av värket. Att konsekvent utelemna isnâden ock sammanarbeta det i de särskilda traditionerna bevarade materialet till ett sammanhängande helt blev dock först i en senare tid allmänt brukligt.

I rent språkligt avseende är föga att anmärka; Ibn Saʿd skriver i allmänhet klassisk arabiska. Stundom träffar man dock på yngre, mera vulgära former, t. ex. ändelsen *-eini* i st. f. *-âni* i nom. dualis eller former av verba tertiæ rad. hemzatæ, som bildats i

analogi med verba tertiæ rad. *jâ'*, men dylikt torde åtminstone till en del bero på senare avskrivare.

De älsta underrättelserna om Islâm stödde sig, som naturligt var, uteslutande på muntlig tradition. Ock även sedan den moderna metoden att skriftligen uppteckna traditionen i stället för att på gammaldags sätt lära sig den utantill börjat bliva mera allmän, ansågs dock den gamla metoden trots de oerhörda fordringar, den ställde på minnet[1], länge äga ett visst företräde[2]. Först med 'URWA IBN EZ-ZUBEIR († 94), ABÂN IBN 'OTMÂN (enligt den vanliga uppgiften † 105) ock ŠURAHBÎL IBN SA'D († 123 fter Hidjra) börjar ett värkligt historiskt författarskap, ehuru deras arbeten allesammans gått förlorade[3]. Efter Šuraḥbîl kom MÛSÂ IBN 'UQBA. Av hans stora arbete om Islâms uppkomst finns ingenting annat i behåll än några fragment, som anträffats i Die Königl. Bibliothek i Berlin[4]. Av andra arbeten, som Ibn Sa'd använt, äga vi närmare kännedom blott om IBN ISHÂQ'S biografi över Muhammed, sådan den föreligger i IBN HIŠÂMS tämligen otillfredsställande bearbetning, ock hans förnämste lärare WÂQIDÎ'S *Kitâb el-maġâzî*. Lika litet äro vi numera i stånd att med bestämdhet avgöra, ur vilka källor författaren hämtat sina vidlyftiga genealogiska uppgifter. Det sannolikaste är emellertid, att han härutinnan huvudsakligen stöder sig dels på MUHAMMED IBN ES-SÂ'IB IBN BEŠÎR EL-KELBÎ († 146) genom förmedling av dennes son Hišâm, dels på den föga kände 'ABDALLÂH IBN MUHAMMED IBN 'UMÂRA EL-ANṢÂRÎ. Om båda veta vi, att de författat genealogiska arbeten, men då även dessa numera äro förlorade, är det ej möjligt att komma

[1] Man jämföre härmed vad LANE anmärker i företalet till sitt lexikon, s. XIII: »Many of the Arabs have been remarkable for a tenacity of memory almost miraculous. At school, they generally learn the whole of the Ḳur-án by heart, aided to do so by its being composed in rhyming prose: and many students, among them, when unable to purchase works necessary to them, borrow such works, a portion at a time, from the libraries of the mosques, and commit their entire contents to memory. Hence, in numerous instances, the variations in copies of the same Arabic work; copies being often written from the dictation of persons who have learned a work by heart.»

[2] Se härom GOLDZIHER, Muhammedanische Studien II, s. 194 o. följ.

[3] Se vidare IBN SAAD, Biographien hrsg. v. SACHAU, bd III, 1, inledningen.

[4] SACHAU, Das Berliner Fragment des Mûsâ Ibn 'Uḳba: Sitzungsber. d. Kgl. Preuss. Akad. d. Wissensch. 1904, XI.

till någon klarhet i fråga om Ibn Saʿds beroende av deras värk. I alla händelser överensstämma flere genealogier i Usd el-ġâba, som enligt Ibn el-Atîrs uttryckliga försäkran äro hämtade från Ibn el-Kelbî, ordagrant med motsvarande uppgifter hos Ibn Saʿd. Å andra sidan citerar Ibn Saʿd flere gånger ʿAbdallâh ibn Muḥammed el-Anṣârî; ibland talar han även om dennes arbete *Kitâb nasab el-anṣâr* utan att nämna författarens namn.

Av yngre arabiska historiografer användes Ibn Saʿds Tabaqât flitigt. Särskilt Tabarî innehåller många ställen, som äro ordagrant avskrivna efter Ibn Saʿd. Därför kan man ibland hos Tabarî finna en värdefull jälp vid rekonstruktionen av sådana ställen, som i handskrifterna blivit korrumperade.

För övrigt är det att märka, att den form, i vilken Ibn Saʿds värk nu föreligger, icke är den ursprungliga, utan att det undergått en överarbetning av en bland författarens lärjungar. Därför citeras också Ibn Saʿd själv på flere ställen i början av en isnâd, t. ex. حدّثنا محمّد بن سعد قال اخبرنا محمّد بن عمر o. s. v. Dessutom förekomma i den senare delen flere personer, som uttryckligen uppgivas hava avlidit flere år efter författarens död. Det senaste årtalet är 238 (852—3). Antagligen hade Ibn Saʿd själv infört deras namn i sitt manuskript i avsikt att sedermera tillägga närmare uppgifter om deras levnadsförhållanden, ock sedan har detta värkstälts av andra efter hans död. Dessa främmande tillsatser äro emellertid icke synnerligen omfångsrika.

Handskrifter av Ibn Saʿd finnas i Berlin, Gotha, London, Paris, Kairo ock Konstantinopel, men dessa innehålla endast olika delar av arbetet ock komplettera sålunda varandra. Ännu fattas emellertid en mindre del av bd V, omfattande ett par klasser av »efterföljarne» från Medina. Endast i händelse av nya handskriftsfynd i Orienten kan denna brist avjälpas.

K. V. Z.

———

Summary.

Ibn Saʿd was for a long time almost unknown to the learned world. In the middle of the last century, however, Sprenger and Wüstenfeld called the attention of European scholars to this author, and by the end of the sixties his work had been thoroughly examined by another eminent scholar, Loth, who published two interesting treatises on the subject. Moreover, the MSS. of Ibn Saʿd, preserved in different libraries, have been copiously used by writers on the earliest history of Islâm, and now a complete edition of his work is being prepared by the Royal Prussian Academy of Sciences. Three volumes are already out, and it is to be hoped that the others will soon appear.

Abû ʿAbdallâh Muḥammed ibn Saʿd ibn Manîʿ ez-Zuhrî was born at Baṣra and descended from an enfranchised slave. His principal teacher was Muḥammed ibn ʿOmar el-Wâqidî, and therefore he is often called »the secretary of Wâqidî». He died at Bagdad in the year 230 (845). The work to which his literary fame is due is entitled *kitâb eṭ-ṭabaqât el-kebîr*, »the great book of the classes», and may be described as a biographical dictionary, covering the earliest period of Islâm. His principal aim was to further Muhammedan tradition by collecting all that was worth remembering about its most illustrious authorities. His great work begins with the biography of the Prophet, then come the lives of his companions and their successors. In arranging the vast materials partly geographical and partly chronological principles have been followed. The whole ends with a special chapter dealing with remarkable women. The special biographies generally begin with a very minute account of the genealogies and families of the traditionalists dealt with. Subsequently the author treats of the warlike exploits of his heroes and other meritorious deeds in public life, their trustworthiness as traditionalists, etc. As for their external appearance, their clothes and head-covering, the care of their hair and beard, the author always takes a great interest in such details. Remarkable dreams, too, are incidentally related. At the end of a biography, he often describes the funeral of the person in question. Besides such things, the work contains a good many valuable particulars about politics. Yet there is a great difference in the treatment of the materials in the different volumes, and especially towards the end, where his accounts become very concise. Here the author often gives but the names of the traditionalists and nothing more. At the beginning of each several tradition he commonly enumerates the persons on whose

statements his sayings are founded. In the later parts of the work, however, this is rarely the case. The language is generally correct, although vulgar forms are occasionally to be met with.

The written sources from which Ibn Saʿd compiled his work have mostly been lost in the course of time. Ibn Hišâm's extract from Ibn Isḥâq's Life of Muḥammed and Wâqidî's Kitâb el-maġâzî are the only writings of this kind that have been preserved to our days. As for the genealogies he has probably gathered them from the works of Muḥammed ibn es-Sâʾib el-Kelbî and ʿAbdallâh ibn Muḥammed ibn ʿUmâra el-Anṣârî. The younger Arabic historians have made a very extensive use of Ibn Saʿd's biographical work. Unfortunately this is not accessible to us in its original form, but it has been slightly revised by one of his pupils. A part of the 5th volume is still wanting, and only if fresh MSS. are discovered in the Orient will this lack be repaired.

Der musikalische wortakzent im japanischen.

Von Ernst A. Meyer.

In manchen sprachen werden bekanntlich wörter, die im übrigen dieselbe lautliche form aufweisen, in der aussprache durch die besondere, bei den stimmhaften lauten verwendete tonfürung, die wortmelodie, den musikalischen akzent, auseinandergehalten. So unterscheidet z. b. das schwedische die beiden wörter *anden* = 'die ente' und *anden* = 'der geist' in der weise, dass bei ersterem worte der ton in der ersten silbe langsam steigt, in der zweiten silbe entweder weiter steigt oder auf der gleichen höhe sich hält oder auch herunterfällt, wärend bei dem letzteren worte der ton in der ersten silbe energisch herunterfällt, um in der zweiten silbe wieder anzusteigen. Wegen seines besonderen reichtums an verschiedenartigen wortakzenten bekannt ist das chinesische. Nach Kainz besitzt der sog. mandarinendialekt fünf verschiedeneworttöne, einen hohen ebenen, einen tiefen ebenen, einen steigenden, einen fallenden, einen hohen abgebrochenen. So bedeutet *tʃi* in hohem ebenem ton gesprochen 'wissen', in fallendem 'bis', in steigendem 'aber'; *huo* in tiefem ebenem ton 'harmonie', in steigendem 'feuer', in hohem abgebrochenem 'vielleicht'.

Dass auch im japanischen änliche verhältnisse statthaben, ist zwar bisher nicht unbekannt gewesen; doch sind die angaben widersprechend, und über die natur der wortakzente erfur man erst vor kurzem durch Edwards' buch etwas bestimmteres.

Hoffmann in seiner »Japanischen Sprachlehre» 1877 erwänt, in einem nachtrage, dass nach angabe eines englischen lexikonverfassers der akzent japanischer wörter in einer leichten tonhebung der akzentuirten silbe bestehe und dass in zweisilbigen wörtern bald die erste, bald die zweite silbe den akzent haben könne. Chamberlain erklärt in seinem »Handbook of Colloquial Japanese» 1888, dass töne, wie sie im chinesischen bestehen, im japanischen absolut felen. Ein musikalischer akzent sei gar nicht oder nur in geringem masse vorhanden. In einer anmerkung zieht er aber diese erklärung wieder zurück. Ein geringer musikalischer

akzent bestehe allerdings im japanischen. Aber er sei so äusserst gering, dass er bisher in keinem wörterbuch angemerkt worden sei, er sei verschieden für verschiedene provinzen, für verschiedene personen derselben provinz, und selbst bei einer und derselben person sei er nicht konstant. CHAMBERLAIN giebt aber zu, dass die meisten leute in Tokyo sonst gleichlautende wortpaare wie die für 'blume' und 'nase', für 'essstäbchen' und 'brücke', 'auster' und 'dattelpflaume' u. s. w. durch den musikalischen akzent unterscheiden. Dass er aber kaum eine klare anschauung von der natur der beiden akzente gehabt haben kann, zeigt die art, wie er sie zu veranschaulichen versucht. Der unterschied zwischen solchen wörtern mag, sagt er, nicht der art, aber dem grade nach, mit dem verglichen werden, der von manchen engländern zwischen *morning* und *mourning* oder zwischen dem zeitwort *to advocate* und dem hauptwort *an advocate* gemacht wird. Der unterschied zwischen der aussprache der beiden erstgenannten wörter besteht nun aber (im nordenglischen) darin, dass die zunge beim vokal in *morning* ein klein wenig mer zurückgezogen wird als beim vokal in *mourning*. *To advocate* und *an advocate* unterscheiden sich durch das *ei* bezw. ə der letzten silbe und ferner dadurch, dass das zeitwort einen dynamischen nebenakzent auf der letzten silbe hat, das hauptwort nicht. Was für einen schluss dies alles auf den gradunterschied der musikalischen akzente im japanischen zulässt, ist nicht leicht einzusehn. Einen änlichen standpunkt wie CHAMBERLAIN nimmt R. LANGE ein in seinem »Lehrbuch der japanischen Umgangssprache», 1890. Auch er giebt zu, dass manche japaner gleichlautende wörter durch den akzent unterscheiden, er sei aber für das or des ausländers schwer zu erfassen und werde selbst von eingebornen nicht beachtet.

Zum ersten mal ausfürlicher behandelt findet sich unsere frage in »Études phonétiques de la langue Japonaise», einer Pariser doktordissertation von E. R. EDWARDS. Nach ihm werden nicht nur zweisilbige, sondern auch einsilbige wörter durch den musikalischen akzent unterschieden, z. b. *çi*, das je nach dem akzent 'feuer' oder 'sonne' bedeutet, *tʃi* 'erde' oder 'blut', *su* 'nest' oder 'essig' u. s. w.

Ich selber hatte im august 1903 gelegenheit, mit besseren hülfsmitteln, als es bisher geschehen, den japanischen akzent im munde eines eingebornen zu studiren. Dr. KATSUJI FUJIOKA, dem ich das material zu dieser arbeit verdanke, ist in Kyoto, der

alten hauptstadt des landes, geboren und aufgewachsen. Nachdem er dort auch seine schulbildung erhalten, siedelte er nach Tokyo über, um an der dortigen universität sprachwissenschaft zu studieren. Seit mereren jaren hält er sich zur fortsetzung seiner studien in Leipzig auf. Dr. F. hat sich seiner aussage gemäss wärend der studienjare in Tokyo völlig die in gebildeten kreisen dieser stadt übliche sprechweise angeeignet, deren er sich auch im umgange mit landsleuten zu bedienen pflegt; der dialekt seines geburtsortes ist ihm aber daneben durchaus geläufig geblieben.

Beim zusammenstellen von japanischem wortmaterial, dessen ich zu einer gewissen phonetischen untersuchung benötigte, fiel es mir auf, dass dr. F. bei verschiedenen wörtern einen verschiedenen musikalischen akzent gebrauchte. Auf mein befragen erklärte er, dass diese doppelte art der akzentuirung in Tokyo allgemein üblich sei, ja dass ihre beobachtung für das verständnis der sprache notwendig sei, da sonst viele wörter verschiedener bedeutung für den hörer zusammenfallen würden. Auf weitere fragen erfur ich, dass die musikalische akzentuirung in Kyoto wesentlich verschieden von der in Tokyo sei. Wärend hier nur zwei akzentformen zur anwendung kommen, kennt die Kyotoer mundart deren drei. Je nach der tonbewegung im worte bedeutet hier z. b. *hafi* entweder 'brücke' oder 'rand' oder 'essstäbchen', *tsuru* 'bogensene', 'angeln' oder 'kranich'.

Die tonbewegung in den verschiedenen wortakzenten der Tokyoer und der Kyotoer mundart wurde auf instrumentalem wege bestimmt. Eine dem halse über dem kelkopf luftdicht anliegende kapsel übertrug die durch die stimmbandschwingungen bewirkten erschütterungen der halswand auf die membran einer sehr kleinen Mareyschen luftkapsel. Die schwingungen dieser membran wurden durch einen schreibhebel mit starker vergrösserung auf dem berussten mantel eines rotirenden zylinders aufgezeichnet. Die umlaufsgeschwindigkeit des zylinders wurde mit hülfe einer elektrisch getriebenen stimmgabel, die 100 schwingungen in der sekunde ausführte, bestimmt; sie betrug in unseren fällen im durchschnitt 30 cm i. d. sek. Die für die stimmschwingungen erhaltene kurve ist so scharf gegliedert, dass mit hülfe feiner messinstrumente und durch vergleich mit der stimmgabelkurve die dauer jeder einzelnen stimmbandschwingung mit genügender genauigkeit bestimmt werden kann. Mit der dauer der stimmbandschwingung ist aber die höhe des stimmtons gegeben.

Um die lautgrenzen in den untersuchten wörtern genauer bestimmen zu können, wurde gleichzeitig mit der stimmtonkurve auch die bewegung des die mundöffnung passirenden atemstroms registrirt. Es geschah das durch anwendung eines mundtrichters, in den die versuchsperson hineinsprach und dessen hals der mündungsröre einer Mareyschen luftkapsel gewönlicher grösse gegenübergestellt war[1]. Die untersuchung wurde im physiologischen institut der universität zu Uppsala ausgefürt.

Untersucht wurden für die mundart von Tokyo die wörter:

hana blume,	*hana* nase,
uri melone,	*uri* verkaufen,
kiku chrysanthemum,	*kiku* hören;

für die mundart von Kotyo die wörter:

hafi brücke,	*hafi* rand,	*hafi* essstäbchen,
tsuru bogensene,	*tsuru* angeln,	*tsuru* kranich.

Die wörter wurden isolirt, im tone der affektlosen behauptung, mit mittlerer stärke gesprochen. Jedes wort gelangte zweimal zur aufname.

Im folgenden geben wir in der form von kurven die resultate unserer tonhöhenbestimmungen für die wörter *hana* in der mundart von Tokyo und für die wörter *tsuru* in der mundart von Kotyo. Links von den kurven finden sich die absoluten tonhöhen angegeben, die abszisse stellt den verlauf der zeit in hundertsteln von sekunden dar. Die gestrichelten senkrechten linien bezeichnen die lautgrenzen. Die geringfügigen ausbuchtungen in den originalkurven, die offenbar auf registrir- und messfelern beruhen, sind hier nicht wiedergegeben.

A. Die beiden wortakzente in der mundart von Tokyo.

Der akz. 1, den wol die weitaus grösste merzal der zweisilbigen wörter im japanischen (Tokyo) aufweist, ist der hauptsache nach als fallend zu bezeichnen. Der ton setzt im vokal der er-

[1] Eingehender findet sich die versuchsmethode beschrieben in meinen arbeiten *Beiträge zur deutschen metrik* in der zeitschrift »Die neueren sprachen«, hrsg. v. W. Vietor, bd. VI und *Stimmhaftes h*, ebenda bd. VIII.

sten silbe hoch ein, hält sich wärend des vokals in ziemlicher höhe (in einigen fällen stieg er, in anderen fällen sank er ein wenig), um in den darauffolgenden lauten kräftig herunterzufallen. Die gesamte tonbewegung umfasst beinahe eine oktave.

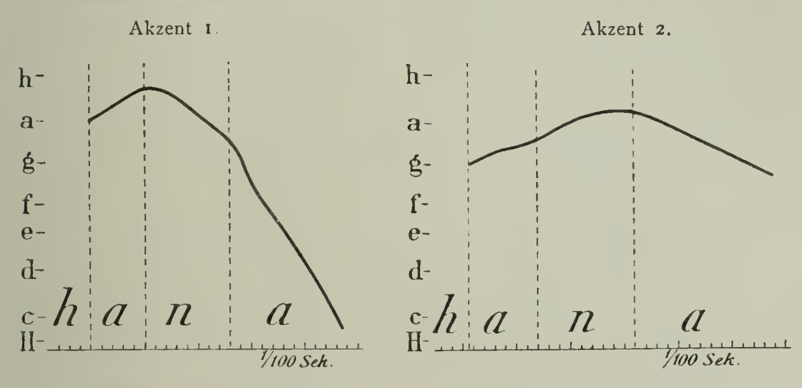


Fig. 1. *hana* (blume). Fig. 2. *hana* (nase).

Der akz. 2 ist durch eine geringe tonbewegung gekennzeichnet. Der ton setzt im vokal der ersten silbe hoch, aber im allgemeinen ein wenig (bis zu einem ton) tiefer ein als beim akz. 1. Im verlaufe des vokals bleibt er auf derselben höhe, steigt wol auch ein wenig. Wärend des folgenden konsonanten steigt er noch ein wenig höher, um im endvokal um einen halben bis ganzen ton zu sinken.

Der dynamische akzent scheint mit dem musikalischen hand in hand zu gehen. Wärend beim akz. 1 die erste silbe des zweisilbigen wortes deutlich als die stärker betonte ins or fällt, erscheinen beim akz. 2 die beiden silben gleich stark betont; ja, häufig scheint hier sogar die zweite silbe ein geringes dynamisches übergewicht zu haben. Besonders im satzzusammenhange glaube ich dieses letztere bemerkt zu haben, z. b. in *'ha̋na to i̯e* (sprich aus: nase) gegenüber *'hana to i̯e* (sprich aus: blume).

Bei der isolirten aussprache der zweisilbigen und besonders der einsilbigen wörter mit akz. 2 zeigte sich die neigung, zu ende des auslautenden vokals die stimmbänder zusammenzupressen, sodass ich den eindruck von einer art stosston hatte. Im satzzusammenhange trat diese erscheinung nicht auf.

Auch auf die lautdauer üben wol die akzentverhältnisse einen gewissen einfluss aus. Vergleichen wir sonst gleichlautende wör-

ter mit einander, so erscheint die erste silbe beim akz. 1 etwas länger als beim akz. 2, die zweite silbe dagegen, besonders im satzzusammenhang, beim akz. 2 länger als beim akz. 1.

Zu den bereits gegebenen beispielen für die verschiedenen akzentformen füge ich endlich nach den angaben von dr. FUJIOKA noch einige weitere, besonders für den akz. 2 hinzu. Einige davon finden sich bereits in der erwänten schrift von EDWARDS angegeben.

Akz. 1:		Akz. 2:	
ki	baum	*ki*	geist
su	essig	*su*	nest
çi	feuer	*çi*	tag, sonne
ippen	einmal	*ippen*	ein stück
kami	gott	*kami*	papier
kawa	leder	*kawa*	fluss
kite	antragend	*kite*	man kommt und

Den akz. 2 tragen ferner die einsilbigen wörter *ha* baumblatt, *ba* ort, *ke* haar, *ko* kind, *na* name, *to* tür; die zweisilbigen wörter *isu* stul, *hisa* knie, *kabu* art radieschen, *koja* hütte, *kubi* hals, *sato* geburtsort.

EDWARDS, in seiner erwänten abhandlung, spricht sich über die natur der beiden musikalischen akzente, die auch er in der mundart von Tokyo beobachtet hat, nicht ausdrücklich aus. Nach den zeichen aber, die er in der phonetischen umschrift gebraucht, erschien ihm unser akz. 1 als hoher ebener ton, unser akz. 2 als tiefer ebener ton. Trotz der sachlich grossen abweichung glaube ich, dass EDWARDS' akzentbestimmungen, die ja offenbar nur eine rohe andeutung des gehörseindrucks sein sollen, mit den meinigen sich vereinen lassen. Der in der analyse von tonbewegungen nicht ser erfarene überhört leicht das fallen des tons in der unbetonten silbe, sodass ihm der hohe ton im dynamisch stärkst betonten teil des lautgefüges als der für das ganze charakteristische ton erscheint. Der fall des tons übt übrigens, auch wenn er nicht zum vollen bewusstsein kommt, doch die wirkung aus, dass der anfangston höher erscheint als er in wirklichkeit ist. So kommt es vielleicht, dass EDWARDS die beiden akzente als hoch und tief unterscheidet, obwol der akz. 2 nur ser wenig geringere höhe aufweist als der höchste ton im akz. 1.

B. **Die drei wortakzente in der mundart von Kyoto.**

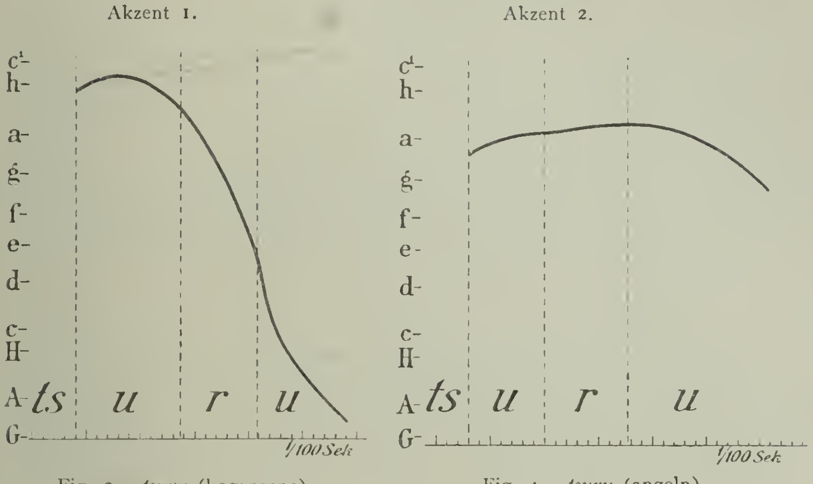


Fig. 3. *tsuru* (bogensene).

Fig. 4. *tsuru* (angeln).

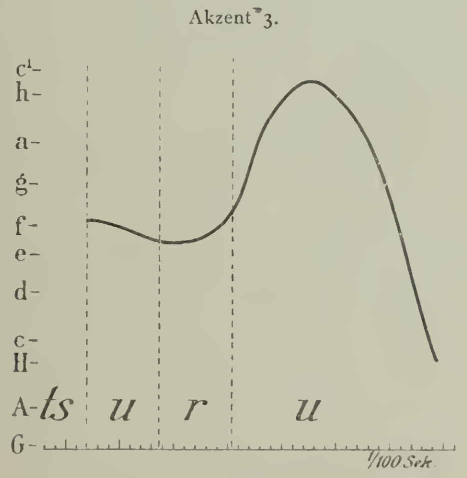


Fig. 5. *tsuru* (kranich).

Die akzente 1 und 2 in dieser mundart änen durchaus denen in der mundart von Tokyo. Auch hier ist der akz. 1 der hauptsache nach fallend, der akz. 2 hoch eben. Neu ist dagegen die dritte akzentform. Hier setzt der ton in mittlerer höhe ein, d. h. ungefär 3 ganze töne unterhalb der beim akz. 1 erreichten höch-

sten höhe, und bleibt wärend des vokals der ersten silbe auf derselben höhe oder sinkt auch ein wenig (in einem fall von *hafi* stieg er hier um einen ton). Wärend des folgenden konsonanten steigt der ton langsam, wärend des vokals der zweiten silbe schnell bis zur höchsten höhe an, um von da aus wieder bis zur mittelhöhe oder auch tiefer herabzufallen.

Bemerkenswert ist, dass die verwendung der akz. 1 und 2 in den mundarten von Tokyo und Kyoto nicht dieselbe ist. Ein wort, das in der mundart von Tokyo den akz. 1 hat, kann in der mundart von Kyoto den akz. 2 haben, und umgekert.

Die entwickelung verschiedener musikalischer akzente ist ein problem das von der sprachwissenschaft noch nicht seit langem ins auge gefasst worden ist. Selbst für die verhältnismässig wol-durchforschten europäischen sprachen, in denen änliche verhältnisse vorliegen, ist man noch nicht zu klarer anschauung über die gründe dieser entwickelung gelangt. Dem japanischen gegenüber felen uns vollends handhaben zur lösung der frage. Die japanische sprachwissenschaft steckt noch in ihren ersten anfängen. Über die geschichte der sprache, über die entwickelung der einzelnen laute und lautgruppen wissen wir herzlich wenig. Die folgenden kurzen betrachtungen wollen nur aufgefasst sein als ein versuch, vorsichtig tastend in dem dunklen gebiet nach einigen richtungen sich zu orientiren.

Die japanische sprache hat einen ausserordentlich starken einfluss durch die chinesische erfaren. Besonders die schriftsprache, aber auch die umgangssprache ist mit chinesischen lenwörtern reichlich durchsetzt. Da nun das chinesische bekanntermassen sich durch den besitz eines wolausgebildeten systems von worttönen auszeichnet, möchte man wol an die möglichkeit denken, dass auch die japanischen wortakzente auf chinesischen einfluss zurückgingen. Die möglichkeit lässt sich nicht one weiteres von der hand weisen. Ihr widerspricht indessen die allgemeine erfarung, dass lenwörter wie dem lautsystem so auch dem akzentsystem der aufnemenden sprache angepasst zu werden pflegen. Auch scheinen sich nach den aufschlüssen, die mir zuteil geworden, reichlich wörter mit dem erklärungsbedürftigen akz. 2 im japanischen zu finden, für die chinesischer ursprung nicht nachzuweisen ist.

EDWARDS wirft die frage auf, ob nicht die verschiedenen musikalischen akzente lediglich eine pedantische aussprache im anschluss an die schreibweise darstellen. In der hauptsächlich ideographischen schrift hätten die wörter, die abgesehen von dem akzent genau in derselben weise ausgesprochen würden, im allgemeinen nicht die gleiche form. EDWARDS nimmt offenbar an, dass die verschiedene akzentuirung sich nur bei sonst gleichlautenden wortpaaren findet. Sie würde demnach letzthin auf einem differenzirungsbedürfnis beruhen. Die anname trifft aber nicht zu. Die oben angefürten wörter *isu*, *hiza*, *kabu*, *koja*, *kubi*, *sato* z. b. haben im Tokyoer dialekt den akz. 2, one dass ihnen sonst gleichlautende wörter mit dem akz. 1 zur seite ständen. Das gleiche scheint bei mereren der einsilbigen wörter der fall zu sein. Die von der gewönlichen abweichende akzentuirungsweise lässt sich also bei diesen wörtern nicht auf ein differenzirungsbedürfnis zurückfüren.

Nach den erfarungen, die wir über den musikalischen akzent in anderen sprachen haben, besteht grosse warscheinlichkeit dafür, dass die verschiedenen akzentformen ein eigenes entwickelungsprodukt der japanischen sprache sind. Die forschung wird, wenn sie sich diesem problem zuwendet, vor allem die bedingungen ins auge zu fassen haben, unter denen der akz. 2 in der Tokyoer, die akzente 2 und 3 in der Kyotoer mundart auftreten. Der akz. 1 bietet nichts auffälliges dar; die tonbewegung hier ist die, welche man bei einem zweisilbigen wort mit starkbetonter erster silbe von vornherein zu erwarten hat, und wie sie sich der hauptsache nach in gleicher weise im norddeutschen, englischen, italienischen, russischen, finnischen, ungarischen und vielen anderen sprachen findet. Die anderen akzente dagegen bedürfen einer besonderen erklärung. Ob wir in ihnen vielleicht die nachwirkung eines ursprünglich das wort beschliessenden, jetzt geschwundenen lautes oder einer solchen lautgruppe zu erblicken haben? Auf die tonbewegung im vokal hat bekanntlich die natur der umgebenden konsonanten, vor allem die des folgenden, einen entscheidenden einfluss[1]. Im isolirt gesprochenen wort zeigt z. b. der norddeutschen aussprache gemäss der betonte vokal auslautend oder vor

[1] Vgl. E. A. MEYER, Zur tonbewegung des vokals im gesprochenen und gesungenen einzelwort, Phonet. Studien (Beiblatt z. d. zeitschr. Die neueren sprachen), bd. X, s. 18.

stimmhaftem laut einen beträchtlichen tonabstieg; vor stimmlosem laut, besonders verschlusslaut, dagegen ist dieser tonabstieg stark vermindert oder gar nicht vorhanden. So liesse sich wol bei wörtern wie nordd. *tsi:t* und *tsi:n*, *dik* und *dil* (zieht, ziehn, dick, dill) von zwei verschiedenen »worttönen» sprechen. Die tonbewegung kann nun im vokal erhalten bleiben, auch nachdem der endkonsonant im laufe der sprachentwickelung geschwunden ist. Ein beispiel hierfür bietet die als »*ʒip-ʃīŋ*» bezeichnete akzentform im chinesischen (im sog. mandarinendialekt), die nach KAINZ durch hohen, kurz abgebrochenen ton gekennzeichnet ist. Die abgebrochenheit des tones ist offenbar bedingt durch das frühere vorhandensein eines stimmlosen endkonsonanten *p*, *t* oder *k*, wie ihn die entsprechenden wörter in anderen dialekten noch heute zeigen. Stellte es sich bei künftigen forschungen heraus, dass in den japanischen wörtern mit akz. 2 in einem früheren sprachstadium dem vokal stimmloser verschlusslaut folgte, so wäre wol die auffällige akzentform als zur genüge erklärt anzusehn. Die dynamische verstärkung der zweiten silbe in wörtern wie *kíkú* hören, *háná* nase gegenüber *kíku* chrysanthemum, *hána* blume lässt sich leicht als folge der entwickelung des musikalischen akzents begreifen.

Indessen betone ich noch einmal, dass diese betrachtungen hier natürlich nichts als lose phantasien sind und sein sollen. Um zu einem verständnis der akzentverhältnisse im japanischen zu gelangen, ist es vor allem nötig, dass einerseits das vorkommen verschiedener akzentformen in den modernen mundarten genau untersucht, andererseits der lautstand der betreffenden wörter so weit wie möglich in die vergangenheit zurück verfolgt wird.

Un vocabulaire français-russe de la fin du XVI[e] siècle, extrait du *Grand insulaire* **d'André Thevet**, publié et annoté par **Paul Boyer**. Extrait des Mémoires orientaux. Congrès de 1905. (Publiés par L'école des langues orientales vivantes.) Paris, E. Leroux 1905, 63 p. 8:o.

André Thevet, voyageur et géographe peu connu, auteur de plusieurs ouvrages (dont quelques-uns n'existent qu'en manuscrit) savait, dit-on — avec quelque exagération, sans doute — 28 langues. Il a donné, dans son «Grand Insulaire et Pilotage» (mscr. dans la Bibl. nat., rédigé en 1586) et dans sa «Cosmographie universelle» (Paris 1575) de petits échantillons d'une foule de langues européennes, africaines, américaines. Dans la «Cosmographie» se trouvent l'oraison dominicale et la salutation angélique «en esclavon», celle-là aussi «en polonais». Ses renseignements sur la Russie sont recueillis par A. Galitzin («Cosmographie moscovite», Paris 1858). Dans son *Insulaire* Thevet renferme un «Dictionnaire du Moscovite», comprenant 644 mots ou petites phrases. C'est ce dictionnaire qu'a publié M. Boyer. Bien que l'écriture des mots russes (en lettres latines) soit misérable, le dictionnaire contient des indications d'une certaine valeur sur la prononciation et la phraséologie du russe parlé au 16:e siècle. C'est la langue grand-russe moscovite (*o* protonique = *a*; aussi l'*o* posttonique libre se prononce *a*). L'éditeur a eu le bon goût de faciliter la lecture en ajoutant, dans une 3:me colonne, la transcription russe. *Lll*

Manuel pour l'étude de la langue russe. Textes accentués, commentaire grammatical, remarques diverses en appendice, lexique. Par **Paul Boyer** et **N. Speranski**. Paris, Arm. Colin, 1905. 10 fr.

Le «manuel» présuppose chez l'élève la connaissance de la prononciation et de la flexion régulière, celle-ci acquise dans une grammaire quelconque. Le texte, p. 1—239, tout entier du grand romancier Tolstoï, présente d'abord 28 contes et récits, tirés, à ce qu'il semble, des quatre «livres russes de lecture» de Tolstoï, puis «Trois morts» du même auteur. Sous le texte sont expliquées les formes et les phrases qui peuvent offrir des difficultés au commençant. Dans l'appendice, p. 241—306, sont traitées diverses parties de la grammaire et de la phraséologie (p. ex. l'emploi impersonnel du verbe actif, l'impératif, les négations, l'expression du superlatif, du conditionnel, formation et emploi du pluriel, des diminutifs, des patronymiques, des aspects). Un index, p. 307—320, sert a retrouver les matières contenues dans les notes sous le texte ou dans l'appendice. Un petit lexique, p. 321—382, achève le livre. Le manuel de Mm. Boyer et Speranski peut être recommandé à quiconque veut apprendre d'une manière à la fois agréable et solide le russe. — Il y a aussi une édition anglaise (15 shill.). *Lll*

Jacob Fellman, **Anteckningar under min vistelse i Lappmarken, I—IV.** Helsingfors 1906. 4+680 s.+1 taf.; 597 s.; 717 s.; 552 s. 8:o. Nicht im handel; wird an biblioteken und fachleute verteilt.

Ein hochinteressantes und überaus reichhaltiges memoirwerk, herausgegeben vom sohne des verf., dem präsidenten Isak Fellman. Der verf. war in den jahren 1820—31 pfarrer in Utsjoki im finnischen Lappland und erwarb auf langen reisen im nördlichsten Finnland und den angrenzenden teilen von Norwegen und Russland eingehende kenntnisse von diesen gegenden. Das werk ist eine unerschöpfliche fundgrube für die ethnographie, geschichte und naturgeschichte der gegend. Für die philologen sind besonders die folkloristischen abschnitte im zweiten teile und die angaben über die jetzt verschollenen lappischen dialekte in Sompio und Kuolajärvi sehr wertvoll. *KBW.*

Cette livraison contient:

Prix du volume (env. 256 pages): **8 kr., 11 fr., 9 mk., 9 sh., 4 roub. 50 kop.**

Uppsala 1906. Akademiska Boktryckeriet (Edv. Berling).

Über den griechischen ursprung der syrischen akzentuation.

Von **Axel Moberg.**

Die einheimischen darstellungen der syrischen sog. akzentuation, welche uns besonders PHILLIPS, MARTIN und MERX in ihren wohlbekannten werken[1] mitgeteilt haben, erzählen uns nichts von ihrer entstehung. Mögen sie aus einer zeit stammen, da diese akzentuation noch ziemlich jung gewesen sein muss, wie die von PHILLIPS App. II veröffentlichte (auch Martin, Jacobi epistola etz.), oder, wie die des BARHEBRÄUS, in einer zeit geschrieben sein, wo dem syrertum schon die auflösung drohte — immer wird von der akzentuation nur so gesprochen wie von etwas in den heil. schriften nun einmal vorhandenem, zu dessen verständnisse es anzuleiten gilt. Nur eine kurze handschriftliche notiz, von WRIGHT, Cat. of Syr. MSS in the Brit. Mus., s. 107 b. mitgeteilt, zählt neun akzente auf, welche JOSEPH HÛZÂJÂ in die heiligen schriften eingeführt haben soll. Dasselbe wird von ASSEMANUS, Bibl. Or. III. 1, s. 64, berichtet[2].

Einen tieferen einblick in die entstehungsgeschichte dieser akzentuation sucht MERX zu gewinnen, indem er die interpunktionssysteme der griechischen grammatiker zum vergleich heranzieht und dadurch zu dem resultate kommt, dass die syrische akzentuation aus den systemen der griechischen *στιγμαί* entstan-

[1] G. PHILLIPS, A letter by Mār Jacob. . .on Syriac orthography . . ., London 1869. (Appendix III, London 1870, mir nicht zugänglich).

MARTIN, Jacobi epistola . . . de orthographia syriaca . . ., Paris 1869.

MARTIN, Traité sur l'accentuation chez les Syriens orientaux, Paris 1877.

A. MERX, Historia artis grammaticae apud Syros, Leipzig 1889.

[2] Vgl. Martin in JA. 7: 5, s. 184—191.

den und durch freie neubildungen der syrer weiterentwickelt worden sei. Von vornherein ist es nun äusserst wahrscheinlich, dass diese akzentuation wirklich griechischen ursprunges ist, und diese behauptung, so allgemein gehalten wie von MARTIN, JA. 7: 5, s. 191, kann kein bedenken erregen. Anders verhält es sich mit der deduktion der syrischen akzente von den interpunktionssystemen der griechischen grammatiker wie DIONYSIOS THRAX und NIKANOR. So stellen sich auch dem versuche dieser deduktion durch MERX ernste schwierigkeiten entgegen. Bedenklich ist schon die ableitung der vier »logischen» akzente, ܦܣܘܩܐ, ܥܠܝܐ, ܬܚܬܝܐ, ܦܩܘܕܐ aus dem »wandernden» punkte des DIONYSIOS THRAX; befremdend wenigstens, dass eben die *μέση στιγμή*, die rein rhetorisch und darum kaum zu den interpunktionszeichen des DIONYSIOS zu rechnen ist[1], das urbild liefern muss zu dem syrischen ܦܣܘܩܐ, der den schluss eines vollständigen satzes, also die grösste pause bezeichnet.

Über den ursprung der von JOSEPH HÛZÂJÂ neu eingeführten akzente spricht sich MERX nicht näher aus. Den drei als schon vorher bekannt dargestellten ܙܘܓܐ (= ܦܩܘܕܐ), ܬܚܬܝܐ, ܥܠܝܐ (nebst dem in der oben erwähnten notiz über diese neuerung nicht mit angeführten ܦܣܘܩܐ) stellt MERX die sechs anderen dort aufgezählten als »rhetorisch» gegenüber, wobei allerdings zu bemerken ist, dass unter den rhetorischen sich auch ܡܫܡܫܢܐ und ܥܨܝܐ befinden, die nach MERX nur eine grössere, bezw. kleinere pause bezeichnen. Diese neuen akzente scheint MERX jedoch als eine echtsyrische erfindung anzusehen, sucht wenigstens für sie nicht nach griechischen vorbildern. Erst bei besprechung der weiteren entwicklung des systems durch JACOB VON EDESSA räumt er wieder dem griechischen einfluss einen platz ein und jetzt in der gestalt des interpunktionssystems des NIKANOR. MERX sucht hier zu zeigen, wie JACOB VON EDESSA aus den beiden akzenten ܬܚܬܝܐ und ܡܫܡܫܢܐ durch einführung von ܦܣܝܩܬ ܬܚܬܝܐ und ܦܣܘܩܬ ܡܫܡܫܢܐ vier zeichen erhält für vier pausen von verschiedener länge und dies alles in bewusster übereinstimmung mit der teilung der griechischen *τελεία* durch NIKANOR. Es ist aber nicht klar, wie diese übereinstimmung im einzelnen zu denken ist. Der

[1] H. STEINTHAL, Geschichte d. Sprachwissenschaft bei d. Griechen und Römern, Berlin 1890—1891, II, s. 340; vgl. auch Merx a. a. o. s. 63 f.

τελεία NIKANORS soll ܦܣܘܩܐ entsprechen sowie ܬܚܬܝܐ der *ὑποτελεία* (MERX a. a. o. s. 82); der syrische ܬܚܬܝܐ ܫܘܚܠܦ, der eine längere pause bezeichnen soll als ܬܚܬܝܐ selbst, wird also wohl eine von NIKANOR nicht berücksichtigte zwischenstufe bezeichnen. Danach würde also wohl ܡܫܡܫܢܐ der *πρώτη ἄνω* entsprechen, und es fragt sich, wo die syrischen gegenbilder der *δευτέρα* bezw. *τρίτη ἄνω* NIKANORS bleiben, von denen MERX die *τρίτη* nicht einmal erwähnt. Dazu kommt aber im syrischen noch eine ganze reihe von pausalzeichen vor, welche MERX wohl als der eben besprochenen parallell betrachtet wissen will, nämlich ܥܠܝܐ ܫܘܚܠܦ, ܥܠܝܐ, ܪܡܙܐ, ܙܘܓܐ. Noch verwickelter wird die sache dadurch, dass nach MERX' darstellung die akzente einer jeden dieser reihen für sich doch eigentlich nicht eine und dieselbe funktion haben sollen. Nachdem nämlich die vier bekannten hauptakzente, zu denen ja ܬܚܬܝܐ und ܥܠܝܐ gehören, als »logische akzente« hingestellt worden sind (s. 68), zu welchen jetzt wohl auch die šuḥlâp^h^ê derselben zu rechnen sein dürften, werden die anderen, später hinzugekommenen als »rhetorische« von den logischen getrennt. Zu diesen rhetorischen akzenten wurden, wie oben erwähnt, schon wo von den durch JOSEPH HÛZÂJÂ eingeführten akzenten die rede war, ܦܩܘܕܐ und ܪܡܙܐ gezählt, also natürlich jetzt auch der ܦܩܘܕܐ ܫܘܚܠܦ und ܙܘܓܐ. Diese schwierigkeit ist jedoch von geringer bedeutung, denn jetzt teilt MERX auch die rhetorischen akzente in zwei klassen, wobei er wieder spuren der griechischen grammatik bei den syrern findet, in »temporalia« nämlich und »mimetica« (s. 78). Den ausgangspunkt bildet das dionysische: *ἀναγνωστέον δὲ καθ' ὑπόκρισιν, κατὰ προσῳδίαν, κατὰ διαστολήν*. Die »mimetica« sind also diejenigen, welche die lesung *καθ' ὑπόκρισιν*, die »temporalia« die, welche diejenige *κατὰ διαστολήν* anzeigen. Aber schon s. 63 wurde hervorgehoben, dass die interpunktion, d. h. die syrischen »logischen akzente«, die lesung *κατὰ διαστολήν* regelten. Es fallen also die temporalia und die logischen akzente zusammen, obgleich MERX erst später sich dessen bewusst wird und endlich s. 88 den gegensatz zwischen logischen und rhetorischen akzenten fallen lässt.

Es bleiben noch die uneigentlichen *στιγμαί* NIKANORS. Die *ἀνυπόκριτος* findet MERX in dem syrischen ܡܫܐܠܢܐ sogar dem namen nach wieder (s. 86), wobei wenigstens *das* zu bemerken ist, dass die stütze für diese gleichsetzung, die MERX bei BARHEBRAUS[1]

[1] Œuvres grammaticales ed. MARTIN, I, s. 250.

finden will, auf einer äusserst problematischen übersetzung der stelle (Merx a. a. o. s. 268) fusst. Für das richtige verständnis ist die grundstelle bei JACOB VON EDESSA, PHILLIPS a. a. o. s. ܟܒ[1], zu vergleichen. Übrigens trägt MERX dem umstand keine rechnung, dass diese uneigentlichen *στιγμαί*, also auch wohl *ἀνυπόκριτος*, doch ebenfalls, obgleich erst in zweiter linie, eine pausa bezeichnen, ܡܟܬܒܢܐ dagegen von MERX zu den »mimetica» gestellt wird[2]. Der *βραχεῖα διαστολή* entspricht nach MERX der syrische ܡܫܪܝܢܐ, von dessen anwendung wir nur ein einziges beispiel und sonst nichts kennen und dessen bedeutung schon dem BARHEBRÄUS völlig unbekannt war. Der *ἐνυπόκριτος* endlich soll der ܬܚܬܝܐ oder ܡܣܟܐ das gegenstück bieten. Falls dem so ist, wie steht es dann um die eben vollzogene ableitung der syrischen pausalzeichen aus den eigentlichen *στιγμαί* NIKANORS? Es sollte ja ܬܚܬܝܐ der *ὑποτελεία* gleich sein, also wohl ܡܣܟܐ einer der *ἄνω*-interpunktionen (s. 82)? Noch unklarer wird die sache dadurch, dass nun wieder der syrische ܦܩܘܕܐ der *δευτέρα ἄνω* entsprechen soll (s. 87).

Diese kurzen bemerkungen zu der darstellung MERX' dürften schon ausreichen um zu zeigen, dass die bedeutung der interpunktionszeichen der griechischen grammatiker für die entwicklung der syrischen akzentuation nicht gross gewesen sein kann, indem sich überhaupt kein näheres und bestimmtes verhältnis zwischen den beiden systemen nachweisen lässt. Für jeden fall sollte man nicht erst bei JACOB VON EDESSA nach dem einfluss NIKANORS forschen, sondern schon bei JOSEPH HÛZÂJÂ. Wenn wir nämlich die richtigkeit der ansicht MERX' zugäben, dass mit den in der oben erwähnten notiz über JOSEPH aufgezählten akzenten dieselben gemeint sind, die später unter denselben namen geläufig waren, so begegnen uns in seinem systeme zwei erscheinungen, die auch das interpunktionssystem NIKANORS von denen der älteren grammatiker unterschied: erstens das von MERX selbst so stark betonte streben, den pausen eine genauere und vollere bezeichnung zu teil werden zu lassen, zweitens auch die berücksichtigung deklamatorischer oder rhetorischer momente. Nur scheint wenigstens diese letzte erscheinung bei NIKANOR noch nicht

[1] Auch bei SEVERUS, Merx a. a. o. s. ܠܒ, 20 f.

[2] Vgl. L. FRIEDLÄNDER, Nicanoris *ΠΕΡΙ ΙΛΙΑΚΗΣ ΣΤΙΓΜΗΣ* reliquiae, Königsberg 1850, s. 119.

ganz klar bewusst gewesen zu sein[1], was dagegen bei JOSEPH HÛZÂJÂ offensichtlich der fall wäre. Unter der oben gestellten bedingung müsste man darum, die richtigkeit der fraglichen notiz vorausgesetzt, auf eine unter griechischem einflusse sich vollziehende entwicklung des syrischen akzentsystems schon vor JOSEPH HÛZÂJÂ schliessen. Darauf würde auch die doppelbedeutung des oberen punktes als zeichen sowohl für ܡܫܐܠܢܐ wie für ܦܩܘܕܐ bei ihm hinweisen. Denn wer das bedürfnis zweier zeichen, eines als »signum interrogandi» und eines als »signum jubendi» (Merx s. 68) empfindet, wird sich nicht mit einem zeichen für beide begnügen; wer aber ein zeichen erfindet, wird es nicht leicht in zwei verschiedenen bedeutungen unter zwei verschiedenen namen brauchen.

Übrigens bleibt ja auch bei den ausführungen MERX' nicht nur die ganze neuerung des JOSEPH HÛZÂJÂ, sondern auch ein beträchtlicher teil der akzente JACOBS als erfindungen der syrer hinzustellen. Mit den interpunktionen der griechen war die syrische akzentuation nur dann zu vergleichen, wenn man sich auf ihre eine seite beschränkte, und zwar eben auf ihre bedeutung als interpunktion. Dies ist aber nur ihre eine und kaum ihre wichtigste seite.

Trotz alledem glaube ich ganz bestimmt, dass wir wirklich für die syrische akzentuation das vorbild bei den griechen suchen müssen. Gewicht lege ich vor allem auf das zeugnis des BARHEBRÄUS. Er sagt ausdrücklich im letzten kapitel seiner grossen grammatik, welches eben dieser akzentuation gewidmet ist: »Mit dem vorhandensein der akzentzeichen sind das griechische und unser syrisches alphabet allein geziert und erheben durch sie stolz das haupt über andere alphabete, die sie entbehren müssen.» (ed. Martin s. 247). Von dem akzente ܡܩܠܣܢܐ heisst es (ebenda s. 255): «griechisch wird es *παροξύτονος* genannt . . . Die griechen brauchen statt dieses punktes ein strichelchen ˋ. Und von ܡܗܦܟܢܐ endlich erzählt BARHEBRÄUS, dass sein lehrer in Melitene ihn (d. i. seine richtige aussprache und bedeutung) nicht kannte, sondern nur vermuten konnte, dass der heilige (JACOB VON EDESSA) ihn von den griechen gelernt habe. »Aber in unseren gegenden ist er auch den griechen nicht bekannt» (s. 259).

[1] Vgl. Steinthal a. a. o. s. 352 zur erklärung des namens *ἐνπά-κριος*.

Es sind nicht viele worte darüber zu verlieren, dass BARHEBRÄUS hier wirklich von einem griechischen analogon zu der syrischen akzentuation spricht. Er konnte sich über ihre einzelheiten bei den griechen »seiner gegenden» befragen, und der gedanke war ihm wie seinem lehrer ganz geläufig, dass JACOB VON EDESSA, der ihm als der eigentliche ausbildner der akzentuation galt, von den griechen entlehnungen gemacht habe. Will man aber der frage nach diesem griechischen vorbild der syrischen akzentuation weiter nachgehen, darf man sich meiner meinung nach nicht in einzelheiten verlieren, nicht zu viel auf die bedeutung der namen oder spezielle verwendung der akzente nach den angaben der syrischen grammatiker halten, sondern man muss die allgemeine bedeutung dieser akzentuation zu fassen suchen. Dadurch wird nun eine nähere untersuchung der verschiedenen ost- und westsyrischen punktationssysteme in ihrem verhältnisse zu einander überflüssig, denn die allgemeine und prinzipielle einheit aller dieser systeme liegt auf der hand. Sie verfolgen alle denselben zweck. Über diesen zweck bekommen wir von BARHEBRÄUS im eingang des letzten kapitels seiner grossen grammatik folgende auskunft (ed. Martin s. 246 f): »Weil es in jeder sprache dem hörenden möglich ist bei dem anhören eines und desselben satzes ohne zusatz oder wegnahme von den in ihm enthaltenen nomina, verben oder bindewörtern nur durch modulatorische veränderungen der stimme verschiedene bedeutungen zu bekommen, so haben die syrischen schriftgelehrten, die die gründe der korrektheit ihrer sprache legten, ein kunstmittel erfunden und für diese modulationen zeichen aus punkten zusammengestellt, damit jene verschiedenen stimm-modulationen, von denen jede einen besonderen sinn anzeigt, indem sie wie von dem sprechenden durchs hören so auch von dem lesenden durchs sehen erkannt werden, auch ausgedrückt werden mögen».

Dem entspricht nun sehr gut die art und weise, in der BARHEBRÄUS und andere grammatiker die einzelnen akzente besprechen. Bei einigen der akzente ist allerdings nur von der stellung im satze, von der satzart, bei welcher er gebraucht wird, u. dergl. die rede. Aber auch in den meisten dieser fälle schimmert die deklamatorische oder rhetorische bedeutung durch. Bei anderen aber wird von unseren quellen ausdrücklich gesagt, dass sie diese oder jene vortragsweise bezeichnet. Vor allem finden sich solche angaben bei BARHEBRÄUS und BAR ZU'BÎ (in Martin, Traité etz.).

Näher auf die einzelheiten einzugehen haben wir nicht nötig; der allgemeine charakter und die bedeutung der syrischen akzentuation ist ohnehin vollkommen klar — ihre aufgabe ist eine deklamatorisch-rhetorische, sie will die gottesdienstliche rezitation der heiligen texte nach den forderungen eines gehobenen sprechvortrages regeln und anzeigen.

Haben wir für diese so ihrem wesen nach gefasste akzentuation ein griechisches vorbild zu suchen, so ist nunmehr keine wahl möglich. Das vorbild ist nicht unter den interpunktionen der grammatiker zu finden, sondern unter den systemen der mittelalterlichen, in den kirchlichen lektionarien verwendeten neumen. Die nähere kenntnis dieser neumensysteme verdanken wir eigentlich erst O. FLEISCHER, Neumenstudien I—III, Leipzig 1895—1904. Es braucht hier nur auf die im ersten bande dieses werkes dargestellte entwicklungsgeschichte und bedeutung der frühmittelgriechischen neumen hingewiesen zu werden, um die innere verwandtschaft der syrischen akzente mit diesen neumen als einleuchtend erscheinen zu lassen. Es sind also diese neumen tonzeichen, die sich dem texte gemäss seiner logischen und syntaktischen gliederung genau anschliessen und dazu dienen sollen, »dem vorleser von vornherein äusserlich anzuzeigen, wo und welche modulationen der stimme anzuwenden sind . . . Sie weisen dem recitirenden das tonhöhen-niveau zu, auf das er seine stimme bei den einzelnen satzgliedern und wörtern gewissermassen einzustellen hat. Hier, bei einem fragesatze oder einem besonderen frageworte hat er die stimme zu erheben . . . dort bei einem indifferenten, ruhigen, erzählenden satze oder redeteile hat er die stimme auf einem tieferen ton-niveau zu halten» u. s. f. (a. a. o. I, 71). »Solch eine recitation war schon kein blosses sprechen mehr . . . Doch war dieser recitatorische vortrag auch noch kein gesang im heutigen sinne des wortes . . . Es war nicht ein gesangs-vortrag, sondern ein bis zum gesang gesteigerter lesevortrag . . .» (ebenda s. 73).

Zur erweiterung unserer kenntnis von diesen neumen hat dann PRAETORIUS in seinem werke »Über die herkunft der hebräischen accente», Berlin 1901, erheblich beigetragen. PRAETORIUS betont, s. 8 ff., die von FLEISCHER wenigstens angedeutete geistige verwandtschaft der neumen mit den interpunktionen. »Ihrem wesen nach schliessen sie (nämlich die rot geschriebenen neumen) sich den schwarzen interpunktionen aufs engste an». Aus

dieser verwantschaft sowie daraus, dass »die anwendung der liturgischen zeichen hand in hand geht (nicht nur mit den interpunktionen, sondern auch) mit dem sinne der einzelnen versglieder», ergibt sich, dass die durch diese neumen angezeigte rezitation »einem natürlichen sprechvortrag sehr nahe stand», dem »der text und sein sinngemässes verständnis die alleinige hauptsache» war. Aber fördernd ist PRAETORIUS' arbeit vor allem durch den versuch auf grund von handschriften die bedeutung der einzelnen neumen zu ermitteln.

Ist nach dem schon gesagten die prinzipielle übereinstimmung der beiden systeme kaum zu verkennen, so ist es jedoch nicht möglich den vergleich ins einzelne durchzuführen. Sind uns doch durch die untersuchungen FLEISCHERS die frühmittelgriechischen neumen nur ihrem allgemeinen charakter nach bekannt geworden; auch nach der mehr auf die einzelheiten eingehenden arbeit von PRAETORIUS bleibt uns die nähere bedeutung von vielen, ja den meisten der neumenzeichen unklar. Übrigens war ihr gebrauch natürlicherweise nicht fest geregelt, er muss vielmehr in verschiedenen gegenden und zeiten verschieden gewesen sein. Und dass es mit den syrischen akzenten dieselbe bewandtnis hatte, ersehen wir aus den einheimischen dieser akzentuation gewidmeten werken selbst; keines von ihnen stimmt ganz mit dem anderen betreffs zahl, namen, bedeutung und zeichen der akzente überein.

Allerdings der umstand, dass die hier in frage stehenden neumen nur elf waren, die syrischen akzente aber wenigstens dreissig, die kombinationen in beiden fällen unberücksichtigt, bereitet keine ernste schwierigkeit. Will man in die verwirrende manhigfaltigkeit der syrischen akzente klarheit bringen, durch die widersprüche der syrischen werke über diesen gegenstand einen leitfaden finden, so muss man auf die namen der akzente oder auf die ausführungen der grammatiker über ihre bedeutung und ihren gebrauch kein zu grosses gewicht legen. Man muss dann, wie schon oben angedeutet wurde, auf die zeichen selbst zurückgreifen und über die allgemeine bedeutung jedes zeichens für sich klar zu werden suchen. Die zahl dieser zeichen nun ist bei BARHEBRÄUS acht, nämlich ., .., .·, :, ·, . ., ·., ·· oder, da der obere sowie der untere punkt in je zwei akzente zu zerlegen ist, je nachdem er am anfange oder am ende des wortes seinen platz hat, zehn. Wahrscheinlich ist sogar diese zahl um eins zu erhöhen,

denn der akzent ܡܚܝܕܐ wird nach BARHEBRÄUS durch einen punkt unter dem ende des ersten der beiden wörter bezeichnet, die er mit einander zusammenbindet; nach der angabe des THOMAS aber (MARTIN, Jac. Ep. s. ܟܗ), den BARHEBRÄUS bei der besprechung eben dieses akzentes zitiert, war sein zeichen ein punkt unter dem letzten buchstaben des ersten wortes und einer unter dem ersten des zweiten wortes. Bei den ostsyrern kommen noch einige zeichen hinzu. Aber diese elf akzentzeichen sind nun schon in der alten darstellung bei PHILLIPS App. I vorhanden, und das obgleich die zahl der »akzente« hier nur dreiundzwanzig beträgt, bei BARHEBRÄUS aber zweiunddreissig, und obgleich die eigentliche »ausbildung« der syrischen akzentuation durch JACOB VON EDESSA inzwischen stattgefunden hat. Vielleicht haben wir schon unter den von JOSEPH HÛZÂJÂ eingeführten neun akzenten neun verschiedene zeichen zu verstehen, so dass, da ܦܣܘܩܐ unter diesen nicht mit erwähnt wird, aber selbstverständlich doch mitzurechnen ist, die ganze zahl der jakobitischen akzentzeichen schon damals vorhanden war. Was es mit der »entwicklung« der akzentuation für eine bewantnis hat, ist jetzt ersichtlich. Die akzente sind immer dieselben geblieben, ihre bedeutung wohl auch, aber man hat ihren gebrauch von scholastisch-philosophischem gesichtspunkte aus spezialisiert und für jede seiner besonderen phasen einen namen erfunden. Diese die tatsachen verwirrende und endlich unkenntlich machende spekulation zeigt sich schon in dem traktate bei PHILLIPS App. I. Wir ersehen hier (a. a. o. s. 68), wie die fünf akzente ܡܫܐܠܢܐ, ܩܪܝܐ, ܡܦܝܣܢܐ, ܦܩܘܕܐ und ܦܣܘܩܐ, mit den fünf satzarten der späteren Aristotelesausleger in verbindung gebracht und sogar auf ARISTOTELES selbst zurückgeführt werden. Von ܦܣܘܩܐ heisst es, Phillips s. 84, dass ARISTOTELES diesem akzente eine besondere aufmerksamkeit widmete und lehrte, er sage wahres oder falsches aus. Es handelt sich natürlicherweise hier um den *λόγος ἀποφαντικός*, der im syrischen ebenfalls ܦܣܘܩܐ heisst; so z. b. in dem kommentar des PROBUS zur aristotelischen Hermenie; vgl. HOFFMANN, De hermeneuticis apud syros Aristoteleis, Leipzig 1869, s. 66, 15 und besonders s. 115. Die anderen vier akzentnamen waren ursprünglich die namen der vier anderen satzarten und wurden erst nachher in dargelegter weise zu akzenten. Das ist also die »entwicklung« der syrischen akzentuation! Den höhepunkt erreicht sie eigentlich erst mit BAR

Zuʿbî, der die differenzierung der akzente bis zum äussersten durchführt; ܙܘܓܐ (= ܦܩ̈ܐ der westsyrer) hat sieben bedeutungen, ܬܚܬܝܐ ist ebenfalls »ein mehrere bedeutungen umfassender name» und hat deren acht, ܥܠܝܐ sechs und ܦܣܘܩܐ sogar zwanzig. Anderseits darf aber nicht verschwiegen werden, dass sowohl bei Bar Zuʿbî wie noch mehr in App. I auch eine tendenz an den tag tritt mehrere akzente nach ähnlichkeit der zeichen in gruppen zusammenzustellen.

Durch die eben dargelegten tatsachen ist nun für uns die berechtigung gegeben beim vergleiche mit den neumen auf die zeichen der akzente und ihre mutmassliche, den syrern selbst durch diese entwicklung meist abhanden gekommene, ursprüngliche bedeutung das hauptgewicht zu legen. So erzielen wir hier wenigstens eine annähernde übereinstimmung mit den neumen betreffs der zahl. Dass aber die zeichen der beiden systeme ganz verschieden sind, bedeutet weniger und könnte in verschiedener weise erklärt werden. Wichtiger ist der unterschied, dass die neumen meistens doppelt stehen, d. h. das mit ihnen bezeichnete satzglied, wenn noch so kurz, umrahmen, die syrischen akzente aber bei jedem gliede nur einmal gesetzt werden. Indessen, bei den neumen ist jenes zwar die regel, aber bei weitem keine ausnahmslose. Es scheint mir dies also nur von dem zusammenhang der syrischen punktation mit einer etwas älteren form der griechischen neumation zu zeugen.

Dem versuche aber den vergleich der beiden systeme bis ins einzelne durchzuführen steht nach wie vor unsere unzureichende kenntnis der einzelheiten hindernd im wege. Am einfachsten scheint die sache bei dem oberen, am anfange des wortes stehenden punkte zu liegen. Dieser punkt hat schon in App. I (Phillips a. a. o. s. 72) sechs verschiedene namen, »je nach dem sinne der betreffenden worte», nämlich

ܡܚܘܝܢܐ über einem starken deuteworte im anfange des satzes,
ܡܫܐܠܢܐ über einem frageworte im anfange des fragesatzes,
ܩܪܝܐ über dem ersten worte eines ausrufes,
ܦܩܘܕܐ über dem einen befehl einleitenden imperativ,
ܡܦܣܝܢܐ über dem imperativ einer bitte und
ܛܘܒ ܠܗܘܢ »der selig preisende», auch ܡܫܒܚܢܐ »der lobende» genannt.

Bei Barhebräus hat dieser punkt acht funktionen, bei Bar Zuʿbî wenigstens zehn. Die ursprüngliche bedeutung dieses punk-

tes liegt auf der hand; er muss, wie schon MERX a. a. o. s. 79 bemerkt hat, zur bezeichnung der aussprache mit lauter stimme bestimmt gewesen sein. Vernehmen wir jetzt was PRAETORIUS über die neume ὀξεῖα zu sagen hat (a. a. o. s. 13 f.): »Hier ist es charakteristisch, dass sämmtliche mir bekannte fragesätze, die an der spitze ein spezielles fragewort haben, ausnahmslos von zwei ′ umrahmt sind» (vgl. ܡܫܐܠܢܐ). »Dieser befund lässt keinen zweifel bestehen, dass die ὀξεῖα eine hohe stimmlage andeutet, verbunden wahrscheinlich mit starker betonung». »Ebenso sind solche versglieder beständig von zwei ′ umrahmt, die ein starkes demonstrativ am anfang haben» (vgl. ܡܚܘܝܢܐ.) »Es steht weiter ganz im einklange mit der bisherigen erkenntnis, dass wir die beiden ′ finden um laute an- und ausrufe» (vgl. ܦܩܘܕܐ, ܩܪܘܝܐ. ܡܬܡܗܢܐ, ܐܘ ܠܗ ܘܝ). »Das sind offenbar alles satzarten, die mit lauter und hoher stimme gesprochen werden mussten».

Es mag noch auf die oben mitgeteilte bemerkung des BAR-HEBRAUS hingewiesen werden, nach welcher der oben erwähnte ܡܩܝܡܢܐ von den griechen παροξύτονος genannt wurde. Dieselbe notiz findet sich nicht nur bei JACOB VON EDESSA (Phillips s. ܝܚ), sondern auch bei THOMAS (ebenda s. 83, vgl. auch p. 74). An dieser letzten und ausführlicheren stelle wird der akzent mit ܐܘܟܣܝܐ in verbindung gesetzt und dabei bemerkt, dass er, weil er im angeführten beispiele ܓܘܪܝܐ (Gen. 49, 9) auf der vorletzten silbe stehe, den namen παροξύτονος bekommt. Es ist mir nun äusserst wahrscheinlich, dass wir in dieser ܐܘܟܣܝܐ sogar den namen der griechischen neume ὀξεῖα zu sehen haben. Es hätte dann ein überkluger syrer die neume mit dem griechischen akzente desselben namens verwechselt und, da der punkt über der vorletzten silbe des wortes stand, den namen παροξύτονος für angebracht gehalten. Wie dem auch sein mag, immerhin scheint der über dem ersten buchstaben eines wortes stehende akzentpunkt der neume ὀξεῖα völlig zu entsprechen.

»Im scharfen gegensatz zur ὀξεῖα steht . . . die καθιστή ‚_ » (Praetorius a. a. o. s. 15). Als den gegensatz des oberen punktes in der syrischen akzentuation möchte man selbstverständlich von vornherein geneigt sein den unteren punkt zu betrachten[1]. Die identität eines unteren punktes nun mit der καθιστή zu erhärten ist mit dem mir zugänglichen materiale nicht möglich. Es finden

[1] Vgl. auch Merx, s. 79.

sich aber von den in den verschiedenen syrischen abhandlungen über die akzentuation als beispiele angeführten bibelworten im ganzen nur vier auch in PRAETORIUS' untersuchung verwendet. Diese beispiele bieten uns folgende parallellen:

Joh. Ev. 1. 1: ἐν ἀρχῇ [ἦν ὁ λόγος] Praetorius s. 16.

ܒܪܫܝܬ (ܐܝܬܘܗܝ ܗܘܐ ܡܠܬܐ) Phillips s. ܥܒ, ܥܓ. 73.

Joh. Ev. 1. 18: Θεὸν οὐδεὶς ἑώρακεν
πώποτε + Praetorius s. 38.

ܠܐܠܗܐ ܠܐ ܚܙܐ ܐܢܫ ܡܢ ܡܡܬܘܡ. Phillips s. ܠ. ܡܒ.

Joh. Ev. 5, 23: ὁ μὴ τιμῶν τὸν υἱὸν Praetorius s. 18.

ܗܘ ܕܠܐ ܡܝܩܪ ܠܒܪܐ. Phillips s. ܠ.

Wenn hier ein blosser zufall vorliegt, so wenigstens der merkwürdigsten einer. Über die nahe zusammenhörigkeit des ܡܫܡܫܢܐ (.) mit ܬܚܬܝܐ (·) sind PHILLIPS s. 71, 26[u] und BAR ZUʿBÎ s. 2 f. zu vergleichen. Das vierte beispiel lautet:

Joh. Ev. 15, 26: ὅταν δὲ ἔλθῃ ὁ παράκλητος ὃν ἐγὼ πέμψω
ὑμῖν παρὰ τοῦ πατρός τὸ πνεῦμα τῆς
ἀληθείας Praetorius s. 27.

ܡܐ ܕܝܢ ܕܐܬܐ ܦܪܩܠܛܐ: ܗܘ ܕܐܢܐ ܡܫܕܪ ܐܢܐ ܠܟܘܢ ܡܢ ܠܘܬ ܐܒܝ: ܪܘܚܐ
ܕܫܪܪܐ ܗܘ. Phillips s. ܠ.

Diesen vereinzelten beispielen eine eigentliche beweiskraft zuzuschreiben ist natürlich meine meinung nicht, ebensowenig aber den wohl aufzufindenden, vereinzelten oder einzelheiten betreffenden widersprüchen zwischen den beiden systemen. Es ist die prinzipielle identität, auf welche es hier ankommt. Ist die aber unleugbar, so ist auch die abhängigkeit der syrischen akzentuation von den frühmittelgriechischen neumen einleuchtend. Übrigens finden wir diese neumation nicht nur in der syrischen kirche. Bei den armeniern begegnen uns nicht nur das system, sondern sogar die griechischen zeichen. Allerdings behandelt FLEISCHER a. a. o. s. 65—68 die armenische akzentuation im näheren anschluss an die systeme der altgriechischen prosodien als an die

der mittelalterlichen neumen, aber ihre charakteristik scheint mir doch ganz klar auf ihre neumatische natur hinzuweisen[1]. Dass diese neumation sogar bei den juden eingang fand, hat uns PRAETORIUS in seiner hier oft zitierten arbeit gezeigt und CONSOLO, Verh. d. XIII Or.-Kongr. s. 214 ff. bestätigt. Vielleicht haben die neumenzeichen selbst auch in syrischen texten anwendung gefunden. THIBAUT a. a. o. erzählt, dass er solche neumenzeichen in von PARISOT kopierten syrischen handschriften gesehen habe (die berichte PARISOTS über seine reisen waren mir nicht zugänglich). Auch MERX berichtet von syrischen handschriften mit griechischen »noten» a. a. o., s. 82[3)], womit ja allerdings auch wirkliche noten oder jüngere neumen gemeint sein können.

Endlich sei bemerkt, dass durch diese ableitung der syrischen akzentuation von den frühmittelgriechischen neumen das höhere alter der vier hauptakzente keineswegs verneint werden soll. Die ältesten proben dieser griechischen neumen stammen aus dem 7 jahrhundert, doch waren die neumen wahrscheinlich schon im 5 jahrhundert bekannt (Fleischer a. a. o. s. 73). Die syrische aus ihnen stammende akzentuation wurde frühestens von JOSEPH HÛZÂJÂ eingeführt gegen ende des 6 jahrhunderts. Die vier hauptakzente waren zweifellos schon früher vorhanden, aber eben nur als interpunktionen; gerade im anschluss an diese schon befindliche interpunktion hat das syrische neumensystem seine zeichen geschaffen, ganz so wie auch im abendlande in späterer zeit sich in anlehnung an die antike interpunktion eine neue neumenschrift: die interpunktions- oder punkt-neumen entwickelte (Fleischer s. 95). Dass aber auch diese hauptakzente später nicht nur interpunktionen, sondern neumen waren, geht aus der art und weise hervor, in der von ihnen gesprochen wird. Von ܪܘܚܐ (=ܦܘܩܐ̈) sagt BAR ZUʿBÎ (ed. Martin, s. 3 d. syr. textes), dass seine sieben arten sich auch durch ihre vortragsweise von einander unterschieden; »ܣܡܟܐ und ܬܚܬܝܐ werden sanft und nachgiebig gesprochen, ܡܦܩܢܐ und ܥܠܝܐ kräftig und nachdrücklich» (s. 13). Dasselbe besagt hinsichtlich ܬܚܬܝܐ auch der umstand, dass das ܬܚܬܝܐ-zeichen als ܡܟܟܢܐ gebraucht wird, der nach BARHEBRAUS (und gemäss seiner bedeutung) »mit senkung des nackens und der stimme» zu lesen ist.

[1] Vgl. auch THIBAUT, Byz. Zeitschrift VIII, s. 145 und Fleischer a. a. o. s. 70.

Nach FLEISCHER sollte das neuhebräische נְעִימָה eben das wort *νεῦμα* sein, eine vermutung welcher PRAETORIUS natürlich nicht beipflichten konnte. Dagegen könnte sehr wohl das wort ܢܝܫܐ als eine wiedergabe von *νεῦμα* wink, geberde gemeint sein, aber ebensogut und viel natürlicher nur das geschriebene zeichen meinen. Allerdings kommt es in dieser bedeutung nicht eben häufig vor, scheint vielmehr gewöhnlich nicht das zeichen, sondern den akzent selbst, d. h. die stimm-modulation, den tonfall anzuzeigen. Dagegen scheint mir die bedeutung des wortes ܦܘܢܡܐ in diesem zusammenhang kaum für die richtige auffassung der syrischen akzentuation von grossem gewicht zu sein. Weder bei THOMAS noch bei JACOB VON EDESSA wird es von der akzentuation gebraucht; ܢܝ̈ܫܐ, ܫܘܕ̈ܥܐ, ܪ̈ܘܫܡܐ sind hier die gewöhnlichen benennungen. Das wort ܦܘܢܡܐ ist wohl in dieser bedeutung jünger; übrigens scheint nichts dafür zu zeugen, dass es ursprünglich für n u r diese punkte bestimmt war. Den versuchen HOFFMANNS[1] es mit *προσῳδία* oder *ὑπόκρισις* zusammenzustellen würde also wohl die erklärung NÖLDEKES, ZDMG XXXV, s. 501 vorzuziehen sein.

Den wenig zutreffenden namen akzent für das syrische tonzeichen glaubte ich ohne weiteres beibehalten zu können; ist doch dieselbe benennung für die hebräischen ton- und interpunktionszeichen zu fest eingewurzelt um eine veränderung erwünscht erscheinen zu lassen.

[1] Hofmann a. a. o., s. 201 und Opuscula Nestoriana s. VIII ff.; vgl. Merx a. a. o., s. 265.

Hur de gamla litauerna levde.

Följande sidor utgöra en översättning av den av prof. Carl Cappeller i Jena utgivna boken: *Kaip senëji Lëtuvininkai gyveno* (Heidelberg 1904). Innehållet i boken utgöres av på litauiska språket år 1876 nedskrivna anteckningar efter berättelser av en gammal undantagsman, Jons Adomat i Dozuhnen (distriktet Stallupönen i Ostpreussen); tidpunkten för de skildringar, som givas, torde väl kunna sättas till 1830- ock 40-talen.

Översättningen har jag sökt att överallt göra så ordagrann som möjligt. Blott på några få ställen, där originalet i hela sin bredd ej synts mig behöva återgivas, har jag gjort mindre förkortningar. Ett längre parti har måst uteslutas, nämligen de *dainos*, som återfinnas på ss. 20—23 ock s. 25 i Cappellers bok, emedan jag ej sett mig i stånd att återgiva dem i metrisk form ock en prosaöversättning ej synes vara lämplig.

Jarl Charpentier.

1. Bostäder. Klädedräkt. Mat ock dryck.

När jag var ung, såg det mycket annorlunda ut här i Litauen än nu för tiden. Folk hade inga sådana bostäder, som de har nu; nej, det var sådana små, låga hus, så taket nådde ofta alldeles ned till marken. Fattigt folk hade bara ett enda rum, ock där fanns ingen eldstad; de eldade på golvet (mitt i rummet), ock kittlar ock grytor hängdes upp på hanbjälken. Där hängde också kött, som skulle rökas. I taket var hål, som röken kunde gå ut igenom; man kan lätt tänka sig, hur där luktade. Hos de rikare kom man först in i en förstukvist; ifrån den kom man på ena sidan in i storstugan, på andra sidan i kammaren, ock därbakom låg köket. I storstugan var lågt i taket, liksom i hela huset. Kakelugnen var bara hälften så hög som nu för tiden ock gjord av helt små kakel. Kaklena var ut- ock invända, så att de satt med den släta sidan inåt ock hålena utåt[1]; det såg ut alldeles som en vaxkaka, fast

[1] Cappeller hänvisar till gåtan: *Visà meszkà subinuta. Kàs taí?* d. v. s. 'En björn full med ändar. — Vad är det?'. (Svar: kakelugnen; Schleich. Leseb. s. 58).

mycket större. Vid kakelugnen hade drängen eller pigan sin liggplats. Bakom var den bästa ock varmaste platsen i hela rummet; om vintern kröp nog litet var dit för att värma sig. Fönstern var så små ock låga, så att de kan rakt inte jämföras med våra. Mäst fanns det bara en fållbänk, hopspikad av bräder; i rika hus var den klädd med en duk, men hos de fattige fanns bara halm som i ett bås, ock där låg man med kläderna på. Bredvid fållbänken stod en vagga, som var flätad av vidjor ock överhängd med ett täcke. Där låg de minsta barnen; när man gick förbi den ock såg, att den stod stilla, satte man den i gång, för den skulle jämt gå. Dessutom fanns ett bord: fyra stolpar var nedslagna i jorden, ock en bräda lagd över dem. Omkring bordet gick en träbänk, som man satt på vid måltiderna. Om sommarn, när det var varmt, flyttade man ut bordet under bar himmel, där det var lättare att värja sig för flugorna. Stolar kände man alls inte till, det fanns bara pallar; med pall menades helt enkelt en bräda, som hade ett hål i vart hörn, ock i hålen var inträdda pinnar till ben. De hade inget ryggstöd. En sådan pall användes också, när man satt ock spann. Golvet var av ler precis som på logen; trägolv fanns aldrig, fast nu sådant finns i nästan vartenda hus.

Lampor hade våra förfäder aldrig sett; de brände bloss, det var deras ljus. Sådana bloss var ungefär fyra fot långa, av furträ. Omkring ett sådant bloss satt kvinnorna ock spann ock nystade garn; för sådana arbeten räckte sådant ljus till. Klockor kände de inte till; de tittade alltid på solen, ock på det sättet fick de reda på vad tiden led. Speglar fanns ingenstans; när skägget växte för mycket, så tog man en sax ock klippte av stubben, ock till det behövde de ingen spegel: de var inte just så fina av sig. Tavlor ock sådan sorts grannlåt, som nu för tiden finns överallt, såg man aldrig till.

I kammaren, som låg i andra hälften av huset, gömde de vad de hade: vävstolar, nystvindor ock sådana saker.

Framför huset låg alltid svinstian; där fodrade man grisarna om vintern, när allting frös i stallet. Om vintern bodde man i stugan, men om sommaren flyttade man ut i visthusboden, en liten byggning som låg strax intill huset. Den hade ungefär en aln hög stenfot, för att inte säden skulle fördärvas, ock hade brädgolv; de bodde nämligen inte bara där, utan de hade också sin spannmål där. Visthuset var avdelat med en brädvägg i två rum: i det ena bodde man, det andra tjänstgjorde som magasin.

Alla sina kläder hade de i visthuset. Där fanns inga fönster, men dörrarna stod alltid öppna, så att solen sken in där.

Bredvid stugan låg fähuset. Ladan låg några famnar längre bort för eldfarans skull. Bakom huset låg köksträdgården; där satte man allt möjligt: potatis, morötter, palsternackor ock gurkor, allt eftersom var ock en hade råd till. Emellan landen stod frukt-träd: äpple-, päron- ock plommonträd ock andra också. Men på den tiden var frukten just inte många styver värd, skall jag säga.

Våra förfäder hade inte andra kläder än sådana, som hustrurna själva vävt ock sytt åt dem. Karlarna bar om sommaren linnesockor ock svart tröja. När de skulle ut ock resa eller det var hälg, drog de en lång vit vadmalsrock utanpå tröjan; den rocken hade ingen krage, utan man slog ut tröjkragen över rocklinningen. På bröstet ock på fickorna var rocken utstofferad med svarta band, ock på fickorna ock axlarna fanns dessutom rosetter av röda, gula ock svarta ylleband. Det fanns inga knappar, utan man snörde ihop rocken med band. Omkring midjan knöt man ett bälte, som var mycket dyrbart; det som man kallade »polskt bälte, var av svart ock grått ock gult. De äldre hade en läderrem; den var så där tre finger bred ock framtill knäppt med ett mässingsspänne. Om vintern hade man vadmalssockor ock över alltihop en lång päls, som många hade på sig på sommaren också. Somliga gick barfota, mäst de fattige; andra hade skor, som var flätade av lindbast; stövlar bestod sig bara de rika. Om sommaren hade man på huvudet en yllemössa med bred skärm; om vintern satte man på sig en fårskinnsmössa, svart eller grå. De förmögnare hade rävskinnsmössor med lappar över öronen. Nattkappor ock näsdukar det var okänd grannlåt på den tiden; man snöt sig i en lapp eller i fingrarna ock slängde snoret på marken.

Kvinnfolken hade klädningar av svart ock rött ylle med många veck ock hopsnörda med snören över axlarna. När det var kallt, drog de på sig ända till tre lintyg utanpå varandra; det yttersta var av grov väv, det andra lite bättre ock det innersta mycket fint ock mjukt med silkesbroderier på ärmarna. Utanpå lintyget hade de en lång kofta, som gick ända upp till halsen. Om vintern hade somliga en liten päls, andra en vadmalströja. Om sommaren, när de gick i kyrkan, lade de en mycket vacker, fin duk över axlarna; den var vit som snö. På den tiden var det mycket svårare att göra en väv mjuk ock bleka den, än det är nu för tiden, för då fanns varken strykjärn eller mangel; de hade bara

en trärulle, som de vindade upp väven på, ock ett tvättbräde, d. v. s. ett trästycke med skåror i, som de gned mot det upprullade tygstycket. Så höll man på ock gned ock gned, tils väven blev riktigt blank ock vit. Om vintern hade kvinnfolken på sig ett slags liv[1] av svart ock vitt tyg, utstofferat med tofsar ock hopsnört. De rikare hade en päls utanpå sitt liv; kragen var av rävskinn. Flickorna hade håret i flätor, knutet omkring halsen. När en brud for till vigseln, då hade hon sitt hår utslaget. Om halsen knöt de ett svart band, ock när de hade krans, var den flätad av ruta. De gifta kvinnorna hade alltid en vit huvudduk; ock när den åkte ned, hade de (under den) en sorts huva av ylle med svarta band på. Om sommaren gick alla barfota. Men när de gick i kyrkan, då bar de skorna i handen ock satte dem på sig utanför kyrkan; när de kom ut igän, tog de av dem ock gick hem barfota. Om vintern hade de läderskor.

Något överdåd i mat ock dryck rådde just inte i det gamla Litauen. Man åt alltid detsamma, antingen surkål eller syrad gröt eller rovor eller betsoppa[2]. Det kokades alltsammans på morgonen ock sattes fram tre gånger om dagen, morgon, middag ock kväll. Man kan nog tänka, att de tog för sig med god aptit. I ett hus klagade drängen över att matmodern bara gav honom surkål i stället för potatis. Han bara tittade på maten, ock så gick han ifrån bordet. »Håhå», sa husbonden då, »nu lemnar han det där åt grisarna; men i morgon äter han det nog. Koka du bara gröt ock ställ den avsides, så får han ta den. När han blir hungrig, så äter han nog, vad han får, var säker på det.» Hustrun kokade gröt morgonen därpå, som mannen hade sagt, ock sedan ropade hon, att frukosten var färdig. Drängen kom in, ställde sig vid bordet, tittade i fatet, vad där fanns för mat, ock gick sedan ut igän. Då sa hustrun: »Vad skall vi nu ta oss till? I går kväll åt han ingenting, i dag äter han ingenting.» — »Åh, mor, ge du det åt grisarna!» — »Men, kära far, om han nu bara kan göra sitt arbete?» — »Hör, jag tror, du håller mera på drängen än på mig?» — »Nej, se det är då rakt inte sant, jag är en ärlig hustru, ock det är inte värt, att du går med onda tankar, för jag har ingenting att skaffa med drängen. Det förargar mig bara, att ditt folk arbetar ock inte får mat.» — »Men vad har jag med det att

[1] Lit. *žiupone* = po. *župan*.

[2] Litauisk nationalrätt, en soppa av rödbetor (po. *barszcz*).

göra, om inte han äter? Jag kan väl inte köra det i honom. Jag skall säga dig, vad du skall göra: koka du bättre surkål ock lägg mera fläsk i den; för den där smörjan, som du kokar nu, den kan inte ens en svulten hund få i sig.» — »Men, kära far, du har ju sålt alla de feta svinen, var skall jag då få någon svinränta ifrån?» — »Ja, ett annat år skall jag då inte göra så; det var bara nu i år.» — »Ja, vi har ju pängar i kistan, så du kan gärna låta bli att sälja gödsvinen; då skall jag också ge folket bättre mat.» Då sa husbonden: »Ja, lagar du bättre mat, så nog kan jag få tjänstefolk. Som det nu är, vill ju inte fan själv ta tjänst här.»

Men så där snålt levde inte ens de fattiga. för många gånger hade de riktig kalasmat på bordet: havregröt ock ärtmjölsgröt ock pölsa ock sylta. Jag skall värkligen tala om, hur sådant lagades.

Havregröten lagades så här: havren torkades på kakelugnen ock maldes på handkvarn, sedan syrade man mjölet, ock så silades det. Soppan slog man i en kittel ock kokte den, tils den blev så hård, så man kunde gå på den, som mor min brukade säga. Den åts ibland varm, ibland kall, men en som inte var infödd litauer, kunde minsann inte äta den. Tyskarna de brukade säga: Det som litauerna äter, det vill vi inte ens slå för svinen.»

Ärtmjölsgröten den kokades av stora, vita ärter, som man krossade med en slev, ock när den slogs upp, lade man stora späckstycken i fatet.

När vi slaktade en so eller galt, då hängde vi upp späcket ock fläsksidorna i taket till rökning. Köttet skar matmodern i stycken ock lade dem i en hög på bordet; sedan rörde hon i salt ock peppar (somliga lade också dit lök), medan pigan gjorde ren svinmagen ute i snön. Sedan körde de in fläsket i svinmagen, så att den blev ordentligt stoppad, ock så tog man en stor nål ock sydde ordentligt ihop den. Så blev den lagd på en bräda med en flat sten över. Då brukade mor ibland säga: »Nu ska vi riktigt klämma ihop den, så blir den som tyskarnas pölsa; för när den blir riktigt så masken kryper i den frampå vårsidan, då slänger de den för svinen.» Men när vi litauer skar upp den vid Mickelsmässan, då var den fin som ost.

Somliga gummor gjorde inte pölsa; de brukade säga till grannhustrurna: »Asch, vad skall man med pölsa att göra? Ska det nu vara bra att vräka allt köttet i en svinmage? Nej, jag gör korv i stället jag, ock när jag då har skurit upp en, så har jag ju ändå många kvar.»

Syltan var gjord av lever, lungor, järta ock (krossade) ben, som koktes tillsammans i en kittel. Sedan tog matmodern ur benen ock behöll bara köttet; det skar hon i bitar ock lade dem i ett fat eller en gryta. Sedan slog hon över spadet, som köttet kokats i, ock satte till salt ock peppar efter egen smak.

De rikares mat var som hos tyskarna; mäst tog litauerna efter tyskarna, ibland var det tvärtom. Med salzburgare levde våra förfäder som bröder; men med nassauare ock schweizare kom de dåligt överens.

Oblandat vatten tyckte inte våra förfäder mycket om. Om våren så borrade den, som ägde några björkar, ett häl lågt ned på stammen ock satte i en tapp; därunder satte man ett ämbar, som saven fick rinna ned i. Man drack den antingen söt, som den var, eller också syrade man den. Brännvin dracks mycket, ock det är ju inte att undra på; för i våra trakter, som det jämt är snöigt ock kallt ock blåsigt, kan man ju inte gå ut utan att först få sig en klunk. På kalasen där blandade kvinnfolken ock somliga karlar också, som var mera fallna för sötsaker, honung i brännvinet. Ock det smakade något det, skall jag säga.

Men den litauiska nationaldrycken det var ölet, ock sådant kunde våra förfäder brygga, det vill jag lova. Först mälte de kornet i två dagar, sedan slog de det i en säck, ock den säcken sträckte de på länge ock väl ock höll den varm. Ock när kornet hade grott, då vände de säcken ock torkade den på kakelugnen Maltet malde de sönder smått ock göt över det med varmt vatten. Sedàn slog de av det varma vattnet ock kokade det några timmar tillsammans med humle. När sedan brygden kylts av, satte de till jäst ock lade lock på kärlet, där det stod för att jäsa. Sen skummade de av jästen med en stor slev ock slog ölet pa kaggar. Somliga bakade bröd av mäsken ock skar sedan bullarna i stycken, som de öste över med hett vatten; efter några timmar hällde de av vattnet, kokade ock silade det.

2. Jordbruket. Boskapen.

Hela åkern var gemensam egendom. De bättre bitarna var delade i smala åkerlappar, så att alla fick lika mycket ock ingen kom till korta. För alltsammans hade i gamla tider varit kronjord, ock ingen enda bonde ägde då något själv, utan de var bara trädgårdsdrängar ock jordarbetare. Ingen hade rätt att sälja

eller byta bort sin åker, utan han måste lemna den till sin son eller dotter, på samma vis som han själv fått efter sin far.

De brukade jorden på tre sätt: till höst- ock vårsäd ock träda. Där dēt ena året hade varit höstsäd, där växte under andra året havre, korn, ärter eller potatis, ock tredje året låg jorden i träda.

Strax på våren vid Göransmässan (*Jurginės*, den 23 april) började man driva kreaturen i vall ock arbeta jorden. Först plöjde man åkern ock sådde ärter; sedan planterade man potatisen[1]. På S:t Urbans dag (25 maj) sådde man havren, på S:t Medardus dag (8 juni) linet ock kornet. Klöver ock vicker hade våra förfäder inte alls reda på. Sedan vid midsommaren (*Joninės,* den 24 juni) började de slå höet. När det var vackert väder, var det slåtter; när det rägnade, då spridde man gödsel eller plöjde trädan. Fyra veckor efter midsommar (ibland några dagar förr, ibland litet senare) började rågskörden. Det var det värsta arbetet på hela året; då gick vi man ur huse till arbetet. Karlarna skar rågen, hustrurna ock flickorna band, ock gubbarna ock gummorna ställde upp kärvarna. När rågen var inkörd, var tiden inne att skära vete, korn ock havre. Sedan kom rågsådden, som började S:t Egidius dag (*Idžės,* den 1 september) ock så vetesädden vid korsmässan (*Kryžėlis*, den 14 september). Vid samma tid började arbetet med linet: man ryckte, tröskade ock bredde ut det. Vid Mickelsmässan (*Mikėlės,* den 29 september) tog man upp potatis ock rotfrukter. Vid samma tid lades linet ut (till rötning) så tog man in det ock bråtade det. Med det var arbetet ute i det fria slut. När nu hösten kom, tog man in kreaturen i fähuset ock började innefodringen. De som inte behövdes till mjölkkor, gödde man ock slaktade. Sen gick trösken på ända till julen. Därefter var det ingenting att göra utom att fodra kreaturen ock ibland köra till skogen efter ved. Kvinnfolken häcklade ock spann linet, karlarna gjorde rent i fähusen ock skar hackelse. Det var

[1] Jurkschat Mitteil. d. lit. litt. Ges. IV, 325 f. ger intressanta meddelanden om potatiskulturen i Litauen, vilken tyckes ha börjat först under förra delen av 19:de årh. Där omtalas även, att i Stallupönen följande namn på potatisen skulle vara brukliga: *klum̃bėrė* el. *klum̃bieras* (»Kolumbusägg»), *pumputis* ock *padẽdzei*, medan det i var täxt använda *kardùpelis* säges vara brukligt i Ragnit, Ö. Litauen. Beaktansvärt är också, att täxten här använder *sodìnti* »plantera» — hos J. uppgives detta vara brukligt i Ragnit — medan J. uppgiver, att man i Stallupönen säger *padėti* »lägga».

vinterarbetet. När man inte arbetade, låg man vid kakelugnen hela tiden mellan målena.

Alla ängar ock mader delades i lika lotter före slåttern, så att den ene inte skulle få mer eller mindre än den andre. Man hade inte samma äng vart år, utan de turade om med lotterna, så att den, som ena året haft en sämre, skulle få en bättre året därpå. Hagarna hade man till bete. Vart byalag hade en herde, som fick sitt underhåll av de olika byamännen, en vart år, från Mårtensmässan (*Mertynas*, den 11 november) det ena året till samma dag det andra. Han bodde i sin egen kammare ock hade var dag några vallgossar till jälp. Själv har jag varit vallgosse i mina dar, så jag vet nog, hur det gick till. Herden hade alla kreaturen i byalaget på sin lott, hästar, oxar, kor, får ock svin. Var morgon, när solen rann upp, stod han vid ändan av bygatan ock blåste i sin lur (horn). Då skall jag säga, att det gällde att lägga benen på nacken, tils alla kräken var drivna i vall. Vid frukosttiden fick vi vallgossar driva korna till mjölkning, ock när vi kom med dem, då trallade vi: »Ta in kossorna, kossorna, kossorna!» Då kom pigorna eller hustrurna ur vartenda hus ock tog sina kor med sig. Under mjölkningen fick vi vår frukost, ock sedan rusade vi ut på gatan igän ock ropade: »Kör ut kossorna, kossorna, kossorna!» Ock så stod vi där vid ändan på gatan, tils alla korna hade kommit ut från gårdarna; sedan körde vi dem till ängen igän, ock där fick de bli ända till kvällen.

En vallgosse hade alla gässen på sin lott, ock han skulle inte göra annat än se efter dem. Han hade ingenting alls att göra med byalaget; han gick ensam med sina gäss långt ifrån oss andra, ock bönderna sade till herden: »Låt inte gåsherden gå i närheten av er andra; för när kräken börjar kesa i värmen, så kan de springa in i gåsflocken ock trampa ner dem, ock då får pojkstackarn avdrag på sin lön». Ock han aktade sig nog väl, så att det inte gick någon skada på gässen, ock så fick han det ryktet om sig hos bönderna att vara en bra herde.

Hästarna var ute i vall med de andra kreaturen. Dragarna, d. v. s. hästar ock oxar, gick i vall om nätterna också; pojkarna vaktade hästarna, flickorna vaktade oxarna. På kvällen drev vi ut dragarna i hagen. Många gånger red vi också till en annan by för att klå nattvallarna där, ock ibland kom de till oss. Den som var starkast, han ansågs som den bäste; ock när de klatt oss, då snärtade vi dem med piskorna, var vi träffades.

3. Vallgossarnas berättelser.

När jag var med ock vallade kreaturen om nätterna, då hörde jag många sagor ock berättelser, som jag gott minns ännu. Mäst pratade man om spöken ock djävlar; en av oss, Jonas Mauručátis, trodde lika fullt ock visst på sådant som på den gode Guden. En gång berättade han så här:

Det var en gång två bönder, Bútgereitis ock Búltsas, som kommit överens om att alltid råkas vid gränsdiket mellan sina ägor. En kväll var Búltsas för sent ute; men Bútgereitis han tog hästarna med sig ock körde dem i vall, ock sedan lade han sig ned i diket. Då kom där en ock lade sig bredvid honom. Bútgereitis räckte honom handen, men då tyckte han, att det kändes, som om karlen inte hade några ben i sin hand; det var allt ett spöke det. Men efter en liten stund kom Búltsas också. »Hör nu, bror», sa Bútgereitis,» du tror nog inte, om jag berättar dig, vad som hänt mig nyss: det kom ett spöke ock lade sig här bredvid mig.» — »Såg du spöket?» frågade Búltsas. — »Nej, det gjorde jag inte, men jag tog honom i hand, ock jag tyckte, att han låg här bredvid mig. Ock det är då säkert, att här driver inte jag hästarna i vall mera.» — »Ack, din dumbom, hur kan du tro något sådant? Ock nog har jag mina hästar här, för jag är inte rädd för spöken.» — »Nåja, bror, kan du göra't, så kan väl jag det med.» Ock därvid blev det, ock ingen av dem såg till något vidare. Men Bútgereitis var fast i sin tro, ock sant var det också.

För en kväll framåt tolvtiden fick nattvakterna se, hur en satt på en kulle ock hukade precis som en skomakare. De ropade an honom, men han svarade aldrig ett ord, utan tittade bara rätt upp i luften. Ock då sprang karlarna sin väg allesammans. Men nästa natt, när de kom igän, så satt skomakaren där likadant. Då sa en av dem: »Vi går ock slår ijäl den där skomakarn.» Sagt ock gjort; men när de kom tätt inpå honom, då försvann han som en rök. Men de slog på kullen, ock då kom där fram en liten svart klump; då trodde alla säkert, att det var en smådjävul, som de sett.

För länge sen i världen gick far min för att ta in sina hästar, som han hade över natten på en främmande äng. När han kom fram, så såg han bara en skymmel, han som inte hade någon sådan. Han tog en grimma ock tänkte ta skymmeln; men när

han såg bättre efter, då hade den horn. Ock då gav han allt fan i honom ock gick sina färde, ock håret stod på ända på honom av förskräckelse. Men från den tiden så hade han fått nog av den hagen.

Ock själv var jag med en gång ock drev hästarna i vall; jag red på den ene, ock de andra körde jag framför mig. Men när jag kom ner i hagen, då tyckte jag, att jag såg en vit hund där (det var nu lite mörkt förstås). Jag red så nära honom, så jag kunde ge honom en släng med piskan, ock jag sträckte mig framöver märren ock gav honom ett rapp. Men då var han som borta, ock inte vet jag, vart han tog vägen; så det kan en allt förstå, vad för en fuling det var.

När Mauručátis hade slutat, började hans halvbror Kristian, som alltid ansåg honom som en stor dumbom ock lurade honom i både ett ock annat, att berätta:

Mor min hade sagt mig, att hännes mor talade om för hänne, hur det var, när hännes man var död ock begraven. Några dagar efteråt så gick gumman ner i visthusboden, där det stod en stor tomlår, ock när hon tittade ner i den, fick hon se, hur mannen satt där ock hukade. Då blev hon förfärligt rädd ock ropade på drängen: »Krister, Krister, kom hit i visthuset! Far sitter i låren.» — »Åh, din dumma käring, blev inte han begravd längesen, ock nu skulle han vara i visthuset! Det säger jag dig, ditt kräk, tro inte på sådana käringhistorier, så är du förståndig.» Ock just detsamma säger jag till dig, Jonas.

Ja, men det är riktigt sant, svarade Jonas, för jag vet en sådan händelse till. En kväll kom det en ung karl med grön rock in i köket hos gumman Biteniėnė[1]. — »Kära mor», sa han, »var går vägen till Košúbės?» — »Ja, se det vet jag då värkligen inte. Gud vet, var vägen går till K.» Ock så sa gumman, att »hade jag sagt: 'fan vet, var vägen går', då hade han nog tagit mig med hull ock hår; men när jag sa Gud vet, då for han ut ur stugan med en sådan fart, så jag trodde mäst, han skulle ta hela huset med sig. Kanske det häller inte är sant?»

Inte tror jag på vad en sån där käring pratar, sa Kristian.

Jag tror häller inte på spöken, sa Kusátis, men jag tror, att det finns många saker som man inte kan förklara, ock sådant får man tro ändå. För långa tider sen blev ett kyrkrån be-

[1] Hustru till den längre fram omtalade Bitėnaitis.

gånget i Gérités. Tjuven tog bort duken ock ett krucifix från altaret, ock krucifixet lade han långt bort i en mad. Ock det var långt om länge som ingen visste, vem tjuven var, eller var han gömt tjuvgodset. Men krucifixet det blev funnet av en litauer, som en natt gick över Dautsunträsket ifrån Gérités till Kalvités. Bäst han gick, fick han höra en, som ropade: »Kom hit, kom hit, ock tag mig med!» Han blev rysligt rädd ock sprang, allt vad tygen höll. Dagen därpå gick han till prästen ock talade om alltsammans för honom. Prästen sa till honom: »Var bara inte rädd, utan nästa gång du hör rösten, så gå rakt på stället ock se efter, vem det är!» Samma natt gick han den vägen om igän, ock då ropade rösten ännu högre: »Kom hit, kom hit ock jälp!» Då gick han dit ock hittade krucifixet, som hade blivit stulet ur kyrkan. Ock inte för jag tror, att det var ett spöke eller en ande, utan jag tror, att det var en röst från himmelen, som ville visa karlen stället, där tjuvgodset hade blivit gömt.

Nåmen vet ni, sa en annan, att inte långt härifrån, där vi nu vallar hästarna, har en karl blivit ijälslagen. Han skulle nog kunna gå igän ock skrämma oss bra, om han bara ville. Det gick till så här. På den tiden, när det låg soldater i Stallupönen (det var första gången fransoserna var här), var det en husar som rymde. Men han kom inte längre än till kyrkogården i Dautsun. Där skulle han ladda två pistoler; men på ängen i Gérités gick folket ock slog hö, de fick syn på honom ock gick emot honom med skärorna. Då höjde han den ena pistolen ock sköt på den, som gick främst, men han bommade. Då ryckte han upp den andra ock sköt sig själv. Ock två bönder ock två dagsvärkare bar liket till staden till generalen, ock han sa: »Om ni hade kommit med honom levande, så skulle ni ha fått fäm taler. För honom ut på klöverängen ock gräv ner honom där!» Sen befallde generalen — han hette Rambuks (Rambow) — två karlar att ta spadar med, ock de grävde en grav ock lade ner husaren där. När de kom tillbaka, så gick soldaterna in ock anmälde för generalen, att dagsvärkarna just skulle till att gå sin väg. Då tog generalen fram två taler ock sa: »Ni bönder, här har ni en taler, ock här ni, dagsvärkare, likaså.»

Det var en som hette Mikael Kurapkátis, som tyckte mycket om att tala om ryssar ock fransoser, det han själv hade hört av sin far. Ock så började han:

Under sjuåriga kriget, när ryssarna jälpte preussarna, så hände det sig en gång så här för min farfar (han har själv berättat det). En gång plundrade ryssarna i Dautsunos, ock det så så de ryckte fjädern ur bolstrarna ock vräkte ut den på gatorna. Alla människor hade givit sig på flykten, när de hörde ett sådant väsen i byn. Farfar själv var då tio år gammal ock låg just då i sin säng; men han vaknade förstås ock sprang i bara skjortan rätt ut på gatan. Då kom en ryss, ock han drog av farfar skjortan ock lät honom stå där spritt naken på gatan ock gråta. Men i detsamma kom en annan ryss från Sudeiki-porten, ock när han fick se farfar, ropade han på ryska, till den som tagit skjortan ifrån honom: »stupoí!» d. v. s. halt! Så gick han fram ock tog skjortan ifrån honom ock gav den åt farfar, ock så sa han (för se han var litauer, den soldaten): »Min lilla mor ville inte, att jag fick lemna Kristus naken på gatan.» Ock så drog han skjortan över huvudet på farfar, ock då ville han strax springa hem. Men ryssen han tog upp ett stycke svart bröd ur sin ränsel ock så sa han: »Tag du det här, mitt barn, för jag ser, att du är hungrig, ock hemma får du ingenting». Ock så ofta farfar berättade det här, så grät han.

Vid samma tid plundrade ryssarna i Dopẽnos också, ock alla invånarna hade givit sig av. Det var bara en kvar, en stark bjässe, som hette Vókėtis Neisas, ock han slogs med dem ock slog ijäl en hel hop. Men sen klädde de av honom spritt naken ock band honom på en häst, ock så tog de honom med sig på vägen, som gick åt staden. När de kom till Gėritės ock for förbi prästgården, så kom prästen — han hette Suvásijus — ut ock fick se sin församlingsbo fastbunden på en häst. Vókėtis började ropa på prästen, att han skulle jälpa honom. Prästen kunde ju inte göra annat än bedja dem släppa honom, men ryssarna klädde av prästen också ock tog båda två med sig. När de så kom med sina fångar till Alekskėmen, så satt de av ock gick in på krogen. Då kom där två gummor ock jälpte de stackars karlarna; de skar av remmarna, så att de kom lösa, ock gav dem kläder. När nu ryssarna kom ut ock fångarna var försvunna, så började de skrika ock svära; men de hittade ingen, för de var i säkerhet under en bro. Men prästen blev så förskräckt, att han var mer än halvdöd.

Gammalt folk har talat om för mig, att på den tiden så kokade ryssarna borgmästaren i Galdapejas levande, ock att de trädde upp små barn på bajonetterna ock stekte dem hela, när

någon vågade göra något motstånd, ock husen rev de ned till grunden.

Men det är ju inte så underligt, att ryssarna var så grymma, för under sjuåriga kriget var de våra fiender ock förde krig mot vår kung. Men på fransosernas tid, när de var våra bundsförvanter, bar de sig just inte mycket bättre åt. Anno trätton (far min har talt om det), när fransoserna redan hade gått tillbaka över gränsen ock ryssarna förföljde dem, då kom där en hop till Kalvėčai ock började plundra ock bränna, så att några karlar i byn for över heden till Knakavas (Knochenhauer) i Aleksėmen ock bad honom om jälp. Han satte sig strax upp i en släde ock for med ett par drängar över gärdena till staden. Men på samma gång kom ryssarna från Kalvėčai ock fick syn på släden, som for på stadsvägen, ock de trodde strax, att han for i väg för att anmäla dem för majoren ock började sätta efter honom. Det dröjde inte länge, förrän de hann honom; drängen sprang åt skogs, men härrn slog de med sablar ock påkar, så han dog inom några dagar. Ryssrackarna blev ju tagna ock skjutna en tid efteråt, men vad jälpte det: den döde kunde man ju inte sätta liv i igän.

I en sak var i alla fall ryssarna bättre än fransoserna. De senare ville alltid ha kalasmat, salat ock höns ock ägg ock sådant, men de förra var nöjda om det bara fanns nog med brännvin att få.

Ja, jag har också alltid hört, sa Baltrušátis, att fransoserna var mycket övermodiga, men att de aldrig gjorde så mycket skada som ryssarna. När de gav sig i väg åt Ryssland, då var här i landet en svår tid; men när de kom tillbaka, var de fromma som lam. Den vintern kom en gång en soldat till min farmor med häst ock släde ock bad om nattkvarter; han ville betala vad som hälst. Far min satte in hans häst i stallet, ock fransosen tog in in en stor kappsäck ur sin släde, ock den packade han upp ock ställde upp alla sakerna på bordet. Där fanns en kyrkkandelaber av rent silver ock stora, granna altardukar ock en stor hög med guldpängar; ock när han tog av sig stövlarna, så hade han silkesstrumpor. Ock då blev de mycket förargade, att en sån stackare skulle ha så fint på fötterna, när det nu också var tjuvgods. Det var två bröder i huset, far min ock hans bror, ock de taltes vid om att slä ijäl honom ock ta hans saker. Men farmor, hon sa åt dem: »Barn, barn, om ni gör karlstackarn något ont, sa

går jag till byn ock säger till fogden. Tänk på, att han är mor sins barn, ock hans käjsare har skickat honom ut i kriget!» När pojkarna hörde det, så lät de honom vara, ock han gick till sängs. Om morgonen steg han upp, tvättade ock kammade sig, men frös det gjorde han; ock sen tackade han för nattkvarteret, ock åt gumman gav han 25 daler, ock då sa hon åt honom: »Gud give, att du får komma ordentligt hem!» Så gav han sig av hemåt; men inte vet jag, hur det gick för honom, om han kom hem eller han blev ijälslagen på vägen.

Åh ni med era ryssar ock fransoser! sa Blaudžúns, som inte kunde tåla sådana historier, jag skall tala om litet om gamle Bitenaitis för er, tils solen rinner opp ock det blir tid att gå hem med kreaturen.

Ni vet nog, att B. hushållade mycket illa ock alltid var skyldig pängar; men ni har nog inte reda på hur han en gång lurade far min, som han hade lånat tio taler av. Se, när far min kom ock ville ha igän sina pängar, så sa B.: »Kom med mig till svinstian, där har jag gömt mina pängar.» I stian stod en stor svinho av ek, som knappt två karlar kunde lyfta på. Ock då sa B.: »Nu skall du få dina tio taler, men jag har dem här under svinhon. Lyft du upp den, så skall jag nog leta fram pängarna!» Far tog i ock försökte lyfta på hon, men det var stopp: det gick inte. Så tog de i båda två ock lyfte på den: far höll i den, ock B. började söka efter pängarna. »Kryp ut nu», sa far, »för nu orkar jag inte hålla i längre. Akta dig, så jag inte släpper den i huvudet på dig!» — »Vänta lite», sa B., »nu hittar jag dem nog strax, jag har själv stoppat hit dem.» Men det var inte sant, han ljög bara, för han hade inte ett öre, ock när far inte längre orkade hålla i, så kröp B. ut igän ock sa: »Ja, när inte du orkar hålla i hon, så kan inte jag hitta några pängar.» Då förstod far, att han ingenting hade, ock sen brydde han sig inte om att bråka med honom längre.

En gång satt han på krogen inne i stan ock var bra full. Då träffade han två tröskkarlar, som hade varit ute i arbete på dagen ock skulle till att ta sig ett mått brännvin. Då sa han åt dem: »Kom ni in här ock ta er till bästa, för sen kan ni åka hem med mig. Mina hästar står utanför dörren.» Karlarna gick in med honom ock satte sig ned. Efter en liten stund gick Bitenaitis ut för att kasta vatten ock fick se, att den ene hästen hade slitit sig. Ock vad tror ni han gjorde då? Jo, han släppte lös

den andre också, ock sen gick han in igän ock fortsatte med supandet. När de nu sent omsider hade slutat, skulle det bära i väg hemåt, ock då fick de se, att det fanns inga hästar för släden. Tröskarna sa till varandra: »Vad skall vi nu ta oss till?» Men Bitenaitis var inte ledsen han. »Det gör ingenting», sa han, »för det är bra slädföre. Ta ni i skaklarna, så skall jag nog skjuta på här bakom. Jag har lovat att ta er med mig, ock det skall jag hålla.» Ock så bar det i väg; de två sprang före ock B. efter ock sparkade till släden allt ibland. I början gick det nog så bra. Månsken var det ock kallt, så det sprakade i knutarna; men så ett tu tre började B. skrika: »Aj, aj, min fot, min fot, jag har vrickat foten, ock nu kan jag inte gå. Nu får ni lägga mig i släden ock dra mig hem.» Först ville karlarna inte höra talas om det, men B. skrek ock tjöt, så till slut måste de bekväma sig till det. När de så kom till korsvägen inte långt ifrån, där han bodde, så hoppade han ur kry ock rask ock ropade: »Tack ska ni ha! Nu kan ni ge er i väg, vart ni vill, för nu hittar jag vägen själv.»

En annan gång skojade han också med samma tröskkarlar. Se, han åt aldrig färskt kött, utan det grävde han alltid ner några dagar i ett hörn av stallet. Men karlarna kände till stället, ock alltid stal de köttet från honom. Men Bitenaitis tänkte: »Vänta bara, jag skall nog bota er för det!» En dag hittade han en död kråka, ock den stekte han, så det såg ut precis som kokött, ock sen ladc han ner den i stallhörnet ock väntade så på vad som skulle komma. Om en liten stund kom karlarna dit ock blev helt glada, för de tänkte som så, att här vankades stek. Men när den sista biten var uppäten, då kröp B. fram och frågade: »Vad tror ni det är som ni har ätit nu?» — »Jo, det är väl vanligt kokött, tänker jag,» svarade den ene. — »Nej se, det är allt lögn det! Kråka har ni ätit, en gammal rutten kråka. Här ser ni huvet.» Ock så letade han fram det. Men då skall jag säga, att för dem kom det fortare upp, än det hade kommit ner, ock sen rörde aldrig någon hans kött mera.

Längre fram blev hans gård såld, ock han stannade kvar som dräng hos den nye ägaren. Men där blev han lika väl hållen som en undantagsgubbe ock hade aldrig några bekymmer, utan var jämt nöjd ock belåten. Så en dag fick han stämning ifrån rätten, att han skulle infinna sig där den ock den dagen, men han slängde bort brevet ock gav fan i rätten. Efter en tid fick

han ett nytt brev, ock där stod det, att om han inte kom inom den ock den dagen, skulle han bli hämtad. Men han brydde sig lika litet om detta som om det förra. Efter en tid igän kom en vaktmästare för att hämta honom; det var just vid middagen. Bitenaitis sa då till honom: »Låt mig bara äta, så skall jag komma med sedan.» — »Ja, skynda bara på, för nådig dommarn vill just inte vänta så länge». När B. hade ätit, gav de sig i väg, ock när de kom fram, träffade de karlen, som hade köpt gården av B. Han sa åt honom: »Är du Henrik Bitenaitis?» — »Ja.» — »Är du bonde?» frågade han sen, men det fick han just inte något svar på, för B. var arg över att den andre inte låtsades känna honom. Men karlen blev också arg ock ropade: »Nå är du undantagsgubbe då?» Men han teg allt jämt. Då ropade den andre av alla krafter: »Vad fan är du för något, när du varken är det ena eller andra?» — »Människa», svarade B., som ville lära den andre, att han skulle tala som folk ock inte skrika som ett oskäligt djur.

På gården, där han var som dräng, dog en gång en sugga mitt på våren, ock då bad han bonden, att han skulle få den. »Gärna det», sa han, »gör som du vill med den.» B. lät den ligga kvar i stian ett par dagar, sen bar han den till bryggstugan ock började skålla den. Men den stank alldeles hemskt. Själv såg han ut som fan, nersmord som han var med aska ock flott. »Hade jag vetat», sa han, »hur den skulle lukta, så hade jag aldrig tagit i tu med det här, men nu får jag sluta det, när jag en gång har börjat.» Sedan lät han gummorna där omkring veta, att han tänkte slakta en gris ock sälja fläsket billigt, ock så bar han den tillbaka till stian ock började stycka den, ock det stank värre än förut. Då tog han några ämbar vatten ock spolade över suggan, ock som han gjort det, började alla traktens käringar samla sig där. En sa åt honom: »Men den luktar ju så illa!» — »Det gör ingenting», sa han, »jag skall ge dig huvet, om du kokar järnan åt mig.» Det lovade hon, ock så fick hon huvudet ock gick hem. Andra som köpte fick också bitar på köpet, ock somliga, som inte kunde betala, fick till skänks. Så blev alla belåtna, ock ingen tog någon skada av det.

När han blev mycket gammal, hände det en gång, att han lade sig till sängs ock låg där styv ock stel, som om han varit död. Många kom ock tittade på honom, men ingen grät. Hans dotter, Anna, kom också dit, ock han låg ock väntade på att hon skulle

gråta. Men hon såg helt glad ut. När han så hade legat en stund, fick han hosta. I detsamma sprang han upp ur sängen ock sa till dottern: »Din padda, skall du inte gråta, när far din dött? Nu är jag riktigt kry igän ock kommer nog att leva länge.» Ock sedan levde han rask ock duktig i flera år, ock dog lugnt ock stilla utan plågor.

Sådana historier berättade vaktarna, för att tiden inte skulle bli dem för lång.

Vallpojkar var det alltid gott om, för på den tiden var det inte skola mer än mellan Mickels- ock Göransmässan (29 sept.—23 april), ock hela sommaren gick pojkarna ock vaktade kräken. Många gick halvnakna, isynnerhet de fattigaste, men de var varken rädda för värme eller köld, ock alla var friska ock muntra. Ibland hade vi en sån här lek för oss:

När det var riktigt varmt, klädde man av sig allting utom skjortan. Kläderna knöts ihop i ett stort bylte, ock igenom det stack vi en piska, så att bara snärten syntes. En pojke höll i snärten ock vaktade knytet; han ropade: »Kom ock köp, det är brått på torget!» Alla rusade fram ock ryckte till sig, vad man kunde, ur knytet. Den som då blev utan, han skulle jaga en annan, ock om han fick tag i honom, tog han ifrån honom, vad han hade, ock den andre fick springa i stället. Ibland kunde det hända, att han inte fick tag i någon, ock då dröjde det länge nog, innan han fick igän sina kläder. Ofta var det ett förfärligt skrik ock väsen, när vi lekte.

Så hade vi en annan lek, som vi kallade »slå grisen»[1]. Mitt på ängen grävde man en grop, ock strax invid den lades en sten. Alla pojkarna hade påkar, ock en stod på vakt. Sen skulle någon komma fram ock slå till stenen med sin påk, för att den skulle ramla ned i gropen. När han slagit till, skulle vakten springa fram ock mota stenen, men till sist också ge den ett slag. Till

[1] Bezzenberger Lit. Forsch. s. 94 berättar om en nästan fullkomligt liknande lek, som han kallar *kiaúlę į dvárą varýti* ung. = »mota in grisen i stian» el. dyl. Andra sådana lekar beskrivas av B., t. ex. *tètervinę mùszti* »slå orren». Det går så till, att två pojkar står på var sin sida om en annan ock försöker slå av denne mössan, vilket han genom att böja sig ned skall söka undvika. Vidare *zuikinĩ́ti* »leka hare». Det tillgår så, att en pojke väter på fingret ock börjar med fingrarna beröra dem som stå omkring honom; den som får det våta fingret, blir *zùikis* »hare» ock jagas av de övriga, osv.

slut hände det ju, att stenen rullade ner; den som petat ner den, skulle då bli målvakt, ock en annan fick slåss med honom.

Jag kommer ihåg andra lekar också. En pojke ställde sig på en kulle eller sten ock ropade: »Jag är kung, här är mitt slott!» Då sprang en annan fram ock stötte till honom; kunde han inte stå emot, så fick han lemna sin plats åt den andre, ock så gick det på länge ock väl. Om hösten, när det var kallt, sa herden ibland till oss, att vi skulle leka den leken ock tillade: »Pojkar, skaffa er ordentliga påkar, så att vi kan bli varma!» Ock det gjorde vi, ock när vi hållit på en stund, var vi så varma, som om vi hade setat vid spisen. Ibland höll somliga på alldeles för länge, men då sa herden: »Pojkar, pojkar, nu är det nog! Gå du till grisarna, ock du till hästarna, annars kunde de ta skada.»

4. Högtider.

Nu skall ni få höra, hur man förr i världen firade de stora högtiderna i Litauen.

På julaftonen[1] sa husmodern: »I dag kommer det att brinna ljus hela natten. Den som vill, får gå ock lägga sig; den som vill sitta uppe, han har psalmboken att hålla sig till. I morn bittida före dagningen vankas det stek, korv, brännvin, öl ock soppa.» Somliga satt uppe, läste ock sjöng hela natten, andra lade sig att sova. På juldagsmorgonen[2] stod det äpplen ock goda vetekakor på väggbordet. Sen gick far i huset ock körde upp alla barnen, ock så fick de tvätta ock klä sig. Sedan ställde far upp dem efter åldern, så att den älste stod först ock sen den andre ock tredje o. s. v., ock så sa han åt den älste: »Mitt barn, läs en bit, om du kan något.» Så läste han, vad han kunde, ock när han slutat, då tog far något från bordet ock gav honom. Sen sa han till den andre: »Vad kan du sjunga?» Han kunde ingen-

[1] Lit. *kuczós vãkarus*. Kurschat uppger i LDW 195 *kõczios, -iũ* som regelbunden högspråklig form ock anger *kũczios* som brukligt i Samogitien. *kũczos* betyder enl. Mielcke ock Kurschat: »ett med vidskeplig bruk förbundet aftonmal på julaftonen» bestående av kokta ärter övergjutna med honungsvatten. Dembowski Mitteil. III, 506 anser *koczia* ha varit namn på något övernaturligt väsen, väl snarast en kvinnlig tomte. Det torde emellertid vara omöjligt att veta, huruvida icke detta namn är senare i förhållande till *kõczios* »jul».

[2] *Pirmà dënà kalĕdu*. *Kalĕdos* < pol. *kolada*, »en hednisk fäst hos slaverna» (ry. *koljada* < lat. *calendæ*).

ting, utan började gråta. Men då sa far: »Gråt inte du, mitt barn, du skall få din gåva ändå», ock så fick han den. Ungen sprang till mor, ock gråten var borta, ock det var bara glädje alltihop. Efter middagen[1] sa husfadern: »Den som vill gå till kyrkan, han må gå. Jag ock mor skall ge kreaturen foder ock vatten.» Ock så gick de, som hade lust, till kyrkan, ock på samma vis på annandagen. På kvällen gick de yngre på dans, där det fanns musik; de gamle hade antingen kalas hemma, eller också var de själva borta hos andra, hos grannen eller någon annan god vän i byn. Många gick också på krogen för att supa brännvin ock spela kort. Förr i tiden hade våra fäder just inte mycket reda på kortspel, men sen fick de lära sig några av tyskarna. Ett spel fanns dock som litauerna själva funderat ut, ock de kallade *iszpesztìnas*[2]. Korten var hopknutna i buntar, ock en skulle dra ut ett kort ock ta av sig mössan för det, för det kortet var hans »härre». Sen skulle man sticka in kortet bland de andra. Så blandade man korten, ock han fick själv ta av. Sen höll en honom i håret, ock en annan vände korten. — »Vad är det här för färg?» — »Klöver.» — Då drog den ene honom i håret ock sa: »Kliv över!»[3] Sedan vände han upp ett annat kort, t. ex. järter, ock då ryckte han honom i örat ock sa: »Järter». När det kom upp spader, sa han: »Drick inte grönt vin!» ock gav honom med flata handen ett sådant slag i ansiktet, att han ofta fick tårar i ögonen. När det kom upp ruter, slog han honom med knytnäven i huvudet ock sa: »Bum, bum». Sen lade man ihop korten ock började på nytt, ända tils det kortet kom fram, som han dragit från början. Då gav den andre honom en klapp i nacken ock ropade: »Härrn kommer ridande, bocka dig!» ock så böjde han ner honom, så det knakade i ryggen. Det var ett äkta litauiskt spel.

Hela tiden mellan jul ock trättondedagen arbetade man just ingenting. Ungdomen gick på kalas var kväll, utom på lördags-

[1] »I de tvåspråkiga orterna i denna trakt äger gudstjänsten för litauerna rum först på eftermiddagen» (Cappeller).

[2] Af *isz-pèszti* »plocka ut».

[3] De här förekommande ordlekarna synas nästan omöjliga att återge. Klöver (i kortspel) heter på lit. *gìlės* »ållon», ock yttrandet lyder *nekrė̃sk gìlin* = »ruska inte med allonen!» Järter heter *raúdżei*, ock därvid säges: *czirvoneràsz*, en förvrängning av det polska *czerwona róża* (jfr ry. *czervónka* »järter»). Spader heter *żàlios* »grönt», ock därvid säges: *negèrk żálio výno, ne pons esì* = »drick icke grönt vin, du är ingen härreman!» Ruter heter *bùgnai*, egl. »trumma».

kvällarna. Gillena var i olika gårdar olika aftnar. Musik ock dryckjom förekom inte, utan man lekte ock berättade sagor hela kvällarna. En lek gick till så, att en skulle kyssa en annan, ock om han inte gjorde det till belåtenhet, fick han ett slag med en påk tvärs över ryggen. Käppen var omlindad med en handduk, men var det någon riktig grovhuggare, så slog han till, så man fick tårarna i ögonen. Så lekte man »ge fåren mat». Den som förde kommandot över lekarna, lät gossar ock flickor sätta sig parvis. Sen sa han till en av dem: »Jag skall ge dig ett får att mata, men gör det väl, jag skall lära dig. Bär du dig illa åt, så blir det smörj av». Men så tog fåren skada, ock då fick han på huden. »Nå», sa den andre, »nu skall jag ta fåret». Ock så ledde han det runt, ock den som spelade får, hoppade som en råbock ock var så glad, så det var en fröjd åt det[1]. En annan lek kallade vi *bružìkas*. En var klädd i ett lakan ock bar en kruka med vatten ock en handduk. Man satte sig parvis i en ring, ock så gick ledaren fram till en av pojkarna ock frågade honom: »Tycker du om den här flickan?» — »Ja då.» — »Nå, hälsa då på varandra!» När de gjort så, fick de kyssa varandra, ock under tiden tog han fram handduken, ock ett tu tre svepte han dem med den våta duken över hela ansiktet. Sen gick han ock förlovade ett annat par; han frågade en annan pojke: »Tycker du om flickan här?» — »Nej, inte alls». — »Nå, visa mig då en annan, jag har flera; du får peka på vilken du vill.» Det gjorde pojken ock sa: »Hänne vill jag ha.» Så fick båda flickorna byta, ock så frågade han pojken: »Nå, är det bra nu?» Pojken svarade: »Om det är? Visst är det det.» — »Hälsa då på hvarandra!» Det gjorde de, ock vips var handduken framme igän, ock sa sa han: »Nu skall ni hålla ihop, tils vintern tar slut. Då skall det också ta slut på er kärlek.»

Ibland sjong vi visor hela kvällen, isynnerhet när vi väl var hos gumman Naujokie'nė, som då var änka ock bodde ihop med sin son. Jörgen Naujokåtis hade en mycket vacker röst, ock hans syster Maria sjöng lika bra som han. De sjöng flera visor, ock sen sjöng min bror Martin en, som han hört, när han var ute ock exercerade beväring. Den tyckte vi så bra om, så vi bad honom

[1] En lek, kallad *gérvę kept* »steka tranan» omnämnes här efter leken »ge fåret mat». Men som Cappeller själv medgiver, att han ur sina anteckningar ej kunde få klart, hur den gick till, ock framställningen därför är ganska oredig, har jag ej kunnat översätta de rader, som handla om denna lek.

sjunga en till, ock det gjorde han. Sen sjöng allesammans, som de satt i tur till det, bland andra Anna, gubben Bitėnaitis' dotter. Efter hänne sjöng Jörgen Blaudżúns, som sen blev gift med Anna (han är död nu), med sin svaga röst en visa, som löd så här:

Där kommo till byn tre bröder till häst,
de foro över fält ock ängar gröna.

Den ene red at öster, den andre red at väst,
men den tredje red till kärestan, den sköna.

Han hälsade: »God afton, Guds fred, kära mor!
Är hon hemma, din dotter, som lovat mig sin tro?»

»Min dotter är nog hemma, men sorgen är stor,
hon ligger sjuk i kammarn, Gud give hänne ro.»

Ock gossen sprang till stugan, han grät mång' bitter tår,
han torkar sina ögon, när han till kammarn går.

Han gläntade pa dörren ock gick till flickan in,
han tog hänne i handen: »Gud jälpe kärestan min!»

»Jag blir nog aldrig frisk mer, jag dör, när Gud så vill,
jag tror ej, att jag någonsin skall höra dig till.»

Sedan var det min tur. Jag har nu aldrig kunnat sjunga, men jag fick i alla fall komma fram med vad jag kunde. När jag slutat, sa David Bitėnaitis — han, som sedan blev musikant ock spelade på bröllop ock skördefäster, täckte tak om sommarn ock tiggde om vintern, för rästen en vacker pojke, som hade exercerat vid gardet i Berlin, men redan då var en stor skälm: »Det där var då ingenting. Jag skall säga dig, Jonas, att du kan da inte sjunga alls. Nej, så här skall det låta:

Kråkan kom så fin ock granm — ville vara tärna.
Jorten sprang med långa ben — ville skjutsa gärna.
Haren med sin korta svans — ville gärna hoppa.
Flugan, fet ock stinn av mjölk — bjöd till dans en loppa.
Fluga svart ock loppa grå — nu så får ni stoppa!

»Barn, barn», sa gumman Naujokiėnė, »det är stor synd att prata sådana dumheter i denna heliga nyårsnatt. I morgon är

det en stor hälgdag, då skall ni alla gå i kyrkan. Ock gå nu hem i Guds välsignade namn, för nu är det liggdags». Ock sa var det slut med kalaset, ock gumman skickade hem oss.

På nyåret gick vi i kyrkan för att få höra, hur många födda ock döda det var under det gångna året, ock hur många som gift sig; ock när man kom hem, skulle man alltid tala om för husbondfolk ock föräldrar, vad man hört. Far brukade alltid fråga: »Nä, mitt barn, var det flera födda än döda?» — »Ja, da, fämtio stycken». — »Jaså», sa far, »ja, nog var det så på min tid också, förr i världen, men ibland var det inte mer än fäm.»

På trättondedagen kom en karl in i stugan, som var klädd i en skjorta av ärthalm, så han var lurvig som en björn. En annan var med ock förde honom, ock den slog honom med en käpp, för att han skulle dansa. När det var slut med dansen, så tog han »björnen» i nacken ock slog honom i golvet, sa det blev vrål ock brummande av. Sen kom en annan inspringande i stugan, som var klädd till häst. Han sprang över bord ock bänkar, ock honom klatschade vi efter ock kastade potatis på honom. Men barnen var mycket rädda, att han skulle bita eller sparka dem. En tredje var utklädd till jude, ock han bara gick omkring ock mumlade, ock en fjärde var klädd till stork; han hade en lång näbb av trä, rödmålad, ock med den slog han ock klapprade ock satte skräck i barnungarna.

I fastlagen var de äldre alltid ute på akturer[1]. Man spände två hästar för släden, ock så bar det av med allesamman, utom de späda barnen. Far körde själv, ock varenda en, som kunde för kölden, skulle vara med, för de trodde, att ju fler som akte, dess bättre växte linet. På kvällen var det musik pa krogen; de yngre dansade, ock de äldre drack brännvin ock spelade kort ock tittade på dansen.

Kyndelsmässan höll man inte helig, utan då brukade man säga: »Det är hälg hos polackerna». Men spinnrockarna stod i alla fall stilla den dagen.

På skärtorsdagen var det torgdag, ock då köpte man allt, vad man behövde för hälgen. Men pa kvällen var intet arbete[2].

[1] Jämför härom Bezzenberger Lit. Forsch. s. 70, där samma tro om linet omtalas.

[2] Jfr vad Bezzenberger Lit. Forsch. s. 81 anför om arbete pa torsdagsaftonen. Han berättar om flera olyckor, som pa olika hall sägs

utan då gick man till bikt, ock sen var det dans ock sång. På långfredagen var det många som fastade hela dagen, ock då var kyrkan så fullpackad med folk, att det inte är så någon annan dag på hela året. Den dagen hölls särskilt helig, ock man sa ofta: »I dag har de korsfäst vår Frälsare». På påskaftonen skulle allting kokas ock bakas till hälgdagarna. Men på kvällen, när kyrkklockorna ringde, slutades allt arbete, ock man satte sig stilla ned. Sen kom kvällsvarden på bordet, ock efter den gick alla till vila. Om påskdagsmorgonen hette det, att »Jesus är uppstånden», ock far sa alltid, att den morgonen dansade solen, när hon gick upp. Somliga sa, att det bara var skoj, men andra trodde det, ock gick upp riktigt tidigt för att se efter, om solen dansade[1] . . . . Efter middagen gick man ånyo i kyrkan. På kvällen samlades ungdomen i stora hopar ock gick till en annan by för att sjunga, som det varit brukligt sedan långliga tider tillbaka. Man ställde sig utanför fönstret ock frågade, om man fick sjunga, ock när husbonden svarat »ja», började det, ock så höll man på, så länge det var någon som orkade. Ibland skojade man med husbondfolket ock sjöng skämtsamma visor. När sången var slut, trakterades sångarna med brännvin ock vetebullar, ock ibland fick de också slantar. Sen bar det av till en annan gård.

Annandag påsk hölls inte lika helig; på kvällen var det dans. Tredje dagen var ingen hälgdag alls, men man spann inte ock arbetade inte på åkern.

Därefter berättas om några vid påsken gängse bruk, såsom om färgning av påskäggen. När var ock en hade färgat sina ägg, smälte man talg ock blandade den med sågspån; sen skrev man härmed runtom äggen sitt namn, födelsegård ock födelseår. Därefter lade man äggen i surkålsspad några timmar, ock så var de färdiga. På sina ställen satte man också upp gungor på logarna ock roade sig där, fastän det nog ibland hände, att någon slog sig ganska illa.

Bönsöndagen hölls i stor hälgd; ingen arbetade ock många människor gick i kyrkan. Kristi Himmelsfärdsdag var en mycket stor högtid, då gick alla i bikten ock till nattvarden.

ha inträffat på grund av arbete, som gjorts på tordagsaftonen. Särskilt får man ej den kvällen spinna, emedan Kristus på torsdagen bands med rep. En annan tro om denna sak berättar Schleich. Leseb. s. 202.

[1] Dembowski Mitteil. III, 508 omtalar likaledes, att han på flera håll hört denna folktro omtalas bland såväl litauer som tyskar. Den finns som bekant även i Sverge.

Pingsten firades på följande sätt. På lördagen högg man björkar, lönnar ock lindar ock gjorde fint med dem inne i stugan. Tidigt på morgonen körde man alla kreaturen i vall, före frukosten drev vi hem dem igän, ock alla vallpojkarna hade kransar med sig. Dem band vi om hornen på korna ock drev dem sen genom gatorna. Sen kom mjölkpigorna ock tog sina kor med, ock ibland kom mor i huset själv ut med dem. Ock då brukade hon säga: »Kära barn, en sådan vacker krans min ko har; vad ni vill, skall jag ge er.» Andra dagen var det »äggröre-söndag»[1]. Då fick vallpojkarna ägg ock fläsk hos sina husbönder. En hade en korg till äggen, en annan en säck för fläsket; andra bar en påse salt ock en säck med ved. Herden ock hans hustru var ute på gärdet ock hade med sig kittlar, fat ock annat som behövs till matlagning, ock dit gick vi ock lemnade allt, vad vi samlat. Sen slog man sönder äggen ock började steka dem. De slantar vi fått i gårdarna, köpte vi öl ock brännvin för på närmsta krog, ock sen började det stora kalaset. Var ock en åt ock drack, så mycket han någonsin orkade, ock ibland var det en eller annan som t. o. m. tog sig så grundligt till bästa, så att vi måste dra honom in till byn på en kärra.

Trefaldighetssöndagen ansåg vi som en mycket stor högtid. Alla människor gick i kyrkan, ock det var ingen dans på krogen den kvällen.

Efter rågslättern firades skördefäst. Den som först fått sin säd skuren, fick en krans, som bars framför honom på en lie ock i vilken en handfull rågax var inflätade. Man sjöng, när man tågade in i byn, ock den som det gått raskast för, tågade i spetsen, med sin upptagerska bredvid sig. I dörrn stod husmodern ock räckte dem en spann vatten ock en liten kruka mjölk. Sen de varit inne ock tvättat sig, dukades kalaset fram: brännvin, öl, kött, korv ock vetebullar. Efter maten var det sång ock dans långt in på natten. Dagen därpå var det skralt med arbetet hela förmiddagen, ock på middagen vankades det sura ock salta saker. — Somliga höll också andra dagar i hälgd, såsom då man lejde ny herde o. s. v., ock då var det också dans ock nöjen hela natten.

[1] *Paútënes szrènti.*

5. Dop. Bröllop. Begravning.

Vidare skall jag berätta, hur vi förr i världen firade barndop, bröllop ock begravning.

När det nyfödda barnet blivit tvättat, lindat ock lagt i vaggan, drack fadern, jordgumman ock vem som för övrigt var närvarande, den nyföddes skål. Efter några dagar blev det barndop; men om barnet var mycket klent, skyndade man sig därmed så mycket som möjligt. Ibland hände det ju, att ett barn dog odöpt, emedan det var så klent, att det bara levde några timmar. Till dopet inbjöd man bara några grannar eller de närmaste släktingarna. När de anlänt, vankades det varken mat eller dryck, utan man for genast till kyrkan för att låta döpa barnet. När dopet var över, reste man tillbaka ock höll barnsöl hela kvällen med mat ock dryck i myckenhet. Ibland sjöng man också visor, men så stor glädje var det i allmänhet inte, för man tänkte som så: »Små barn, små bekymmer — stora barn, stora bekymmer».

När någon gick i giftastankar, måste han först utse en böneman. Friaren brukade säga: »Kära far, var så god ock bed för mig hos den eller den flickan; månne hon vill ha mig eller inte? Får du en korg, så tig för all del med det, jag skall häller inte säga något; men om hon svarar ja, så låt mig tvärt veta det!» Bönemannen sände sin hustru till flickans föräldrar, ock en sådan gumma måste, som man brukade säga, ha en flink tunga. Hon brukade börja ungefär så här: »Flickan min, nu har jag sett din fästman.» — »Vem då?» — »Jo, den eller den; vackrare pojke kan du då aldrig få.» — »Ja, den har jag nog sett; men det kan väl komma fler, inte är det värt att ge sig i lag med den förste bäste.» — »Ja, kära barn», sa gumman, »tänker du på det sättet, får du nog sitta hemma. Det är inte så säkert, att det strax kommer någon, det kan dröja ett år ock två med, ock så blir du grå.» — »Nåja, det gör väl inget, man får väl leva, fast man är gammal.» — »Ja, du vet då inte, vad du säger, mitt kära barn; nej, du ock jag skall resa till marknaden, ock där skall jag visa dig på honom. Tänk bara, en bra gård ock en snäll man! Han kommer visst att bli omtyckt av både dig ock dina föräldrar.» — Så lät flickan övertala sig ock for till marknaden med sin mor ock bönekvinnan, ock där fördes hon ihop med sin tillkommande. När de sen kommit så där tämligen överens, gick gum-

man till flickans far ock sa: »Ja, kära granne, nu har jag förlovat din dotter.» — »Åh, din skvallerkäring, du pratar då alltid så mycket.» — »Så sant jag lever, det är en bra karl, ock jäntan din tyckte mycket om honom på marknaden.» — »Kom hit, min flicka! Är det sant, vad hon säger?» — »Ja, kära far.» — »Nä, då skall mor ock du ock jag ock gumman här fara ock se, hur han har det. För när jag inte sett det med egna ögon, tror jag just inte mycket på tocket där käringprat.» — Ock när de så varit där ock kommit överens om hemgiften, firades förlovning lördagen därefter. Då kom fästmannen ock bönemannen ridande till flickans hem, där blev de bjudna att stiga in, välkomnade ock bjudna till bords. Så kom brudsätan, som blivit tillkallad redan kvällen förut, in ock förlovade dem. Brudgummen hade hon till vänster ock bruden till höger. Sen tog hon två glas brännvin ock gav dem var sitt att dricka, det kallades *użgertùvės* (»förlovningsskål»). Sen bytte de glas ock drack varandras skål. När det var gjort, tog var ock en sitt glas, ock brudsätan sa: »Nu får ni inte dricka mer. Honom kan det ju inte skada, men för flickan är det inte bra.» Efter kalaset var det bäddat för de båda nyförlovade i visthusboden. Sen kom fästmannen var lördag ock hälsade på sin fästmö, ock föräldrarna bjöd honom att stanna — »sitt ner ock ta för dig, kära måg», hette det — ock så fick han mat ock dryck. Ingen främmande var närvarande. Sista lördagen före bröllopet gjorde man upp om högtidligheten, ock sen fick man brått med att baka ock koka. Bröllopet var i allmänhet på en tisdag. Man valde ut en av brudens släktingar, som fick rida omkring ock bjuda. Flickans far brukade säga till honom: »Rid dit ock dit ock bjud hela huset, ingenstans bara en ensam; den som vill, är välkommen; den som inte vill, han slipper». Bjudaren hade lindat kransar omkring tyglarna på hästen, ock själv hade han en grön krans med rött band omkring hattkullen. I handen hade han en käpp, virad med kransar ock med en stor vit duk i toppen. På duken satt en liten klocka, ock när han kom till en gård, där han skulle bjuda, började han ringa utanför huset, för att man skulle öppna. När det var gjort, red han rakt in i förstugan; en annan öppnade stugdörren, ock så red han vidare i storstugan. Så bjöd han allesammans till bröllopet ungefär så här[1]: »Jag är bjudare, är någon hemma? Jag bjuder alla

[1] Ett dylikt tal kallas på litt. *racije;* jfr vitry. *racyja* ock pol. *oracya* »tilltal» o. s. v. (lat. *oratio*).

till bröllop, gamla ock unga. Vem som har lust, han är välkommen; den som inte vill, han kan stanna hemma. I min fars hus är allt redo, ock min fader haver eder mycket kära. Så länge faten rinna, har han eder kära, när de slutat rinna, likaså. Hästarna komma ock ha inget foder. Därför skall min fader bära till dem hö ock säga: Mina vänner, allt vad jag har, det har jag givit eder»[1]. När han hade bjudit, fick han i present en ny, vit handduk, ock sen red han till en annan gård. Ock han bröstade ock kråmade sig, som om han fått hundra daler.

På bröllopsdagen, när gästerna anlänt, gick brudens ock brudgummens släktingar var för sig, ända till brudsätan sa: »Nu kan ni allesammans gå in i storstugan ock sätta er till bords; hädanefter skall ni lyda en enda härre.» Så satte man sig ned, ock mat ock dryck bars fram. Bönemannen, som satt vid bordsändan, läste bordsbön så här: »Låt oss äta i den gode Gudens namn; sen skall vi alla med Härrens jälp fara till kyrkan.» Sen började allsammans äta ock dricka, ock somliga var alldeles fulla redan före vigseln. Så stod åkdonen färdiga utanför dörren. Det första var för bruden ock brudgummen, som satt bredvid varandra

[1] I Mitteil. d. lit. litt. Ges. II, 121 ff. meddelar Bezzenberger två dylika bjudaretal. S. st. III, 157 ff. meddelas flera dylika i den tyska översättning, som Petry ock Baudouin de Courtenay där givit av A. Juszkiewicz, *Svotbine rėda Veliůnyczu Lëtuviu*, Kazan 1880. — Schleich. Leseb. s. 113 anför ett bjudaretal från Užballen vid Mehlauken, som jag här meddelar i översättning: »Goddag, goddag, mina kära fränder! Förvåna er inte över att jag så här rider in mitt i förstun, ock inte bara dit, utan mitt in i stugan — jag är en ung bjudare, min häst är så liten. Min häst har fyra fötter, han snavar, ock min stackars tunga försummar sig, men den repar sig snart igän. Jag har så många hälsningar från brudgummen ock bruden, ock jag bjuder er på bröllop om fredag, Martin ock Anna som släktingar, ock alla andra till kvällen. Vi skall fara ifrån brudens faders gård till Guds hus, därifran till kungens krog, ock där skall vi dansa ock sjunga, var ock en efter sin förmaga. Ock när vi kommer ifrån krogen till brudens faders gård, då är där dukade bord ock krus fulla med öl, ock bakat ock kokat skall ni få att äta ock dricka, ock åt hästarna skall finnas spiltor av ask ock krubbor av ek fulla med havre. Jag har inte ridit långt, ock inte har jag sett mycket, men jag skall rida långt ock får se mycket. Mig, en ung bjudare, skall ni ge ett stort stycke linne; om inte det, så en handduk; om inte det, ett par strumpor; om inte det, ett snöre. Om ni ger mig ett snöre, så ge mig en ung flicka; ger ni mig inte en flicka, så ge mig en grön blomma i hatten. Lev med Gud, lev med Gud, mina kära fränder!» Flera sådana tal anföras av Leskien-Brugmann, Lit. Volkslieder u. Märchen, s. 270 ff. ock av Cappeller s. 30 anm.

på baksätet; på framsätet satt kusken, ock han var fint klädd ock hade en vacker piska. I ändan på piskskaftet satt en stor röd rosett. Därnäst kom musikanterna, ock sen åkte bönemannen ock gästerna. När man kom till kyrkan, var alla glada ock muntra, något väsen eller fula ord hörde man aldrig. Efter vigseln bar det av hemåt, men inte längre än till närmaste krog. Där hölls man en lång stund ock drack ock dansade, ock sen fick bönemannen se efter, hur mycket som gått åt, ock sala ihop pängar till det. När man kom hem, var en måltid uppdukad för de nygifta i visthusboden, ock där fick de äta alldeles ensamma; ingen av gästarna var med. De hade under tiden samlats i storstugan ock roade sig med mat ock dryck ock dans. Efter en stund kom också de nygifta in stugan. I ett hörn av rummet var ett s. k. »brudhörn» inrättat, där var granar uppställda. Man hade klippt foglar av svart ock vitt papper ock hängt upp i grenarna, ock där var också röda, vita, gula ock svarta band ock en säck av papper full med äpplen eller ibland potatis. Det nygifta paret satte sig vid bordet, ock hela bröllopsdagen var de mycket allvarliga ock stillsamma, de dansade inte, utan tittade bara på de andra ock pratade med gästerna. Men andra dagen stod glädjen högt i tak, ock då fick brudgummen dansa, fast blott med brudens systrar. Framemot kvällen tog man av bruden hännes krans ock band på hänne en duk till tecken på att hon nu var en gift hustru. Då fick hon också börja dansa, men blott med sin man; men ingen annan än de båda fick svänga om på golvet då. När de båda nygifta hade dansat sitt varv, satte de sig ned i hörnet, ock sen skulle några av »brudgummens bröder» — så kallade man brudsvännerna — dansa med flickorna. Sen började »bruddansen», då skulle bruden dansa ett varv med varje karl i stugan, så långt hon orkade med det. På kvällen for de nygifta hem till sitt. Tredje dagen kom de tillbaka för att hämta brudskatt: bäddar, kuddar ock klädkistor. Gästerna var samlade då också, somliga hade varit där över natten, andra hade varit hemma ock kommit tillbaka på morgonen. Sen spände de för sina åkdon ock sa: »Nu skall ni lasta på brudskatten ock följa hem bruden. Måtte Gud ge hänne lycka ock välsignelse!» Så följde man hänne ut ur föräldrahemmet ock in i hännes nya hem, ock sen for var ock en till sitt, ock hela ståten var slut.

Begravning gick till så här. När en person dött, tvättade man först liket, lade det på sängen ock bredde svepduken över det,

till dess kistan var färdig. När den var i ordning, svepte man kroppen ock lade den i kistan. Där fick den ligga tre eller fyra dagar, ock var kväll kom vakare ock sjöng vid kistan ända till midnatt.[1] Blossen brann hela natten. När husbonden eller hustrun dött i ett hus, var det stor begravning; var det en dräng eller ett barn, bjöd man bara grannarna ock syskonen, om de inte bodde för långt bort. Under tiden bakade ock slaktade man eller också köpte man av slaktaren. Öl ock brännvin köptes på närmaste krog. Det var dessutom ett gammalt bruk, att varje gäst skulle ha med sig ett mått brännvin som förning till värden i huset. Allteftersom gästerna kom, gick var ock en in i stugan ock läste sitt »Fader vår». Sen satte sig alla ned ock väntade på läraren eller prästen. De flästa, som hade någotsånär råd, tog prästen, de fattiga tog läraren. När han hade kommit, gick allesamman in i rummet, där liket låg. Rutan stod öppen, så att alla kunde se den döde. Prästen satte sig vid bordsändan ock tog upp psalmen; allesamman slog då upp sina böcker ock sjöng stilla och värdigt. När psalmen var slut, ställde sig prästen vid den dödes huvud ock läste liktalet. Sen läste han »Fader vår», ock då föll alla på knä. När detta var över, lades kistan igän ock bars ut. Då sa prästen: Utanför huset sjunger vi: Han har kämpat, han har vunnit, ock på vägen till kyrkogården: Jesus allt mitt goda är»[2]. Bärarne var säx eller åtta, ibland bara fyra, grannar eller släktingar, dock aldrig far, bror eller son. Alla följde med till kyrkogården. Där sjöng man psalmen: »Här lägga vi stoftet i mullen[3], ock kistan lyftes av bären ock ställdes på den jordhög, som kastats upp ur graven. Sen gick två karlar fram ock lyfte av locket; då kom de närmaste fram ock tog farväl av den döde, ock det var stor gråt ock förtvivlan. Så tog fyra karlar i kistan ock firade ned den i graven, ock när denna skottats igän, gick alla tillbaka för att fira gravöl, även prästen, för han ville inte gå miste om kalaset. I sorgehuset var allting uppdukat, alla satte sig till bords, ock ätandet ock drickandet

[1] Jfr det utdrag ur *Búdas senowięs Letuwiu* par Symoną Daukantą, som Geitler lämnat i Mitt. d. lit. litt. Ges. II, 238 ff., spec. s. 144 ff.

[2] De litauiska begynnelseorden äro resp. *Gérą kórą kowawáu* ock *Jĕzus máno mĕlùsis*. Det senare har jag trott mig kunna återgiva med begynnelseorden i Sv. Ps. 215, det förra med Sv. Ps. 401 v. 3.

[3] Lit. *Dabàr més kúną pàkasim*.

började. Först fick man endast vetebröd, öl ock brännvin, men sen kom det fram kött, stek o. s. v. När prästen läst bordsbön, började kalaset, ock det hände ju ibland, att somliga tog sig för mycket till bästa, för det var inte alla som tänkte på det passande, ock så hände det, att begravningen blev lika glad som ett bröllop. — Hos polackarna gick grannarna för att »klaga», när den döde låg i kistan. De grät ock skrek ock sa: »Varför har har du dött? Har du icke kött ock surkål ock gröt?» o. s. v. o. s. v.[1] Ibland har det varit så hos oss också, som jag hörde av mina föräldrar, men det bruket har för längesedan upphört.

6. Vidskepelse.

Så levde ock dog våra förfäder, ock jag tror för min del, att det blott i ett avseende är bättre ställt i Litauen nu för tiden: vi tror inte på sådan vidskepelse ock har inte så många sådana bruk nu, som man hade förr i tiden. Jag skall tala om för er, vad jag med egna ögon ock öron sett ock hört.[2]

På julaftonen plägade man koka ärter, ock i spadet blötte man en halmkärve.[3] Sedan gick man ut i trädgården ock strök med kärven på äpple- ock päronträden, för att de skulle bära mera frukt ock häxorna inte skulle ha makt att skada dem.

Vid midsommar gick man ut på åkrar ock ängar ock plockade Johannesört, ock varje husmoder hade en knippa med sig hem.[4] Den bars emellertid inte in i huset, utan man hämtade en knippa brännässlor ock band dem tillsammans med Johannesblomstren. Sedan hissades hela knippan upp på en stång, som stod på gården. Om den dagen därpå fallit i marken, sa man: »I natt har häxorna ridit på kvasten, men de har bränt sig i ändan». Sen sattes kvasten upp igän ock fick sitta till St. Pärs dag (29 juni); då tog man in den ock använde den.

[1] Jfr Mitteil. II, 245.

[2] Jfr härtill Bezzenberger Lit. Forsch. ss. 61—91.

[3] Dembowski Mitteil. III, 506 omtalar, att man i stallet strödde ut ärter korsvis i hörnen ock ropade: *ka asz turiu, su tům metu* »vad jag har, strör jag ut med det här». Vad D. drar fram för att förklara ordet *koczia* »jul», torde knappt vara riktigt eller är åtminstone mycket osäkert.

[4] Även abrodden, *Artemisia Abrotanum*, ansags vara en dylik midsommarblomma, som blott blommade på midsommarnatten, jfr Mitteil. III, 510.

När någon blev sjuk, skickade man aldrig efter läkare. Man smorde den sjuke med läkeörter, ock ofta läste man också över honom, isynnerhet när han hade tandvärk eller ont i bröstet.[1] Det var vanligen en gammal »klok gumma» som utförde »läsningen». Tillfrisknade den sjuke, fick hon bra betalt; dog han, fick hon ingenting.

När en kvinna låg i barnsnöd, tog två gummor hänne i hand ock ledde hänne runt stallet, för att hon lättare skulle föda. Var inte det galenskap, så säg?

Många försiktighetsmått tyckes också ha använts, när någon skulle ut på resa. Man gjorde korstecken över seldonet o. s. v. Man fick inte brodda hästarna annat än på framhovarna; om de inte kunde gå, broddades högra bakhoven. Den vänstra fick inte broddas, »för», hette det, »den hör djäfvulen till».

När plöjningen skulle börja, skar man en pinne av rönnträd ock stack in den i oket, för att oxarna skulle lyda ordentligt. Ock när de gjort det, sa husbonden: »Var det inte bra, att vi hade litet trolleri för oss?»

När en ko inte gav mjölk, hette det, att hon var förhäxad. Men det var inte alla som trodde det. Det var en gång två bönder i en by, den enes kor gav mjölk, den andres inte. Då sa den förre: »Hör, granne, dina kor får alltid stå på trädan till långt in på förmiddagen, medan mina äter vicker ock klöver. Försök du med det, så får vi väl se!» Bonden gav sina kor vicker ock klöver, ock sen mjölkade de lika bra som den andres.

När husbonden dött i ett hus, gick man alltid först till bikuporna, knackade på dem ock sa: »Far är död». Sen gick man omkring i stall ock fähus ock upprepade samma sak, för man trodde, att annars skulle kreaturen inte lyda den nye ägaren. Det var ett hedniskt bruk.

Förr i världen trodde folk, att somliga gamla gummor som de kallade *laumės*[2], bytte bort barnen för barnsängskvinnorna. Far min berättade en gång för mig, att när han var tio år gammal, hade hustrun i gården fått ett barn. Det bytte rået bort; hon lade dit sitt eget ock tog hustruns. Men drängen, som låg i stallet ock inte kunde sova den natten, hörde, när rået kom med barnungen; hon gick rakt in i stallet ock lade den där; då sprang

[1] Diverse kurer ock »läsningar» anföras hos Bezzenberger Lit. Forsch. s. 70 ff.

[2] Åtskilligt berättar om dessa hos Schleich. Leseb. s. 170—202.

drängen fram ock tog barnet. När rået kom tillbaka ock fick se, vad som hänt, sa hon: »En annan gång skall jag nog få fatt i dig». På morgonen gick drängen in med barnet; då sa hustrun: »Är du galen? Jag har ju en unge här, ock så kommer du med en till.» Drängen svarade: »Giv mig bara den, ock tag den här i stället, för det är den rätte.» Sen tog han fram en yxa, lade trollungen över tröskeln ock högg av den huvudet. Sen var det ingenting att göra för rået. — Ja, det var en flink pojke. En annan gång, när han var ute, kom han till ett tjärn, ock där fick han se samma rå, som höll på att tvätta några barnungar, som hon tagit i gårdarna. Han sa åt hänne: »Vad gör du där, kära mor?» I detsamma gick han bakom hänne ock stötte hänne i vattnet.

Många sa, att den ock den käringen var ett sådant där rå, ock vi, dumma barnungar, trodde dem ock var rysligt rädda. Men det var naturligtvis inte sant.

En av mina grannar trodde också på *vilutė*. Han var mycket fattig, ock en gång skulle han ut med 10 daler. Han visste sig ingen råd, ock till slut på kvällen gick han ut på mossen. Där satte han sig i mörkret ock började ropa: *Vilutė, Vilutė!* Han trodde, att hon skulle komma till honom med pängar, men det blev naturligtvis ingenting av, han fick gå hem med lång näsa.

Om *Aitvaras* trodde man, att han bar till folk pängar ur andras kistor. När någon hade gott om slantar, sa folk: »Han står i förbund med A.» Mina föräldrar berättade, att den som A. skaffade åt, den åt han tillsammans med. Han kunde anta mänsklig gestalt, ock många hade sett honom flyga mitt i natten, lång som en stör ock röd som eld. I början förde han med sig trasor, gamla skor ock löss; den som inte tog emot det, han fick ingenting mer. Men den som tog emot det, honom skaffade A. pängar ock spannmål ock allt, vad de ville ha. När han kom med pängar, var han röd; när han kom med vete, var han svart, ibland vit; ock när han ingenting hade med sig, syntes han inte alls. Men han ville också ha lön för sitt besvär ock sa ibland till husmodern, att han ville kyssa hänne. Ock hans kyssar var inte goda; för där han kysst, blev ett brännsår, ock ofta följde döden efteråt.

Sådana barnsligheter trodde våra förfäder riktigt fast på; det gör inte klokt folk numera, ock det är väl det.

———

Table des matières.

Le Livre de M. CAPPELLER »*Kaip senëji Lëtuvininkai gyveno*« (La vie des anciens Lituaniens), dont j' ai donné ci-dessus une traduction suédoise, contient les parties suivantes:

Suecica in der polnischen literatur.

Von **Alfred Jensen.**

Im j. 1904 erschien das buch »Svenska bilder i polska vitterheten» als ein erster versuch eine übersicht des auf Schweden sich beziehenden materiales in der polnischen literatur älterer und neuerer zeit, vorzugsweise poetischer art, zu gewinnen. Das interesse, womit diese bescheidenen forschungen von sowohl schwedischer wie polnischer seite aufgenommen wurden, hat den verfasser veranlasst eine kleine nachlese zu machen, hauptsächlich auf grund weiterer nachforschungen in slavischen bibliotheken.

I.

Abgesehen von ZBYLITOWSKI's mehr geschichtlich als eigentlich poetisch bemerkenswertem epos *Droga do Szwecyi* (Kraków 1597), einer gereimten, panegyrischen beschreibung der krönungsreise Sigismund's nach Schweden i. j. 1594, dürfte die schlacht bei Kirchholm das erste geschichtliche ereignis gewesen sein, das die damaligen poeten zu dichterischen, allerdings sehr trockenen und phantasielosen bearbeitungen inspirierte. Ein ironischer zufall der geschichte wollte dabei, dass der erste poetische lobredner des polentums den schweden gegenüber ein geborener schwede wurde.

Es war LAURENTIUS BOJERUS (WAWRZYNIEC BOJER). Geboren in Stockholm 1563, trat er in die jesuitenschule zu Krakau i. j. 1587 ein und starb in Braunsberg am 13 febr. 1619. Er schrieb mehrere lateinische gedichte[1], darunter das jedenfalls wichtigste: *Carolomachia*[2]. Der vollständige titel dieser in lateinischen hexametern abgefassten siegeschronik lautet:

[1] Siehe Wielka encyklop. powsz. ilustr. T. IX. Warszawa 1893.

[2] Erwähnt in Schück's Svensk litteraturhistoria (s. 418).

Carolomachia. Qua felix victoria, Ope Divina, auspiciis Serenissimi et Poten: SIGISMUNDI III. Poloniæ et Sueciæ regis, magni Lithuaniæ ducis etc. etc. per Ill:um D. Ioann: Carolum Chodkiewicium Comitem in Szklow et Bychow, Samogitiæ et Derpati Capitaneum, nec non Livoniæ Præsidem, et M. D. L. Generalem militiæ Ducem etc. etc. de Carolo Duce Sudermanniæ S. R. M. Perdvelli V. Kalend. Oktob: A. D. 1605 in Livonia sub Kyrkholmum reportata, narratur. Seren: Principi Wladislao a Christophoro Zawisza, in alma Vilnensi Academia. Societ: JESU, studioso, D. D. Vilnæ. typis Academicis S. J. Thomas Lewicki A. D. M. C. VI.

Das gedicht, aus 60 druckseiten und etwa 2,100 hexametern bestehend, findet sich nunmehr nur in 3 exemplaren und zwar in der Jagiellonischen bibliothek in Krakau, in der K. bibliothek in St. Petersburg und in der städtischen bibliothek in Riga. Als verfasser wird am titelblatte CHRISTOFORUS ZAWISZA, der künftige polnische feldherr, bezeichnet; es steht aber ausser zweifel, dass BOJER, der sich auch übrigens von pseudonymen bediente (als verfasser von der »Pompa Casimiriana», Wilna 1604, nannte er sich Emilian Engsler), das poem geschrieben hat und seinen namen hinter dem des adeligen studenten verbarg, dessen mentor er in Krakau war. Schon einige jahre nachher wurde eine polnische übersetzung der Carolomachia von dem jesuiten Jan Ejsymont in Wilna gedruckt. Diese übersetzung ist leider verschollen. Der letzte bekannte inhaber des seltenen werkes soll (nach Estreicher, Bibl. polska B. IX. s. 237) Michał Balinski († 1864) gewesen sein.

Die Karolomachie, wo geschichte mit rhetorischer prosa in epischen versen gemischt ist, besteht aus fünf gesängen: *Apparatus Sudermannicus, Accessus Chodkievicianus, Explicatio copiarum et pugna, Fuga hostium* und *Vilna triumphat.* Die schwerfällige, poetisch ungeniessbare epopée ist mit drei dedikationen versehen: 1:o) an den princeps Vladislavus, 2:o) an Car. Chodkievicz, 3:o) an dessen Sohn Perill: D. Hieronymus Chodkievicius, und hat als supplement 11 strophen »Prosphonemata Victori». Weder für die geschichtsschreibung noch für die lateinische dichtkunst dürfte sich ein eingehenderes studium lohnen. Schon der anfang zeigt die willkür, womit der fleissige versemacher das klassische metrum behandelt:

Ausa ducesque cano, Litauique trophea Gradivi.
Armatos CAROLOS cano, quos Boreætidis oræ
Urbs RIGA infestis vidit concurrere signis . .

Von feldherren auf der schwedischen seite werden genannt: H. Brantus, Linderson, And. Stivet und Reinoldus Engels.

*

Weit belangloser in historischer hinsicht, aber litterarisch mehr erwähnungswert, trotz den holperigen polnischen alexandrinen, ist die versifizierte lobrede von SYMON SZLASKI 1605, *Pamiatka albo Columny niesmiertelnosci* . . . . über Chodkiewicz' sieg, die schon in meinen »Svenska Bilder» (s. 59) kurz erwähnt ist. Das inhaltsleere, langweilige gedicht besteht aus 29 strophen nebst dedikation, einer abschliessenden 'Mogila' und 'Rytm zazdrośći':

Nie drzewiey przestan walczyć aż cie cnota skroci,
A ludzka na cie z gniewem nienawisc obroci.

Die polnischen helden, auf die sich diese paarweise gereimten huldigungen beziehen, sind der reihe nach: Jego Mósć Pán Hetman Jan Karol Chodkiewicz, der Herzog von Kurland, Lacki, Jan Sapieha, Dąbrowa, Kosakowski, Boruchowski, Giedroyc, Wielamowski, Gąsiewski, Dzikowski, Wilczowski, Rossa, Niewiarowski, Wincent Woyna, Mlodzki, Solomski, Repecki, Jan Czudowski, Janusz Kisza, Bialozor und Woyciech Mostwil. Da die polnischen streitkräfte in der glänzenden schlacht relativ gering waren (höchstens 5,000 mann), darf man wohl annehmen, dass die allermeisten höheren offiziere polnischerseits gewissenhaft aufgezählt worden sind. Der kern des gedichtes ist immerhin die panegyrik über den litauischen grosshetman Chodkiewicz, der von Mars, Pallas und Sława mit reichlichen tugenden geziert wird und ausserdem schon durch den glücklichen feldzug nach der Moldau berühmt war. Auch dem Jan Sapieha wird besonderes lob gespendet, weil er »tapfer die schwedischen augen durch den blutigen Mars trübte».

*

Auch sonst wurde der sieg bei Kirchholm in schwerfälligen versen, sowohl lateinisch wie polnisch, gefeiert, so z. b. von dem hervorragenden humanisten SZYMON SZYMONOWICZ († 1629): *Tropheum* . . . . . etc. 1605, und nach der Wielka encyklop. ilustr. soll der k. sekretär STANISLAW BARTOLAN († 1618) in seinem werkchen *Sigismundi III, Poloniæ et Sueciæ regis, insignis ex Carolo victoria* (1606) einige interessante details angeführt haben. Von dieser druckschrift scheint doch kein exemplar mehr vorhanden zu sein.

Schliesslich teilt der fleissige sammler K. Wł. Wojcicki in der Biblioteka starożytna pisarzy polskich (Warszawa 1854) eine alte druckschrift von 8 seiten mit, die für die schwedische geschichte vielleicht etwas bemerkenswertes bietet. Sie heisst: *Nowiny z Inflant, O szczęsliwey porazce, ktora się sstáła nád Károlusem Ksiazęciem Sudermánskim, przez Jeo M. Páná Janà Károlá Chotkiewiczá, naywyzszego Hetmáná W. X. L. Dniá 27. Septemb: u dzien S. Stànisłáwá, Roka 1605. W Krakowie, w drukárni Mikołáiá Szárffenbergera. Roku Panskiego 1605.*

Die nach der im grossen ganzen fruchtlosen schlacht bei Kirchholm folgenden ereignisse, wo es sich schon bald um Polen selbst handelte, verdrängten gänzlich diesen historischen namen aus der polnischen dichtung, und erst in der zweiten hälfte des XIX jahrhunderts erhob sich eine poetische stimme, um die erinnerung des sieges wieder zu erwecken. Es geschah durch das epos *Potrzeba Kircholmska*, Kraków 1863. Das aus paarweise gereimten, 10-silbigen jamben (35 druckseiten) bestehende gedicht trägt am titelblatt den verfassernamen ALEXANDER MOROZ, der mit dem historiker KONSTANTY HOSZOWSKI († 1884) identisch sein soll. Dichter war Hoszowski nicht; seine literarische produktion bezieht sich fast ausschliesslich auf geschichtsschreibung. Als probe des poetischen stiles des schon vergessenen heldengedichtes sei folgender auszug genügend:

Bo odkąd Waza berłem jego włada,
Nad Polskę samo rozległa się : biada.
I dziś w Inflantach wróg się we krwi pławi,
A Zygmunt Waza grą w piłkę się bawi.
Oddany Niemcom, Polakow nie lubi,
Szwecyi nie zyszcze, a i Polskę zgubi[1].

II.

Durch den schwedischen feldzug in Polen 1655—56 wurde die polnische dichtkunst mit einem gewaltigen historischen material bereichert, das in der epopée von der Częstochowa-belagerung

[1] »Von der zeit an, wo die Wasa-dynastie das polnische scepter führt, hat sich elend über Polen verbreitet. Heutzutage schwimmt in Livland der feind in blut, und Sigismund Wasa amüsiert sich mit ballspiel. Den deutschen untertänig, liebt er die Polen nicht; er bringt den Schweden keinen gewinn und verdirbt auch Polen».

seinen höhepunkt erreichte. Meine übersichtliche darstellung des Częstochowa-stoffes in poetischer hinsicht ist insofern auch von historischer bedeutung gewesen, dass ein schwedischer geschichtsforscher, der archivar Dr. THEODOR WESTRIN, sich dadurch angeregt fühlte, wissenschaftliche untersuchungen über die berühmte belagerung des berühmten klosters auf Jasna Gora zu machen, durch welche forschungen sowohl die persönlichkeit des immerhin tüchtigen abtes Kordecki, des verfassers der 'Gigantomachia', wie die wirkliche bedeutung der belagerung in ein neues, klareres licht gestellt worden sind.

Zu den in den »Svenska bilder» schon angeführten gedichten, die sich auf diese kriegerischen ereignisse beziehen, sind noch einige neue beiträge hinzuzufügen.

Das wichtigste ist ein manuskript, das in der K. bibliothek in S:t Petersburg unter sign. *Pol'skoe* Q XIV N:o 13 aufbewart ist. Die sehr deutliche handschrift, die ich im april 1905 gelegenheit hatte einzusehen, trägt den titel: *Relacya Zmudzkiego weyscia y wyiscia ze Szwedzkiey opieki*, aus c:a tausend verszeilen auf 23 blättern in 4:o bestehend. Vor dem gedichte ist folgende bemerkung geschrieben: »Authorem tego skryptu iest ktoś z Domu Kryspinowskiego, ile mozno koniekturowac.» Vor dem titelblatte ist ein koloriertes blatt angebracht, mit bildern von dem polnischen adler, dem litauischen pogon und Samogitien's wappen: einen bären mit einem schwert, an dessen spitze ein befiederter hut befestigt ist. Unten steht die devise: »Laus Virtus Gloria perennis — Non desistam — Nunc si potero — Quousque vixero.»

Das epos, das mit einer in polnischer prosa geschriebenen widmung an den könig Jan Kazimierz eingeleitet wird, beginnt mit folgender, dem sapfischen metrum nachgeahmten strophe, das in dem ganzen gedichte angewendet ist:

Paday się zazdrość, Prawdo przetrzy Oczy
Niecierp nad sobą cięszkiey ktora broczy
Chlubą wszeteczną dzis cnotliwych w wierze
A to wtey mierze.[1]

Das »heldengedicht» ist in der tat nur eine gereimte chronik, mit schwülstigen gefühlsphrasen geziert und originalität oder poetischer schönheit gänzlich bar, durfte aber ein gewisses inte-

[1] »Es falle der neid! Die wahrheit reibt sich die augen. Dulde nicht die eitle ruhmredigkeit, die erschwert und besudelt, sondern besing' die tugendhaften in versen folgenden masses!

resse beanspruchen können, weil der mutmassliche verfasser, Kryszpin, an den geschilderten ereignissen selbst teilgenommen hat. Es besteht aus fünf gesängen. Der erste, *In Zoylum* genannt, fängt mit einer patriotischen invokation an und behandelt den verrat und den angriff der schweden. Hier einige proben:

O iak dzien straszny, o iak utrapiony
Niemasz posiłku Zmudze z zadney strony
Niemasz o kogo uprzec ufney rady
Boi się zrady.
— — — — — — — — — —

Tym czasem Polny Hetman Szwedzki ziedzie
Ktory strawiwszy kilka dni biesiedzie
Przezierał woyska w Obozy przyięty
Finsko przeklęty.

W tym razie Moskal blisko nieproznuie,
Ogniem y mieczem okrutne grassuie.
Wsplosz trakt Kowienski Miasta pali
Na Zmudz się chwali.

Niezrozumiana między Monarchami
Rzecz, iaka liga Moskwy ze Szwedami.
Lubo to znaczno ze się dzielą Panstwem
Czemusz Tyranstwem.[1]

Der zweite gesang, *Puncta Konfederaciey Zmudzkiey*, erwänt die ankunft Skitt's (Benedikt Skytte) zu den verhandlungen mit den polen, ebenfalls den grafen Magnus (Gabriel De la Gardie) sowie ein gastmahl, wo »die schwedischen köpfe betrunken wurden». Das dritte kapitel besteht aus 6 seiten lateinischer prosa mit der über-

[1] »O welch ein schrecklicher tag! O wie qualvoll! Von keiner seite, o Samogitien, hast du hülfstruppen. Niemand hast du, an dessen vertrauensvollen rat du dich klammern könntest. Fürchte dich vor den verrat! . . . .»

Das übrige ist fast unmöglich wörtlich zu übersetzen wegen der unklaren form und der offenbaren reimnot des schreibers. Der kurze sinn der vielen wörter ist jedenfalls, dass gefahren von allen seiten lauern: teils hat der schwedische befehlshaber seine truppen (auch die aus Finland?) im lager gemustert; teils »grassiert» der russe mit feuer und schwert in der nähe und verheert die städte in der umgebung von Kowno. Die schwedisch-russische liga bereitet sich dazu, das polnische reich den tyrannen zu zerteilen — »eine unter den monarchen unbegreifliche sache!»

schrift: *Kopia pakt sromotnych z panstwem Szwedzkim albo Poddanstwo w niewolę, rezolucya cnotliwych windykowane.* Der folgende abschnitt enthält poetische betrachtungen über den schmachvollen vertrag und beginnt mit folgender strophe:

Potomne wieki niech z tey wiadomości
Biorą przykłady iak Szwed co odmienności
Posiada Panstwa, sposobami chodzi
I iako zwodzi.[1]

Schliesslich wird aber der schwedische befehlshaber REBINDER von Kryspyn (dem verfasser des gedichtes selbst oder irgend einem seiner verwandten) geschlagen. Die kriegsschilderungen, etwas lebhafter als der trockene anfang, finden mit dem abziehen der schwedischen truppen ihren abschluss; details oder namen, die sich auf Schweden beziehen, sucht man doch vergeblich. Das langweilige werk krönt als *Apostrofe* eine lobrede über den lorbeerbekränzten könig Jan Kazimierz, das hehre vorbild vaterländischer tugenden:

Głosne Tryumfy niechay laura kładzie
Na skronie Panskie a Ty nas w zakładzie
Sprawny, w oyczystym prawie y w przymierzu
Cny KAZIMIERZU!»

Ein gewisses interesse bietet eine ebenfalls in der K. Petersburger-bibliothek sub sign. *Polonica* F IV 265 aufbewarte handschrift, die eine stark verkürzte prosaische umarbeitung von SAM. TWARDOWSKI's *Wojna domowa* ist: *Historia o Buntach Chmielnickiego i innych woynach. Trwały te woyny przez lat 12. Krotko zebrana z xięgi Samuela Twardowskiego wirszem pisana y do druku po smierci jego podana Roku 1681. W Kaliszu.* (24 blätter).

In derselben bibliothek finden sich sub F IV 265 elf blätter, die eine übersichtliche prosaische darstellung von dem feldzuge 1655—56 bringen und zwar mit dem sonderbaren titel: *Rewolucya Szwedzka: Szwedzi do Polski idą.* (»Die schwedische revolution. Die schweden ziehen nach Polen.»)

[1] »Möge die nachwelt aus dieser kunde beispiele holen, wie der schwede durch wechselnde umstände reiche in besitz nimmt, durch welche mittel er dazu kommt und wie er verführt».

Von rein historischem wert ist aber ein aus 189 blättern bestehendes manuskript in der Petersb.-bibliothek (Polon. F IV 24): *Examina więzniow szwedskich y szpiegow rożnych.* Es sind tagebuchsnotizen vom 15 aug. 1621 bis 6 aug. 1622, dabei 35 blätter korrespondenz zwischen Gąsiewski und dem feldmarschall Herman Wrangel betreffs des austausches von kriegsgefangenen.

Durch liebenswürdige vermittelung des Herrn Univ.-Professor Dr. W. Bruchnalski in Lemberg habe ich eine genaue abschrift des undeutlichen manuskriptes. das sich in der bibl. Ossol. im cod. pap. N:o 240 (seiten 319—20) befindet — eine variante des beliebten themas von dem klagenden gespräche Carl Gustav's mit seinen geschlagenen und verschollenen feldherren. Diese variante, die sich von dem gedruckten exemplar in derselben bibliothek wenig unterscheidet, scheint mit der in der bibl. Jagiell. in Krakau sub n:o 36 (siehe »Svenska bilder» s. 112--114, 117—118) beinahe identisch zu sein.

Krola Szwedzkiego Rozmowa z swoimi Regimentarzami w Polszcze in Anno 1657.[1]

Szwed kochanków zwoływa na poszełki sobie,
Lecz z nich iedni iusz w błotnym. drudzy w wodnym grobie.
Załobliue do Jego vszu echo daiąm,
Na wołanie Jego z płaczem się odzywaiąm.

Prośba żałobna króla Szwedzkiego do swych officyerów:

Landgrafie, mòy kochanku, przybądź Szwagrze drogi,
Tyś mnię w Polszcze obiecał wystawić na nogi!

---

[1] In übersetzung:

Gespräch des schwedischen königs mit seinen regimentkommandeuren in Polen in anno 1657.

Der schwede ruft seine lieblinge um hülfe an,
aber von ihnen sind schon einige in morastigem, andere in wässerigem grabe.
Ein klagendes echo zu seinen ohren ich bringe,
auf seinem rufen mit weinen ich antworte.

Klagebitte des schwedischen königs an seine offiziere:

Landgraf, mein liebling! Komm' hieher, theurer schwager!
Du hast versprochen, mir in Polen auf die beine zu helfen.

R. Szczerość moia ku tobie toć przyobiecała,
Lecz iey srogość Sarmacka krzewić się nie dała,
Ciało moie w Kościenie sprośnie położywszy,
W nieznaiomy kray z Lesznem posłali spaliwszy. —
Gdzieś teraz, Radziwile, Bracie vlubiony?
R. Tatar mię wziął, — nie wiem, czy będe przywròcony. —
Etchen(?), nad cię mędrszego nie miałem w swym obozie!
(R.) Polak mię niedyskretny precz powiòdł w powrozie. —
Wittemberku, Hetmanie, przybądź z swoiąm dzielnościąm,
Dobrym los miał za Twoiey rady subtelnościąm!
R. Pròżne Twoie wzywanie, Kròlu, trudno przybydź,
Z nieprzyiazney się moiey nie podobna wybić! —
Więc Ty, Königsmarkū, przybądz w swoiey sile,
Ratūy co wskok, ūpadam, a pociesz mnie mile.
R. Daremna twa nadzieia, nie wydołam temū.
Padłem na chciwy obłow Gdańskū potężnemu! —
Oxensternie wyborny, Vice roiu Rūski,
Czemū mię nie ratuiesz w tey Imprezie Pruskiey?
R. Bodaybym był w swoiey ziemi swym się dobrym cieszeł,
Niżelim się do tak srogich Narodów pospieszył! —
Wrzeszewicu subtelny, tyś na głowę moia
Miał czeskąm koronę włożyć — a gdziesz słowo Twoie?!

R. Meine aufrichtige gesinnung zu dir hat dieses versprochen,
aber die sarmatische grausamkeit gastattete mir freie bewegungen nicht.
Mein körper wurde in Koscien schändlich beerdigt,
wohin er in unbekannte gegend von Leszno verbrannt gebracht wurde. —
Wo bist du jetzt, *Radziwill*, geliebter bruder?
R. Der tatar nahm mich gefangen. Ich weiss nicht, ob ich zurückkehren werde. —
Eschen! Einen tüchtigeren mann als dich hatte ich nicht in meinem lager.
R. Der pole hat mich rücksichtlos am seil fortgeschleppt. —
Wittemberk, hetman, komm' hieher mit deinen streitkräften!
Einen guten erfolg brachten deine scharfsinnigen ratschläge.
R. Vergeblich ist deine mahnung, könig! Schwer ist es zu kommen.
Unwahrscheinlich ist es aus dieser unannehmlichkeit zu entschlüpfen. —
Komm' denn du, *Königsmark*, in deiner kraft!
Rette mich schnell, damit ich nicht falle, und tröste mich liebevoll!
R. Fruchtlos ist deine hoffnung. Ich bin dessen nicht fähig.
Ich fiel als willige beute dem mächtigen Danzig. —
Trefflicher *Oxenstern*, vice könig von Rus!
weshalb rettest du mich nicht von diesem preussischen angriff?
R. Lieber hätte ich mich in meiner heimat mit meinem gut getröstet
als zu diesen scheusslichen völkern zu eilen. —
Scharfsinniger *Wrzeszewic*, du hättest auf mein haupt
die čechische krone setzen sollen. Wo ist dein wort?

R. Kontentuy się Szwecyam, iam swóy dług zaplaczeł,
Gdym pod Lübrzem sam siebie y woysko straczeł! —
Kanterstein z Leuenhauptem, kendy się tulicié,
Żc o moim nieszczęściu namniey nie myślicié?
R. Trafieliśmy mizerni na takiego gościa,
Który Nas na swewola zagnał do Zamościa. —
Englowie . . . . (?) coście mnie asz do Rzymskiego
Miasta prowadzić mieli, w wszem świecie sławnego?
R. Prowadzić nie będziemy, iusz ieden z nas zginał,
A drugi do Szczecina przed Tatarami zapłynał. —
Bohatyrze Przezacny, Synu Graffa z Turna cnego!
(R.) Głowęm straczeł pod Rygam dla ratunku twego. —
Alszteynie, Rycerzu, tyś mnię często bronieł.
(R.) Tatarzyn mi łeb vczał iak mię prędko zgonieł! —
Waymarczyku, iak ci się gdzieś teraz powodzi?
R. Cieć mój tylko po świecie, miły Królu, chodzi! —
Starodawny mój sługo, gdzieś iest, Israelu?
(R.) Szabla mnie ziadła a przy mnie tosz podkało wielu. —
A ty, Xiaże z Anhaltu, trzymasz się fortece?
(R.) Podałem ia: nie mogły iey wytrzymać ręce! —
Waldek, Brünel, z swoim woyskiem przybywajcié skokiem!
(R.) Nie przybędziem: oczy nam wszystkim zaszły mrokiem! —

R. Begnüge dich mit der schwedischen krone! Ich habe meine schuld schon bezahlt,
als ich bei Lubro(?) mich selbst und mein heer verlor. —
Kanterstein und *Lewenhaupt,* wohin seid Ihr geraten,
dass Ihr an mein unglück gar nicht denket?
R. Wir stiessen leider an einen solchen gast,
Der uns bis nach Zamosc mutwillig trieb. —
Ihr, beide *Engel,* die Ihr mich bis zu der römischen stadt, der weltberühmten, begleiten solltet?
R. Begleiten werden wir nicht, denn einer von uns ist schon vernichtet.
Der andere ist nach Stettin wegen der tataren gesegelt. —
Und du, vornehmer held, der sohn des grafen von *Turn?*
R. Meinen kopf verlor ich bei Rügen um dich zu retten. —
Holstein, ritter, du hast mich oft verteidigt.
R. Der tatar hieb mir den schädel ab, so dass er mich sofort verdarb. —
Du von *Weimar,* wie befindest du dich jetzt?
R. Nur mein schatten wandelt noch in der welt, lieber könig. —
Mein altbeprüfter diener *Israel,* wo bist du?
R. Der säbel enthauptete mich, und viel übel traf mich. —
Und du, fürst von *Anhalt,* hältst du die festung?
R. Ich lieferte sie aus, denn meine hände konnten sie nicht bewahren. —
Waldek und *Brunel!* Reitet schnell hieher mit euren truppen!
R. Wir werden nicht anlangen: unsere augen sind von allerlei finsternis getrübt. —

Tobie, młody Könixmarkū, rey[?] przynamniey przydzie
Prowadzić, nim ociec z więzienia wyndzie.
(R.) Próżno, Królu, bo ia iusz o woynie nie myślę,
Ma rzecz do sądnego dnia pływać nurkiem w Wiślę! —
Nasań, xiąże bogate, ty mnię wesprzey łupem!
(R.) Zdobyczey się nie pytay, jużem został trupem! —
Co czynisz, mądre xiąże, bracie moy, de Kroia?
(R.) Radbym wszedł w Pomorskam, mało mam confoia! —
Electorze, stóy przy mnie, tyś mi przysiągł wiernie!
(R.) Po dyable, iusz obadwa giniemy mizernie! —
I także iusz od wszystkich będę opuszczony?
Bodaybym nie był w Polskie nie pomyślał strony!
Cudza rada barzo mi wiele zaszkodziela,
Żałościwa swewolą iakże mię zwarzeła!

*

Der in den »Svenska bilder« (s. 116) erwähnte *Satyrus rudis de eliberatione Cracoviæ et bello suecico, Cracoviæ apud viduam et heredes Christophori Schedel 1658*, ist ein aus 2017 hexametern bestehendes heldengedicht (ohne epische komposition und ohne 'helden'). Anfangs ist das lateinische gedicht überwiegend sarkastisch-komisch, was durch den polnischen 'makkaronismus' noch kräftiger betont wird. Im ganzen kommen doch nur gegen 300 slavische wörter vor, und im laufe der schilderung wird der ton ernst und die sprache rein lateinisch. Der verfasser ist nicht be-

---

Du, junger *Königsmark,* mögest wenigstens kommen
um mich zu begleiten, bevor dein vater aus dem gefängnisse entlassen wird!
R. Umsonst, könig, denn ich denke nicht mehr an krieg.
Bis zum jüngsten gericht wird es meine sache sein in der tiefe der Weichsel zu schwimmen. —
Nassau, reicher fürst, stütze mich mit beute!
R. Frage nicht nach beute, denn ich bin schon eine leiche. —
Was machst du, weiser fürst, mein bruder *de Croix?*
R. Gerne wäre ich nach Pommern gekommen, aber ich habe zu wenig gefolge. —
Kurfürst, steh' bei meiner seite! Du hast mir treue geschworen.
R. Zum Henker! Alle beide verderben wir elendiglich.

Also werde ich schon von allen verlassen?
O, hätte ich nie an polnische länder gedacht!
Fremder rat hat mir sehr geschadet
Und mich durch elenden mutwillen arg getäuscht.

weisbar bekannt; man hat aber auf den sohn des fürsten Jerzy Seb. Lubomirski, kronmarschalles etc., der sich in dem kriege auszeichnete und dem das gedicht gewidmet ist, geraten. Dieser sohn, STANISLAW HERAKLIJUSZ LUBOMIRSKI († 1702), war bei dem betreffenden zeitpunkte nur 18 jahr alt und soll nachher die urheberschaft bestritten haben — allerdings erst auf seinen alten tagen, nachdem er sich durch philosophische und religiöse schriften bemerkt gemacht hatte. Durch einen glücklichen zufall ist es mir gelungen ein exemplar dieses überaus seltenen werkes zu bekommen, wovon sonst nur zwei exemplare (in der bibliothek der Akademie der Wissenschaften in Krakau und in der K. bibliothek in Stockholm) bekannt sind. Als litterarischer beitrag zu der zeitgeschichte von einem augenzeugen dürfte 'Satyrus rudis' eine notiz von den betreffenden geschichtsforschern verdienen können.

*

Ein rein historisches interesse haben die von dem zeitraume 1655—1660 herrührenden abschriften, die K. Wł. Wojcicki in der »Biblioteka starożytna pisarzy polskich» (Warszawa 1854) publiciert hat. Sie enthalten drei berichte über den schwedischen feldzug. Bemerkenswert ist schliesslich der ebenfalls von Wojcicki i. j 1852 herausgegebene *Pamiętnik spisany pod czas wojny szwedzkiéj od roku 1655 do 1660* von *Jan Stefan Wydżga*, dem damaligen bischof von Ermeland, später erzbischof von Gnesen.

III.

Zu den belletristischen werkchen des XVIII jahrhunderts, die von geringem poetischem werte und von noch geringerer historischer bedeutung sind, möge hier nur als kuriosität ein kleiner nachtrag erwähnt werden: es ist eine höchst konfuse und jeder geschichtlichen wahrscheinlichkeit trotzende erzählung aus der regierungszeit Gustav Wasa's von IGNACY BYKOWSKI (262 seiten, kl. 8:o). Das sonderbare buch, in Warszawa 1797 gedruckt, stammt von der politischen auflösungsperiode Polens, wo kleine skribenten sich für Gustav Wasa und seine schwedische revolution lebhaft interessierten. Auch in der K. bibliothek in St.

Petersburg befindet sich sub Polon. F IV 273 ein manuskript, das mit diesem stoffe zusammenhängt. Es heisst *Historia o Rewolucij Krolestw Szwedzkiego y Danskiego po polsku* und ist eine i. j. 1747 vollendete abschrift einer i. j. 1701 gedruckten 'historia', die unter dem titel *Rewolucya Szwedska* in eine beispiellos trockene und schrecklich langweilige reimchronik umgewandelt wurde. Als schreiber presäntiert sich ein gewisser GEORGIUS TRUBNICKI.

Die Kais. bibliothek der russischen haupstadt besitzt noch eine polnische handschrift (F IV 142), die von dem dilettantischen interesse, womit die polen des XVIII jahrh. die schwedische geschichte studierten, zeugt: *Poczeth wszystkych krolow Szweckych y Gotskych.* Aus 156 blättern bestehend, beginnt diese chronik unbekannter provenienz mit den schwedischen regentnamen Swenno, Getar, Ubbo, Sigo, Eryk, Udo, Alo etc. bis zum Sigismund III. Unter diesen sonderbaren königen figurirt auch Attila als nachfolger von Domalder und Domar.

*

Obgleich gänzlich nebensächlich und unbedeutend, sei eine kleine druckschrift zu erwähnen, die sich auf die späteren verbindungen zwischen Schweden und Polen bezieht: die reiseschilderung von J. U. NIEMCEWICZ, dem gefährten Kościuszko's nach Amerika i. j. 1796, *Podróż z Petersburga do Ameryki*, von dem französischen original polnisch übersetzt (Posen 1858). Die reise von der russischen hauptstadt wurde 10 dec. 1796 angetreten und ging über Wiborg, Fredrikshamn, Åland und Grisslehamn nach Stockholm, teils mittels schlitten, teils in einer offenen schaluppe. Auf der insel Eckerö wurde Niemcewicz mit einem schwedischen offizier Clementiów(!) bekannt, der, trots seiner 63 jahre, nur bis zum lieutenant avanciert war, denn «er war arm, und in Schweden sind die höheren militärämter käuflich», wie Niemcewicz mit gewöhnlicher dreister oberflächlichkeit zu behaupten wagte. Das lob, das jener Clementiów dem nördlichen klima und den ländlichen verhältnissen in Schweden spendet, ist insofern von literarischem belang, weil Niemcewicz dieselbe idyllische schönmalerei dem norwegischen pfarrer des späteren romanes «Jan z Tęczyn» in den mund legte. Wenn man Niemcewicz hier glauben dürfte, soll der redelustige schwede sich über sein vaterland folgendermassen ausgedrückt haben:

»Unsere felder geben uns vollauf getreide, unsere flüsse und seen liefern die schmackhaftesten lachse in der ganzen welt. Jeder von uns hat ein paar kühe und, was noch besser ist, herden von renntieren, die in den an unseren wohnstätten gränzenden wäldern sommer und winter weiden. Diese tiere brauchen wenig pflege, ernähren uns doch mit ihrer milch, wovon auch käse bereitet wird. Im winter vor schlitten gespannt, ziehen sie uns von ort nach ort schneller als die tüchtigsten pferde, und schliesslich bekommt man von ihnen vorzügliches fleisch und häute, die recht teuer verkauft werden. Das klima ist nicht so streng wie man sich vorstellt. Wir haben zwei monate sommer oder richtiger: diese zwei monate sind nur ein einziger tag ohne unterbrechung .... [Dann folgt eine poetische beschreibung der nordlichtshellen nächte und der idyllischen häuslichen arbeit mit anfertigung oder ausbesserung von netzen und landwirtschaftlichen geräten.] .... So pflücken wir, mitten unter eis und schnee, unsere eigenen blumen auf dem pfade des lebens und sterben, nachdem wir wie andere menschen das glück der erde kennen gelernt haben ....

*

Mit dem achtzehnten jahrhundert war der poetische stoff des schwedentumes in der polnischen literatur erschöpft. Die gewaltige Częstochowa-episode verfehlte allerdings noch immer ihre ästhetisch-patriotische wirkung nicht, aber die schwedischen heldengestalten erbleichten, und KAJETAN KOŹMIAN's grossartig angelegte epopée *Czarniecki*, deren hauptfigur Carl X Gustav in der tat ist, war ein fruchtloser versuch, eine abgetane geschmacksrichtung wieder zu beleben.

Noch kläglicher fielen die literarischen experimente des XIX jahrhunderts mit der kriegsgeschichte Karls XII aus. Ein gewisser NOWOWIEJSKI FRANCISZEK (= GĄSIOROWSKI) suchte diese kriegerischen zeiten durch novellen literarisch zu verwerten; heutzutage sind sie aber ebenso vergessen wie der name ihres verfassers. Und das drama *Karl XII* (»Die Belagerung Lembergs») von K. BRZOZOWSKI († 1904), ebenso wie *Eryk XIV* desselben verfassers, ist nie gedruckt worden.

So viel steht aber fest: in keiner ausländischen literatur hat sich die einstige politische grösse Schwedens so mächtig abge-

spiegelt wie in der polnischen, und schon deshalb verdient die polnische literatur beachtung von schwedischer seite. Auch die geschichtsforscher haben vielleicht dadurch etwas zu gewinnen und zu lernen, denn die nationalen gefühlsströmungen, wie sie sich in der belletristik ausdrücken, sind fürwahr keine weniger wichtigen documents als diplomatische relazionen und rapports von siegen und niederlagen, kriegserklärungen und friedensschlüssen.

Rękojemstwo w prawie polskiem sredniowiecznem. Napisał **P. Dąbkowski.** [La poignée de main dans le droit polonais du moyen âge]. Lemberg 1904. 254 p. 8:o. Gubrynowicz et Schmidt. 6 cour.

Literatura dramatyczna w Polsce XVI wieku. Napisał **W. Hahn.** Lemberg 1906. 133 s. 8:o. Cher Gubrynowicz et Schmidt. 3 cour.

L'ouvrage est publié comme le précédent par la «Société pour l'encouragement de la science polonaise». En voici le sommaire: Le drame religieux (traitant surtout des sujets bibliques), La littérature classique (Euripides, Plautus, Terentius, Seneca, traduits en polonais), La littérature dramatique étrangère en Pologne (Bruni Aretino, Armonio, Locher, Hegendorfin, Gnaphæus, Rud. Walther, Naogeorg, Diesthemius, Buchanan etc.), Les drames d'école (sujets tirés de l' écriture sainte, de la mythologie, de l'histoire), Drames de polémique religieuse (de quelques cérémonies, du jeûne, dialogues entre un prêtre catholique et un prêtre orthodoxe etc.), Moralités, Commencements de la comédie (intermedia, le mendiant, le maître d'école en guerre, mariage de Lizyda et d'autres pièces), Drames des jesuites, Le drame classique (Kochanowski, Szymonowicz).

Karl Vollers, Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien. Strassburg, Trübner, VIII, 227 p. 8:o. 9 mk.

This work, which is dedicated to Prof. Th. Nöldeke on his seventieth birthday, is very attractive. From the philological literature of the Arabs the author has collected a vast amount of material which helps to throw light on many a difficult question. In the first chapter the difference between the dialect of the Ḥiǵâz and that of the Banû Tamîm is treated. The next chapter deals with the different forms of assimilation in Arabic and then come some interesting remarks about the sounds *wâu, hamza* and *yâ*. The following chapter contains a very useful index of the rhymes in the Koran. The greater part, however, is devoted to the language of the sacred book of Islam. In particular the author draws attention to the analogies in the later language and to the various readings in the text of the Koran. The result of his researches is that in the times of the Prophet the iʿrâb may still have been peculiar to certain tribes, but was moreover only in use in the more cultivated language and especially in that of poetry. From this the author supposes the language of the Koran must have been thoroughly revised according to the principles of the ancient Arabic poetry.

It is not to be wondered at, as the author tells us in the preface, that this opinion should have been vigorously combatted by the learned Muslims at the Congress of Orientalists in Algiers. In spite of this opposition there is no doubt that the author will find many appreciative readers among European scholars.

Exhaustive indices conclude this interesting and valuable work.

KVZ.

Contributions au folklore érotique. Contes, chansons, usages, etc. T. 1 **Contes licencieux de Constantinople et de l'Asie mineure** recueillis par **Jean Nicolaidès.** XXVIII + 217 p. 8:o. Paris, G. Ficker (rue de Savoie 5). 20 fr.

C'est une sorte de continuation des *Κρυπτάδια*, collection bien connue aux spécialistes. Les textes sont de source grecque, turque et arménienne. On annonce d'autres volumes encore (de la Gascogne, de la Corse, de l'Alsace, de la Normandie).

Nyelvtudomány [Sprachwissenschaft]. I, 1. 80 s. 8:o. Budapest, Ung. Wiss. Akad. 1906. Erscheint mit zwei heften jährlich. Preis pro band von vier heften 6 österr. kronen.

Eine neue ungarische zeitschrift für allgemeine sprachwissenschaft, herausgegeben von dem bekannten slavisten, prof. OSKAR ASBÓTH in Budapest. Das erste heft wird mit einem orientirenden artikel von prof. G. PETZ über die richtungen und aufgaben der jetzigen sprachwissenschaft eröffnet. Den grössten beitrag liefert der herausgeber selbst mit dem anfang einer längeren artikelserie über die geschichte der slavischen kehllaute, zunächst über den übergang $k > \check{c}$, wo er u. a. seine bekannte ansicht von dem bulgarischen provenienz der ältesten slavischen lehnwörter im ungarischen verficht. Das heft enthält noch einen kurzen exposé von den neuen teorien über die einsilbigen idg. basen sowie einige rezensionen bemerkenswerter werke. Das neue unternehmen wird gewiss für die ungarische sprachwissenschaft von gewicht sein und verdient ausserdem auch die volle aufmerksamkeit der auswärtigen forscher. *KBW.*

Prix du volume (env. 250 pages): **8 kr., 11 fr., 9 mk., 9 sh., 4 roub. 50 kop.**

Uppsala 1906. Akademiska Boktryckeriet (Edv. Berling).

Bland Libanons bönder.

Af **Emanuel Mattsson,** Uppsala.

Det är min avsikt att meddela några iakttagelser angående Libanon-böndernas liv, gjorda under en ungefär ettårig vistelse på ort ock ställe. Jag vill förutskicka den anmärkningen, att dessa iakttagelser icke gjorts i vetenskapligt syfte ock på vetenskapligt sätt, då ändamålet med min vistelse i Syrien var språkstudier ock arbetet med den svåra arabiskan gav mig fullt upp att göra. Det är således mera allmänna intryck av Libanon-böndernas liv i arbete ock vila, förvärvade under dagligt umgänge med dem, som jag i min ordning vill söka meddela denna tidskrifts läsare[1]. För fackmannen, som känner till det nuvarande orientaliska livet i allmänhet i dessa trakter, kan det dock möjligen vara av något intresse att se, huru detta liv ter sig i stora drag just på den plats, där jag haft förmånen att tillbringa ett helt oförgätligt år.

Jag ber att få taga läsaren med på en liten resa med Syriens viktigaste stad, Beirut, som utgångspunkt. För den, som i likhet med mig vistats någon tid i den vackra staden därute på den i Medelhavet utskjutande udden, är det ett högtidligt ögonblick, då han första gången går att bestiga Libanon, vars storslagna former han förut på avstånd beundrat. Ock reseskildrarne förklara, att de ej ha ord nog vältaliga att beskriva den underbara färden uppför det branta ock kala, men dock majestatiskt sköna bärget. Sedan 1895 färdas man bekvämast med järnväg; men då flera beskrivningar över denna resa redan finnas — även på svenska — om ock icke alla så tillförlitliga i detalj, så före-

[1] Några smärre uppgifter, som jag hämtat ur BAEDEKER, »Palästina und Syrien», 5 uppl., har jag ej ansett mig behöva särskilt citera.

drar jag att här i korthet skildra min första resa upp till den by, som sedan blev mitt huvudkvarter. Jag använde därvid ett fortskaffningsmedel, som vanliga resande nog mera sällan få begagna sig av, nämligen det hederliga åkdon, som kallas *bûsṭa*[1] (it. *posta*).

Det är vid Damaskusgatan i närheten av »Kanonenplatz» (*lburž*) i Beirut man söker reda på en av dessa grovt tillyxade diligenser, vilka uppehålla lokaltrafiken från ock till de många stora byarna, som lysa så vackert, vart man än blickar, däruppe på sluttningarna av Libanon. Man skulle kunna tro, att järnvägen omintetgjort denna lokaltrafik till de orter, som beröras av densamma. Detta är dock ingalunda förhållandet. Liksom de tunga lastvagnarna, förspända med mulåsnor, i ändlösa tåg befara hela landsvägen mellan Damaskus ock Beirut, så konkurrerar också *lbûsṭa* med ånghästen, även där den hämtar ock avlemnar sina passagerare alldeles invid järnvägsstationen. Det är de billiga priserna ock den omständigheten, att vagnen går ned till stan om mornarna ock upp på kvällarna, under det att tåget går tvärtom, som gör, att detta mera primitiva fortskaffningsmedel ännu flitigt användes, antagligen med rätt god förtjänst för ägaren. Ock *lbûsṭa* går sommar ock vinter, i vilket väder det vara må. Från min by däruppe gingo under sommaren två vagnar dagligen ner ock upp, mot hösten inställde den ena sina turer, ock under själva vintern gick den andra ned den ena dagen ock upp den andra.

Låt oss alltså uppsöka vår *bûsṭa* i Beirut! Den avgår sommartiden mellan kl. 2 ock 3, ty vägen är lång, ock man vill vara framme, innan det blir mörkt. Jag hade redan dagen förut tillförsäkrat mig en plats; men som jag väl såg något »grön» ut,

[1] Vulgärarabiska ord transkriberar jag naturligen medelst »grov» beteckning. Jag har endast använt *ı* för att utmärka ett mycket grumligt *ı*-ljud, som ibland närmar sig kort *e*, ibland kort *u* ock ofta motsvarar högarabiskt kort *u*. Med *ı* över raden betecknar jag den mellan flera kons. ofta inskjutna jälpvokalen. *î* utmärker långt *i*. För det långa imälerade *a* skriver jag *ä*, som således alltid är långt. Ursprungligen långa vokaler i obetonad stavelse ha ibland skrivits korta, ibland långa, de äro vanligen halvlånga. — Då jag såväl under mitt uppehåll i Beirut som uppe på Libanon huvudsakligen studerade det bildade talspråket bland de kristna, särskilt protestanterna i Beirut, så har jag låtit detta ligga till grund vid skrivningen av här förekommande ord ock fraser, även där dessa, sådana de uttalas i Bḥamdûn (se nedan s. 153 ff.), redan vid grov beteckning skulle te sig i en något avvikande form. Undantag härifrån gör bokstaven *q*, som jag bibehållit, oaktat ljudet som bekant i Beiruttalet övergått till '(hamza).

förklarar åkaren vid min ankomst helt ogenerat, att det var upptaget. Detta var dock bara en förevändning, ty möjligen fanns det ändå en plats, men det kostade en *mažîdi* (något över 3 kronor), dubbla det vanliga priset! Som jag hade mycket saker, var jag visserligen beredd på någon förhöjning utöver ½ *mažîdi*. Emellertid tyckte jag nu, det inte var värt att bråka; ock väl var det, ty med den erfarenhet, jag sedan fick, håller jag det ej osannolikt, att mannen lemnat mig kvar hällre än att låta ett gott tillfälle att förtjäna litet extra på en främling gå sig ur händerna.

Lbûsṭa är närmast en stor, hög ock klumpig trilla med ett stadigt tak, som uppbäres av ganska grova järnstänger. Däruppe på taket surras sakerna fast, ock det kan ibland vara en försvarlig tyngd som de resande ha över huvudet ock som de nog känna en viss respekt för, då vagnen på den dåliga vägen alltsomoftast gör en ordentlig knyck. Det är vanligen två säten inuti, rymmande vartdera tre personer, ock så kuskens frampå, även det för 3 i värsta fall. Från taket hänga gardiner ner runt omkring, till skydd för sol ock dam ock rägn allt efter årstiden.

Vagnen blir fullsatt, ock sedan vår grekiskt ortodoxe kusk korsat sig »med tre»[1], bär det av. Det blir ett styvt arbete för de tre mulåsnorna att draga den tunga vagnen med nio personer ock en massa gods uppför backarna, men de gå bättre ut med det, än hästar av den vanliga typen skulle göra. Den intressanta färden går först under en sträcka av 5 km. över den bördiga Beirut-slätten ock sedan med i början tämligen långsam stigning, men så allt brantare ock brantare uppför bärget.

Strax sedan vi lemnat själva staden, passera vi gränsen mellan vilajetet Beirut ock det av en kristen guvernör styrda Libanon. Här kan man ibland råka ut för närgångna soldater, som inte nöja sig med att öppna ens bagage, utan kanske också, om passagerarna utgöra ett något brokigt sällskap, anställa kroppsvisitation. Då gäller det att inte ha stoppat på sig förseglade brev, tobak av annan sort än den av »regien» tillvärkade, ock framför allt vapen. Böcker gå nog ej häller säkra. Den här gången hade vi emellertid så respektabelt folk med oss, att varje undersökning uteblev, ock vår *bûsṭa* kunde passera gränsen utan dröjsmal.

[1] *rrûm biṣallbu bitläti, lmuârni bḫamsi:* de grekiskt-ortodoxa korsa sig med tre (fingrar), maroniterna med fäm (d. v. s. hela handen). Man far ofta t. ex. i st. f *hû rûm* = »han är grek. ortodox» höra *biṣallib bitläti* = »han korsar sig med tre.»

Man behöver ej länge vara så där nära sammanförd med några av sina blivande värdar från byn däruppe, förrän konversationen är i gång, om man nämligen kan litet av deras språk; ock man blir snart god vän med dem. De 5 timmarna, som man har att sitta instuvad i den obekväma vagnen, förflyta raskt under den angenämaste stämning.

Efter ett par timmar rasta vi i Żamhûr alldeles invid järnvägsstationen med samma namn. Det är mitt i juli, ock vi förfriska oss med de härligaste plommon, som bäras till oss på en stor bricka, där de ligga på is. Is är något som man en het sommardag ej gärna vill undvara, ock det finns gott om den. Utom den i Beirut fabriksmässigt tillvärkade isen, som är den bästa, nedforslas med de ovannämnda lastvagnarna till is övergångna stora snöstycken från Libanons toppar. Här är åter konkurrensen mellan nytt ock gammalt.

Där vi sitta i Žamhûr, ha vi strax framför oss en brant kulle, ock den ha våra mulåsnor närmast att draga oss uppför. De behöva sannerligen vila något före den strapatsen. Kullen är skogklädd på den mot oss vända sluttningen, en vacker omväxling i det eljest kala landskapet. Komna i den svalkande skuggan av pinierna förstå vi väl, hurusom den närliggande byn ʿAreiḭa har blivit ett omtyckt landställe för dem, som kunna bestå sig med ett sådant sommarnöje. Härifrån är också ämnet för en liten tillfällighetsdikt hämtat, vilken jag vill anföra en passant såsom ett prov på modern folkdiktning, då det eljest faller utom ramen för denna uppsats att något utförligare beröra denna sida av folklivet. Förutsättningen är följande:

Ett ressällskap färdas genom ʿAreiḭa's pinielund, en av de yngre kastar längtansfulla blickar på de unga flickorna, som just taga sin aftonpromenad under de skuggiga träden. Då improviserar skalden:[1]

bein ᵉBʿabda uʾarḍ ʿâleiḭ	Mellan Bʿabda ock ʿAleiḭ's[2] mark
ṣâbâḭa btimši bilfeiḭ.	gå flickor i (trädens) skugga.
qalbhon min naḥqak bârid,	Deras järta är kyligt gent emot dig,
uqalbak minhon mikui keiḭ	men ditt järta är gent emot dem
	(som) struket med strykjärn.

[1] Diktarten är den pa Libanon mycket vanliga *qerrâdi;* jfr Dalman Palästin. Diwan XVI. Författaren är den som framstaende skald även pa högarabiska kände *Ibrahîm el Ḥaurânî.*

[2] ʿAreiḭa's pinier ligga ungefär mitt emellan de stora byarna Bʿabda, Libanon-guvernörens vinterresidens, ock ʿAleiḭ, vilka bada beröras av järnvägen.

Ha vi kommit uppför backarna ovan ʿAreịa, så är det värsta över. Vi lemna ʿAleiị till höger ock närma oss nu, sedan vi kommit på nästan jämn mark ock aftonens svalka givit ny kraft åt våra dragare, med ganska god fart vårt mål, Bḥamdûn. Det känns skönt att få stiga ur ock sträcka på benen. Vi ha tillryggalagt 25 km. ock stå mer än 1000 m. över havet. Någon exakt siffra för höjden torde ännu ej finnas. Det sades allmänt, att byn skulle ligga närmare 1,200 meter ö. h., en siffra som jag dock tror är för högt tilltagen.

Bḥamdûn (av *beit ḥamdûn*[1]) ligger ovanligt vackert på norra ock västra sluttningarna av en kulle, från vars topp man kan blicka runt åt alla håll. Själva byn har utsikt åt havet från sv till norr. Den mellan byn ock havet gående åsen är tillräckligt nära havet för att skymma själva stranden, vi se endast det yttersta av Beirut-udden med själva staden i nv. Minst lika storslagen som utsikten över havet är den vy, man har över en stor del av själva Libanon. Närmast djupa ock på många håll mycket branta dalar, vilka under vintern leda väldiga vattenmassor ned till havet, men under sommaren i allmänhet ligga torra. Längre bort mot öster ock nord-ost ha vi ett par av Libanons högsta toppar, l-Knîsi ock Ṣannîn, den senare en respektingivande jätte, som vänder sig mot havet ock år efter år inför hänryckta åskådares ögon utkämpar sin eviga kamp med solen, som söker avkläda honom hans vita dräkt ock också äntligen lyckas; men blott för en kort tid, ty jätten hämtar nya krafter ock håller så under största delen av året sin hete motståndare tappert stången. Žabal Ṣannîn når en höjd av över 2,600 meter ock stupar brant på den mot havet vända sidan.

Bḥamdûn förefaller i avseende på vegetation sämre lottat än de flästa byar. Ett ock annat träd finnes nog, men knappast något som ger skugga. Frukt- ock mullbärsträden förmå ej håller borttaga det allmänna intrycket av kalhet. Det är vattenbristen som är orsaken härtill. Men — intet ont, som ej har något gott

[1] Jfr bl. a. *Bteddîn* av *beit uddîn*, där ännu *t* i *beit* är bevarat, *Bmakkîn*, *Btätir*, *Brummäna*, detta sista vanligen förstått såsom »granatäpplehus», men antagligen gående tillbaka på guden Rimmon (arab. رمن). Jfr Lammens, L'onomastique du Liban, Al-Machriq 1906, 110. — Vad *ḥamdûn* är, därom ha vi inga historiska underrättelser (Lammens a. a. Al-Machriq 1906, 14 not 1).

med sig. Det anses allmänt, att man just har denna vattenbrist att tacka för den torra, härliga luften, som byn med rätta är så berömd för. Denna är oskattbar under de varma sommardagarna, då man på andra fuktigare platser ock särskilt nere vid havet knappast kan röra sig utan att bli genomvåt av svett. Häruppe däremot kan man, isynnerhet när — som vanligen är fallet — en sakta bris blåser, taga sig en promenad ock »lukta luft»[1] mitt på dagen, om man så önskar, utan att lida av värmen. Är trädvegetationen sparsam, så saknas det likväl ej grönska, ty vinrankornas blad hålla sig under den torra sommaren förunderligt gröna. Ock så gör en by som Bhamdûn med sina vidsträckta vinplanteringar ingalunda det ödsliga intryck som många andra platser under sommaren, då allt gräs ock alla blommor förtorka.

Bhamdûn är en kristen by. Man berättade mig, att muhammedaner, förmodligen på grund av byns rykte för att vara en hälsosam ort, sökt att få köpa jord däruppe för att så bli i tillfälle att bygga, men att sådana anbud avvisats ock alltid skulle komma att avvisas. Man vill leva för sig själv; troligen har man någon erfarenhet från andra byar med blandad befolkning. Ungefär ²/₃ av den till inemot 2000 personer uppgående befolkningen tillhöra den grekiskt-ortodoxa kyrkan (*rûm* = grekiskt ortodox) ock ¹/₃ den ursprungligen självständiga, men så småningom med Rom allt närmare förenade maronitiska kyrkan (*murâni*, plur. *myârni* = maronit). Några få protestanter, tillhörande den amerikanska missionen, finnas, vilka liksom de båda andra samfunden ha sin egen kyrka med regelbunden gudstjänst. Den protestantiska missionen hade här förut flera anhängare, särskilt under en tid då värksamheten uppehölls av en gammal folkvänlig missionär, vilkens minne tacksamt bevaras bland byns invånare, vilken bekännelse de än tillhöra. Sedan denne, enligt vad folket berättar, avlägsnats, blev byn mera styvmoderligt behandlad, ock följden har blivit, att flera protestantiska familjers barn ha återgått till sina gamla kyrkor. Man försöker nu upptaga arbetet med större kraft, ock till den ändan har byn nyligen fått en stadigvarande infödd predikant. Men då det visat sig, att den nuvarande generationen av missionärer ingalunda äro de folkets män, som många av deras föregångare voro, ock då i följd häraf fient-

[1] *šamm ilhaua* »lukta luft» är det vanliga uttrycket för »promenera» både i Syrien ock Palestina.

ligheten mot dem är allmän i hela landet, så kan man tryggt påstå, att det för närvarande icke finnes några som hälst utsikter till framgång för missionen. Sämjan mellan de olika religionsbekännarne är i det yttre god. Men nog hade jag tillfälle iakttaga, att ändå på djupet brödrakärleken ej gärna överskrider det egna samfundets råmärken. Att de grekiskt ortodoxa ställa sig mera vänligt än maroniterna till protestanterna, är en känd ock naturlig sak.

Innan jag ingår på mitt egentliga ämne, vill jag också nämna, vilka Bḥamdûn-folkets närmaste grannar äro. Den närmaste byn är Šäneiį, ½ timmes promenad från Bḥamdûn, på östra sluttningen av den ovannämnda kullen eller åsen. Liksom flera längre bort liggande byar är Šäneiį bebott uteslutande av druser (arab. *drûz*, sing. *derzi*). De äro kända för å ena sidan till ytterlighet gående artighet ock ceremoniöst umgängessätt ock å den andra för utpräglad bakslughet. De kristna ge en drus betyget *lsänu bįimdaḥ 'idu bilmadbaḥ* d. v. s. hans tunga berömmer, men hans hand är på kniven. Att det förra omdömet är sant, har jag flera gånger kunnat konstatera. Som belysning härav kan också följande tjäna. Jag hörde en gång den bekante lexikografen Buṭrus Bistanis dotter, som är gift i Bḥamdûn, förklara, att när hon skulle gå på någon visit i byn, så behövde hon taga med sig en infödd kvinna, som ḳunde å hännes vägnar svara på alla de artiga fraser, som hon, ett barn av Beirut, ej själv kände till. Nu förhåller det sig så, att lika mycket som bärgsbon i allmänhet i detta stycke står över stadsbon, står drusen över det övriga Libanon-folket. Då kan man göra sig en föreställning om vilken fulländning han bör ha nått i denna konst.

Det andra omdömet om druserna kan ju vara partiskt, då förhallandet mellan dem ock de kristna, särskilt maroniterna, som bekant av gammalt varit det allra sämsta ock vid flera tillfällen övergått till öppen strid — de sista stora oroligheterna år 1860 (som vanligen gå under namnet *lḥaraki* »rörelsen») leva ännu kvar i friskt minne. Att de ej alltid leva i frid ock sämja inbördes, det fick jag höra prov på, då vid ett par tillfällen ruskiga mord förövades just i ett par av våra grannbyar.

En av drusernas huvudorter, medan de ännu voro i besittning av sin gamla makt, var Btätir, beläget 1 timme från Bḥamdûn ock förenat med detta genom landsväg. Man får ofta höra de gamle berätta om den tid, da de tjänade under *lmšäįiḥ*, schei-

kerna i Btätir. Dessa ägde då all jord, medan de nu självägande bönderna voro torpare under dem ock fingo slita ut sig i hårt arbete utan att förvärva något för egen del. Den tiden är förbi; många av scheikerna ha ej något annat kvar av sin forna härlighet än stramheten, som de visa bl. a. däri, att de ej hälsa först på någon, som de hålla under sig i värdighet. I sällskap med en av Bhamdûns främsta personer, för övrigt en bildad man, mötte jag en gång en sådan druserscheik från Btätir till häst. Han hälsade på oss, ock vi besvarade hälsningen. Efteråt märkte jag ett leende på min följeslagares läppar, ock på min undrande blick svarade han: »Hade jag mött den där scheiken ensam, så hade han inte hälsat, om jag ej hälsat först på honom. Men en *franži*, särskilt om de ta honom för en engelsman, äro de mycket artiga emot.»

Btätir har för övrigt också kristna invånare. Bland dessa är fransmannen Portalis, nu så gott som naturaliserad syrier, vida känd såsom Syriens störste silkesfabrikant. Redan hans fader, Fortuné[1] P., satte upp det stora spinneri i Btätir, där det nu tillvärkas det finaste silke. Jag har hört de gamla berätta, huru denne man i förening med Bhamdûns dåvarande missionär genom beslutsam rådighet räddade de båda byarna under 1860 års oroligheter från att härjas av de framstormande druserskarorna.

* * *

I stort sett betyda de båda årstiderna, sommar ock vinter, torrtiden ock rägntiden, i en Libanon-bondes liv respektive arbete ock vila. De bönder, som uteslutande leva av sin jord — ock det är ju de flästa — ha nämligen sitt arbete förlagt till den rägnlösa tiden. Då måste de stå i ock arbeta från morgon till kväll, ock särskilt under skördetiden tillåter dem ej ens den strän-

[1] Detta namn, av folket uttalat *Fartûni* (sa kallas ocksa sonen), har givit upphov at ett uttryck, som man understundom far höra: *fartanit il'mûr* eg. sakerna ha blivit som fartûni d. v. s. ungefär: »nu är det pa tok», när det av nagon anledning blir uppstandelse i ett hus. Det berättas, att Fortuné P. var en mycket välvillig husbonde, men han talde intet slarv eller ohörsamhet, ty da brusade han upp ock ställde till ett fasligt väsen. — En sadan värbalbildning med 4 radikaler är mycket omtyckt i nyarabiskan. Även gamla arabiska 3-radikala stammar göras 4-radikala, varigenom deras betydelse ofta förstärkes (detta är särskilt vanligt pa Libanon).

gaste hetta att göra något uppehåll i arbetet. Men få de knoga under större delen av sommaren, så vila de också ut under vintern från ock med november åtskilliga månader framåt. Utearbete under vintern är möjligt endast för så vitt det är sådant, att det kan avbrytas ock åter upptagas utan att skadas av det våldsamma rägnet. Ett dylikt arbete är t. ex. brytandet av ny mark för vinodling *(naqb)*, ock de mer företagsamma använda också uppehållsdagarna till nyodling eller söka sig annat tillfälligt arbete.

Ett arbete, som kan vara ganska inbringande ock som drar icke så få män bort från jorden, är bygge. Dock kunna endast sådana åtaga sig ett större arbete, som ha tillräckligt med folk på gården att sköta in skörden. Mindre byggnadsföretag, såsom t. ex. byggande av en vattencistern *(ḥâuûz)*, kunna även utföras under vackra vinter- ock vårdagar. Om det tillfälle till arbetsförtjänst, som silkesspinnerierna erbjuda, se nedan.

Handlande ock hantvärkare sköta naturligtvis sin näring året om, fast de på sommaren nog också deltaga i skördearbetet på egen eller närmaste släktingars jord. Det torde nämligen ej finnas någon enda som är helt ock hållet utan jord. Av hantvärkarna äro så gott som alla skomakare; också betyder uttrycket *bįištiril biṣṣanʿa* »han arbetar i yrke» helt enkelt: han är skomakare. Detta har sin förklaring däri, att Bḥamdûn försett ock ännu förser flera kringliggande byar med skor.

Bḥamdûn är genom sitt läge uteslutet från egentlig veteodling. Överallt lutar marken mer eller mindre, en någorlunda stor jämn yta finnes knappast, ock i själva byn finns det icke många hus med lika hög grund på fram- ock baksidan. Byn är hänvisad i främsta rummet till **vinodling,** ock för sina produkter av denna kultur är den också känd i hela Syrien. Även för plantering av vinrankan fordras icke så litet arbete med den steniga marken. Större stenar plockas ur, ock med dessa byggas murar, den ena över den andra, varpå den smala remsan mellan två murar göres så jämn som möjligt. Så gott som alla vingårdar *(karm*, plur. *krûm)* äro på detta sätt terassformigt anlagda. Några murar omkring vingårdarna till deras skydd eller för att utmärka gränserna finnas icke. Man kan ofta få se gränsen mellan ett par vingårdar utmärkt därigenom, att vinrankorna, som här alltid växa utefter själva marken — druvorna taga ej den minsta skada av att omedelbart beröra jorden — äro vända

åt olika håll, så att om jag står på gränsen mellan två vingårdar, äro rankorna i båda vända inåt från min ståndpunkt sett.

Det årligen återkommande arbetet i vingården börjar, sedan det värsta rägnet är över, ock i alla händelser innan rankorna börja leva upp, med beskärningen, *šḳâli* (vb. *šaḳḳal*). De långa revorna från förra året skäras bort, ock likaså av själva stocken torkade eller mindre livskraftiga delar. Detta är ett ganska långvarigt arbete, som också fordrar vana att skilja mellan det som måste bort ock sådant som bör räddas undan »skäran» ock saxen.

Så kommer plöjningen *(flâḥa)*, en för Bḥamdûn-folket kritisk tid, därför att de allra flästa måste leja, ock tillgången på dragare är ganska liten. Det är drusergrannarna från Šâneij som komma med sina kor ock plöja åt sina kristna nabor, ock därpå göra de sig en god förtjänst. Förra året kostade ett dagsvärke, ett par kor ock två man att sköta plöjningen, ända till 60 piaster (8 kronor), vilket är ovanligt mycket för därvarande förhållanden. Ock har man sett, huru långsamt plöjningen går i den besvärliga terrängen, så frågar man sig, huru det kan löna sig att giva ut så mycket pängar på plöjningen, då man vet, huru jämförelsevis litet vinodlingen avkastar i klingande mynt. På grund av den ringa tillgången på arbetskraft kan det inträffa, att många få vänta så länge, att marken torkar, ock kommer då ej något mer rägn, får en sådan vingård ligga oplöjd.

Är man fri från plöjningsbekymret, så inträder en vilotid, under vilken många ej ha annat att göra än att vänta på skörden[1]. Nu utses de personer, som skola vakta vingårdarna (*nâṭûr* vaktare). De åtaga sig naturligtvis arbetet frivilligt mot lön, som till största delen kanske utgår in natura. Här behövas ej många vaktare, ty var ock en av dem kan övervaka stora vidder. Det vanliga antalet i byn var 4, var ock en boende i en lövhydda *(ḥeimi)*; någon kunde t. o. m. ha 2 sådana, mellan vilka han flyttade. Ofta fick man, när man gick i vingårdarna, höra vaktarens rop, då han ville ha reda på vilka som voro i den eller den vingården. Kunde man då ej svara *ṣâḥbu* = dess ägare, så satte sig vaktaren i rörelse mot en. Om dagen är dock tjänstgöringen lätt; efter mörkrets inbrott börjar det egentliga

[1] Här infaller arbetet med silkesmaskarna (se nedan), en huvudsaklig för kvinnorna strävsam tid.

arbetet. Då betraktas vaktaren som vingårdarnas ägare. Ock de värkliga ägarne behandlas som tjuvar, om de beträda sina vingårdar, sedan vaktaren ej längre kan känna igän dem. Nu vandrar han omkring på det vidsträckta området, kan ibland lägga sig ned på bara marken med en sten till huvudgärd ock slumra för några ögonblick — en som sover tungt, är oduglig till att vara *nâṭûr*. Vaktarens utrustning är en duktig stav ock någon gammal bössa; han bär nog numera också revolver, fast han ej visar den. Det är vägfarande av olika slag som äro pigga på de goda druvorna; byns egna invånare falla sällan i frestelse, då ju var ock en har sin *karm* att äta av.

Redan de omogna druvorna (*ḥeṣrum*) behöva vaktas. Visserligen äro de ej goda att äta, om också en ock annan kan tycka om dem, men de kunna användas t. ex. till att bereda *leimûnâḍa*, ock det blir en limonad som är mycket uppfriskande. Druvorna mogna vid mycket olika tidpunkter, allt eftersom de växa olika högt. Nere på slätten har man druvor redan i mitten på juli; från dalen nedanför Bḥamdûn kan man hämta druvor i början av augusti, ock så mogna de allt högre ock högre upp under ungefär en månads tid. Sedan kan man få äta druvor, så länge skörden pågår, ock denna bör vara avslutad, innan rägnperioden börjar.

Under första tiden kan vingårdsägaren göra sig någon inkomst genom försäljning av druvor (*ʿinab*). Vanligtvis säljer han till någon mulåsnedrivare, som fraktar druvorna ner till staden ock där i sin ordning förtjänar litet på den begärliga Bḥamdûnvaran. I byn stå druvorna ej högt i pris. Den vanliga sorten *muqsäsi*[1] säljes under den bästa tiden för 1 piaster per *raṭl* (motsvarande 5 öre kilo).

När druvorna mognat mera allmänt, börjar russinberedningen (*zbîb* = russin). Förra året började arbetet härmed de första dagarna av september. Det är ett langvarigt drygt göra, ock det gäller att begagna den dyrbara tiden väl. Överallt ute i vingårdarna ser man jämna, naturliga eller något bearbetade häll-

[1] Bland de till ett 40-tal eller mer uppgående druvsorterna äro av de gula *muqsäsi* ock *qaṣûfi*, den senare med tjockare skal, de vanligaste. Olika sorter av röda ock svarta druvor sammanfattas under nammen *'aḥmar* ock *'asuad*. De röda sorterna äro mycket fina ock betinga betydligt högre pris. Vinterdruvor, som mogna mycket sent, kallas *šatawi*.

ytor av större eller mindre omfång. Hit bär man de avplockade klasarna, därpå lägger man sig ned ock breder ut (*bịisṭaḥu*, vilket ord användes för hela russinberedningen) druvorna, så att de i allmänhet ej ligga på varandra. Efter utbredningen bestänkas de med vatten tillsatt med ett slags olja[1], för att solen ej skall bränna skalet. Någon mindre del av skörden bäres ofta hem till gården ock torkas på taket, då vanligen på underlagda mattor. I mycket vackert väder går denna torkning på 4 dagar, men då det denna tid ofta ges en lätt dimma, gå vanligen flera dagar åt. Kommer rägn på russinen, bli de mörka ock mindre värda, ock det inträffar ej sällan — särskilt om man försummat att börja i tid — att en del av skörden genom mycket rägn alldeles fördärvas. Medelpriset för goda russin i Bḥamdûn torde kunna sättas till 5 piaster (67 öre) för *raṭl* (2½ kg.). De äro dock i förhållande till de russin, som komma hit, ganska små. Om russinberedningen också ger en Libanon-bonde en ganska god inkomst, så kan likväl behållningen ej bli så stor, då såsom vi sett avbränningarna äro ganska betydliga.

Så gott som uteslutande för familjens eget behov beredes den s. k. druvhonungen (*dibs* eller rättare *dibs ʿinab*), om också tillfälligtvis smärre kvantiteter därav kunna avyttras. Då jag ej sett någon utförligare beskrivning av dibstillvärkningen ock en del kortare notiser, som jag har kännedom om, lemna åtskilligt övrigt att önska i avseende på exakthet — varvid någon olikhet mellan olika platsers tillvärkningssätt dock ej är utesluten — så kan jag ej annat än beklaga, att jag själv ej iakttagit densamma noggrannare, än jag gjort, så att jag kunnat lemna bestämdare mått för själva prässen, angiva tiden för kokningen o. s. v. Emellertid vill jag meddela det huvudsakliga av vad jag fick kännedom om.

Prässen eller rättare prässningsplatsen (*maʿṣara*) synes vara av samma utseende som den ofta beskrivna vinprässen, ock utprässandet av druvsaften är ju också gemensamt för tillvärkningen av vin ock av dibs. Först behöves således en i klippan till ett djup av ett par decimeter nedhuggen fyrkantig, jämn yta med 1½ à 2 meters sida, något lutande mot främre kanten; mitt på denna kant löper en smal ränna ut ock leder till en andra urholkning,

[1] Möjligen samma blandning, i vilken enligt BAUER, Volksleben im Lande der Bibel s. 134, druvorna doppas ned, ock som består av »geklärtes laugenwasser, dem etwas öl beigegeben ist.»

denna av i det närmaste kubisk form, men med endast omkring ½ meters sida. På den ena av de för närvarande i Bḥamdûn använda 2 dibsprässarna funnos bredvid varandra 3 sådana prässningsplatser, skilda endast genom en smal kant, vilka användes samtidigt.

Tiden för dibstillvärkningen infaller efter russinberedningen. En »mäster», som är hemmastadd i kokningskonsten, är bejälplig härvid ock tjänstgör vanligen åt alla, som använda samma präss. När turen kommit till den familj, där jag bodde, underrättades jag föregående kväll med orden: *bukra baddna ndabbis* »i morgon skola vi göra dibs». Om jag ej missminner mig, pågick arbetet sedan under 3 dagar; detta var i en av de större familjerna. För dibsberedningen har man spart någon vingård med mindre vackra druvor, då det ju vid prässningen ej kommer an på druvornas utseende. De läggas nu på den ovan beskrivna klippytan ock trampas med fötterna. Saften prässas då ut ock rinner genom den lilla rännan ned i »klippfatet». För att få skalen ytterligare utprässade kan man sedan samla en större mängd ock lägga bräder med tunga stenar ovanpå dem. Saften från klippfatet öses nu i en kittel, som står bredvid över elden. Under kokningen avskummas all orenlighet, som kommer på ytan. Så hälles saften åter tillbaka i den nu rengjorda mindre fördjupningen, där orenlighet kan avsätta sig på botten. Försiktigt öses den andra gången i kitteln för att ånyo koka. Efter denna kokning är saften färdig[1]; den har en ganska mörk brun färg. Den bäres nu hem till gården ock hälles i en väldig stenkruka *(ḫâbii)*. Men ännu är det ingen dibs.

Det trevligaste arbetet återstår, ock däri har jag deltagit tillsammans med alla familjemedlemmarna i det hus, där jag bodde. Vanligtvis efter slutat dagsarbete samlas man omkring dibskrukan, ock man börjar bearbeta saften med en stadig stör *(maḫbaṭûn)*, med vilken man slår i krukan, därvid aktande sig för att slå ut botten. Var ock en slår, tills han tröttnar, allt under det de andra under prat ock skämt se på, ock så tager nästa man vid. Så samlas man dag efter dag; snart börjar saften tjockna märkbart, på samma gång den blir ljusare. En vacker dag börjar man räkna, huru många slag var ock en orkar slå, ty nu fastnar

[1] Detta förfaringssätt överensstämmer i huvudsak med det av Anderlind, Die rebe in Syrien, insbes. Palästina, ZDPV XI 175, beskrivna förfärdigandet av »weinbeersaft».

stören allt emellanåt i den hårda smeten. Endast de starka karlarna orka slå i regelbunden takt. Men man slutar ej, förrän stören sitter där så fast, att man endast med ansträngning kan röra på den. Ju hårdare dibsen är, dess vackrare är den, ock dess mer betalt kan man få, om man avyttrar den. Mitt värdfolk beräknade, att 10 raṭl druvor gå åt till 1 raṭl dibs. De sålde av sin utmärkta vara 1 raṭl för 12 piaster. Detta blev för arbetet 2 piaster (27 öre), då druvorna räknas till 1 piaster för raṭl.

Dibsen är visserligen mycket söt, men ovanligt välsmakande, ock icke minst främlingar äro alldeles förtjusta i den. Litet dibs på en kaka bröd är för övrigt allt vad ett barn önskar sig för att vara fullt belåtet med sitt mål. Man tillvärkar också dibs av russin *(dibs* '*zbîb)*, fast i mindre mängd. Jag fann denna sort nästan ännu godare än den vanliga dibsen[1].

Jag vill helt kort beröra även de övriga produkterna av vinodlingen. Först något om vinberedningen (*nbîd* = vin). Vin tillvärkas i främsta rummet för familjens eget behov. Någon handel därmed drives knappast utom byn. I större skala beredes vin bl. a. i kolonierna av de s. k. templarne, ock på Libanon i Štôra beläget nära järnvägen på den punkt, där Libanon övergår i *lbqâ*ʿ (= Coelesyrien).

Vid vinberedningen användes här icke den förut omtalade prässen, utan druvorna kramas med händerna över ett större kärl, först varje klase särskilt ock så flera en gång utkramade klasar tillsammans. De klämmas mellan båda händerna, så länge det ännu rinner en droppe. Vanligen användas för vinet de s. k. svarta druvorna; den mörkröda färg, som de ge vinet, fröjdar Libanon-bonden kanske lika mycket som smaken. Jag avprovade en hel mängd viner från byn, ock de flästa voro förträffliga. De hemgjorda vinerna äro starkare än sådana, som hållas i handeln; ett par spetsglas är ofta tillräckligt att framkalla ett lätt rus. Man kan emellertid vara säker om att här ej få förfalskad vara. Det vanliga priset var 4 pi. för raṭl (man väger flytande varor), vilket alltså motsvarar 21 öre litern.

Företrädesvis av sämre russin beredes druvspriten (ʿ*araq*). Destilleringen utföres under ett par vinterdagar, ock husfadern

[1] Av johannisbrödträdets frukter utprässas också saften ock beredes till *dibs ḫarrûb* (fr. *caroube*). Den påminner om vanlig sirap, men har en särdeles fin smak.

själv eller någon annan betrodd person sitter ock vaktar pannan ock sätter en ny flaska under röret, så snart den förra är fylld. Ett någorlunda stort hus gör av med så mycket *'araq* om året, som tillvärkas på 2 à 3 dagar. Spriten har en stark tillsats av anis ock ser oblandad ut som det klaraste vatten, men övergår nästan till mjölkfärg, när den uppblandas med vatten. Vanligen drickes den ej alldeles oblandad, ock man har också alltid något tilltugg *(mäza)*, bestående av färska gurkor, pickels m. m. — Utom 'araq kan man även göra konjak *(kuniâk)*. Ättika *(ḫall)* beredes också av druvsaft, som man låter surna.

Vinrankan ger sålunda en mängd produkter, ock lägger man nu till detta, att de späda bladen ätas — de ha en frisk syrlig smak — så att de fyllas med en blandning av ris, ärter ock hackat kött l. d., varpå det hela kallas *muḥši* (= fylld)[1]; ock att vidare de på våren avskurna revorna *(žarazûn)* ock torra stockarna utgöra det enda bränsle den fattige har för vintern, så kan man lätt göra sig en föreställning om vilken ofantligt viktig roll vinrankan spelar i en Libanon-bondes liv.

* * *

Tar vinodlingen den mästa tiden ock det drygaste arbetet i ansprak, så tror jag, att **silkesodlingen,** ehuru den är fortare över, dock bringar mera pängar till huset. Att sköta om träden hör till männens göra, uppfödandet av maskarna faller vanligtvis på kvinnornas lott. Mullbärsträden *(tût)* planteras i små täppor, ofta strax invid boningshuset; de upptaga i förhållande till vingårdarna en mycket obetydlig del av marken. Åtminstone en gång om året plöjes omkring träden, vanligen i sammanhang med plöjningen av vingårdarna. När så bladen börja spricka ut, böra de små maskarna *(dûd)* vara i ordning. Man har förut skaffat så mycket ägg, som man beräknar att få blad från träden till föda åt de utkläckta maskarna. Kläckningen ombesörjes på samma ställe för flera familjer, varpå var ock en hämtar sin del. Maskarna ligga på runda brickor med uppviken kant, ofta gjorda av kreatursspillning. Allteftersom de växa, få de större utrymme, d. v. s. de fördelas på allt flera sådana brickor. Dessa förvaras på en träställning, som för tillfället bygges upp i ett rum, vilket så överlates åt de små husdjuren. I nyare hus har man ofta ett

[1] Fyllda *vin*blad ha dessutom det speciella namnet *iabraq*.

särskilt rum reserverat för detta ändamål, sålunda ej avsett till boningsrum. Man kan ej här liksom nere på slätten ha maskarna ute i lövhyddor l. d., ty vädret är ännu denna tid (från omkring slutet av maj) för kyligt; men så slipper man i stället frukta för en rägnskur, som, om den är häftig, kan för slättbon alldeles förstöra skörden.

Det är en tid av träget arbete för kvinnorna den månad de ha att fodra silkesmaskarna. Först skola de hämta bladen från träden ock så noga se till, att maskarna alltid ha frisk ock riklig föda, ty de små djuren äro mycket nogräknade. Inte ens om natten få de vara i ro för dem. Till en början måste de också skära sönder bladen, medan maskarna ännu äro för små att äta dem hela. Under fastetiderna — de fasta *(biṣûmu)* ju i sammanhang med hudömsningarna 4 gånger — ha deras skötare att se efter, vilka som möjligen äta, ty alla fasta inte precis samtidigt. När så masken äntligen ätit sig mätt, då ha de att skaffa det rede, varpå han kan bygga sitt lilla hus. Härtill användes i Bḥamdûn en buskartad växt med långa, smala kvistar (på arabiska *ḳizzäl)*, där han på några få dagar spinner omkring sig *(biṡarniq)*. När kokongerna *(ṡarnaqa*, plur. *ṣräniq)* äro färdiga, återstår endast att avyttra dem till en spinneriägare. Denne tar hand om dödandet av livet därinne, så att ej den färdiga fjäriln får flyga ut, vilket ju är detsamma som silkets förstörande.

Den viktigaste för att icke säga enda industri, som finnes på Libanon, är silkesspinningen, men denna är i stället väl representerad. Man behöver ej gå långt på Libanon för att träffa på ett spinneri *(kirḫâna)*, Bḥamdûn har också sitt med närmare 100 »jul» *(dûläb)*. En förstklassig fabrik är den i Btätir på bortåt 300 jul, vilken jag varit i tillfälle att bese två gånger med dess ytterst tillmötesgående ägare M. Portalis själv såsom cicerон. Här ha vidtagits alla åtgärder för att underlätta arbetet genom god ventilering, då ju lukten i ett silkesspinneri är vedervärdig. Tusentals barn ock äldre sysselsättas i dessa Libanons fabriker. Det är ganska nedslående att se, huru dessa arbetare genom sina bleka ansikten sticka av från den vanliga friska ock sunda typen. Ock doften, som följer dem från fabriken, bidrar att öka medlidandet med dem. Det måste vara synnerligen ohälsosamt att arbeta i de vanliga spinnerierna, där man ej särskilt sörjer för arbetarnas hälsa.

Tre år tar det att lära sig yrket ordentligt, ock man förstår, att den som en gång strävat igenom denna tid, ej gärna lemnar arbetet, huru dålig avlöningen än är. Under vintern, då så många gå sysslolösa, dragas de till fabriken, ock när så sommaren kommer, få de hemmavarande släpa så mycket mera. Ja, små barn tagas från skolan, blott för att föräldrarna genom dem efter någon tid skola få en inkomst av 10 öre om dagen[1]. Arbetsförtjänsten stiger ju för utlärda ock skickliga arbetare, men den är i allmänhet mycket låg. Att en omtänksam spinneriägare här kan göra sig en förmögenhet, är lätt att förstå. Också är ett namn som Portalis oberoende av silkespriserna. Hans vara säljes alltid, ock skulle marknaden vara mer än vanligt tryckt, betyder det för honom litet att hålla inne sitt silke i avvaktan på bättre tider.

* * *

Med min korta framställning av vin- ock silkesodlingen i Bḥamdûn har jag berört de viktigaste produkterna av jorden ock därmed vad som tar en Libanon-bondes mästa arbete i anspråk. Av mindre betydelse såsom odlade endast för eget behov ock på samma gång krävande mindre arbete äro åtskilliga andra frukter ock grönsaker, av vilka jag för översiktens skull vill nämna de vanligaste. Bland de förra intaga fikonen *(tîn)* första rummet. Fikonträdet är mycket tacksamt att odla; det ger nästan alltid riklig frukt, på samma gång det ofta inte tar upp någon särskild plats, ty det är ingalunda ovanligt, att det är planterat i vingården. De två vanligaste sorterna äro *naʿûsi*, inuti rött med grönt, ganska tjockt skal, ock *sakkuri*, inuti ljusgult med gult, tunt skal; den senare sorten betydligt sötare än den förra, såsom också namnet anger. Färska fikon äro i min smak det bästa i fruktväg man får i Syrien.

[1] *râḥut tatḥill* hörde jag mer än en gång, då någon flicka en vacker dag saknades i skolan. »Hon har gått att avnysta», scil. kokonger, d. v. s. hon har fått arbete i fabriken. I något annat än avnystande av vad masken har spunnit består ju »spinnandet» icke. Att följa arbetet i ett spinneri är synnerligen intressant. Men då detta troligen är ensartat på andra platser, har jag ej velat ingå på någon beskrivning därav. — Det väckte min förundran, att en kokong kunde innehålla ända till 1,200 meter tråd enligt M. Portalis' uppgift.

Närmast fikonen komma päronen *(nžâṣ)*, betydligt sämre än vad vi ha i Sverge — ty någon skötsel få ej träden, än mindre kommer någon förädling i fråga — ock valnötterna *(žauz)*, även de växande i vingårdarna.

Av grönsaker växa de omtyckta *ḥummuṣ* kikärter likaledes bland vinrankorna. Dessa ätas ofta rostade, då de kallas *qḍâmi*. De kunna vidare doppas i sockerlag ock få då utseendet av stora sockerpullor ock kallas nu *mlabbas*, vilket egentligen betyder »beklädd», nämligen med socker [1]. Mycket viktiga i matväg äro tomaterna *(banadûra)*. Jag har sett, huru många skolbarns matsäck för middagen består av ett par tomater ock bröd. Det är allt. Samma roll spela de många olika slagen av gurkor. Oliver *(zeitûn)*, som också utgöra samma viktiga beståndsdel i de lättare målen ock som ätas året runt, odlas ej mycket inom själva byn, utan köpas från den ofantliga olivskog, som täcker södra delen av Beirut-udden ock som enligt uppgift skall vara en av de största i världen.

* * *

Om den allmänna satsen, att sommaren är arbetets ock vintern vilans tid, såsom vi sett, måste tagas med någon modifikation, så gäller detta framför allt **kvinnornas** arbete. Väl är även för dem sommaren arbetets tid par préférence. De måste då stå vid männens sida ute på fältet, ock även annat arbete faller, som vi sett, på deras lott. Då kan det sägas utan överdrift, vad grannmor en dag yttrade till mig: »Vi ha så mycket att göra, så att om själva döden komme, så ha vi inte tid att taga emot honom.» I jämförelse härmed är vintern även för kvinnorna den relativt lediga tiden. Men någon ledighet i samma mening, som den männen njuta av, kommer dem nog icke till del. De ha ju alltid sina husliga sysslor, ock varje husmoder vet, att hon ej behöver sakna arbete, om hon vill hålla sitt hus rent ock snyggt. Jag är glad att kunna ge Libanon-kvinnorna det vitsordet, att de älska renlighet ock också förstå att omsätta sina grundsatser i praktik. Så är det t. ex. regel, att kläder tvättas en gång i veckan, ock den tvätt man såg upphängd var ej så liten. Jag

[1] Detta namn har sedermera utvidgats att betyda karameller ock konfekt även av främmande tillvärkning.

måste blygas, när jag tänkte på huru mycket sämre det ofta står till ibland oss i detta hänseende, åtminstone i den landsdel, där jag något känner till förhållandena. Man hör så ofta talas om den orientaliska smutsen, men den är i allmänhet — ock med bestämdhet kan jag påstå detta för Bḥamdûn — icke tillfinnandes inne, utan ute, på gatan. Ty dit skall all smuts ock allt avfall, ut till de orena hundarna. Någon offentlig renlighet har man ännu ej höjt sig till.

Jag vill dröja litet vid ett av kvinnornas husliga göromål, som jag med stor förvåning stått ock betraktat flera gånger. Det är bakningen, som ofta företages en gång i veckan. Olika sorters bröd finnas, bakade på olika sätt, men det vanligaste ock mäst omtyckta är *ḫubz tannûr* (bröd gräddat på den ugn, som kallas *tannûr*). Ugnen beskrives vanligen såsom en fristående lercylinder. Här är lercylindern icke fristående, utan nedsatt i jorden, så att dess övre kant är i jämnhöjd med marken inne i det lilla hus, som inrymmer densamma. Endast innerväggen av cylindern är således fri; lutar man sig över, ser man glöden därnere på botten. Ugnens diameter närmar sig 1 meter.

Degen av vetemjöl tillredes dagen förut ock delas i så stora delar, att en går på varje kaka. Mycket tidigt på morgonen bege sig de två bakerskorna till ugnen. Båda sätta sig ungefär mitt emot varandra alldeles invid ugnsöppningen. Den ena tar nu degbiten ock plattar ut den till en liten rund, tämligen tjock kaka. Denna övertas så av den andra kvinnan, hon lägger den på den ena handen ock handloven för att genast praktisera den över på den andra handen ock så återigän tillbaka. Härmed fortsätter hon en stund i ett jämnt, ganska hastigt tempo. Därunder växer kakan, så att den når hänne upp på armen, på samma gång som den naturligen blir allt tunnare. Med en flink vändning för hon så kakan över på en rund, platt kudde, som hon har till hands, jämnar där ut den något ock trycker så det hela mot (inner)väggen av cylindern, där kakan fastnar (i vertikal riktning), under det hon genast tar tillbaka kudden. Allt detta har gått så fort, att den första kvinnan ej är mer än jämt färdig med en ny liten kaka. Snart är också den i utvidgat format placerad på den motsatta väggen av ugnen. Den första kakan är nu gräddad ock tages bort samt lägges på sidan, innan turen kommer till den tredje i ordningen. Högen av färdiga kakor växer raskt, ock till frukosten har man färskt bröd. Detta

är tunnbröd, ej olikt det som bakas bl. a. i Dalarna[1] — men huru olika är det ej tillvärkat! Intet bord att baka på, ingen kavel att kavla ut degen med, ock en gräddning så enkel, att dalkullan skulle vara glad att slippa lika lätt undan! Men det ordras utan tvivel lång övning, innan allt går så fint ock fort, som jag var i tillfälle att se det utfört. Bakningen är för övrigt ej odelat angenäm för vederbörande, ty den lilla »bagarstugan» är uppfylld med rök. Mycket sparsamt finner den sin väg ut genom den trånga ock låga dörröppningen, genom vilken ljuset också måste leta sig in.

Till sist vill jag påpeka ett i Orienten mycket vanligt arbete, som tillkommer kvinnorna, kanske ett av de drygaste, nämligen vattenhämtningen. Bḥamdûn har numera sin källa (*ʿein*) mitt i byn, sedan man hit lett vattnet i rör från den tämligen avlägset liggande ursprungliga källan, dit kvinnorna förut måste gå för att fylla sina krukor. Men om vägen nu ej är så lång ock svår, så är krukan tillräckligt tung. Det är en ganska stor lerkruka (*ǧarra*), som bäres på högra axeln. En man skulle kanske stå sig ganska slätt, om han någon gång skulle falla på den idén att byta ut sin syster eller moder; men kvinnorna äro vana att bära dessa krukor, sedan de voro små, då de började med mindre sådana. På sommaren, när källan är mindre givande, kan man få se ända till 200 krukor ligga ock vänta på att bli fyllda. Deras ägare lägga dem där i tur ock ordning ock återvända, när de beräkna, att deras tur är inne. Under tiden håller en vakterska (*nâṭûra*) ögat på krukorna ock tillser, att fyllningen går ordentligt till. Vattenhämtningen inskränkes numera därigenom, att allt fler ock fler cisterner byggas för rägnvattnets uppsamlande. De som ha cistern, hämta likväl sitt dricksvatten från källan.

*

Att österländingen har stora anlag för **sällskapsliv**, är en känd sak; ock helt naturligt är, att dessa anlag från början utvecklats ock allt fortfarande odlas därigenom, att han så ofta ingenting har att göra. Vad Libanon-folket beträffar, sådant det

[1] Kakorna äro ej så stora som dala-tunnbrödet i allmänhet, men tunnare; ej häller bli de så mjuka. Färskt bröd är en läckerhet i ock för sig, men ännu bättre smakar det med gott smör.

är representerat i Bḥamdûn, kunna vi av det föregående förstå, att denna sällskaplighet tar ut sin rätt framför allt under vintern. Att en bonde, som arbetat strängt en hel varm dag, inte på kvällen känner sig manad att sitta uppe ock prata med sina grannar, är mycket förståeligt; därtill är han för trött. Också inträffar detta ganska sällan. Men ännu sällsyntare är det, att han under den tid, då han ej behöver sträva för uppehället, sitter ensam i sin stuga eller nöjer sig med det dagliga sällskapet av familjen. Nej, då skall han åtminstone vara tillsammans med sina grannar ock fränder. Ock hans program är lätt uppgjort.

Är vädret vackert — en vacker vinterdag kan man mycket väl sitta ute i solskenet — då bär det av till basaren *(ssûq)*[1], här bestående av några bodar, som ligga på båda sidor om den genom byn gående landsvägen. Här sitta gubbarna ock språka om dagens händelser samt invänta ankomsten av den dagliga tidningen, varav ett eller två exemplar finnas i byn. Snart har man reda på vad bladet innehåller, ock då är politiserandet i full gång. Man har svårt föreställa sig, att dessa dock jämförelsevis okunniga bönder kunna ha ett sådant intresse för politik, men jag har själv varit vittne till huru lidelserna kunna gå högt. Ock det är naturligt, att ett folk, som suckar under förtryckets ok ock som är medvetet härom, är intresserat av vad som sker i världen omkring dem. Nästan allt vad som händer ock som de få reda på, sätta de i någon förbindelse med deras eget land. Det är som blickade de ut över hela världen efter befrielse. Fast muhammedanerna helt visst äro minst lika missnöjda med den turkiska styrelsen som de kristna — ja, det säges, att de kristna, blott turkarna behandlade dem med rättvisa ock gåve dem allmänt mänskliga rättigheter, skulle visa sig vara långt bättre patrioter än muhammedanerna — är det givet, att båda partierna ej politiskt sett ha sina blickar riktade åt samma håll. De kristna veta, vilka som redan jälpt dem till en nagorlunda dräglig ställning ock på vilka de för framtiden kunna räkna; muhammedanerna däremot kunna just av denna anledning ej fördraga dessa samma makter.

[1] I Bḥamdûn heter det vanligen: *rûḥ ʿalbiādir* »han har gått till tröskplatserna», ett gammalt namn för det nuvarande »torget» *(sûq)*. Denna plats, som är ganska jämn, användes antagligen till tröskplatser *(beidar)*, innan byn, som ännu till största delen ligger nedanför landsvägen, hade utvidgats i riktning uppåt.

De politiska händelserna under den tid jag vistades på Libanon voro mer än vanligt ägnade att intressera, ja oroa sinnena. Ock de arabiska tidningarna hade tydligen ganska stor frihet att tala om det ryskt-japanska kriget. Allt berättades utförligt ock kommenterades från olika synpunkter, så att man hade mycket att studera ock diskutera om. Sympatierna voro givna. Ryssland, de kristnas vän ock försvarare ock turkarnas fiende, engagerat i ett stort krig med en tydligen mäktig motståndare, det var något som ingen kunde vara oberörd av. Om det skulle hända — från början ansågs det visserligen omöjligt — att Ryssland besegrades, vem svarade då för vad det blev av de kristna i Syrien? så undrade de kristna. Då skulle turken ånyo visa klorna ock druserna komma från sina byar ock åter ge fritt lopp åt sitt gamla hat till de kristna. Det tros allmänt, att England förser druserna med vapen; ock om detta är överdrivet, så ligger det alltid någon sanning bakom. Åtminstone kan man av de förbindelser, vari druserna stå till den engelske generalkonsuln i Beirut, sluta att England låter påskina, att det är berett att skydda druserna. Att England är deras värkliga vän, därpå hade de en underpant i det förhållandet, att drottning Viktoria i hemlighet omfattat den drusiska religionen. Detta hörde jag själv uttalas, ock man påstod, att det tros allmänt[1]. Druserna hade således utom sitt hat till de kristna även denna anledning, sina inbillade eller värkliga relationer till England, att önska framgång i kriget åt Englands allierade, japanerna.

Med de kristna har jag i det föregående menat de inhemska kyrkorna. Starkast i sina sympatier för Ryssland voro naturligtvis de grekiskt ortodoxa, som se upp till Ryssland särskilt såsom den sanna religionens försvarare. Bland maroniterna funnos sådana som sågo litet djupare ock inte fruktade för kristendomen i Syrien, även om Ryssland skulle besegras. Protestanterna voro däremot i allmänhet »japaner» med några få undantag; bland dessa vann professorn i arabiska vid amerikanarnes college i

[1] Att man ej får underskatta betydelsen av vad folket tror, vore detta i ock för sig aldrig så förvänt, bevisas bl. a. därav, att just den föreställningen, att England försåg druserna med vapen, förmådde de kristna i Bhamdûn att allmänt väpna sig. Ehuru de eljest äro så ekonomiska, skydde de härvid icke några utgifter. Det fanns väl knappast en man, som ej hade en eller flera fullt moderna revolvrar, trots svårigheten att komma över sådana (alla vapen smugglas in).

Beirut en viss ryktbarhet såsom en hänförd ryssvän. Den bärgfasta tro på Rysslands makt, som i början besjälade alla, svek honom aldrig trots motgångarna. Det berättas, att han för en egyptisk tidskrift utarbetat en större uppsats, däri han med ett vidlyftigt material sökte bevisa, att Port Arthur aldrig skulle kunna intagas. Olyckligtvis blev artikeln aldrig tryckt, ty fästningens fall var redan ett fullbordat faktum, innan den lades i präss.

Från kristlig synpunkt var det en gåta för de inhemska kristna, huru protestanterna kunde önska framgång åt en hednisk nation ock sympatisera med de kristnas fiender, muhammedaner ock druser. Men man hade ju redan förut sina tankar om protestanternas kristlighet, ock deras hållning i denna fråga bidrog sannerligen ej att höja deras anseende. Här var naturligtvis politik med i spelet. Bland folket kallas en protestant *'inklîzi* d. v. s. engelsman (naturligen beroende därpå, att protestantismen kommit genom engelsk-talande missionärer). Ock så är alliansen färdig: England-Japan.

Jag har något uppehållit mig vid de politiska intressena för att ge en föreställning om vad som i främsta rummet sysselsatte tankarna ock var föremål för samtalen mellan de människor, jag kom i beröring med. Att i en del här berörda frågor en ock annan visade sig ha en skarpare blick för värkligheten, än vad folket i allmänhet hade, behöver ej särskilt betonas. I Bḥamdûn kände alla för ock med Ryssland med undantag av de få protestanterna, som i den stora frågan endast samtalade med varandra. Barnen hade fått tag i följande rimmade kvickhet, som de roade sig med att ideligen skrika mig i öronen:

lmuskub 'alla iṷnṣru,
ṷliabän iûqaʿ ṷiiksur ḫnṣru!

Moskoviten, må Gud ge honom seger,
men japanen, må han falla ock krossa lillfingret!

Samma dag, som underrättelsen om Port Arthurs fall kom, fann en man sin ganska stora son gråtande. Han kunde ej förstå, vad som hänt honom, ock visste ej, att han hade någon reda på den sorgliga nyheten. Men när han till slut förmaddes yppa sin sorg, så visade det sig, att det var fästningens fall som gått honom så till sinnes. Till Bḥamdûn spred sig också

folkskaldens[1] värs (naturligtvis författad före Port Arthurs intagande):

mîkädu bilbâr ṭamiʿân,
ẏistûsil sabʿ ṙadbän:
bäni ḥaul ilbâr ʾqbûr
kätibha bism iḻiabän.

Mikadon är begärlig på Port (Arthur),
men Stössel är ett vredgat läjon;
han bygger runtom Port Arthur gravar
ock skriver på dem japanernas namn.

Men det är inte alltid som gubbarna få sitta i basaren ock språka politik. Vädret är dåligt minst lika ofta som det är vackert, ock då samlas de i stället här ock där i stugorna; en kopp kaffe höjer stämningen, ock snart prata de bort en förmiddag. Huru nu än den egentliga dagen tillbringas, så är det visst, att efter kvällsmåltiden, som man intar vid solnedgången, blir det *sahra* av: man tillbringar aftonen tillsammans *(biisharu saẏa)*. *ẏein baddna nishar illeili* = »var skola vi tillbringa aftonen i kväll?» är den fråga som framställes, då man träffas under dagen. Ock så möts man på det överenskomna stället. Vid 7-tiden på kvällen är så gott som hela byn på benen, ock man kan då se, om man är ute, vilka hus som få ha mottagningarna för dagen. Klockan 10 är man vanligen färdig att gå hem igän.

Att ha fått vara med på sådana aftnar, sittande på golvet liksom de andra med benen korslagda *(mrabbaʿ)*, lyssnande till berättelserna ock tagande del i samtalet, allt under det man rullar sina cigaretter eller tar ett bloss ur vattenpipan *(ʾarkîli)* ock så sköljer ned röken med det ypperliga tjocka kaffet, det räknar jag till mina bästa hågkomster från Libanon. Ibland roa de sig med kortspel *(ṡaddi)*, som går mycket oskyldigt till. Insatsen kan vara några nötter eller några *mlabbasät* (s. 166). Berättelserna voro det för mig mäst intressanta. De kunna vara av olika slag, både moderna ock av den gamla hederliga sorten med alla figurerna ur »Tusen ock en natt». En sådan berättelse inledes alltid med ett företal av följande lydelse:

[1] Den över hela Libanon kände *ʾIlẏäs el Farrân*, som låtit några av sina folkpoetiska alster utgå i tryck under titel: *Kitâbu ssamar fî qaḍâʾi ʾauqâti ssahar*, Bʿabda 1899. Diktarten är den ovannämnda *qerrädi* (s. 152, not 1).

kän ma kän[1] *fî qadîm izzamän 'issa (hallaq) mnhki uba'd šuei minnäm* = »det som var (d. v. s. händelsen) var (tilldrog sig) i forntiden. Nu tala vi, ock om en stund sova vi». Härtill lägges ofta: *'an šiki 'an biki 'an dibs iššdîd ilba'albaki 'illi ma biitla' bil'îd ulâ fi msämîr lḥadîd 'illa fî 'iṣbi' ḫâlti 'imm 'šdîd* = (vi tala) om klagan, om gråt, om den hårda dibsen från Ba'albek, som ej går med handen (d. v. s. som man ej kan taga något av) ock icke med spikar av järn[2], utan endast med min moster Umm Šdîds finger.

Detta företal kan utvidgas ytterligare, men föredrages sällan i sin helhet. Olika varianter därav förekomma också. Den berättande slutar med dessa ord: *ḥkäiti ḥkeitha uib'ibbak ḫabbeitha* = min berättelse har jag berättat, ock i ditt sköte har jag gömt den, d. v. s. jag har slutat, det är din tur att fortsätta.

Kvinnorna intaga på en sådan *sahra* en mera oansenlig plats, där de ofta syssla med något handarbete utan att yttra sig i det allmänna samtalet. De göra vanligtvis kaffet i ordning ock bjuda männen först. En gång slog värden i det hus, där jag bodde, på stort ock bjöd på någon slags sötgröt med stärkelse i. Den var serverad på tallrikar så många, att vi män fingo en var. Men vi förstodo, att kvinnorna skulle också ha litet med, varför vi slutade, när vi ätit av ungefär halva tallriken. De fingo nu fortsätta där vi slutat, ock naturligtvis med samma skedar som vi använt.

Man kan också få vara med på en andlig *sahra*, där bibelläsning med förklaring ock sång förekommer. Härvid presiderar en engelsk kvinnlig missionär, som bor i byn. Hon ombedes alltsomoftast att komma ock hålla *ṣala* (bön) i de olika gårdarna (naturligtvis icke alla). Egenskapen av en *sahra* tillkommer dock även en sådan sammankomst. När kaffet är i ordning, så bjuds det omkring, även om man är mitt inne i läsningen av ett kapitel ur bibeln. Andakten är just icke alltid så stor; dock ser det ut, som om de unga tyckte om att sjunga, ock de nedlägga ett arbete värt en bättre sak på att lära sig de väster-

---

[1] Vad BALDENSPERGER, The immovable east, PEF Quart. Sts 1905, 190 menar, da han skriver detta uttryck *kân a-ma-kân* (كان اماكان) ock översätter: »there was once, and there was once», kan jag ej förstå. Att *mâ* här är relativt, vinner i sannolikhet genom det följande högarabiska uttrycket.

[2] Om den harda dibsen jfr s. 162!

ländska melodierna, som ej riktigt stämma med deras öra. Däremot sjunga de med känsla ock övertygelse gamla inhemska låtar, som försetts med andliga ord.

Bekant är, med vilken omständlighet ock sirlighet i uttryckssättet orientalen i allmänhet rör sig. Oaktat det finns en stor variation i de fraser, man har att tillgå för alla tillfällen, är man dock härvid begränsad till särskilda former. Att lägga in något personligt i en hälsning, en lyckönskan eller en kondoleans är mycket svårt, ty ett avvikande från de fastställda formerna skulle ej upptagas väl. Man ser också, att civilisationen inkräktat på dessa *tižmîlät*, under det att de av bildningen jämförelsevis minst berörda druserna, såsom jag ovan påpekat, excellera i de stereotypa uttryckens rikhaltighet ock omväxling. Dessa uttryck äro likväl i sig själva synnerligen vackra, ock en främling, som hör ett par araber utbyta hövlighetsbetygelser, får gärna den föreställningen, att han har ett par värkliga ädlingar framför sig. Jag kan här ej utförligt ingå på detta ämne; de vanligaste uttrycken kunna också lätt studeras i tillgängliga handböcker[1]. Jag vill därför inskränka mig till att påpeka ett par synpunkter i deras användning.

Två personer, som mötas, kunna ej gärna börja tala om något allvarligare ämne, förrän de undanstökat hälsningarna ock vad som hör med dem tillsamman. På den första hälsningen kan man veta, om det är två muhammedaner som mötas, eller om någon av dem är kristen. Den gamla fridshälsningen *ssaläm ʿaleik(um)* med svaret *yaʿaleik ıssaläm* användes nämligen av en muhammedan endast till en trosfrände, aldrig till en kristen ock ej häller mellan kristna inbördes. Hälsningen kristna emellan är ett tillönskande av en god dag, en god morgon, afton o. s. v. Närmast har man så att fråga, huru det står till, ock det gör man vanligen icke en, utan flera gånger, därvid varierande de därför lämpade uttrycken. Man lägger också till en förhoppning, att det måtte stå bra till, att man måtte ha framgång i arbetet o. s. v. Slutligen bör man ej underlåta att fråga om huru alla de enskilda anförvanterna må. Detta kan dock även undanstökas genom en enda fras *kîf ḥâl min faraqt* huru står det till med dem du skiljts ifrån? Man får då till svar: *lfaraqna bisallmu* de som vi skiljts från, hälsa .

[1] T. ex. J. Harfouch, Le drogman arabe, Beyrouth 1901.

Det vanligaste är nu emellertid, att ceremonien förkortas därigenom, att båda fråga varandra samtidigt ock ingendera svarar på den andres frågor. Börjar den ene *kîf ḥâlak* »huru är ditt tillstånd?» så frågar den andre ögonblickligen t. ex. *kîf šu'lak* »huru är ditt arbete?» Den förste har omedelbart fortsatt med sitt *nšalla mabsûṭ* »jag hoppas (eg. om Gud vill), du mår bra», ock den andre är ej senare med *nšalla muaffaq* »jag hoppas, du har framgång».

Är den första ivern över, kan man få höra ett svar, som dock icke är ett svar i den meningen, att det skulle upplysa om hälsotillståndet, utan vars innebörd är att tillönska den andre allt gott.

Därvid följes nästan alltid den regeln, att man i svaret använder samma ord eller en form av samma stam, som förekom i frågan. Så redan vid själva hälsningen, t. ex.:

massîkum bilḫeir = jag önskar eder en god afton (eller »Gud give eder en god afton»)[1], varpå man svarar:

ịiš'ed masäk = må Gud göra din afton lycklig!

Vidare: *kîf ḫâṭrak*, eg. huru är ditt sinne?

Svar: *sallim ḫâṭrak* = Gud uppehålle ditt sinne!

kîf ṣiḥḥtak (ṣaḥḥtak) = huru är din hälsa?

Svar: *ṣaḥḥi bälak* (här av en stam, som erinrar om *ṣiḥḥtak*) eg. Gud göre ditt järta klart! möjligen med åsyftad mening: Gud give ditt järta hälsa!

Slutligen: *kîf ṣâịir fîk* (det andra ordet nästan utan akcent) = hur går det dig?

Svar: *iṣîr fîk lḫeir* = må det gå dig väl!

Mera allmänna svar på frågan om ens befinnande äro bl. a.: *'alla isallmak* ock *'alla iḥfazak* Gud uppehålle dig ock Gud bevare dig! Det är naturligen ej omöjligt att få ett värkligt svar på sin fråga, men då måste man låta den tilltalade märka, att man väntar en upplysning. I det mycket vanliga svaret *lḥamdilla* Gud vare lov! eller *niškur 'alla* vi tacka Gud ligger väl

[1] *massî* kan vara både 1 ock 3 pers. sg., i senare fallet med utfallet vokallöst *i*. Såsom synes av flera exempel här nedan, bortfaller ett sådant vokallöst *i*, när *'alla(h)* ej utsättes före värbet. Att formen kan vara 1 pers., visas av perf. *masseinäkum*, vilket användes, när man tar avsked på kvällen.

i allmänhet inneslutet, att det står bra till. Mår man själv illa, så behöver man ju ej förhålla den frågande sanningen.

Vissa tillfällen fordra en annan hälsning än den vanliga. Hälsar man på arbetare, sysselsatta med tyngre arbete, säger man *ʿaṷäfi* eg. hälsor, d. v. s. jag önskar er krafter till att arbeta. Svaret lyder: *ʾalla iʿâfik* = Gud give dig hälsa! — Gå rman förbi en *tannûr* (s. 167), där det bakas, bör man hälsa med *ʿalbaraki* = till välsignelse! Svaret är en vänlig inbjudan att smaka på brödet: *tfaḍḍal* = var så god! Därpå måste man i sin ordning svara — så vitt man ej känner sig manad att mottaga inbjudningen — med t. ex. *ʾalla izîd faḍlak* = Gud föröke din förträfflighet! Samma hälsning ger man också dem som sitta ute ock äta. Följande dialog uppstår därvid:

ʿalbaraki

Svar: *tfaḍḍal.*

Varpå man säger: *ṣaḥḥtein* = två hälsor, d. v. s. god aptit!

Svar: *ʿala qalbak* = över ditt järta (komme hälsa)!

Möter man en vägfarande, lyder hälsningen *marḥaba* d. v. s. vitt rum!

Svar: *marḥabtein* = två vida rum![1]

Man ser, att dualen användes till förstärkning i *ṣaḥḥtein* ock *marḥabtein.* Det första ordet har dock i sing. en annan betytydelse; *ṣaḥḥa* är nämligen = prosit! Förstärkande är också plur. i *ʿaṷäfi.* För samma ändamål användas *mît* hundra ock *ʾalf* tusen. När man t. ex. hälsar någon välkommen med *ʾahlan ṷasahlan* eg. familj ock jämn mark d. v. s. känn dig såsom hemma! så upprepar man vanligen denna hälsning med tillagt *mît,* alltså: *ia mît ʾahlan ṷasahlan* = åh hundra gånger välkommen! Svaret lyder: *bilmitʾahhil* = (allt detta goda komme) över den, som välkomnar!

Jag har iakttagit, huru vanligt det är, att den talande sätter sig själv i pluralis, vilket ger intryck av att betyda anspråkslöshet[2]. Så t. ex i följande, som ofta inströs i hälsningsceremonien: *muštâqîn* = (vi äro) längtande, d. v. s. jag har längtat efter dig; svaret står också i plur. *unḥna bilʾaktar* = ock vi ännu mer. På

[1] Den användning, jag givit ovanstående hälsningar, är naturligen ej genomgående för hela Syrien. Dock torde den vara riktig för Beirut ock den del av Libanon, där jag vistades.

[2] Tilltalsordet förekommer också i plur., men sing. är vanligare ock räknas ej alls för ohövlig.

den vanliga inbjudningen, när man går förbi ett hus, *šarrif* = hedra (oss med att stiga in), svarar man *mnitšarraf* = vi bliva hedrade. Ock på tacksägelsen för ett besök *šarraft(u)* »du har (I han) hedrat oss», svaras likaledes *tšarrafna* »vi ha blivit hedrade». I de anförda exemplen har jag nästan alltid hört pluralen.

För tacksamhetsbetygelser finnes ett rikt förråd av uttryck. Jag vill anföra några av dessa, då jag därigenom kommer in på ett område, kring vilket tankarna alltid tyckas kretsa. Den vanligaste formeln för »tack!» är *kattir ḫeirak* = Gud föröke ditt goda! (så att du får igän, vad du givit). Svar: *uḫeirak* = ock ditt goda! eller: *kattir salāmtak* »må han föröka ditt välbefinnande!» Tackar man för en tjänst, som någon utfört med sina händer, duger ej ovannämnda fras, utan då säger man *sallim daiįätak* »Gud uppehålle dina händer! Svar: *udaiįätak* »ock dina händer.» Man kan också bedja Gud uppehålla någons mun, om han talat eller sjungit: *sallim timmak*.

Mycket ofta, icke blott vid familjehögtidligheter, utan också eljest, när man tackar för en tjänst eller för visad gästvänskap, gör man häntydningar på de äktenskapliga förhållandena. En ung man tackar man genom att tillönska honom att bli gift: *mnifraḥ minnak* »må vi glädjas öfver dig! eller *farḥtak* »din glädje», d. v. s. ditt bröllop! Till en gift man, som ännu ej har några arvingar, säger man *mnifraḥlak min ʿarîs* »må vi fröjdas över en brudgum åt dig!» eller någon liknande fras. Så tidigt ser man i barnet den blivande brudgummen. Väntas en ny världsmedborgare, så uttrycker man öppet den förhoppningen, att det måtte bli en son. Har man att tacka en lycklig fader, så heter det *mnifraḥ min ʿirsänak* »må vi glädjas över dina brudgummar!» Det är alltid det starkare könet som sådana välvilliga önskningar gälla; kvinnan nämner man aldrig i detta sammanhang. Skall man tacka en flicka, så häntyder man på hännes bröder, t. ex. *nšalla mnuqšaʿlu ʿarîs la (ḫaiįik) nasîb* »vi hoppas få se en brudgum (son) åt (din broder) Nasîb». Svaret i dessa fall har avseende på den andres familjeförhållanden. Gäller det t. ex. en moder, kan man säga *ʾalla iḫallîlik ulādik* »Gud låte dig behålla dina barn!

Det behöver ej särskilt påpekas, att i ett samtal, som rör sig med konventionella fraser av det slag, jag givit några exempel på, man inte alltid tänker på den värkliga innebörden av vad man säger. I annat fall behövde man inte tugga om flera

gånger samma sak, såsom vi sett att det förekommer. Med beröm ock smicker, som är mycket vanligt, menar man nog ej häller alltid så allvarligt. Har man blivit föremål för sådant, kan man svara med de vackra orden *min zaud luṭfak* (detta säger du) »av din överflödande vänlighet.» Man får då igän: *'alla(h) idîm luṭfak* »Gud göre din godhet beständig!» Exempel på att en person absolut inte menar vad han säger, får man, om man bjuder honom på någonting. Trugning är obligatorisk även vid de minsta småsaker. Så t. ex. må man ej tro, att när en person, som man bjudit på något så alldagligt som en cigarett, säger *mâ bišrab* »jag röker inte», detta skulle vara bokstavligen sant. Nej, man kan få höra detta upprepat flera gånger ock ändå se honom ta emot till slut med tacksamhet. Jag fann, att jag först då kunde vara säker, att en person inte rökte, när han svarade *ma fî 'âdi* = det finns ingen vana.

Jag vill till slut peka på några små ord, som det hör till god ton eller ibland till undvikande av tvetydighet är alldeles nödvändigt att sticka in på sin rätta plats i samtalet. Så frågar man t. ex. icke gärna någon angående en resa, som han eller en av hans närmaste ämnar företaga eller har företagit, utan att sticka in *min ġeir šarr* »utan olycka», därmed uttryckande den förhoppingen, att resan måtte avlöpa lyckligt. Talar man om döden, så måste man tillägga *b'îd min haun* »fjärran härifrån!» d. v. s. från detta hus. Är det fråga om en tjuv eller någon annan skurk, så måste man, var gång ordet nämnes, låta det efterföljas (eller föregås) av *l'ab'ad* eg. den avlägsne. Därmed vill man säga, att man inte åsyftar eller att det inte är något skällsord på den person, som man talar med. *ḥarâmi* tjuv användes ofta såsom skällsord.

Talar man om något, som man tycker är generande för den andre, t. ex. benen, fötterna, skorna l. d.[1], så fordrar hövligheten, att man säger *'ažallak* »Gud upphöje dig!» (såsom ersättning för att jag talar till dig om så låga ting). Detta ord har jag oftast hört av Bḥamdûns skomakare.

[1] Jfr också: *mâ biqûm 'illa 'ala ssä'a umâ biḥluq 'illa 'ala ssä'a umâ b- - - 'ažall issämi'în 'illa 'assä'a* »han stiger upp endast på klockslaget, ock han rakar sig endast på klockslaget, ock han - - - (Gud upphöje de närvarande!) endast på klockslaget.» Transskriberat från *Šukrî el Ḫûrî*, Ṭûlit l'umr, New York 1004, s. 80.

Ett mycket fatalt uttryck är *bala maʿna* »utan (bi-)mening», använt efter ett något tvetydigt ord för att betona, att man naturligtvis icke åsyftar den fula betydelsen. Värkan är påtaglig. Jag var en gång i den trevliga situationen att ensam i damsällskap få till livs ordet *ʿûd* med tillägget *bala maʿna*. Sat sapienti[1].

Men sinnet kan rinna på även denne artige ock hövlige sällskapsmänniska, ock då har han ett lika rikt förråd av bedyranden ock förbannelser att ösa ur. *ṣâr isibb uišaqqiʿ* »han började svärja och förbanna» innefattar allt som hör under detta kapitel. Jag måste härvid fatta mig kort. Bedyranden förekomma ej endast vid upprörd sinnesstämning. Särskilt när en person ber en annan om något, får man höra exempelvis *uḥîâtak* = vid ditt liv, *uḥiât šuârbak* = vid dina mustaschers liv (sagt på allvar) ock flera dylika uttryck. Vid förbannelserna eller de onda önskningarna är det alltid Gud — även om *ʾalla(h)* icke är utsatt — som man ber fördärva ock förbanna ens nästa, liksom man eljest ber honom uppehålla ock välsigna. Han skall fördärva hus, förbanna föräldrar, förbränna religionen m. m. sådant.

Bland de oskyldigaste uttrycken är väl *iiḫrub beitak* = han fördärve ditt hus; ock detta användes också när man är på mycket gott humör. Jag hörde ofta personer, när de läste poesi eller något annat, som de funno vackert, utbrista av idel förtjusning *iiḫrub beitu mâ ʾaṣṭuru* »fördärve hans hus, så styv han är (att skriva)!» Att tankarna ej häller alltid äro med vid den fula önskan *iilʿan ʾabûk* »Gud förbanne din far!» förstår man, när man hör en pojke önska till Gud, att han måtte förbanna hans egen brors far, ock ännu mer när en fader uttrycker samma önskan till sin egen son: *iilʿan ʾabûk*.

Att förbanna religionen *(dîn)* anses allmänt för mycket illa, och dock är detta det vanligaste av allt[2]. Ock religion tillägges icke blott människor, utan djur ock döda ting. Det hände oss på en utfärd till Hermon, att vår hästskötares häst stupade på

[1] I sin *Ettuḥfa elʿâmmîia*, San Paulo (Brasilien) 1902, later samme författare en person, som gar att skriva sitt testamente, säga till sina vid dödsbädden närvarande vänner, en man ock en kvinna: »ga in i det andra rummet, tils jag slutat skrivningen av testamentet!» Mannen svarar: *ʾamrak taʿi lḥaqîni iamm mûsi bala maʿna* »skall ske. Kom, följ mig, Umm Mûsa (utan bimening)!» Transskriberat fran s. 51.

[2] Ocksa användes uttrycket *sabb eddîn* för förbannelser av alla slag.

en brant gångstig ock föll över de vassa stenarna, så att han ej kunde ta sig själv upp igän. Mannen ropade på vägvisaren, som gick långt framför, om jälp. Denne hörde ej i början, ock när han så äntligen vände sig om, hade den andre arbetat upp sig till fullständigt raseri ock mottog honom med denna hälsning: *iḥruq dînak udîn eddarb 'illi mnimši 'leiha* »(Gud) förbränne din religion ock den vägens religion, som vi gå på (d. v. s. som du visat oss)!» Här var förbannelsen så mycket kraftigare, som de båda männen tillhörde olika religioner.

Av de onda önskningarna gjorde särskilt de, i vilka man uttrycker förhoppningen om en annans, ja en nära anförvants död, på mig ett obehagligt intryck. Det var ytterst vanligt att få höra *nšalla bitmût* »måtte du dö!» uttalat av föräldrar till barn eller tvärt om ock mellan syskon inbördes. Samma mening har *'alla iʿammiqlak* »måtte Gud göra det djupt för dig (d. v. s. i graven)!» Ännu ringer i mitt öra följande önskan, som jag hörde dottern i det hus, där jag bodde, uttala över sin lilla systerson en kall vinterdag: *nšalla bitmût ubtidnaq 'issa* (med kraftig tonvikt på sista ordet) »måtte du dö ock frysa ijäl nu på ögonblicket!»

Man förstår liksom vi att något förändra förbannelserna, så att de presentera sig under en hyggligare form. Så hör man ofta i st. f. *dîn*: *dîb* vilket egentligen betyder räv, men här tänker man naturligtvis ej på någon betydelse. Den förskräckliga förbannelsen *jifḍaḥ ḥarîmak* »måtte han vanära din hustru!» mildras sålunda till *jifḍaḥ ḥarîšak*. Samma ändamål vinnes genom omställning av *jilʿan* till *jinʿal*.

Jag vill här sluta med ett ord, som den resande, vore han än alldeles okunnig i arabiska, lägger märke till redan vid landstigningen, ty båtsmännen upprepa det oupphörligen runt omkring honom. Det är ordet *jalla,* som egentligen betyder: o Gud! Man får ofta höra särskilt muhammedaner såsom utrop använda blotta gudsnamnet *'allâh*. Detta sammansatt med partikeln *jâ* = o har så övergått att betyda »fort», »skynda på», »sätt i gång», ock man använder det såsom tillrop både till sig själv ock andra. Missionärerna ha tagit upp kampen mot detta, som de anse, missbruk av Guds namn. Väl inse de, att man här kommit alldeles bort från den ursprungliga betydelsen, så att till ock med många ej tro, att Guds namn ingår i ordet, men för att kunna bekämpa svårare missbruk ha de också vänt sig mot

detta — naturligen utan framgång. Flera ha dock till slut börjat själva använda ordet. Som ytterligare intyg för huru förvanskad den ursprungliga meningen blivit, kan anföras, att man ibland — låt vara möjligen mera på skämt — såsom svar på *ịalla* kan få höra *ịalltein* med dualändelse (jfr ofvan s. 177)!

* * *

Det är endast några brottstycken ur det levande livet, sådant jag mött det på Libanon, som jag kunnat ge den ärade läsaren. Mycket vore att tillägga, varvid i främsta rummet borde komma en redogörelse för den uppfostran, som kommit en Libanon-bonde till del ock som naturligen måste tas i betraktande, om man ville giva ett allmänt omdöme om folkets intellektuella ock moraliska ståndpunkt. Jag vill därför också avstå från att uttala något sådant omdöme ock endast inskränka mig till att säga, att detta folk alltid mot mig visat den största välvilja ock gästfrihet — varför jag står i en tacksamhetsskuld, som jag aldrig kan bli i tillfälle att avbörda mig — ock att det ingivit mig den djupaste aktning för det goda yttre uppförande, som jag alltid iakttagit ock som ofta kommit mig att blygas vid tanken på de yttringar av råhet ock bristande hyfsning, som man i ett så civiliserat land som vårt ej alltför sällan möter.

Liksom Libanon-bonden förstår att över sitt samtal breda ett skimmer av nobless, så visar han också i sitt yttre uppförande, att han förstår vad som är en människa värdigt ock vad som passar sig. Att överlasta sig anser en yngling såsom en stor skam; ock i en så stor by som Bhamdûn med de frestelser, där finnas genom riklig tillgång på spirituosa av prima kvalitet, vartill under vintern kommer dels ledigheten ock dels den stundom outhärdliga kölden — en köld som vi här i Sverge med våra varma bostäder ej kunna göra oss en föreställning om — kan man peka på högst 4 à 5 äldre män, som mer eller mindre ofta berusa sig. Man behöver därför ej häller frukta att bli förolämpad ute på gatan av fulla ynglingar eller deras vederlikar. — Att de förbannelser, som så lätt halka över läpparna, när något oangenämt tillstöter ock som översatta ta sig så ondskefulla ut, dock i de flästa fall ej härröra ur ett illvilligt järta, det märkes lätt därpå, att den tillfälliga uppbrusningen åtföljes fortare, än vad vi äro vana vid, av ett försonligt ock glömmande sinnelag.

Att många skildringar från bibelns länder måla det »andliga» tillståndet bland folket i de mörkaste färger, beror väl ofta på bristande förståelse, men också därpå, att detta tillstånd är sämre på de flästa trakter än på Libanon. Folket där erkännes av alla stå högst i Palestina ock Syrien, detta beroende i väsentlig mån på den större frihet ock de flera tillfällen till erhållande av god uppfostran, som blivit en följd av Libanons avskiljande från det vanliga turkiska regementet ock sättande under en kristen guvernör. Då man emellertid från de håll, där man tagit folkets uppfostran på entreprenad, icke drar sig för att även mot Libanon-folket rikta de värsta beskyllningar ock framhålla deras djupa andliga förfall — allt i syfte att uppmuntra till fortsatta uppoffringar för det arma folkets höjande — så vill jag — utan att därmed förneka det stora värdet av det på ren upplysning nedlagda arbetet — mot sådana beskyllningar inlägga den allvarligaste protest.

Resumé.

Ohne zu beanspruchen, hier etwas neues zu bringen, teile ich einige eindrücke aus dem leben der Libanonbauern bei der arbeit und in der musse mit, die ich im täglichen verkehr mit ihnen gesammelt habe. Von juli 1904 an bis september 1905 hielt ich mich nämlich in dem grossen christlichen dorfe Bḥamdûn unweit der landstrasse (und der eisenbahn) zwischen Beirut und Damaskus, 25 km von Beirut, auf. Das dorf, das mehr als 1,000 m über dem meeresspiegel liegt, bietet die schönste aussicht über das meer und einen grossen teil des Libanon mit seinen tiefen tälern und hohen berggipfeln. Von den bewohnern (2,000) sind etwa zwei drittel griechisch-orthodox, ein drittel maroniten und einige protestanten. Die benachbarten dörfer haben drusische bevölkerung.

Im grossen und ganzen arbeitet ein Libanonbauer während der regenlosen zeit und pflegt der ruhe die übrigen monate des jahres hindurch. Die regenzeit beginnt ende oktober und dauert 5 bis 6 monate. Der weinbau nimmt die meiste zeit des bauers in anspruch. Fast das ganze gebiet wird von den terrassenförmig gelegenen weingärten eingenommen. Die arbeit im frühling beginnt mit der beschneidung der reben (*s̀ḥâli*); darauf folgt das pflügen (*fläḥa*). Die ernte findet vom anfang august an statt. Ein teil von den trauben

wird frisch verkauft (das kilogramm 5 öre), das meiste aber getrocknet (von anfang september an) und als rosinen (*zbîb*) feilgeboten. Bei schöner witterung können die rosinen in vier tagen fertig werden; gewöhnlich beansprucht aber die arbeit mehr zeit und kostet viel mühe. Im dorfe selbst werden die rosinen mit 27 öre das kilogramm bezahlt. Es folgt dann die bereitung des traubenhonigs (*dibs*): die trauben werden gepresst, der saft gekocht und mit einer stange geschlagen, bis er dick wird — eine sehr beliebte ware. 10 kg trauben braucht man zu 1 kg dibs. Wein wird in geringerem masse und zwar hauptsächlich für den eigenen bedarf bereitet (1 lit. im dorfe 21 öre). Durch destillierung wird *ʿaraq* (mit anis stark versetzt) und kognak gewonnen.

Seidenzucht wird ebenfalls eifrig betrieben. Die fütterung der seidenraupen ist sache der frauen. In den spinnereien am Libanon werden tausende von kindern und älteren personen beschäftigt. Die spinnerei in Btätir (eine stunde von Bḥamdûn entfernt, besitzer Portalis) mit beinahe 300 »rädern» ist die beste in ganz Syrien. Bḥamdûn hat auch eine solche spinnerei.

Die frauen nehmen ebenso wie die männer an aller feldarbeit teil, sind aber auch zu hause viel beschäftigt. Denn sie lassen es sich angelegen sein, das haus sauber zu halten. Insbesondere ist das backen des brotes, das *ḫibz tannûr* genannt wird, interessant anzusehn.

Im winter, der zeit der musse, kommt das gesellschaftliche leben zu seinem recht. Das interesse wird in erster linie von der politik in anspruch genommen. Der russisch-japanische krieg war eine nie versiegende quelle der unterhaltung, und die sympathien der christen waren den russen einmütig zugewandt. Allabendlich versammelt man sich in den verschiedenen häusern zu einer s. g. *sahra*, wobei man sich unterhält, geschichten erzählt, mitunter auch karten spielt, während man zugleich kaffee trinkt und raucht.

Der gesellschaftliche verkehr wird durch eine umständliche zeremoniöse ausdrucksweise charakterisiert. Jedes gespräch wird durch eine menge von begrüssungen eingeleitet, die übrigens je nach der gelegenheit variieren und zu denen bestimmte antworten gehören. Im laufe des gespräches nimmt man jede gelegenheit wahr, unzählige höflichkeitsphrasen und worte, die gewöhnlich sehr schön sind, anzuwenden. Andererseits ist auch, wenn etwas unangenehmes passiert, ein reicher vorrat von flüchen und bösen wünschen vorhanden.

Seitens der bevölkerung habe ich immer freundlichkeit und gastfreundschaft erfahren und hege grosse achtung vor ihrem würdigen benehmen im äusseren.

L'Orientalisme musical et la Musique arabe.

Par **Rafael Mitjana**, Stockholm.

On ne peut nier que l'art oriental exerce une puissante fascination sur l'esprit européen. Cela a été de tous les temps, car il a existé toujours en nous une vague aspiration vers cette éternelle source de poésie formée par l'inconnu et le lointain. Or, l'Orient avec sa splendeur de lumière et sa richesse de couleurs, avec ses passions frénétiques et ses fantaisies exaltées, avec ses rêves d'or et ses éternels mirages, est bien fait pour séduire et charmer notre imagination occidentale, toujours à l'affût de nouvelles et profondes impressions. Un grand poète, Henri Heine, a fort bien compris cette attraction inexplicable, en chantant les amours du fier sapin, vaillant parmi les frimas et les neiges, pour le frêle et gracieux palmier, le magnifique végétal, emblème de l'Orient, qui émerveilla même le divin et subtil Odysseus — »cet homme qui par l'intelligence est au-dessus de tous les hommes» — car la première fois qu'il le vit: »il resta longtemps stupéfait dans l'âme de ce qu'un arbre aussi beau fut sorti de la terre».

Si la plante symbolique de l'Orient surprit tellement le glorieux héros grec, fin connaisseur en fait d'esthétique, comme le peuple illustre — notre immortel ancêtre intellectuel — qu'il représente, nous ne devons pas nous étonner, si une telle fascination continue à s'exercer de nos jours et sur nous-mêmes, fils de l'Occident, mais héritiers de l'esprit hellénique. Ces réflexions m'ont porté à fixer mon attention sur le soi-disant orientalisme musical et son influence dans l'art moderne, et comme complément à étudier la musique arabe, malheureusement d'une façon rapide et sommaire, car la matière est vaste, presque inconnue et de plus fort compliquée.

L'introduction de l'orientalisme dans la musique est toute moderne; elle ne date en vérité que de nos jours, n'étant qu'une conséquence naturelle de cette recherche du pittoresque, caractéristique de l'art contemporain. Nos ancêtres étaient fort peu exigeants en fait de couleur locale. Il ne s'en trouve pas la moindre trace dans toute la production musicale des dix-septième et dix-huitième siècles. Les plus grands compositeurs traitaient d'égale façon tous les sujets, l'exotisme leur est inconnu, et l'on ne trouve pas le moindre effort vers la couleur locale dans toute la musique composée par LULLY pour la cérémonie turque du *Bourgeois gentilhomme* de Molière. Il en est de même pour GLUCK, pour MOZART et pour BEETHOVEN. Ces grands musiciens se contentent d'ajouter à leur orchestration la grosse-caisse, les cymbales et le triangle, ce que nous appelons encore aujourd'hui la *batterie* ou la *musique turque*, complément fort bruyant et peu harmonique de nos orchestres et harmonies militaires, emprunté, à ce qu'il paraît, aux bandes instrumentales des *janissaires* de Stamboul, vers le milieu du dix-huitième siècle. Ces sonorités tumultueuses firent leurs premières apparitions dans les œuvres dramatiques de couleur orientale: *Les Pélerins de la Mecque* de GLUCK, *Les deux avares* de GRÉTRY, *L'enlèvement au Sérail* du divin MOZART et *Les ruines d'Athènes* du génial BEETHOVEN, et l'on peut assurer, sans la moindre exagération, qu'à cela se réduit, à peu près, tout l'exotisme de cette musique, tres intéressante et appréciable sous d'autres rapports. Ces simples remarques, à la portée de tout le monde, nous permettent de déduire que ces grands artistes étaient consciemment ou inconsciemment attirés vers l'Orient, vu qu'ils y allaient chercher des sujets d'inspiration, mais qu'en même temps ils ne soupçonnaient pas, ni peu ni prou, la musique arabe et ses merveilleuses richesses.

Il y a à peine une cinquantaine d'années, que la musique orientale apparut parmi nous, d'une façon un peu sérieuse. Déjà WEBER, dans son *Oberon* — cette prestigieuse merveille — avait introduit certaines mélodies populaires turques, une principalement fort caractéristique qui se trouve à la fin du premier acte. Mais il ne s'agit en vérité que d'une tentative sans grande importance, signalant une nouvelle tendance des esprits. Ce ne fut qu'en 1844 que FÉLICIEN DAVID, un musicien de second ordre, ayant fait un voyage en Orient, au cours duquel il recueillit plusieurs de ces chansons arabes si typiques, qui forment le patrimoine

héréditaire des chanteurs et des musiciens de l'Islam, les introduisit en Europe. De cette expédition intéressante, le compositeur français rapporta une œuvre d'une valeur médiocre, aujourd'hui assez oubliée, qui produisit cependant à l'époque de son apparition une impression profonde. Il s'agit du *Désert*, Ode Symphonie — dénomination peu claire — ayant été considérée pendant longtemps comme la création la plus remarquable et la mieux caractérisée parmi celles que l'admiration de l'Orient a inspirées à la musique occidentale. Le nom de Félicien David fut loué sur tous les tons et sa partition jouissait d'une certaine popularité. Ce n'est pas une œuvre indifférente, mais à proprement parler, elle ne faisait que signaler une mauvaise voie. En effet, le célèbre compositeur, arrêté par un préjugé très répandu, ne se douta point qu'il allait dénaturer les riches matériaux acquis pendant son lointain voyage, et traita ces bizarres mélodies, qu'il avait recueillies des chameliers du désert et des chanteurs des »sûq's«, d'après les règles savantes de notre harmonie tempérée. Erreur fondamentale, car toutes ces mélodies originales étaient conçues dans un système tonal absolument différent du nôtre, et possédant plusieurs gammes majeures et mineures, génératrices d'autant de modes divers. C'est pourquoi Félicien David ne fit que de l'orientalisme surfait et de pacotille, ouvrant un mauvais chemin aux innombrables faiseurs de «Chansons de Harem» et »Danses d'Almées» — car quel est le compositeur — l'orientalisme de Schumann lui-même, n'étant que pure convention — qui n'a pas sur sa conscience le péché d'avoir commis une de ces compositions banales et sans caractère véritable, propres tout au plus à figurer dans les inévitables «Cafés tunisiens», »Rue du Caire« ou »Bazar oriental», qui ébahissent les badauds, amateurs du pittoresque à leur portée, dans toutes les expositions universelles?

De cette musique travestie, digne du carnaval et de la foire, au véritable art musical de l'Orient la distance est énorme. Car il existe un véritable art musical arabe et oriental, ayant exercé une influence positive et salutaire sur la musique moderne, puisqu'il s'est trouvé heureusement des compositeurs assez éclairés pour suivre le droit chemin et augmenter le trésor de notre art de nouvelles et fabuleuses richesses. Et nous avons tous senti la beauté étrange et merveilleuse, douée d'une si puissante force expressive, de la mystérieuse inconnue, souvent sans nous

en rendre compte. Prenons par exemple cette admirable partition de *Carmen*, l'œuvre maîtresse de Bizet, et l'un des chefs-d'œuvres de la musique moderne: en l'étudiant, nous trouverons des traces très importantes de cet art si original et si caractéristique. Souvenez-vous, tout simplement, du fulgurant prélude. Après la fanfare brillante et joyeuse, destinée à accompagner le cortège des toréadors, après le refrain provocateur et fier du vaillant matador de taureaux, une phrase s'impose à notre attention, décidée, hardie, presque brutale. Vous n'aurez pas oublié — elle est inoubliable — cette mélodie étrange et lugubre, qui est lancée, presque comme un coup de fouet, par les cuivres, sur un trémolo des violons; mélodie bizarre, accompagnant partout la tragique héroïne, dans l'amour et dans la mort, et imprégnée d'un sombre fatalisme. Eh bien, cette phrase, parfois douce et caressante, comme quand nous voyons apparaître la brune bohémienne, une fleur dans les cheveux, la cigarette aux lèvres, se promenant sur la grande place de Séville, et qui peut devenir — pensez à la scène finale — terrible et menaçante, inexorable comme le destin, elle doit son extraordinaire effet, sa puissante force expressive à la succession de deux *quartes conjointes*, déterminant la caractéristique du mode *asbein*, une des modalités les plus intéressantes de la musique arabe, comme nous le verrons par la suite, et qui compte parmi celles dont l'origine est divine. Car d'après les traditions orientales, les anges rebelles les ravirent au Tout-Puissant, et les mirent en pratique afin d'induire les hommes en tentation. Je ne crois pas devoir m'engager dans une explication technique, difficile et abstruse, mais je tenais à signaler cette trouvaille géniale de Bizet, découverte sans doute dans une de ces chansons populaires espagnoles, d'origine arabe, introduites dans la Péninsule ibérique pendant la domination musulmane, que l'illustre maître français étudiait soigneusement avant de composer sa merveilleuse partition.

Du véritable orientalisme se trouve dans plusieurs œuvres modernes. Je vous signalerai *Sanson et Dalila*, la création noble, vigoureuse et sévère du maître Saint-Saëns, un des compositeurs de l'Occident qui a le mieux profité des ressources de l'art exotique, comme il est facile de l'observer en examinant la *Suite algérienne*, la ravissante *Nuit persane*, et même sa musique de chambre, comme le *Cinquième Concerto* pour piano. Il convient

de faire aussi mention de *La Captive*[1], le séduisant ballet de Paul Gilson, un des musiciens les plus intéressants de notre époque, d'autant plus que dans cette partition, espèce de vaste rapsodie, composée sur des mélodies de provenance turque, persane, arabe ou indienne, les thèmes n'ont pas été choisis au hasard ou en vue de leur pittoresque, mais bien en tenant compte de leur caractère expressif, ainsi que de la poèsie par laquelle ils ont été inspirés, dans le but de les employer comme des commentaires logiques des diverses péripéties se déroulant dans l'action mimée. Il faut signaler en outre plusieurs œuvres vraiment remarquables, dues à divers artistes appartenant à la jeune école musicale russe, et à la non moins jeune école espagnole.

Vers la fin du dix-neuvième siécle, la musique, cherchant des voies nouvelles, a dirigé ses regards sur la chanson populaire, source éternelle de renouvellement. Le génie de Richard Wagner avait conduit l'art des sons à une prodigieuse hauteur, mais par malheur, au lieu d'ouvrir une porte vers l'avenir, il ne signalait qu'un sommet. A sa suite on ne pouvait monter plus haut, et la preuve concluante de ce que j'affirme peut se trouver dans l'espèce d'arrêt que nous pouvons remarquer après la disparition du réformateur. De même qu'à la mort d'Alexandre le Grand, il ne se trouve personne pour recueillir l'héritage glorieux.

Mais l'art ne peut rester stationnaire, étant soumis comme toute œuvre humaine à une perpétuelle évolution. Quand la plupart des musiciens de l'Europe n'accordaient qu'une faible importance à la chanson populaire, dans les dernières années du dix-huitième siècle, un de ces savants esthéticiens qui font la gloire de l'art espagnol, avec une clairvoyance vraiment extraordinaire, formula un axiome, qui pourrait parfaitement servir de devise à toutes les écoles nationales existant de nos jours. Le Père Eximeno écrivit en effet, dans l'un de ses plus importants ouvrages[2], ce profond énoncé: C'est sur la base des chansons populaires nationales que chaque peuple doit construire son système artistique. A un siècle de distance, voilà ce qui a

[1] Cette œuvre fut représentée pour la première fois sur le théâtre de la Monnaie à Bruxelles, le 15 avril 1902. La partition pour piano a été éditée par l'auteur.

[2] *Dell' origine e delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza e rinnovazione.* Roma 1774. (3 vols publiés par M. A. Barbiellini.)

été fait par Smetana en Bohême, Erkel en Hongrie, Moniuszko en Pologne, Grieg en Norvège et Söderman en Suède. C'est-à-dire que ces glorieux artistes ont exécuté, d'une façon consciente ou inconsciente, par un instinct involontaire ou par une déduction logique, soit par intuition, soit par réflexion, le manifeste esthétique du savant théoricien espagnol. Cette digression faite pour signaler une des plus curieuses tendances de l'art moderne, celle qui le dirige, pour ainsi dire, vers la nationalisation de la musique propre à chaque pays, on pourrait ajouter presque à chaque région, me porte à parler des jeunes écoles musicales russe et espagnole, ce qui du reste ne nous éloignera pas trop de notre sujet, car dans ces deux manifestations artistiques l'orientalisme occupe une place prépondérante.

Cela me semble tout naturel. Une quantité de raisons ethnologiques justifient cette prépondérance. La situation de la Russie, limitrophe des pays où l'art oriental s'est développé, de même que les continuelles invasions des hordes sauvages descendues des hauts plateaux de l'Asie centrale, ont exercé une influence très puissante sur les usages et sur l'art populaire de diverses régions de l'empire moscovite. Déjà le grand Glinka, fondateur glorieux de l'art national, en écrivant son chef-d'œuvre *Ruslan et Ludmila*[1], puisait à pleines mains dans l'élément pittoresque oriental — *manibus date lilia plena* — et l'élément oriental lui fournissait, avec abondance, les traits caractéristiques si originaux qui distinguent sa partition si intéressante et curieuse. La surprise que cause la lecture de cette œuvre peu vulgaire est grande. On marche, dès le premier moment, sur des routes inconnues, vers des horizons nouveaux, et le véritable Orient nous est révélé dans toutes les splendeurs décrites dans les *Mille et une nuits*. Ce sera d'un côté le grotesque des gnomes et des lutins malfaisants, comme le magicien *Čermonor*, dont la marche fameuse constitue une page unique, avec sa curieuse gamme procédant sans demi-tons; et de l'autre le chromatisme voluptueux des danses languissantes des almées et des fleurs enchantées, qui bercent le mystérieux sommeil de la blonde princesse Ludmila, prisonnière du méchant génie. Par une heureuse coïncidence, le musicien russe a aussi employé une des ravissan-

[1] Représenté la première fois au théâtre Marie à Saint-Pétersbourg le 27 novembre 1842.

tes mélodies populaires que Félicien David plaça dans sa partition *Le Désert: La rêverie du soir.* Il est profitable de confronter la façon dont les deux compositeurs ont traité le même sujet mélodique. La comparaison ne laisse pas d'être féconde en résultats pratiques, car elle nous fera voir, comment Glinka a su conserver au thème original toute sa grâce primesautière, en respectant néanmoins son étrangeté modale, tandis que le compositeur français nous a rendu la même mélodie plus familière, la pliant aux exigences de la gamme tempérée, ce qui lui fait perdre beaucoup de son originalité primitive. Sans grands efforts on peut distinguer l'orientalisme véritable de l'orientalisme de convention. La leçon peut être très utile, et doit nous servir à ne pas confondre, de même que le singe de la fable, le Pyrée avec un homme.

Après Glinka, l'école musicale russe se développe et s'affirme sur des bases solides. Les œuvres si originales de Rimski-Korsakov (*Antar* et *Sheherazaade*, poèmes symphoniques, la fantaisie *Dans les steppes de l'Asie centrale* et le délicieux opéra *Sneguročka*), Borodine (Airs de Ballet du *Prince Igor*), Balakirev (*Islamey*), et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, doivent beaucoup de leur fascinante beauté, de leur charme étrange, de leur impressionante nouveauté à l'élément oriental, dont l'influence a été pour elles aussi féconde que bienfaisante.

De même les compositeurs espagnols étaient obligés, s'ils voulaient donner un véritable caractère national à leurs ouvrages, de se préoccuper sérieusement de l'art musical arabe, qui a laissé un sédiment considérable dans les chansons populaires de diverses régions de la Péninsule ibérique. Il sera bon de se ressouvenir que les musulmans, dont rien ne put arrêter l'invasion croissante, dans la première moitié du huitième siècle, dépassèrent les Pyrénées et occupèrent toute l'Espagne, où ils restèrent pendant sept cents années, après avoir fondé un empire très important pendant le moyen âge, qui se conservait indépendant des sultans de Bagdad. Les Arabes établis en Espagne surent profiter de la civilisation des Goths. Le mélange des deux races fut fécond en résultats, et le califat des Omeyyades, dont la capitale fut Cordoue, arriva à un haut degré de splendeur. Les arts et les sciences y florissaient, et les *madrasas* ou écoles supérieures de Tolède, de Cordoue et de Séville devinrent universellement connues. On y accourait de loin pour étudier la philosophie, la médecine, les mathématiques, les belles-lettres et les sciences occultes. Le savant

Gerbert, le futur pape Sylvestre II[1], étudia pendant quelques années à Tolède, et les noms d'Averrhoès et d'Avicenne[2], glorieux dans l'histoire de la science humaine, sont encore de nos jours considérés avec respect.

Les fruits de cette splendide civilisation sont arrivés jusqu'à nous, et nous ne devons pas nous étonner qu'une si longue vie en commun finit par établir une influence réciproque sur les deux races, principalement sur l'art caractéristique de l'Espagne du sud, de l'Andalousie, région qui resta le plus longtemps sous la domination mahométane. Il est certain que les musiciens espagnols de la grande époque, c'est-à-dire des seizième et dix-septième siècles, se distinguaient sous bien des rapports des grands compositeurs italiens ou flamands, leurs contemporains. Le nom de Thomas Louis de Victoria[3] doit occuper une place sur le même

---

[1] Gerbert, né en Auvergne, à Aurillac, mort à Rome le 12 mai 1003, était moine de Saint-Gérauld quand Borel, comte de Barcelone, l'emmena à sa suite au delà des Pyrénées. A Barcelone, à Tolède, à Séville et à Cordoue, il fréquenta sans trop de scrupules les savants juifs et arabes. Il paraît qu'il fut le premier latin qu'ils eurent pour disciple. Ses contemporains, étonnés de son vaste savoir, l'ont représenté comme un magicien prodigieux, volant à travers l'espace sur les ailes du démon et transportant en deçà des monts les livres qu'il avait dérobés à un infâme mécréant. Suivant Richer (*Historiarum libri IV*, tome II), c'est Dieu lui-même qui le ramène chez les latins. Voir aussi C. F. Hock, *Gerbert oder Papst Sylvester II und sein Jahrhundert*. Vienne 1837.

[2] Averrhoès (Abû-l-Walîd Ibn Rušd), qui naquit à Cordoue en 1126, fut un célèbre médecin et philosophe péripatéticien. Son commentaire sur la Poétique et la Rhétorique d'Aristote, publié par F. Lasinio, présente un grand intérêt pour l'histoire de la science pendant le moyen âge. Il mourut à Maroc, le 10 décembre 1198. — Avicenne (Abû ʿAlî el-Husein Ibn Sînâ) fut aussi un philosophe et médecin, non moins célèbre. Il naquit en 980 au bourg d'Afšana, près de Buḫârâ. Ses ouvrages embrassent tout le domaine des sciences cultivées en Orient à son époque. Il mourut en 1037, au cours d'une maladie contractée pendant une campagne contre Hamadân.

[3] Il était un des plus grands musiciens du seizième siècle. Né à Avila dans la Nouvelle Castille, vers 1540, il vécut longtemps à Rome. On ignore l'an de sa mort, qui dut survenir après 1613, car Cerone dans son *Melopeo* (Naples 1613) parle de lui parmi les compositeurs vivants. Son *Officium Hebdomadæ Sanctæ* et sa *Messe de Requiem* pour les funérailles de l'Impératrice Marie, fille de Charles V, sont deux admirables chefs-d'œuvres.

rang que ceux de Palestrina et de Roland de Lassus, et sans aucun doute, ses conceptions sont les plus expressives et émouvantes. Malgré son long séjour à Rome comme maître de chapelle du Collège germanique, le maître d'Avila restait toujours foncièrement espagnol. Les écrivains italiens de l'époque l'accusaient de ce que, de même qu'il n'avait pas renoncé au costume de son pays d'origine, »sa belle musique était imprégnée de sang mauresque»[1]. La phrase est exacte et constitue un grand éloge, car ce qui distingue les œuvres de Victoria de celles de ses contemporains, c'est précisément ce *sang mauresque*, c'est-à-dire cette merveilleuse force expressive qui lui a fait mériter le surnom de »musicien du sang et de la douleur».

Les écrivains italiens de la renaissance comprenaient bien la différence existant entre la musique de Victoria et celle de ses plus glorieux émules, mais ne l'expliquaient pas d'une façon juste, car il n'y a point, malgré *le sang mauresque*, la moindre trace d'orientalisme dans l'œuvre considérable de Victoria. Son originalité puissante, qui nous surprend même aujourd'hui, son extraordinaire force expressive, qui nous émeut jusqu'au fond de l'âme, sont dues à d'autres causes, dont l'examen nous entraînerait trop loin, tout en nous éloignant du but de notre étude, auquel nous devons revenir.

Avec la moderne école de musique espagnole, nous sommes en plein dans notre sujet, car il faut convenir que l'orientalisme est précisément un de ses traits caractéristiques. L'initiateur de cet intéressant mouvement, le maître Pedrell, a mérité d'être appelé en Allemagne le »*Wagner espagnol*», et la dénomination ne nous semblera pas exagérée, si nous tenons compte de l'importance de l'œuvre conçue et exécutée par le vénérable artiste. Avec autant de science que de goût, avec autant de maîtrise que de génie, l'illustre musicien a renoué la tradition interrompue, et reliant le passé à l'avenir, il a jeté les fondements d'un art national, véritablement national, basé d'une part sur la chanson populaire — la voix du peuple, selon le dit de Herder — manifestation spontanée du sentiment de la race; et d'un autre côté, sur les traditions d'un passé glorieux et les enseignements des maîtres originaux et caractéristiques, ayant traduit dans le langage des

---

[1] Voir Baini, *Memorie storico-critiche della vita e delle opere di Gio. Pierluigi da Palestrina.* Roma 1828.

sons, l'âme nationale. Les trois belles œuvres: *Les Pyrénées*, *La Celestina* et *Le Comte l'Arnau*[1] sortent de ce programme esthétique. Dans toutes trois, l'élément pittoresque et oriental fait grande figure, ayant été introduit dans la trame symphonique, à l'ombre de la chanson populaire. Spécialement dans la partition des *Pyrénées*, le personnage de *Rayon de Lune*, la mauresque, est tracé d'une façon tout à fait caractéristique et originale, le maître ayant su lui conserver tout le charme de son étrange beauté. Le système de Pedrell a eu son écho dans les œuvres de ses continuateurs et de ses disciples. Citons parmi eux Isaac Albeniz, dont le gracieux opéra comique *Pepita Ximénez* a été joué un peu partout, avec beaucoup de succès, et qui a composé une page pour piano intitulée *La Vega*, inspirée par le souvenir de Grenade, pouvant être considérée comme un modèle de véritable orientalisme, capable de supporter une comparaison avec la célèbre fantaisie *Islamey* du compositeur russe Balakirev. Puis Enrique Granados, dont les *Danses espagnoles* sont exquises, Morera, musicien d'un vigoureux talent, et Vives qui possède autant de grâce que de charme.

* * *

Jusqu'ici nous nous sommes occupés longuement de l'orientalisme musical, sans rien dire de la musique arabe. Nous avons signalé les effets sans examiner la cause, et il n'est que temps de venir à traiter de cet art oriental, dont on parle beaucoup, mais qui à vrai dire est resté presque inconnu. Les études orientales sont le patrimoine d'un petit nombre de savants. Parmi eux, il s'est trouvé beaucoup d'hommes d'immense valeur, de véritables génies, ayant rendu de grands services à la culture humaine, mais qui ont dirigé leurs travaux vers des matières d'un intérêt plus général que la musique. Il faut convenir aussi que pour aborder l'étude de la musique arabe avec l'espoir de recueillir quelques fruits, il est absolument nécessaire de connaître au préalable tout au moins les lois les plus générales de notre musique. Or, les orientalistes ont bien d'autres études à faire pour perdre leur temps à pénétrer les secrets d'un art considéré par la plupart des gens

[1] La première de ces œuvres fut représentée à Barcelone le 2 janvier 1902. Les trois partitions ont été imprimées par l'auteur, en réduction pour chant et piano.

comme une simple distraction. C'est pourquoi les plus illustres savants qui ont eu besoin de toucher à la musique des Arabes, n'ont rien approfondi, se contentant d'effleurer la matière d'une façon tout à fait superficielle. Il existe néanmoins quelques exceptions et les travaux de LAND: *Recherches sur l'histoire de la gamme arabe*, d'AMBROS dans sa monumentale *Geschichte der Musik;* de KIESEWETTER, *Die Musik der Araber nach Originalquellen dargestellt;* de CRISTIANOWITCH, *Esquisse historique de la musique arabe aux temps anciens;* de SALVADOR DANIEL, *La musique arabe, ses rapports avec la musique grecque et le chant grégorien;* de SORIANO-FUERTES, *Música árabe-española*[1], sans compter les notes concises, mais substantielles du CHEVALIER TODERINI dans sa *Letteratura Turchesca,* ainsi que les recherches de VILLOTEAU, réunies dans son mémoire sur la musique des Arabes, publié lors de l'expédition française en Égypte, sont heureusement là pour nous servir de guides et de précieux auxiliaires.

La plupart des savants sont d'accord pour reconnaître que la musique arabe n'eut jamais une forme consistante et systématique. Elle ne fut jamais écrite, se transmettant directement par la tradition et l'enseignement de vive voix, et si nous possédons plusieurs *Traités* sur l'art des sons — nous allons nous occuper de quelques-uns tout à l'heure — ils concernent plutôt l'esthétique que la technique. Déjà sur la gamme, les opinions sont bien différentes. IBN ḪALDÛN[2] dans son *Kitâb el-ʿibar* (Livre des exemples), en parlant de la musique des Berbères et des Kabyles, la divise en dix-sept intervalles, subdivisant les tons en trois parties égales. Selon lui dès la plus haute antiquité les instruments ont été accordés selon le dit système. D'autre part ABÛ ALÛFA[3] dans son *Traité de Musique* adopte le système des

[1] Le titre exact de cet opuscule est le suivant: *Música árabe española y conexión de la música con la astronomía, medicina y arquitectura,* Barcelona 1853. Du reste il ne mérite d'être cité que par la version imparfaite du *Traité* d'EL-FÂRÂBÎ, faite par Don JOSÉ ANTONIO CONDE, qu'il contient.

[2] Ce célèbre écrivain naquit à Tunis en 1332, et mourut au Caire en 1406. Le *Traité sur la Musique* contenu dans son livre, capital pour l'histoire de la littérature arabe, a été traduit et publié par JAMES GRAY JACKSON dans *l'Asiatic Journal* 1825.

[3] Sur ABÛ ALÛFA nous ne possédons pas de données biographiques. Il vécut probablement vers le XII:éme siècle. Il est auteur d'un *Traité de Musique pour le chant et pour les instruments qu'on joue avec*

quarts de ton, et divise la *ṭabaqa* ou gamme en vingt-quatre parties; la musique, dit-il, *est une ville divisée en quarante deux quartiers dont chacun a trente deux rues* (circulation des gammes); d'où il s'ensuit que le nombre des modes fondamentaux et dérivés s'élève au chiffre de mille trois cent quarante quatre. Excusez du peu!

Les deux opinions ont réuni des suffrages. Cependant, la division donnée par IBN ḪALDÛN, par tiers et sixièmes de tons, me semble la plus exacte. Elle produit un diagramme de quarante sons compris dans l'extension de deux octaves et un tiers, qui composent tout le système[1]. Les notes fondamentales sont désignées par les sept premières lettres de l'alphabet, et correspondent à peu près à nos sons *la, si, do, ré, mi, fa, sol,* c'est-à-dire à notre gamme mineure sans l'altération de la note sensible. De même que dans la musique grecque — EL-FÂRÂBÎ[2] applique à la circulation des modes d'une manière assez obscure la doctrine de PTOLÉMÉE — la situation des tétracordes varie d'après les modes, qui sont aussi nombreux, vous l'aurez remarqué, que compliqués. Je veux vous épargner l'aridité d'une explication purement technique, remplie de secondes augmentées et de tierces diminuées, quarts et sixièmes de tons, et autres termes assez peu compréhensibles pour les personnes non versées dans les études musicales, qui à la longue finiraient par produire une véritable confusion. Du reste, la théorie des modes de la musique arabe est d'autant plus difficile à expliquer que nous manquons presque absolument de données certaines sur leur structure et les lois de leur circulation, vu la forme peu didactique dans laquelle sont

---

la bouche et avec les doigts (Mscr. de la Bibl. du British Museum, d'après FÉTIS), dont on trouve une analyse dans le Tome V des *Voyages de Mr. le chevalier Chardin en Perse,* etc. Amsterdam 1711.

[1] Voir VILLOTEAU, *Mémoire sur la Musique de l'antique Égypte et de l'état actuel de l'art musical en Égypte* (Description de l'Égypte, Tomes 8e et 14e).

[2] ABÛ NAṢR MUḤAMMED IBN TARḪÂN, appelé EL-FÂRÂBÎ, naquit dans le village de Fârâb vers la fin du IX ème siècle. Il mourut à Damas en 950. Une grande partie de ses *Isṭuqisât ʿilm el-mûsîqî,* traduites en latin par JÉRÔME DE PRAGUE, fut publiée par SCHMOELDERS dans ses *Documenta philosoph. Arabum ex codicibus Mss.* Bonn 1836. Une autre traduction espagnole se trouve dans l'opuscule de SORIANO FUERTES déjà signalé. Nous reviendrons sur cet ouvrage qui est d'une grande importance pour notre sujet.

rédigés la plupart des traités originaux relatifs à une matière aussi intéressante[1].

Je crois presque impossible d'obtenir beaucoup de renseignements clairs et définitifs d'ouvrages intitulés avec grande pompe: *La joie et le profit, qui traite la question référente à l'audition musicale, pour pouvoir apprécier d'une façon utile ce qui concerne les lois des chanteurs, écrit pour réfuter tous ceux qui dédaignent les musulmans, dans la croyance qu'ils ont prohibé ce qui en vérité leur est permis, dans les cas de réjouissances et félicitations*[2], ou bien *L'arbre tout couvert de fleurs, dont les calices renferment les principes de la Musique*[3]. Voilà certes des titres élégants et remplis de promesses. Tout de même ne nous y fions pas trop, car nous trouverons en les parcourant des passages comme le suivant, extrait du manuscrit d'auteur anonyme, ci-dessus désigné en second lieu:

»Il existe des modes que nous connaissons et des modes que nous ne connaissons pas. Parmi les seconds se trouve le mode *iṣfahân*, le plus beau de tous. Il est si beau, que Dieu seul le connaît.»

On ne peut mieux se tirer d'affaire, tout en éveillant la curiosité du lecteur. Il est vrai que pour expliquer cette affirmation, les traditions arabes racontent que la musique est d'origine divine. Le Tout-Puissant Allâh l'inventa pour se distraire, et se plut à l'enseigner aux anges. Parmi ceux qui devinrent les plus habiles dans le chant se trouva l'archange *Ḥâriṯ*, le futur chef

---

[1] Rien n'est moins clair que les lois régissant les modes de la musique arabe, aussi nombreux et variés que différents de ceux de la musique grecque. Ceux-ci, d'après ce que nous voyons dans le plain-chant, étaient essentiellement diatoniques, tandis que ceux qui nous intéressent sont d'un chromatisme fort compliqué. Qu'il me suffise de donner comme exemple la gamme du mode *zeidân*, espèce de mineur du mode *ʿirâq*, qui est composée par les notes *ré, mi, fa, sol diése, la, si bemol, do diése* et *ré,* et dans laquelle sont écrites plusieurs chansons andalouses des plus caractéristiques comme les *seguidillas gitanas* et les *sòleares*.

[2] Manuscrit n:o 603 de la Bibliothèque nationale de Madrid. Il paraît probable que cette œuvre est celle que Muṣṭafâ Ḥâǵǵî Ḫalîfa, dans son *Kaš̆f eẓ-Ẓunûn,* attribue a Kemàl ed-dîn Abû-l-faḍl Ǵaʿfar ibn Ṯaʿlab el-Adfuwî, qui mourut en 1348.

[3] Voir Salvador Daniel, *La musique arabe, ses rapports avec la musique grecque et le chant grégorien.* Alger 1863.

des rebelles contre le souverain créateur. Quand le Père de la lumière, pour punir les esprits soulevés contre son commandement trois fois saint, dans sa juste colère, les bannit à jamais du Paradis et les précipita dans l'abîme des ténèbres, il oublia qu'il leur avait appris les magiques secrets de la *voix mélodieuse* — dénomination poétique que les Arabes donnent à la musique — et les anges déchus, entre lesquels se trouvait *Ḥârit*, qui avait changé son ancien nom en celui d'*Iblîs* (le diable), profitèrent de leur merveilleuse science, acquise dans le ciel, pour tenter les hommes et les induire en péché. Allâh comprit quelle force puissante il avait laissée, par mégarde, entre les mains de ses ennemis, et résolut de leur enlever la mémoire musicale. Il n'était que temps. *Iblîs* ou *Bû Murre* (le Père de l'amertume) et ses compagnons, les mauvais esprits, avaient déjà transmis aux hommes une grande partie de leurs précieuses connaissances. Et au moment même où le Maître du monde prenait son équitable résolution, *Šeiṭân* avait commencé à nous enseigner les merveilles du mode *asbein*, de façon que perdant tout à coup sa mémoire, il dut abandonner à moitié son intéressante explication. Ce fut un grand malheur, car le mode en question devait être vraiment merveilleux, d'après le peu que nous en savons. Comme preuve je vous ferai observer que le superbe fragment de *Carmen*, dont je vous signalais tout-à-l'heure la puissance extraordinaire, est conçu d'après les traits typiques de cet illustre et à moitié connu mode *asbein*.

Une si gracieuse légende doit nous permettre de pardonner bien des choses aux divers écrivains qui oublient de nous donner de plus positifs éclaircissements sur une question aussi importante. Elle nous fait voir aussi que les Arabes n'avaient pas tardé à se rendre compte du pouvoir expressif de la musique et des puissants effets qu'elle est capable de produire. Sur ce point nous possédons une documentation abondante et digne du plus grand intérêt. Dans la *Paraphrase de la République* de Platon[1], œuvre du savant Averrhoès, qui de même que ses *Commentaires à la Rhétorique et à la Poétique* d'Aristote, nous permet de com-

[1] La *Paraphrasis in libros Platonis de Republica* se trouve dans le 3e vol. de la version latine des œuvres du savant polygraphe de Cordoue, faite par le médecin juif Jacobus Mantinus et publiée à Venise en 1552—1553 (Juntes) en 11 vol., dont les huit premiers renferment les *Commentaires sur Aristote*.

prendre, combien les orientaux étaients peu capables de s'assimiler les théories esthétiques des glorieux hellènes, il est parlé assez longuement de la musique. Le célèbre polygraphe de Cordoue ne fait que suivre les doctrines platoniciennes, en tâchant de se les expliquer de son mieux, mais on s'aperçoit vite qu'il y a bien des choses qu'il n'a pas comprises et que du reste il ne pouvait pas comprendre vu les différences d'esprit existant entre les deux races.

De même que le fondateur de l'Académie, Averrhoès condamne et honnit toute mélodie plaintive ou capable de produire la terreur, car elles amollissent et énervent l'âme en éveillant le vain tumulte des passions. Il proscrit aussi toute musique composée de divers instruments, et finit par repousser tous les modes musicaux comme étant variables par leur propre essence. Le musicien, et comme lui le peintre, ne doit avoir qu'un seul but: exciter l'esprit des hommes vers la force et la tempérance, afin de leur donner la constance dans la guerre et de préparer leurs âmes à recevoir ces vertus que nous recherchons surtout pour nous assurer une vie facile, calme et reposée dans une république parfaite. «Tout ceci — ajoute Averrhoès — est prouvé par Platon avec des exemples *choisis dans la vie de plusieurs hommes illustres de son époque, mais malheureusement nous l'avons laissé tomber en désuétude.*» Sans bien comprendre les restrictions que Platon impose à l'imitation dans les arts — vu qu'il n'avait la moindre idée du théâtre, Averrhoès devine, avec beaucoup de sens, les raisons qui appuient la rigueur du divin philosophe Seulement il applique la doctrine aux artistes en général, qui ne doivent imiter ni les cris des femmes en couches, ni leurs caquetage domestique, ni les vociférations des ivrognes ou des fous, et beaucoup moins encore, le hennissement des chevaux, le mugissement des vaches, le murmure des fleuves, la rumeur de la mer et le fracas du tonnerre. Toute imitation servile des choses irrationnelles est indigne de l'homme. Pour ces raisons, et d'accord avec l'opinion du glorieux disciple de Socrate, le philosophe de Cordoue réprouve les chansons des Arabes remplies de telles inepties. Et les mêmes restrictions s'imposent dans tous les arts, car l'œuvre du véritable artiste doit élever l'homme, tant par la vue que par l'ouïe et l'intelligence à la contemplation de l'éternelle et immuable beauté.

Dans une ville parfaite on ne devrait admettre ni l'orgue ni la flûte, mais bien la lyre et le luth, »car ces deux instruments

possèdent des harmonies qui leur sont propres. Cherchons donc un genre de modulation différent de celui employé par les femmes et les hommes vicieux et vains; un genre de musique qui ennoblisse l'esprit, tout en lui donnant de la force, car si ce genre de rythmes (c'est-à-dire de mélodies) existait du temps de Platon, il est inconnu parmi nous.»

Ces passages extraits des œuvres d'AVERRHOÈS — et je vous ferai observer que même RENAN, le grand divulgateur et critique des doctrines du philosophe arabe, n'est point entré dans l'étude des idées esthétiques de l'Averrhoisme[1] — nous permettent d'observer la grande importance qu'il accordait au surprenant pouvoir expressif de la musique et à ses puissants effets sur l'âme humaine. Tout de même nous ne devons pas déduire des dites citations, que les Arabes adoptèrent d'emblée et sans discussion les doctrines musicales des Grecs. MUNK dans ses *Mélanges*[2] nous assure que le célèbre EL-FÂRÂBÎ, dont nous avons signalé le *Traité sur la Musique*, fit faire non seulement de grands progrès à l'art des sons, mais réfuta avec succès les rêves pythagoriciens touchant l'harmonie des sphères célestes, tout en donnant une explication physique de la nature et de la production du son. Il existe à ma connaissance trois manuscrits de l'ouvrage d'EL-FÂRÂBÎ, qui se trouvent respectivement à la Bibliothèque universitaire de Leyde, à l'Ambrosienne de Milan, et à la Nationale de Madrid[3], et il n'est pas bien difficile de se rendre

---

[1] Dans son ouvrage sur *Averroës et l'Averroïsme*, RENAN a laissé de côté les théories esthétiques de cette doctrine. Je crois que le savant Mr. MENÉNDEZ Y PELAYO est le premier qui se soit occupé d'une si intéressante matière dans son œuvre vraiment capitale: *Historia de las ideas estéticas en España* (Tome I, vol. II), Madrid 1891. Il a été notre maître et notre guide pour cette partie de notre étude.

[2] Voir: MUNK, *Mélanges de Philosophie juive et arabe*, etc. Paris 1859.

[3] Ce manuscrit, qui semble être celui décrit par CASIRI, dans sa *Bibliotheca Arabico-Hispana Escurialensis* sous le nro 906, est aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale coté nro 602, comme il ressort du *Catálogo de los Manuscritos Arabes existentes en la B. N.* (Madrid 1889) par Mr. GUILLÉN ROBLES. C'est un cahier de 91 feuilles, d'écriture magrébine, et plein d'annotations marginales faites par d'autres mains. Par une de ses notes, ont peut calculer que le manuscrit en question fut copié sur un exemplaire écrit pour l'usage du célèbre philosophe de Saragosse AVEMPACE (Abû Bekr Ibn eṣ-Ṣâ'ig Ibn Bâğğa).

compte de la justesse et de l'exactitude des affirmations de Munk. Bien avant lui, pendant le dix-huitième siècle, le jésuite espagnol, Abbé Juan Andrés, assurait la même chose, après avoir étudié l'œuvre d'El-Fârâbî, signalée par Casiri, comme existant à la Bibliothèque de l'Escurial.

D'après l'Abbé Juan Andrés dans son livre *Dell' origine e progressi e dello stato attuale d'ogni letteratura*[1], les Arabes connaissaient la partie mécanique des sons, d'une façon beaucoup plus précise, que leurs maîtres les Grecs. Pour le prouver il analyse le *Traité* d'El-Fârâbî, qui se divise en deux parties. La première, subdivisée aussi en deux parties, comprend une Préface ou Prologue, dans lequel les préliminaires de la musique sont exposés, puis une dissertation expliquant les principes mêmes de l'art. La seconde partie contient trois divisions, dont la première traite des modes, en appliquant à leurs circulations, d'une manière peu claire et assez confuse, les théories de Ptolomée; la seconde s'occupe de quelques instruments de musique, et de leur construction, et la troisième expose en huit chapitres la composition des gammes et le système des *tabaqât* ou *échelles musicales*. Dans son second livre, le musicien arabe résume les opinions des auteurs les plus célèbres sur les diverses branches de l'art musical, les explique, et corrige leurs erreurs, en suppléant à l'imperfection de leurs doctrines.

C'est dans cette partie de son ouvrage qu'El-Fârâbî, tout en exposant comme je viens de le dire les théories des musiciens dont il avait connaissance, et en faisant remarquer leurs préjugés et leurs erreurs, se montre le plus intéressant. Eclairé par la lumière des sciences physiques, il détruit les vaines imaginations pythagoriciennes sur la musique des planètes et l'harmonie des sphères, et donne l'explication physique de la production des sons, dus aux vibrations de l'air, qui augmentent ou diminuent en raison de leur plus ou moins grande acuité. D'après ses observations il déduit les règles applicables au tracé et à la construction

[1] L'œuvre du savant jésuite fut imprimée à Parme de 1782 à 1799. C'est dans le Tome IX, p. 122 et suivantes, qu'il expose ses opinions sur la musique arabe, et assure qu'une partie de la nomenclature des notes employées parmi nous a été empruntée aux musulmans d'Espagne. L'Abbé Juan Andrés qu'on peut soupçonner d'un *philo-arabisme* exagéré, a aussi publié un opuscule *Sur la Musique arabe*, (Venise 1787) que je n'ai pas eu l'occasion d'étudier.

des divers engins sonores afin d'obtenir les résultats que l'on s'était proposés d'avance. Cette interprétation, que je crois exacte, vu l'accord existant entre ce qui a été dit par l'Abbé ANDRÉS et par MUNK, me semble devoir suffire pour prouver que sans aucun doute la technique musicale est la seule branche des sciences esthétiques qui a dû aux Arabes un certain et positif progrès.

Je crains d'avoir traité trop longuement des questions compliquées et un peu abstruses, mais à tout point de vue elles présentent un vif intérêt, ne fût-ce que celui de la nouveauté. Pensez un instant au curieux problème psychologique que suscite la question des effets de la force expressive de la musique sur l'âme humaine, problème vieux comme le monde, qui a donné naissance à une foule de légendes et de mythes, depuis les *Purāṇas* indiens, jusqu'au *Kalevala* — souvenez-vous de la harpe magique de Väinämöinen — et qui n'est pas encore à la veille d'être résolu. Je vous rappellerai encore la capitale importance que lui a accordée de nos jours le comte TOLSTOÏ, dans son fameux et révolutionnaire roman *La Sonate à Kreutzer*.

C'est pourquoi je tiens à dire encore quelques mots, ayant trait au même sujet et concernant les curieuses opinions d'un illustre écrivain arabe, le cheikh ŠIHÂB ED-DÎN MUḤAMMED IBN AHMED EL-ABŠÎHÎ, né vers 1388 dans un village du Fajjûm, et mort vers 1446, après avoir rédigé sa vaste et connue compilation *Kitâb el- Mustaṭraf*, recueil de curiosités, contes, anecdotes et études sur les matières les plus diverses que j'ai eu l'occasion d'étudier pendant mon séjour au Maroc. Dans cet ouvrage, écrit au commencement du quinzième siècle, à l'époque du déclin de la civilisation arabe — et par cela même d'autant plus intéressant, puisque le savant polygraphe, son auteur, a pu nous donner une espèce d'aperçu sur l'ensemble de la culture orientale — il se trouve un *Traité de la Voix mélodieuse*, c'est-à-dire, concernant la musique[1]. MUḤAMMED EL-ABŠÎHÎ lui-même nous déclare que

[1] Je possède une traduction intégrale de ce *Chapitre* ou *Traité*. Il s'agit d'une étude esthétique sur la musique aussi curieuse qu'intéressante. J'en donne quelques extraits dans le texte. Peut-être un jour, me déciderai-je à publier ce travail exécuté en collaboration avec M. JULES REY, interprète attaché à la Légation d'Espagne à Tanger, en l'illustrant de nombreuses notes et commentaires. Quant à l'ouvrage entier, il a été plusieurs fois réimprimé au Caire. M. G. RAT en a entrepris une traduction française.

»Comme dans cette œuvre il se trouve des renseignements sur toutes les branches des Beaux Arts, leur beauté, leur étrangeté, ainsi que les proverbes à eux se référant, il ne faut pas omettre la musique, qui satisfait l'ouïe, inspire à l'âme l'enthousiasme, et réjouit le cœur; qui est la consolation de l'affligé, la compagne du solitaire et l'aliment du cavalier, et tout ceci grâce aux magnifiques effets que produit sur les hommes une chanson dite par la voix mélodieuse.»

Venant à cette voix mélodieuse, l'écrivain que nous commentons nous fait savoir que les paroles du Koran: »Allâh doue ses créatures comme il veut» doivent s'appliquer au don merveilleux de la musique, d'après l'autorité de plusieurs exégètes du livre sacré. »Une pieuse tradition — ajoute-t-il — nous enseigne que le Prophète (le Seigneur le bénisse mille et une fois) demanda un jour à ses disciples: Savez-vous comment prit naissance le *ḥidâ'?* — c'est-à-dire le chant du chamelier. — Certes non, répliquèrent les interrogés, et nous prenons pour témoins, oh envoyé de Dieu! notre Père et notre Mère. — Je vous le dirai alors, répondit l'inspiré. Un jour que notre Père (ancêtre) Muḍar[1] était sorti pour visiter une terre de sa propriété, il put observer qu'un esclave négligent avait laissé se disperser un de ses troupeaux de chameaux. Plein de colère il frappa le serviteur coupable avec son bâton à crosse, et le malheureux blessé se mit à courir par la vallée en criant plein de douleur: Ah mon bras! Ah ma main! Ses plaintes étaient si touchantes que même les chameaux en furent émus, et remplis de pitié se réunirent autour de l'esclave gémissant, afin de le consoler. Alors Muḍar, frappé de surprise, murmura: Si une voix humaine est capable d'émouvoir avec ses modulations des bêtes inconscientes, nous devons reconnaître qu'elle possède une force merveilleuse. Et ce fut de cette plainte que prit naissance le chant du chamelier.»

»Sellâm, le chamelier chanteur — je continue à vous transcrire le texte original — dont la réputation devint proverbiale, dit un jour au calife El-Manṣûr[2]: Oh Prince des croyants et Lumière

[1] Ce fut un des patriarches des Arabes, dont les descendants formaient une tribu puissante. Le poète EL-KUMEIT, qui fleurit sous les Omeyyades, fut un partisan fanatique de la race de Muḍar, dont il célébra les exploits tout en raillant les tribus du Sud.

[2] ABÛ ǴAʿFAR ʿABDALLÂH el-Manṣûr, calife de la dynastie Abbaside, né à Ḥumeima vers l'année 712, mourut le 7 Octobre

du monde, ordonne que l'on excite la soif de quelques chameaux et qu'après ils soient conduits à l'abreuvoir. Tu pourras voir alors comment, si je commence à moduler avec ma voix, les bêtes altérées lèveront la tète et cesseront de boire, pour m'entendre chanter. Et l'ordre étant donné il advint ce que le chanteur avait annoncé, car les médecins prétendent que la Voix mélodieuse (la mélodie) circule par tout le corps comme le sang dans les veines, en réjouissant le cœur, calmant les membres endoloris et facilitant les mouvements. Ce qui fait que les hommes, même appartenant aux plus diverses professions, quand ils craignent l'ennui et que la lassitude ou l'angoisse envahissent leurs corps, se mettent à chanter avec une voix douce et agréable, qui module des mélodies capables de réjouir l'âme, car il n'existe aucun mortel insensible au plaisir d'écouter les sons formés par sa propre voix. Seulement la musique *(es-simâ')* ne cause pas d'agitation ni de trouble au corps, ni de fatigue aux membres, et par la force de la voix mélodieuse nous obtenons les jouissances de ce monde et nous concevons l'idée des plaisirs qui nous sont réservés dans le ciel.»

«La musique nous porte à développer les plus beaux et les plus nobles sentiments, comme la pratique de la charité et l'amour de la famille. En entendant de douces mélodies, l'homme oublie de penser au mal, pleure sur ses fautes et élève son esprit vers les béatitudes éternelles. Les ascètes et les solitaires voués au service de la divinité chantent en de belles modulations, joyeuses ou tristes, les louanges de l'Eternel, et par ce moyen, tout en louant le Seigneur, ils allègent leurs peines et accompagnent leur solitude. Parce que Dieu n'a rien créé de plus capable d'émouvoir le cœur des hommes et qui mieux agisse sur leur esprit que la voix mélodieuse. Un grand poète a dit: «Une belle musique ou une douce chanson cause notre joie et éloigne de nous la tristesse. Quand je l'entends, mon âme voudrait qu'elle ne finît jamais, pour pouvoir jouir éternellement d'un si divin

775 à Bi'r Meimûn, près de La Mecque. Il monta sur le trône en 754, et établit sa capitale sur l'emplacement de l'ancien château des Sassanides appelé *Bagdat*, ce qui signifie en langue pehlvi *Dieudonné*. Il la nomma *Medînet es-Salâm* (Ville de la paix), mais vers 768 elle reprit son ancien nom persan, dont la forme commune *Bagdad* est une modification. Ce fut un des plus grands Emirs de l'Orient, illustre protecteur des arts et des belles lettres.

plaisir.» Soyez sûrs que l'homme le plus lâche, quand il sentira son cœur faiblir devant l'ennemi, et s' apprêtera à la fuite, restera ferme sur place, et verra renaître le calme dans son âme et la force envahir son cœur, s'il entend chanter à ce moment la fameuse chanson du poète Ǵerîr[1] qui commence par ses mots: *Crois-tu, oh lâche qui recules devant le péril, que par ce moyen tu éviteras les embûches de la mort?»*

Tout de même, la question de savoir si la musique était un art licite ou non, a suscité de longues controverses et d'après notre auteur, si les habitants du Ḥiǵâz l'ont admise comme art noble et méritoire devant le Seigneur, les tribus du ʿIrâq l'ont honnie et condamnée. Les opinions des savants ont été très nombreuses, et plusieurs ouvrages ayant trait à ce problème nous sont parvenus. Parmi eux se trouve la dissertation de Muḥammed eš-Šalaḥî que Casiri signale sous le titre: *Opus de licito instrumentorum usu*[2], rédigée en 1221, et qui tranche la question d'une façon favorable, en s'appuyant sur d'innombrables textes et traditions.

L'auteur du *Mustaṭraf* est aussi un grand défenseur de la musique. Parmi les arguments qu'il consacre à son éloge, il en est au moins un que je ne veux pas laisser de transcrire. «Si la modulation et le chant, écrit-il, étaient dignes de réprobation, on ne devrait point les employer pour réciter le Koran, pour faire l'appel à la prière et pour célébrer les louanges de Dieu, comme il est d'ancien usage de le faire. Il est certain qu'elle ne peut être condamnable, car la poésie à eu grand besoin d'elle pour établir la mesure des vers et les lois du rythme. Les arabes

[1] Fils de ʿAṭîja, fils de Ḫaṭafâ, mort l'an 110 ou 116 de l'hégire (728 ou 734 de Jésus-Christ) à l'âge de plus de 80 ans, fut surnommé El-Baṣrî, parce qu'il passa la plus grande partie de sa vie à Bassora. Il appartenait à la race de Muḍar, et ce fut un des plus grands poètes de la cour de ʿAbd el-Melik. Pour signaler sa fécondité on disait que Ǵerîr puisait dans la mer. Ses vers faisaient plus d'impression et étaient plus populaires que ceux du célèbre Ferazdaq.

[2] Casiri dans sa *Bibliotheca Arabico-Hispana Escurialensis* (tome I, pag. 527, art. MDXXX) le désigne sous ce titre: *Opus de licito musicorum instrumentorum usu, musices censura et apologia inscriptum, eorum scilicet in primis, quæ per ea tempora apud arabas hispanos obtinuere, quæque ad triginta et unum ibidem enumerat auctor diligentissimus, qui librum suum Abu Jacobo Joseph ex Almorabitharum natione, Hispaniæ tunc regi, exeunte Egiræ anno 618, dedicarit.* Il vivait donc en 1221.

n'ayant point composé de poésies où les proportions métriques aient été observées que pour étendre la voix humaine, comme on peut le voir facilement dans la *Dendena* (Lamentation). Et c'est par cette mélodie et par ce rythme intérieur que la poésie diffère de la prose.»

Ce passage a une véritable importance esthétique, comme on s'en aperçoit facilement en tenant compte de l'observation faite à propos des qualités musicales nécessaires à la poésie. Il n'en est pas de même pour les détails techniques contenus dans le *Traité de la Voix mélodieuse* que nous examinons. Comme tous les écrivains arabes, MUḤAMMED EL-ABŠÎHÎ accorde très peu d'importance à cette partie si nécessaire de l'art. Suivant l'opinion d'ABÛ MUḤAMMED EL-MUNḎIRÎ[1], il divise le chant (*el-ġinâ'*) en trois sortes: premièrement *en-naṣb*, soit le chant propre aux enfants, aux cavaliers et aux caravanes; en second lieu: *es-sinâd* qui n'est autre chose que le chant grave et sérieux composé par la répétition d'une même mélodie; puis enfin: *el-hazaġ* ou chant joyeux qui égaie le cœur et exalte l'âme. Ce fut dans la capitale de l'Arabie que les chants et les instruments de musique eurent leur origine. De là ils furent propagés à Medina, Eṭ-Ṭâ'if, Ḫaibar, Fedek, Wâdî el-Qurâ et autres villes, où ont lieu des foires et des marchés. Le *'ûd* — instrument à cordes d'où provient le luth européen qui joua un rôle si important dans la musique du moyen âge et du commencement de la renaissance, ayant été l'instrument préféré des trouvères et des minnesangers, — »fut inventé, toujours d'après le même témoignage, par Lamek, fils de Cain, fils d'Adam, qui exécuta sur lui une élégie composée à la mort de son fils. D'autres prétendent que son inventeur fut Ptolémée[2], l'auteur du *Traité de la Musique en huit*

[1] ABÛ MUḤAMMED 'ABD EL-'AẒÎM EL-MUNḎIRÎ, né en Egypte en 1185, fut pendant vingt années professeur de *Ḥadîṯ* du rite chaféite à la *Medrasa el-Kâmilîja* au Caire, et y mourut en 1258. Il écrivit le *Kitâb et-tarġîb we-t-tarhîb*, qui est un recueil de traditions.

[2] CLAUDE PTOLÉMÉE, célèbre astronome grec, qui vivait d'après la dernière de ses observations astronomiques consignée dans son *Almageste*, le 22 Mars de l'année 141 de J. C. Son ouvrage *Les trois livres des harmoniques*, est d'une importance capitale pour l'histoire de la musique dans l'antiquité. Il fut publié en version latine par le savant géomètre anglais WALLIS: *Claudii Ptolemaei Harmonicorum libri tres. Ex codd. mss. undecim, nunc primum graece editus.* Oxonii 1682. Je ferai remarquer que depuis PTOLÉMÉE jusqu'à EULER, qui introduisit le nombre 7 dans la théorie de l'harmonie moderne, aucun nombre n'a

tons. Mais Dieu seul connaît la vérité, et cela doit nous suffire, car il est notre Seigneur et notre Défenseur. Qu'il daigne bénir son Prophète Mahomet, sa famille et ses partisans.»

Sur cette pieuse invocation finit le *Traité de la Voix mélodieuse* contenu dans le *Mustaṭraf*, sans nous découvrir aucune des règles régissant cette musique douée d'un aussi merveilleux pouvoir. Par fortune nous possédons plusieurs détails d'un grand intérêt relatifs à son enseignement. L'érudit Don Julian Ribera, professeur d'arabe à l'Université de Saragosse, a publié il y a quelques années, une importante dissertation [1], où se trouve une étude approfondie des procédés pédagogiques employés par le célèbre chanteur Zirjâb dans son école de Cordoue. La réputation de cet artiste dut être très grande, car l'Emir ʿAbd er-Raḥmân II [2] le fit venir en Espagne, de l'Arabie heureuse d'où il était originaire. A peine la nouvelle de son débarquement dans la Péninsule fut-elle arrivée à la cour, que le calife s'empressa d'expédier des ordres aux gouverneurs des provinces pour que, dans toutes les villes qu'il était obligé de traverser, il fût reçu avec les plus grands honneurs. Arrivé à Cordoue, il chanta devant le vicaire du Prophète, qui le promut immédiatement au poste de chef des musiciens attachés à la cour, et lui donna un traitement de 200 dinars d'or pour chaque mois, plus une gratification annuelle de 3,000 dinars, sans tenir compte des biens meubles et immeubles qu'il lui donnait continuellement à titre de cadeaux. Cette prodigalité ne doit pas sembler exagérée, car d'après le témoignage d'Aḥmed el-Maqqarî [3], Zirjâb devint le héros de la mode et fut l'idole du peuple pendant toute sa vie.

été admis dans la musique comme expression d'un intervalle harmonique naturellement acceptable. C'est dans son second livre que Ptolémée traite de la constitution de la tonalité grecque, et réduit les quinze modes primitifs à huit.

[1] *La enseñanza de los musulmanes españoles.* Discours lu à l'Université de Saragosse à l'occasion de l'ouverture des Cours Académiques de l'année scolaire 1893 à 1894. — Saragosse 1893.

[2] ʿAbd er-Raḥmân II (El-Muẓaffar), quatrième calife Omeyyade de Cordoue, fils et successeur d'El-Ḥakam I, naquit en 792, et mourut en 852. On le cite comme auteur des *Annales de l'Espagne* et sa cour de Cordoue fut une des plus brillantes de l'Europe.

[3] Aḥmed ibn Muḥammed el-Maqqarî, né à Tlemsen vers 1591; tire son nom du village de Maqqara, près de sa ville natale, et berceau de sa famille, étudia à l'Université du Kayrouan à Fez, et

Toujours d'après le même témoignage, il paraît que son art était admirable, et que dans tous les détails il révélait sa puissante originalité. Le luth qu'il employait était garni de quatre cordes, parmi lesquelles la troisième, qu'il avait introduite, dans le langage symbolique représentait l'âme. Les deux premières étaient de soie filée dans l'eau froide, bien tendues, flexibles sans être molles, et un peu plus fortes que celles employées généralement, dont la soie avait été tordue après son mouillage dans l'eau très chaude. Quant à la troisième et à la quatrième elles étaient en boyau, mais en boyau de lionceau, ce qui les rendait plus mélodieuses, d'une vibration plus franche et plus limpide que les cordes construites avec les intestins des autres animaux, et plus résistantes aux battements du plectrum, qui au lieu d'être construit en bois, selon l'usage général, était découpé dans une plume d'aigle, et très supérieur par cette cause aux anciens, car non seulement il permettait d'employer une plus grande agilité, mais il rendait l'exécution beaucoup plus nette, en effleurant avec grande douceur la surface des cordes.

Mais le plus intéressant de tout ce qui nous est rapporté sur Zirjâb, c'est ce qui a trait à sa méthode d'enseignement. Quand quelqu'un voulait devenir son élève, le maître commençait par examiner sa voix. Pour cela il obligeait le prétendant à s'asseoir sur un haut tabouret et à crier avec toute sa force et le plus haut qu'il pouvait, les paroles *jâ ḥaǵǵâm!* ou à soutenir un *ah!* prolongé, sur les sept notes de la gamme, afin de pouvoir juger de la limpidité, force et clarté de la voix, de la beauté du timbre, de sa résonance, de la facilité de l'émission et de la difficulté de respirer, tout en tenant compte en même temps de la façon dont l'élève parlait et s'il ne bégayait pas ou émettait des sons provenant du nez. Ces observations faites, si le postulant ne possédait aucun défaut qui ne fût facilement modifiable, il était admis dans la classe du célèbre chanteur.

Avant Zirjâb les professeurs de chant arabes ne connaissaient aucune méthode. Ils chantaient devant leurs élèves comme dans un concert, et ceux-ci devaient les imiter de leur mieux. On

écrivit les célèbres *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne,* qui ont été imprimées à Leyde de 1855 à 1861. Il mourut au Caire au mois de Gumâdâ II 1041 (1631.) Mr. Gayangos a donné une traduction de cet ouvrage: *The history of the Mohammedan dynasties in Spain,* etc. etc. London 1840—1843.

comprend combien de temps il fallait pour obtenir le moindre résultat. Zirjâb changea tout cela et divisa le travail en trois parties. Selon son système, on commençait par apprendre avant tout le rythme pur et simple de la mélodie, et pour cela il faisait réciter à l'élève la poésie en s'accompagnant d'un tambourin qui servait à marquer les temps de la mesure et les variations des mouvements, ainsi que les accents forts et faibles. Après, il enseignait la mélodie dans sa plus grande simplicité, dépourvue de toute sorte d'ornements, et seulement quand elle était sue à la perfection, il apprenait au disciple émerveillé les trilles, vocalises, gammes et appogiatures, qui doivent embellir le chant, ainsi que les diverses nuances destinées à lui donner l'expression et le charme voulus, qualités par lesquelles se prouvait la plus ou moins grande valeur de l'artiste.

L'historien Ahmed el-Maqqarî affirme enfin que cette méthode de chant ainsi que les *dix-milles chansons* composées par Zirjâb, furent populaires non seulement en Espagne, mais dans tous les pays de l'Islam. La réputation du glorieux musicien aurait fait oublier les noms des chanteurs ʿAlôx et Zarqôx, célèbres avant lui, éclipsant même la renommée des trois divines cantatrices de Medina: Fadl, ʿAlam et Qalam[1].

Car il est certain que la musique fut très en faveur dans plusieurs villes de l'Espagne arabe. Il paraît que ce fut à Séville que les traditions du grand chanteur se conservèrent le plus longtemps. Du reste la perle du Guadalquivir était de ce temps la capitale de la musique, pratiquée dans les royaumes de Tunis et el-Magreb. Encore de nos jours l'ancienne Hispalis conserve le sceptre du chant andalou ou *flamenco* (dénomination incompréhensible), légitime dérivé de l'art musical arabe. C'est pourquoi Averrhoës écrivait: «Si un savant meurt à Séville, pour vendre ses livres avec profit, il est convenable de transporter sa bibliothèque à Cordoue, tandis que s'il s'agit d'un musicien mort dans la capitale de l'occident, il serait prudent d'envoyer ses instruments et ses manuscrits à Séville, ville où la musique est cultivée avec passion.»[2]

* * *

[1] Célèbres chanteurs et cantatrices qui firent l'ornement de la cour des Omeyyades. Il paraît que celle nommée Qalam était d'origine basque. Sa beauté et sa voix merveilleuse la firent conduire à Medina.

[2] Voir Ibn Haldûn *Prolégomènes* (tome II Pag. 422) et Salvador Daniel l. c.

Nous ne pouvons douter de l'influence exercée sur l'art populaire espagnol par la musique arabe. Les chansons andalouses depuis la *caña* (nom sûrement dérivé de *gunnîja* 'chant' en arabe) jusqu'aux *seguidilles* et aux *soleares* sont là pour le prouver, et les témoignages à l'appui abondent. Beaucoup des instruments de musique, employés par les musulmans d'Espagne, sont entrés dans le domaine de l'art européen. Dès le XIVe siècle le fait était connu et avéré, et le fameux poème satirique de l'Archiprêtre de Hita Juan Ruiz contient divers passages d'un grand intérêt pour l'archéologie musicale, comme la description de la pompe avec laquelle «*clérigos e legos e flayres e monjas e ioglares salieron à recebir à Don Amor* (*Coplas* 1210 et suivantes), véritable organographie de l'époque où les instruments de musique latins et occidentaux sont distingués des arabes et mauresques; et surtout le passage dans lequel le malicieux poète nous déclare: «*en quales instrumentos non convienen los cantares de arabigo*»[1]. Car les chansons arabes étaient très en vogue dans la Péninsule

[1] Je transcris ce passage que je crois d'un grand intérêt pour notre étude:

«Despues fiz muchas cantigas de dança e troteras
Para judias e moras e para entendederas,
Para en instrumentos de comunales maneras:
El cantar que non sabes, oilo a cantaderas.
Cantares fiz algunos de los que dizen los ciegos,
E para escolares que andan nocherniegos,
E para muchos otros por puertas andariegos,
Caçurros et de burlas non cabrian en diez pliegos.
Para los instrumentos estar bien acordados,
A cantigas algunas son mas apropiados;
De los que he prouado aqui son señalados,
En qualesquier instrumentos vienen mas assonados.
Arauigo non quiere la *viuela de arco,*
Çinfonia, guitarra non son de aqueste marco,
Çitola, odreçillo non aman «*caguil hallaco*»
Mas aman la tauerna e sotar con vellaco.
Albogues e mandurria, caramillo e zampoña
Non se pagan de arauigo cuanto dellos Boloña,
Como quier que por fuerça dizenlo con vergoña,
Quien gelo dezir feziere, pechar debe caloña.»

Coplas 1513 et suivantes dans *Juan Ruiz, Arcipreste de Hita. Libro de buen amor. Texte du XIVe siècle publié pour la première fois avec les leçons des trois manuscrits connus, par Jean Ducamin.* Toulouse 1901.

où les poètes musiciens de l'Islam ne se contentant plus de cultiver les formes pour ainsi dire consacrées de la *ġazel* et de la *qaṣîda*, inventèrent de nouveaux modèles comme la *muwaššaḥa*[1], espèce de chanson érotique, dont le nom, littéralement traduit, veut dire *ornée d'une ceinture*, allusion au *wišâḥ* ou écharpe brodée de pierreries qui serrait les reins des femmes. Ce fut MUQADDAM IBN MUʿÂFÂ EL-QABRÎ, poète de Grenade qui vécut au Xe siècle, que l'on considère comme son créateur, et parmi ses plus habiles cultivateurs on distingue le célèbre ʿUBÂDA, poète courtisan du Roi El-Muʿtaṣim d'Almeria.

Mais il est arrivé jusqu'à nous un document du plus vif intérêt technique. Je fais allusion au curieux *Art de jouer le luth* datant du XVe siècle, dû à un célèbre artiste anonyme renommé parmi les Arabes de l'Espagne, et rapporté par FR. JAYME VILLANUEVA, dans son érudit *Viaje literario à las Iglesias de España*[2], qui le trouva dans le Couvent des P. P. Capucins de Girone.

Voici le texte original du dit document d'après la version latine ci-dessus mentionnée:

«*Sequitur ars de pulsatione lambuti, et aliorum similium instrumentorum, inventa à Fulan mauro regni Granatæ*[3].»

[1] Voir Ibn Haldûn loc. cit. (Tome III, p. 422, note 3me).

[2] Valencia 1821, Tome XI.

[3] D'après VILLANUEVA, ce *Traité* faisait partie d'un manuscrit contenant divers ouvrages relatifs à la musique. Je crois intéressant de les signaler. Le premier portait le titre *De musica instrumentali*, et commençait par ces mots:

«*Sequitur ars pulsandi musicalia instrumenta edita à magistro Ferdinando Castelio, communiter dicto*» «*Lo Rahorer*», *Hispano nunc vivo et cive pulcherrimae civitatis Barchinonae, anno salutis æternæ 1497, 25 die Augusti.*» Dans le prologue, il nous est expliqué pourquoi on appelait Maître Castello *Lo rahorer*, soit le coutelier, *propter suam artem quotidianam*, et l'auteur prend soin de nous dire que parmi ses disciples dans l'art musical se trouvent *Victor Simó, presbiter, Rector de Gasserandis, dioc: Ger. fratrem Febrer*, et son propre fils le nommé Joannot. Puis le manuscrit continue: «*Sed iste magister Ferd. posuit istam suam artem in vulgari, quod non ubique est idem, et quia latinum est communius idioma, ego pono in latino.*»

A la suite, le manuscrit contenait l'art *de pulsatione lambuti* inséré dans le texte; à propos duquel je ferai observer que le mot *fulân* en arabe veut dire »un tel»; plus deux autres *Traités*, concernant aussi la science musicale. A savoir: I «*Tractatus Michaelis de Castellanis*

«Mirum est, ut dona sancti spiritus ipsis infidelibus infundantur. Ea propter hoc dico quoniam quidam Fulan nomine, maurus de regno Granatae *apud Ispanias inter Ispanos cytharistas laude dignus, per pulsatus spiritus scientiæ* invenit artem dandam his qui diligunt pulsare lambutum, cytharam, violam et his similia instrumenta. Et dicit dictus Fulan quod, postquam bonus cytharista grupaverit suum instrumentum per bonam artem, attendendum est, ubi sunt semythonia in ipso instrumento. Est etiam attendendum, ubi sunt semythonia in cantilena ponenda in ipso instrumento. Et ponat tali modo cantilenam in instrumento, quod semythonia cantilenae respondant semythoniis instrumenti; alias autem in vanum laborat. Dicit denique dictus Fulan, quod omnis punctus qui sit sine positione alicuis digitorum in grupis, est Alif in eorum littera, quod in nostra sonat A. Alphabetum ipsorum maurorum ego ponam per ordinem; verum ipsi mauri incipiunt in manu dextra, et tendunt versus sinistram. Nos vero latini cum græcis e contra, quoniam incipimus in sinistra et finimus in dextra. *Sequitur alphabetum ipsorum maurorum* . . . . .

---

monachi «De Musica» ad Dominum Davide de Natho monachum monasterii Mansiazillis ordinis sancti Benedicti Rutensis diocesis provinciæ Tholosanæ incipit.

et II «*Pr. Davidi de Natho monacho monasterii Mansiazillis Rivensis diocesis provinciæ Tholosanæ ord. S. Benedicti fratri suo carissimo et inter alios prememorando Michael de Castellanis monachus totus tuus pro posse, quos prelibatum Cenobium educavit sub tegmine nigro iam dicti almi patris.*»

A la fin du premier *traité* — ajoute Villanueva — on trouve les opinions de divers auteurs en éloge de la musique. Dans ce passage il est dit: *Secuntur quedam pauca de musice et musicatoribus dicta per Samuelem Judeum Rabbi Synagogis oriundum de civitate Morochorum ad Isaac Rabbi Synagoge in civitate Subiulmeta eiusdem regni.* Je ne crois pas devoir faire une plus longue analyse de ce document qui contient des détails curieux concernant la valeur et la proportion des notes; (l'auteur n'admet pas de valeur inférieure à la nôtre représentée par une note noire) *Et quid dicendum de crochetis et fuseis? Respondeo quod moderni tales denominationes penitus enervaverunt ab hodierno usu. Et ne simus contrarii nostrismet dictis, qui dicimus quod ultra minimam non est, nos loco crochetarum dicimus minimas nigras. Et quelibet minima alba valet duas nigras, et quelibet nigra valet duas nigras habentes caudam crossatam.*

Le Manuscrit — dont j'ai transcrit plusieurs fragments avec l'orthographe du Père Villanueva que je suppose être celle de l'original — se termine par cette inscription: «*Apud Sanctum Martialem in cacumine montium Montissigni finivit haec Scriptura anno divini Verbi nati 1496 currente, 29 die mensis decembris.*»

Primus grupus post Alif in ipso instrumento est semythonium. Secundus grupus respondet ipsi Alif per thonum. Tercius grupus in instrumento respondet ipsi Alif cum thono et semythono. Quartus grupus debet correspondere ipsi Alif per duos thonos. Quintus grupus respondet ipsi Alif per duos thonos cum semythono, et sic faciunt *dyathessaron*. Sextus grupus distat ab Alif per tres thonos, et sic faciunt trithonum. Septimus grupus respondet ipsi Alif per tres thonos con uno semythono, et faciunt *dyapentam*. Tu vero, David (sans doute le moine auquel l'ouvrage est dédié) pone alia plura: ego enim tedio aquarum multarum (quae me scribere non permittunt) fessus sum.

»Omnia ista de pulsacione lambuti ego habui a fratre Jacobo Salvá. ordinis Praedicatorum, filio den Bernoy (vel Banoy) de linariis, dioc. Barchin. qui caritate devictus revelavit mihi ista. Deus sit tibi merces.»

J'ai transcrit le texte, en respectant l'ortographe de l'original telle qu'elle se trouve reproduite par Fr. Jayme Villanueva, dont le savant ouvrage est une source intarissable de renseignements précieux pour l'histoire de la culture espagnole. Il n'est pas nécessaire de signaler l'importance du dit document, qui par malheur ne nous découvre qu'une faible partie de la technique d'un instrument comme le luth arabe, ayant joué un si grand rôle dans la musique du moyen âge[1]. Il existe à ma connaissance un autre *Traité du luth* ou *ʿŪd* à la Bibliothèque Nationale de Madrid[2] (Mss. nro 334, du *Catálogo* de Guillén Robles), originaire de la ville de Tetouan, et qui contient la façon d'accorder l'instrument et d'accompagner le chant, suivant les divers pieds de la poésie, de même que l'explication des huit sons de la gamme, exprimés par les huit premières lettres de l'alphabet. Ce manuscrit qui à

[1] Le texte latin confirme l'opinion de l'Abbé Juan Andrés, quand il dit que les Arabes connaissaient la concordance de quarte *(dyathessaron)*, de quinte *(dyapentam)* et naturellement de l'octave, mais non celle de tierce, dont il n'est pas fait mention dans le document en question.

[2] Dans le même volume nro 334 de la Bibliothèque Nationale de Madrid se trouvent: un *Poème* d'auteur anonyme, qui traite de la Musique, et dont l'auteur nomme au commencement Ibn el-Ḫaṭîb; des *Notes* sur la métrification arabe, et un *Jardin florissant et fondements du chant*, espèce d'anthologie de chansons, peut-être populaires. Le volume nro 217 comprend aussi en huitième lieu un écrit de Suleimân ibn Muḥammed ibn ʿAbdallâh, qui traite du chant et des instruments de musique, mais du point de vue des mœurs et du droit.

ma connaissance n'a pas été encore étudié comme il le mérite, contient une reproduction dessinée du manche du *ʿÛd*, où sont signalées les diverses cordes, et sur elles, indiquée par des chiffres arabes, la place où on doit les effleurer pour obtenir le son voulu. Ce me semble être une espèce de *tablature* qui ressemble étrangement à celle employée par les grands *vihuelistas* espagnols du quinzième siècle. J'ai déjà dit que l'érudit Abbé Juan Andrés tient comme très probable que le roi Alfonse le Savant emprunta la notation musicale des arabes; il est aussi certain que les espagnols — le poème de l'Archiprêtre de Hita, pour ne recourir qu'à ce seul témoignage, en fait foi — leur empruntèrent plusieurs instruments, qui furent pendant longtemps, tant en Espagne qu'en France designés sous la qualification de *mauresques*. Pour ma part je n'ose tirer des conclusions, me limitant à exposer les résultats de mes études, pas aussi définitifs et développés que je l'aurais voulu.

* * *

Il est temps de finir, mais je ne veux pas terminer ces notes sans y ajouter quelques renseignements sur l'état actuel de la musique au Maroc, laquelle si nous tenons compte de l'esprit éminemment conservateur des Arabes, doit être en tout semblable à leur art traditionnel[1].

La musique marocaine est de deux sortes: le genre sérieux ou *âla* qui exige des mélodies compliquées, chargées de vocalises et d'ornements de toutes sortes, exécutée par des artistes, capables de jouer les instruments les plus difficiles; et le genre joyeux et léger appelé *grîḥa*, composé par des airs faciles, adaptables à la poésie populaire, qui sont accompagnés par le *gembrî* (espèce de guitare à deux cordes) et quelques instruments de percussion. Les deux genres sont très répandus, mais le premier seul est apprécié par les connaisseurs. D'ordinaire on juge la *grîḥa* comme un passe-temps frivole, bon tout au plus pour distraire la frivolité des femmes ou la dissipation des hommes. Fez serait le centre de *l'âla*, tandis que Marrâkeš est considérée comme la capitale de la *grîḥa*.

[1] Pour de plus amples détails sur la musique marocaine, voir le chapitre XVI: *Música y Literatura* de mon ouvrage sur l'empire africain, intitulé: *En el Magreb el Aksa*. Valencia 1906.

Les musiciens sont en même temps instrumentistes et chanteurs. *L'âla* est exécutée seulement par des hommes. Elle s'accompagne par un orchestre composé de deux *kamanǵas* (violons européens que l'artiste accroupi sur le sol joue comme s'il s'agissait d'une contrebasse), deux *ʿûds*[1], deux *rebâbs* (espèce de violoncelle à deux cordes qui font la basse) et une *derbûka* ou tambourin qui marque le rythme. Le soliste qui joue ce dernier instrument, est le directeur de la troupe, et signale les mouvements et la fin du morceau.

En général les musiciens marocains pratiquent leurs arts sans en connaître la théorie. L'enseignement se réduit à apprendre par cœur les divers morceaux composant le répertoire en vogue, après les avoir entendus plusieurs fois exécutés sur les instruments et chantés par le maître. Il n'existe pas de musique écrite, et les diverses chansons se transmettent directement de musicien à musicien. Parmi les artistes les plus renommés habitant de nos jours l'empire du Magreb, se trouve un certain El-Medhî, reconnu comme le plus habile des luthistes et célèbre par sa science et le grand nombre des chansons qu'il peut chanter.

Dans les compositions musicales, il faut distinguer deux parties essentielles; le *mîzân* ou rythme général et le *samâʿ* ou art proprement dit, qui correspond à notre expression. Tous les exécutants doivent connaître le premier, qui ne change pas de façon notable dans tout le cours de l'œuvre exécutée; le second est le patrimoine des véritables maîtres, capables de fixer la plus grande ou la moindre rapidité des mouvements, indiquer les rythmes incidents et les échos, exécuter les plus compliquées vocalises et signaler les pauses ou arrêts subits qu'il est convenable de faire, ainsi que la conclusion du morceau. Quoique très simples en apparence, les chansons marocaines que j'ai eu occasion d'entendre sont extrêmement compliquées, et il est presqu' impossible de les transcrire avec notre notation. Sur un rythme déterminé et persistant, dont le mouvement s'accentue de plus en plus, la même periode mélodique se répète sans cesse, mais sans se reproduire d'identique façon, car chaque répétition engendre de nouvelles variantes qui modifient et transforment les lignes primor-

[1] Les quatres doubles cordes du ʿ*ûd*, partant de la plus grave à la plus aigue, portent les noms de *bemm, ṛil, ḥusein* et *mâja,* qui est la chanterelle.

diales. On peut observer quelque chose de semblable dans les chansons purement andalouses — comme la *caña* et ses innombrables dérivations — ce qui permet de leur assigner une origine commune.

Et cela est ainsi, car d'après les écrivains arabes *l'âla* a pris naissance dans l'Andalousie. Quand les derniers Arabes d'Espagne, expulsés de Grenade, se réfugièrent dans le Magreb, il paraît qu'un fameux musicien, nomme Ḥâ'ik, recueillit pieusement les principales chansons traditionelles, comme souvenir de la patrie perdue. La collection faite par lui serait le fondement de l'art musical cultivé dans les centres intellectuels du Maroc. Ḥâ'ik eut grand soin de respecter les vénérables traditions du passé, en les simplifiant de son mieux pour rendre les chansons plus accessibles au public. Les musiciens andalous possédaient vingt-quatre *naubas* ou *timbres* primitifs et typiques, et dans chacun d'eux, le thème principal se développait en parcourant cinq rythmes différents, dont le mouvement s'augmentait progressivement. Ḥâ'ik réduisit les vingt-quatres *naubas* anciens à onze et ceux-ci sont encore si longs et compliqués, avec leurs vingt- cinq ou trente strophes par période rythmique, que les musiciens auraient besoin de huit ou neuf heures pour en exécuter une seule dans son intégrité. Chaque *nauba* s'applique à une série de poésies déterminées, choisies d'accord avec la mélodie et le mode, et gardant une certaine relation entre la versification et le rythme musical.

Les textes des chansons composant l'*âla* sont presque tous d'origine ancienne, pris parmis les œuvres des plus grands poètes arabes du passé. Dans leurs moments de repos et de rêverie les Arabes aiment à écouter leurs musique favorite, et les musiciens qui chantent les *sikas* ou chansons andalouses, rappellent à leur mémoire le souvenir de Cordoue, de Séville ou de Grenade, villes où brillait dans toute sa splendeur l'esprit de leur race. Pendant de longues heures ils restent sous un charme, qui pour nous autres Européens est bien loin de produire le même effet, car cette musique nous semble tout autre chose qu'agréable au premier abord. Les étranges successions de tons, demi-tons et tiers de ton, qui se suivent pour former les divers modes d'un système musical aussi bizarre, produisent des désinences mélodiques peu supportables pour nos oreilles gâtées en certaine façon par le *tempérament* et incapables de définir et de percevoir les *comas*. Tout de même

ces résolutions imprévues et inespérées éveillent l'attention et piquent la curiosité de l'auditeur attentif.

Au premier abord tous les morceaux semblent les mêmes, et comme leur développement consiste dans la continuelle répétition d'un seul motif, souvent très bref, sans autre variation que les ornements capricieux introduits par l'exécutant et l'accélération du rythme, ils finissent par causer une véritable fatigue. Après quelque temps, on finit par être ennuyé de cette musique plaintive et gémissante, qui agace notre sensibilité, mais ceci n'arrivera certainement pas à celui qui prête l'oreille aux subtilités tant de la mélodie que du rythme, et spécialement de ce dernier, car leurs innombrables variétés constituent une des plus grandes richesses de la musique arabe. N'ayant pu étudier *l'âla* que pendant les cérémonies officielles, il m'a été impossible de pousser plus loin mes observations et de recueillir quelques-unes de ses mélodies qui m'ont laissé, cependant, un puissant souvenir par leur mélancolique et poignante tristesse, caractère qui me semble être le distinctif de cette musique fortement passionée.

J'ai été plus heureux avec la *grîḥa*, que j'ai eu tout le loisir d'étudier dans les *sûq*'s ou places du marché de Tanger et de Marrâkeš. Cette musique légère peut être indistinctement exécutée par des hommes ou par des femmes, qui reçoivent par extension la dénomination de *cheik* ou de *cheika* — improvisateurs — quoique en général ils ne chantent que des poésies composées par des poètes de profession. *El-barid*, soit la mélodie de ces chansons, s'accompagne bien par le *gembri*, ou ce qui est le cas plus fréquent par la percussion de trois ou quatres tambourins qui marquent le rythme, tandis que le chanteur lui-même, s'aidant d'une *derbâka* (instrument composé par une membrane étendue sur un pot en terre cuite, que l'on frappe avec la main) marque la mesure. Les cantatrices font la même chose, seulement elles se servent d'un petit tambourin, de forme cubique et couvert d'une peau très fine qu'elles tiennent entre leurs mains[1]. La voix

[1] Pour prouver l'ancienneté de cet usage, je crois intéressant de rapporter ce qui est dit par l'écrivain Ginés Pérez de Hita dans ses *Guerras civiles de Granada y crueles bandos entre los convertidos Moros y vezinos cristianos* (Alcala 1604). Voir le chapitre XIV de la seconde partie, où sont décrites les fêtes célébrées par les Mauresques soulevés sous les ordres du renégat Don Fernando de Valor, dans la ville de Purchena, dans les Alpujarras.

est généralement soutenue par les sons de deux tambourins pour le moins, et très souvent l'auditoire prend une part active dans le concert en battant des mains de même que s'il applaudissait, mais suivant certaines règles rythmiques et d'après un usage très ancien. Cet effet artistique reçoit le nom d'*el-muṣâfaḥa*[1].

L'usage d'adopter des poésies en langue vulgaire pour les chansons de la *grîḥa*, peut être considéré comme assez récent. D'après les connaisseurs, il y a à peine deux siècles qu'un musicien nommé El-Maṣmûdî recueillit les principaux *nezaim* ou *refrains* que le peuple avait adoptés pour ces expansions lyriques, ce qui fait qu'il est réputé comme le créateur de la *grîḥa*. Son œuvre jouit tout de suite d'une grande popularité, et on le jugea, suivant les traditions orientales, comme un inspiré du Très-haut. On prétendit même qu'il recevait la révélation de son art, dans une maison hantée par les esprits. Il est certain que grâce à El-Maṣmûdî, le répertoire des chansons composant la *grîḥa* est considérable, soit parce que l'imagination fertile du peuple a développé les refrains primitifs recueillis par le célèbre chanteur, soit parce que l'on a inventé de nouvelles mélodies. Les chansons qui forment la *grîḥa* appartiennent à trois *genres: le mšergî*, propre au régions orientales de l'Empire et qui se pratique aussi en Algérie; le *mekšûr el-ǧenâḥ*, très répandu parmi les peuplades du Magreb, et le joyeux et sémillant *mezlûǧ*, originaire du royaume de Sûs et des provinces situées au sud du grand Atlas.

«Mandó luego Aben Humeya que cantaran las moras mas hermosas y porque no sabían tocar el laúd fué necesario tomar un adufe, (tambourin) y que al son de él y de unas sonajas á la *usanza mora* cantaran un romance.» Et plus loin: Era la mora muy hermosa .... Obtenida la licencia para cantar le trajeron el adufe, y dijo que no quería tañerle, sino que la trajeran un plato de estaño, porque con él había de hacer el son. Traído el plato le tomó la mora, y comenzó á hacerle bailar encima de una mesita moviéndole con una mano, y del movimiento que le daba resultaba un sonido sordo y melancólico, que provocaba à tristeza à todos los que le oían: despues ..... cantó con voz suave y delicada.» L'analogie des procédés est remarquable.

[1] Cet usage est aussi très répandu parmi les musiciens populaires andalous dans leur art si caractéristique appelé *música flamenca*. Les applaudissements suivent toujours un rythme marqué et accompagnent la danse et les refrains de certaines chansons.

Le texte de ses chansons, écrit en langue vulgaire, n'est presque jamais l'œuvre du musicien. Le chanteur professionnel choisit les poésies qui lui plaisent et les adapte au timbre qui lui semble le plus approprié. S'il s'agit d'une invocation religieuse, salutation au Prophète ou à quelque saint marabout, ou encore d'une description des beautés de la nature et de la joie de vivre, il est sûr que l'artiste choisira pour son chant le plaintif et monotone *mšergî*. Les poésies amoureuses remplies de soupirs et de roucoulements se chantent sur le *meksûr el-ǵenâḥ*, et enfin pour les chansons satiriques et humoristiques on emploie le sémillant *mezlûg* méridional. On peut choisir n'importe lequel des trois modes pour chanter les éphémères chansons improvisées soit sur des incidents de la politique ou des événements locaux, soit composées en vue de plaire au Sultan ou au Maḫzen. Une fois que la chanson est adoptée par un chanteur de réputation, sa fortune est faite. Elle sera colportée de marché en marché, de carrefour en carrefour jusqu'à devenir populaire; car les cultivateurs de la *grîḥa* sont très nombreux et jouissent de toute la faveur du peuple.

J'ai transcrit quelques-unes de ces chansons populaires par moi entendues dans mes promenades sur les places de Tanger et de Marrâkeš, ou bien dans l'intérieur des cafés arabes, car il n'existe aucun lieu de réjouissance où la musique ne prenne place, étant jugée comme un des plus nobles plaisirs qui égaient la vie. Sans musique et sans chanteurs aucune fête ne peut avoir lieu, il arrive de même pour les *nzâhas* où réunions privées. Les mélodies[1] que le lecteur trouvera comme complément de ce travail appartiennent toutes à la *grîḥa*. Il les appréciera par lui-même, reconnaissant leur charme naïf et leur délicate mélancolie. Je me permettrai seulement de faire remarquer que les deux premières sont dans le genre *mšergî*, la troisième avec ses bizarres inflexions dans le genre *meksûr el-ǵenâḥ* et les deux dernières dans le joyeux et vivace *mezlûg*. Les premières se distinguent par la continuelle alternance entre le mode majeur et le mineur, il est aussi à remarquer l'intervalle de seconde augmentée (mi b fa d) se trouvant dans la troisième. Deux d'entre elles finissent sur la note tonique, mais les deux composées dans le genre *mez-*

[1] Les cinq mélodies ont été transcrites par moi-même, avec le plus grand respect, pendant mon séjour au Maroc en l'année 1900. Je les crois assez intéressantes pour éveiller la curiosité du lecteur.

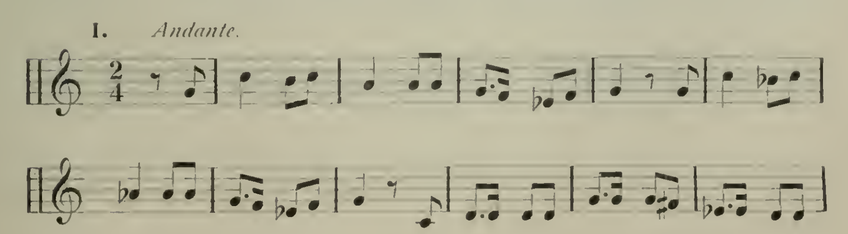
lûg, nous déroutent un peu par leur conclusion, qui dans la seconde surtout a l'air de n'en pas être une. Le numéro quatre se distingue par sa grâce primesautière et son extraordinaire fraîcheur. Je l'ai entendu chanter par un *Sûsî* (Habitant du Sûs) qui s'accompagnait avec le *gembrî*, et débitait la gracieuse mélodie avec la plus spirituelle malice.

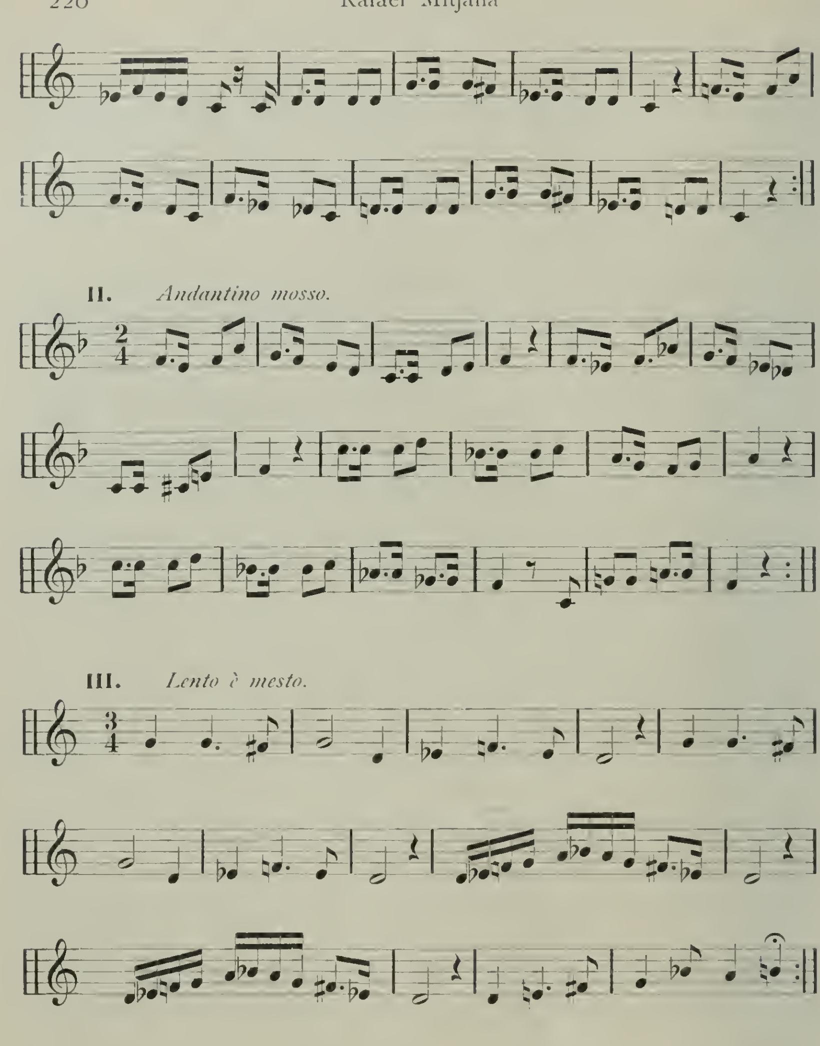
Je commence à craindre de n'avoir été que trop long. J'ai tâché de mon mieux de donner un très léger aperçu de l'art musical arabe, de sa théorie, de son esthétique, et de son enseignement. D'autre part j'ai aussi essayé de prouver comment cet art si pittoresque, si original et si caractéristique s'est introduit dans notre musique moderne et les merveilleux effets que son influence a produits dans certaines œuvres des plus appréciées de notre époque, non seulement des connaisseurs mais aussi du public en général. J'ose espérer n'avoir point déçu la curiosité du lecteur. Peut-être même suis-je parvenu à lui faire comprendre tout l'intérêt que présente l'étude d'une branche aussi peu connue de la musique, pour arriver à comprendre l'histoire du développement de cet art des sons, que nous aimons tant et qui nous cause de si douces, de si profondes émotions. Car l'art musical arabe a influé positivement sur notre musique, et cela dans le passé comme dans le présent. Nous lui sommes redevables de beaucoup plus que nous ne croyons, et il serait juste de ne point nous montrer ingrats envers lui, en tâchant de l'étudier et de le connaître. Peut-être ses modes si variés, pourraient-ils ouvrir des nouveaux horizons à notre musique un peu renfermée dans les limites de la gamme tempérée avec ses deux seules modalités possibles. Cela tardera quelque temps encore, ce qui me permet de croire que le présent travail pourra éveiller tout au moins une certaine curiosité.
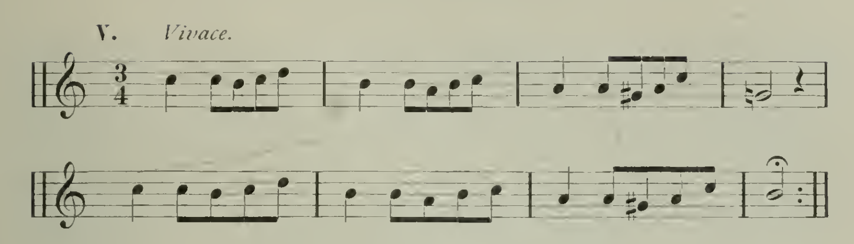
* * *

Mélodies populaires Marocaines.

I. *Andante.*





IV. *Vivace.*


V. *Vivace.*

Slavische Etymologien

von **Jarl Charpentier**, Uppsala.

Asl. lągŭ.

Asl. *lągŭ* m. 'nemus, silva', russ. *lugŭ* 'wiese, aue', poln. *łąg*, *łęg* dss. usw. repräsentieren eine in dem ganzen slavischen gebiet ausgebreitete wortsippe, die jedoch ohne annehmbare etymologische anknüpfung in anderen indogerm. sprachen geblieben ist. Freilich hat man sie schon längst mit den folgenden wörtern zusammengestellt: ai. *lōká-* 'freier raum'; lt. *lūcus* 'hain'; aisl. *ló*, ags. *léah*, ahd. *lōh* 'bewachsene lichtung'; lit. *laũkas* 'feld' — dies findet man schon bei Mikl. Lex. paleosl. 357[b] und zuletzt, obwohl mit reservation, bei Osthoff Et. Par. I, 355 fussn. Aus semasiologischen gründen ist ja diese zusammenstellung sehr verlockend, lautlich steht sie aber auf allzu schwachen füssen. Es soll gar nicht verneint werden, dass ein wurzelwechsel wie dieser — **loųk-* : **lu-n-g-* — möglich wäre; die schwäche besteht darin, dass man sich unwillkürlich fragen muss, warum sich die wurzelform **loųk-* in vier verschiedenen sprachgebieten unverändert wiederfindet, während man keine spur der form **lu-n-g-* antreffen kann, im slavischen dagegen sich nur die letztere findet, während man nach **loųk-* vergebens sucht. Es scheint mir gerade aus diesem grund ganz notwendig, die kombination aufzugeben.

Vielleicht wird sich ein germanisches wort hier anknüpfen lassen. Asl. *lągŭ* kann natürlich ebensowohl ein urslav. **longo-* wie ein **lungo-* voraussetzen, was weiter aus einem indogerm. **long(h)o-* oder **longų(h)o-* entstanden sein kann. Was die bedeutung betrifft, ist es ja wohl bekannt, dass wörter, die derselben sippe angehören, bald die bedeutung von 'hain, wald', bald die von 'wiese' zeigen, ohne dass man immer sagen kann, welche die ursprünglichere ist; eine gute beispielsammlung giebt Lidén, Språkhist. bidrag, s. 27 f. (man beachte auch die äusserung auf s. 28 oben). Somit ist es anzunehmen, dass man bei einem mit *lągŭ*

verwandten worte eine dieser bedeutungen wiederfinden muss. Ein solches wort glaube ich in der nordischen benennung des heidekrautes gefunden zu haben : aisl. *lyng* (dat. sg. *lyngue*) n. 'heidekraut, calluna vulgaris', aschw. *liung*, nschw. *ljung* dss., nnorw. ndän. *lyng*; hierher gehört auch schw. *lingon* 'vaccinium vitis idæa' sowie schwed. ortsnamen wie *Linköping*<aschw. *Ljongaköpunger* usw. (vgl. Fritzner ordb. 2, 581 m. litt.). Diese wörter setzen ein germ. **lenȝwa-* voraus, das aus idg. **lenguho-* entstanden sein kann und mit dem slavischen **longuho-* ablautet. Das germ. wort bedeutet wohl ursprünglich nur 'was zur heide gehört' > 'was auf der heide wächst' — man vergleiche nur das nhd. *heide*, *heidekraut*.

Das germ. wort scheint bisher unerklärt zu sein, vgl. Zupitza Gutt. 101. Die von Falk-Torp Et. ordb. I 478 gegebene zusammenstellung mit der wurzel *(*s*)*lenk-* 'sich krümmen' in asl. *lękŭ* usw. gehört zu den allzu blassen wurzelvergleichungen, von welchen dieses wörterbuch eine so überreiche menge aufweist.

Asl. grŭdŭ.

Asl. *grŭdŭ* adj. 'ὑπερήφανής, superbus, arrogans, horrendus' usw., *grŭdynji* 'superbia', *grŭděti* 'superbire', russ. *gordyj* 'stolz' usw. (s. Miklosich Et. wb. 64)[1] sind verschieden erklärt worden. Mikl. Lex. palæosl. 145 denkt an zusammenhang mit ai. *gṛdhra-* 'gierig', *gṛ́dhyati* 'ist gierig' usw., die vielmehr idg. *l* enthalten, vgl. Uhlenbeck Ai. et. wb. 82; auch der bedeutung wegen ist die zusammenstellung nicht die glücklichste. Bezzenberger BB. 5, 172, Fick Wbch.[4] I 411, Noreen Urgerm. lautl. 115 a. 2 und Bechtel Hauptprobl. s. 343 fussn. haben es mit ags. *prût* 'stolz' *prŷte* 'hochmut' in verbindung gebracht — woran natürlich nicht einen augenblick zu denken ist; vgl. die gegenbemerkungen bei Kluge E. St. 2334 und Zupitza Gutt. 26.

grŭdŭ setzt ein idg. **g*(*h*)*ṛd*(*h*)*o-* vor, was ich mit dem unerklärten got. *us-grudja* 'mutlos, träge' in *usgrudja wairþan* 'ἐκκακεῖν' Luc. 18. 1, II Kor. 4. 1, 16 kombinieren möchte. *us-grudja* setzt natürlich ein älteres, nicht belegtes **us-gruþs* vor, das ich

[1] Bei Miklosich werden auch einige wörter mit der bed. 'schmutzig' usw. angeführt, z. b. bulg. *grŏdomuzen* 'schmutzig', serb. *grdau* 'hässlich'. Diese gehören wohl zu mhd. *garst* 'ranzig, verdorben' (**gard-ta-*) und dessen sippe.

folgendermassen erkläre. Es ist eine zusammensetzung von dem typus *usweihs* 'unheilig', *uswēna* < **uswēns* 'hoffnungslos', *uslipa* < **uslips* 'gelähmt' usw.[1] Die bedeutung von **usgrups* scheint mir somit 'des mutes, der stolzheit beraubt' > 'mutlos, träge, betrübt' zu sein; **grups* bedeutete somit 'mutig, stolz' usw. und ist mit asl. *grŭdŭ* ganz und gar identisch, falls beide aus einem älteren **ghṛdho-* entstanden sind, was durch nichts gehindert wird. Man möchte ja freilich eher ein germ. **gurđa-* als ein **gruđa-* 'erwarten, es ist aber nicht unmöglich, dass ein schwer sprechbares got. **gurps* in **grups* umgestellt worden ist.

Vorher ist das wort von Hirt PBrB. 22, 230 mit ai. ved. *hrút-* 'feind', RV. VI 4, 5. IX 61, 27 zusammengestellt worden. Aber ausser der ziemlich verschiedenen bedeutung wird wohl mit sicherheit angenommen, dass *hrút-* ein zu *hvárati* gehöriges wort ist; diese sippe enthält auf grund von lit. *pa-žúlnus* 'schräg' — ab. *zŭlŭ* 'böse' idg. *l* und lässt sich somit mit *usgrudja* gar nicht in zusammenhang bringen.

Asl pri-svęnąti usw.

Eine wurzel **su̯end-* setzt die folgende slavische wortsippe voraus : asl. *prisvęnąti* 'καυματίζεσθαι, torrefieri', z. b. *prisvęnachŭ jako sěno isŭchŭše* antch. usw., *prisvędati* 'marcescere' čech. *svadnuti, chvadnuti* 'welken', poln. *swiędzieć* 'jucken'[2]. Ablaut bezeugen z. b. poln. *swąd, swądliwy* 'brenzelnd'. Eine wurzelform ohne anlautendes *s* findet sich in asl. *-vęnąti* 'welken', *uvędati* 'marcescere', *uvęždati* 'exsiccare', russ. *vjanutĭ* 'welken' usw., s. Miklosich Et. wb. 380. Diese wörter verbindet Mikl. Et. wb. 329 u. a. (z. b. Falk-Torp Et ordb. II 338) mit der germ. wurzel **su̯ed-* **su̯et-* in ahd. *swëdan* 'abdampfen' usw. — über diese sippe ausführlich bei verf. KZ. 40, 425 ff. — was nicht besonders überzeugend scheint. Meines erachtens sind diese wörter mindestens nicht zu vereinen.

Eher möchte ich die slav. sippe, deren bedeutung offenbar etwa 'trocken werden, verwelken' usw. ist, mit einigen altindi-

[1] Bei Johansson Nord. Stud. s. 481 behandelt. Andere repräsentanten des typus sind z. b. ai. *ví-māya-* 'der zauberkraft beraubt', av. *uz-dahyuma-* 'ausländisch' usw.

[2] Daneben kommt eine gleichbedeutende wurzel **smend-* vor, die natürlich nicht verwandt sein kann, wie es Miklosich anzunehmen scheint.

schen worten vereinen, deren etymologie, soviel ich habe sehen können, nicht fest steht. Ai. *vandhyá-* (f. ⁰*ā*) adj. bedeutet 'sterilis, unfruchtbar, nicht menstruierend', als f. subst. 'ein unfruchtbares weib', weiter 'fruchtlos, unnütz, vergeblich' und mit instr. oder am ende eines kompositums 'ermangelnd, bar'. Die ursprüngliche bedeutung ist offenbar 'sterilis'. Man vergleiche weiter: *vandhyatā-* f. 'fruchtlosigkeit, mangel an-' *vandhya-phala-* adj. 'nutzlos', *vandhyā-karkōṭakī* (lex.) 'eine arzneipflanze, die unfruchtbaren frauen gegeben wird'[1], *vandhyātanaya-* 'der sohn einer unfruchtbaren'[2] *vandhyātva-* f. 'unfruchtbarkeit' und *vandhyāyatē* 'wird unnütz'. Somit ergiebt sicht aus allen diesen worten deutlich, die bedeutung 'sterilis', ausserdem auch 'dürr, verwelkt', woraus 'unfruchtbar, unnütz'. Dass solche bedeutungswandlungen nicht ungewöhnlich sind, ist ganz natürlich; man braucht nur an lat. *sterilis* zu denken, das wohl eigentlich nur 'steil, dürr, getrocknet' bedeutet (s. zuletzt Walde Lat et. wb. 594, wo litt.). Auch fällt es ja ohne weiteres in die augen, dass die bedeutungen, der slavischen und indischen worte sehr gut zu einander stimmen.

Asl. vypŭ.

Asl. *vypŭ* m. 'larus', *vyplĭ* 'larus, graculus', *vypica*, *vypelica* 'larus', russ. *vypŭ* m. f., *vypelica* des. sind, soviel ich habe sehen können, etymologisch ungedeutet geblieben. Die wörter, die ein urslav. **ūpo-* usw. voraussetzen, gehören wohl zunächst zu **ŭp-* in asl. *vŭpiti*[3] 'clamare', lett. *upût* 'schreien, laut rufen'. Diese schallwurzel **ŭp-*[1] findet man wieder in dem germ. namen

[1] *karkōṭaká-* ist gewöhnlich Momordica mixta oder Aegle marmelos.

[2] Auch *vandhyāputra-*, ⁰*suta-* oder *sūnu-*; vgl. auch *vandhyāduhitar-* f. 'tochter einer unfruchtbaren'. Diese wörter sind schimpfworte.

[3] Nach Mikl. Lex. palaeosl. 100 soll *vŭpiti* aus dem got. *wopjan* 'schreien, rufen, nennen', and *wuoffan* 'lamentare' entlehnt sein. Dies ist soviel ich sehe ganz unrichtig, man denke nur an das ablautende *vypŭ*: *wopjan* selbst gehört zu zu ab. *vabiti* 'herbeirufen' (v. Rozwadowski Rozpr. ak. um. w. Kruk., Wydz. filol. ser. II, tom X, 421). — Über schreibungen mit *ŭ* und *ĭ* in der sippe von *vŭpiti* s. Meillet Études I 114.

[4] Beispiele von vogelnamen, die aus schallwörtern gebildet sind, giebt Lidén AfslPh. 28, 37 und Arm. stud. 81 f. Zu der im Arch. ort gegebenen zusammenstellung von klr. *gava* 'krähe', ahd. *kā*, und. *kauw* 'dohle' trage ich das unerklärte lat. *gāvia* 'möwe' nach, das deutlich hierher gehört. Mit gr. *καύαξ* 'möwe' (Walde Lat. et. wb. 260) hat das wort sicher nichts zu schaffen.

des uhu — aisl. *úfr*, ags. *úf*, ahd. *ūfo* — der gerade identisch mit dem slav. vogelnamen *vypŭ* ist. Über das verhältnis dieser worte zu den übrigen namen des kauzes — ahd. *ūwila*, lt. *ulucus* usw. — urteilt im ganzen Zupitza Gutt. 17 richtig, wo auch die ältere literatur angeführt ist (vgl. auch walde Lat. et. wb. 981).

Es ist ja nicht unmöglich, dass auch das latein. *upupa* 'wiedehopf' hierher gehört. Die behauptete identität mit gr. *ἔποψ* dss., *ἀπαφός. ἔποψ, τὸ ὄρνεον* Hes. läge dann eher in der bildung als in der wurzel. Übrigens ist vielleicht *ἔποψ* durch volksetymologisches treiben einigermassen umgestaltet; sein geschrei wird ja zum teil durch *ἐποποῖ* wiedergegeben z. b. Ar. av. 58 und bei Aesch. fr. 305 steht das wortspiel *ἔποψ ἐπόπτης τῶν αὑτοῦ κακῶν*. Vgl. übrigens die bei Prellwitz Et. wb.[2] 152, Walde Lat. et. wb. 690 angeführte literatur.

The oldest dictionary of the Nubian language.

By **K. V. Zetterstéen**, Uppsala.

Thirty years ago in an article in the *Bollettino italiano degli studii orientali*[1] GH. NERUCCI drew the attention of Oriental scholars to an old dictionary of the Nubian language. This work is compiled by ARCANGELO CARRADORI, a Roman Catholic missionary of Pistoia in North Italy, who lived for a long time in Girge in Upper Egypt. A unique copy of this dictionary, written by CARRADORI himself and dated 1650 A. D., is preserved in the Library of the Regio Liceo-Ginnasio Forteguerri in Pistoia. When in Italy the last summer, I transcribed the whole manuscript, it having been very kindly left to my disposal.

It is not necessary to repeat all that NERUCCI tells us about the outward appearance of the MS.; but I may be allowed to reproduce his principal observations and add some further details. In back it bears the following title, written in a modern band: *Carradori, Dizionario Turco-Italiano. Italiano-Nubiano e Nubiano-Italiano. D. 312.* The first part has no special title and contains a very copious Italian-Turkish dictionary, written by CARRADORI and concluded 9th May, 1650. The Turkish words are given throughout both in Arabic and Latin characters. I had no time to examine this part of the MS. thoroughly, but must confine myself to a transcription of the first page only. This short specimen is given at the end of this article and will probably suffice to give the reader some idea of the value of the work in question. The second part comprises 94 pages of 4 columns each and is entitled *Ditionario della lingua Italiana e Nubiana*[2]. According to NERUCCI

---

[1] Ser. I, Firenze 1876—77, p. 232—234.

[2] NERUCCI, following the modern spelling, writes *dizionario,* but the MS. has *ditionario.* In the same way CARRADORI writes *ostinatione, pronuntiare, herba,* &c. and not *ostinazione, pronunziare, erba,* &c. Generally the orthography agrees with that used by FR. ALUNNO in his *Fabrica del mondo,* Venetia 1562, and G. PERGAMINI in *Trattato della lingua,* Venetia 1613.

the total number of the words amounts to about 6580, but in reality the dictionary contains many more. This number was evidently obtained by means of simple multiplication, since NERUCCI says that every page has 35 lines, though there are many which contain more, and I have found at least one which has 53 lines. After this follow some grammatical paradigms and a selection of the most necessary colloquial phrases. These are given with some omissions after the specimen of the Turkish vocabulary. As NERUCCI remarks, the MS. is written in a very good and legible hand. There are, however, some letters which may easily be confused, e. g. *a* and *o*, *b* and *t*, *h* and *l* and especially *B* and *D*, when written as capitals. The work concludes with the following remark: *Canato per interprete da Girge dell' Egitto dal Pre' frat Arcangelo da Pistoia de Carradori Minor' Os:te di S. Fran:co Missi:rio Apostolico*[1] *in quelle parti e compito li 27 d' 8bre*[2] *1635 con pericoli di Vita frequenti e Ricopiato nel conu:to di Giach:no*[3] *fuor di Pistoia e terminato li 20*[4] *di 7bre 1650.*

This great work of the industrious Italian missionary treats of the Kenzī dialect of the Nubian language and contains many words and meanings that we do not find in the glossaries of the modern tongue. There is no doubt that the language has changed in more than one respect since the beginning of the seventeenth century, and many a word then in use must have been lost in the course of time. But it is extremely probable, on the other hand, that among the copious lexical material, collected two centuries and a half ago, there may also be some words, still in use in Nubia, which have been omitted in the works of more modern European scholars. Such words, obsolete or still employed, but as far as I know, not mentioned elsewhere, are *aschi* 'noua', *caichi* 'gioco', *nasoghi* 'tralcio', *egnabon* 'pieno', *egnossum* 'empirsi', *som* 'lucido', *somi* 'grattare' and many others. Sometimes, too, we find forms and significations that may easily be connected with well-known Nubian words, e. g. *botcattom* 'dromedario' from *bod* 'to run', *ghenghosseghi* 'conciliatione', *ghenghossum*, written also

[1] MS. *Apostlco.*

[2] NERUCCI erroneously *9bre.*

[3] Giaccherino.

[4] NERUCCI has *2*, but if I am not mistaken, the true reading of the MS. is *20.*

gangossum, 'conciliare', evidently from the same root as *gende*, *gendōse* 'in frieden reisen' (Lepsius), *sulum* 'ignobile', perhaps identical with *sol* 'mensch' (Reinisch) and originally meaning 'a common fellow', or rather derived from the Arabic ذلّ. Lastly there are many words which appear in the same form in the language of the seventeenth century and in that of the present day, as *aregh* 'angolo', *corgosom* 'giallo', *soche* 'eleuare', &c. Arabic words, too, often occur, e. g. *habseghi* 'carcere', *caslossu* 'negligente', &c.

The Nubians having neither literature nor writing, Carradori was obliged to invent a method of rendering the Nubian sounds by means of the Latin alphabet. This was, however, a rather easy task, as the vowels and consonants of the Nubian language generally agree with those of Italian. As for the vowels, it is worthy of remark that *ie* sometimes occurs instead of *e*, e. g. *sienghi* 'bellico' (*sēn* Reinisch), *fassieriesom* 'interpretare' (فسّر). Moreover, we often find *e* in cases in which more recent scholars write *i*, for instance *mellim* 'cattiuo' (*milli* Reinisch). The same remark applies to *o* instead of *u*, e. g. *orborchi* 'foro' (*urbur* Reinisch). These two vowels may often be interchanged with each other as in the common suffix *-som* (*-sum*), e. g. *techsom* 'habitare', *arosum* 'imbiancare'. The consonants are commonly written in the same way as in Italian; *gh*, however, is often used. not only before *e* and *i*, but also before *a*, *o*, *u*, e. g. *ghognossum* 'edificare', and in the same way we sometimes find *ch* in such cases in which *c* would suffice, as *tochsum* 'castigare'.

A most interesting point is the treatment of the palatals. These sounds have been, for a long time, a great puzzle to Oriental scholars. Lepsius in his monumental work always writes *ǵ* and makes no difference between *g'* and *k'*, although it seemed to him sometimes as though he heard the latter sound[1], and even the investigations of Stern with regard to this point were fruitless. Reinisch says that *g'* is commonly pronounced like the Italian *ge*, *gi*[2], but in some cases he pretends to have heard a quite different sound, viz. that of the Amharic *q*. Among the scholars whose works have already been published, De Roche-

[1] Nubische grammatik, Berlin 1880, p. 8.
[2] Die Nuba-sprache, Wien 1870, I. p. 2.

MONTEIX[1] was the first to distinguish throughout between the voiceless palatals and the voiced ones. As for their pronunciation he says[2]: »Les palatales, que j'ai transcrites $\tilde{k}$, $\tilde{g}$, $\tilde{n}$, sont formées par le choc du dos de la langue contre le palais, un peu en avant du point de contact de *k*, *g*; elles doivent se prononcer à peu près comme en français *kie*, *guie*, *nie*.» ALMKVIST goes a step further. It is to be regretted that he should have given no full description of the Nubian sounds elsewhere, but in his unpublished work on this language there are a few words here and there referring to this point. According to him the Nubian language has no less than four sounds of this kind, viz. *tj* (ج), *kj*, *dj* (ج) and *gj*. I may add that my own observations, made among the Nubians in Cairo, agree with those of ALMKVIST. It is therefore very interesting to find that CARRADORI distinguishes between three different palatals. At all events he employs three signs, viz. α) *c*, *ci* (ج). β) *chi* and γ) *g*, *gi* (ج). The first is used for instance in the following words: *arrecieghi* 'collana', *uoucieghi* 'marcia', *uccirchi* 'bastone', *iccinghi* 'scorpione', *boccieghi* 'solitudine' 'fuora', *bocciunedum* 'esteriore'. Even *accrim* 'bello' and *acceghi*, 'paese' are written with *c*, although *sc*, too, occurs in *acceghi*[3], The second sign *chi* occurs in *cochieghi* 'cima', *achieddesom*[4] 'mordere', *achieddebon* 'mordace', *achiessom* 'pungere', *echialo* 'diverso', *echialon* 'doppo', *echielghi* 'cambiare', 'commutare', *echiellosum* 'trasmutare', *ecchieghi*, written also *eccieghi*, 'latte' and the originally Arabic words *chiereghi* 'remuneratione', 'salario', *chieresom* 'appigionare', *chiettamghi* 'lino', *mahchiamaghi* 'tribunale' and many others. In the last words this pronunciation may probably be ascribed to Turkish influence. The most frequent palatal, however, is *g*, *gi*, e. g. *gianos* 'comprare', *giomsu* 'bussare', *giogrim* 'caldezza', *nogios* 'cucire' and the loan-words *giamuschi* 'bufalo' and *haggeghi* 'bisogno'.

With regard to the other consonants, there is but little to be remarked; *ñ* is *gn*, e. g. *baguisom* 'parlare'; *š* is represented by *sc*, *sci*, e. g. *scegossum* 'ferire', *sciarteghi* 'conditione' (شرط), &c.

[1] Quelques contes nubiens: Mém. de l'Institut égyptien II (even published separately, Cairo 1888).

[2] Op. cit. p. 13.

[3] In the modern language these words are pronounced *ašri (ažri)* and *ašai* (Reinisch), the original *č* having passed into *š*.

[4] Arabic عضّ.

Yet the orthography is not always consistent, the same word sometimes being spelt in different ways, as *ochilghi*, *uachilghi*, *uuachilghi* 'agente', 'castellano', *chettosu*, *chittossuma* 'amutirsi', 'ammutito', &c. The same remark applies to his spelling of Italian words, and perhaps something may be ascribed to mere inaccuracy. Generally speaking, however, the author is quite right in spelling Nubian words exactly as he heard them pronounced, for the pronunciation may have been different on different occasions.

The transliteration of the Arabic consonants shows some peculiarities which indicate that the true Arabic pronunciation was to a certain extent preserved in Nubian. The Arabic ز is rendered by *z*, e. g. *giziraghi* 'isola' (جزيرة), *azelossum* 'priuare' (عزل), *lazemesom* 'obligare' (لزم), خ by *h* or *c*, as *rahisom* 'a buon mercato' (رخيص), *canzirchi* 'porco' (خنزير), ح by *h*, e. g. *ghabihom* 'inhonesto' (قبيح), *ghabihchi* 'inonesta', *sotohchi* 'soffitta', 'terrazzo' (سطح), but sometimes *h* is dropped, e. g. *muftaghi* 'chiaue' (مفتاح). The Arabic ع is represented in different ways, e. g. *alima* 'supremo' (عالي), *ualim* 'piu alto', *halim* 'sublime', *sabahchi* 'leone' (سبع), &c.

The substantives generally appear in the accusative, according to a curious custom of the Nubians themselves[1]. Whether the ending of this case is *-ghi* or *-chi*, generally depends on the sandhi-rules, although these are not so fully developed as in the modern language, for instance *sciarteghi* 'acciaio', *berighi* 'banda', *charughi* 'brochiere', *uachilghi*, *uuachilghi*, *ochilghi* 'agente', *gotonghi* 'bambage', *chafirghi* 'idolatra', *eschatghi* 'poluere', *sanduchi* 'arca', *ghoschi* 'arco', *seuetchi* 'spada', *nouarchi* 'fiore', *moghdafghi* 'remo', *dolabchi* 'argano', *mabradchi* 'lima', *ughedchi* 'bruco'. The spelling of some words varies in different places, as *zaribaghi*, *-chi* 'parete', 'parapetto', *uuelghi*, *-chi* 'cane', *uccirghi*, *-chi* 'bastone', 'martello', *cobghi*, *-chi* 'barca', 'naue'. Sometimes, too, we find the Mahas endings *-ga*, *-ca*, e. g. *sameghu* 'barba', *sciondega* 'bocha', *sacha* 'briglia', and, with assimilation, *sciuruppa* 'basette'. In other cases the pure stem appears, e. g. *bir* 'monticello', *candi* 'taglio' along with *candeghi* 'coltello' and *ber* 'bosso', although *berchi* 'legno' occurs in the accusative. Finally it must be added that some words are given in their predicative form, e. g. *maghassom* 'ladro' and *bruma*

[1] Reinisch op. cit. p. 20. Compare also Almkvist's reference to a similar custom among the Bisharis, Die Bischari-sprache Tū-Beḍāwie in Nordost-Afrika, Upsala 1881—85, I, p. 28.

'fanciulla'[1]. Under the heading 'figlia', however, the same word appears in the accusative *burughi*.

As for the adjectives, Lepsius and Reinisch have already pointed out that the Nubians, when asked what a certain adjective is in Nubian, do not answer by giving the simple word, but always add the copula[2]. Being asked, for instance, »What is *good* in your language?» a Nubian will no doubt reply *serem* (literally: »it is good»). According to this principle Carradori writes *dulum* 'grande', *ghelem* 'rosso', *degrim* 'molto', &c., though the copula may also be omitted, as *naddi* 'austero' along with *naddima* 'amaro'. The Mahas copula *-a* occurs too, e. g. *battala* 'agiato'. The adjectives are often formed by adding the suffix *-bon*, e. g. *colughbon* 'scoglioso'[3] and *ghaimbom* (sic) 'nebbioso'[4].

In the verbs a great variety of forms is met with. The Italian infinitive is sometimes rendered in Nubian by the mere stem, as *gare* 'abbracciare' and *au* 'ordinare', but most Nubian verbs have the ending *-sum*, when they correspond to an infinitive, and *-suma*, when they are the equivalent of a participle, while the nomina actionis are generally represented by the stems only, e. g. *edossum* 'esterminare', *edossuma* 'esterminato', *edos* 'esterminio', *oressum* 'calcare', *orressuma* 'calcato'. There are, however, many exceptions to this rule, and the same verb often occurs in quite different forms, as will appear from the following examples: 'aggroppare' *digrossum*, 'aggroppato' *digrossu:* 'bendare' *digros*, 'bendato' *digrossuma;* 'appendere' *solloros*, 'appeso' *sollorosu;* 'attaccare' *solloros*, 'attaccato' *sollorosoma*. Sometimes the first person is used, e. g. *mochsi* 'abbandonare', and even other forms are occasionally found. The participle as well as the adjective may also be expressed by means of the suffix *-bo*, and this, too, is written in different ways, e. g. *giogobu* 'arso', *gherschon* 'uiandante'[5], *mareschun* 'affannato', *mareshuri* 'lasso'. Sometimes a noun is given as the equivalent of a verb and vice versa, as *salam* 'salutare', *fateresom* 'colatione' and *salliesom* 'messa', 'oratione' along with *salaghi* 'oratione'.

[1] Literally: »it is a girl.»

[2] Compare also Almkvist op. cit. p. 28.

[3] *Colughi* 'scoglio'.

[4] *Ghaimghi* 'nebbia', غيم.

[5] From *gherchi* 'uia': *ghersom* 'uiaggiare'

A curious instance of inconsistence is afforded by the translation of the almost synonymous words 'nuocere', 'offendere' and 'oltraggiare' with their derivatives: 'nuocere' *talghien*, 'nociuo' *talgnesom, talgnebon,* 'offendere' *talgnen*, 'offesa' *talgneghi*, 'oltraggiare' *talgnesom*, 'oltraggio' *talgnen*.

The possessive pronouns are added not only to nouns indicating relationship, as *ambab* 'padre', *tenenghi* 'madre', &c., but also to some other words, e. g. *tannafarchi* 'natione', *tencocceghi* 'cima' immediately after the article 'albero'. A very interesting instance of the method, followed by the author, is afforded by the translation of »Turkey.» The corresponding adjective 'Turco' is rendered by *turchighi* and then comes 'Turchia' *tennacciaidi* [sic]. But if any one not thoroughly acquainted with the Nubian language should render 'Turkey' simply by *tennacciaidi*, he would be greatly puzzled, for this word means literally »his country», just as *annacceighi* is correctly given as the equivalent of 'nostro paese'. Among other curious translations *menghauri* 'a qual modo', *lechentasu* 'a quest' hora'[1], *incau* 'a questo modo' and *lonscrem* 'colorire' may be mentioned here.

It has been pointed out above that the dictionary contains much more than 6580 principal words, as Nerucci assumed. But it must be borne in mind that the actual number of the Nubian words is by no means so great as one would think, since the infinitives and the participles are generally given as distinct mainwords. Moreover, one Nubian word often corresponds to a great many expressions in Italian, this latter language in reality being much richer than the former. The common adjective *sere* 'good', omitting such compositions as *sereghau* 'assettare'[2], is for instance used to express the following meanings: *ageuole, amoreuole, a proposito, bellezza, buono, celebre, compimento, da bene, domestico, elegante, galanteria, garbo, gentilezza, incorruttibile, leale, leggiadro, marauiglia, marauiglioso, meglio, ottimo, pacifico, prodigo. semplice*[3], *snello, sommissione, sontuoso, vezzoso*. Moreover, the same adjective accompanied by the negative verb *-mun (seremno)*, is given as the Nubian equivalent of *disagio, inconueniente, ingiuria, inualido, maleditione* and *sproportionato*.

---

[1] But 'subito' is rendered by *lechene*.
[2] Literally: »to make good».
[3] Viz. 'senza malitia'.

The grammatical paradigms contain many errors. The different forms do not always belong to the same stem, but are sometimes arbitrarily placed together. A still worse fault is that the personal pronouns are often erroneously interchanged with one another. It seems, therefore, as if the author had derived his knowledge from somewhat illiterate persons, who did not translate the foreign words literally into their own tongue, but often substituted the first person for the second, and vice versa[1]. Even the different numbers are occasionally confused. Sometimes, too, the words are incorrectly divided, e. g. *gher cognormenin* instead of *ghere' ognormenin* 'non so la strada'.

Although the Nubian dictionary of Carradori leaves much to be desired from several points of view, yet the great work of the industrious missionary seems to be not quite unworthy of publication in its complete form and, if employed with proper correction, it will probably add much to our knowledge of the beautiful and interesting Nubian language.

A specimen of the Turkish dictionary.

صووارمش	Abbeuerato	*Suuarmise*
صووارجي	Abbeueratore	*Suuarigi*
صووارمق	Abbeueramento	*Suuarmaq*
حوض مصلق (	Abbeueratoio	*Huz: Muslach*[2]
شيو ايدريم [3]	Abbeuerare, affascinare	*Seher ederum*
شيو اولمش [3]	Abbeuerato, affascinato	*Seher olmisc*
شيو اتمك [3]	Abbeueramento	*Seher edmech*
نكبتى	Abbietto, Vile	*Nechbeti*

[1] Compare Almkvist op. cit. I. p. 4, footnote: »Fragt man einen solchen Naturmenschen, der sich natürlich nicht die geringste Vorstellung von unseren grammatischen Abstraktionen machen kann: »wie heisst es in deiner Sprache: ich esse, du trinkst«, so bekommt man stets zur Antwort Formen, die da bedeuten: du isst, ich trinke.»

[2] The modern pronunciation is *havz* or *haouz* and *maslaq*, Ch. Samy-Bey Fraschery, Dictionnaire turc-français, Constantinople 1885.

[3] MS. شيو; read سحر.

نكبت لاك	Abbietione "	*Nechbetlich*
نكبت لاك له	Abbiettamente	*Nechbetlich ileh*
راحت[1]	Abbigliamento da caualli	*Rahhat*
اغازدن[2]	A bocca, in presenza	*Aghzdan*
بونوشرم	Abboccarsi, incontrarsi	*Bulusciurum*
بونوشمق	Abboccamento	*Bulusemaq*
استممك ايدريم	Abbominare, hauer in abbominatione	*Istememech ederum*
استممك اونورم	Abbominare, esser in abbominatione	*Istememech olurum*
استهنلممش : قوقمش	Abbomineuole	*Istenilmemisc: qoqmisc*
استممك	Abbominatione	*Istememech*
استممكله	Abbomineuolmente	*Istememech ileh*
غايت	Abbondare, esser' abbondante	*Ghaiet*
غنيمت لاك ايدجى	Abbondante, fertile	*Ghanimetlich edigi*
غنيمت لكله	Abbondantemente	*Ghanimetlich ileh*
غايت غنيمت لاك	Abbondantismo	*Kaiati [sic] ghanimetlich*
اوجوزلق : بوللق : غنيمت لق	Abbondanza	*Vggiuzluch: bolluch: ganimetlich*
مالدار	Abbondante, ricco	*Maldar*
عداوت ايدريم يكرەنيرم	Abborrire	*Adauet ederum: Ingrenir[um]*[3]
يكرنمش	Abborrito	*Ingrenmisc*

[1] رخت, *raht*.
[2] اغازدن according to the MS. instead of آغزدن.
[3] I have added the ending *-um*, which has disappeared in the MS

عاصى اولورم خصم اولورم	Abbottinarsi	*Asi olurum: Chasm olurum*
خصم [1]	Abbottinato	*Chasm*
خصم اولمق	Abbottinamento	*Chasm olmaq*
يغما ايدرم	Abbottinare, far bottino	*Iaghma ederum*

Some specimens of the Nubian paradigms and colloquial phrases.

Io	*Aighi* [2]
Tu	*Echi*
Quello	*Alaighi [sic]*
Noi	*Arghi*
Voi	*Erghi*
Quelli	*Terghi*
Mio	*Andighi* [3]
Tuo	*Tendeghi* [4]
Suo	*Tendu*
Nostro	*Andoma* [5]
Vostro	*Endeghi*
Loro	*Echielinghi* [6]
Io ho mangiato	*Ai calsim*
Tu hai mangiato	*Er calsom*
Quello ha mangiato	*Ter calsom*
Noi habbiamo mangiato	*Ari calsom*
Voi hauete mängiato	*Ar* [7] *calsom*
Quelli han' mangiato	*Ter calsum*
Io mangio	*Ai calsim* [8]
Tu mangi	*Er calsom*
Quello mangia	*Ter calsom*

[1] MS. عصم.

[2] MS. *aghi;* the dictionary has *aighi.*

[3] The dictionary *andom.*

[4] Read *endeghi.*

[5] MS. *andama.*

[6] *Echiel* 'another', *ejel* (Reinisch).

[7] 1st pers. pl.

[8] This paradigm is identical with the preceding and belongs to the aorist and not to the present.

Noi mangiamo	*Calsom*
Voi mangiate	*Calsom*
Quelli mangiano	*Calsam*
Mangia	*Cal*
Mangiate	*Calue*
Mangero	*Calghi [sic]*
Mangerai	*Calli*
Mangera	*Tecon*[1] *cale*
Noi mangeremo	*Calu*
Voi mangerete	*Callu*
Quelli mangieranno	*Callu [sic]*
Io mangiaua	*Calsom [sic]*
Tu mangiaui	*Calsom*
Quello mangiaua	*Accalsom*[2]
Noi mangiauamo	*Accalsom*
Voi mangiauate	*Accalsom*
Quelli mangiauano	*Accalsam*
Doue uai?	*Sai giurri?*[3]
Vado a casa	*Car giuru*[4]
D'onde uieni?	*Sanerto?*
Vengo dalla piazza	*Sugurton tasi*
Dammi da bere	*Mascerupatta*[5]
Dammi da mangiare	*Calgha tacallu*[6]
Andiamo insieme	*Giamma bugiuru*
Buon di fratello!	*Sabah il hair ambes!*
Buona sera signore!	*Mesalhaer ambes!*
Stai bene?	*Ercom bore?*[7]
Iddio ui aiuti	*Tirach saader [sic]*
Doue è la tua casa?	*En case?*
Qua uicino	*Ighittoma*
Io credo in Dio	*Tirchd amnesim*
Bisogna far penit:za	*Lazem tuberi*

[1] *Ter-kon* 'and he'.
[2] *Āg-calsom;* cfr Reinisch, Nuba-sprache I § 169.
[3] 1st pers. sing.
[4] 1st. pers. pl.
[5] مشروب 'drink', *attā* 'bringen' Reinisch.
[6] Read *Calgh atta callu.*
[7] *Er combo-re?*

Io uoglio	*Dolsim* [1]
Tu uuoi	*Ai dolli* [2]
Quello uuole	*Ter dolen*
Noi uogliamo	*Ai dolli* [2]
Voi uolete	*Ir dolsum* [1]
Quelli uogl^{no}	*Tir dolsam* [1]
Io non uoglio	*Cur menim*
Tu non uuoi	*Ai dolmesim* [2]
Quello non uuole	*Tir dolmenam* [3]
Noi non uogliamo	*Ar cur menon*
Voi non uolete	*Tir cur menam* [3]
Quelli non uogliono	*Tir dolmenam*
Si	*Naamghi*
No	*Lau*
Bisogna che io uada a casa	*Lazem car giuru* [4]
Io ti ringratio	*Sabietersim*
Sia ringratiato Dio e laudato	*Tirch sciachieresom hamdiesom*
Io ti son' obligato	*Echielesmeburi* [5]
Per che causa?	*Immende* [6] *?*
Come ti chiami?	*Eche moneghogieram* [7]
Io ti amo per l'amor' d'Iddio	*Eche dolli Tirdeghed*
Iddio ti dia ogni bene	*Tirach chair chetersom* [8]
Iddio ti conserui	*Tirach hadiesom*
Iddio ti dia il Paradiso	*Tirach fardus catersom* [9]
Iddio ti dia lunga uita	*Tirach oghunasoch terer [sic]*
Iddio ti salui	*Tirach salam ghetersim* [10]
Riposati	*Velese* [11]
Si riposa	*Veresesom [sic]*

[1] Aorist.
[2] 1st pers. sing.
[3] 3d pers. pl.
[4] 1st pers. pl.
[5] The dictionary: *Lazemesom* (لزم) 'obligare'.
[6] *In men-de.*
[7] The dictionary: *Monoghossom* 'nominare'.
[8] Read *chairche tersom.*
[9] Read *farduscu tersom.*
[10] Read *salamghe tersom.*
[11] The dictionary: *Valesosom* 'riposarsi'.

Suegliało	*Anghesi*
L'ho chiamato e non sente	*Vuctersim ghegermesom*
Aspettami qui	*Aigherim*[1]
Torna presto	*Scende ende*[2]
Non ti fermare	*Teghomen*
Tornero presto	*Vidogrossim*
Siedi in terra	*Ghurtego*[3]
Lieuati in piedi	*Embalos*[4]
Sono stracco	*Maresburi*
Mi duol' la testa	*Vrodden*[5]
Dio ui dia sanita	*Tir amme [sic]*
Non hauer paura	*Sarchime*
Non cè male	*Sarcheme*
Sei gagliardo?	*Er combore?*
Sono zoppo	*Foghorsim*[2]
Sali a cauallo	*Caigh caghir*
Temo di caschare	*Deghirrighi sercheri*
Gl' è piaceuole	*Hadibon*
Sai nuotare	*Bausom*
Non sputar ancora	*Bersemen elghon*
Douè il necessio?	*Ognin case?*
Egli ua del corpo	*Ter ussesom*
Come ti chiami?	*Men oghugeram*
Voglio comprar il pane	*Cal ghigiandi*[6]
Quanto si uende?	*Moneatteghed?*
Ho comprato	*Giamsim*
Che domandi?	*Men gheuersen?*[7]
Non so la strada	*Gher cognormenin*[8]
Passa di qua	*Ennertontan*[9]
Torna a dietro	*Diossoma*
Son tornato di piazza	*Such dortusim*[10]

[1] *Iriñ* 'warten' Reinisch.
[2] I am not certain that I have read this word rightly.
[3] Read *ghur tego.*
[4] The dictionary: *Embalossum* 'leuarsi di letto', *imbel* Reinisch.
[5] Read *ur odden.*
[6] Read *calghi giandi.*
[7] Read *menghe uersen.*
[8] Read *gherc ognormenin.*
[9] Read *ennerton tan.*
[10] Read *suchdor tasim.*

Non ho uisto alcuno	*Nalmesim*
Se lo cercaui lo trouaui	*Vadel elsim [sic]*
Non è possibile	*Machenemeno*
Tu dici la bugia	*Morsegnesom*
Gl' è la verità	*Aliema*
Lo giuri?	*Giod*
Per Dio	*Valla*
Ti credo	*Alieghersim*
Va con salute	*Afiat agiu.*

Malay Etymologies[1]

By

A. A. Fokker, Amsterdam.

It is a well known fact that the existing Malay dictionaries contain many inaccuracies and insufficiencies in their etymologies. We will try to point out a few of them.

Let us take von de Wall's Malay-Dutch dictionary published & corrected by the late leader of Malay-Polynesian philology Dr. Neubronner van der Tuuk; which no doubt is the best of existing dictionaries.

There we meet the word — our spelling is the generally adopted rendering of oriental languages — *kubis* (cabbage), which is given as a corruption of the English word. But, if so, it could not be *kubis,* but must have become *kábăt* or *kăbíji.* Indeed we have to do with a Portuguese word: *couves,* which in the corresponding rendering would be *kuves.* This had to become *kubis* in Malay. The plural form of the substantive is taken, just as in so many other cases of borrowed foreign words (so Arabic *ḥurûf* for letter & letters, *kubûr* for grave & graves, Dutch *joños* for boy & boys as servants).

Dâyă 'way-out, trick' is not Malay-Polynesian in this meaning; only in that of 'south' and then exclusively in connection with *bârat* west. Compare Madurese *döjöh* north. The former *dâya* must be Skr. *udaya* result, consequence etc. The dropping of the first syllable is very common in Malay borrowings, as the usual Malay item is dissyllabic. The occurrence of *upâya,* very often in connection with *dâya* (*dâya-upâya,* means ressources, contrivances), corroborates our etymology. The single word is met with in the common expression: *tiâda bărdâya lâgi,* not to know what to do, to be at one's wits' end, etc.

Usah, úsăhă or *usahá,* probably all of them from Skr. *utsâha* (accent on *ut*). From this accentuation we explain the dropping

[1] The following article was written after most of the discussed etymologies had been treated in a Dutch periodical (Indische Gids).

of the final vowel, a phenomenon less common in Malay than the dropping of the antepenult in trissyllabic foreign words *grêjă* = Portuguese *igreja, băntâră* = Skr. *abhyantâra, biâsă* = Skr. *abhyâsa, tâbi* = Skr. *kṣantavya*, etc. See preceding etymology.

Dûră, not *dûr* as in the dictionary; must be Skr. *dûra* far (so in *Bidasâri,* Klinkert's edition p. 366 undermost line). Persian *dûr* is unknown to us in Malay. Van der Tuuk points out this etymology in an interrogative way.

Bîri-bîri 'sheep' is of Indian descent, compare Hind. *bhêrî* in the same sense. Its foreign origin is evident, as there are no etymological equivalents in related languages. Moreover a sheep is an imported animal, being very often confounded with a goat. We remember that we, as most colonial children, made the same mistake when we had just left the East-Indies.

Bâla to guard, to keep, must be of Indian origin, though not Skr. Compare Hind. *vâlâ* and Malay *gumbâla,* which probably must be derived from an Indian *gowâlâ,* not from Skr. *gópâla*, as the *p* would have remained in Malay.

Biti (e. g. in *biti-perwâră*), court-damsel: compare Hind. *bêṭi,* daughter.

Bêta (in Malay I, me) must be the masculine form of the preceding word — *bêṭa* child, son. The use of the pronoun in Malay as a respectfull word, when superiors talk to older inferiors, is well in accordance with this etymology. The word is more heard in the Moluccoes than in Malaya proper.

Băridă. Van der Tuuk expresses his doubt, whether the etymology given by the author of the dictionary (from. Skr *vṛddha*) be right. We think it is indeed. The former, say Skr. *vṛddha* would have become *bardă.* This would be true, if the pronunciation of the original word had been the classical one, but most probably it was not, and then ṛ was sounded *ri.* Skr. *v* very often (especially as an initial) becomes Malay *b* (if we suppose it had remained *v*). So *vṛddha* was heard *birddha* and in the original this was easily corrupted to *băridă* by metathesis.

The same process of corruption is seen in the word *bărită* (news) from Skr. *vṛtta*, and *dărita* (suffer, bear), from Skr. *dṛta*.

Băstări, only found in poems (sâirs), probably Persian *bêçtarín* and not Skr. *vistâra,* for 'an extended or spread king' is less admissible than an 'excellent king', the word being constantly

used in connection with the word *râjă*. Besides there is no reason to believe, that *bistâra* should have become *bistâri*.

Cap: compare Hind. *châp* in the same sense of 'stamp, seal'. Prof. SCHLEGEL's etymology (in the *Thoung Pao*, Febr. 1891) from a Chinese word seems very improbable, as 'pricking' and 'sealing' are rather incompatible ideas. Besides we think the 'chapping' of letters by Malay princes is a too generally adopted practice, and princely doings and usages in the Malay countries have borrowed so much from »Jambudvipa»!

Bărâlă (usual transcription *berhala*) idol, will have meant 'deity'. It seems connected with Skr. *bhaṭṭâra*, Jav. *baṭårå*. The lingual (or »cerebral») *ṭ* of the original having become *l* in Malay, the word took the form *bărâlă* through *bălâră*. The changing of *ṭ* into common (superdental) *l* in Malay-Polynesian languages is a common process. *Ḍ* and *ḍh* follow the same rule. So Skr. *goḍhita* becomes *gulită* and *guḍa* becomes *gula* (sugar). Compare however *gula*, Skr. for »molasses», Malay *kuda* (horse, a foreign name for this native animal in Malay, having replaced the Malay-Polynesian name in Malay, Sundanese and Atchinese) — may come from Skr. *ghoṭa* , but Hind. *ghôṛâ* comes nearer to the Malay sound of the word.

Ampu or *ămpu*. According to the dictionary (i. v.) it should mean 'what is sustained, propped' etc., also 'possession, property'. Must be erroneous; for *ampu* or *ămpu* as a noun is master, owner, proprietor, ruler. Asking: *siâpa 'pu-ña ini?* one consequently means: who is the owner of this? If the word in question were rendered by 'possession', the translation would become nonsense. If so, *pĕrămpuan* (woman) must also be connected with the idea of 'the person having a master, possession'. The etymology given by H. C. KLINKERT (see his otherwise valuable dictionary in voce) from a word *ampo* , which, in Sundanese, means 'small brass plate, worn by little Malay girls as a tegumentum genitalium', is more amusing than admissible. *Pu* occurs in many M. P. languages in the sense of 'lord, master'.

Sâjă (only, usually written *sahadja*) is probably a genuine Malay-Polynesian word, from a stem *âjă*, having nothing to do with Skr. *sahaja*, which besides has quite another meaning not to be reconciled in any way with the Malay meaning. Compare Javanese *åjå*, Buginese *âja* etc. In Malay the abbreviated form

âjă is also heard. So we think the word consists of the common prefix *sa* or *să* + *âjă*. But the word in the alleged related languages means don't (Greek μή), and how can this meaning be connected with that of »only»? We think we have to look at the original sense of the word, which must have been 'bad' (adverb 'badly'). 'Only' in Dutch is 'slechts', which is also a derivation of *slecht*, meaning 'bad'. As to the »vetative» meaning: an action which we declare bad is one which we try to dissuade from. Compare Malay *jañan* as a collateral form of *jahat* (bad), the former meaning »don't». Interchanging of final *t* and *n* is not uncommon in Malay: compare *bulan* (moon, month) and *bulat* (round). Malay *sahâjă* (with sounded *h*) as it occurs in *bărsahâjă*' natural, simple, undisguised, unadorned, etc.' may be the Skr. *sahaja*.

July 12th 1906. (to be continued).

INDEX DES MOTS TRAITÉS.

Langues indo-européennes.

L. indiennes

Sanscrit

Pali.

Langues mod.
(Mots non-signés hindi.)

L. iraniennes.

Avestique.

Persan

L. arménienne.

L. slaves.

Vieux-bulgare.
(L. vieille ecclés.)

Bulgare.

Russe.

Oukraïnien.
(Petit-russien.)

Serbocroate.

Tchèque.

Polonais.

L. baltiques.

Lituanien.

Haut-allemand.

L. celtiques.

Langues sémitiques.

Arabe.

Langues finno-ougriennes.

Finnois.

Lappon.

Mordvine.

Tchérémisse.

Syrjène-votiaque.

Autres langues asiatiques.

TABLEAU ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES ET DES PERSONNES.

littérature européenne que celle dont fait preuve M. Hocéÿne-Âzad. En outre la compréhension de l'esprit particulier des rubâʿîs persans n'étant pas toujours sans difficulté pour l'orientaliste européen, on doit savoir gré à M. Hocéÿne-Âzad d'avoir fait accompagner son »Golzâr-é maʿréfèt» d'une traduction française aussi exacte qu'élégante.

A.C.

Erik Stave, Anmärkningar till Bibelkommissionens öfversättning af Gamla Testamentet enligt normalupplagan af år 1904. I. Bibelforskaren XXII (also published separately: Stockholm, Hæggström, 1906. 124 p. 8:o. 1,50 cr.).

This work treats of the Pentateuch and contains a thorough criticism of the new Swedish translation of the Old Testament. It is no easy task to translate the Bible into a modern language; and in spite of the skilfulness of the learned translators, it must not be thought that nothing more remains to be done. Prof. Stave's treatise embodies the results of the most recent scholarly investigation. In the introduction he gives an account of the principles followed by the translators, and points out several cases in which their philological method has proved rather unsatisfactory. Then comes a critical examination of certain passages in the translation. In this chapter the author points out various slips and inaccuracies, and shows what may be done in the way of correcting and elucidating the Swedish text. In short, Prof. Stave's treatise may be recommended to the notice of all students of theology.

KVZ.

А. Д. Рудневъ, Лекціи по грамматикѣ монгольскаго письменнаго языка. I. St. Petersburg 1905. XI + 96 litographierte s. 8:o. (Изданія Факультета восточн. язык. Имп. С.-Петерб. Унив. № 19). Mit einer karte über die verbreitung der mongolen.

Eine nützliche und sehnlich erwartete, schematische laut- und formenlehre der mongolischen schriftsprache von dem bekannten russischen mongolisten A. Rudnev. Hier wird zum ersten mal eine auf den wissenschaftlichen untersuchungen der letzten zeit fussende darstellung dieser alten sprachform gegeben. Besonderen dank verdient der verf. für die übersichtliche karte über die verbreitung der verschiedenen mongolenstämme in Asien und Europa, die meines wissens die erste zuverlässliche ihrer art ist. *K.B.W.*

Harald Hjärne. Kinas störste kejsare. [»Le plus grand empereur de la Chine», extr. de »Julbok 1906»]. Uppsala 1906. 74 p. 8:o.

C'est l'empereur Taï-tsong, 626—649 après J.-Chr., dont notre excellent historien et savant polyhistor raconte la vie et les exploits suivant

les annales indigènes. Tai-tsong était le premier souverain de la dynastie Tang. Après trois siècles de troubles incessants, de luttes intérieures et d'invasions étrangères — époque qui ressemble à l'époque des migrations des peuples dans l'histoire de l'ouest — Tai-tsong réussit à réunir de nouveau »l'empire du milieu». M. Hjärne le compare à Justinien ou à Charles le grand. Sous Tai-tsong la Chine devint, par sa puissance matérielle et sa culture intellectuelle, le vrai centre du monde de l'est, à un degré encore plus haut que sous la dynastie Han. Lois, juridiction, administration civile et militaire furent réformées de fond en comble; un grand institut d'instruction publique — sorte d'université ou académie — fut créé. Le christianisme (nestorien) parvint à la Chine et jouissait de la protection de cet empereur au coeur large, à l'intelligence clairvoyante. M. Hjärne n'est pas sinologue, mais ses grandes vues d'historien prêtent à son exposé beaucoup d'intérêt. *Lll.*

Cette livraison contient:

Prix du volume (env. 256 pages): **8 kr., 11 fr., 9 mk., 9 sh., 4 руб. 50 коп.**

Uppsala 1907. Akademiska Boktryckeriet (Edv. Berling).

Le Monde Oriental

Archives
pour
l'histoire et l'ethnographie, les langues et littératures, religions et traditions de l'Europe orientale et de l'Asie

Tidskrift
för
Öst-Europas ock Asiens historia ock etnografi, språk ock litteraturer, religioner ock folkdiktning

Rédaction:

K. F. Johansson
J. A. Lundell
K. B. Wiklund
K. V. Zetterstéen



Vol. II

1907—08

Uppsala
Akademiska Bokhandeln
(C. J. Lundström)

Ce volume est publié aux frais du *Gouvernement Suédois* et de M. A. Nordensson, Consul de Suède à Moscou.

UPPSALA 1907—09
AKADEMISKA BOKTRYCKERIET
EDV. BERLING.

Table des matières.

Arica-Armenia.

Slavica.

Baltica.

Semitica.

Fenno-ougrica.

Det *lulelapska* skriftspråkets ortografi [L'orthographe de la langue laponne de Lule]. Par K. B. Wiklund. P. 1—14.

Zur phonetik der *ungarischen* sprache. Von E. A. Meyer u. Z. Gombocz. P. 122—187.

Compte-rendu de: *S. Simonyi*, Die ungarische sprache. Geschichte und charakteristik. P. K.B.W., f. 2.

Cætera Asiatica.

Something about *'hamza'* or Spiritus lenis in malay, javanese and other polynesian languages. By A. A. Fokker. P. 188—202.

Malay etymologies. II. By A. A. Fokker. P. 203—206.

Comptes-rendus de: *I. Hallberg*, L'extrême Orient dans la littérature et la cartographie de l'Occident des XIIIe, XIVe et XVe siècles, p. J.K. f. 1. — *I. Kunos*, Das türkische volksschauspiel. Orta Ojnu. Par K. B. W., f. 3.

Africana.

Adulis' ruiner [Les ruines d'Adulis en Ethiopie]. Par G. R. Sundström. p. 15—22.

Compte-rendu de: K. V. Zetterstéen, Den nubiska språkforskningens historia, f. 1.

Americana.

Compte-rendu de: *C. C. Uhlenbeck*, Ontwerp van eene vergelijkende vormleer der Eskimotalen, f. 2.

Det Lulelapska skriftspråkets ortografi.

Av **K. B. Wiklund,** Uppsala.

Inom det, åtminstone i förhållande till folkets talrikhet, ofantligt vidsträckta lapska språkområdet ha som bekant en stor mängd dialekter utvecklat sig. De äro ofta synnerligen olika varandra, både till ordförråd, grammatik ock fonetiskt utseende, så att lappar från skilda håll ofta nog icke alls kunna förstå varandras tal. Eftersom det aldrig funnits någon lapsk centralpunkt, som i kulturellt ock politiskt avseende varit övriga trakter överlägsen ock sålunda kunnat påtvinga dem sin dialekt som ett överallt förstått »riksspråk», har man därför varit nödsakad att konstruera flera olika lapska skriftspråk. För närvarande finnas i mer eller mindre utvecklat skick icke mindre än sju sådana i användning, beroende på sju olika dialekter eller dialektgrupper nämligen:

ett för Kildinlapparne,
ett för de grekisk-katolska Pasvik-lapparne,
ett för Enare,
ett för Utsjoki,
ett för de norska lapparne,
ett, det Lulelapska, för de flästa Norrbottenslapparne ock
ett, numera föråldrat ock föga använt, för Västerbottenslapparne.

I sanning nästan för mycket av det goda. Ock likväl äro de troligen alla av behovet påkallade — endast det nya Utsjokiskriftspråket synes mig föga motiverat, enär detsamma i ganska få ock oväsentliga punkter skiljer sig från det norsklapska. Gentemot användningen av det Västerbottenslapska eller »sydlapska» skriftspråket, för vars konstlade ock torra beskaffenhet jag när-

mare redogjort i min »Lärobok i lapska språket» s. 269 ff., kan vidare med fog anmärkas, att alla därvarande lappar numera äro så väl hemmastadda i svenska, att det synes onödigt att vidare ikläda sig dryga kostnader för tryckande av böcker på deras språk.

I föreliggande uppsats ämnar jag redogöra för de motiv, som varit bestämmande vid uppgörandet av ortografin för det Lulelapska skriftspråket. Rörande denna språkform ock det förutvarande »nordlapska» skriftspråket hänvisar jag i övrigt till den nyssnämnda läroboken, s. 3 f. ock 113 ff.

Enär de till grund lagda Lulelapska dialekterna i fonetiskt avseende äro tämligen invecklade, om också synnerligen enkla i förhållande till vissa andra lapska mål, måste naturligtvis en hel del ortografiska förenklingar företagas vid deras apterande till skriftspråk. Den första frågan blev då, i vilken utsträckning de olika kvantitetsgraderna skulle särskilt betecknas i skriftspråket.

Vad då särskilt vokalkvantiteten beträffar, som i det talade språket har tre grader: kort, halvlång ock lång, syntes det från början uteslutet att särskilt utmärka halvlängden, för vars medvetna särskiljande från de andra kvantitetsgraderna det fordras särskild utbildning ock ett gott öra, som man ej kan begära hos lapparne. Det skulle också, tyckes det, vålla oöverstigliga typografiska svårigheter.

Om man vidare skulle bestämma sig för att särskilt utmärka långa vokaler, hade man att välja på flera metoder — man kunde skriva på vetenskapligt sätt *ā*, på ungerskt ock isländskt sätt *á* eller på finskt sätt *aa*. Att använda *ā* eller *á* var emellertid av flera skäl omöjligt.

Vid uppgörandet av ett Lulelapskt skriftspråk, liksom för övrigt även då det gäller lappar i de flästa andra trakter, befinner man sig icke i samma situation, som då det gäller ett centralafrikanskt idiom eller något dylikt. I senare fallet har man att göra med analfabeter, för vilka det är ungefär likgiltigt, om ett bokstavstecken ser ut si eller så, blott det ej blir alltför invecklat. Lapparne åter kunna redan läsa. Man måste då se till, att man vid reformerandet av deras skriftspråk bygger på den läsfärdighet de redan ha ock icke i onödan inför sådana förändringar, som för en lång tid framåt väsentligen försvåra läsningen.

Jag har tagit mig friheten att »spärra» denna sats, som väl en ock var utan vidare vill anse för självklar, men mot vilken man likväl många gånger både i forna tider ock i våra dagar brutit på ett ganska våldsamt ock säkerligen icke i allo välbetänkt sätt. Man har — naturligtvis omedvetet — glömt, att målet med reformen icke närmast är en vetenskapligt noggrann ock konsekvent, om ock »grov» transskriptionsform, utan en lättläst sådan, två saker som icke nödvändigt sammanfalla. Ett skriftspråk måste ju nämligen framför allt vara lättläst, ty eljes kan det icke i tillbörlig grad främja upplysningens spridande, åtminstone bland ett i kulturellt avseende lägre stående folk som det lapska. Om man då vid en ortografisk reform inför sådana ting, som högst väsentligt avvika från vad vederbörande läsare förut äro förtrogna med, måste detta tydligen göra skriftspråket, åtminstone för en avsevärt lång tid framåt, mindre lättbegripligt ock därigenom försvåra upplysningens spridande. Jag tänker härvid icke på reformer av den art som den svenska »nystavningen». De falla utanför min anmärkning, ty ett *av, leva, rövare*, ja t. o. m. *själa* ock *fotosjen* är lika lättläst som *af, lefva, röfvare, stjäla, fotogen* ock kan på sin höjd förorsaka ett ögonblicks undran, men icke försvåra uppfattningen av det lästa. Annat blir resultatet, om en icke särdeles boksynt person, som t. ex. endast kan läsa frakturstil, sättes att läsa antikva. Det är ett i många avseenden alldeles nytt alfabet, som här möter honom, ock först efter ganska lång övning kan han läsa det flytande. Varje fullvuxen svensk minnes ju också från sin barndomstid, hurusom gamla gubbar ock gummor klagade över den »latinska» stilen, som de inte kunde läsa. Även från andra språkområden kunna dylika exempel anföras. Ett av de svåraste hindren för den litaviska litteraturen i Ryssland var sålunda påbudet, att den skulle tryckas med ryska typer i st. f. latinska. Var och en, som studerat ryska, kan vidare intyga, att det fordrar mycken övning att lära sig läsa den ryska kursivstilen, sedan man en gång lärt sig ledigt läsa den ryska antikvan.

Det var därför, synes det mig, ett missgrepp av Stockfleth att vid reformerandet av det norsklapska skriftspråket införa antikva, som vid denna tid var alldeles obekant för lapparne och föga begagnad även i den norska litteraturen. Det är visserligen sant, att det vid hans uppträdande icke fanns mycket tryckt på norsklapska ock att han därför kunde ha friare händer. Någon

läsfärdighet fanns dock alltid, men denna gällde uteslutande frakturen.

Farligare var det likväl, att i den nya norsklapska ortografin på grund av ett tämligen oklart resonnemang (jfr Stockfleths gramm.) insattes åtskilliga för det vanliga latinska alfabetet obekanta bokstäver: *η ṡ č ʒ ǯ* samt genomstrukna *d*, *t* och *g*, varjämte *c* erhöll betydelsen *ts*. Detta måste naturligtvis i ett slag göra de nya böckerna otillgängliga för lapparne, oaktat dessa redan kunde läsa mer eller mindre väl. Först genom särskild undervisning kunde de inhämta det nya alfabetet, ock litteraturen innehåller bestämda uppgifter om att detta icke gick så alldeles lätt. Vältaligast är LARS LEVI LÆSTADII intyg, avtryckt i J. FELLMANS Anteckningar II, 521 f.: »Nu är det en följd af Stockfleths Lappska orthografi, att alla de barn, som skola läsa hans Lappska böcker, måste undervisas af en Catechet antingen hemma i Lappens koja eller i en skola. (Emedan föräldrarne sjelfva alldeles icke kunna undervisa sina barn efter nya methoden, hvaröfver jag hört stora klagomål föras af Lapparne i Koutokeino. Förr, säga de, måste vi läsa vår christendom på ett språk, som vi icke förstodo. Nu hafva vi fått Lappska böcker, men kunna icke begagna dem)» etc. Även ur STOCKFLETHS egen »Dagbog» Kristiania 1860, s. 133 framlyser samma sak. Karasjokborna vilja icke veta av hans »latinske boger», därför att de »ere enfoldige folk». På andra ställen talas om den lätthet, varmed lapparne lärde sig det nya alfabetet (t. ex. ss. 108, 125, 134, 141, 144), men med tanke på STOCKFLETHS stora entusiasm ock den patriarkaliska myndighet, han använde gentemot sina församlingsbor, får man kanske icke alla gånger taga dessa hans uppgifter för fullgoda.

Av samma orsaker ansåg man sig vid utgivandet av de nya Lulelapska böckerna icke kunna frångå frakturen, enär all svensklapsk litteratur dittills varit tryckt med denna stilsort. Tills vidare är endast den nya översättningen av Odhners historia tryckt med antikva. I den nya abeboken har man, så opraktiskt det än i andra avseenden kan vara, måst utgå från frakturen, enär boken ofta kommer att begagnas av lärare ock föräldrar, som icke ens själva äro hemmastadda i antikva ock därför kunde väntas gå förbi de första läsestyckena, om dessa vore tryckta med denna stilsort.

Mot somliga av de Stockflethska tecknen kan vidare anmärkas, att de gamla digraferna äro enklare ock lättare att lära

sig än de nya enhetliga tecknen. Då barnen känna bokstäverna *t*, *d*, *s*, kunna de också utan vidare läsa orden *mættse*, *vaddset*. Om åter *ts*, *ds* betecknas med *c*, *ʒ*, måste de med svett ock möda lära sig även dessa tecken, innan de kunna läsa de motsvarande Stockflethska skrivningarna *mæcce*, *vaʒʒet*. Detsamma gäller väl även *tj* i förhållande till *č*. Ett *attje* är säkerligen att föredraga framför ett *ačče*.

En viktig anmärkning mot *š*, *č* etc. är också den, att dessa typer icke förekomma i alla tryckerier, varför det ofta nog kan vara mycket svårt att till rimligt pris få ett tillfredsställande tryck med dylik stil utfört. Härom bära många av de norsklapska tryckalstren ofört ydbart vittne.

Sedan nu dessa tecken en gång blivit införda i den norsklapska litteraturen, blevo de norska lapparne så småningom hemmastadda med dem, så att de icke längre förorsakade några svårigheter vid läsandet. Under årens lopp infördes de även i Finland, till en början förståndigt nog med vissa modifikationer, som gjorde det möjligt att använda dem även i fraktur av vanligt snitt. Förmodligen har därför den i våra dagar skedda fullständiga övergången till den norsklapska antikvastilen ägt rum utan större svårigheter för läsarne, åtminstone i Utsjoki. I Enare däremot, där färdigheten att läsa lapska var ingen (Fellman, Anteckn. II, 590), under det den finska frakturstilen var tämligen väl känd, ha väl svårigheterna med den norsklapska antikvan varit större — om oundvikliga, är en annan sak.

De skäl, som jag i denna vidlyftiga, men nödvändiga digression anfört mot införandet av *š*, *č* o. dyl., gälla även mutatis mutandis en sådan beteckning av vokallängden som *ā*, *á*.

Om man då i det Lulelapska skriftspråket ej kunde använda dylika tecken, kunde man möjligen vilja på finskt sätt skriva *aa* etc., något som delvis ock utan konsekvens skett i Lars Levi ock Johan Lestadii lapska skrifter. Men även detta visade sig omöjligt, enär det skulle ha lett till besvärliga konsekvenser. Inom samma paradigm växlar vokallängden i första stavelsen ofta mellan halvlängd ock längd. Halvlängden kan dock icke vid skrivningen sammanslås med hellängden, enär den i uttalet ofta blott högst obetydligt skiljer sig från den korta kvantiteten. Den måste i stället sammanslås med denna senare, ock man får då sådana växlingar som t. ex. *sapmee* 'lapp', gen. *saamee*; *radna* 'kamrat', gen. *raatna*; *raikee* 'hål', ack. plur. *raaikiit*, *raaikak*

'ihålig'; *akkaa* eller kanske *ahkkaa* 'gumma', nom. plur. *aakaah* eller *aahkaah*. För en icke-lapp skulle denna troget fonetiska transskription vara av oskattbart värde vid uppläsning av en täxt, men för en lapp skulle den i allmänhet knappast vara till nytta, troligen blott till hinders. Ehuru han i sitt tal fullt konsekvent tillämpar reglerna för dessa växlingar, äro de honom likväl ganska främmande, om de påpekas för honom, ock de något mindre begåvade lapparne skulle säkerligen under sin korta skoltid aldrig kunna lära sig att säkert uppfatta dem. Ock vartill skulle då dubbelskrivningen tjäna?

Det har visserligen av mag. Frans Äimä i en recension i FUF II, Anz. 24 gjorts gällande, att den mängd av homografer, som uppkomma genom att vokalkvantiteten icke betecknas, skulle menligt invärka på lättlästheten. »Einem lappenkinde, das erst lesen lernt, kann es viel kopfzerbrechen machen, wenn es ein wort in vielfacher [borde egentligen vara »zweifacher»] weise aussprechen kann und bei jeder aussprache eine neue bedeutung erhält; das kind muss — denke ich mir — den satz oft mehrmals durchbuchstabieren um den richtigen sinn des vieldeutigen wortes zu erraten». Gentemot denna mening, vilken — att dömma av några längre fram kommande ord — även synes vara vidare spridd, vill jag blott erinra om det bekanta faktum, att i regeln icke ens de i alla språk förekommande homofona orden, vilka dock borde vara ännu farligare än homograferna, förorsaka några egentliga hinder vid uppfattningen av det lästa, enär sammanhanget alltid visar eller åtminstone bör visa, vilket av det homofona eller homografa ordets flera eller färre betydelser för tillfället avses. T. o. m. i sådana bekanta fall som *Sverges rikes lag* behöver man ej befara något missförstånd — endast för att vitsa tänker någon, vare sig gammal eller ung, här på *de rikes* lag.

Av alla mig bekanta språk är för övrigt mag. Äimäs eget modersmål det som har de flästa homofonerna, många gånger flera än de Lulelapska homograferna. I finskan sammanfaller ju nämligen varje ack. sing. i formen med gen. sing. ock varje ack. plur. med nom. plur. Då således en finsk abecedarie möter ordet *talon,* kan han blott av sammanhanget se, om därmed menas en gen. eller ack. sing. Möter han ett *talot*, kan blott sammanhanget lära honom, att det är en nom. plur., resp. ack plur. Ock ännu värre är det med de former, som ha possessivsuffix — ett

taloni kan betyda 1) min gård, nom.; 2) min gård, ack.; 3) min gårds; 4) mina gårdar, nom.; 5) mina gårdar, ack., ock endast sammanhanget kan avgöra, vilken av dessa fäm olika betydelser man har att välja. Ett *talonsa* har t. o. m. tio olika betydelser, enär *-nsa* är suffix både för 3 p. sing. ock 3 p. plur. Varje finskt substantiv, som överhuvudtaget kan böjas i plur. ock förses med possessivsuffix, har således icke mindre än 2 + 2 + 4 . 5 + 10 homofona former; men ändå förnimmer man ingen klagan över att det finska skriftspråket vore särdeles otydligt för de finska abecedarierna. Det torde då icke häller vara skäl att av denna orsak hysa fruktan för att det Lulelapska skriftspråket skulle vara svårbegripligt för de lapska barnen.

Det må emellertid gärna medgivas, att fall kunna tänkas, då värkligen en otydlighet kan uppstå genom tvänne ords homografi, liksom genom tvänne eller flera finska formers homofoni. Det kommer emellertid då an på vederbörande författare eller skribent att genom en eller annan omskrivning göra uttrycket fullt tydligt. Under min värksamhet som lapsk översättare har jag egentligen endast träffat två fall, då homografin blivit mera betänklig. Särskilt rör detta ordet *tat*, som med uttalet *tāt* betyder 'den här', med uttalet *tăt* 'den' (allmänt påpekande). Det kan ibland t. o. m. vara omöjligt att medels omskrivningar etc. här få fram den nödiga skillnaden, ock av denna orsak ha också åtskilliga äldre översättare, som eljes icke begagna dubbelskrivning av vokal, plägat skriva *taat* i betydelsen 'den här', något som många gånger vore att tänka på även för det Lulelapska skriftspråket. Det andra fallet är *manna* : *mănnā* 'går', *mānnā* 'barn'. Man kan dock här i tvivelaktiga fall esomoftast hjälpa sig genom omskrivning, t. ex. med diminutivet *manakutj*.

Jag tror således icke, att homografin i allmänhet är så farlig för den ifrågavarande skriftspråksformens tydlighet ock användbarhet ock att man av denna orsak bör införa dubbelskrivning av lång vokal. Därmed har också det förnämsta skälet för dubbelskrivningen bortfallit, ock man kan allt fortfarande fasthålla det enkla beteckningssättet ock skriva *sapme* i st. f. *sapmee*; gen. *same* i st. f. *saamee*; gen. *ratna* i st. f. *raatna*; *raike, raikit, raikak* i st. f. *raikee, raaikiit, raaikak*; *akka, akah* i st. f. *akkaa, aakaah* eller *ahkkaa, aahkaah*.

Vad som här sagts, gäller naturligtvis det Lulelapska skriftspråket ock är icke utan vidare tillämpligt på andra sådana. Det

är mycket möjligt, att t. ex. det Enarelapska skriftspråket mera fordrar längdbeteckning än det Lulelapska, något varom jag i saknad av tillbörlig praktisk kännedom om Enaredialekten icke kan uttala mig. I alla händelser har denna dialekt relativt mycket färre långa vokaler än Lulelapskan, varför det Enarelapska skriftspråket med sina dubbelskrivna vokaler alldeles icke ser så tungt ock långsläpigt ut, som en på samma sätt skriven Lulelapsk dialekt skulle göra. Jag vågar ej bestämt avgöra, om det värkligen är nödigt att i vissa fall särskilt beteckna halvlängden på vokaler i Enarelapskan. I anslutning till vad ovan sagts om homografer ock homofoner, skulle jag dock vilja tro, att det är tämligen onödigt att skriva t. ex. *Heärrä lasetij jychi pēivi audagassan poatteid servikoddan* Ap. G. 2: 47 (1902 års katekes, s. 60). Här kan väl omöjligen någon tvetydighet uppstå, även om man skriver *peivi* — snarare är då konstruktionen *audagassan poatteid* svårbegriplig ock otydlig. Om man ville vara elak, kunde man t. o. m. göra den frågan: hur skola de stackars barnen veta, att *pēivi* icke betyder 'dagens' på detta ställe? Det är ju blott sammanhanget som kan leda dem rätt! Sammanhanget är dock fullt tillräckligt härför, ock det är ju för övrigt blott genom den relation, i vilken några på varandra följande ord sättas till varandra, som de upphöra att vara en rad av osammanhängande ord ock i stället bli en sammanhängande sats. Alltså måste man naturligtvis, även då det är fråga om mindre försigkomna läsare, ständigt räkna med sammanhanget såsom den oundgängligaste faktorn för begripande av det lästa.

Sedan frågan om vokalkvantitetens betecknande avgjorts, kom turen till konsonanternas kvantitet ock därmed också till frågan om i vilken utsträckning »konsonantförmildringsfenomenen» skulle utmärkas i skriften. Redan i det av Lars Levi Lestadius inaugurerade »nordlapska» skriftspråket hade dessa företeelser i icke ringa utsträckning vunnit beaktande, ock det var tydligt, att man måste fortgå på samma väg. Det långa *n* i *mannat* 'gå', *r* i *pårråt* 'äta', *l* i *kullat* 'höra' o. s. v. måste dubbelskrivas, den korta konsonanten i motsvarande 1 p. sg. pres. *manav, påråv, kulav* måste enkelskrivas. En följd härav tycktes bli, att även efter lång vokal ock diftong dubbelskrivning borde äga rum: *varre* 'bärg', *manna* 'barn', *kiella* 'språk', *kuossa* 'gran' etc. Att skilja på kort ock lång konsonant i ställningen före annan konsonant ansågs bli alltför invecklat ock pedantiskt:

åsstet 'att köpa', *åsteh!* 'köp!' etc., alltså skrevs det som förr *åstet*. Likaledes kunde man av samma skäl ej taga hänsyn till den i den starka stammen uppträdande glidvokalen, utan man skrev *parkat* 'att arbeta' = dialektens *parᵉkat;* ävenså *parkav* 'jag arbetar' = dialektens *parᶜkau* med ᶜ = tonlöst *r*.

Svårast var här frågan om skrivningen av de intervokaliska tenues ock tenuisaffrikatorna i deras olika kvantitetsgrader. Att dialektens *k, p, t, tj, ts* i det svaga stadiet måste skrivas på detta sätt, var utan vidare tydligt: *takav* 'jag gör', *rapav* 'jag öppnar', *tjatsen* 'i vattnet' etc.; men svårare var frågan om dessa ljud, då de föregås av *h*, således typerna *tahkat* 'göra', *pāhkō* 'ord', *lihttē* 'kärl', *rahtjat* 'sträva', *tjāhtsē* 'vatten', *kahttjat* 'falla'. Någon typ lång vokal + *h* + lång konsonant existerar icke.

Första frågan var då, om man skulle särskilt beteckna den tonlösa vokalen. En skrivning *lihtte, kahttjat* skulle emellertid se tung ut ock skulle dessutom vara till hinders för lapparne, som äro alldeles omedvetna om att här finnes ett *h*-ljud ock ofta icke ens vid påpekning kunna uppfatta detsamma, vare sig i dessa typer eller de andra. Det beslöts alltså att stryka *h* i typerna *pako, litte, ratjat, tjatse, kattjat.* Att även skriva *takat* = uttalets *tahkat* ansågs emellertid mindre välbetänkt. Här, efter kort vokal, är *h* i uttalet icke kort, utan mer eller mindre långt, varför hela komplexen *hk* får den längd, att en beteckning med blott en kort konsonant säkerligen skulle väcka undran ock förorsaka osäkerhet vid läsningen. Efter en lång vokal åter är *h* kort, varför hela *hk* där, t. ex. i *pāhkō*, för språkkänslan kanske icke är mycket längre än det korta *l* i *pālāh* 'du gräver'. Också har man i svensklapska böcker även förut alltid skrivit *takkat*, ehuru uttalet ingenstädes har långt *k*. Då ett *htj, hts* stod efter kort vokal, ansåg man sig likväl ej behöva i någon form bibehålla *h*, enär ett *tj, ts* i sig självt gjorde ett kraftigt intryck på ögat.

En följd av denna anordning blev emellertid, att i skriftspråket konsonantförmildringen blev osynlig i ord av typerna *pako* ock *tjatse* (*pāhkō*, gen. *pākō* ock *tjāhtsē*, gen. *tjātsē*) samt i ord med ursprungligen kort vokal före *h* + lång tenuis: *vahkkō*, gen. *vahkō*, alltså i skriften nom. gen. *vakko* 'vecka'. Den vetenskapliga noggrannheten i transskriptionen förminskades därigenom något, men lättlästheten ökades säkerligen högst väsentligt.

Ifrågasättas kan nu, om man icke bort gå ännu längre på den sålunda inslagna förenklingsvägen. Är månne icke, då man en gång beslutit sig för att icke beteckna vokallängden, en skrivform *vare* för uttalet *vārrē* 'bärg' tydligare än en skrivform *varre*, vid vars utläsande man kanske omedvetet låter det långa *r*:s kvantitet dominera över den föregående vokalens? På samma sätt vid ett *mana* jämte *manna* = *mānnā* 'barn', kanske också efter diftonger: *kiela* jämte *kiella* = uttalets *kiella* 'språk'; *kuosa* jämte *kuossa* = *kuossa* 'gran' o. s. v. Eller sammanfattat under allmännare form: är det icke tydligare att efter lång vokal ock diftong i den starka stammen av ord med lång ~ kort likvida, nasal ock spirant skriva kort konsonant i st. f. lång konsonant? Jag vågar icke ge något bestämt svar på denna fråga, men vill dock hava den framställd till begrundande, så absurd den kanske än kan förefalla, om man framför allt strävar efter omutlig vetenskaplig sanning ock konsekvens även i vardagsortografin.

Sedan det sålunda vunnits en norm för kvantitetens betecknande, återstodo allehanda viktiga frågor rörande skrivningen av vissa ljud. Stora svårigheter beredde härvid diftongen *ìe*, *ìε*. I den andra stavelsen kunde man lätteligen såsom hittils teckna den med *e* (nom. sing. *sapme* = *sàp̀mèε* eller -*ē* 'lapp'). I den första stavelsen åter måste man bli tveksam. Då denna slutar på konsonant ock nästa stavelse innehåller lång vokal, hör man ofta i stället för diftongen ett halvlångt, kanske tvåspetsigt *e*: *èd̀nē* 'mor'. Framför ett *i* eller *ŭ* i nästa stavelse kan intet diftongiskt *e* stå, utan man har här ett monoftongiskt, mer eller mindre slutet *e*: ack. plur. *èt̀nīt*; *tētī* 'han visste' av *tèεətēt* 'att veta'. Att i skriftspråket iakttaga alla dessa växlingar var knappast möjligt; man hade blott att välja på att antingen alltid skriva diftong, lämpligast då *ie*, eller också alltid skriva *e*. I det norsklapska skriftspråket iakttager man visserligen en växling *ie* ~ *i*, som är parallell med det lulelapska *ìε* ~ *e* (*diettet* ~ *didi*), men skillnaden i ljud är här större, varför ett åtskiljande i skrift är mera nödvändigt. Man valde då att i lulelapskan överallt skriva *ie*: *iedne*, *ietnit*, *tieti*, *tietet*. Endast i diftongerna *ei* ock *eu* bibehölls *e*: *peive* 'dag', *peute* 'bord'. En senare erfarenhet har visat, att det möjligen varit mera välbetänkt att välja det enklare *e*, oaktat många ord då fått ett från det förra bruket väsentligen avvikande utseende. Både lappar ock översättare ha nämligen klagat över de ständiga *ie*, som ofta se underliga ock stötande ut, ock

vid författandet av 1906 års abc-bok har jag själv varit nödsakad att på ett par ställen på de allra första sidorna frångå *ie* ock skriva *edne*, varigenom jag visserligen svårt syndat mot konsekvensen, men på samma gång givit barnen tillfälle att utan svårighet ock undran få känna igän ett välbekant ord i tryck.

Lättare var det att komma till rätta med växlingen mellan diftongiskt ock monoftongiskt *o*, vilken som bekant uppehålles i det norsklapska skriftspråket i formen *oa* ~ *o* : *boattet* 'att komma', *bottim* 'jag kom'. I denna språkform är det säkerligen också nödvändigt att skilja mellan *oa* ock *o*, enär det förra i ljud är mycket skilt från det senare; hos Konrad Nielsen tecknas diftongen allt efter olika ställning *ua*, *uā*, *ua›* , *u‹à*. I Lulelapskan stå de båda komponenterna i diftongen mycket närmare varandra, så att det ofta kan vara svårt att skilja dem åt, särskilt i sluten stavelse före lång vokal, där den senare komponenten blott är ett något öppnare *o* än den förra, alltså ungefär *oo*, i stället för vilket man dock ofta vill teckna *ò*. Kvalitativt skiljer sig denna diftong från det monoftongiska *o* mäst därigenom, att det senare är mycket mera slutet än diftongen, så att det hos en mängd individer rättast bör skrivas *ȯ*. Att i skriftspråket skilja mellan två olika *o*-ljud, som växla med varandra inom samma ord, skulle emellertid varit en onödig ock olämplig finess.

En annan sak var det, om ifrågavarande ljud skulle skrivas *o* eller såsom förut *å*. Det senare tecknet är både fult ock besvärligt att skriva, ock det vore naturligtvis önskvärt, att dess användning kunde inskränkas eller alldeles inhiberas både i svenska ock lapska. Det är emellertid föga hopp om att något sådant skulle kunna ske inom det svenska skriftspråket, som i åtskilliga avseenden måste bli normerande för det Lulelapska. För att *å* skulle kunna utmönstras där, måste man ju nämligen införa ett nytt tecken för det slutna *o*-ljudet. Även bland de svenska lapparne är *å* sedan gammalt synnerligen fast rotat, ock i brev o. a. ha de alltid gjort ett vidsträckt bruk av denna bokstav. Man kan därför säga, att *å* hör till de enkla litterära ting, som värkligen kunnat få hävd bland dem ock användas av dem med traditionens rätt. Det torde då ha varit fåfäng möda att söka utrota *å* i deras böcker, ty det skulle ändock alltid ha kommit till dem igän från deras svenska omgivning. Bättre var det därför att alldeles avstå från ändring av de otaliga ord, som lapparne

varit vana att se skrivna med *å* ock som i sitt nya skick (*porrot* 'äta', *potet* 'komma', *kote* 'kåta' etc.) säkerligen skulle ha uppväckt stor undran ock därför blivit mindre lättlästa. Lättare var det då att i stället införa *å* i de mindre talrika ord, som förut skrevos med *o*. Jag ansåg mig sålunda vara nödsakad att frångå den mera teoretiskt vetenskapliga ståndpunkt, jag i denna fråga intagit i en artikel om de lapska ortnamnen i Sv. Turistföreningens Årsskrift 1895, ock egna större hänsyn åt de föreliggande förhållandena ock gammal praxis.

Genom att begagna tecknet *å* slapp man också göra någon ändring i den gamla praxis att beteckna det långa slutna *o*-ljudet i andra stavelsen med *o* : *viessot* 'leva', *kårrot* 'sy' etc. Man hade eljes tydligen varit tvungen att sammanslå detta ljud med det närastående, korta *u* under bokstaven *u* ock skriva *viessut*, *korrut*, något som säkerligen väckt undran ock osäkerhet hos lapparne. I vissa former ersättes nu detta långa *o* i uttalet av ett kort *u* : *viessu* 'han lever', *lä kårrum* 'har sytt', *kårutjav* 'jag torde sy' o. s. v. Det torde vara att ställa en alltför stor fordran på lapparne (ock t. o. m. på åtskilliga översättare), om man skulle begära, att denna växling skulle noggrant iakttagas. Bättre var det då att uppställa som regel, att i andra stavelsen alltid skulle skrivas *o*, ej *u*, varigenom skriftspråket skulle vinna högst betydligt i grammatisk enkelhet. Det blev också så. Liksom de nyss omtalade växlingarna *ie* ~ *e* ock *oa* ~ *o* utmönstrades ur skriftspråket, skedde det också med växlingen *o* ~ *u* i andra stavelsen. Det vore enligt min mening synnerligen kortsynt att vid fixerandet av ett skriftspråks ortografi taga hänsyn till sådana växlingar, som visserligen ha stort vetenskapligt intresse, men ytterst obetydlig praktisk betydelse. I ett språk med så invecklad fonetik som det lapska måste ju i alla fall en mängd generaliseringar äga rum, ock man får då ej stirra sig så blind på den »vetenskapliga sanningen», att man glömmer av lättheten att läsa ock skriva ock därigenom förminskar skriftspråkets användbarhet, d. v. s. försvårar kulturens spridning. Jfr Äimäs nyssnämnda recension!

Konsonanterna erbjödo föga svårigheter, sedan en gång den ovan omtalade frågan angående betecknandet av *h* + tenuis blivit avgjord. Den bristfälliga ock störande skrivningen av korta, ur media eller spirant uppkomna tenues såsom mediæ reformerades därhän, att uttalets tenues även blevo rådande i skriften: *alket* i

st. f. *alget* 'börja', *suolatit* i st. f. *suoladet* 'stjäla', *åtet* i st. f. *ådet* 'sova', etc. Den orimliga skrivningen *-ts* i utljud ersattes med uttalets *-tj* : *almatj* i st. f. *almats* 'människa'; o. s. v. (jfr min Lärobok, s. 113 ff.).

Någon svårighet erbjöd den gutturala nasalen. Enklast hade varit, om man kunnat använda ett enhetligt tecken för detta ljud, alltså det norsklapska *ŋ*, något som också Äimä i sin ovannämnda recension påyrkat. Detta tecken är emellertid främmande för det vanliga alfabetet, ock det var redan av detta skäl omöjligt att begagna det (jfr ovan s. 4). Det hade icke häller förnummits några olägenheter av den gamla beteckningen *ng*, ehuru en sådan digraf ju svär mot den vanliga fonetiska principen »ett tecken för ett ljud». Emellertid gäller denna regel endast för den vetenskapliga transskriptionen, ock de fordringar man ställer på denna äro ju helt andra, än dem man ställer på en transskription för vardagsbruk. I praxis visar det sig, att barnen icke ha någon som hälst svårighet att lära sig digrafer, förutsatt att dessa äro enkla ock naturliga. Innan de lära sig digraferna, måste de naturligtvis först ha väl inhämtat de bokstäver, varutav digraferna bestå, ock i varje svensk abc-bok t. ex. kommer alltså övningsstycket för *ng* först efter de stycken, där det egentliga alfabetet behandlats. Barnen lära sig då denna digraf med lekande lätthet. Skall man då för den vetenskapliga konsekvensens skull dels uppoffra möjligheten att få en lapsk bok tryckt på vilket tryckeri som hälst, dels tvinga barnen att mödosamt lära sig ännu en bokstav (*ŋ*) till alla de andra, då de med största lätthet kunna leda sig till ifrågavarande ljud ur en digraf?!

Det rådde häller icke någon tvekan, hur den gutturala nasalen skulle skrivas i intervokalisk ställning, utan man bibehöll det gamla *mangep* 'bakre' etc. Det fall, där tvekan rådde, var ställningen efter konsonant = lpN *jieŋŋa* 'is'. Ett Lulelapskt *jieknga* skulle här bli för underligt, varför det beslöts att i dessa ganska fåtaliga ord skriva *kn* : *jiekna*, *tjaknat* 'inträda'.

Av samma skäl kunde det icke gärna ifrågakomma att, såsom Äimä likaledes påyrkat, införa ett enhetligt tecken i stället för *sj*. Ett *š* skulle göra lapskan otillgänglig för de flästa tryckerier, särskilt om man skulle vilja använda fraktur. Barnen leda sig också fullt lika lätt till *š*-ljudet från den ovetenskapliga digrafen *sj* som från det vetenskapliga *š*. Angående detta senare tecken skulle man för övrigt kunna anmärka, att det för barnen nästan kan

komma på ett ut, om man sätter ett tecken *efter* *s* för att tillsammans med detta beteckna *š*-ljudet eller om man för samma ändamål sätter en krumelur *över* *s*. I själva värket är även *š* ett slags digraf.

För övrigt saknar icke ens det såsom mönster uppsatta norsklapska skriftspråket digrafer, nämligen *nj*, *lj* ock det föga lyckade *gj*. Av dem ha *nj* ock *lj* = muljerat *n* ock *l* även upptagits i det Enarelapska skriftspråket, vilket för sin del visar, att det dock ej är så farligt med digrafer, om de blott äro enkla ock till sitt uttal självklara.

Jag har härmed i korthet redogjort för de motiv, som varit bestämmande vid uppgörandet av ortografin för det Lulelapska skriftspråket. Såsom av denna redogörelse framgår, har målet för reformen alltid varit en lättläst språkform. I vissa avseenden har detta mål förmodligen nåtts, i andra kanske icke. Det kan vara delade meningar om lämpligheten av att nu genom ytterligare reformer söka öka skriftspråkets lättlästhet, men jag tror för min del, att detta kan uppnås blott genom ytterligare förenkling av språkformen, icke genom ett införande i densamma av sådana fonetiska detaljer ock petitesser, som visserligen kunna i de Lulelapska böckerna skänka vetenskapsmännen lämpliga ock användbara »språkprov», men icke kunna göra dessa böcker mera lämpliga såsom redskap för spridandet av upplysning bland det lapska folket.

Adulis' ruiner.

Af **G. R. Sundström,** Gheleb.

I F. M. E. Pereiras arbete »Historia dos marthyres de Nagran» förekomma i några noter under täxten s. 65 ock 156 korta meddelanden angående den gamla etiopiska handelsstaden *Adulis* med sin hamnstad *Gabaza*. Beträffande dessa samtalade jag med Prof. E. Littmann, som för språkstudier vistades hos oss här i Gheleb någon tid i slutet av 1905. Ock då jag uttryckte min önskan att göra ett besök på de gamla historiska platserna, erbjöd han sig välvilligt att försträcka de erforderliga pänningemedlen.

Som hettan i låglandet mot Röda havet är synnerligen svår, ansåg jag det lämpligast att under rägntiden därnere göra det tilltänkta besöket. I januari 1906 reste jag därför ned till låglandet ock fortsatte ned till Zela-slätten med vederbörligt tillstånd från regeringen att göra ett besök på platsen ock med en rekommendation från Adem Bey i Archico till hövdingen i Afta (en liten by omkring 20 minuters väg norr om ruinerna efter det gamla Adulis).

En dagsresa söder om Archico eller Dokono utbreder sig mellan bärget Gadam i norr, det abessinska höglandet i väster ock Röda havet i öster den väldiga Zela-slätten. Infödingarna, assaorta, kunna med skäl kalla denna slätt Zela (ዝላ) = 'slätt', ty den är slätten framför andra, mena de. Här ligger närmare mot havet den ganska stora byn Zela. Norr därom, ungefär en halv timmas väg, ligga ruinerna efter Adulis, lat. N. 15°17′ ock long. O.G. 39°40′. En gren av den stora Waạ-floden går här förbi.

Tisdagen den 16 januari begav jag mig i sällskap med hövdingen i Afta till platsen, där Adulis en gång varit, för att taga dess ruiner i betraktande. Jag hade gjort mig en föreställning om dessa såsom bestående av väldiga murar, block ock pelardelar, stigande imponerande upp i höjden eller liggande som fallna oerhörda jättar på jorden. Ock nu då vi närmade oss platsen, varseblev jag intet härav: inga massiva massor, inga höga kolon-

ner, inga kullfallna pelare, nej icke ens en enda ordentligt stor sten kunde jag upptäcka. Flera gånger frågade jag min ledsagare, var ruinerna voro, ock lugnt svarade han mig pekande på en »hettemskog»: »Där är det». Till slut voro vi på platsen.

Här, där en gång ett antikens handelscentrum för det stora ock mäktiga axumiterväldet var beläget, där en gång livet pulserade friskt ock kraftigt, här var nu allt tyst ock dött. »Hettembusken» växte frodig ock yvig, ock gräset däremellan var rikligt ock långt.

Men var voro ruinerna? Jag blev högeligen förvånad, då min ledsagare pekade på några låga högar av små svarta poröslika stenar ock sade, att detta vore ruinerna. Då vi vandrade över området, varseblev jag värkligen på några ställen fragment av pelare, som sades ha framgrävts av engelsmännen. På ett av dessa ställen hade de rotat väldeliga i jorden ock bragt i dagen delar av vackra pelare samt större stenhällar. På byarnas begravningsplats, som upptager en stor del av södra sidan av området, ha infödingarna smyckat sina avlidnas gravar med delar av pelare ock bitar, större ock mindre, av förunderligt vackra ock matt genomskinliga marmorplattor, som de funnit på platsen. Vid noga aktgivande kan man ock här ock där delvis skönja sträckningar av murar; om av hus- eller gårdsmurar, vare osagt. På en del ställen höja sig kullarna kanske omkring 2 meter över den omgivande terrängen. Här ock där är marken betäckt med skärvor av olika slags lergods, snäckor, musselskal ock koraller. En ock annan vanlig pärla röd, blå, grön eller vit, funno vi där ock. Metallbitar av järn, koppar ock en mässingsliknande legering påträffades. Det tilldrog sig min särskilda uppmärksamhet, att på en del ställen de små delar av koppar vi sågo hade varit försmälta ock liknade i form smält, utslaget ock förstelnat bly. Den forna staden hade förstörts av eld, varvid kopparn hade smält.

Om man går från sydväst i nordostlig riktning, tyckes området för ruinerna upptaga en sträcka av 800 meter. Bredden däremot är numer obetydlig. Den ovan omnämnda flodgrenen torde under tidernas lopp ha förflyttat sin fåra längre mot norr ock då undergrävt, nedbrutit ock bortspolat ruinerna till en stor del på denna sida. Därför talar ock vad infödingarna sade mig att nämligen efter en stark flod händer, det man finner förrostade svärd ock andra föremål av metall. Men av vidskepelse hade

man ej vågat taga vara därpå, utan låtit floden begrava vad den vid ett föregående tillfälle behagat bringa i ljuset.

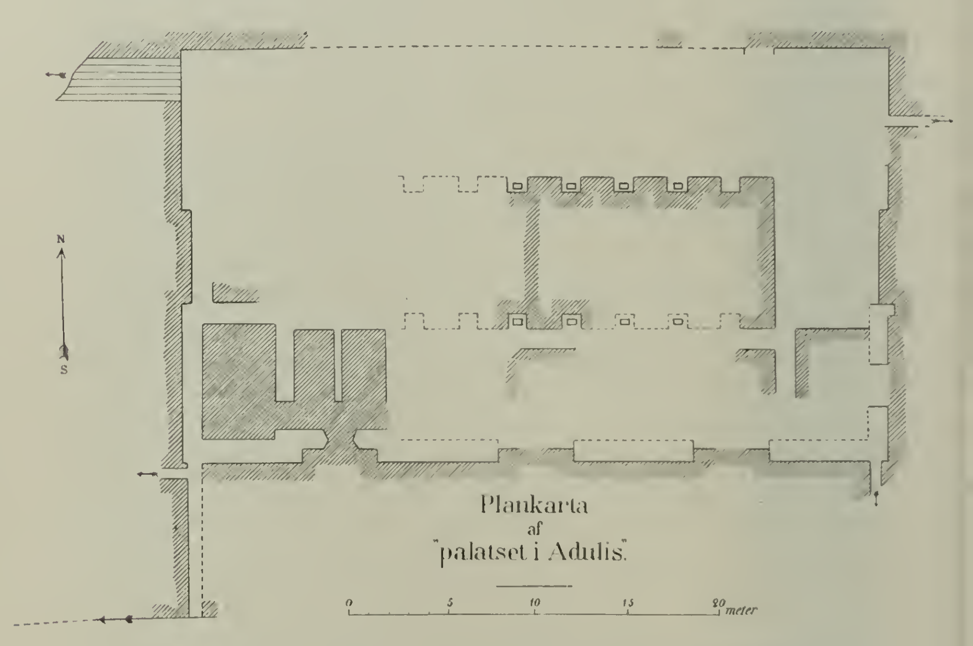
Den första överblicken av området lovade sålunda ej mycket Men huru länge hade då icke denna plats varit öde! När ljöd här sist krämarens röst, ock när hördes här sist vapenskramlet? När tystnade för alltid här handkvarnen? När lades denna stad i aska ock grus? Att här en gång hade funnits en ganska stor ock blomstrande stad med en del praktfulla byggnader, därom vittnade området ock de få framgrävda, väl huggna pelardelarna ock bitarna av fint arbetade marmorplattor.

Jag hade rest hit för att bese ruinerna ock fann litet eller intet. Jag ville se något mer, men ovan jord hade jag sett allt. Då beslöt jag mig för att gräva något. Mycket kunde det dock ej bli, ty därtill hade jag varken pänningar eller tid. Dock, var skulle jag låta taga de första spadtagen? Vid en jämförelse mellan de synliga pelardelarna på de olika platserna fann jag, att formen var olika. På alla ställena med undantag av ett voro dessa delar huggna i fyrkant med skarpa hörn ock släta sidor. På det senare stället åter voro de större i dimensioner, ock dessutom voro hörnen ej skarpa, utan snett avhuggna samt sidorna på längden försedda med refflor. Härav drog jag den slutsatsen, att på detta senare ställe troligen en gång i tiden hade stått en byggnad av synnerlig betydenhet. Därför valde jag detta ställe för mina grävningar.

Genast vid de första tagen med spaden stötte vi på en mur av svart porös sten, ganska väl bibehållen. Sedermera funno vi ock här bitar av marmorplattor samt av glaskärl. Även på en annan sida av den lilla kullen, den västra, där infödingarna hållit till på sockeln av en pelare ock bränt tjära, lät jag gräva. Här måste vi dock med korp ock hacka formligen lösbryta sten efter sten för att göra en snett inåtgående fördjupning. På andra dagen stötte vi även här på en mur. Fortfarande med korp ock hacka arbetades här på djupet ock på längden, ock alltjämt samma mur. Vi arbetade ned oss genom stenmassan omkring 4 meter djupt, ock då nådde vi slutet på muren. Men formen på densamma var egendomlig. Den höjde sig nedifrån trappstegsformigt uppåt, varje »steg» en armslängd = i det närmaste en halv meter i höjd ock ej fullt en tvärhand i bredd. På längden tycktes muren aldrig vilja taga något slut. Oförmodat stötte vi här på delar av en marmorpilaster huggen i skruvform. Vad den en gång i hela sin längd hade varit smidig! Jag styrktes nu än

mer i mitt antagande, att vi befunno oss på platsen för ett större betydande hus eller ett palats.

Jag skall ej nu i detalj följa de fortsatta grävningarna, utan lemnar i stället följande meddelanden om resultatet därav. Ock för att förtydliga detta bifogar jag här en plankarta av *palatset i Adulis.*



På densamma beteckna de snettgående linjerna »utgrävning»; de prickade linjerna »förmodad sträckning av mur». Den nu förefintliga delen av huset synes mig utgöra bottenvåningen, under det den övre våningen är raserad, dess stenar ock bruk ligga i massor runtomkring. Murarna — byggda i den ovan omtalade trappstegsstilen med undantag av de 3 fördjupningarna för dörröppningarna på södra sidan, där de stiga rakt upp — äro uppförda utvändigt av större block ock hällar, en del mätande ända till 2 1/2 meter i längd, under det de invändigt äro murade av mindre svart, porös sten. Husets hela längd, sträckande sig i öster ock väster, är 38 m. ock dess bredd 22,50 vid jordytan. Södra sidan, otvivelaktigt framsidan med inhägnad framför, såsom tyckes framgå av de befintliga murarna vid östra ock västra knutarna, är delad i 4 delar genom de 3 fördjupningarna, där

dörröppningarna finnas. På var ock en av dessa avdelningar, mätande i längd 6,50 m., finnas 2 »fönsteröppningar» i den mycket antika kors- eller T-stilen[1]. På denna sida är till ock med rappningen ganska väl bibehållen. Hurudan den norra långsidan är, kan jag ej meddela, enär jag ej hann med att utgräva den helt, endast några meter på vardera ändan. Det tyckes dock, som om den ej hade samma stil som den södra.

Däremot äro östra ock västra gavlarna uppförda i samma stil, d. v. s. med en fördjupning på 5,10 m. i mitten, delande väggen i två lika delar, vardera på 8,70 m. Här finnes dock den olikheten, att då den östra gaveln har två dörröppningar, har den västra ingen. Men däremot finnes här vid övre hörnet en ganska betydande trappa, varav vi hunno blotta 7 ganska väl bibehållna steg till en längd av 6 m. Men de torde vara längre ock flere. Huru långt de sträcka sig utmed denna sida, kan jag ej säga. Har denna trappa månne lett upp till den övre våningen?

Sedan vi sålunda gjort en rond kring »borgen», följande den grav vi utgrävt för att blotta de yttre konturerna av den påträffade byggnaden, återvända vi till den södra sidan ock den första fördjupningen från väster. Denna så väl som de två övriga har en bredd av 4 m. Vid grävningen här såsom ock vid de båda övriga funno vi under hopar av sten från den raserade övre våningen massor av aska ock kol ock halvförbrända cypressstockar. I dörröppningen, mätande i vidd 1,60 m., funnos ännu de förkolnade dörrposterna, otvivelaktigt av cypressträ. Det tyckes, som om man, då man plundrade ock förstörde staden, hade hopat vad brännbart man funnit, vid dörröppningarna ock sålunda velat innebränna möjligen i bottenvåningen sig uppehållande personer.

Vi gå så in i det första rum, som utgrävdes. Golvet här utgöres av tillstampad lera. Nästan i rummets mitt finnes en 40 cm. bred grundmur, delande det i två delar, vardera på 2,30 m. Murarna, med undantag av den i fronten, äro rätt väl bibehållna. Till höger ock vänster finnas dörröppningar ledande in till de inre rummen. Egendomligt nog var dörröppningen till vänster igänmurad. I detta första rum funno vi på golvet bland aska, kol ock delar av glas även ett guldmynt.

[1] Höjd ock bredd 1,05 m.; fotens ock armarnas tjocklek 0,35.

För att lättare komma in i rummet till vänster lät jag taga upp den igänmurade dörröppningen. Detta rum är ganska stort: 4 m. × 6,15, med en höjd av 3,50 m. upp till den i muren befintliga falsen för taket, numera borta. Golvet består av två lager ännu väl bibehållen tegelsten. Det undre lagret utgöres av kvadratformiga tegelstenar på 0,26 × 0,26 m. ock det övre av rektangulära på 0,26 × 0,12 m. På väggarna finnes numer ej någon rappning. Vid utgrävningen av detta rum funno vi på golvet silvermynt, en del väl bibehållna. Detta var fallet isynnerhet med flera, som vi funno liggande i en rulle. Därjämte påträffade vi vid ena sidan högar av till största delen förmultnade ben. Formen på ett långt, ett lårben, kommer mig att antaga, att det en gång tillhört en människa. Likaså har ett tjockt nackben, vi funno där, en gång otvivelaktigt tillhört ett människokranium.

Vartill hade då detta rum tjänat? Har det månne varit ett vanligt fängelse? Nej! Huru kunde då silvermynt finnas där? Eller har månne någon olycklig här blivit inmurad för att ömkligen omkomma? Kanske. För övrigt funno vi här ej något utom glasbitar ock delar av metall.

Flere rum än dessa två har jag ej utgrävt; men jag antager på goda grunder, att hela denna bottenvåning innehåller 7 rum på vardera långsidan, 1 rum på vardera gaveln ock en pelarsal i mitten, d. v. s. 16 rum inalles jämte pelarsalen. Grundmurarna till 5 pelare på norra sidan ock 2 på södra i denna sal ha blottats. På 8 av dessa har jag placerat funna socklar, såsom synes å plankartan, ock däruppå pelardelar.

I betraktande av att de gjorda grävningarna ej varit vidare omfattande, utan blott en rekognoscering, om ock en lycklig sådan, kan man ej vänta någon vidare rikedom av fynd. Förutom vad förut omnämnts, funno vi fragment av marmorplattor med uthuggna vinrankor ock druvklasar, bitar av en del andra marmorarbeten, delar av en smalare kopparkedja, spikar eller nitar av koppar ock målade glasbitar. Men vad' gömmes väl allt i dessa ruiner 3 à 4 meter under jordytan? Den som kommer att där företaga omfattande utgrävningar, skall finna mycket.

Till slut några ord om hamnstaden Gabaza eller på ge'ez **ገበዛ**. Till dato synes man vara i ovisshet om var denna hamn värkligen varit belägen. Pereira uppgiver, att den »distava vinte estadios olympicos (3,500 metros) da citade de Adulis»; men om i nordlig, östlig eller sydostlig riktning därifrån — vilket kan låta

tänka sig — meddelas ej. För närvarande är hela kusten härutanför ovanligt långgrund. Att platsen skulle ha legat norr om Adulis, finnes intet skäl att antaga, utan ha vi att söka densamma i de båda andra riktningarna. Infödingarna själva, i synnerhet dankali, idka ej obetydlig kusthandel ock använda som hamn eller ankarplats för sina båtar Malcatto, beläget i rätt östlig riktning från Adulis. Här hade också engelsmännen sin hamn under krigståget mot Abessinien år 1868, ock härifrån byggde de då upp till Camoile sin järnväg, varav spår ännu i dag synas. Man skulle sålunda kunna tänka, att här möjligen varit platsen för den gamla hamnstaden. Emellertid finnas åtskilliga talande skäl för att antaga, att det gamla ገበዝ legat i sydostlig riktning från Adulis söder om Malcatto.

Här, nu omkring 12 minuter från havet, ligger en kedja av större ock mindre kullar, varav den första kullen norrifrån har en höjd av 61 m. över havet ock de övriga sänka sig efter varandra, tils den sista obetydligt höjer sig över marken. Denna kedja bär bland infödingarna namnet Gamēz (ገሜዝ)[1]. Själva namnet talar sålunda för att vi här ha att söka Adulis' gamla hamnstad, ock en del andra omständigheter göra detta antagande så gott som sant. Mellan den första ock andra kullen norrifrån går en strömfåra med sött vatten. Vid ett besök på platsen, belägen 1 ½ timme från Adulis, fann jag vid de av infödingarna för boskapens vattnande uppgrävda, mer ock mindre djupa vattengroparna stora högar av skärvor av lergods av olika slag, såsom i Adulis, uppkastade ur dessa gropar, samt glasbitar, sönderslagna tegelstenar ock vanliga pärlor, aska ock kol. Infödingarna berättade mig, att de här årligen gräva fram dylikt. Detta häntyder på att ett samhälle här varit beläget. På grund av platsens namn, förefintligheten av sött vatten samt det att man ständigt gräver fram vad ovan omnämnts, anser jag, att å den sagda platsen en gång Adulis' hamnstad (Gabaza eller ገበዝ varit belägen. Men hurudan är då kusten här utanför? Tyckes den ha varit lämplig för en hamn? Vad den nu är ock vad den en gång var för 1,500 à 2,000 år sedan — däremellan är en ofantlig olikhet, isynnerhet på en kust så låg ock bestående blott av sand ock dit höglandsfloden under århundradenas lopp fört med sig massor av jord ock sand ock grus. Den kan sålunda ha hunnit

[1] Jämför det gamla namnet ገበዝ!

omskapa hela kuststräckan många gånger om. Af dess närvarande utseende att dömma kan man därför ej säga, huruvida den förr var lämplig för hamn eller ej.

Såväl Adulis som Gabaza väntar på sin utgrävare. Efter detta torde han nog ej låta vänta på sig länge. Ock då han kommer, skall han bringa i dagen bland annat det av Kosmas Indikopleustes omförmälda Adulismonumentet ock rikta historien, isynnerhet det gamla axumiterväldets historia, med nya ock värdefulla meddelanden.

Le rapport de M. Sundström a été traduit en anglais et publié (avec quelques notices additionnelles sur les monnaies qui ont été trouvées) par M. E. Littmann dans son «Preliminary report of the Princeton University expedition in Abyssinia» Zs. f. assyriol. XX (Strassb. 1907), p. 172—182.

Litauische etymologien.

Von **Jarl Charpentier**, Uppsala.

1. kúnas 'leib'.

Kúnas bedeutet 'leib, fleisch', bes. kirchlich in gegensatz zum geist, z. b. *dvasė norìnga, bet kúnas silpnas* 'der geist ist willig, aber das fleisch ist schwach' Math. 26, 41; auch *Dė̃vo kúnas* 'der leib des Herrn' = 'das heilige brot (im abendmal)'. Dazu gehört auch *kuna* 'aas' Qu., was sonst *maità* heisst[1]. Weiter finden sich ableitungen, z. b. *kúningas* 'beleibt', *kúniszkas* 'leiblich, fleischlich', *kúnotas* 'fleischig'; ein verbum *kúnyju* findet sich in *į̇si-kúnyju, -kúnyti* 'fleisch werden' von Christi menschwerdung; davon das subst. *įsikunyjimas* 'menschwerden'.

Das wort ist, soviel ich weiss, etymologisch noch nicht gedeutet; ich möchte hier einen vorschlag machen, der sich der bedeutung wegen sehr wohl verteidigen lässt. Es dürfte bekannt sein, obwohl noch nicht genügend hervorgehoben, dass wörter, die 'leib, fleisch' bedeuten, nicht selten diese bedeutung aus einer anderen 'einhüllung, bedeckung' usw. entwickelt haben. So führe ich z. b. ai. *çárīra-* 'leib, fleisch' usw. auf **k̂el-* 'bedecken' zurück, was ich an anderem orte weiter begründen werde. Auch andere beispiele gibt es, obwohl ich sie hier nicht heranziehen kann. Rein theoretisch ist die sache auch ganz klar: der leib, das fleisch bildet die hülle, die bedeckung des knochengerüstes, der festen bestandteile des körpers. Somit halte ich auch in *kúnas* diese bedeutung für die ursprünglichere und führe das wort auf die in den meisten idg. sprachen verbreitete wur-

[1] Es findet sich auch ein wort *kutas* 'fleisch', das Leskien Bild. 190 aus WBch. = 1 Mos. 6, 3 belegt. Das wort lässt sich ja gut als *t*-ableitung der wurzel **skeu̯ā-* (vgl. unten) erklären.

zel *(s)keu̯-, *(s)ku- 'bedecken' usw. zurück. Wir finden hier suffixe mit *n* in mehreren bildungen verschiedener sprachen: ai. *skunáti*, *skunóti* 'bedecken' : gr. *ἐπι-σκύνιον* 'haut oberhalb der augenbrauen' : aisl. *skaunn* 'schild', nhd. *scheune*, die freilich nicht die bedeutung 'leib, fleisch' aufweisen (jedoch bedeutet ja *ἐπισκύνιον* und *skaunn* 'haut'), was indessen nicht bedenken erregen dürfte, da die gemeinsame bedeutung 'bedecken, hüllen' ist. Ich finde somit nichts was hindern könnte, *kánas* zu dieser wurzel zu stellen.

Auch stelle ich hierher das nicht genügend erklärte lt. *squāma* 'schuppe'. Teils hat man das wort aus **squābhsma-* erklärt und als mit ahd. *scuoppa* 'schuppe' verwandt betrachtet, was wenig gut begründet scheint (s. Walde Lat. et. wb. 592), teils zu gr. *φατιάγης* 'schuppentier' gezogen (Bersu Gutt. 144), was nach L. Meyer Handb. III, 361 kaum ein echt griechisches wort ist. Einfacher scheint es mir, das wort direkt aus der wurzel **skeu̯ā-* 'bedecken' (Hirt Abl. 106) abzuleiten, also darin eine bildung mit dem suffix *-mo-* zu sehen. Dieses suffix findet man sonst zu dieser wurzel gefügt z. b. in aisl. *skáme* 'dunkel', lit. *skumstu* 'werde dunkel', was auch meine meinung zu stützen scheint.

2. veislė́ 'brut' usw.

Veislė̃ bedeutet 'brut' (vgl. lett. *waisla* dss.) und gehört zu einer ziemlich grossen wortsippe, die bei Leskien Abl. 289 behandelt worden ist. Hierher gehört u. a.: *veislùs, vislùs* 'fruchtbar', *veislìnis* 'zur zucht bestimmt', *veislìngas* 'fruchtbar' von tieren[1], *veisiù veísti* 'fortpflanzen', *vaisù* 'fruchtbarkeit', *vaisùs* 'fruchtbar', *vaísius* 'frucht' usw. Im lettischen findet man ausser dem oben genannten *waisla* 'brut' auch *wëschůs*, *wëstës* 'sich mehren, gedeihen'.

Veislė̃ ist von Bezzenberger BB. 27, 163 — dem Prellwitz Et. wb.$_2$ 196 folgt — mit gr. *ἴλη* 'schaar', *ἰλαδόν* 'schaarenweise' in zusammenhang gebracht worden, das zufolge der glosse *βειλαρμοσταῖς· βειλάρχας. Ταραντῖνοι* Hes. mit *ϝ* anlauten muss[2]. Die gemeinsame bedeutung dürfte somit 'menge, haufe' sein, was ganz gut zu passen scheint, wesshalb ich keinen widerspruch gegen

[1] Von pflanzen sagt man *vaisingas*, Kurschat LDW. 494.

[2] Über Bezzenbergers (freilich etwas unsichere) heranziehung von lt. *vīlis* 'wohlfeil, schlecht' s. Walde Et. wb. 673.

die gleichung erheben kann. Nur möchte ich im folgenden weitere verwante heranzuziehen suchen.

Die grundbedeutung der litauischen sippe giebt sich ja deutlich als etwa 'sich mehren, sich fortpflanzen, gedeihen, in menge vorhanden sein' zu erkennen, woraus sich dann bedeutungen wie 'brut, haufe, schaar' entwickelt haben. Jetzt fragt sich nur, welche dieser bedeutungen — 'gedeihen' oder 'sich fortpflanzen' — die ältere ist? Ich glaube, die grundbedeutung könnte etwa sein 'gedeihen, kräftig, stark sein'. Somit gehe ich von einer wurzel **u̯eis-*, **u̯i-s-* mit dem eben genannten sinn aus. Dann finden sich aber beziehungen zu der sippe von lt *vīs* 'kraft, stärke, gewalt', pl. *vīres*, wozu man wohl mit recht gr. *ἴς*, pl. *ἶνες* 'sehne, kraft', *ἶφι* 'mit kraft', *ἴφιος* 'kräftig' sowie das ai. *váyas-* 'lebenskraft, jugendkraft' gestellt hat[1].

Eine sippe **u̯ei-*, **u̯i-* und erweitert **u̯ei-s-*, **u̯is-* 'kräftig sein, gedeihen, sich fortpflanzen' usw. darf somit nicht in zweifel gezogen werden. Ferner möchte ich die vermutung auszusprechen wagen, dass hierher auch das bisher nicht genügend erklärte lt. *virgo* 'jungfrau, mädchen' gehöre[2]. Ich erkläre das wort aus einem **u̯iz-g-ōn-*, dass ich folgendermassen fasse: es gab, wie lt. *vīs* und gr. *ἴς* zeigen, ein einfacher -*s*-stamm **u̯īs-* 'kraft, gewalt'. Dazu könnte auch eine kurzvokalische bildung **u̯i-s-* existieren, die vielleicht aus einer kasusform des vorigen ausgelöst war, und die auch die bedeutung 'brut, nachkomme' hatte. Diese bildung wurde jetzt mit *g*-suffix ausgebildet, ein formans das freilich spärlich, jedoch sicher in worten dieser bedeutung vorkommt. Ich weise besonders auf lit. *mergà* 'mädchen', das ich mit Wiedemann BB. 27, 206 ff. zu ai. *márya-* 'mann, junger mann' usw. ziehe und somit aus **mer-g-ā-* erkläre, und ab. *mąžь* : idg. **man-* also < **man-g-i-* hin. Dass *virgo* mit diesen beiden worten seiner bildung nach ganz analog ist, ist völlig klar.

---

[1] Hierher wohl auch ai. *vayā́* 'nachkomme, brut', z. b. RV. I, 165, 15, das wohl nicht zu *vayā́* 'zweig' gehört, wie ich in dieser zeitschr. 1906, 33 vermutet habe. Vgl. auch Uhlenbeck Ai. et. wb. 272.

[2] Über bisherige erklärungen s. Walde Et. wb. 676. Richtig im grossen und ganzen ist die verbindung mit *vir* 'mann', da dies wort sicher auch zur hier behandelten sippe gehört. Die stammbildung kann aber durch unmittelbare verbindung mit diesem worte nicht genügend erklärt werden.

3. kenklẽ, kìnka 'kniekehle'.

Kenklẽ bedeutet 'kniekehle' (lett. *zinksla* 'sehne in der kniebeuge') und gehört natürlich zunächst mit *kìnka* 'kniekehle bei tieren, der untere teil des kniegelenks', auch bei pferden 'hesse' zusammen[1]. Ausserlitauische verwandte sind, soviel ich gesehen habe, nicht nachgewiesen[2].

Wörter, die 'kniekehle' bedeuten, sind oft von einer ursprünglicheren bedeutung 'drehen, wenden, sich krümmen' ausgegangen. So gehört das lt. *poples* 'kniekehle' zu **pel-* 'drehen' (s. Walde Et. wb. 480), und weiter kann man auf das ahd. *knierado* 'kniekehle' verweisen. Somit glaube ich, dass auch *kenklẽ* ursprünglich etwas gedrehtes, 'gebogener gegenstand, krummes bein' bedeutet. Ich möchte das wort mit dem ai. *kaṅkāla-* m. n. 'gerippe' auch 'knochen' in *kaṅkāla-mālin-* oder *kaṅkāla-māla-bhārin-* 'mit einem knochenkranz geschmückt, einen knochenkranz tragend' zusammenstellen. Dieses wort hat man früher (Zupitza Gutt. 111) als 'dürres bein' od. ähnl. zu einer wurzel **kank-* 'dürr, gebrannt sein' gestellt, die u. a. in gr. *κάγκανος* 'trocken', *πολυκαγκής* 'sehr brennend' usw. vorliegt[3]. Obwohl sich dies mit hinweis auf gr. *σκελετός* (s. Prellwitz Et. wb$_2$. 415) verteidigen lässt, scheint es mir jedoch besser von der oben angegebenen bedeutung auszugehen, also etwa 'gebogener knochen' od. ähnl. vorauszusetzen. Davon ist kein grosser schritt zu 'gebogener gegenstand' im allgemeinen, was kein bedenken erregen dürfte, weil 'knochen' hier nur eine spezialisierung ist, da ich von einer wurzel mit der allgemeinen bedeutung 'beugen, krümmen' ausging. Somit ziehe ich hierher auch das ai. *kaṅkaṇa-* m. n. 'reif, ringförmiger schmuck, armband, ringförmige waffe'. Wegen des daneben stehenden *kaṅkaṇī* 'schmuck mit glocken' hat man das wort zu **kan-* 'singen' in lt. *cano* 'singe', gr. *ἠϊκανός* 'hahn', germ. **hanan* 'hahn' usw. gezogen (litt. bei Zupitza Gutt. 109); jedoch

[1] Leskien Bild. d. nom. 463, vgl. Abl. 331, wo die wörter m. e. fehlerhaft mit *pakinkà* 'anspann', *kinkýti* 'anspannen' verbunden werden.

[2] Nachträglich erinnere ich mich, dass die wörter ja schon längst mit dem germ. **hanhila-* 'ferse' in aisl. *hæll*, ags. *héla* usw., **hanha* in aisl. *há-* 'ferse' (in zusammensetz.) zusammengestellt worden sind, vgl. Tamm Et. ordb. 355, Falk-Torp. Et. ordb. I, 318. Mit dieser kombination lässt sich ja die oben vorgeschlagene wohl vereinen.

[3] S. weiter Bezzenberger BB. 4, 357, Schulze KZ. 29, 269, Zupitza aao. und Prellwitz Et. wb.$_2$ 202.

hat man darüber zweifel geäussert (zuletzt Walde Et. wb. 91 f.), und diese scheinen mir ganz berechtigt. Dass *kaṅkaṇī* in irgend einer weise hierher gehören könne, soll nicht geleugnet werden, dass aber *kaṅkaṇa-* 'ringförmiger, gebogener schmuck od. waffe' zu einer wurzel 'singen' gehören sollte, muss ich stark bezweifeln[1].

Ob man weitere verbindungen finden kann, lässt sich nicht abmachen. Es läge freilich nahe in **kenk-*, **konk-* eine nasalierte form der sippe von *kákṣā-* zu erblicken; diese hat aber *k̑* im wurzelauslaut, weshalb dies nicht als gesichert gelten darf[2].

4. luĩnas, liuĩnas 'hornlos'.

Luĩnas, *liuĩnas* 'hornlos' von ziegen, schafböcken (samog.), *luiñỹs*, f. *-ẽ* 'bock, stier, schaf, kuh, ziege ohne hörner' wechselt mit *launỹs*, f. *-ẽ* 'wer keine hörner hat' bes. von böcken[3]. Der wechsel von *au* und *ui*, *iui* ist wohl auch in anderen litauischen worten belegt ebensowie der wechsel von *ai* : *ui*[4], z. b. *raíszas* neben *rùiszas* 'lahm' usw. Jedoch ist der grund dieses verhältnisses nicht aufgeklärt.

Eine etymologie des wortes ist mir nicht bekannt. Ich möchte das wort zunächst mit air. *lún* oder *lun* 'hammel, schöps' verbinden, ein wort das ursprünglich 'verschnitten, abgeschnitten' bedeutet und eigentlich mit dem ai. *lūna-* 'geschnitten, abgeschnitten' identisch ist (s. Fick wb.$_4$ II, 258). Diese wörter gehören weiter zu ai. *lunā́ti*, *lunóti* 'schneidet, schneidet ab', *lūni-* 'schneiden, abschneiden', gr. *λύω* 'löse', lt. *luo* usw[5]. Ich vermute, dass somit *luĩnas* die ursprüngliche bedeutung 'abgeschnitten, verstümmelt' habe, was sehr wohl angehen dürfte. Ein unmittelbarer bedeutungszusammenhang mit air. *lún*, *lun* darf dagegen nicht an-

[1] Eher trifft Curtius Grundz. 141 das rechte, wenn er *kaṅkaṇa-* zu lt. *cin gozieht*. Dagegen habe ich kaum etwas wichtigeres einzuwenden.

[2] Dieselbe vermutung bei Zupitza Gutt. 115, Tamm Et. ordb. 355.

[3] Andere ausdrücke für 'hornlos' sind z. b. *glùmas* (*glumis* 'hornloses rind, schaf'), wozu pr. *glumbe* 'kuh', ein etymologisch unerklärtes wort, und *szmùlis* 'rind ohne hörner' (worüber Lidén KZ 40, 257 ff.; vgl. zum artikel Lidéns jetzt auch W. Schulze KZ. 40, 566).

[4] S. Smith De locis I, 76, Schleich. Gramm. 60, Wiedemann Handb. s. 32 anm.

[5] S. die zusammenstellungen bei Uhlenbeck Ai. et. wb. 262 u. 263, Prellwitz Et. wb.$_2$ 275 f. — mit abweichender auffassung, die sich vielleicht verteidigen lässt — und Walde Et. wb. 351.

genommen werden, denn hier ist 'verstümmelt' > 'kastriert' geworden. Die bildung der beiden wörter ist allerdings so gut wie identisch.

5. plautas, plautaĩ.

Plautas bedeutet 'steg am bienenstock', *plautaĩ* dagegen ist 'die bänke an der wand der *pirtìs*, querhölzer auf der schwitzbank, querhölzer od. stufen der darre' (belege bei Leskien Bild. d. nom. 535). Dazu gehört auche *plaustas* 'floss, fähre' (belege ebend.)[1]. Leskien aao. vermutet auch, dass lett. *plaukts* 'sims, wandbrett' mit eingeschobenem *k* eigentlich = *plautas* wäre.

Soviel ich sehe, sind die wörter etymologisch unerklärt. Ich möchte darum den vorschlag machen, sie mit dem gleichfalls unerklärten lt. *pluteus*, *pluteum* 'schirmdach bei belagerungen, wandbrett beim speisesofa, lehne an einer bank, zwischenwand bei gebäuden' zu vereinen. Die bedeutungen stimmen sehr wohl zusammen: *plautas* ist ein einzelnes 'brett', *plautaĩ* der plur. und *pluteus*, wohl ein koll., ist 'bretter, brettergerüst'. Das lateinische wort hat Wharton Et. lat s. v. minder glüchlich mit *pluo* 'regne' vereinigt, was eine allzu blasse bedeutung giebt und von Walde Et. wb. 477 mit recht zurückgewiesen worden ist. Aber auch die vermutung Waldes 500 eines möglichen zusammenhanges mit *pulpitum* 'brettergerüst' darf wegen allzu grosser formellen schwierigkeiten kaum beachtet werden. Von *pulpitum* werde ich eine andere erklärung zu begründen suchen.

Nichts hindert also, *plautas* und *pluteus* als ziemlich sicher verwante worte zu betrachten.

6. bů́žė, bóžė 'keule'.

bů́žė, *bóžė* bedeutet 'keule, klöppel am dreschflegel'; gleichbedeutend ist das lett. *bůſe, bauſe*. Die weitere verwantschaft innerhalb des baltischen ist nicht klar; wahrscheinlich besteht keine solche mit den von Leskien Abl. 372 herangezogenen worten: dies nicht nur wegen der zum teil stark abweichenden bedeutung, sondern auch wegen des vokalismus.

[1] Leskien Abl. 304 verbindet *plaustas* mit der sippe von *plaúti* 'spülen', *plujoti* 'schwimmen' usw., was für dieses wort möglich wäre. Ebensogut kan es aber 'brettergerüst' u. ähnl. sein.

Bekanntlich ist das lit. *ů* z. t. ein regelrechter vertreter des idg. *ō*, was wohl jetzt allgemein anerkannt ist; aber dass es auch in gewissen fällen ein idg. *ōu̯*, *āu̯* repräsentiert, darf nicht geleugnet werden, und dies könnte gerade hier der fall sein. Ich setze ein ursprachliches **bōu̯ĝi̯ā* .od. ähnl. an und vergleiche damit das gleichbedeutende germ. **puka-*, das wahrscheinlich als grundform der folgenden nordischen worte anzusetzen ist: nschw. *påk* 'grober stab' dss. (dial.) *pykel* 'kleiner *påk*', norw. *paak* 'kleiner, dünner stab', adän. *pog* 'stab', ndän. dial. *pog*, *paag* 'keule, grober stab'. Weiteres über diese wörter und ihre verwantschaft findet man bei Falk-Torp Et. ordb. II, 45.

7. szupù szupti 'verfaulen'.

szupù, *szupti* bedeutet nach Kurschat LDW. 441 'verfaulen' (von holz); davon ist belegt das pt. prt. a. *suszùpęs*, f. *-usi* 'faul, verfault'. Nach Leskien Abl. 418 scheinen keine ablautenden formen zu existieren; eine erklärung des wortes ist mir nicht bekannt.

Worte, die im allgemeinen 'verfault' usw. bezeichnen, können natürlich oft mit namen von körperlichen verfaulungen, geschwüren u. ähnl. in verbindung stehen[1]. Somit möchte ich *szupù* aus idg. **k̑uph-* erklären und mit dem, soweit ich sehen kann, unerklärten ai. *çōpha-* m. 'geschwulst, geschwür, beule', *çōphita-* adj. 'mit geschwüren behaftet', *çōphin-* adj. dss. verbinden. Das wort ist freilich nicht in den ältesten texten belegt, jedoch darf wohl dieses nicht hindern. Uhlenbeck Ai. et. wb. 317 denkt an eine verbindung mit ai. *çṓtha* m-. 'anschwellung, aufgedunsenheit', das zu *çváyati* gehört. Jedoch bleibt dann das suffix unerklärt, weshalb mir die hier vorgetragene erklärung besser erscheint. Ob sich in anderen sprachen verwante worte finden lassen, habe ich noch nicht untersucht.

8. szùkė 'scherbe, scharte'.

szùkė bedeutet 'die scharte, die aus einem gefäss, messer, aus den zähnen etc. gebrochene lücke, eine scherbe, ein stück von

[1] Vgl. z. b. einerseits lit. *piauliaĩ* 'verfaultes holz', andrerseits lit. *pùliai* 'eiter', arm. *hu* dss., lt. *pus* dss. usw.

zerbrochenem geschirr, teller, glas etc.'; dazu gehören die ableitungen *szukė̃tas* 'schartig', *szukìnis* 'brüchig, schartig', *szukȳ̃s* 'wer zahnlücken hat' usw. und weiter *szùkos* f. pl. 'kamm', wozu *szukū́ti* 'kämmen'. Ein verwantes wort ist möglicherweise *száuksztas* 'löffel' (= 'scherbe', Leskien Abl. 318), und sicher gehört hierher das lett. *schukstu*, *schuku*, *schukt* 'schartig werden' (wäre ein lit. *sziuk-*)[1].

Mit diesen wörtern möchte ich unter der gemeinsamen bedeutung 'scharfer, spitziger gegenstand' usw. folgende altindischen worte in zusammenhang bringen: ai. *çū́ka-* m. n. 'granne des getreides, stachel eines insectes, ein best. im wasser lebendes giftiges insect, mucuna pruritus' usw., av. *sūkā-* f. 'nadel' yt. 14, 33, mp. *sūčan* dss., np. *sōzan*, kurd. *ṡūžin*, np. *sōk* 'ähre, granne', welche wörter sämmtlich ein vorarisches **kūk-* voraussetzen[2]. Zuerst hat eine etymologische anknüpfung dieser worte aufgestellt Lidén Arm. st. 79, die sich jedoch auf die wurzelverwantschaft beschränkt. Er vergleicht nämlich ai. *çūla-*, *çūlā-* 'spiess, wurfspiess, bratspiess, ein spitzer pfahl, auf den verbrecher gespitzt werden, steckender schmerz' usw., womit er zunächst arm. *slakh*, g. pl. *-ac* 'spiess, lanze, dolch, pfeil' verbindet. Richtig mag auch seine heranziehung von lt. *cuneus* 'keil, pflock' sein, denn der von Wiedemann BB. 27, 198 f., Walde Et. wb. 158 vertretenen etymologie wird man wohl schwerlich beistimmen können. Dagegen ist die heranziehung von lt. *culex* 'mücke, steckfliege', air. *cuil* 'culex' kaum so überzeugend, wie es auf den ersten blick scheinen könnte; es lässt sich eher eine andere auffassung befürworten.

Dem sei nun jedoch im einzelnen wie es will. Sicher scheint mir, dass wir eine wurzel **k̑ū̆-* 'scharf, spitzig sein' mit in verschiedenen sprachen vertretenen ungleichen suffixen — **-lo-*, **-ko-* und **-no-* — mit Lidén ansetzen dürfen, und ich sehe kein hinderniss dagegen, die in der bedeutung nahestehenden, oben angeführten litauischen wörter dieser wurzel heranzureihen.

[1] Dagegen gehören wohl die von Leskien aao. herangezogenen lit. *sziùkszmės* 'feine späne, geröll', *sziuksti dů́na* 'brot von ungereinigtem getreide' der bedeutung wegen kaum hierher. Ob das letzte möglicherweise 'brot von ähren mit grannen' bedeuten könnte?

[2] Wegen das ai *sūcí-* 'nadel' RV. usw. s. Horn Neupers. et. 167, Hübschmann Pers. stud. 77, Wackernagel Ai. gr. I, 226 β.

9. subóti, sūbů̊ti 'schaukeln'.

sūbóju sūbóti oder *sūbů̊ti* bedeutet nach Kurschat LDW. 410 'sich mit dem oberteil des körpers wiegen, schaukeln', z. b. *kaĩp nendrùżė sūbósi* 'du wirst hin u. her schwanken wie ein rohr' (daina) oder : *ar néndrės, vẽjo subójamos* '[was seid ihr ausgegangen zu sehen?] ob wohl rohre, die im winde schaukeln?' Luc. VII 24. *sūbů̊klė* bedeutet 'schaukel', was jedoch öfters *sūpỹklė, sūpỹnė* heisst. Weiter gehört hierher *saubiù saũpti* 'spielend toben, rasen' von wilden kindern, *saubìkas* 'wer spielend rast, herumtobt', *saubyklà* 'ein poltergeist, der viel herumtobt', und *saublỹs* 'herumtober' sowie lett. *schaubīt* 'zum wackeln bringen' (Leskien Abl. 310)[1]. Die wörter entbehren, soviel ich gesehen habe, jeder etymologischen erklärung.

Es ist wohl ganz natürlich, dass wörter, die eine solche bedeutung wie das hier behandelte — etwa 'wild umherlaufen, toben, schaukeln' usw. — zeigen, leicht in die bedeutung 'brunstig sein, von liebe toben' usw. übergehen können. Man möchte nur an die spezialisierte bedeutung des nschw. *lek*, nhd. *laich* denken[2]. Somit möchte ich *sūbů̊ti sūbóti* mit dem etymologisch kaum genug erklärten lt. *subo, -āre* u. *-ĕre* 'in der brunst sein (von weiblichen tieren)' verbinden. Das wort wird gewöhnlich (seit Vaniček Wb. 306) mit dem etwas dunklen gr. *σύβαξ* 'brunstig, geil' (Hes.) verbunden; jedoch sind die lautlichen verhältnisse dieses wortes sowie die möglichen einflüsse anderer wörter (bes. *σῦς*) nicht genügend diskutiert worden, weshalb es schwierig sein dürfte sich mit einiger bestimmtheit über die zugehörigkeit zu *subo* zu äussern. Beachtenswerter scheint mir der gedanke Waldes Et. wb. 606, dass *subo* möglicherweise zu ai. *kṣúbhyati, kṣṓbhatē, kṣubhnā́ti* 'zittert, schwankt' usw. gehören könnte. Dies kann sogar richtig sein und wird, falls es so ist, meine kombination nicht stören; denn ein anlautendes *s* im litauischen kann wohl unter

[1] Dagegen ist wohl *subinė̃* 'hintere', das Leskien aao. hierher zieht, nicht verwant.

[2] Vielleicht möchte man auch das lit. *ner̃szti, nerszė̃ti* 'laichen' *nar̃szas* 'laich', *ísznarszos* 'rogen, fischbrut', *narszlaì* 'laich', lett. *narstīt* 'laichen' < **nert-s-* usw. so erklären und mit ai. *nŕ̥tyati* 'tanzt', *nártaka-* 'tänzer', *narma* 'scherz, spass' usw. vereinen. Tatsächlich bedeutet ai. *narmaṭha-* auch 'beischlaf'.

gewissen umständen einem altindischen *kṣ-* gleich sein[1], ebenso wie lat. *s-* ziemlich sicher mit dem ai. *kṣ* identisch ist.

10. pẽtma 'marke, zeichen'.

pẽtma f., auch *pėtmas* m., bedeutet 'marke, zeichen'; bei Szyrwid findet sich auch ein gleichbedeutendes *petnas*. Weiter scheint hierher zu gehören auch *pėtvà* 'ein feuermal, ein fleck am körper' als erkennungszeichen eines menschen. Mir ist keine etymologie bekannt.

Ich möchte die wörter mit dem unerklärten lt. *petīgo* 'räude', *petīmen* 'ein geschwür auf der schulter der last- und zugtiere oder unter dem vorderbug der schweine' in zusammenhang bringen. Diese wörter sucht Vaniček Wb. 151 und ein wenig abweichend von ihm Stolz Hist. gr. I, 500 mit *petere* zu verbinden, was wohl kaum jemand überzeugen dürfte. Nicht viel besser ist der vorschlag Waldes Et. wb. 464 f. das wort zusammen mit gr. *πέτρα* 'fels', *πέτρος* 'stein' unter einer wurzel **pet-* 'rauh sein' zu vereinen. Denn das griechische wort wird wohl niemand dieser verbindung wegen von lt. *triquetrus* 'dreieckig' und aisl. *hrefra* 'femina gigas', womit es Fick BB. 3, 166 und besonders Johansson Beitr. 1 ff. kombinieren, trennen wollen. Meine kombination von *pẽtma* und *petīgo*, *petīmen* halte ich auch semasiologisch für besser begründet.

Was die stammbildung betrifft, ist es wohl möglich, dass das lat. *petīmen* und die lit. *-m*-bildungen einander nahe stehen. Denn da die *-men*-deklination im litauischen in so ausserordentlich spärlichen resten vorliegt, ist est ja denkbar, dass ein teil der ursprünglichen neutra auf *-men-* in mask. und fem. *-mo*-bildungen übergegangen sind. Eine genauere durchmusterung derartiger bildungen, die ich jedoch nicht hier vornehmen kann, wird sicher ein solches resultat geben.

11. balė́sas 'hamster'.

Nach Kurschat LDW. 36 braucht man bei Tilsit ein wort *balė́sas* 'hamster'; nirgends in der mir zugänglichen litteratur habe ich deutungen des wortes finden können.

[1] S. über diese lautverbindungen zuletzt verf. KZ. 40, 429 fussn.

Es scheint vielleicht etwas kühn, bei einem solchen vereinzelten, halb rätselhaften worte zu versuchen, eine etymologie zu begründen. Doch scheinen mir so viele umstände für meine auffassung zu sprechen, dass ich nicht zögere sie vorzutragen. *balẽsas* ist deutlich die weiterbildung eines *-es*-stammes und gehört zu den im litauischen spärlichen bildungen, die langen vokal im *-s*-suffixe zeigen. Solche sind bei Leskien Bild. 594 f. nachzuschlagen[1]. Woher können aber diese wörter ihr *ė* haben? Entweder müssen sie wohl weitergebildete neutra pluralia von *-es*-stämmen, also solche auf *-ēs-* sein, wie dies vielleicht bei *degė́sas* 'feuerbrand' der fall ist, wenn dies wort ein ursprungliches **degh-es-* 'brand' voraussetzt. Wieder andere wörter haben ihr *ė* von verwanten *ė*-verben erhalten, z. b, *pelẽsei* 'schimmel' zu *pelė́ti* 'schimmeln', lett. *ezēsis* 'egge' zu *ezēt* 'eggen'. Aber *balẽsas* kann aus keinem dieser gründe so erklärt werden. Dann bleibt nichts anderes übrig als in *balẽsas* ein älteres **balė́s*, nom. sg. eines mask. *-es*-stammes zu sehen, und somit scheint es mir ganz klar, dass das wort in unmittelbaren zusammenhang mit dem lt. *fēlēs* 'katze, marder, iltis' zu bringen ist. Der abweichende vokalismus des litauischen bildet kein hindernis, denn die gesetze der übergänge von *e* > *a* innerhalb dieser sprache sind noch in manchen punkten unklar, und somit ist es wohl möglich, dass *balẽsas* eine dialektische form für **belẽsas* ist[2].

Lt. *fēlēs* ist wohl am besten mit cymr. *bele* 'marder' zusammenzuhalten (Johansson KZ. 30, 351), wozu nach Schrader IF. 17, 29 auch ahd. *bilih* 'bilch' gehört. Dass das kelt. wort nichts mit dem gr. γαλῆ 'wiesel' zu schaffen hat, wie es Schrader Reallex. 954 will, scheint ziemlich klar, teils auf grund der erklärung des cymr. *bele* durch Johansson, teils wegen der etymologie des griech. wortes, die Osthoff Et. par. I, 184 gegeben hat (vgl. auch Prellwitz Et. wb.$_2$ 89 m. litt.). Falls die obige kombination richtig ist, was mir ziemlich wahrscheinlich vorkommt, ist also der dem italo-keltischen und germanischen gemeinsame name des 'marders' usw. auch im baltischen vorhanden.

[1] Vgl. auch Brugmann Grdr. II: 1, 545. Dass die *-s*-suffixe besonders oft in tiernamenbildungen gebräuchlich sind, erläutert Brugmann ebenda s. 546 f.

[2] Oder es könnte ursprachl. **bhəl-ē̆s-* sein.

12. grùmtis 'ringen'.

grumiũs, grùmtis vb. refl. bedeutet 'ringen' mit jemandem um ihn niederzuwerfen, z. b. (nach Kurschat LDW. 138) *jũdu susigrùme* 'sie beide gerieten in ein ringen' usw. Dazu gehören (mit *ū* nach Leskien Abl. 316) *grúmimas* subst. 'ringen' und *grūmìkas* 'ringkämpfer'. Ich kenne keine bisherige erklärung dieser worte.

Der begriff 'ringen' kann sich ja sehr wohl aus einem älteren 's. umarmen, s. umfassen' od. ähnl. entwickelt haben. Somit möchte ich lit. *grum-* < **gr̥m-* erklären, was ja lautlich sehr wohl angeht[1], und stelle das wort zu **grem-* 'fassen, umfassen, greifen, zusammennehmen', eine wurzel unter der Lidén Stud. z. ai. u. vgl. sprachgesch. 15 f. lt. *gremium* 'schoss, armvoll'; aschw. *krama* 'mit der hand drücken, hart umfassen', aisl. *kremia* 'drucken, pressen', *krǫm* 'zehrende krankheit', *krumma, krymma* 'hand', ags. *crammian* 'vollstopfen', ahd. *krimman* 'drücken, kneifen, mit den klauen kratzen', ab. *gramota* 'haufen', *gromada* 'grosser haufe, bauerngemeinde' und noch andere worte vereinigt. In dem aisl. *krumma, krymma* 'hand' finden wir dieselbe vokalstufe vertreten, die ich für das litauische wort ansetze.

13. gilùs 'tief' usw.

gilùs 'tief' (z. b. *gilùs ẽżers* 'ein tiefer teich') gehört zu einer sippe, die bei Leskien Abl. 325 behandelt ist. Dahin gehören u a. *gilmẽ* 'tiefe', żem. nach Schleicher, was sonst *gelmẽ* heisst. lett. *dſelwe* 'strudel' und *gylè* 'tiefe' = lett. *dſīle* 'abgrund'. Die sippe zeigt somit dieselben ablautsstufen wie z. b. *pa-dribà* 'augentriefen', *drýboti* 'dick herabhangen', *drebiù* 'mit dickflüssigem werfen', *gilti* 'anfangen zu stechen', *gylà* 'heftiger schmerz', *gélti* 'stechen', *gimti* 'geboren werden', *gýmis* 'geburt', *gema* 'frühgeburt' oder *girà* 'trunk', lett. *dſīras* 'gelage', *gérti* 'trinken' usw.

Prellwitz Et. wb.$_2$ 181 zieht die wörter mit fragezeichen zu gr. *θέλυμνον* 'grundlage', *προθέλυμνος* 'von grund aus', was freilich lautlich möglich, mir jedoch kaum glaublich scheint. Ich möchte eher andere verwante suchen, indem ich die wörter mit ai. *jala-*

[1] Die formen mit *ū* können spätere analogische bildungen sein.

n. 'wasser, nass' verbinde. Die bedeutung des litauischen wortes wäre somit ursprünglich 'tief (von wasser), tiefes wasser' u. ähnl. Das indische wort hat man früher mit lt. *gelu* 'kälte, frost', *gelidus* 'eiskalt' verbunden, was aber sicher unrichtig ist, denn *gelu* gehört zu lit. *gélti* 'stechen' usw. (s. Walde Et. wb. 261), dessen bedeutung sich nicht mit der von *jala-* vereinigen lässt. Dagegen dürfte es wohl möglich sein, dass *jala-* mit ai. *sa-gara-* m. 'meer' verwant ist (vgl. Uhlenbeck Ai. et. wb. 324)[1]; jedoch ist *sāgara-* noch nicht ganz klar.

[1] Mit *galati* 'träufelt' haben die wörter wohl nichts zu tun.

Nouveaux documents sur l'histoire de la Russie en 1612—1613.

Publiés par **Helge Almquist.**

Malgré l'abondance des ouvrages relatifs au »Temps des troubles», il n'est que trop évident pour quiconque étudie cette époque que les sources en sont, à plus d'un égard, insuffisantes et de nature à éveiller les soupçons de la critique. Voilà pourquoi les documents nouveaux que nous avons tirés des archives de Stockholm et de Dorpat ne paraîtront pas dénués d'intérêt ni d'importance. Nous les reproduisons ici en respectant l'orthographe; nous nous permettrons seulement de modifier la ponctuation et l'emploi des majuscules. Pour rendre service à ceux qui ont peine à comprendre la langue suédoise, nous allons indiquer ici même ce que nos sources fournissent de plus intéressant sur le fait dominant de cette époque, c'est à dire l'élection du tsar Michel en 1613.

On n'a été, jusqu'à présent, renseigné là-dessus que par deux sources peu dignes de foi, savoir un manifeste officiel et une chronique sémi-officielle où les promoteurs du nouveau régime racontent les événements d'une façon plus ou moins intéressée. Que le manifeste de l'élection[1] ait un tel caractère, c'est ce qui saute aux yeux, et, suivant l'exemple de M. Bauer[2], l'historien le plus récent de cette époque vient de déclarer nettement que »ce document n'a, à proprement parler, aucune valeur historique».[3] Après l'analyse admirable de M. Platonov,

---

[1] Daté de mai 1613. On vient d'en publier une nouvelle édition dans les Чтенія въ имп. общ. ист. и древн. 1906, III.

[2] Die Wahl Michail Feodorowitsch Romanovs, Hist. Zeitschrift 1886.

[3] Waliszewski, La crise révolutionnaire (Paris 1906), p. 435; comp. p. 644.

on ne saurait douter que la chronique en question[1] ne soit également suspecte : conservée en plusieurs rédactions différentes, elle semble avoir été fabriquée sous les yeux du patriarche (en 1630 environ), ce qui explique aussi sa tendance exclusivement nationale et religieuse. Ce fut l'historien officiel du nouveau régime. On n'y recourra que faute de sources meilleures pour savoir la vérité sur les événements de 1613. Alors, où la trouver?

Le gouvernement connaissait à merveille l'art de faire disparaître les documents qui auraient pu éclaircir mal à propos l'histoire intime de cette époque. Il n'y a qu' une seule source russe qui en ait gardé des traces évidentes: c'est un court récit annexé à la 2:me chronique de Pskov et qui attire depuis longtemps l'attention des historiens. Le chroniqueur, après avoir fait mention des deux grandes ambassades envoyées de Novgorod en Suède pour offrir la couronne à l'un des fils du roi, dit dans ce document que les magistrats voulaient de nouveau proclamer tsar un hérétique, mais que le peuple et l'armée, qui s'y opposaient, firent accepter la candidature de Michel[2]. Ce récit a trouvé un appui dans un document publié en 1901 par M. Hirschberg : c'est le témoignage authentique, datant de novembre 1612, d'Ivan Filosofov, fait prisonnier par les polonais et interrogé sur la situation de Moscou. Il y déclare que les boïars et l'aristocratie voudraient bien élire un prince étranger (on s'attend à lire le nom d'un prince suédois, mais Filosofov ne fait mention que de Ladislas — détail un peu suspect), et il ajoute que les boïars sont intimidés par les cosaques, qui ont déjà proposé la candidature de Michel[3]. Ces deux récits s'accordent parfaitement avec certaines allusions au rôle prépondérant des cosaques pendant cette époque, allusions qu'on a trouvées ailleurs, dans les témoignages de contemporains suédois et polonais[4]. En effet, que l'élection de Michel ait été l'oeuvre des cosaques, soutenus par le clergé, c'est ce que nos sources mettent également hors de doute. Mais qui fut donc le candidat du parti opposé, c'est-à-dire des boïars et des »hommes meilleurs»? En-

---

[1] Лѣтопись о многихъ мятежахъ (Москва 1788); Новыи Лѣтописецъ (Москва 1853). Voir l'étude de M. Platonov, Журн. Мин. Нар. Просв. 256 (Петерб. 1888), p. 133.

[2] Полн. собр. русск. лѣтоп. V. 63.

[3] Hirschberg, Polska a Moskwa (Lwów 1901), p. 363.

[4] Платоновъ, Очерки по исторіи смуты (Петерб. 1899), p. 560.

core sur ce point, les documents nous donnent des renseignements positifs. Mais pour bien les comprendre, il faut remonter un peu dans l'histoire de Moscou — et de Novgorod.

On sait que, dès le 23 juin 1611, les milices de Liapunov et de ses collègues, menacées à ce moment par le régiment de Sapieha et désireuses depuis longtemps d'obtenir contre les polonais le secours de Novgorod, bloqué par les suédois, s'étaient déclarées prêtes à élire tsar l'un des fils du roi Charles[1]. Peu après, les suédois ayant déjà pris Novgorod, cette ville suivit l'exemple des milices, en envoyant une ambassade en Suède pour offrir la couronne à un prince suédois. Cette affaire traînait en longueur, mais quand, plus tard, les milices de Liapunov s'étant depuis longtemps dissipées, une nouvelle milice se fut formée sous Požarskij pour délivrer le pays des polonais et lui donner un tsar, Novgorod ne manqua pas d'inviter cette milice à se conformer à l'exemple donné par Liapunov et suivi par Novgorod. En effet, après de longs pourparlers à Jaroslavl, la milice fit une déclaration dans ce sens, et je n'hésite pas, confirmé dans mon opinion par un document publié ici (I), à la reconnaître comme sincère et à dénoncer comme falsifiée, sur ce point comme sur bien d'autres, la tradition de la chronique officielle. Cependant, ne pouvant résoudre de façon définitive la question électorale, la milice songea à affranchir le pays. en chassant les hérétiques polonais. Elle y réussit; restait, pour achever la restauration, à lui donner le tsar désiré. Une lutte acharnée commença aussitôt entre les différents partis; elle devait durer longtemps. Voici, en peude mots, le tableau que nous en donnent les sources que nous publions aujourd'hui. Le parti national, dont les cosaques formaient la majeure partie, combattait l'idée d'un tsar étranger et pouvait alléguer, à l'appui de son opinion, la triste expérience du règne de Ladislas et l'hésitation suspecte du roi Charles, qui rappelait en cela les allures de Sigismond. Le *parti aristocratique*, où l'on voit au premier rang Požarskij, soutenait la *candidature étrangère*, ne voulant pas se séparer de Novgorod, et craignant la perspective d'avoir pour ennemis à la fois les suédois et les polonais. Les *candidats mis sérieusement en question furent Michel Romanov et le prince*

---

[1] Voir les remarques, Дополн. къ акт. историч. II. Прим. къ 3—5.

Charles-Philippe. Le parti cosaque, n'hésitant pas à avoir recours à la violence, finit par imposer sa volonté aux boïars récalcitrants.

Je sais que cet exposé de l'élection de 1613 n'est pas d'accord avec ce qu'on en raconte d'ordinaire. Voilà pourquoi il me faut citer un peu plus en détail ce qu'il y a de plus important dans nos sources. J'indiquerai par un chiffre dans quel document j'ai puisé les témoignages cités.

En août 1612, on salua à Novgorod une ambassade envoyée de Jaroslavl par les milices de Požarskij, et qui apportait de leur part l'assurance solennelle qu'on était prêt à élire tsar le prince Charles-Philippe, qu'on attendait seulement son arrivée à la frontière pour envoyer au-devant de lui une ambassade munie de pleins pouvoirs pour négocier les conditions plus en détail. Mais à ce message officiel, Požarskij et ses collègues boïars ont joint une lettre confidentielle pour De la Gardie, où on lui révèle qu'il faut faire venir le prince le plus tôt possible, avant l'hiver, attendu que, bien que les boïars soient d'accord sur son élection, les cosaques ne désirent pas une autorité qui mette un frein à leur licence (I). Voici donc en présence les deux partis opposés, qui vont lutter pendant plus de six mois et dont l'un a déjà nommé son candidat, tandis que l'autre va le trouver bientôt. Les milices quittèrent Jaroslavl pour aller délivrer Moscou; quand les polonais furent forcés de livrer enfin cette ville, ils se trouvaient réduits à un nombre de 14000. Les cosaques auraient voulu tout piller, mais les boïars les arrêtèrent; on mit à part ceux qui étaient cosaques dans toute la force du terme, 11,000 hommes environ, et l'on distribua entre eux les armes et l'argent, de sorte que chacun reçut 8 roubles. Les autres, foule désordonnée qui avait accompagné les cosaques, ne reçurent pas d'argent, mais on leur permit de s'établir à Moscou ou, à leur choix, dans une autre ville, avec deux ans d'exemption d'impôts. Cette affaire réglée, on convoqua une assemblée électorale. La plupart voulaient élire le prince suédois, parce qu'il semblait impossible de tenir tête aux polonais et aux suédois à la fois (II). On appela à Moscou, pour le 5 déc. 1612, dix représentants de chaque ville, »hommes raisonnables et mûrs», mais les autorités locales tardant à les désigner, il fallut les y engager encore une fois (III). Le 10 févr. 1613, on sut à

Novgorod que les cosaques auraient bien voulu élire tsar Michel Romanov, mais que les boïars s'y opposant avaient fait accepter leur opinion, savoir qu'il fallait élire un prince étranger, en premier lieu Charles-Philippe de Suède, s'il venait en Russie d'après le traité conclu avec Novgorod en 1611[1]. On préparait une ambassade en Suède, et, sur ses propres instances, le voïévode de Toržok, Mich. Vas. Bieloselskoï, en fut nommé membre (IV). Cette décision souleva un grand murmure parmi les cosaques, qui pénétrèrent dans le Kreml et accusèrent les boïars d'agir par intérêt, en espérant, sous un souverain venu de l'étranger, pouvoir garder pour eux l'autorité et le trésor. Les cosaques les sommèrent d'élire, à sa place, Michel Romanov, membre d'une famille recommandée déjà par le feu tsar Feodor Ivanovič. En vain, les boïars objectaient que le candidat proposé était trop jeune; les cosaques, obstinés et menaçants, ne quittèrent pas le château et finirent par imposer leur volonté aux boïars récalcitrants (VIII). Ce récit est confirmé par un autre, où l'on trouve nommés les chefs du parti boïar, hostile à Michel: c'étaient Dmitrij Požarskij, Dmitrij Trubeckoï, Ivan Kurakin[2], Feodor Mstislavskij et »le fils du knes Vasili Borisovič Čerkasskij»; tandis que, à la tête du parti de Michel, se trouvaient Ivan Romanov, Ivan Golicyn, Boris Lykov et Boris Saltykov. Entre tous, Požarskij fut le partisan zélé de la candidature étrangère, selon le principe déjà adopté: il fit ressortir qu'on n'avait qu'une mauvaise expérience des derniers tsars indigènes[3] et qu'avec le prince suédois on aurait un secours utile contre les polonais. Ces arguments ne prévalurent point, et,

---

[1] C'était là sans doute un arrêté en bonne forme de l'assemblée électorale. On peut comparer la décision de l'assemblée populaire, en juillet 1610, après la déposition du tsar Vasili: "никого изъ московскаго господарства на господарство не исбирати" (Платоновъ, Очерки, p. 451).

[2] Que Kurakin »ne fut pas satisfait de l'élection de Michel», M. Markevič l'a bien deviné: Избранье на царство Михаила Θедоровича Романова (ЖМНП. 277, p. 196).

[3] On trouve cet argument aussi ailleurs (IV), motivant la décision d'élire un étranger; d'ailleurs, parmi les grands seigneurs indigènes, aucun ne veut se soumettre à l'autre.

plus tard, le parti de Michel l'ayant emporté, Požarskij fut mis en surveillance (VII). Que l'élection de Michel ait été dûe aux cosaques et que le parti boïar y ait résisté, les sources le témoignent à chaque page (IV—VIII), et elles expliquent par là son hésitation, et celle de sa mère, à s'y soumettre (V, VII). En juin 1613 encore, les boïars «le respectent peu» (V), mais, quoique toujours en mauvaise intelligence avec les cosaques, ils hésitent pourtant à achever la rupture, de peur que ceux-ci n'aillent alors s'associer avec les polonais (VI). Le bruit court que Dmitri Trubeckoï et Feodor Šeremetiev, en intelligence avec Ivan Romanov, intriguent avec le roi de Pologne, mais que, leur cabale révélée, ils ont été déposés de leurs charges (V). Boris Saltykov devient le conseiller tout-puissant du nouveau tsar (VIII), mais les diaks, Vasiliev et Tretiakov, ont aussi beaucoup d'influence (VII).

Reste à faire remarquer que, sur un point important de l'histoire de cette élection, nos sources gardent un silence complet. C'est sur les engagements que, selon d'autres témoignages, Michel aurait pris envers ses électeurs. Pourtant il me semble qu'après les renseignements qu'ont fournis ces sources on doit être plus enclin que jamais à reconnaître l'existence d'engagements pareils. Autrement, on aura peine à s'expliquer la connexion des événements. Au début, la plupart des boïars, Požarskij en tête, étaient hostiles à la candidature de Michel, proposée par les cosaques et le clergé. Ils finirent par s'en accommoder: le prix fut la charte constitutionelle. Ce ne fut qu'après cet arrangement, tenu secret au peuple, que Michel osa donner son consentement à l'élection. Sa résistance n'avait donc pas été une comédie; il avait eu des raisons légitimes pour hésiter devant l'attitude des boïars. Mais, peu à peu, ont voit s'opérer un raccommodement entre les boïars et le tsar élu. En avril 1613, les boïars, Mstislavskij en tête, ont regagné leur influence, menacée par les cosaques, et négocient avec Michel[1]. Plus tard, Požarskij et Trubeckoï lui envoient une lettre qui annonce leur soumission et qui prouve leur crainte d'être tombés en disgrâce auprès du nouveau souverain[2]. Alors seulement, le raccommodement accompli, Michel vient à Moscou (le 2 mai 1613) et, deux mois plus tard, le couronnement solennel, auquel assistent Po-

[1] Соловьевъ, Исторія Россiи (Москва 1875) IX, p. 13.
[2] Ib. p. 16.

žarskij et Trubeckoï, représente aux yeux de tout le monde la nouvelle dynastie réconciliée avec ceux qui, après avoir sauvé la patrie, avaient hésité à reconnaître le jeune et faible tsar des cosaques.

Le rôle qu'avait joué Požarskij pendant l'assemblée électorale explique aussi un fait dont on n'a cessé jusqu'ici de s'étonner. Le libérateur de la patrie n'avait pas été nommé membre de l'ambassade qui s'était rendue à Kostroma afin d'offrir la couronne à Michel, et, ensuite, pendant le règne de celui-ci, il ne fut honoré que de distinctions médiocres et de charges de second ordre. Il en fut de même des autres héros de la délivrance. Un historien russe va jusqu' à dire que la persécution fut la récompense de presque tous ceux qui avaient joué un rôle dans la libération de la Russie[1]. On sait par exemple qu' Ivan Kurakin fut relégué en Sibérie. Le tsar Michel était-il donc un ingrat?[2] — Il avait seulement peine à oublier que Požarskij et Kurakin avaient tous deux figuré parmi les partisans de la candidature étrangère. Il me semble que sur ce point, comme sur d'autres qu'il faut omettre ici, nos sources contribuent pour une part considérable à l'éclaircissement du »Temps des troubles».

I.

La lettre de De la Gardie au roi Charles, dont nous reproduisons ici un extrait, se trouve, en copie contemporaine, dans une grande collection de ses rapports, gardée à la Bibliothèque de l'Université de Dorpat; on n'en a les pièces originales à Stockholm que depuis mars 1613. Ces rapports constituent une source précieuse pour l'histoire de Novgorod et de toute la Russie pendant le Temps des troubles; mais, après Widekindi, personne n'en a fait usage. Indirectement, par l'intermédiaire même de cet ancien historien suédois, Karamzin, Buturlin et Kostomarov y ont trouvé quelques informations sur les relations entre la Suède et la Russie à cette époque, sujet très important mais peu étudié jusqu' ici par les historiens russes, malgré le zèle admirable qu'ils ont mis à éclaircir leur »smoutnoïé vrémia».

[1] Voir Забѣлинъ, Мининъ и Пожарскiи (Москва 1901), p. 112, où Polevoï est cité.

[2] Waliszewski p. 443.

Till K. Mt. den 23 Augusti medh Robbert Popler.

— — — — — — — — — — — — — — —
— — — — — — Dhe bayorer, som denn 8 Julij härifrån till Knäs Dimetri Michailowitz Posarschou och dhe andre förnempste bayorer och ständer, som udi Jaroslafwe och näst omliggiande befästninger försambladhe äre, sändes, äre udi desse dagar samptt medh några aff dheris uttschickadhe bayorer medh godh och sådan bescheedh hytt tilbaker kompne, att dhe samptligenn willie sigh till Högb^te^ H. F. N^de^, E. M^tz^ elschelige käre herbrodher, Herttigh Carll Philipp, holle och högeligenn åstunda, att H. F. N^de^ udi höst och innan dess winteren på kommer må effter denn förtröstningh man dem der opå giordt haffwer hytt till gräntzenn ankomma, på dett att icke någon obeståndh och affall udi landett aff gemeene man genom H F. N^des^ fördrögielsse förorsakes måtte, effter dette landh länge uthann öffwerheett icke wara kann, då de strax willie deris fullmechttige ständebudh emoott H. F. N^de^ sändha och om alle nödtorfftige saker medh H. F. N. afftale lathe, hwilket dhe nu icke göra kunne, derföre att dhe förmode H. F. N^de^ med aller första hyt åth, efter såsom wy dem der medh genom wåre schrifwelser förtröstet haffwe; haffwe och begärett, att wy wele udi midler tydh i eenigheett medh dem leffwe, dett samme dhe och på deris sydhe uttlofwett haffwe. Och haffwer Knäs Dimetri Posarschou så wäll som några andre förnemme bayorer mig i synnerheett och tromhåll tilschrifwit, att de förnempste bayorer, som nu udi heele landett beholdne äre, haffwe sigh samptligen medh hwar andre föreenat och förbundett, att de ingen annan herre, utan Högb^te^ H. F. N. E. M^tz^ elschelige k. herbroder haffwa willie, szå framptt H. F. N^de^ i höst till Finlandh kommer, endogh een partt aff denn gemeene och oförståndige hopenn och synnerligenn de öffwergiffne och orolige cassacker åstunda ingenn wiss öffwerheett, utan sådan regentt ophäffua willie, under den de måge frydt rof och tilltastande så här effter såsom här till haffwa. — — —
— — — — — — — — — — — — — — —

II.

Bogdan Dubrovskij, auteur du récit reproduit ici, n'est guère connu qu'en sa qualité de messager envoyé de Novgorod à Moscou en nov. 1612 pour inviter les milices de Požarskij à élire, elles aussi, le prince suédois. Il quitta Moscou vers la mi-déc. 1612 et fut de retour à Novgorod le 18 janv. 1613, apportant la nouvelle importante d'une assemblée convoquée pour élire le tsar depuis longtemps désiré (voir III). De la Gardie envoya ces nouvelles à Stockholm avec son propre rapport du 24 janv. 1613. Le document se trouve à Stockholm, Archives du Royaume, *Muscovitica.*

La mission de Dubrovskij est mentionnée Новый Лѣтописецъ p. 160 (Лѣтопись о мят. 269), mais d'une façon absolument erronée: les moscovites auraient répondu qu' auparavant ils avaient bien prétexté le désir d'élire un étranger, mais que maintenant, ne craignant plus les suédois, il n'hésitaient pas à proclamer qu'ils abhorraient cette idée et qu'ils étaient prêts, les armes à la main, à chasser les envahisseurs de la Russie. Le récit authentique en parle autrement.

Bughdan Dubroffskis berättelse, som för fem weker sedhan ifrån Muschou draghen ähr och den 18 January till Nougårdh ankom.

Att de påler, som in på Muskou wore, haffwe waritt 4,500 starke uthi förstonne, men när de goffwe op slottett, hadhe de icke warit mehre än 1400 i lyffwett, ty een deel haffwe af siuchdom och hunger dödt, och een part haffwe bliffwett ihielslagne och i hungers nödh opättne, och haffwer han sielff seedt der på slottett mennisko kiött, som hade warit af pålackerne insaltatt, aff hwilke 1400 påler nu icke flere i lyffwett ähre ähn 700. Ty cassakerne hafue huggett nedher de andre, som dem wore antwardede att wachte. Och skole rysserne således haffwa fåått Muskou in, att emedhan een deell aff pålackerne hade komett utaff slåtett in i förstadhen och begärett hålle språck med rysserne på een ort, hwilcke och haffwe sändt några af deres medell till dem och hollett dem oppe medh fagert taell, och haffwe rysserne låthett storme till stadhen på andre sydhan och medh stegar intaghett förstadhen Kitaj och der nederhuggett så månge påler the öffwerkomme. Och efter the påler på slottett wore

icke kunnett för hunger lenger sigh hålla, nödhgades the först utantwarde de bayorer, de der oppå slottet hooss sigh hadhe, och sedan andre daghen opgiffwe slottet. Oppå slottett hafwe de påler illa hollett huss och förstördt och opbrändt alle de trähus och wåninger der wore, undantaghandes storfurstens byghningh, doch mäst förderfwett. De förnembste klöstren ähre och alle sampt medh alle huss utspolieredhe och förbrände.

Sedhan rysserne hadhe fåått slottett in, haffwe cassakerne welett medh wold draga in på slottett att tilltaste, hwad der kunne finnes, män krygzöffwersterne och bayorerne haffwe dem det förwägrett och begerett aff dem, att de wille nampngiffwe, hwilcke de eldste cassaker under dem wore, och utwällie de som af bönder och annett löst party hade slagett sigh till dem, så skulle de som för cassacker passere, och bliffwe benådde; hwilckett och skett ähr, så att the bäste och eldste kassaker ähre till 11,000 starke fundne, och haffwer krygzöffwersten låthett dele iblandh dem alle de harnisk, bysser och wärier och andre partseler, såssom och peninger der på slottett fundne ähre, så att hwar cassack haffwer åtte rubbler i peninger och wärde bekommett. Men dett andre löse partyett, som och några tusendh starke haffwa warit, haffwe de inge peninger giffwett, uthan efftcrlåthett dem, att de måtte byggie och boo der i Muskou heller i andre städher, hwar dem helst synes, och niuta tu åhrs fryheett för skatt och skuldh; der medh haffwe de måst tillfrydz warit och skole nu holle oppå och byggie huus för sigh in i Muskou stadh, som medh mur ähr omringett.

Bayorer skole till 4,000 starke warit, men största deelen sedan sin kooss till deeres hemwyst och de orther de deres underhold för lydeligit köp bekomme kunne, på någen tydh förloffwede. The bayorer och ryckzrådh som på slottett hooss pålackerne warit haffwe, ähre nu i eenigheett och i rådh och dådh medh krygzöffwersterne och de andre ryske boyarer, ändoch de udi förstonne hollitz mystänchte, derföre att the skole haffwe practiceret med pålackerne, och skole några aff dem dragett till Nisse Nougårdh[1] och Kassan att opbringe peninger och meehre krygzfolck på all händelse, om pålackerne kunne ähn wydhere nägett fiendtligett emott dem tillbiudhe och företaghe.

---

[1] Нижний Новгородъ.

The hafwe och förskrifwett eett samquemd till Muskou widh denne tydhen om storfurste walett, och skole de alle H. F. N[de] Hertigh Carll Philip åstunde och fördenskull wele berådslå, hwilke de skole för sändebudh emott H. F. N[de] sände, om H. F. N[de] hytt effter ankommer. Dy de haffwe der offändtligen sagt, att de måste så laghatt, att de haffwe fridh och bystond ifrå denne sydhen, emedhan de icke kunne stå bådhe emott Swerigis och Pålenske krigzmachten.

The sändebudh, nemligen Adam Selkofski, een pålack, och een ryss woiwodhe Knäs Danielo Misetskoi och Iwan Gramatin, bådhe rysser, haffwe sändt 15 phanor pålacker in under Muskou, sedhan som de finge till suar, att dett muskouske herrskapett aldéles afsadhe konungen i Påland och hans son, och hafwe rysserne dragett emott dem och slagetz medh dem, så att oppå bäggie sydher ähr noget folck blifwett, och effter rysserne hadhe warit de påler förstarke och slagett dem tillbaker, ähre de med allone sin kooss dragne.

Konungen i Påland hafwer med sin son wist waret på 18 miler när Muskou, och sedhan han fick ond swar aff de Muskouske, hafwer han begifwett sigh med sin son och krygzmacht till eett slott Wesma och sedan till Smålendskou, så som kunskaperne lyde, och sändt 3,000 cassacker till de bäste orther här uthi Ryssland att ströffa och bränne, hwilke och in mott Wolgda nu ware skole och stor skada giort och grufweligen tyranniceret opå öpne städer, fläckar och saltbruck, der de haffwa framdragett.

III.

Déjà Widekindi a reproduit, dans son histoire (*Historia belli sveco-moscovitici*, Stockholm 1672, p. 384; édition suédoise, p. 483), cette circulaire intéressante qui, par un hasard singulier, semble avoir échappé à l'attention des historiens russes. Nous donnons ici une reproduction plus exacte de ce document. Une copie de l'original russe fut portée à Novgorod par Bogdan Dubrovskij et la traduction en fut jointe au rapport de De La Gardie du 24 janv. 1613 (voir II). Elle se trouve à Stockholm, Archives du Royaume, *Handl. rörande ryska kriget 1609—1617*.

Uttolckningen utaf dett bref, som ifrå Muskou ähr skriffwett till Ostaskof[1] och till alle andre befästninger, som under dett Muskouske herskapet ähr.

Bayoren och Woiwoden Dimetrej Trubetskoi och Stollnicken och Woiwoden Dimetrey Posarskoi helsa digh Osip Timofeiwitz Slopoff[2]. Wy haffwe tillförende skriffwet digh till, att du wille senda utaf prester, duoräner, borgere och bönder, som boo udi Ostafskof och dess lähn. tye förståndige och stadige karlar hytt till Muskou till den 5 Decembris, här wy sedhan, när de ifrån Ostaskof så och andre ifrå alle befästninger ankomme, wele med alles deres bewillningh utwellie oss een storfurste, den gudh giffwer. Men du hafwer icke ännu sendt dem, hwarföre bidie wy digh ännu, att du offörtöffwett afferder dem hytt till den termin, som för[t] ähr, betänckiendes hwad macht der opå ligger, att de udi tydh sigh hytt begiffwe.

Belangandes tydender härifrån så höres här (effter såsom wår stådthållere på Pogerela Gorodisse[3] oss tillskriffwett haffwer), att konungen i Påland med sin son och eett stort antaell folck ähr på wägen ginest hytt under Muskou, i den meningh att han will genom practiker med söthe ordh öfwertala oss, under dett skeen att han sin son oss till storfurste giffwe will, men sedan (om han sådant fullborda kunde) bringe oss uthi ytterste förderff, så och twinge oss ifrå wår tro och religion under pålenske kronan och troon. och der wy dett godwilleligen icke giöra wille, oss alle nederhugge bådhe stoore och små, ja icke skonen[!] barnen i waggen. Derföre så wäll som för hans förrige orettferdigheett försworc wy mellan oss så well höghe som låghe. att wy wele stå emott honum, hans son, the pålers och litofs folck, så lenge eett barn ähr quart utaf oss. så och holle dem för wår ewigh fiende, der om wy hafwe låthett wette wårt folck uthi alle befästninger så well som eder. Och när han kom med sin son och medhafwande krygzfolck till Woloka,

---

[1] Осташковъ.

[2] Осипъ Тимоѳеевичъ Хлоповъ, plus tard voïévode de Možaïsk, de Kozmodemiansk et de Tomsk: Барсуковъ, Списки городовыхъ воеводъ (Петерб. 1902).

[3] Погорѣлое городище.

så sende han till oss sin senningebudh Adam Selkofski, Knäs Daniela Mesetski och Iwan Gramotin med eett antaall krygzfolck, dem wy genom Gudz nådher her ifrån slogho och een hoop finge till fånga, effter wy förnumme, att de med skelmery omginge. Och berättede deres fånger dett samme, som ståtthålleren på Pogerela oss tillskreff, att om konungen hadhe kunnett fullborda sin meningh och oss med söthe ordh öffwertalt, så hadhe han fuller sedhan sprungett omkring medh oss. De finge och någre fånger utaff wårt folck, iblandh dem een smålendsk boyor Iwan Philosoff[1] wed nampn, huilcken haffwer berättett fienden, huru såsom wy hafue sworett oss emellan, att wy wele hålla alle pålers och littowest folck för wåre afsagde ewighe fiender, så och afsagt hans son medh allone. Och effter han förnam, att han inthett uträtta kunne, hwarken med prachticker eller med wåld, moste han dragha medh alt sitt krygzfolck tilbaker igen och uttsprängdt allestädes, der han haffwer fram dragett, att om icke wy antage hans son, så will han wårt landh så uttöda, att det icke skall eett barn bliffwe här i landett. Derföre beder iagh een ytterligere, att du willt medh dett förste skicke de 10 karler der ifrån hytt, ty wy kunne icke länger utan storfurste bliffwe.

IV.

On ne connaît pas les noms des deux commerçants russes qui, venus de Moscou en févr. 1613, furent les auteurs du récit publié ici. Leur récit fut joint au rapport de De La Gardie du 14 févr. 1613 et se trouve à Stockholm, Archives du Royaume, *Handl. rörande ryska kriget 1609–1617.*

Then 10 Februarij åhr 1613 berettadhe twå förneme rysche köpmän, som nyligen ifrån Muschou kompne äre, desse effter[ne] kunskaper.

Att sedhan konungen i Pålandh intedh kunde förmhå ryssernе, som Muschou hadhe intagett igen, att emottaghe hans son för dheres storfurste, icke heller kunde han någott uthrette för

---

[1] Иванъ философовъ.

en befästning som kallas Wolocka Larnschoj[1], uthan derföre myckitt krigzfolk i stormningen miste, drogh han till Wesma befästning, som pålackerne lhänge innehafft hafwe, och lefdhe dhär till 3,000 männ af höghpåler och curlender ssåsom och uthi Misercho och Brelo och andre små befestninger en hop krigzfolk förordnedtt; uthi Smålenschou schole och 100 påler wara, ssåsom och utsändt till 6,000 serkarske cassacker att ströfwe omkring landett och drogh sedhan sin koos till Pålandh medh sin sson, bådhe thärföre att hans medhafwande krigzfolk kunde intedt oppehelle här i lhandett bekomme, effter bönderne opå andre sidhen om Muschou ähre mestedeles niderhugne och sin kos rymdhe, där igönom krigzfolkett begynte myckitt siukne, ssåsom och fördhänskuldh att en rikzdagh schall nu i Pålen i winter hollen blifwe, som schall mäst dhär på utgå, huru dhe påler måge utföre krigett medh rysserne och turken. Och går, för sagor, att konungen i Pålen schall i tillkommande whår medh en stor krigzmacht hitt in i Rysslandh förmodes, ssåsom han och the muschowische där om tillschrifwitt och undsagtt hafwer att insättie sin sson här uthi landett för en storfurste eller och medh almonne[!] uthödhe rysserne och i grund fördärfwe landhet, hwar rysserne icke wele hans sson emottaghe, och fördhänskuldh leefft effter sigh några tusendt man här uthi landett, som förbe^tt ähr.

Be^te 6,000 särkaske cassaker hafwe dragitt till Belosor och Kargapoll och Wålgda, och där omkring intagett desse effter^ne små slott: Todna[2], Såschegorodh, Solgelischou, Unsa[3], som emillan Wolgda och Colmegorådh[4] belägne ähre, huilke dhe mäst förstördt hafwe och eliest stor schada här udi landett giordtt, dhär dhe ähre framdragne. Och hafwe dhe förlössett en hop pålacker, som i Muschou ähre fångne wordne och till be^te befästninger sände, som pålackerne intagett hafwa, män dhe förnämste påler ähre ähnnu udy Muschou anholdne. Ssä hafwe och pålackerne nyligen förraskatt en befästningh, som kalles Puttrinel[5] emott littowsche gräntzen beläghen, som hafwer warit mechte

[1] Волокъ Ламскій.
[2] Тотьма.
[3] Солигаличъ, Унжа.
[4] Холмогоры.
[5] Путивль.

folkrick och förmögen stadh, huilkett sigh således hafwer tilldragett: att effter dhätt krigzfolkett, som till några tusendh där inne wore, plägadhe esomofftast ströfwe in i Littowen, hafwe fördhänskuldh een hoop påler omsidher församblett sigh och lagtt sigh i försåått för rysserne och meste parten af däm, som på ströfwery waritt hafwe, niderlaggt och dhe öfwerige sampt medh deres öfwerste till fånga tagitt, och på thett han motte beholle lifwett hafwer han lofwatt att lefwerere pålackerne be^te^ Pruttinels[1] befästning och hafwer så anfördt pålackerne in under befästningen om natt-tidh, och nhär han medh dhe rysser, som näst honom fångne wore, där under kom, är porten för dhäm öpnett, menendes att ware deres egett folk, då ock polackerne hafwe tillträngdt och befästningen således mechtige wordne.

Rysche cassackerne, som uthi Muschou ähre, schole hafwe begäradt och åstundatt en bayor till deres storfurste widh namnpn Knäs Micheell Frodorowittz Romanoff, huilkes fadher, som hetter Knäs Fredor Romanowitz, hafwer gifwitt sigh i clöster och sedhen worden en metropolitt och för tu åhr sedhen till Pålen sampt medh andre rysser för sändebudh dragen och dhär ännu anholles. Men bayorerne hafwe aldeles der emoth stått och sådant afskaffett oppå dän församblingz dagh, som nyligen uthi Muschou hollen ähr. Icke heller hafwer han siälff welett sådant tilbudh emottaghe, och hafwe bayorerne sigh således medh the andre ständher förenett, att dhe medh dheres näst förre inlänske herrer och storfurster ingen lycka heller fridh hafft hafwa, myckitt minder här effter förmodeligitt, att dhäm [!] inbyrdhes oenigheet här uthi landett nu ähr gönom däm stilles kunne, serdeles för dem [!] orsak schuldh att ingen af dhe förnämste här i landett will dem andre någott efftergifwe, uthan alle lyka goda rådande wara. Hwarföre hafwer dhe samptligen uthi deres holdne samquemdh beslutett, att de wele en storfurste af fremmande härschap och konnungeligh familie och härkomst begäre, och dhär H. F. N^de^ Hertigh Carl Phillip effter den accordh, som med thet Nougorsche härskapett giordt, och dhäm [!] tillsäyelsse, dhem af K. Mtt. nu i Swergie regerandes schedd ähr, hyt seent ankommandes warder, så wele dhe och honom därföre godh känne och tilbörlig ähre, lydno och tienst bewise; hwar och icke så wele dhe sökie och begäre een annan

[1] Путивль.

storfurste aff främmande härschap, den Gudh dhem beschärmendes[!] warder.

Widere berettadhe dhe och, att dhenn dwerenen Frodor Boborikin, som ifrån Swerige medh bref kommen är och till Muschou medh förmaningz schriffter till enigheet medh thet Nougorsche härskapett sänder blef, schall uthi Muschou wäll undfången blefwen och dhär nödtorffteligen och åhrligen underholles, och schall woywodhen på Torsioch Knäs Michailo Beloselschoj[1] schrifwitt sine bekende till, som i Muschou uthi regementz sakerne betrodde äre, att han motte iblandh andre till sändebudh emoth H. F. N. Hertigh Carl Philipp deputeres, där opå hann schriffteligh swar bekommitt hafwer, att sådant är honom af föreståndere bewiligitt och att han schulle sigh färdigh göra till dhe andre sändebudens ankomst. Om sådant i sanning är, warder tidhen medhgifwandes.

V.

En janvier 1613, De la Gardie et les autorités russes de Novgorod avaient envoyé Feodor Boborykin à Moscou portant un message du roi Charles et la demande réitérée de son gouverneur afin d'obtenir qu' une ambassade moscovite fût expédiée sans délai au-devant du prince Charles-Philippe, que l'on attendait déjà à Viborg. Boborykin fut accueilli avec prévenance par les boïars (voir IV), mais, peu après, la réaction cosaque l'ayant emporté sur le parti opposé, il fut détenu à Moscou par le gouvernement de Michel et ses propositions restaient sans réponse. En juin 1613, il réussit à faire échapper un domestique, qui arriva à Novgorod le 16 juillet, apportant des lettres pour les parents de son maître et des nouvelles importantes pour les autorités. Ces nouvelles furent jointes au rapport de De La Gardie du 3 août 1613 et se trouvent à Stockholm, Archives du Royaume, *Riksmarsken Jakob de la Gardies skrifvelser till K. Mt.*

[1] Михайло Васильевичъ Бѣлосельской était en effet voïévode de Toržok à cette époque: Барсуковъ, Списки городовыхъ воеводъ.

Dhenn bayorens Feodor Boborichins, som udi Swerigie medh rysche sändebudhenn war, tienare, huilkenn denn 28 Junij iffrånn Muschowenn draghenn är och denn 16 Julij hytt till Nougorden medh breff till be^{te} Feodor Boborikins förwanther ankom.

Derudi förmäles, såssom hann och mundtlighen berättat haffwer, att dhe muschousche gemeene rysser och cassacker aff eigen godhtyckie och uthan rykz ständhernes samptlighe bewilningh haffwe Feodoritens szonn Michailo Feodorowitz Romanoff, som nu udi Muschou stadder är, för dheris storfurste uttwaltt; menn hann will icke regementett sigh oppåtaghe, uthan een hop undschyllningher förewändher, och iblandh annatt haffwer han sagtt icke willia lathe sigh cröne, för änn dhe hans fadher, metropoliten aff Rostoff, som udhi ssändebudswys till Pålandh förschickett är och der ännu anholles, löss schaffa, att han honom welsignelse till regementett giffwa mhå, effter de Muschousche och inghenn patriarch haffwa, som honom cröne och i så måtto welsigne kann och mhå. Rykz ständerne och bayorerne achte honom och inthett, och effter dhe haffwa waritt medh dhe rysche cassacker aldelis oense bådhe om samme storfurste whal såssom och andre saker, derföre haffwe dhe samptt medh dhe förnempste herrer der äre sändt mästeparten aff dhem iffrån Muschowenn och beschedett dhem till andre ortter; men dhe haffwe begiffwitt sigh till Iwann Saruschi, dheris förre öffwerste, som Dimitris deris fordom storfurstes gemhål till hustro haffwer, szå att der udi Muschou är nu lithett krigzfolch, dyr tydh och ringhe förrådh till dheris oppehälle. Och derföre schole dhe förnemste rysser i Muschou äre på H. F. N^{des} Hertigh Carll Philipz ankompst stor förlängtan draghe, szå att förmodeligitt är, att dhe och wardhe sigh hytt effter begiffwendes, när dhe H. F. N^{des} ankompst wist förnimme. Menn Knäs Dimetri Trubeschoi och Feodor Seremetoff schole schickett hembligne budh till konungen i Pålandh, huilke äre på wäghenn optagne wordne och bekändt haffwe, att denne deris storfurstes fadherbrodher, Iwann Nikititz Romanof widh nampn, schall och haffwa waritt i rådh medh dem och konungen i Pålandh om alle lägenhetter och landzens tillståndh tillschriffwitt och derhoos begärett, att hann wille nu medh sinn szonn, emedhan tydh wore, hytt i

Rysslandh komma, effter dhe haffwe på H. F. N^des Hertigh Carll Philipz ankompst, för dhenn fördrögielse dher medh scheddh är, twifflett; derfhöre de och äre aff dheris förre myndighett och embethe satte.

Be^te Iwann Szaruschi holler medh pålackerne, haffwer och hoss sigh dhe bäste cassacker, som i Muschou och kring om landett waritt haffwe, och schall een deel aff dhe pålers krigzmachtt liggia i Wesma och Bielo, hwilke slott emillan Smålendschou och Muschou belägne äre, och förwänte opå meere krigzfolch iffrån Pålandh; szåsom och kundschaperne lyde, att een stor krigzmachtt schall medh förste deriffrånn förmodes, deraff een hop alleredhe på gräntzen försambladhe äre. Grimsche tattaren haffwer hele Resan altt in till Åke[1] flodh förhergiett; Kasan och Astrikann schole fuller lådhes holle medh dhe Muschousche, men ingen undsättningh heller bystondh udhi någon måtto dem göre. The rysche cassaker, som udi Tiphine liggie, schole haffwe begärett aff de Muschousche, att de måghe draghe hytt i Nougordz länn oppå ströffery, men dhett muschousche herschapett haffwer dett icke bewilgiett, såsom icke heller sändt dhem till Tiphine, menn att draghe till Pleschou; men dhe haffwa aff dheris egitt bewågh och opå de Tiphinsches begärenn och förrädery sigh dyt begiffwitt, och fördenskuldh haffwer ingen aff de förnempste bayorer welett dem för deris anfhörere fölgachtigh wara. Udi Muschou gick för tal. för änn hann drogh deriffrånn, att ettusendh cassacker hade i sinnett effter deris egitt bewågh, effter dhe deris öffwerheett fögo achta, att begiffwe sig till Tiphine, dhe andre dheris medstalbröder, som dher äre, till bystondh; dogh haffwer man ännu aff dem inthett hörtt. Be^te Feodhor Boborikin är ännu i Muschowenn emoott sin willie anhollenn och synnerlighenn aff dem, som inghenn eenigheet elscha.

VI.

Des deux fragments reproduits ci-dessous, l'un (*A*) contient le récit d'un gentilhomme russe, parti de Moscou en août 1613 et dont on a reçu à Viborg, en sept., les renseignements cités. L'autre (*B*)

[1] Ока.

est tiré d'une lettre des états de Novgorod, dont le voïévode Ivan Odoïevskij est spécialement nommé, à leur tsar Charles-Philippe, datée sans doute d'août 1613, et remise à son haut distinataire, à Viborg, le 28 du même mois, traduite immédiatement par un interprète officiel, qui y joignit la note: »Diese reysche Brieff iss underschreffuen von 2 Diaken, alz von Semen Luthokin und Pervi Grigorgew und iss auch mit dem nougarschen Segel versegelt». On trouve ces deux documents, avec beaucoup d'autres copies datant de la même époque, dans un grand volume nommé »Liber collectaneus Danielis Hiort de Halstadh», parmi les *Muscovitica,* Archives du Royaume, Stockholm.

A.

Een båyor, som ähr för fäm weckor seden dragen ifrån Muschowen och haffwer waret utsändt aff the Rysser, som haffwe waret på wägen med deres medbröder, som nu på Tifina ähre, till unsätningh, huilkenn sedann bleff aff wårt folk uptagen, berättade dette effter[ne]:

Att be[te] Feodorikens sonn bliffuer hållen aff the Muschouske cassaker för theres storfurste, gifz och honom storfurstes tittel på theres supplicatz, de giffue honom; han skall och sielff skrifwe sigh för en storfurste, ähr och uthi förre storfurstens byggningh deropå slottet, men han är icke ähnu krönter, och skole båyorerne icke wele kenne honom god therför, doch moste the lämpe sig effter cassakernes willie, effter the ähre them för starke. Och hade båyorerne waret tilsinnes att rotha sig tilhopa emoth dem, men så haffue the therhoss betänkt sig, att ther the toge sig sådant före emoth them, så kunde the till äwentyrs falle ifrån them och till pålackerne, deregenom the sedan bliffe försuagede. Båyarerne der uthi Muschou och andre omliggende städer skole H. F. N[des] Härtig Carll Philips ankomst hyt i landet högeligen åstunde, ändoch the tuiffle, therföre att the äre ther om misströstede aff någre, som her ifrå ähre kompne . . .

B.

. . aber wir können woll ahnnemen, dass in der muschousken Herskaft die Skelmer seind der gutten Leute mechtig geworden; dass haben wir auch erfaren, dass in der muschaufsken Herschaft die Kassaken ohne Bewilligungh der Båiaren, und der

Woiwoden, Duorenen, dass auch auss allen Stenden der besten Leute, in die muschouske Herschaft vor einen Herren dem Michaeli Romanou, von wegen ihre Skälmerye halben [geschworen haben].

VII.

Mikita Kalitin, auteur du récit cité ci-dessous, était membre de l'ambassade de Novgorod qui, sous la direction de l'archimandrite Nikandr, partit en janv. 1612 pour Stockholm[1] en vue d'offrir la couronne de Russie à un prince suédois, élu tsar, on s'en souvient, déjà le 25 juillet 1611. Avec ses collègues, il dut rester bon gré mal gré, pendant de longs pourparlers, à Stockholm et ensuite à Viborg d'où l'ambassade ne retourna à Novgorod qu' en sept. 1613. Mais, par une fatale destinée, elle fut arrêtée, chemin faisant, par une bande de cosaques, délégués de Pskov, ville toujours hostile aux suédois et à Novgorod et qui s'était soumise à Michel. Celui-ci, par une lettre du 30 janv. 1614, ordonna aux voïévodes de Pskov, Chovanski et Veliaminov, de faire conduire »les traîtres» à Moscou, où ils arrivèrent le 2 avril et où ils furent soumis à un interrogatoire dont le procès-verbal très curieux existe encore (à Moscou, aux Archives du Ministère des affaires étrangères, Шведскія дѣла). Kalitin put seul échapper à ce triste départ pour Moscou: il avait su s'évader, caché sous la charge de foin d'un traîneau, et il arriva à Novgorod en févr. 1614. Pendant son séjour à Pskov, il avait recueilli beaucoup d'informations sur ce qui s'était passé en Russie en 1613, et en voici le récit très intéressant. Le document est conservé à Stockholm, Archives du Royaume, *Handl. rörande ryska kriget 1609—1617.*

Åhr 1614 denn 12 february berettade en bajor benemdtt Mikita Chalitin, som medh de förstte senningebodenn till K. Mt., samme höstt wy om szommaren Nowgordh inbekomme, förskickett blef, huilchen blef optagenn på syn hemresse hytt öfwer tilbake igenn, icke longtt ifrånn Nyienn, af een hop skälmische casaker och fördtt till Pleskow, huilcken således ifrånn sitt fengelsse derifrån nu omsider undkom och sig genest hytt till

---

[1] Voir Дополненія къ Акт. историч. I, p. 283.

Nougordenn begaf, att storförsten ifrån Moskow hafwer förskickett twenne bajorer Peter Posersko[1] och Mikita Selenou medh 150 strelitzer till Pleschou att före arckimaritenn ifrån S: Georgie clöster och de anndre optagnne seningebodenn, som ifrånn Swerige kommo, derifrån till Moskow, och be^te^ bajorenn hafwer köfft sigh een godh hest, som han wiste sigh lyte opå, i den achtt att ware dem följachtigh till Moskow. Och när han nu war under bårgenn hender och på sine fryie fötter, hafuer hann sigh bestellt en slede, der udi han emott afftonen hafuer lagtt sigh under höö, androm oförmerckt, och hans drengh, den ingen snarest sagtt kende, hafuer så körtt medh honom sin kooss, att han således undslap och kom syn kosse hytt till Nowgordenn[2].

1. Att endogh någre knäser, bajorer samptt cassakernne såsom och gementt folck (iblandh huilcke the förnemste äre knäss Iwan Mikitiwitz Jurgiou[3], nu ahntagne storförstens faderbroder, knäss Iwan Galesin, knäss Boris Slukoin[4] och Boris Saltickou, Michaell Saltikouss sonn) hafwe deris röster gifwitt opå Feolorickens sonn och honom för deris storförste opsatt och uttkoredtt, hwilcke och mäst medh honom nu hålle och eedsworne äre, doglichwell hafwe knäss Dimitri Posarsky, knäss Dimitri Truboskoj, knäss Iwan Curakin, knäss Feodhor Mustisslefschi såsom och knäss Wasilie Borewitz Sirkauskes sonn hårdt stått der emott och inthet welet samptycktt, huadh the andre i så måtto giorde. Särdelis knäss Dimitri Påsarskoj hafwer i Muskowen åffenttligen taltt både bajorer, casaker och stenderne till och inthet welett gille dett wahlett om Feolorickens sonn, föregifwandes, att så framptt the skulle honom annamme för deris storförste, så kunde dett icke i lengdenn beståndigtt blifwe, uthann att dhe heller blefwe der wedh, huadh the tilförenne samptligen beslutett hade, nemligenn att dhe ingenn af deris infödde till deris storförstte kore och opsättie schulle eller wille (effter de medh dem ingen lycke eller framgongh hafft, mykitt mindre allene kunne uthann fremendes tilhielp stå deris fiender

[1] Петръ Мусорскій.

[2] Voici ce qu'en disent les voïévodes de Pskov, dans leur relation au tsar: "... а Микита, государь, Калитинъ тебѣ государю изменил, от пристава утек и збежал изо Пскова безвѣстно".

[3] Иванъ Никитичъ Юрьевъ Романовъ.

[4] Борисъ Михайловичъ Лыковъ.

emott och landett församre), uthann af fremmende herrar och härskap, huem dem gudh wille begofue, tage een storförste; och effter konungen i Swerige hafuer vpå deris begärenn tilbuditt syn broder dem till storförste, medh huilcken dett Nowgordsche härskapett sigh förbundett hade, och hann skulle wara opå wegenn hytt inn att ahntage den zarsche högheten opå sigh, huarföre dher dhe honom uttsluthe och een annan af deris infödde herrar uttwalde, så skulle icke allenest dhe swenske komme dem opå halssenn, uthann och polackerne, medh huilcke dhe ähnu i openbar feigde wore, emott huilcke dogh thet Moskowiske ryke nu i denne lägenhet icke kunde mottståndh göre, uthann medh allone underduke och förderfuede blifue; fördenschuld afrådde hann medh allone, att Feolorikens sonn ingelunde skulle utwelgies. Och effter dette talett hafuer misshagett dem, som med Feolorikens sonn holle, huarföre hafue the lathitt settie be^te Posarsky under pristafwer, såsom och storförsten sielf lathit hemptte knäss Dimitry Truboskoj (som wedh Torsioch war och medh Posarschi höltt och i rådh och dådh medh huar annen wore) till Muskowen, i den achtt att han honom swärie skulle, der om dogh ingen weett, som nogon dere af be^te knäser dett ähnu giordt hafwe.

2. Bemeltte Feolorikens sonn är ähnnu inthet kröntter, för den orsak schuldh att stenderne äre oenighe, särdelis att Casan och Astrakann hafwe medh allonne afsyndrett sigh ifrånn dett Moskowische härskapett och hålle på deris eigen hanndh, huilcke landschap een be^dt knäss Iwann Woretinski förestår[1]. Der till medh är der ingen patriarck i landett, som storfursten kröne och wälsigne kann, och will storfurstenn göre sin högste flyt att få sin fader löss, som i Polen fången är, antingen igenom uttbyte eller ransuningh, och när han kommer löss, will han late kröne sigh.

3. Ressenn[2] dett landskapett, såsom och Jerosslafwe hålle med denne storfurstenn, ifrånn huilcke ortter han lather före såsom och bekommer prowiantt till Moskowen; dhe städerne Perosslafwe, Casin[3] sampt andre der näst omliggiende göre honom och tilförningh.

---

[1] Иванъ Михайловичъ Воротынскій, voïévode de Kazan en 1613 (Барсуковъ).

[2] Рязань.

[3] Переяславль, Кашинъ.

4. Martin Zarusky, een polneske öfuerstte, som togh Dimitris förstinne till echtta, hafwer begifuitt sigh medh sitt folck 3,000 starke emott Zibirienn och der intagitt grendzebefestningerne och der lefft sin förstinne Marinckin[1] [!] medh hennes sonn effter sigh hos sitt krigzfolck. Men hann sielf hafuer begefuitt sigh medh 150 mann till nagaiske ock grimske tattarenn att besolle dher några tusenndh mann, med huilcke hann will sedann slå opå ryssenn.

5. Sedenn som storförstenn förnam, att de poler, som under Thifine wore, hade intagitt Bieloosor, hafuer hann utsendt ifrån Moskow Arttemio Issmeilo och Smirnow Caliti[2] bajorer med 2,000 mann att afslå polackerne, huilcke hafue 60 miler på denne sydann om Jeresslofwe udi een by Daniolofzka Sola sigh förhållitt och waritt i optogh emott Bieloosor, utaf huilcke dhe poler kunskap bekommitt och möött dem på halfue wägenn och mestedelenn af dhe 2,000 man af rysser nederlagtt och deris öfuerster äre med platz undhkompne.

6. Polackerne hafue ähnu Smolendschow inne med 4,000 mann; dem hafuer knäss Dimitri Mestrukewitz Sirkass[3] belagtt medh 10,000 mann, menn polacken är allerede i opryckningh medh 8,000 mann att endsättie Smolendscho och slå rysserne derifrånn. Huru der med afgår, gifuer tydenn medh.

7. The ryske sendebodenn, som felttherren herifrånn till Moskow afferdede, dem hafuer storförsten med dett förste på 6 wekurs tydh insettie lathet, men sedan släppt uth, sedann som the hafue måst gifue skencker och gåfwer Canzeleren Sodafno Wasiliof och Peter Trättiof[4], huilche och mest i Moskow nu regere.

8. Storförsten skall iche mhere ähnn 500 sine opwartere och strelitzer i Moskowenn hafwe, ty thet öfrige folckett hafwer hann störste delenn under Smolendschou; hos Isaj Sambolo på denn moskowiske wägenn wedh Weino[5] 12 miler herifrånn hafuer hann 3,000 mann; Andre Palss[6] hafuer hos sig wedh Stararusse

[1] Maryna Mniszech. — Le mot *Marinckin* est un malentendu; Kalitin a parlé de Маринкинъ сынъ.

[2] Артемій Измайловъ, Смирной Калитинъ.

[3] Дмитрій Мамстрюковичъ Черкасскій.

[4] Сыдавный Васильевъ, Петръ Третьяковъ.

[5] Ваны.

[6] Андрей Палицынъ.

2,500 mann, för uthann dem, som kunne ware stadde wedh Thifine och der omkringh.

9. The Pleskowiske hafwe giordt stilleståndh för handelenn och tilförningen schuldh medh Nyslott och Dorfft och att ingen dere schulle på denn andres syde göre infall medh ströfuende och röfwende. Men effter Gregorie Woluuio, som Nefla[1] slott 240 wirster ifrån Pleschou opå de polers wägner (effter han dem edsworenn war) inne hade, är blefwen affelligh ifrån polackerne och gifuitt sigh under storförsten i Moschou och honom giordt sin korsskyssningh, huarföre hafuer Andrea Palas[2] förskickett 400 casaker ifrån Stararusse, Woluio till undsättningh till Nefla; till dem hafwer Woluio förordnett 300 casaker och förskickett dem in i Polenn opå ströfwery såsom och att inhemptte prowiantt, huilche polackerne, som i optogh wore att belägre Nefla igen (effter de hade förnummit, huru skälmisk Gregorie Wolie sigh förhållitt), hafue kommitt medh itt stortt ahntaall krigzfolch emott och mestedelen nederlagtt och sedann begifuitt sigh under Nefla, denn de nu belagdtt hafue medh 3,000 mann, till dem och Lisofschi medh sitt folch sigh slagitt hafuer. Sedann hafue polackarne allestedz ströfuett deromkring och skone ingen, denn dhe öfuerkomme; för huilcken orsak skuld, effter polackarne Pleskou så när liggie, man icke weett, om dhe sennigboden ifrån Pleskow kunne komme til Moskow, som storförstenn effter sendtt hafwer. Icke deste minder hafue dhe ifrånn Dorfft, Nyslott och Riga giordt allehandhe tilförningh ähnnu udi win, saltt och spannemål till Pleschou, och deris marketenter skole liggie een wirste ifrån Pleskow; eliest schulle the derinne lenge sedann stor nödh lyditt, om dhe ingenn tilförningh bekommitt hade, effter der inne är mykitt gement och fattigt folch, och föruthann borgeren allenest till 100 casaker, 150 strelisser och 150 bajorer. Och der man schrefue de Dorptische och Rigasche till, att de ingen tilförning dytt giorde, eller och medh allonne beladhe wegerne och förtoge tilförningen, schulle een tunna spannmål gälle 10 robler och stadenn för hunger schuldh sigh opgifwe.

[1] Григорій Валуевъ; Невель.

[2] Андрей Палицынъ.

VIII.

Le document plein d'intérêt que nous reproduisons ici se trouve parmi les papiers de Jacques de la Gardie, à la Bibliothèque de l'Université de Dorpat. Il a été joint à son rapport au roi du 23 juillet 1614, comme le témoigne la note: »Den 23 Julii 1614 sändes desse kundskaper till K. Mt. medh Åke Swantesson». M. Lossius, dans son catalogue utile de cette collection[1], s'est trompé en lisant le mot *K. Mt.* (Sa Majesté): il croit qu'il faut lire *Amt,* en l'expliquant *Reichs-Kriegsamt!*

Denn 17 Junij sind diese nachfolgende reusche Boiaren geuangen und zu Nougorden gebracht worden, als nemlich der Stolnick Iwan Iwansson Zipziugoff, ein muskowscher Dworeanin od. Hoffjuncker Mikita Ostafieffson Puschkin[2], ein Dworeanin von Romanoff Foka Duroff[3]; dieselben haben berichtet wie folgt:

Erstlich berichten sie alle drey nach einander, ein jeder in sonderheit, und stimmen uber ein, dass die furnehmsten Boiaren od. Reichsrehte, so nebest die Polen in der Muskow von den Reussen belagert gewesen, nach Eroberung derselben sich aus der Muskow gemacht und ann unterschiedliche Örter verreiset, furgebend dass sie ihren gleubden nach, so sie in der Belagerung solten gethan haben, Betefahrt od. Walfart thun wolten, aber mehr aus den Ursachen, weiln allerley gemeine Volck des Lands ihnen wegen die Polen, mit denen sie zusammen gehalten, feind waren. Haben sie sich auch eine zeitlang nicht durffen sehn lassen, sondern ihnen aus den Augen weg gereiset und keiner von den Boiaren und Reichsrethe zu der Zeit in der Muskow geblieben, nur allein Kneass Dmitrey Trubetzky und Kneass Dmitrey Posarsky, welche die Muskow erobert hetten. Hernach

[1] Lossius, Die Urkunden der Grafen de Lagardie in der Universitätsbibliothek zu Dorpat (Dorpat 1882), p. 95.

[2] C'est peut-être Никита Аѳанасьевичь Пушкинъ, plus tard voïévode de Sourgout, ou Михайло Остаѳьевичь, voïévode de Tiéboxary en 1620. Барсуковъ, Списки городовыхъ воеводъ.

[3] Cela veut dire Ѳедка Дуровъ. C'est peut-être Ѳедоръ Ратмановъ сынъ Дуровъ, voïévode de Verxoturié déjà en 1615 (Барсуковъ).

haben die Kosaken ohne einen Herren, der sie fur ihre Dienste lohnen könne, nicht sein noch bleiben, sondern auss ihrer eignen Nation einen Herren haben wollen, derwegen sie auch bewilligt, dass mann alle die furnehmsten Boiaren od. Reichsrethe, so damahlen verreiset waren, so woll aus allerley vol[ck] geistlichs und weltlichs Stands aus allen St[ed]ten und Prouintzien wegen der Erwehlung etzliche nach der Muskow solte f[ahren] lassen. Etzliche haben furgegeben, mann solte embsig Gott anruffen und hernach wegen drey Person[en], als wegen Kneass Dmitrey Trubetzky, [Kneass] Iwan Golizin und Michailo Romanoff, das Loss wer[fen], welchen ihnen Gott zum Herren od. Regenten geben [wolte]. Aber da die Reichsstende hernach zusammen geko[mmen], haben sie es in Bedencken genommen und sich berathslagt, wie sie es auffm besten anfangen möchten, ob sie einen aus ihrer Nation od. einen ausheimschen Herren zum Regenten erwehlen solten, aber die Kosaken und das gemeine Folck sind zusamen gelauffen und mit grossem Gedummel auffs Schloss zu den Boiaren od. Reichsrethen gekommen, dieselben mit gar harten Worten angefahren und beschuldigt, dass die Boiaren darumb keinen inheimschen Herren sich zum Regenten erwehlen, nur dass sie das Regiment selbsten fuhrèn, die Inkunfften des Lands allein geniessen und das Land wiederumb unter fremder Nation Dienstbarkeit (wie zuuor geschen) bringen möchten; sie aber, die Kosaken, so die Belagerung fur der Muskow ausgehalten und dasselb erobert, mussen itzt Noth leiden und gentzlich verderben; derowegen wolten sie kurtz umb einen Herren haben, auff dass sie wissen möchten, wehme sie dienen und wer sie fur ihre Dienste lohnen soll. Zu dem haben sie auch furgegeben, weiln dieser itzt regierender Grossfurst Michailo Romanoff dem vorigen Grossfursten Zar Fedor Iwanowiz fur alle andern nechst verwand, auch vorberuhrter Zar Fedor Iwanowitz dieses Michaili seinem Vatter Filaretho (der itzt in Polen geuangen ist) und seinen Nachkommen in seinen letzten Zugen das Regiment nach sich auffgetragen und beuohlen haben; derwegen solte und muste man diesen Michailo sweren [und] zum Herren erwehlen. Da entiegen haben die Boiaren od. Reichsrethe, so ob beruhrtem Michailo verwand sind, etzliche Beswerligkeiten, auch seine Jugend, ihnen furgehalten; uber das weiln dieser obengedachter Michailo itzt regierender Grossfurst damahln noch nicht in der Muskow, sondern zu Costrom auff seinen Gutern gewesen, haben die

Boiaren auch bis auff seine Ankunfft Auffschub begeret, damit sie sich der Sachen desto besser bedencken möchten. Aber sölche und gleichen furgetragen Entschuldigung hat bey den Kasaken und dem gemeinen Volck nit gelden mugen, sondern ihr Furnehmen hat fårtgehn mussen, haben auch nit eine Stunde lang vom Schloss abweichen wollen, biss die Reichsrethe und Stende denselben Tag ihm sweren mussen; nach dem sie aber gesworen hetten, ist Kneass Dmitrey Mastrukoff[1] mit dem meisten und besten Volck ann Boiaren, Kosaken und Streltzen nach Smolensko dasselb zu belagern abgefertigt worden.

Hernach aber da die gemeine Boiaren aus Nougorden nach der Muskow verlauffen, auch zu Tiffin und Ogdew[2] die Verretherey angestifftet waren, und die verlauffene Boiaren ihnen in der Muskow wegen Nowgorden berichtet, dass zu Nowgorden und in den angehörigen Festungen gar kein Kriegsfolck sein solte, söndern in allen Festungen und in der gantzen nougordischen Herschafft ann allerley volck kein drittehalb tausend Mann sein solten, welche so bald der muskowischen Herschafft Kriegsfolck sich nach Nougord nahen wurde, also bald wurde ihr Kön. Maie. Kriegsvolck aus Nougorden und aus allen Festungen verlauffen und dieselben verlassen. Auff sölchen Bericht der meineidigen verlauffenen gemeinen Boiaren haben sie zur Muskaw auch sölche Hoffnung gefasset, und drauff den Kneass Dmitrey Trubetsky mit gar wenigem Folck nach Nowgorden dasselb zu belagern abgefertigt. So hat er auch zu Torsok eine zeitlang gelegen, bis er etwas mehr Volcks zu sich gekriegt hat, damit er also [gegen] Nowgorden (doch langweilig genug) nach Bronniz sich begeben hat. Da er aber zu Bronnitz mit allem Volck zusamen gekommen, ist er ann allerley werhafftig Volck 5,000 Mann starck gewesen, aber da er sein Lager verlauffen, ist er ann werhafftig Volck nicht uber 2,000 Mann starck gewesen, ausgenommen Boiarsdiener und Jungen, derer auch woll ein tausend gewesen, den viele von ihnen geslagen worde͞n; auch da sie fur etzlichen Tagen den Abzug furgenommen, ist ihnen auch viel Volcks aus dem Lager entlauffen. Wiewoll sie ordentlich abzuziehn vermeint, ist doch im Abzug eine Unordnung und Schrecken unter das Folck gekommen, dass sie

[1] Дмитрій Мамстрюковичь Черкасскій.

[2] Тихвинъ, Гдовъ.

also fleuchtig von dannen gezogen und in einen grossen Wald und tieffen Murass (gar zerstrewet) gerathen, dass auch keiner von dem and[ern ge]wisset, dass sie also alle die gantze Nacht irre geritt[en], druber ihrer viele durch die unserige erslagen worden, und . . . alle das ihrige nebest ihre Pferde (die durch den M[urass] nicht haben kommen können) verlassen und verl[ieren] mussen, dass man auch bis auff diese Zeit drann z[weifelt], ob Kneass Dmitrey Trubetsky und seine beysitzere [und] Gesellen mit dem Leben dauon gekommen sei . . . alle in der Flucht irre geritten haben. Die Ursachen aber dieses feltfleuchtigen Abzugs sollen gewesein wie folgt: erstlich dass ihnen ann Prouiant gemangelt, dran sie grosse Noth gelitten und nirgend mehr etwas zu erwarten gehabt, sintemahln die unserigen ihnen alle Wege (da sie etwas her bringen könten) benommen hetten; zum andern dass die Kosaken unwillig auch unter sich uneins gewesen; zum dritten haben sie sich befurcht, da die unserigen die kleine Schantz auff dieser Seiten dem Strom inkriegen und die unserigen sich hernach uber den Strohm begeben und sie von der anderen Seiten desto herter belagern und den einigen Weg (welchs sie durch den Murass gehabt) ihnen absneiden wurden, möchte ihrer vielleicht keiner entrinnen können. So sagen sie auch, dass die Boiaren od. Reichsrethe in der Muskow, so zuuor bey den Polen gehalten und mit ihnen in der Muskow belagert gewesen, diesen Trubetzky mehr aus Hass den als eine gute Sachen zu verrichten, aus der Muskow geschicket haben, den es ihnen verdrossen, dass er ein gross Ansehn bey allem Volck erlangt, weiln er die Muskow zuuor belagert und erobert hette, derwegen sie ihn ann sölche Örter (da er Scham inlegen möchte) mit wenigem Volck auszuschicken Gelegenheit gesucht und gethan haben.

Wegen Smolensko sagt Iwan Zipzugoff und Mikita Puschkin, dass noch damahln, da sie zu Saiezko gelegen, das Geschrey od. Rede unterm Volck gewesen, dass die Reussen von der smolenschen Belagerung im May dieses Jars solten abgetrieben und nach Wesma geruckt sein. Aber zu Bronnitz im Juny hat Kneass Dmitrey Trubetzky von ihrem Grossfursten Schreiben bekommen, welchs fur jederman gelesen worden, drinnen gemeldet ist, dass die Polen diesen Sommer Smolensko haben entsetzen wollen, aber die Reussen solten sie zuruck geslagen und kein Prouiant durchgelassen haben. So sagt Foka Duroff, dass er von denen,

so von die ihrigen aus dem Smolenschen Lager Schreiben bekommen, in vertrawter Weise vernommen habe, dass die Reussen von der smolenschen Belagerung solten abgeschlagen und nach Wesma geruckt sein, aber wegen des Grossfursten Brieff sagt er den andern gleich. So wissen sie auch nicht, ob man dem Brieff trawen solte, vermeinen auch woll, dass ihr Grossfurst sie mit sölchen Brieffen hat getrost und mutig machen wollen.

Wegen der Regierung, wer das höhste Commendament negst dem Grossfursten hat, haben sie ein jeder in Sonderheit auch uber ein gestimmet und berichtet: ob woll die Boiaren od. Reichrethe ihren Stath wie zuuor fuhren und teglig zusammen im Rathe sitzen, so durffen sie doch nichts thun, rathen od. sliessen, es sey den das der Boriss Saltikoff (des einaugigen Michaile Saltikofs Sohn) drinnen consente, auch nicht des Grossfursten Vatter Bruder Iwan Nikitiz Romanoff, sondern dieser vorberuhrter Boriss Saltikoff hat das höhste Rathen und Gebieten, nit nach seiner Stath, sondern dieweiln er der alten Nonnen des itzigen Grossfursten Mutter verwand ist und sie ihm dasselbe zu lest.

Wegen die krimschen Tartern sagen sie alle gleich, dass man bey ihnen im Lager gesagt habe, dass von des tartarischen Königs Sohne einer od. zween mit zwanzig tausend M[ann] solte auf eine halbe Meile von der Muskow gewesen, aber nit lang alda gelegen, sondern wiederumb durch [das] Land ann seine Grentze gekeret und durch das gantze Land ann der Gegend gebrand, geraubt, gemord[et] und viele geuangen aus dem Land gefuhret.

Wegen Sarutzky sagen sie auch alle gleich, dass er nebest des Woiwoden von Sandamirs Tochter und ihrem Sohn zu Astrachan diesen nehst vergangenen Winter gelegen, aber bey ihnen in ihrem Lager das gemeine Geschrey gewe[sen], dass er diesen vergangenen Voriar sollte von dannen ne[her] nach Kasan mit etzlichem Kriegsfolck sich begeben h[aben], dauon sie aber keine gewisse Zeitung gehabt.

Wegen die Kosaken aber sagen sie auch alle gleichen [Be-]richt, dass derer gar viel im Land sein und voluntarie durchs Land herumb ziehn, auch [hin] und wider zerstrewt ligen, haltens noch mit d[em Gross]fursten zur Muskow noch mit dem Sarutzky, [sondern] neuteralii: sollen durchs Land allerwegen r[auben], brennen, morden und sölche Tiranney ann [Boia]ren, Burger

Bawren, Weiber und Kindern [üben], wie es nimmer von den Heiden erhoret; w[eiter] sollen sie eine Festung mit Namen Romanoff und die Statt nehst Jaroslaw liegend verbrand und das Volck drinnen erslagen [haben.]

So sagt auch Foka Duroff, dass er einen Brieff gesehn und gelesen, so die Kostromischen Boiaren aus ihren Gutern von Kostrom von die ihrigen bekommen, drinnen gemeldet, dass die Kasaken die Festung und Statt Kostrom auch gleicher Massen abgebrendt, geplundert und das Volck drinnen ermordet und erslagen haben, welchs sie ann vielen Örtern noch teglich treiben sollen.

Wegen Kriegsfolck zur Muskow sagen sie alle gleichen Bericht, das zur Muskow gar kein Kriegsfolck nach ihnen geblieben, sondern das sie aus allerley gemein Folck ein tausend Mann oder etwas druber Strelitzen newlich solten zusammen geraffet haben, vonen[1] sie vier od. funff hundert aus der Muskow mit zehen tausend Rubel ann Gelde ins Lager nach Bronniz ihrem Kriegsfolk zum besten fortgeschicket, die auch nebest dem Gelde bis zu Wolday sechs und dreissig oder 40 Meilen von Nougorden gelegen angekommen sey.

---

[1] von denen?

Report on the manuscripts left by the late professor O. F. Tullberg and now in the library of Uppsala University.

By **K. V. Zetterstéen**, Uppsala.

In the year 1904 professor T. Tullberg and his sister Mrs. L. Ödman, born Tullberg, presented to the library of the University of Uppsala a collection of manuscripts which their father, the renowned orientalist O. F. Tullberg, professor of Oriental languages in Uppsala from 1843 to 1853, had left at his death. These MSS., relating to different branches of Oriental philology, may be divided into three groups, Syriac, Hebrew and Sanskrit. In the first place prof. Tullberg devoted himself to the study of the Syriac literature. His edition of the chronicle ascribed to Dionysius of Telmahrê[1] is well-known to all Syriac scholars, and besides this work he published some extracts from Palladius' »Paradisus Patrum»[2] and some specimens of the writings of Barhebræus[3]. Moreover he prepared for publication several other valuable works, which he had transcribed from the MSS. preserved in the great foreign libraries. The Hebrew MSS. which he has left behind contain the lectures which he delivered at the University of Uppsala on various parts of the Old Testament. A good Sanskrit scholar, he introduced the study of that important language at the University of Uppsala and thus became the founder of the Old Indian philology in Sweden. Among his li-

[1] Dionysii Telmahharensis chronici liber primus. Textum e cod. ms. Syr. Bibl. Vatic. transscrips. notisque illustr. O. F. Tullberg, Upsaliæ 1850. Cf. Die orientalischen Literaturen (Die Kultur der Gegenwart I, 7), p. 117.

[2] Cf. p. 69.

[3] Cf. pp. 72—73.

terary remains there are many extracts from famous Sanskrit works, as Mahābhārata, Kathāsaritsāgara, Vetālapañcaviñçati, &c., and in the year 1840 he published a most careful edition of the Mālavikāgnimitra[1]. The MSS. which he has left are very fairly written, and he must have bestowed much labour on these subjects. It is therefore to be deeply deplored that he should never have found time to publish them in a complete form. Since the death of prof. Tullberg (12th April 1853), however, most of these works have been edited by other scholars, who did not know anything about the vast amount of material collected by the Swedish orientalist and who, therefore, had to take the trouble to transcribe the same MSS. over again for their own use. In the following pages a short description of the MSS. in question will be given.

As for the rendering of the Oriental characters, I give the Syriac words in the original letters and the Sanskrit ones in transliteration. As a rule prof. Tullberg followed this plan, though, in some cases, he has employed the devanāgarī alphabet for the Sanskrit texts. In the superscriptions his own spelling is retained here; in other cases I follow the system of transliteration employed by Whitney in his Sanskrit grammar. For the rest, I have always noted the size of the MSS., but I have not thought it necessary to describe the various kinds of paper that they are written on, nor to mention the number of lines on each page.

A. Syriac MMS.

I. A bundle with the following superscription on the wrapper: *Delar af Gamla Testamentet i Syrisk text, kopierade i London och Milano 1852 af O. F. Tullberg.*

14 fascicles (mostly about 20 cm. by 28), containing fragments of the Syro-Hexaplar version of the Old Testament.

1. The book of **Genesis,** 4 parts, each consisting of 6 foll., except the last, which contains 4, 2 pages at the end left blank; dated London 21st July 1852.

A transcript of Cod. no. XLVIII in Wright's Catalogue[2].

2. The book of **Exodus,** 10 parts, each consisting of 6 foll. (the first two about 18,5 cm. by 23, the others of the same size

[1] See below p. 83.
[2] Catalogue of Syr. MSS. in the British Museum I—III, London 1870—1872.

as the transcript of Genesis), except the last 2, which contain only 4 leaves, the last 3 pages left blank.

Wright, op. cit. no. XLIX.

3. The book of **Numbers,** 4 parts, each consisting of 6 foll., the last page left blank; dated London 12th July 1852.

Wright, op. cit. L.

4. The book of **Joshua,** 5 parts, each consisting of 6 foll., except the last, which contains 4 only; dated London 9th July 1852.

Wright, op. cit. LI.

5. The book of **Judges,** 5 parts, each consisting of 6 foll., the last page left blank.

Wright, op. cit. LII.

6. The book of **Ruth,** 4 foll.; dated London 30th July 1852.

Wright, op. cit. LII.

7. The first book of **Samuel,** 6 parts, each consisting of 6 foll., the last 3 pages blank.

Wright, op. cit. LX.

8. The second book of **Samuel,** 6 parts, each consisting of 6 foll., except the last, which contains 4, the last 7 pages left blank; dated London 17th August 1852.

Wright, op. cit. LX.

9. The third (or first) book of **Kings,** 6 parts, each consisting of 6 foll.; dated London 17th July 1852.

Wright, op. cit. LIII.

10. The book of **Isaiah,** 5 parts, each consisting of 6 foll., 7 pages at the end left blank.

Wright, op. cit. LXI.

11. The book of **Wisdom,** 16 foll. (pp. 1—32, 19,5 cm. by 28); dated Milan 26th May 1852.

12. The book of **Ecclesiasticus,** 36 foll. of the same size as the preceding number (pages numbered up to 70), the last leaf blank, evidently from Milan.

13. The book of **Baruch,** 8 foll. of the same size (pages numbered up to 14), the last leaf blank, evidently from Milan.

14. 20 foll. of the same size, containing an index of the chapters of some Biblical books, remarks on Codex Syriaco-Hexaplaris no. 313 in the Bibliotheca Ambrosiana, &c. On page 20 there is the following date: Milan 7th June 1852.

* * *

II. A bundle with the superscription on the wrapper: *Palladius, Historia Lausiaca seu Paradisus, syrisk text (efter Mss. i Bibl. Vaticana) kopierad af O. F. Tullberg*[1] *(1846—1847)*, mostly 20,5 cm. by 24.

1. **Histories of the Solitary Brethren of the Egyptian desert**[2] **P. I,** 110 foll. (pp. 1—220), the last 5 pages left blank; dated London 12th August and 8th Sept. 1846.

2. **P. II** of the same work, 126 foll. (pp. 1—244, 110 *b*—*i*), the last leaf blank; with a supplement, consisting of 12 foll. (pages numbered up to 22), the last leaf blank. The latest date is 21st Sept. 1846.

The text (p. I—II) is based on the following MSS., viz.

A = Brit. Mus. Add. 12173, 1, *a*, *b* (Wright, op. cit. DCCCCXXIII).
B = Brit. Mus. Add. 14579 (Wright DCCCVIII).
C = » » » 12175 (» DCCXXVII 3 *a* et sqq.).
D = » » » 14648 (» DCCCCXLIII).
E = » » » 14650 (» DCCCCXLIX).
P = No. 3 below.
V = No. 4 »

Moreover other sources are occasionally quoted, e. gr. I (= no. 5 below).

3. **Histories of the Egyptian Fathers,** 134 foll. (pages numbered up to 261), the last 7 pages blank; begun 30th April 1846; at the end two dates, viz. London 5th Aug. and 15th Oct. 1846. The text is based on Cod. Brit. Mus. Add. 12173, 2 (Wright DCCCCXXIII) with various readings from Cod. Vaticanus 126[3].

4. **Histories of the Egyptian Fathers,** divided into four books, according to Cod. Vaticanus 126; 172 foll. (pp. 1—344), the last page blank; dated Rome 15th Jan. 1847, at the beginning, and 25th March and 30th June 1847, at the end. There is a supplement, consisting of 14 foll. (pages numbered up to 26; 19,5 cm. by 27) with the first leaf and the last page left blank.

---

[1] Some portions of this work have been edited by prof. Tullberg under the title Libri qui inscribitur Paradisus Patrum partes selectæ, Upsaliæ 1851. Cf. also Wright, op. cit. no. DCCCCXXIII for the contents of this edition.

[2] This compilation is generally ascribed to Hieronymus.

[3] Cf. S. E. Assemanus et J. S. Assemanus, Bibl. apostol. Vatic. Codd. mss. cat. Partis I tom. II—III, Romæ 1758—1759.

5. **Historiæ Lausiacæ initium,** 20 foll. (pp. 1—40), the first 2 and the last 3 pages left blank.

A transcript from Cod. Brit. Mus. Add. 12175 (Wright, op. cit. DCCXXVII, 3, *g*) with various readings from Cod. Vaticanus; dated 21st Sept. 1846 and 2nd Febr. 1847.

6. An index to **Palladius,** the above numbers 1—5, 28 foll. (10,5 cm. by 24,5) with some pages left blank.

7. An index to Cod. Brit. Mus. Add. 12175, 4 foll. (12 cm. by 27), 5 pages blank.

8. 8 foll. (12 cm. by 21), entitled **Palladii Historia Lausiaca,** containing various indices, dated London 1st Aug. 1846 and Rome 30th Nov. 1846.

9. 8 loose leaves of different sizes, containing various extracts referring to **Palladius.**

10. An abridged transcript of **Assemani's** Latin description of the Codd. 126, 166, 167 and 162 in the Bibliotheca Apostolica Vaticana with some additions by Tullberg himself, 10 foll. (19,5 cm. by 27).

* * *

III. A bundle with the superscription on the wrapper: *Bar-Hebræus, Chronicon Syriacum edd. Bruns et Kirsch 1788. Med rättelser efter codices i Oxford och Rom af O. F. Tullberg (1846—1850).*

An interleaved copy of **Barhebræus, Chronicon Syriacum,** Lipsiæ 1789, in 11 parts with various remarks. Four MSS. are quoted besides the Bodleian ones (Codd. Hunt. 1 and 52), viz.

Bs = Bernstein's MS.
D = Cod. Vaticanus 166.
E = » » 167.
Cod. Florentinus.

At the end there are the following dates: Rome 31st May 1847 and London 23d July 1850.

* * *

IV. A bundle with the following superscription on the wrapper: ***Bar-Hebræus, Chronicon Syriacum.*** *Pars 2. Syrisk text, kopierad efter Mss. i London, m. m. af O. F. Tullberg (1846).*

1. On page 1 we read: *Greg. Bar Hebræi Chronicon Syriacum. P. II. London d. 20 April 1846. O. Tullberg;* 2 parts (about 20,5 cm. by 24), viz. II, 1: pp. 1—384 with supplement

(pp. 368 *a—e*, 370 ܐ—ܬ, 379 *b—z)* and 3 blank leaves at the end; II, 2: pp. 385—668 with supplement (pp. 640 *a*, 654 *a*) and 2 blank leaves at the end.

The text is taken from the following sources, viz.

A = Cod. Hunt. 1 in the Bodleian Library[1].
C = » 366 (136) in the Bibl. Laurentiana in Florence[2].
D = » Vaticanus 166 (126).
F = » » 173.
M = » Brit. Mus. Add. 7198[3].

On page 665 there are the following dates, viz. 24th June 1846, Rome 13th Jan. and 17th June 1847 and London 5th Aug. 1850.

2. Fol. 1: *Textnoter till Barhebræus, Chron. Syr.;* 2 parts (about 19—20,5 cm. by 24), viz.

P. I: 49 foll. (pp. 1—96, 92 *b*).

P. II, 1: 29 foll. (pp. 1—58).

II, 2: 20 foll. (pages numbered up to 36), the last 2 leaves blank, with a supplement, consisting of 3 foll.

3. The beginning of a Latin translation, 36 foll. (pp. 1—72) of the same size.

Begins: *Auxilium Patris et Filii et Spiritus Sancti invocantes, coepimus exscribere librum chronicorum, a Mar Gregorio Maphriano Orientis et Occidentis, qui et Abulpharag, filius Aaronis, medicus, e Melitina urbe oriundus, Bar Hebræus cognominatur, compositum.*

Corresponds to pp. 1—44 in the edition of Bruns & Kirsch.

4. A fragment of a Latin translation of the same work P. II, 594—615, 3 parts, each consisting of 8 foll. (about 20 cm. by 25), the last 4 leaves blank.

5. **Barhebræus, Liber facetiarum,** 48 foll. (20,5 cm. by 28, pp. 1—96); dated Stockholm 6th Oct. 1852. I cannot obtain any information with reference to the MS. from which this copy has been transcribed.

---

[1] Catal. Codd. mss. Bibl. Bodl. pars VI, codd. Syr., conf. R. Payne Smith, Oxonii 1864, no. 122.

[2] These numbers do not agree with Bibl. Mediceæ Laurent. et Palat. codd. mss. Orient. catal. rec. S. E. Assemanus, Florentiæ 1742.

[3] Catal. codd. mss. orient. qui in Museo Britann. asservantur, I [Ed. Rosen & Forshall], Londini 1838, no. LVII.

6. Several smaller writings, 15 foll. (about 19,5 cm. by 24, pages numbered up to 26), interleaved, some pages left blank. These are transcribed from the Cod. Gg. 3.30 in the Cambridge University library[1], and collated with several other MSS. The contents will appear from the following index at the end:

1) *Bar Hebræus, de obitu Johannis Bar Maadani* (Cod. Florentinus 62, nunc 298, Cod. Vaticanus 174),
2) *Mar Jakob, quæstiones syriacæ,*
3) *Barhebræus, de amore divino* (Cod. Hunt. 1, Flor. 62, Vat. 174),
4) » » » » (Cod. Hunt. 1, Vat. 174),
5) » *de intellectu perfectorum* (Cod. Vat. 174),
6) » *in illud Socratis: bona lex, sed melior philosophia* (Cod. Hunt. 1, Flor. 62, Vat. 174).

* * *

V. A bundle with the superscription on the wrapper: *Syriska texter, kopierade af O. F. Tullberg (1837—1850).*

1. *De Daræ conditu,* 2 foll. (19,5 cm. by 24), interleaved, transcribed from Cod. Hunt. 52[2]. This fragment belongs to the fifth book of the **Ecclesiastical History of John of Asia**.

2. Extracts from **Barhebræus, Horreum mysteriorum.**

a) The beginning of the *Horreum mysteriorum,* 10 foll. (20,5 cm. by 24), the last 5 pages left blank; dated Oxford 1st May 1846, Rome 13th April 1847.

The text is based on:

Cod. Hunt. 1[3].
» Vaticanus 282.
» Laurentianus 26 (230) in Florence.

b) A commentary on the prophecy of *Isaiah,* 18 foll. (18,5 cm. by 23, pages numbered up to 32), interleaved and dated London 29th May 1837, Oxford 1st June 1837. This work was published by prof. Tullberg Uppsala 1842[4].

c) A commentary on the prophecy of *Jeremiah,* 12 foll. (20,5 cm. by 24).

[1] Cf. W. Wright, A catalogue of the Syr. MSS. preserved in the Library of the University of Cambridge, Cambridge 1901, II, p. 1023.
[2] R. Payne Smith, op. cit. no. 167.
[3] R. Payne Smith, op. cit. no. 122.
[4] Gregorii Bar Hebræi in Jesaiam scholia e codd. MSS. Syr. Musei Brit. Lond. et Bibl. Bodlei. Oxon. ed. et annot. illustr. O. F. Tullberg, Upsaliæ 1842.

The text seems to be a transcript of Cod. Vat. 282[1] and has, moreover, been collated with the following MSS.

Cod. Brit. Mus. Add. 7186[2].
» Hunt. 1.
» Laurentianus 26 (230).

Dates: London 18th July 1850 and Oxford 29th July 1850.

d) A commentary on *the 1st, 2nd and 22nd Psalms*, 5 foll. (18,5 cm. by 23), interleaved, with 6 leaves containing some other extracts; edited by prof. Tullberg, Uppsala 1842[3].

e) The beginning of the commentaries on the gospels of *Matthew, Mark, John and Luke, the Acts of the Apostles* and the prophecy of *Jona*, 4 foll. (19,5 cm. by 24), interleaved.

3. The first chapter of a summary of astronomy by **Bar=hebræus,** entitled ܣܘܠܩܐ ܗܘܢܢܝܐ, 2 parts, each consisting of 12 foll. (20,5 cm. by 24, pages numbered up to 29), with several leaves left blank at the end.

The text is transcribed from Cod. Hunt. 540[4] and collated with Cod. Syr. Ancien fonds 162 in Paris[5]. The transcription was begun in Oxford 11th June 1846. At the end there are the following dates: Oxford 23rd July and Paris 20th Oct. 1846.

After this treatise comes a commentary on the prophecy of **Habakkuk,** probably from the Horreum mysteriorum.

4. **Barhebræus, Nomocanon,** ܟܬܒܐ ܕܗܘܕܝܐ I, 12 foll. (20,5 cm. by 24, pages numbered up to 20), with the last 3 pages blank.

The MSS. used are: Cod. Hunt. 1.
» Par. Anc. fonds 140[6].
Florentinus 61 (297).

Dates: Oxford 23rd July and Paris 21st Oct. 1846.

5. 2 foll. (24 cm. by 38,5), entitled **Appendix codicis Bodl. Huntingt. 52, quo Bar Hebr. historia dyn. continetur,** with various readings from Cod. Vaticanus 167. Contains the hi-

---

[1] This MS. is not described in the cat. of Assemani.

[2] Rosen & Forshall, op. cit. no. XLV.

[3] Gregorii Bar Hebræi in psalmos scholiorum specimen e codd. MSS. Syr. Musei Brit. Lond. et Bibl. Bodl. Oxon. ed. Lat. redd. et annot. illustr. O. F. Tullberg, Upsaliæ 1842.

[4] R. Payne Smith, op. cit. no. 177.

[5] Zotenberg, Catalogues des Mscr. syriaques et sabéens (mandaïtes) de la Bibliothèque Nationale, Paris 1874, no. 244.

[6] Zotenberg, op. cit. no. 226.

story of the death of Neurûz, the cruel persecutor of the Christians. At the end there is the following remark: After this treatise comes 1) ܫܪ̈ܒܐ ܕܐܒܪܗܡ, then 2) ܫܪܒܐ ܕܥܠ ܚܪܒܐ ܕܐܦܪܝܡ, and lastly 3) ܡܦܩܬ ܕܗܘܢܐ ܦܪ̈ܣܐ.

6. 2 foll. (20,5 cm. by 24), with the last page left blank. Contains ܫܪܒܐ ܕܐܒܪܗܡ ܡܠܟܐ ܕܡܠܟܘܬܐ and ܫܪܒܐ ܕܥܠ ܚܪܒܐ ܕܐܦܪܝܡ from Cod. Hunt. 52.

7. A treatise of Bishop **Methodius,** ܥܠ ܝܘܒܠ ܡܠ̈ܟܐ ܘܥܠ ܚܪܬ ܙ̈ܒܢܐ, 4 foll. (20 cm, by 26,5), transcribed from Cod. Vaticanus 58.

8. **De Abbate Cypro,** 2 foll. (20,5 cm. by 24), the 2nd left blank, transcribed from two MSS., viz.

C = Brit. Mus. Add. 12175 (Wright, op. cit. DCCXXVII).
E = » » » 14650 (» » DCCCCXLIX).

9. 1 leaf (20,5 cm. by 25), containing an index to Cod. Brit. Mus. Add. 12175 (Wright, op. cit. DCCXXVII).

10. 7 foll. (19,5 cm. by 24), interleaved, containing extracts from the **dictionary of Bar Bahlûl.**

The text is based on

Cod. Marsh. 198 (Payne Smith 188).
» Hunt. 157 (» » 187).

11. Fragments of the same work, consisting of foll. 23—26, 29, 31—59 (fol. 33 twice) and 13 loose leaves (24 cm. by 38,5), some pages left blank.

* * *

VI. A dictionary of geographical names in the Syriac language, arranged alphabetically; bound in pasteboard, 92 unnumbered foll. (about 18 cm. by 28) with 13 leaves of different sizes at the end, containing quotations from the Chronicle of Barhebræus, &c. On the back the following title is printed: *Kirsch, Lexicon Syriacum 1789. Auxit O. F. Tullberg*; moreover there is a title-page of »Lexicon Syriacum chrestomathiæ suæ Syr. accommodatum a M. G. G. Kirschio, Hofæ 1789» prefixed to the MS.

* * *

VII. Supplementa ad Lexicon Syr. Castelli ed. Mich., bound in cloth with covers of pasteboard, 10 unnumbered foll., most of which are left blank, at the beginning, 298 foll., (pp. 1—596, about 18 cm. by 22), 6 unnumbered leaves and 5 blank ones at

the end. On the inside of the foremost cover: *Otto Fr. Tullberg. London d. 24 Apr. 1846, Rom den 1 Jan. 1847.*

The vast lexical material, gathered in this volume from the collections of Agrell and other sources, seems to be quite ready for publications. As a specimen the article ܦܠܚ is given here[1].

ܦܠܚ 1) *coluit, exercuit* A. T. 3, P. 1, p. 187, Not., col. 1, l. 8 a. f. (A. virtutem *excoluit*). ܦܠܚ ܠܐܪ̈ܙܐ »*coluit mysteria*, designat actionem, qua sacerdos fractam hostiam sanguine in figura crucis tingit, inquiens: *credimus, obtulimus, obsignamus et frangimus eucharistiam hanc &c*» verba sunt Assemani in B. O. T. 1, p. 482, Not. 1[2] — A. T. 1, p. 483, col. 1, l. 11. 2) *opus fecit;* effecit, laboravit (förrätta, taga sig för, arbeta) A. T. 3, P. 1, p. 138, Not., col. 2, l. 11 a. f.; T. 1, p. 392, col. 1, l. 17, p. 32, col. 1, l. 4 a. f. &c. 3) forte *explicuit, exposuit* A. T. 3, P. 1, p. 144, Not., col. 2, l. 6 (Ass. *persecutus est* sensa librorum). — *Aph.* 1) *colere fecit* vel *sivit* B. p. 65, l. 6. 2) *collegit* exercitum, B. p. 264, l. 1; 318, l. 1; 522, l. 8. — *Ethp. factus est,* A. T. 3, P. 1, p. 267, Not., col. 2, l. 12; 273, col. 1, l. pen. &c. — ܦܠܚܐ *miles* et ܦܠܚܐ *agricola* conjunguntur per paronomasiam quandam, B. p. 356, l. 5 a. f.; 357, l. 2; 471, l. 7 a. f.; 161, l. 9, 10. — ܦܠܚܐ interdum vertitur *rusticus* (bonde) A. T. 3, P. 1, p. 340, col. 1, l. 10 a. f. — ܦܠܚܘܬܐ 1) *agricultura, agricolatio* B. p. 337, l. 6. 2) *exercitus* B. p. 466, l. 1; 521, l. 13; 522, l. 8 &c. 3) *institutum* A. T. 3, P. 1, p. 496, col. 1, l. 10 a. f.; 149 Not., col. 1, l. 15 a. f. — ܦܠܘܚܐ forte *operator*, A. T. 3, P. 1, p. 324, col. 1, l. 10 a. f. — ܦܘܠܚܢܐ 1) *cultus, cultura* A. T. 3, P. 1, p. 455, col. 1, l. 13. 2) *exercitium* A. T. 1, p. 173, col. 1, l. 4 a. f., col. 2, l. 19; T. 3, P. 2, p. 808, col. 2, l. 18 &c. 3) *labor* A. T. 2, p. 166, col. 1, l. 1; T. 3, P. 2, p. 939, l. 14. 4) *opera* (hjelp, biträde) A. T. 3, P. 1, p. 471, col. 2, l. 6, 9, 13.

B. Hebrew MMS.

VIII. A bundle, containing lectures on the book of Judges, Job and the book of Proverbs. On the wrapper: *O. F. Tullberg, Föreläsningar öfver Domareboken, Job, Salomos ordspråk.*

[1] The abbreviations will no doubt be understood without further notice.

[2] Forsitan idem sensus est verborum ܦܠܚ ܠܩܘܪܒܢܐ in Mich. Chr. S. p. 76, l. 6, quæ verba reddit Assem.: *postquam oblationem sacram secretis precibus celebrassent.*

1. The book of **Judges,** viz.

a) Translation, 14 parts, each consisting of 8 foll. (about 21 cm. by 24), except the 14th, which has 4 foll. only.

b) Commentary, 9 parts, each consisting of 12 foll. of the same size, besides the introduction; 7 leaves of the introduction and the last 6 of the commentary left blank. These lectures were held in both terms of the year 1848. The latest date is 24th Nov. 1848.

2. **Job,** viz.

a) Translation, 17 parts, each consisting of 8 foll. (1—13 19 cm. by 22, 14—17 21 cm. by 24), the last 5 leaves blank.

b) Commentary, 15 parts, each consisting of 12 foll., except the 10th and the 15th, which have 8 and 4 leaves only (1—10 19 cm. by 22, 11—15 21 cm. by 24), with an introduction, composed of 2 parts, in all 20 foll.; the last 3 pages of the commentary and several leaves of the introduction left blank. Prof. TULLBERG began his lectures on the book of Job in the autumn of 1845, and finished them in the autumn of 1847. The latest date in the translation is 25th Nov. 1847, and in the commentary 27th Nov. 1847. Besides his own papers there is a fascicle, too, consisting of 24 foll. (19 cm. by 22,5) and written in a quite different hand with the title: *Job efter Hr Prof. Lindgren.*

3. The book of **Proverbs,** viz.

a) Translation, 10 parts, each consisting of 8 foll. (about 19 cm. by 22), except the 5th, which has 6, and the last, which has 4 only, the last of which is left blank.

b) Commentary, 6 parts, each consisting of 12 foll., the last leaf blank; also one loose leaf. These lectures were held in the autumn of 1844 and the spring of 1845. The latest date is 29th May 1845.

* * *

IX. A bundle, containing lectures on Isaiah and the Minor Prophets. The wrapper bears the following superscription: *O. F. Tullberg, Föreläsningar öfver Jesajas och Mindre Profeterna.*

1. **Isaiah,** viz.

a) Translation, 26 parts, each consisting of 8 foll. (about 20,5 cm. by 24), the last 7 pages left blank, finished 26th Sept. 1851.

b) Commentary, 34 parts, the first 33 of which consist of 8 foll. and the last of 10, the last page left blank; also one loose

leaf. The commentary was finished 22nd Dec. 1851. Then comes the date 23rd April 1852.

2. **The Minor Prophets,** viz.

a) Translation, 22 parts, each consisting of 8 foll. (about 20,5 cm. by 24 or 25), the last 5 pages blank. These lectures were begun in the spring of 1849, and the latest date is 16th May 1850.

b) Commentary, 27 parts, each consisting of 8 foll., excepting the 1st, which has 12, and 4 unnumbered foll., the last 5 leaves blank.

At the end: *Slut den 16 Maj 1850.* ܫܘܒܚܐ ܠܐܠܗܐ.

C. Sanskrit MSS.

X. A bundle with the following title on the wrapper: *O. F. Tullberg, Diverse filologiska anteckningar i Sanskrit.*

1. 7 fascicles, each consisting of 8 foll. (about 17,5 cm. by 26), entitled **Annotat. in Manum.**

a) A Sanskrit-English glossary to the 5th chapter of the *Mānavadharmaçāstra* and Kullūka's commentary; the Sanskrit words in devanāgarī characters. Begins with *snātaka* (çl. 1).

Paris 17th—29th Dec. 1836.

b) Continuation, the last 6 leaves blank. Begins with V, 42.

Paris 30th Dec. 1836—29th Jan. 1837.

c) A grammatical analysis of a part of the 5th chapter, entitled *Anteckningar under Prof. Burnoufs föreläsningar öfver Manu 5 Cap.*, the last 5 pages left blank.

Paris 20th—22nd Dec. 1836.

d) Superscription: *Manava-Dharma-Sastra 1 Cap.* Contains only 7 Sanskrit words in devanāgarī characters with English translation. Paris 25th Dec. 1836.

e) Superscription: *Manu 1 Cap.* A Swedish translation of the introduction to Kullūka Bhaṭṭa's commentary and a French translation of the text 1—15 with commentary. Paris 27th Dec. 1836—4th Jan. 1837.

f) Continuation, entitled *Manu 1. Cap.*, containing 15—27; the last 9 pages left blank.

Paris 5th Jan. 1837.

g) A transcript of *Manu V, 94—133* with KULLŪKA BHAṬṬA's commentary, apparently intended to supply the lacuna in the Calcutta edition[1]; the last 4 leaves blank.

The transcript breaks off with the word *viṇmūtrotsarg-* (çl. 134)[2].

2. A Swedish translation of the **Mālavikāgnimitra,** incomplete; 81 foll. (about 16,5 cm. by 20), the last 13 of which are left blank.

Breaks off with the following words of Irāvatī: *Det må väl vara en blott »erzählung»; hvarföre skall jag derf. grälja mig?* This corresponds to *ṇaṁ saṁkahā ṇāma hodu kitti attāṇaṁ āāsaissaṁ* at the end of the 3rd act (Tullberg's ed., page 41). Bonn 14th Aug. 1840.

3. *Varietas lectionis in Hitópadéçam editionis Schlegelianæ, descripta ex codice chartaceo, qui a cel. N. Wallichio paratus, in Bibl. Universitatis Hafniensis*[3] *asservatur, a N. L. Westergaard*, 27 foll. (about 16,5 cm. by 21, pages numbered up to 53) besides the title-page, the Sanskrit words in devanāgarī writing throughout.

4. Examples of grammatical forms, collected from various Sanskrit texts, 70 foll. (about 16,5 cm. by 21), bound in cloth with covers of pasteboard. Most of the leaves are, however, left blank.

5. *a)* Title: ***Sakuntala no. 1,*** 48 foll. (about 17,5 cm. by 22), the last 5 leaves blank.

Explanatory remarks with translation of some passages; the Sanskrit words are partly in their original characters, partly in transliteration. Breslau 19th Jan. — 7th May 1836.

b) Title: *Sakuntala no. 2*, 30 foll. of the same size as the preceding number.

A Sanskrit-English glossary; the Sanskrit words in devanāgarī writing throughout.

Breslau 20th Jan. — 6th May 1836.

6. Some smaller fragments, viz.

---

[1] In the copy of Menu Sanhita, The institutes of Menu, with the commentary of KULLÚKA BHAṬṬA I, Calcutta 1830, in the library of Uppsala University the pp. 441—464, comprising V, çl. 94—151, are wanting.

[2] I. e. *viṇmūtrotsargaçuddhyartham.*

[3] Cf. Codd. Orient. Bibl. Reg. Havniensis, Havniæ 1846—1857, I, p. 100.

a) **Indralokāgamana,** one leaf (17,5 cm. by 21,5).

A Latin translation of the episod on Arjuna's voyage to Indra's heaven I, 1—5.

b) Beginning of a Sanskrit-English glossary to Īçvara Kṛṣṇa's Sāñkhyakārikā and the commentary of Gāuḍapāda, 2 foll. (13,5 cm. by 22), entitled **Sāñkhyakārikā,** the Sanskrit words in devanāgarī.

c) A fragment of a Latin translation of the first book of the **Hitopadeça,** containing the verses 109—207, 5 foll. (about 22 cm. by 27). Begins: *Domicilium non est, momento temporis, non est mendicans vir, per hoc, o Narada, feminis virtutes subnascuntur.*

* * *

XI. A bundle with the following superscription on the wrapper: *Diverse Sanskrit-texter i kopior af O. F. Tullbergs hand.*

1. *a)* **Ṛtusañhāra,** 4 parts, each consisting of 8 foll. (about 16,5 cm. by 20,5), the last 9 pages blank.

Fol. 1 v.: *The seasons : a descriptive Poem, by Kálidás, in the original Sanscrit Calcutta 1792.*

Devanag. Mscr. no 2032
Bengali » » 1499.

A transliteration of the text with various readings from the two above MSS., but the author does not tell us to which collection they belong. Eggeling in his catalogue[1] mentions two copies of the Ṛtusañhāra (no. 3788 and 3789); these have other marks, but are apparently identical with no. 2032 and 1499.

At the end: London 11th Apr. 1837
Oxford 7th May »

b) A rhymed English translation of the same work, entitled *Årstiderne, Ritusanhara or Assemblage of the seasons,* 18 foll. (about 18,5 cm. by 22,5), the last 3 pages blank.

Begins: *Fierce flames the sun, we court the lunar beam,*
or frequent frolic in the cooling stream.
Welcome is evening, but the glowing night
yields us few moments, dearest, of delight.

At the end: Oxford 9th May 1837.

[1] Catalogue of the Sanskrit MSS. in the library of the India Office London 1887 et sqq. Cf. Ritusanhàra ed. P. a Bohlen, Lipsiæ 1840, p. V.

2. *a)* **Siṁhāsanadvātriṅçati,** 71 foll. (pp. 1—142, pp. 1—90 20 cm. by 32,5; 91—142 21,5 cm. by 35), the last page left blank.

The text is based on the following MSS. in the East India House:

A = Cod. 1516 (Eggeling, op. cit. no. 4099)
B = » 1315 (» » » » 4098)
C = » 2183 (» » » » 4100)
D = » 2523 (» » » » 4101).

In a note on page 1 Cod. E = 2897 (Eggeling no. 4102), too, is mentioned. This MS. differs from the others, in so far as it is composed in verse.

Begins: *anantaçabdārthagatopayoginaḥ*
paçyanti pāraṁ na hi yasya yoginaḥ
jagattrayāçeṣatamovināçakam
jyotiḥ paraṁ taj jayati prakāçakam.

At the end: Upsala 29th May 1842.

b) The same work according to Cod. D, 21 foll. (pp. 1—42; 1—30 20 cm. by 33; 31—42 21,5 cm. by 35). Hammarby 7th July 1842.

c) A fragment of the same work, containing pp. 17—96 (18,5 cm. by 23), corresponding to pp. 24 et sqq. in no. 2 *a*; pp. 34—35 blank.

Breaks off in the 23rd story.

3. **Çukasaptati,** pp. 3—79 (about 20 cm. by 33) with one loose leaf containing some observations.

The MS. transcribed by TULLBERG belongs to the Royal Asiatic Society in London, and a short description of it has been given by R. SCHMIDT[1]. Moreover the same scholar has noted the various readings of this MS. (= *L*) in his edition of Çukasaptati[2].

The transcript begins with the 2nd story: *atha dvitīyam āribhyate dvitīye 'hni sā prabhāvatī tābhiḥ çakhībhiḥ*[3] *çukam āpṛcchya calitā çukas tām idam abravīt yathāicchaṁ gaccha suçroṇi yadi jānāsi duḥkṛte pratyuttaraṁ samāyāte yaçodevīva saṅkaṭe.*

At the end: *London, Sommerset* [sic] *house d. 25 Mars 1840.*

---

[1] Vier erzählungen aus der Çukasaptati, Halle a. S. 1890, p. 2.

[2] Die Çukasaptati, textus simplicior, hrsg. v. R. SCHMIDT (Abhandl. für die kunde des Morgenlandes, X: 1), Leipzig 1893.

[3] Sic; Schmidt *sakhībhiḥ*.

4. *Çivadāsa's* recension of the **Vetālapañcaviṅçati** from the 6th story upwards, 64 foll. (pp. 1—118. 103 *a—b*, 112 *a—f* and one unnumbered leaf; about 20,5 cm. by 33).

The text is based upon two MSS.

A = no. 1765 (Eggeling, op. cit. 4093).
B = » 1668 (» » » 4094).

23rd—28th Dec. 1840.

5. *Jambhaladatta's* recension of the same work, 24 foll. (pp. 1—48) of the same size as the preceding number with 3 loose leaves containing various remarks.

6. Various readings to Lassen's edition of the **Vetālapañcaviṅçati**[1] from two MSS., A and B, apparently identical with Codd. A and B quoted above (no. 4).

a) Variants from Cod. A., 12 foll. (pp. 1—24, about 16,5 cm. by 20,5).

b) Variants from Cod. B, 5 foll. (pp. 1—9) of the same size.

7. *a)* Some extracts from **Somadeva's Kathāsaritsāgara,** 33 foll. (pp. 1—66, about 20,5 cm. by 33) with one loose leaf containing a fragment in devanāgarī.

These fragments correspond to the following parts of Brockhaus' edition:[2] 60; 61, vs. 58—141 a; 62, vs. 5—167; 63, vs. 97—155 *a*.

The text is based on two MSS., viz.

C = Wilson's copy vol. III[3].
D = East India House 4to 1881 (Eggeling, op. cit. 3957).

Oxford 27th Febr. 1841. London 12th March 1841.

b) Another fragment of the same work, 20 foll. (pp. 1—40; about 13,5 cm. by 22,5) in devanāgarī; fol. 1 and pp. 32—40 left blank.

Contains *taraṅga* 60, vs. 10 b—198. Breaks suddenly off in the latter verse with the words: *hatvā abhipatitaṁ kurya-* (sic).

8. A fragment of the **Mahābhārata,** 4 parts, each consisting of 4 foll. (about 19,5 cm. by 25) in devanāgarī with a loose leaf at the end.

---

[1] Anthologia Sanscritica, Bonnæ 1838.

[2] Kathâ Sarit Sâgara. Die Märchensammlung des Somadeva hrsg. v. H. Brockhaus. Leipzig 1839—1866.

[3] See Cat. codd. mss. Bibl. Bodl. VIII. Codd. Sanscr. conf. Th. Aufrecht, Oxonii 1864, no. 323.

Contains *Svargārohaṇaparvan,* adhyāya 1—5.

On the last page a fragment from the *Strīparvan* in transliteration.

The text is based on four MSS., two of which also contain a commentary. 7th Nov. 1836—28th March 1837.

9. Several fragments of the **Harivança**.

a) Adhyāya 1—10, 8 parts, each consisting of 6 foll. (17,5 cm. by 26), except the first, which has 4 only, the first 2 pages left blank. The Sanskrit text in devanāgarī up to çloka 532, then in transliteration. The text seems to agree closely with that of the Calcutta edition of the Mahābhārata, IV, 445 et sqq. Paris 5th Dec. 1836—28th Febr. 1837.

b) Adhyāya 12—13, 6 foll. (18 cm. by 23,5) in devanāgarī, the last leaf blank; superscription: *Trisanku.*

The text is based on two MSS., »Burnouf's copy» (fol. 30) and »that of the library» (fol. 16), but no further details are given on them.

Paris 7th — 11th Oct. 1836.

c) Adhyāya 26, 4 foll. (about 20,5 cm. by 26,5) in devanāgarī, the last leaf blank; superscription: *Histoire de Poururavas.*

At the beginning: »Manuscr. p. 28».

Paris 23rd and 24th Sept. 1836.

d) Adhyāya 38, 10 et sqq. according to Tullberg, 6 foll. (18 cm. by 23) in devanāgarī. Superscription: *Sjamantaka.*

Corresponds to adhyāya 39,9 et sqq. and 40 in the Calcutta edition of the Mahābhārata (çloka 2040—2076 *a*, 2092 et sqq.).

The text is based on Burnouf's copy (fol. 88) and that of the library in Paris (fol. 41). Moreover a MS. in London has also been used.

Paris 14th Oct. 1836. London 1st May 1837.

e) Adhyāya 45,23—64 according to Tullberg, corresponding to adhy. 46, 23 et sqq. (çl. 2527—2569) in the Calcutta edition, 4 foll. (19 cm. by 25) in devanāgarī, the last page left blank. Superscription: *Āurvāgnisambhavaḥ.* Burnouf's MS. fol. 109, the Paris one fol. 51. Not dated.

f) Adhyāya 58—66 according to Tullberg, corresponding to 60—68 in the Calcutta ed., 5 parts, no. 1 consisting of 6, no. 2 of 8, and the others of 4 foll. (1—2 18 cm. by 23, the rest 19,5 by 25), fol. 1 and the last page left blank. Devanāgarī writing;

superscription: *Kṛṣṇotpattiḥ.* Also 6 leaves, of which the first 2 contain some metrical remarks, and the others are left blank.

Begun Paris 25th Sept. 1836.

10. The 3rd canto *(vilāsa)* of **Jagannātha's Bhāminivilāsa,** 6 foll. (pp. 1—12, about 20 cm. by 33). Fol. 1 a has the following superscription: *An Elegy on the death of a wife.*

Sanskrit text with an English translation and a commentary in Sanskrit, apparently *Maṇirāmaçarman's Vilāsapradīpa.*

The text is based on two MSS.

A = 1396 (Eggeling, op. cit. no. 4016).
B = 2118 (» » » » 4013).

London 17th March 1841.

11. The beginning of the **Vāsavadattā** by **Subandhu,** 24 foll. (about 17,5 cm. by 26), of which the first and the last three are left blank.

The text corresponds to pp. 1—74 in *Jīvānanda Vidyāsāgara's* edition[1] and breaks off with: *arjunasamaram iva nandighoṣamukharitadigantaraṁ mañcam āruroha vāsavadattā.*

Prof. Tullberg has made use of two MSS., which he calls *a* and *b*, but I cannot find any further information about them. I suppose, however, that they are identical with no. 4074 and 4075 in Eggeling's catalogue.

London 2nd March — 2nd Apr. 1837.

12. **Mālavikāgnimitra,** the MS. of Tullberg's edition of this work[2], 58 foll. (pp. 1—111; pp. 74—77 twice, about 18,5 cm. by 23,5), containing the text, with 5 loose leaves, and 45 foll. (mostly 19 cm. by 22,5), partly numbered, partly unnumbered, containing the preface, an analysis of Prākrit passages, various readings and a conspectus metrorum.

13. The first act of the **Kumāravijaya,** 7 foll. (pp. 1—14, about 20,5 cm. by 33) besides the covers. The text is taken from Cod. Colebrooke 1668 (Eggeling, op. cit. 4180).

Inside the cover is a short text containing a story in devanāgarī writing; on a loose leaf is the same text in transliteration.

[1] The Vasava Datta, a romance by Subandhu, with the commentary of Sivarama Tripathi, ed. by Pandit Jibananda Vidyasagara, Calcutta 1874.

[2] Malavika et Agnimitra, drama Indicum, Kalidasæ adscriptum. Textum primus ed., in Latinum convert., varietatem scripturæ et annotationes adjec. O. F. Tullberg, Bonnæ ad Rhenum 1840. The Latin translation, however, was never published; cf. the Præfatio, p. V.

Zu Bhagavadgītā II, 35.

Es heisst da:

bhayād raṇād uparataṁ maṁsyantē tvāṁ mahārathāḥ

yēṣāṁ ca tvaṁ bahumatō bhūtvā yāsyasi lāghavaṁ, was zu übersetzen: 'Dass du aus furcht vom kampfe abgestanden seiest, werden die grossen krieger meinen; und bei denen du hoch geachtet warst, wirst du klein dastehen'. Es ist natürlich längst bemerkt worden, dass *yēṣāṁ ca tvaṁ bahumatō bhūtvā* nicht grammatisch korrekt ist; und bei Schlegel-Lassen 167 sind zwei emendationsvorschläge gemacht: 1) *ēṣāṁ* statt *yēṣāṁ* (Schl.) oder 2) *'bhūr āyāsyasi* (Lsn.). Aber da alle hdschr. *yēṣāṁ - - bhūtvā* bieten, haben sowohl Schlegel-Lassen wie die (von mir eingesehenen) indischen ausgaben es im text beibehalten. Und Böhtlingk BSGW. 1897, 7 sagt: es »ist zwar kein musterhaftes sanskrit, musste aber doch, wie Schlegel getan hat, beibehalten werden». Die konstruktion ist natürlich eine kontamination von *tēṣāṁ ca tvaṁ bahumatō bhūtvā yāsyasi lāghavaṁ* und etwa *yeṣāṁ - - - bahumatō 'bhūṣ tēṣāṁ yāsyasi lāghavaṁ*, was unmittelbar einleuchtet. Und ich bin überzeugt, dass derartige beispiele hie und da anzutreffen sind. Im augenblick kenne ich wenigstens ein beispiel von einer analogen konstruktion. Divyāvad. ed. Cowell a. Neil 414, 19 heisst es: *yathā mayā svapnāny açōbhanāni dṛṣṭvā niyataṁ Kunālasya nayanāni vinaṣṭāni bhariṣyanti* 'wie ich unglücksverheissende träume gesehen habe, so sind sicher die augen Kunāla's verdorben worden'. Das ist ebenso eine kontamination etwa von *yathā mayā - - - dṛṣṭāni* und *ētāni svapnāny açōbhanāni dṛṣṭvā* etc.

Aus dem pali ist mir übrigens ein völlig analoges beispiel bekannt: *yo pubbe sumano hutvā pacchā sampajjate diso* 'wer früher ein freund war, wird später ein feind' Jāt. IV, 217,9 (= n. 226,2).

K. F. J.

Islâm's having been calumniated, Muhammedan dogms, harem-life, &c. Although the book contains some useful hints for a just appreciation of Muhammedanism and of the Eastern peoples, yet the author is by no means an impartial judge. It is true that the blessings of European colonisation and missionary work among the heathens may sometimes appear somewhat doubtful, but on the other hand he is absolutely blind to the dark sides of Eastern life, and what he tells us about the immorality of the Christians of Europe contains many strong exaggerations. The book is not devoid of interest, but in most places it excites contradiction. The transliteration of the Arabic names is not always correct.

KVZ.

L'extrême Orient dans la littérature et la cartographie de l'Occident des XIII[e] XIV[e] et XV[e] siècles. Étude sur l'histoire de la géographie. Thèse pour le doctorat par IVAR HALLBERG. Göteborg, Wald. Zachrissons Boktryckeri-A.-B., 1907. VIII + 573 p. 8:o 6 cour.

The author has attempted the important work to arrange in the form of a dictionary the notices of China and the ways to it, which are found in the narratives of the european travellers of the later mediæval age and on the chief maps of the world from the same time. As he is not versed in the eastern languages, he has not always succeeded to avoid erroneous combinations (compare the headings Amol, Enos, Hur, Khorasan). This, however, is of little consequence in the use of the book, since all forms of names, which are met with in the texts, have fortunately been given as title-words with references to the headings concerned. On the whole, the notices and the »legendæ» seem to be rendered accurately.

The valuable work ought to be specially welcome to the students of mediæval arabian geography, as it gives a fair conception of the extent in which the christian geographers of the post-mongolian epoc move in the same sphere of ideas as their mohammedan predecessors. Undoubtedly, the examination of the cases, in which a direct litterary dependence can be taken into consideration, will be essentially facilitated by a reference work of this kind. A considerable preparatory work is done. We have special cause to be grateful to the author for his so fully treating the fantastic legendary geography, which is known to be all the more detailed in the eastern accounts, as the middle age draws near to the close.

Some important reference words are omitted in the work in question (e. g. Cathay). They will, however, be treated later on in particular monographs. We may hope, that these treatises will be followed by a short summary and introduction. The usefulness of the book would be greatly enhanced, if the author ventured to apply methods of historical criticism on his enormous material.

J. K.

K. V. Zetterstéen, Den nubianska språkforskningens historia. Skrifter utg. af K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala. XI. 4. Upps. 1907. 24 p. 8:o.

Après la découverte importante de fragments anciens appartenant à la littérature chrétienne nubienne, la connaissance de cette langue, si belle et si intéressante, fera sans doute de grands progrès. Le petit traité que M. Zetterstéen vient de publier peut être regardé comme une courte introduction à l'étude de la philologie nubienne. Après avoir discuté les opinions différentes sur l'origine des Nubiens, l'auteur donne un aperçu succinct de ce qu'on a publié jusqu'ici sur leur langue; puis il rend compte des sources inédites: les »Études nubiennes» du feu professeur Almkvist, dont le manuscrit a été mis à sa disposition, et le dictionnaire de Carradori, missionaire italien du dix-septième siècle. Viennent ensuite quelques renseignements sur les textes anciens, découverts en Égypte en 1906. Les dernières pages contiennent un exposé des sons nubiens; ici l'auteur traite particulièrement la prononciation des palatales, question qui présente certaines difficultés. La brochure est accompagnée d'un résumé en allemand.

Cette livraison contient:

Prix du volume (env. 256 pages): **8 kr., 11 fr., 9 mk., 9 sh., 4 руб. 50 коп.**

Uppsala 1907. Akademiska Boktryckeriet (Edv. Berling).

Pali-Miscellen.

Von **K. F. Johansson**, Uppsala.

1. Pal. pahaṁs-

Im Dadhivāhana-Jātaka (Jāt. II, 101 ff.) kommt zweimal (102, 6. 104, 13) die form *pahaṁsitrā* vor. Das ist die lesart von Fausbölls hdschr. C, während B[i] ebenso ausnahmslos *paharitvā* hat — was übrigens sonst, auch im vorliegenden jātaka, sehr gewöhnlich ist. Es liegt auf der hand, dass dies eine übersetzung eines ungewöhnlicheren oder sogar verschollenen ausdrucks ist. Es ist sogar nicht ausgeschlossen, dass diese übersetzung nur auf raten beruht, also nur annäherungsweise die bedeutung des ursprünglichen wortes ausdrückt.

Die europäischen deutungen von Fausböll Five Jāt. 22 ff., Childers Dict. 316, Rouse Jāt. Transl. II, 70 f. gründen sich auf *paharati* 'to strike, hurt, assail'. Woher Rhys Davids Buddh. Birth Stor. XVII f. seine übersetzung 'let go' hat, ist nicht ersichtlich.

Nun ist es bei solchen wünsche-gegenständen der volksmärchen mindestens ebenso gewöhnlich, dass die wunderbare kraft zum vorschein kommt bei 'berühren, streichen' u. s. w. wie bei 'stossen, schlagen', begriffe die sich übrigens sehr nahe stehen. Nehmen wir indessen die erstere möglichkeit an, so liegt eine deutung des verbes *pahaṁs-* sehr nahe. Es steht zunächst für *phaṁs-*. Fälle dieses einschubes eines vokals zwischen einem — aus *s* entstandenen und umgestellten — *h* und konsonant sind nicht ganz ungewöhnlich. Zunächst *hn-* > *nh-* > *nah-* : *nahāna-* 'bad', *nahāyati* 'badet', *nahānīya-* 'used for the bath', *nahāpaka-* 'a bath attendant', *nahāpana-* 'bathing a person', *nahāpeti* 'to cause to bathe', *nahāpita-* 'a barber', *nahātaka-* 'one whose spiritual instruction is complete', *nahāta-* 'bathed'; *nahāru-* 'a muscle'. Die aus *sn-* entstandene verbindung *nh-* könnte entweder unverändert bleiben oder als *nah-* erleich-

tert werden. So konnte metrisch sowohl *nhāpita-* wie *nahāpita-* verwendet werden [1].

Nun ist freilich ein derartiger einschub wie bei *nh-* aus *sn-* in anderen fällen wenigstens spärlich bezeugt. Vorauszusetzen ist er jedenfalls in grösserer ausdehnung bei den stämmen und völkern, die ursprünglich nicht arisch waren, also vornehmlich in Dekkhan und Ceylon; folglich in den gebieten, wo das pali eine grössere rolle gespielt hat, und von wo es eine menge einzeleigentümlichkeiten hergenommen hat. So ist sicher ein p. pr. *pharusa-* — wie es sich übrigens zu s. *paruṣa-* verhält, untersuche ich hier nicht [2] — auf einem südlichen gebiet **paharasa-* geworden. Denn nur daraus lässt sich singh. *paharas* 'rauh, hart' erklären [3].

Es steht *pahaṁs-* m. e. für *phaṁs-*, sei es dass dies eine lautliche entwicklung bedeutet oder nur eine singhalesische alte schreibung ist. Dann sind wir schon der lösung unsrer frage nahe. Nach Hem. IV, 182 [4] gelten als substitute für *sparç-* — ausser einigen augenscheinlich nicht etymologisch verwandten wörtern — *phāsa-*, *phaṁsa-* und *pharisa-*. Offenbar sind diese formen dialektische oder unter verschiedenen sonstigen bedingungen entstandene parallelentwicklungen eben von *sparça-*.

So ist *phāsa-* [5] zunächst aus **phassa-* (das übrigens auch vorhanden ist in *atalam-phassa-* 'bottomless, unfathomable' Childers 62, sowie in *phasseti*, *phassana-*, *phassa-*, *phassita-* bei Childers 382) mit dehnung des vokals und vereinfachung des konsonants entstanden. Als nomen kommt *phāsa-* = *sparça-* vor in AMg. JM.JÇ.; belege b. Pischel GiaPh. I, 8, 59 und zu Hem. II, 29; die durch svarabh. entstandene form *pharisa-* ist belegt in M. AMg. (Pischel ib. 105); schliesslich *phaṁsa-* M. Ç., *sphaṁça-* Mg. (Pischel ib. 66). — Schwache form d. wz. in *phusati*, *phusitrā* u. s. w. (s. Childers 382, Pischel Hem. II, 142), *āphusati* 'to reach' (Vimāna

[1] Fausböll Nogle bemærkninger om enkelte vanskelige Paliord i Jātakabogen ODVF. 1888, 10 f. (gegen Kern Beidrage tot de verklaring von eenige woorden in pali-geschriften voorkomende KAW. 1886 XVII, 1 f.). — Aus *nhāpita-* entstand das späte s. *nāpita-*, s. Weber KSB. I, 505, Ascoli KS. 250, Johansson IF. III, 205 und daselbst cit. litt.

[2] S. Pischel GiaPh. I, 8, 150.

[3] Vgl. Geiger ABAW. I Cl. XXI Bd. II Abt. (1898), s. 226.

[4] S. Pischel I, 130. II, 151.

[5] Zu dieser stufe gehört nun wohl auch *phāsu- phāsuka-*, pr. (AMg. JM.) *phāsuya-* (Pischel GiaPh. I, 8, 151; anders jedoch Jacobi ZDMG. XXXIV, 291, Childers 382, Trenckner Pal. Misc. 81, E. Müller P. L. 35, anders widerum Contrib. to Sinh. gr. 13).

XVI, 9, s. Morris TPhS. 1888, 6), wozu die neubildung *phoṭṭhabba-* (vgl. Franke Pāli u. Sanskrit 67. 98).

Die lautgestalt *phaṁsa-*, wohl zunächst statt *phāsa-*, tritt in den bereich der von Kern Jartelling der zuidelijke Buddhisten 76, E. Kuhn Pāli-gr. 33 f., Trenckner Pali Misc. 71 f., E. Müller Pali L. 21 f. 52, Pischel GiaPh. I, 8, 65 f. berührten fällen von unorganischer nasalierung. Speciell vom typus der wz. *sparç-* > *phaṁs-* : *akaṁsu*, *ōhaṁsu* (E. Kuhn P.-g. 113, E. Müller PL. 115 f.); s. *darç-* als pr. *daṁs-* in pr. (M. AMg. JM. JÇ. Ç. A.) *daṁsana-*, (Mg.) *daṁçana-* u. s. w.; pr. *paṁsu-* (: s. *parçu-*); p. *avakaṁsa-*, *ukkaṁsa-* (ausser bei Childers belegt bei Morris TPhS. 1888, 14) : s. *avakarṣa-*, *utkarṣa-* zu *karṣ-*; *haṁsati* Suttavibh. I, 8. Kacc. 390, *haṁsiyati* Kacc. 492, *haṁsaye* Jāt. V, 454, 21, *sampahaṁsesi* (kaus.), *sampahaṁsita-* SN. s. 100, *loma-haṁsa* SN. s. 48, *loma-haṁsana-* SN. s. 128 (Fausböll Sutta-Nipāta II, 375 f., weitere belege Fausböll Dhp. 287, Ten Jat. 105, Nogle bem. 53, Childers 222 f.) : s. *harṣatē*, *hṛṣyati*, *harṣa-* u. s. w.; pr. (M.) *ṇihaṁsa-*, *ṇihaṁsaṇa-*: s. *ni-gharṣa-*, *ni-gharṣaṇa-* zu *gharṣati*, *-ē* 'reiben', p. *ghaṁsati* 'to rub, grind' (s. Childers 46); *ghaṁsitvā* Dhp. Comm. s 106. Cull., V, 9, 2. 4. Jat. I, 190, *ugghaṁseti* Cullav. V. 1 s. 105; *ugghaṭṭa-* Jāt. IV, 20. SN. V, 1, 5 s. 180[1].

In der tat könnte man versucht sein mit Trenckner Pal. Misc. 83 *pahaṁsitvā* eben zu der letztgenannten sippe zu ziehen. Die bedeutung wäre ja etwa dieselbe wie bei meiner oben vorgeschlagenen etymologie. Allerdings ist hierbei zu erinnern, dass es eigentlich nicht darauf ankommt, die wünscheaxt *(vāsi-pharasu-)* zu 'wetzen, poliren' oder so was, sondern schlechterdings nur zu 'berühren' oder höchstens 'reiben', etwa wie Aladdin mit seiner lampe tut, um die wunderkraft *(ānubhāva)* zu wecken. Aber etwas mehr brauchte ja eben *ghaṁsati* nicht zu bedeuten. Wichtiger ist ein einwand von lautlichem belang. Das pali kennt eigentlich keinen ausgedehnten übergang von *gh* zu *h*. E. Kuhn Pāli-gr. 41. f., E. Müller Pāl. L. kennen nur zwei beispiele : *lahu-* : s. *laghu-*, *momuha-* 'silly, mad, foolish' (belege bei Fausböll Sutta-Nipāta II, 283 f.) : s. *mōmugha-*, während unzählige beispiele, sowohl anlautend wie

[1] Unklar ist *jigiṁsati* (Childers 170), auch litterarisch bezeugt SN. I, 129. 131. Jāt. IV, 406, 23 (*jigiṁsaka-*, *jigiṁsant-*, s. Fausböll Sutta-Nip. II, 248). — *vīmaṁsati* (spec. fut. *vīmaṁsissāmi*) wurde früher von Fausböll Five Jāt. 57 aus *vi-marṣ-* erklärt. Wohl richtiger, wie Kacc. 243, Childers 373 f., E. Müller 30, aus *mī-māṁsa-* u. s. w. durch dissimilation zu *vī-maṁsa-* (vgl. Pischel GiaPh. I, 8, 175).

inlautend, die erhaltung von *gh* bezeugen. Eben deshalb ist es unwahrscheinlich, dass *lahu-* mit s. *laghu-* ganz identisch ist. Es hat gar wohl von einem ursprünglichen paradigma **l̥ghu-* : **l̥ǵhéu-*, aus einem urind. (ursanskr.) paradigma **laghu-* : **la(j)hō-*, noch vorhanden sein können (vgl. gr. *ἐλαχύς* : *ἐλαφρός* : *ἐλαθρός*), wovon das sanskr. *laghu-*, das ur-pal. **la(j)hu-* je verallgemeinert haben. Und in der sippe *mōh-* : *mōgh-* wechseln formen mit (anscheinend) urspr. *ǵh* : *gh* in einer weise, dass man unsicher ist, welches das ursprünglichere ist. Schliesslich heisst ja doch das verbum, wie es tatsächlich belegt ist, nicht **haṁsati*, sonden eben *ghaṁsati*. Demnach halte ich den vorschlag Trenckners nicht für zutreffend. Nun hat freilich Fausböll Sutta-Nipāta II, 113 das SN. III, 11, 8 s. 129 vorkommende *sukusala-pahaṭṭhaṁ* zur selben wurzel gezogen, indem er *kumāraṁ jalitam iva suvaṇṇam ukkhāmukhe va sukusalasaṁpahaṭṭaṁ* so übersetzt: 'the prince who was like shining gold manufactured by a very skilful (smith) in the mouth af a forge' (SBE. X, 126). Es ist aber mindestens zweifelhaft, ob er die übersetzung richtig getroffen hat. Aber auch so wäre es gar nicht sicher mit *ghars-* zu verbinden.

Zu nennen ist weiter noch eine vermutung von Childers 316, wonach es eine art desiderativum zu *han-ti*, oder etwa = *hiṁs-*, sein soll. Eine begründung dürfte nicht möglich sein.

2. Pal. pacchi- 'korb'.

Dies wort ist bei Childers 311 nur durch drei belege bekannt. Hierzu noch z. b. Jāt I, 123, 17. 291, 1. 292, 10. 16. 293, 8. 351, 18. III, 225, 3. 6. 286, 27; vgl. Fausböll JRAS. n. s. V (1870), 7. Bisher hat man nur das singh. *päsä pähä* 'korb' als verwandt erkannt (Geiger ABAW. XXI 2 abt. 1898, 233). Ich kann freilich kein weiteres damit identisches wort vorführen; aber mit einer gewissen wahrscheinlichkeit kann man die sippe angeben, wo es hingehören sollte. Mann kann eine grundform **pléḱ-s-ī-* : **pl̥ḱ-s-éi-* ansetzen und den zu grunde liegenden *-s*-stamm etwa in *πλέκος* 'geflecht', *πλοχμός* aus **πλοκ-σ-μο-*, den damit wechselnden *-n*-stamm in *πλόκανον* 'flechtwerk', s. *praç-n-a-* 'geflecht, geflochtener korb' sehen. Die idg. wz. **pleḱo-* in *πλέκω*, l. *ex-plico, plecto*, ahd. *flëhtan* u. s. w.

3. Das pron. na-.

Nach Kacc. kann dies pron. in allen geschlechtern durch die ganze deklination für *sa- ta-* substituirt werden (vgl. E. Kuhn Pāli-gr. 89. E. Müller Pāli L. 88). Als beispiel giebt die vṛtti (Kacc. Senart 281 = 89) *nāya, naṁ, ne, nesu, namhi, nāhi*. In der litt. ist dieser pron.-stamm reichlich belegt besonders in den jāt. Ich gebe hier die mehr zufällig bei der lesung von palitexten angetroffenen belege. Am reichlichsten zu finden ist sg. acc. und zwar nach *-a*: m. *(atha) naṁ* Jāt. I, 128, 19. 21. 152, 14. 166, 28. 197, 11. 205, 13. 222, 30. 279, 22. 292, 18. 402, 5. 20. II, 1, 9. 37, 7. 40, 11. 98, 25. 102, 5. 342, 11. 343, 24. 344, 9. 21. 353, 6. 416, 10. 439, 12. 476, 16. III, 41, 15. 21. 127, 18. 133, 15. 275, 14. 277, 6. 18. 279, 23. IV, 1, 12. 2, 15. 3, 2. 26. 137, 19. 23. 212, 26. 213, 27. 215, 2. 20. 28. 218, 11. 334, 10. 335, 10. 26. 336, 11. 339, 10. 403, 7. 405, 20. 406, 29. 409. 15. V, 152, 17. 155, 15. 193, 12. 197, 27. *(tāva) naṁ* I, 179, 11. *(yeva) naṁ* I, 263, 29. *(eva) naṁ* II, 40, 8. *(va) naṁ* IV, 336, 21. *(viya) naṁ* II, 198, 14. *(pana) naṁ* I, 122, 11. 343. 30. *(ca) naṁ* IV, 248, 17. 252, 18. 19. 253, 10. V, 161, 2. *(-ena) naṁ* I, 247, 16. IV, 245, 21. *(-āya) naṁ* IV, 249, 1. 408, 19. *('ssa) naṁ* IV, 124, 19. *(-tha) naṁ* II, 40, 23. IV, 251, 15. 334, 18. *(-āma) naṁ* I. 263, 18; f. *(atha) naṁ* I, 307. 8. II, 343, 1. III, 276, 13. 281, 4. IV, 334, 21. V, 158, 1. 160, 24. VI, 337, 11. *(ca) naṁ* IV, 253, 12. *(gaccha) naṁ* III, 392, 20; n. *(na) naṁ* IV, 284, 14. *(ca) naṁ (raṇam)* V, 155, 1; nach *-ā*: f. *(rājā) naṁ* IV, 285, 22. 334, 27; nach *-i*: *(ti) naṁ* IV, 403, 28. *(pi) naṁ* I, 279, 14. II, 353, 22. IV, 1, 17. V, 209, 14. *(koci) naṁ* III, 127, 22. *(idāni) naṁ* II, 407, 26. *(-mi) naṁ* II, 198, 3. 10. III, 26, 16. IV, 6, 6. 336, 18. 337, 10. VI, 336, 35. *(-si) naṁ* (n.) I, 293, 26 u. s. w. SN. 25. 35 u. s. w. (24-mal nach Fausböll Sutta-Nip. II 153 f.). Dhp. 1 (2-mal). 22. 99. 153. 177 (2-mal). 299. 303 und sonst; abl. m. *nahmā* Mahāv. 87; gen. *(ca) nassa* V, 203, 21; *nass(a)* ist gedruckt Dhp. 302, aber Dasar. 38 = Jāt. I. 126, 21 ist *tass(a)* gegeben. — Pl. n.-a. *(atha) ne* Jāt. I, 201, 17. V, 193, 21; II, 176, 11 hat die hdschr. K *ne* im anfang, was sicher falsch ist (übrige handschr. haben *te*); weiter SN. s. 16. 25. 39. 54. 68. 172. Dhp. 187; gen. *(atha) nesaṁ* I, 199, 27. 200, 10. 218, 12. 21. 406, 1. II, 415, 21. *(nāma) nesaṁ* I, 204, 10. *(hi) nesaṁ* III, 336, 9; Five Jāt. 2 hat Fausböll *nesaṁ*, aber Jāt. II, 102, 25 *tesaṁ* mit B. mskpt. Weiter Dhp. 122. 153. 299. SN. s. 52. 144. 168 Merkwürdig

ist *nesaṁ* Mil. 169: *Atha dve selā paṭhavito uṭṭhahitvā taṁ pāsāṇaṁ sampaṭicchiṁsu, atha nesaṁ sampahāreṇa pāsāṇato papaṭikā bhijjitvā yena vā tena vā patantī Bhagavato pāde patitā ti.* Dies wird von Rhys Davids SBE. XXXV, 249 so übersetzt: 'But two other rocks came together (ungenau: eigentlich: started up from the earth), and intercepted it before it reached the Tathāgata, and by the force of their impact a splinter was torn off (from the stone), and fell in such a direction, that it struck the Blessed One's foot'. Er fasst also *nesaṁ* als gen. pl., also = *selānaṁ*, und ich sehe wirklich nicht, was dagegen sprechen könnte. Und übereinstimmend wäre dann die parallelstelle *Ath' aññe dve selā āgantvā taṁ silaṁ Tathāgataṁ asampattaṁ yeva sampaṭicchiṁsu, tāsaṁ* (so alle hdschr.) *pahāreṇa papaṭikā bhijjitvā Bhagavato pade patitvā ruhiraṁ uppādesi* (Mil. 136) mit Rhys Davids ib. 131 zu übersetzen: 'But two other rocks came together, and intercepted it before it had reached the Tathāgata; and by the force of their impact a splinter was torn off, and fell upon the Blessed one's foot, and made it bleed'. Hier müsste man dann *tāsaṁ* als gen. plur. fem. statt mask. (*selānaṁ*, etwa wie wenn vorher nicht *selā* n. pl. m., sondern *silā* n. pl. f.) fassen. Indessen ist die auffassung Trenckner's von eben dieser stelle eine andre. Er sieht in *tāsaṁ* oder — was er gegen alle handschr. in den text setzt (s. 136) — *tāyaṁ* einen lok. sg. fem., und zwar dann = *silāyaṁ* (also: 'and by the force of the impact against it'). In den anmerkungen s. 424 sagt er über diese stelle: »136. I did not think the loc. *tāsaṁ* admissible in our text, if at all, though in comments I have found *tāsaṁ*, *imāsaṁ* several times used before *parisatiṁ* (from *parisā*). At p. 178[28], in the same connection, the reading is '*atha nesaṁ sampahāreṇa*'«. Es geht aber daraus ebensowenig wie aus E. Müllers bemerkung Pāl. L. 88 hervor, ob sie wirklich *nesaṁ* als einen lok. sg. fem. auffassen. Sollten sie aber das meinen, muss ich — wenigstens vorläufig — dagegen meinen einspruch erheben; es ist kaum anders als wie gen. pl. m. aufzufassen.

Die erklärung dieses pron.-stammes ist unsicher. Man könnte vielleicht versucht sein, darin eine altertümlichkeit zu sehen, also etwa einen rest des von mir BB. XV, 310 f., XVI, 144 ff. und Persson IF. II, 199 ff. ausführlich behandelten pronominalstammes **no-*. Das hat nun Torp Flexion d. Pāli 38 f. behauptet, Persson a. o. s. 241 f. als möglich bezeichnet. Als grund, warum *na-* nicht aus *ena-* geschwächt sein könne, gibt Torp an, dass auch *ena-* vorkommt,

und zwar noch defektiver als die entsprechende sanskritform: *enaṁ* Dhp. v. 118. 313 (s. 22. 55). Das. 6 = Jāt. IV, 127, 8. SN. s. 110. 180. 203 und *enena* (nach Childers 135). Aber dieser grund ist ja nichtig; nichts ist gewöhnlicher als durch lautliche differenzierung enstandene doppelformen; hier erinnere ich nur an die doppelformen *eva : va*, die unter denselben bedingungen wie *ena- : na-* entstanden sind.

Folgendes spricht nämlich für die herleitung von *na-* aus *ena-*.

Zunächst haben wir in den übrigen prakrit-sprachen etwa dasselbe verhältnis wie im pali. Da ist *ena-* nur im acc. sg. vorhanden (Pischel GiaPh. I, 8, 306 f.): mask. *eṇaṁ* (M. Ç. Mg.), fem. *eṇaṁ* (Ç. Mg.). Daneben und wohl unter dem einfluss der unbetontheit *iṇa-* : n. a. sg. n. *iṇaṁ* (bes. AMg., wo es auch anscheinend m. ist); *iṇamo* als n. a. n. (M. AMg. JM., ev. auch als pl.). Daneben aber und in ganz demselben syntaktischen gebrauch als anaphoricum *ṇa-* in sg. acc. m. f. n. *ṇaṁ* m. (AMg. Ç. Mg.), f. (M. Ç. Mg.), n. (M. Ç. Mg.); i. m. n. *ṇeṇa* (M. JM. A.), *nena* (P.), f. *ṇāe* (JM.), *nāe* (P.); pl. a. *ṇe*; i. m. n. *ṇehiṁ* (JM.), f. *ṇāhiṁ*. — Pischel a. o. freilich erklärt *ṇa-* aus *iṇa-* durch weitere schwächung, natürlich infolge unbetontheit. Dies kann nicht richtig sein, die erklärung ist nicht anwendbar auf das pali. Denn kein fall von vokalwegfall im pali ist nur durch unbetontheit hervorgerufen. Alles, was da wegfall, apokope, elision u. s. w. genannt wird, spielt sich im s a n d h i ab.

Wie im sanskrit *ēna-* nur anaphorisch and enklitisch ist, so ist in allen prakritsprachen *ena-* und *na-* anaphorisch und enklitisch. Man bekommt unmittelbar den eindruck, dass *na-* aus *ena-* in der einen oder andern weise entstanden ist.

Dies wird aber zur gewissheit, wenn man die umgebung, in der *na-* im pali vorkommt, näher ins auge fasst. Dann ergibt sich folgendes: i n k e i n e m d e r o b e n a n g e f ü h r t e n f ä l l e n s t e h t *n a-* n a c h k o n s o n a n t, i m m e r a b e r n a c h v o k a l (o d e r n a s a l v o k a l); dagegen wo ein konsonant vorhergeht, werden andre pronomina in derselben funktion verwendet, wie *sa-*, *ta-* u. a. m. (z. b. *tam enaṁ* Jāt. V, 158, 13). Diese tatsache erklärt zur genüge die enstehung der form *na-* aus *ena-*: *na-* ist aus einer sandhiverbindung ausgelöst, wo entweder kontraktion eines schliessenden vokals mit *e-* oder elision des *e-* stattgefunden hat. Wie z. b. *sutrā eva* zu *sutrā va* geworden ist, so hat in entsprechenden fällen *na-* entstehen konnen. Besonders häufig ist

die verbindung *atha naṁ* u. s. w. Vermutlich ward ein urspr. *athā enaṁ* zu **athānaṁ* und weiter **athā naṁ* und mit einführung des geläufigen *atha* zu *atha naṁ*. Und so vom fall zu fall. — Wenn die birmanischen handschriften meist *ta-* an denselben stellen bevorzugen, wo die singhalesischen *na-* haben, so ist das natürlich sekundär und beruht sicher darauf, dass das pron. *na-* eben nicht sehr geläufig war, am wenigsten in freier, aus dem ursprünglichen sandhi, wo es eigentlich zu hause war, ausgelöster stellung. An einer solchen stelle, z. b. Jāt II, 176. 11, hat auch nur K *ne*, die übrigen hdschr. das zu ewartende *te*. — Andrerseits ist nun auch der kreis der kasus, wo *na-* vorkommt, ein wenig erweitert im verhältniss zu sanskr. *ēna* (resp. pal. u. pr. *ena-*). Während da *ena-* nur in sg. acc. u. i. und pl. acc. (dazu s. du. acc. und g. l. *ēnāu ēnē, enōs ēnayōs* sowie AB. sg. n. *ēnad*), so haben pali und prakrit — wie eben dargelegt — auch andre kasus. Dies kann sekundär sein und hat wohl seinen grund in der parallelisirung mit *ta-*, womit es übrigens wechselt. Und es ist ja ganz deutlich ,dass es auch im pali und in den prakrits eigentlich nur die acc.-formen sind, die etwas häufiger belegt sind.

4. Pal. **daka-** 'wasser'.

In sskr. — aus einem prakritdialekt entlehnt oder im sanskr. selbst entstanden — ist *daka-* sowohl lexikalisch (Trik. I, 2, 10. H. 1069; *daka-lāvaṇika-* 'mit wasser und salz zubereitet' H. 410) wie litterarisch (*dakōdara-* 'wasserbauch' Suçr. I, 92, 16. 276. 18 ff. 360, 21. II, 254, 17) bezeugt; weiter jedenfalls aus einen prakritdialekt entlehntes *daga-* in *dagārgala-* 'aufspürung einer wasserquelle'; so auch im pali; litterarisch z. b. Jāt. I, 128, 14. 129. 3 = Das. 39. 40, wo *daka-rakkhasa-* 'wasserdämon' (= Dhp. 303. 304, wo Devadhamma-Jātaka reproducirt ist). Auch prakritisch entsprechendes (Pischel GiaPh. I, 8. 109): *daga-* AMg. (neben *udaga-, udaya-*), wogegen die übrigen diall. nur formen aus *udaka-* haben: *uaa* M., *udaya-* JM., *udaa-* Ç. Mg.

Kein zweifel besteht ja darüber, dass *daka-* aus *udaka-* entstanden. Dass dies endbetonung — also rein lautlicher abfall — zuzuschreiben ist, wie Pischel a. o. sagt, ist wenigstens für dies wort ausgeschlossen: *daka-* ist schlechterdings durch fehlerhafte auflösung des sandhi zu stande gebracht (vgl. schon E. Kuhn Pāl.-gr. 35, Wackernagel AG. I, 60).

In demselben jātaka, wo *daka-rakkhasa-* zweimal belegt ist, kommt die zusammensetzung *ekodaka-rakkasa-* vor. Dies eben konnte als *eko 'dakarakkhasa-* aufgefasst werden, und so ist *daka-* als wort aus dem sandhi ausgelöst.

Umgekehrt könnte etwa noch eine teilung *ek' odaka-* sich für das sprachgefühl herausstellen. Ein solches glaube ich wirklich vorhanden in *vodaka-* 'dry' aus *vy-odaka-*[1], obwohl es freilich nicht ausgeschlossen ist, dass dies *odaka-* aus *āudaka-* ist. — Ob mit Trenckner Pāl. M. 78 *sītūdaka-*, *nirūdaka-* aus *-odaka-* zu erklären sind, ist jedenfalls zweifelhaft.

Beispiele aus dem pali resp. prakrits sind besprochen von E. Kuhn PG. 34 f., E. Müller PL. 24. 60 f., Jainprr. 22 f., Weber Bhagav. I, 409, Hāla I, 33, ZDMG. XXVIII, 349, Pischel Hem. II, 17, GiaPh. I, 8, 109 ff.. S. Goldschmidt Prākṛt. 23 ff., Johansson Shāhbāzgarhi I, 153 f. Speciell hebe ich nur noch zwei beispiele hervor. Über *heṭṭhā* 'unten' habe ich ausführlich gehandelt IF. III, 218 ff. und habe nichts wesentliches hizuzufügen. Mit bezug auf Pischel GiaPh. I, 8. 90 f. bemerke ich nur, dass, soviel ich sehen kann, ist seine erklärung eben die meinige: es ist *adhastād* durch *adhe* (übrigens auch belegt, vgl. Pischel GiaPh. I, 8, 234) zu **(d)dheṣṭād* umgebildet; daraus erklärt sich alles.

Das zweite beispiel ist *gini-* 'feuer', was Childers nur aus Ab. 34 hat. Litterarisch belegt ist es SN. I, 3 (2 mal), im Dhaniya-Sutta vv. 1. 2. Dem s. *agni-* gegenüber hat das pal. *aggi-*, *aggini-* und *gini-*. Vermutlich entstanden, je nachdem assimilation oder vokalentfaltung eintrat, zunächst *aggi-* und **agini-*, und **agini-* wurde nach *aggi-* zu *aggini-*. Möglich wäre auch, dass aus n. *aggi* : cas. obl. *aggino*, *-nā* *-ne-* u. s. w. durch kontamination ein *aggini-* entstand. Jedenfalls ist *gini-* aus dem sandhi entstanden, z. b. **-o 'gini*, resp. **-o 'ggini*, wie denn eben im Dhaniya-Sutta die verbindungen *āhito gini*, *nibbuto gini* stehen, was ebensowohl als *āhito 'gini*, *nibuto 'gini* widergegeben werden könnte.

Über solche durch fehlerhafte auflösung des satzsandhi entstandene additions- resp. subtraktionsbildungen sehe man folgende mehr zufällig zusammengebrachte stellen: Noreen Sv.L. I,

[1] Auf solche auflösung des sandhi beruht wohl auch gāthā-s. *ōttara-* statt *uttara-* in *ōttarēṇa-* Mahāv I, 250, 5, und in *pratyōttara-* (Senart Mahāv. I, 368). *ōttānaka-* Mahāv. II, 16, 11; *nirōpadhi-* Mahāv. II, 456, 22; *nirōpama-* Mahāv. I, 129, 15, *anōpama-* Mahāv. I, 106, 12. II, 12, 8 u. s. w.

s. 309, UL. 201 f. 209, 226. Danielsson Gr.A. I, 16, Jespersen Festskr. t. V. Thomsen 20 ff., Zubatý BBGW. 1892, 1 ff., Brugmann Gdr. I², 882. 1094, G. Meyer Zur ngr. gramm. 1 ff., Nyrop NtfF. r. 3, II, 97 ff., Holthausen ib r. 3, III, 96, Miklosich VG. I, 2, 212 f.

5. Pal. tiracchāna-.

Ausser lexikalisch (Ab. 130. 648) begegnet dies wort einigemal in der litt. in der bed. 'animal, beast', z. b. Five Jāt. 49 = Jāt. III 103, 9. I, 476, 8. 16, *tiracchānagata-* 'an animal' Ten Jāt. 113 = Jāt. IV, 335, 4. Two Jāt. JRAS. n. s. V. 3, 7 = Jāt, I, 208. 13. Dhp. 155. 109. SV. I, 6 (bis = Vin. III, 22); *tiracchānayoni-* 'the brute creation'; *tiracchānavijjā* 'a low, unworthy art or practice' Pāt. 108; *tiracchānakathā* 'a low, or unprofitable conversation' Pāt. XVI (vgl. Childers 508). Ausserdem gāthā-s. Mahāv. I, 17, 5. III, 274, 16 (Senart I, 385). — Eigentlich ist wohl *tiracchāna-* kurzname für *tiracchānagata-* (auch gāthā-s. Mahāv. II, 17, 5. III, 144, 3. 153, 19).

Die bed. 'tier' hat schon das s. *tiryañc-* m. n. 'das in wagerechter stellung gehende tier'; in engerer bed. 'amphibie', in weiterer bed. auch 'vogel; pflanze' und bei den Jaina auch die 'anorganische welt', wodurch die bedeutungsentwicklung klargelegt ist: 'in der quere, horizontal gehend' zu 'tier'. Die bildung dagegen ist nicht ohne weiteres klar.

Fausböll JRAS. n. s. V, 7 und Childers a. o. (alternativ) sehen darin eine ableitung (mit *-ana*) von s. *tiraçca-*, pal. *tiraccha-* (Ab. 648)[1]. Damit ist eigentlich wenig erklärt. Unmöglich ist das zweite (von E. Müller Pāl. L. 9 aufgenommene) alternativ von Childers, es sei = s. *tiraçcína-*. Auch der im vorbeigehen gemachte vorschlag von Trenckner Mil. 428, wonach es etwa **tiraçca-ayana-*, leidet an morphologischen und lautlichen schwierigkeiten. Es sollte nach Trenckner auch mit *gimhāna-* 'the hot season' bildungsähnlich sein; aber wir müssten *ayana-* in dem einen als 'gang', im zweiten als 'jahreszeit' annehmen, was auch bedenklich.

Ich sehe darin eine bildung auf *-na-* derselben art wie s. *purā-ṇá-*, *samā-ná-*, *ríṣu-ṇa-*, näher ausgedrückt eine bildung auf

[1] Auch gāthā-s. *tiraccha-*. (z. b. Mahāv. I, 31, 8. 12). Daneben pr. *tiriccha-* Hem. II, 143 u. s. w. (Pischel GiaPh I, 8, 114 f.) und gāthā-s. *tiriccha-* (Mahāv. I, 32, 17. 365, 8. 9. II, 236, 11; vgl. senart I, 635). Dazu die form *tiricchāna-* Mahāv. II, 350, 14.

grund von ursprünglichen kasusformen, im vorliegenden fall instrum. auf. *-ā; tiraçcā-* ist instrumentalis derselben art wie *paçcā* (übrigens auch im paradigma *tiryañc-* heimisch). Die bedeutung der ursprünglichen satzwortbildungen war instr.-lokal, also etwa **tiraçcāna* 'in, mit der quere', **grīṣmāṇa* 'im sommer' (parallel die sonst als instr. dienende bildung *grīṣmēṇa*). Später sind diese instr.-lok. als adj. hypostasirt (s. Johansson BB. XVI, 144 ff.).

Derselben bildungsart sind nun *hemantāna-* 'winterzeit,' *gimhāna-* 'sommerzeit', *vassāna-* 'regenzeit', eig. substantivirte adjektive. Auch *ekāna-* in *ekānika-* Mil. 402 u. sonst dürfte derselben art sein, ebensowie *sapadāna-*, dessen bed. doch etwas unklar ist (s. Childers 461). Die phrase *sapādanaṁ piṇḍāya carati* wird übersetzt 'goes his begging rounds uninterruptedly', »that is from house to house in regular succession, without passing any by» (Childers a. o., dazu noch S. N. I, 72). Sollte nicht wirklich hier wie in *padānacārin-* 'begging' das wort *padāna-* (s. *pradāna-*) 'giving, imparting' stecken, was doch von vornherein wahrscheinlicher, so kann man an ein adj. **padāna-* etwa 'instantly' zum instr. *padā* denken, also in der bed. etwa gleich *sapadi* lok. in derselben bedeutung. Das von Trenckner noch angeführte *sotthāna-* 'blessing, prosperity' ist nicht = s. *svastyayana-*, denn daraus könnte nimmer *sotthāna-* werden, sondern, wie ich vermute, aus *svasti-sthāna* entstanden, obwohl dies — zufälligerweise — nicht im sanskr. belegt ist.

6. Pal. **avocasi** 'sagte'

Von *vac-* hat das pali folgende präteritalformen: 1. *avacaṁ* Dhp. 242, *avaca* Pāt. 99; *avacuttha* Pāt. 5 u. s. w.; 2. *avoca* Dhp. 185, *voca* Dhp. 24, *avocatha* Mah. 132 (entsprechend s. *avōcam*). 3. Hiezu kommt nun eine weitere bildung, die durch einen ausgedehnten analogischen process erwachsen ist. Nach bildungen wie *aṭṭhāsi, aññāsiṁ paccaññāsi; adāsi adāsiṁha: nimāsi; cintesi(ṁ), udānesi, kathesi* Five Jāt. 19 *(akāsi* aus *akārṣīt, vihāsi* aus *vihārṣīt, avatthāsi* u. s. w.), sowie nach *āsiṁ āsi* hat man zu *gam-* (s. *agamam* u. s. w.) *agamāsi (agamaṁsu)* gebildet; die richtige erklärung bei E. Kuhn Pāl. gr. 114, E. Müller 116, Torp Fl. d. Pāli 85. Nur kann man eine modifikation in der entwicklungsreihe vermuten. Die ohne vergleich gewöhnlichste form ist *agamāsi*. Sie kommt in der erzählenden litteratur überaus häufig vor, z. b. Dhp. s. 212. 240. 246. 253. Jāt. I, 111, 12. 122, 18. 205, 14. 206,

3. 253. 11. 27. 254, 12. 255, 10. 256, 23. 343, 22. 461, 17. 476, 5. 19. II, 20, 21. 113, 5. 160, 3. 182, 2. 11. 187, 6. III, 40, 22. 222, 21. 333, 18. 355, 15. IV, 139, 2. 142, 25. 213, 8. 214, 4. 247, 14. 342, 10. 403, 1. 412, 20. V, 194, 16. 201, 11. Andersen. PR. I. 56, 34. 87, 24. 27. 89, 4 u. s. w. Im vergleich hiermit sind die übrigen gleichartigen formen nur vereinzelt. Ich vermute deshalb, dass zuerst *agamāsi* enstanden ist, und zwar zunächst als kompromiss zwischen einem — freilich nicht vorhandenen — **agāsi* (zu *gā-*) und *(a)gamā* (s. *agamat* zu *gam-*). Erst danach und nach den übrigen oben genannten formen sind dann weitre gebilde erwachsen. Solche sind nun AMg.-formen *vadāsī vayāsī*, die Weber Bhagav. I, 430. 443 zuerst hervorgehoben, aber nicht richtig gedeutet (vgl. Pischel GiaPh. I, 8, s. 58). Hierzu gesellt sich als eine ebensolche umbildung von *voc-* (s. *avōcam*) *avocāsi* SN. III, 11, 7 (Nālaka-Sutta Fausb. I s. 129). Eine weitre form ist *addassāsi* Jāt. V, 158, 16.

Auch im nordbuddh. (gāthā-) skr. begegnen solche formen wie *adṛçāsi* Mahāv. I, 305, 21. II, 316, 19 u. sonst.

7. Pal. sata- asata-.

Childers 467 kennt *sāta-* nur aus Ab. 88 als adj. in der bed. 'joyful' und subst. n. Dhp. 61 in der bed. 'pleasure'. Der kommentator s. 410 f. glossiert *sātasita-* mit *taṅhāvasika*, resp. *sāta-nissita-* mit *sukhanissita-*, und Fausböll fügt hinzu, dass *sāta-sita-* gleich s. *çāta-çrita-* sei. Seitdem ist *sāta-* und *a-sāta* zusammen belegt dreimal in dem Kalahavivāda-Sutta des Sutta-Nipāta (Fausböll I, 162). Fausböll SBE. x, 165 gibt die übersetzung 'pleasure and displeasure'; und offenbar ist das die ungefähr richtige übersetzung. Dazu noch die ableitung *sātiya-* SN. Fausb. 160 (SBE. x, 163 mit 'pleasant things' widergegeben). Ausserdem ist *asāta-* belegt Mahāvagga Vin. ed. Oldenb. I, 78, 25 (SBE. XIII, 203 mit 'disagreeable' resp. 'unpleasant' übersetzt) und Jāt. II, 101, 17 = Fausböll Five Jāt. 2. 21, wo es von einem saurem *(amadhura-) nimba*-baum gebraucht wird. Fausböll a. o. nimmt es ausdrücklich als aus *a-* und *sāta-* 'pleasure' zusammengesetzt, und es wird allgemein mit 'disagreeable' übersetzt (vgl. Rouse The Jāt. II, 70). Weiter *sāta-* Jāt. V, 108, 4. Auch im gāthā-sskr. ist *asata-* belegt Mahāv. I, 5, 9. III, 16, 4 (vgl. Senart I, 373).

Von Childers a. o. wird *sāta-* = s. *çāta-* gesetzt, was wohl richtig. Ein *çāta-* 'freude' wird erst durch AK. I, 1, 4, 3 und durch *ati-çāta-* 'grosse freude bereitend' Gīt. x. 9 bezeugt. Daneben aber die schreibung *sāta-* = *çāta-* nach Bharata zu AK. I, 1, 4, 3 nach ÇKDr. Es wird aber auch ein *sānta-* 'freude' angeführt H. 1370.

Nun könnte man vielleicht zunächst daran denken *çāta-* (wenn wir vorläufig dies als die ursprünglichere schreibung annehmen) auf *çā-* (*çiçāmi, çiçīhí, çiçās, çiçādhi*) in der bed. 'mitteilen, gewähren; beschenken; bewirten' u. s. w., die für einige stellen des RV. angenommen worden ist (vgl. Nir. 23), zurückzuführen. Diese bedeutung ist aber für RV. stark in frage zu setzen (vgl. Whitney Wz. 172); und Grassmann Wb. 1389 hat mit recht, wie mir scheint, die teilung aufgegeben, ebenso wie Ludwig zu den betreffenden stellen. Es scheint mir deshalb nicht nötig, die stellen hier wider durchzumustern.

Mit der beseitigung der zweiten wz. *çā-* schwindet fast jede möglichkeit *çāta-* auf ein *çā-* zu beziehen. Ich sehe in *çāta-* ein idg. *k̂m̥to-* und ziehe es zu *çámyati* u. s. w. Im grunde ist es identisch mit *çānta-* 'beruhigt', worauf denn *sānta-* hindeutet. Ich sehe in *çāta-* die ursprüngliche form, die bewahrt ist, weil mit andrer bedeutung isoliert, während *çānta-* neubildung ist (vgl. Brugmann Gdr. I² 420).

Sollte nun die ursprüngliche form s. **sāta-*, pal. *sāta-* sein, wie denn ja *sānta-* vorhanden ist, kann man es in verbindung mit *sāntva-* n. 'gute, beschwichtigende worte; milde' bringen. Dies ginge dann — eventuell mit *sāman-* — auf ein adj. **semo- *sēm-* zurück. Jedenfalls auch dann **sāta-* aus **sm̥to-*. Nun ist aber die zusammengehörigkeit des wortes *sāman-* mit der genannten sippe jedenfalls fraglich. Und es könnte ja die sache sich auch so verhalten, dass sowohl s. *sāntva-* wie *sānta-* eben mittelindische formen statt **çāntva-* und *çānta-* seien. Dies ist mir am wahrscheinlichsten.

Die bedeutungsentwicklung wäre 'ruhe, behagen, glück', wogegen nichts einzuwenden ist.

8. Pal. avīcī eine hölle.

Childers 73 verzeichnet *avīci-* m. 'name of one of the eight narakas or hells' und belegt es aus Dhp. 148. 340 (bis) in den

formen *avīcimhi*, *avīcito*. Die belege im Jāt. s. Andersen Jāt. VII, 9, Pāl. Read. II, 34. Im gāthā-s. sowohl *avīci-* m. (Mahāv. I, 16, 7. 25, 14. 26, 14. 16. 41, 10. 42, 16. 53, 13. 240, 15. III, 369, 16. 454, 8) wie *avīcī* (Mahāv. I, 9, 9. 15, 13. 26, 17.). Übrigens buddh. sskr. *avīci-* m. (s. Burnouf Introd. 201, Lot. 4. 215. 309, Schiefner Lebensbeschr. 273 (43). 300 (70) fg., Kern Saddharmap. SBE. XXI, 7. 10. 92. 337. 340. 350. 360, Divyāvad. ed. Cowell a. Neil. 67. 23 u. s. w.); und sonst. s. Uṇ. 4, 73. AK. I 2, 2, 1. H. an. Jājn. III, 224. Kathās. XIII, 149. XXIV, 93. VP. 207. Nach Gal. auch *avīcī*. — Dazu als adj. 'wellenlos' H. an. III, 137.

Daṡ wort wird sowohl von BR. s. v. wie von Childers s. v. aus *a-* und *vīcī*, also gleich dem adj. 'wellenlos', erklärt. Dazu gibt es keinen anlass ausser der lautgleichheit[1]. Aber diese ist trügerisch. In der sache selbst ist diese etymologie nicht begründet. In den höllenbeschreibungen, wie sie von Scherman Mat. z. g. d. ind. visionslitt. spec. 27 ff.[2] verzeichnet sind, findet sich nichts, was auf ein 'wellenloses' dasein in den höllen hindeuten könne. Ebensowenig z. b. Mahāv. I, 7 ff. oder Angutt. Nik. I, s. 267 oder Kāranḍa-vyuha übers. von Cowell JoPh. VI (1876), 222 ff. Hingegen weist alles auf eine andre etymologie hin. Allgemein anerkannt ist ja, wie man sich die höllen unter oder in der erde verlegt denkt; im anschluss dazu hat man oft die höllen nach dieser anschauung genannt. Ich erinnere nur an s. *nara-ka-* 'unterwelt', gr. (ἐ)νέρ-τερος 'der untere', (ἐ)νέρτεροι ἔνεροι 'die unterirdischen', l. *inferi* u. s. w. Und speciell über *avīcī* wissen wir, dass es als das unterste von allen höllen gedacht wird[3].

Ich deute im anschluss hierzu *avīcī* als 'die unterste' (hölle), und zwar urspr. als fem. mit unterverstandenem *pṛthivī (paṭhavī* u. s. w.). In *avīcī* sehe ich ein urspr. fem. zu *avāñc-* 'nach unten gerichtet'. Nun heisst freilich dazu das fem. *avācī*. Aber daneben hat sich leicht eine neubildung einstellen können, vgl. *pratyañc-* : *pratīcī*, *nyañc-* : *nīcī*, *samyañc-* : *samīcī* und besonders *udañc-* : *udīcī*, wozu eben *avāñc-* : **avīcī* eine in gegensatzverhältniss stehende parallele wäre.

---

[1] Nicht besser bestellt ist es mit der von Féer JA. 8, XX (1892), 196 angedeuteten etymologie: »'on n'y a pas de relâche' *(na vīcī)*, de là le nom *avīci*». Ein *vīcī* 'relâche' gibt es nicht.

[2] Vgl. noch Féer JA. 8, XX (1892), 185 ff. 9, I (1903), 112 ff.; die stellen über *avīci* 9, I, 148 f.

[3] Vgl. z. b. Scherman a. o. s. 62 ff., Kern Buddhismus I, 417. 531, GiaPh. III, 8, 58.

Auch in einem andren falle sehe ich eine verwandte — aber ursprünglichere — bildung. Zu *tiry-añc-* hiess gewiss die urspr. fem.-form **tirīcī*, woneben ein anderswoher geholtes *tiraç-c-ī* konkurrirend und zuletzt siegend auftrat (vgl. Charpentier KZ. XL, 447 ff). Eine erinnerung an diese form sehe ich in pr. (M. Ç. A) *tiricchi*, (Mg.) *tiliçci*, was sozusagen eine additionsbildung ist von **tirīcī* und *tiraçcī*. Wie nun s. *tiraçca-* : *tiraçcī* so auch pr. (Ç. AMg.) *tiriccha-*, (AMg. JM.) *tirikkha* : *tiricchi* (anders Pischel Gia Ph. I, 8, 114 f.). — Speciell hat über *tirikkha-* Pischel a. o. unglaubliches vorgetragen. Die sache liegt natürlich zunächst so, dass *tirikkha-* : *tiriccha-* = s. **tiraska-* : *tiraçca-*. S. **tiraska-* ist verbürgt durch p. *tirokkha-*, was eine umbildung von **tirakkha-* ist nach dem freistehenden *tiro*, falls *tirokkha-* nicht schlechterdings = s. *tirōkṣa-*. Dann ist sowohl **tirakkha-* wie *tiraccha-* in der soeben dargelegten weise zu *tirikkha-*, *tiriccha* geworden.

9. Pal. tumo 'selbst'.

Obwohl ich schon IF. III, 223 im vorbeigehen (in der fussnote) diese form m. e. richtig erklärt, nehme ich sie doch hier wieder auf, weil die erklärung etwas besser begründet werden kann und darf.

Oldenberg hat Cull. VII, 2, 3 *tumo* edirt nach B. (während C. *tumho* hat, was unmöglich). Es wird *yaṁ tumo karissatīti* von Buddhaghosa mit *yaṁ so karissati* glossirt. Es kommt aber auch noch Sutta-Nip. I, 166 (IV, 12, 13) in derselben form vor. Zu *parassa ce hi vacasā nihīno tumo saha hoti nihīnapañño* 'wenn er nach dem wort eines andern niedrig ist, dann (sagt er) ist er auch selbst von niedrigem verstand' hat der kommentator *so pi ten' eva saha nhīnapañño hoti*. Oldenberg Vin. II, 323, KZ. XXV, 319 und nach ihm E. Müller Pali Lang. 7, Fausböll Sutta-Nip. II, 11 setzen *tumo* 'er, er selbst' = s. *tmanā*. Wie dies lautlich möglich sein soll, ist nicht einzusehen. Nie geht ein s. *ā* zu pal. *o* über. Alle beispiele bei E. Kuhn Pāl.-gr. 23 und E. Müller lassen sich wegerklären (vgl. Johansson IF. III, 223 f.). Es ist nun *tumo* weiter nichts als nom. sing. eines stammes **tma-* (nom. s. **tmas*, **tmaḥ* , **tmō*), der sich zu *tman-* (n. **tmā*) verhält wie andre fälle, wo ein übergang von *-an-* zu *-a*-stamm stattgefunden, z. b. *Vissakammo (: Viçvakarmā)*, *puthulomo (:* s. *pṛthulōmā)*, *ciraṭṭachaddo (:* s. *cirṛttachadman-)*, *rāja- (rājaṁ*

rājena : s. *rājā); atta- (attaṁ* : *ātmā), brahma-* (*brahmaṁ* u. s. w. : *brahmā)* u. s. w.; sogar *pumo* (: p. *pumā* u. s. w.). Es ist ja offenbar, dass diese vorgänge meist in indischer zeit stattgefunden. Wir haben aber auch noch zu bedenken, dass schon indogermanisch sich eine solche doppelheit in vielen fällen vorfand. Speciell war dies bei idg. **(ē)tmo-* : **(ē)tmo-n-*, **(ō)tmé-n-* der fall, worauf ich hier nicht näher eingehe.

Brauchte es noch eines beweises, dass *tumo* wirklich nichts anderes ist als der nom. sing. eines *-a*-stammes, haben wir ein solches in Sutta-Nip. I 169 (IV, 13, 14), wo es heisst: *jānāmi passāmi tath' eva etaṁ diṭṭhiyā eke paccenti suddhiṁ, addakkhi ce kiṁ hi t u m a s s a tena, atisitvā aññena vadanti suddhiṁ'* »ich verstehe, ich sehe eben dies» sagend, kehren einige durch ihre ansicht zur reinheit zurück; wenn er sah, was ist ihm dann? (wohl etwa was ist ihm dann von not?). Seit sie oberhand bekommen, sagen sie reinhet durch einen andern'. Die strophe ist freilich sehr dunkel und würde, um eventuell verständlich zu sein, eine ausführliche auseinandersetzung über die sutta's, wo die disputirenden philosophen und ihre wortstreite geschildert sind (besonders *Cūlaviyūhasutta* und *Mahāviyūhasutta*) erheischen. Soviel ist ja doch sicher, dass wir hier ein gen. *tumassa* eines *-a*-stammes vor uns haben. Und es ist kein zweifel möglich, dass dies gen. zu *tumo* Sutta-Nip. I, 116 und Cull. VII, 2, 3 ist.

10. Pal. seḷeti.

Es scheinen wenigstens zwei verba *sel-* resp. *seḷ-* vorhanden zu sein. In Sutta-Nipāta I, 129 (Fausböll) kommt ein *seḷenti* (C[b] *selenti*) vor in einem zusammenhang, wo es nur 'einen etwaigen laut hervorbringen' bedeuten kann. Und der komment. (s. Fausböll Sutta-Nip. II, 259) sagt: *mukhena usseḷansaddaṁ muñcanti.* Childers 472 verzeichnet aus Ab. 899 ein *selana-* n. 'noise, shouting', und Fausböll SBE. X, 125 übersetzt 'shout', dazu weist er in seinem glossar zu Sutta-Nip. a. o. auf ein *çēl-* bei M. Williams hin. Damit ist nichts gewonnen: *çēl-* wird im Dhātup. als ein vb. des 'gehens' angegeben (v. l. *sēl-*). Trenckner PM. 76 setzt dies *seḷeti* = s. **çāḍayati*, vermutlich dann zu Dhātup. *çāḍ-* (v. l. *çāl-*) '*çlāghāyām*'. Aber daraus konnte nicht ein *seḷeti* entstehen. Sollte nun auch *usseḷhenti* C. I, 13, 2 (Oldenberg Vin. II, 10) = Suttavibh. XIII, 2 (Oldenberg Vin. III, 180) hierher ge-

hören (E. Müller PL. 7), werden wir auf eine doppelheit *seḷ-* : *seḷh-* geführt. Oldenberg u. Rhys Davids SBE. XVII, 394 übersetzen es 'used to exhibit signs of anger', aber erklären in der note, dass sie im unklaren seien, wie es zu widergeben ist. Eine etwaige vermutung *ussoḷhenti* (von *ussoḷhi-* 'exertion') weisen sie selbst ab. Vielleicht wird man etwa 'rufen, jubeln; schreien' oder ähnliches vermuten. Zu grunde liegt wohl eine onomatopoetische bildung, die vielleicht ursprünglich urar. **ṡiž-d-* resp. **ṡiž-dh-* lautete.

Nun aber belegt E. Müller PL. 7 *seḷeti* aus Buddhav. I, 36, wie es scheint, in der bed. 'to fall off', aber wunderbarerweise unter gleichsetzung mit **çāḍayati*, was aber nur konstruirt und von Trenckner a. o. zu *seḷ-* 'shout' — wie es scheint — in beziehung gestellt wird. Ist diese bedeutung sichergestellt, was ich im augenblick nicht festzustellen vermag, könnte man an das oft im Mahāv. in verschiedenen schreibungen auftretende verbum *o-çirati* (I, 143, 13. 200, 9. II, 4, 6. 334, 22. 367, 19. 22. 424, 20 al. III, 1, 6), *o-sirati* (I, 24. 1. II, 272, 13. 383, 7. 393, 9. III, 1, 4, 273, 16), eventuell *o-sarati* (I, 13, 6. II, 108, 7 ff. 222, 1. III, 401. 1. 453, 3; vgl. Senart I, 382. 389. II, 537) denken. Senart vermutet eine allgemeine bed. 'abandonner' und teils 'rejeter, pousser' teils 'rendre libre'. Es kann aber möglich scheinen an einigen stellen vorzuziehen, es mit 'nieder-, herabfallen' zu deuten; speciell wird dies der fall sein I, 13, 6. Aber eben dann wird man wohl am ehesten an s. *ava-sar-* denken. — Vielleicht hat man hier das im Dhātup. vorkommende *çēl-* v. l. *sēl-* '*gatāu*' heranzuziehen; wohl aber nicht *çil*, resp. *sil-* '*uñchē*'.

11. Pali **koḷapa-**.

Dies wort kommt Majjh.-Nik. ed. Trenckner I, 241 vor in einem zusammenhang — *seyyathā pi, Aggivessana, sukkhaṁ kaṭṭhaṁ koḷāpaṁ ārakā udakā thale nikkhittaṁ* u. s. w.' wie wenn nämlich, Aggivessana, ein dürres, trocknes holz fern vom wasser auf die erde geworfen worden ist' u. s. w.[1] — wo es nur etwa 'dürr, getrocknet' bedeuten kann. Mit aller reserve, die in bezug auf ein — bisher — nur einmal belegtes wort geboten ist, möchte ich es in beziehung stellen zu einem kausativum wie **koḍāpayati*

[1] Vgl. K. E. Neumann Red. Got. Buddho's II, 439 f., Dutoit Die duṣkaracaryā des Bodhisattva 6.

**koḍāpeti* nach der im Pali überaus beliebten bildungsweise[1]; zu s. *kūḍ-* 'versengen' in *kūḍayati* RV[1] AB[1]+, *kūlayat* S.+ u. s. w., worüber s. Johansson Uppsalastudier 52 ff.

12. Pal. paveni-.

Gegenüber s. *pravēṇi-*, *-ī* f. 'haarflechte; eine gefärbte wollene decke'; n. pr. (eines flusses) steht pal. *paveṇi-* f. 'a long braid of hair; a coloured woolen cloth used for a sadle or housings; series, succession, line; tradition, custom, usage' Ab. 258. 1053. Dhp. 212. 349. Pāt. 30. Ten Jāt. 30. 39 = Jāt. II, 23, 2 (wo Fausböll *paveni-rajjaṁ*, B[i] *paveṇī-*). II, 28, 16 (wo Fausb. *paveṇi-dhammo*, C[n] C[s] *paveni-*); s. Childers 376.

Nun kommt aber im Dhaniya-Sutta (SN. I, 4 2-mal) *paveni* (pl. *paveniyo*; *paveṇiyo* C[b] B[a] resp. C[b] B[i]) in einem zusammenhang vor, wo keine der soeben verzeichneten bedeutungen am platz ist. Freilich hat Henry Précis de Gr. Pāl. 173 *paveṇi-* als 'patrimoine, biens héréditaires' erklärt. Aber weder ist diese bedeutung sonst bezeugt, obwohl zur not aus den bed. 'series, succession' herleitbar, noch passt sie an den bezeichneten stellen. Da liegt nämlich von vornherein die bedeutung 'färse' am nächsten. So erklärt es auch der kommentator (b. Fausböll Sutt.-Nip. II, 340): *vayappattā balivad-dehi saddhiṁ methunapatthanagāvo.* Danach hat es Fausböll SBE. X, 4 f. mit 'heifers' übersetzt.

Über die etymologie dieses letzteren *paveni-* ist es vielleicht besser keine vermutung zu äussern. Es lässt sich hören es als 'trieb' zu erklären und zwar wohl konkret entweder als 'spross': 'junges' oder als 'trift' aufzufassen. Dann gehört es zu *vēti* 'verfolgt, strebt zu' u. s. w., *pravayaṇa-* 'zum antreiben dienend'; n. 'stachelstock zum antreiben des viehs', *ϝίεμαι*; weiter *vayas-* 'lebenskraft', *vēnati* 'verlangt nach' u. s. w.

---

[1] Vgl. E. Kuhn PG. 118, E. Müller PL. 121, Oldenberg KZ. XXV, 323, Johansson Shāhbāzg. I, 131, Pischel GiaPh. I, 8, 377 f. Über derart. bild. im sskr. Withney § 1042 n., Bloomfield JAOS. XIV, LXII; weitre beispiele im sskr. z. b. *ichāpita-* 'caused to love' Divyāvad. ed. Cowell a. Neil 256, 1, *kārāpita-* ib. 428, 28, *prasavāpita-* 'delivered' ib. 484, 8, *muṇḍāpayati* ib. 261, 15, *likhāpayati* ib. 547, 6 u. a. m.

13. Pal. dandha-.

Dies wort hat die bed. 'idle, slothful, slow, heavy, foolish'; auch so viel wie *lāmaka-* 'low, inferior, vile' und *jamma-* 'reckless, worthless, low, contemptible' Ab. 94. Ausser den belegen b. Childers 111 und E. Müller PL. 22 s. die ausführliche stellenangabe b. Andersen NTfF. r. 3, V (1896—7), 129. Man hat es allgemein mit s. *tandra-* identificirt (Fausböll Dhp. 292, Weber ZDMG. XIV, 48 = IStr. I, 137, Childers a. o., E. Kuhn PG. 39, Andersen a. o.). Diese etymologie ist lautlich schlechterdings unmöglich. Trenckner PM. 65 und E. Müller PL. 22 setzen es = t. *dṛḍha-* 'fest'. Dagegen erhehen sich gleichermaassen lautliche und semasiologische bedenken. Die einzige stütze ist das von Trenckner hervorgehobene pal. *daḍḍhi-* 'sloth, inertness' in *kāya-daḍḍhi-bahula-* 'voll von körperträgkeit', was gleich *dārḍhya-* sein soll. Diese möglichkeit etwa zugegeben, ist es doch weit davon zu einer identifikation von *dandha-* und *dṛḍha-*, woraus nur **diḍha-*, **daḍha-* (resp. **diḷha-*, **daḷha-*). Es ist eben in der form *daḷha-* reichlich belegt. Rechnen wir dann auch mit dem unorganischen *-n*-einschub (wahrscheinlich hätte man wohl das nasalpräsens dafür verantwortlich zu machen, vgl. s. *dṛ́ṅhati*, *-tē* V.B., *dṛṅhántam* AV., *dṛṅhéthē* RV., *dṛṅhayati-* V. S., *dṛṅha-* AV., *dṛṅhaṇa-* AV. B. S., *dṛṅhitár-* V. B.), würden wir doch ein **daṇḍha-* haben.

Es lässt sich vermuten, dass wir in *dandha-* einen rest einer in den indogermanischen sprachen sonst verbreiteten, aber im sanskr. verklungenen wortsippe vor uns haben. Setzen wir *dandha* = idg. **dhendhro-*, können wir es anschliessen an *τενϑρηδών*, *τενϑρήνη* 'wespe', le. *dunduris* 'grosse bremse, horniss, dümmlicher mensch', *dundurót* 'bei sich mürmeln', *denderis* 'weinender knabe'. — Häufig ist der bedeutungswechsel zwischen 'saumselig (sein)' und 'mummeln, brummen, dröhnen' u. dgl. So bedeutet schwed. *dröna* 'zaudern, zögern', aber ist id. mit schwed. dial. *dröna* '(leise) brüllen', aisl. *drynja*, nd. *drönen*, g. *drunjus* u. s. w.; *drönare* sowohl '*drohne*' wie 'saumseliger mensch', ebensowie russ. *trutnŭ* beides bedeutet (vgl. abg. *trątŭ* 'horniss', serb. *trut* u. s. w.).

In den zuletzt genannten wörtern haben wir ein element **dhreno-* 'dröhnen', wozu weiter noch s. †*dhraṇ-*, *ϑρώναξ. κηφὴν. Λάκωνες* Hes., *ϑρῆνος* 'klage'; ahd. *trëno* 'drohne', as. *dreno*, as. (ags.) *drān* u. s. w. Zu grunde liegt eine einfachere base **dhero-*, **dhore-*, **dhrē-* u. s. w. in *ϑρῆ-νος*, *τενϑρη-δ-ών*, *τεν-ϑρή-νη*, mit *-n-*

erweiterung *θόρ-υ-βος, τον-θρ-ύ-ς* 'gemurmel', *τον-θορ-ύ-ζω, θρ-ῦ-λος* 'gemurmel', *θρέ-(ϝ-)ομαι, θρύ-(ϝ-)ο-ς* 'lärm'.

Dazu formen mit intensivreduplikation **dher-dhro-*, woraus entweder **dhendhro-* u. s. w. in pal. *dandhu-, τενθρή-νη, -δών, τονθρ-ύς, τονθορ-ύζω*, oder **dherdho-*; vgl. eventuell *τερθρεία* 'spitzfindigkeit, leeres geschwätz', *τερθρεύομαι* 'schwatzen'.

14. Pal. simbalī.

Pal. *simbalī* f. und *simbala-* m. 'the silkcotton tree Bombax heptaphyllum' ist mit s. *çalmalí-* m. u. *çalmalī-* f., *çālmali-* m. f., *-ī* f. 'Salmalia malabarica, wollbaum' und *çālmala-* m. 'wollbaum; das harz des wollbaumes' identificirt (Childers 477, E. Kuhn PG. 21 f.), vgl. noch s. *kūṭa-çalmalī-* = pal. *kūṭa-simbalī* f. 'a variety of the silkcotton tree'. E. Kuhn nimmt einen »übergang von *ă* zu *i*» an und hat übrigens noch einen — jetzt als mislungen anzusehenden — versuch der übrigen lautlichen schwierigkeiten herr zu werden. In den prakritsprachen finden sich weitere formen wie AMg. *sāmalī, kūḍasāmalī* und *sāmarī* (s. Pischel BB. III, 259, GiaPh. I, 8, 76. 91 f.). Diese können nur durch dissimilation ihr erstes *l (r)* eingebüsst haben. — Andrerseits hat Pischel an dem letztgenannten ort s. *çimbalá-* (RV. III, 53, 22), das er mit Sāyaṇa und Geldner VSt. II, 159 als die 'blüte der Çālmali' erklärt, verglichen unter abweisung der zusammenstellung mit *çălmalĭ, çălmala-*.

Nun ist es bemerkenswert, dass neben s. (pr.) *çălmalĭ, çălmala-* : pāl. *simbalī, simbala-*, s. *çimbalá-* noch *çimbĭ* 'hülsenfrucht, schote' † *çimbī* 'Phaseolus trilobus' (in dieser letzten bed. kurzname von † *çimbīparṇikā* u. † *-parṇī* u. dgl.) und *çimba-* m. 'hülsenfrucht, schote, † Cassia Tora', † *çimbā (simbā)* id. vorkommen. Dann lässt es sich vermuten, dass *çimba-, çimbī* nur prakritische entwicklungen aus **çimbla-, *çimblī* aus **çimla-, *çimlī* sind. Und es liegt nahe, neben einander liegende formen **çimala-, *çimbla-* zu vermuten, die durch kontamination *çimbala-* ergaben. Aber **çimala- (çimbalá-)* : **çimbla-* können durch dissimilation aus **çilmala- (*cilmbala-)* : **çilmbla-* entstanden sein. Dann ist die brücke geschlagen zu *çălmala-* : aus einem vorar. paradigma **k̑ĕlm(o)lo- : k̑əlm(o)lé-* haben sich doppelstämme wie s. *çălmala-* : **çilmlá- > *çimblá* resp. *çimbalá-* entwickelt.

15. Pal., sanskr. **challa-** 'rinde'.

Dass ein solches wort vorhanden gewesen ist, schliessen wir aus folgenden tatsachen. Zunächst ist ein *challa-* belegt Mahāvastu II, 125, 8 (Senart), das wahrscheinlich mit der prakrit- resp. pali-vorlage stimmt. Dazu kommt nun, dass ein ähnliches wort im sskr. lexikalisch belegt ist, nämlich *challi-* f. 'rinde, haut; mantel' und *challī* f. 'rinde' (andre angebliche bedd. sind 'eine kriechende pflanze; eine best. blume; nachkommenschaft').

Das ist ein weiteres beispiel der assimilation *dl* > *ll* zu denen, die für das sanskr. von Bartholomæ IF. III, 1844, Wackernagel AG. I, 223 verzeichnet, sonst aber wenig beachtet worden sind (vgl. Pischel GiaPh. I, 8, 202 f.). Es gehört offenbar zu *chad-* in *channa-* 'zugedeckt' u. s. w., *chādáyati* 'zudecken, verhüllen'; vgl. besonders *chada-* m. 'decke, bedeckung, hülle; flügel; blatt' u. a. m.; *chadana-* n. 'decke, bedeckung; flügel; blatt', *-chadi-* 'verhüllend; decke. dach'; *chadís-* 'decke, verdeck eines wagens; dach'; *chadman-* 'dach', *cháttra-* n. '(sonnen)schirm'; *chādana-* n. 'bedeckung, decke; kleidung, hülle; blatt; verhüllung' u. s. w.

16. Pal. **kilesogha-** 'die sündenflut'.

Dhp. 182 zum v. 25. wo von dem *ogha-* die rede ist, der nicht die insel des strebens, der wachsamkeit, der zucht, der sinnenzügelung überschwemmen wird, wird vom kommentator ein *catubbhidho pi kilesogho* erwähnt. Die vier *oghā (kāmogha-, bhavogha-, diṭṭhogha-, avijjhogha-)* oder fluten der leidenschaft, die die menschheit überwältigen, werden auch Dhp. 432 zum v. 414 namhaft gemacht. Es war offenbar *ogha-* ein terminus der buddhistischen theologie (vgl. Childers 299). Dies wird erhärtet dadurch, dass es auch im nördlichen buddhismus, sichtlich als fester terminus übernommen worden ist und fortgelebt hat. . Es kommt nämlich so spät vor wie im *Sragdharā-stotra* des Sarvajñamitra aus dem ende des siebenten oder anfang des achten jahrhunderts unsrer zeitrechung (vgl. Blonay Mat. p. servir à l'hist. d. l. déesse bouddhique Tārā s. 21), und zwar in der nur halb sanskritisirten form *klēçōgha-* v. 6 (statt **klēçāugha-*; dagegen z. b. *guṇāugha-* im selben gedicht v. 40), s. Blonay a. o. s. 35. — Beiläufig nenne ich aus den Tārā-hymnen ein sanskritwort, das noch nicht lexi-

kalisch verwertet worden ist: *ātopa-* 'schlag, blendung' zu der bisher nur im Dhātup. belegten w. *tup-*, *stup-* (*τύπ-τω*, l. *stup-rum*, *stupeo*, abg. *tŭpati* u. s. w.; vgl. s. *stupá-*, *stū́pa* 'schopf').

17. Pal. svātana-.

Dies wort ist natürlich am nächsten identisch mit s. *çvastana-*, bisher nur in der form *svatanāya* (scil. *divasāya*), Dhp. 231. Five Jāt. 52 = III, 51, 15 (bis). Sutta-Nip. 100 (bis). 101 (bis). 102 (ter) belegt. Es wird aus *çvastana-* direkt erklärt (E. Müller PL. 14). Daraus wäre nur **svatthana-* resp. **svāthana-*. Höchstens könnte man dann annehmen, dass das letztere zu *svātana-* nach den sonstigen wörtern auf *-tana-* restaurirt worden sei.

Dies nur unter der voraussetzung, entweder dass ein ursanskritisches **śvas* vorhanden gewesen ist und als ein idg. gen.-lokat. **k̑uc-s* der sanskr. bildung *çvastana-* zu grunde liegt; oder wenigstens dass nach der pausalform *-aḥ*, die sowohl aus *-as* wie aus *-ar* herleitbar ist, ein *çvastana* als allgemeine grundlage neugeschaffen worden ist.

Nun könnte man ja etwa für *svātana-* von **çvaḥ-tana-* ausgehen — *çvaḥ* sei aus **çvas* oder aus **çvar* herzuleit. Abgesehen davon, dass es durch kein sicheres beispiel feststeht, wie die verbindung *-ḥt-* behandelt worden ist, ist es sehr wahrscheinlich, dass eine solche bildung unter den einfluss vom freistehenden wort *suve*, *sve* geraten wäre.

Dass solche bildungen im pali oder wenigstens in einer ursprünglichen recension des buddhistischen kanons vorgekommen sind, beweist das vorhandensein von *çuvētanāya (= çvātanāya)* im Mahāvastu I, 263, 3. 271, 14 u. s. w., *-āye* ib. I, 263, 7. III, 257, 2, *suvētanā* I, 307, 2 (statt *-āya*, vgl. Senart I, 601) und die eigentümliche bildung *suvētanāni* I, 323, 20. 324, 5 (viell. durch konfusion von *çuvēdāni* I, 307, 7. 11 und *çuvētanāya*, Senart I, 575) neben *çuvē* I. 271, 11. III, 10, 10. 457, 18. 458, 4. 13. 17. 21. 459, 5. 10. 15. 461, 1, *suvē* II, 446, 5 (dagegen *svo*, resp. *çvo* II, 454, 20. 456, 13) wie im pal. *suve*, *sve* Ab. 1155. Dhp. 41 *(suve suve)*. 130. Mah. 153. 170 und pr. (AMg) *suve*, *sve* (neben Ç *suvo*).

Es ist mir am wahrscheinlichsten, dass *svātana-* ein s. **çvātana-* reflektiert. Es kann dies nach wörtern wie *sanātána-*, *divātana-*, *adhunātána-*, *dōṣātana-*, *purātana-*, *sadātana-* analogice entstanden sein. Aber die möglichkeit ist auch nicht ausgeschlossen, dass

es auf grund einer ursprünglichen 'kasus'-form *$\acute{c}$vā (idg. *k̂u̯é, *k̂u̯ō) erwachsen ist. Es stände diese 'instrum.'-form neben 'lokat.-gen.'-formen wie *k̂u̯es in s. *çvas*, *çvástana-* (*k̂eu̯os ev. in av. *savahī*, s. Bartholomæ AiW. 1562) und *k̂u̯er (vgl. av. *sūrəm* 'früh-morgen', *asūiri*, *sūirīm*, s. Hübschmann ZC. 196, Geldner KZ XXV, 531 f. XXVII, 251.261, Stud. I, 51, Darmesteter Él. II, 161, Bartholomæ GiPh I, 1, 99. 222, AiW. 221. 1586. 1631, IFAnz. XII, 26).

18. Pal. lesa-.

Es gibt zwei *lesa-*, nämlich 1. 'a bit, an atom, a little', das natürlich mit s. *lēça-* zu identificiren ist; 2 'a trick, a stratagem', nach Childers belegt — ausser Ab. 1108 — Mah. 150. Weiter aber ist es belegt Jāt. II, 11, 17, wo es am besten mit 'list; kniff' u. dgl. übersetzt wird. — Eine etymologie ist bisher, soviel ich weiss, nicht gefunden. Etwas entsprechendes findet sich nicht im sskr., was auf zufall beruhen kann. Was Fausböll Ten Jāt. 95 vorträgt ist jetzt nicht mehr zu halten.

Ich sehe darin ein idg. nom. actionis **loiso-* eig. 'spur, geleis' vorhanden in mhd. *leis* 'spur', vgl. ahd. *waganleisa* 'wagenspur', abg. *lěcha* 'ackerbeet', apr. *lyso* id., l. *līra* 'furche'. Die bedeutungsentwicklung eben wie in dem von derselben wz. abgeleiteten g. *lists*, ahd. as. aisl. ags. *list*. Idg. wz. *leiso-* 'gehen, wandern; üben; lehren, lernen' u. dgl., vgl. g. *lais, laisjan, lubja-leis* u. s. w.

19. Pal. harissavaṇṇa-.

In einem alten feierlichen morgengebet, das in Mora-Jātaka (Jāt. II, 33, ff.) einen platz gefunden hat, kommt dies wort viermal vor. Über die bedeutung 'goldenfarbig' kann kein zweifel sein. Man denkt dann vielleicht an *hari-* 'gold' + *savarṇa-*, also etwa 'gleichfarbig mit gold, goldgleich', wie denn der kommentar *harissavaṇṇa-* mit *harisamānavaṇṇa-* erklärt. Fausböll Ten Jāt. 104 sagt: »*hari* = gold, Abidh. v. 487; but what is *ssavaṇṇa-*? is it = *savaṇṇa* (comment. *harisamānavaṇṇa*) with reduplication of *s* for the sake of the metre, or how is the double *s* to be accounted for?» Ich glaube nicht, dass der in dieser frage angedeutete ausweg, die doppelung des *s-* metri causa zu erklären, ratsam ist, zumal eine organische erklärung sehr nahe liegt Es ist = *hari* + *svavarṇa* = 'dessen eigenfarbe die des goldes ist'. — Dagegen finde

ich — beiläufig bemerkt — keine rationelle erklärung für dies doppelte *s* in *jātassara-* 'a natural pond, a lake' Mah. 65. Dhp. 114. Jāt. IV, 33, 23, es sei denn dass es eine alte zusammenrückung von nom. sg. *jātas* + *saras* sein sollte.

20. Pal. vittiṇṇa-.

Jāt. II, 159, 13 = Andersen PR. I, 1, 16 wird dies wort nellen *mahodika-* von Gangā gebraucht, und man denkt natürlich an eine bedeutung 'weit, breit', wie Rouse The Jāt. II, 3 übersetzt.[1] Aber in dieser bed. sollten wir *vitthiṇṇa-* erwarten, was Childers 588 hat (freilich nur aus Ab. 701) = s. *vistīrṇa-*. Andrerseits gibt es ja fälle (s. E. Kuhn PG. 53, E. Müller 36), in denen die aspiration bei assimilation von *-st-* auszubleiben scheint. Das ist aber jedenfalls so gesetzwidrig, dass es angebracht ist für diese fälle specialerklärungen zu suchen; am öftesten werden diese dahin auslaufen, dass die sogen. ausnahmen durch anlehnung an andre wörter entstanden sind, und zwar entweder in der wirklichen sprache (also wirkliche analogiebildungen) oder nur in der einbildung der abschreiber (schreiberanalogien). Besonders im pali ist es oft schwer zwischen diesen kategorien zu scheiden. Im vorliegenden fall dürfte man annehmen können, dass ein urspr. *vitthiṇṇa-* (bei einem abschreiber) einfluss von *vitiṇṇa-* 'escaped from, abandoned, rejected' erfahren hat. Diese vermutung empfängt eine stütze eben durch die schreibung *vitiṇṇa-*, die die hdschr. K bietet (B[i] *vittaṁnnā*).

[1] Morris Jāt. Tales 52 = Folkl. Journ. III. 1885, 129 hat 'deep and wide, like a great sea, and difficult to cross'; also fasst er wohl *vittiṇṇa-* etwa = *vitiṇṇa*, aber in einer sonst unbekannten bed. 'difficult to cros'.

Zum hundertjährigen geburtstag C. J. Tornbergs.

Von **Axel Moberg**, Lund.

Die orientalistischen studien haben in Schweden immer ihre eifrigen jünger gehabt. Einmal scheint der Orient seit alten zeiten für das schwedische gemüt etwas sehr verlockendes gehabt zu haben, dann hat es ja auch zeiten gegeben, wo die beziehungen zur Türkei einen der ecksteine der schwedischen auswärtigen politik bildeten und es der regierung darum angelegen war, das studium der sprachen, der geschichte und der sonstigen verhältnisse des ottomanischen reiches, soweit die damaligen zeiten es gestatteten, zu unterstützen. Jene orientalisten Schwedens in früheren zeiten waren selbstverständlich — soweit sie nicht theologen waren — in weit überwiegendem masse naturforscher und reisende, keine eigentlichen sprachforscher. Das lag einfach im geiste der zeit. Will man aber die orientalisten Schwedens im engeren sinne — die sprachforscher — gerecht beurteilen, so muss man nicht nur die allgemeinen zeitumstände, sondern auch die besonderen verhältnisse in betracht ziehen, unter denen das orientalische sprachstudium in Schweden zu arbeiten hatte. Die äusserst begrenzten möglichkeiten, durch derartige studien eine anstellung zu erlangen, die ihren inhaber ernähren konnte, der mangel an fachgenossen im eigenen lande, die seltenheit eines schülers, der es etwas weiter bringen konnte — denn den anregenden und ermunternden einfluss einer erfolgreichen lehrtätigkeit wird wohl niemand ableugnen — die notwendigkeit, kostbare reisen vorzunehmen, um aus den primären quellen — den handschriftensammlungen — schöpfen zu können, dies alles waren ebensoviele steine des anstosses auf dem wege eines schwedischen orientalisten. Um so mehr scheint es berechtigt zu sein, die erinnerung an einen mann wie C. J. Tornberg wachzuhalten.

Tornberg wurde in Linköping am 23 oktober 1807 geboren. Nach Uppsala kam er als student im oktober 1826 und wollte nach im jahre 1833 absolvierten philosophischen und theologischen examina sich dem höheren schulunterricht widmen. Auf veranlassung des damaligen professors der morgenländischen sprachen in Uppsala, Sjöbring, wandte er sich aber dem arabischen zu und habilitierte sich mit der schrift *Fragmenta quaedam libri* حسن المحاضرة فى اخبار مصر والقاهرة *inscripti auctore Gelal-eddino Sojuthensi* als privatdozent des arabischen, im januar 1835. Über seine wirksamkeit in den nächsten jahren berichtet er selbst[1]: »In klarer einsicht, dass das studium der orientalischen sprachen in unserem vaterlande den anforderungen der zeit nicht genügte, opferte ich, sie zu erlernen, mein erbe und trat im jahre 1836 eine auswärtige reise an, um in der hauptstadt Frankreichs die dortigen gelegenheiten zu benutzen, die morgenländischen sprachen gründlich zu lernen. Es wurde mir dort das grosse glück vergönnt, während sechzehn monate den unterricht des weitberühmten Barons Silv. de Sacy und des vielseitigen Etienne Quatremère zu geniessen. Nachdem ich die wichtigsten bibliotheken, welche morgenländische handschriftensammlungen besitzen, wie diejenigen in Kopenhagen, Leiden, London, Oxford, Gotha, Leipzig und Berlin, besucht und studiert hatte, kehrte ich im sommer 1838 nach dem vaterlande zurück. Indessen zum amanuensis Lidénianus an der bibliothek in Uppsala ernannt, fand ich hier ein weites arbeitsfeld, indem ich eine bedeutende sammlung morgenländischer manuskripte zu ordnen hatte, während die Vitterhets-, Historie- & Antiquitets-Akademi mich gleichzeitig mit dem dechiffrieren der kufischen münzen der kgl. münzsammlung beauftragte.»

Es folgte eine zeit reger wissenschaftlicher tätigkeit. Als ergebnisse der studien in den erwähnten auswärtigen handschriftensammlungen erschien eine fortsetzung seiner schon vor der reise teilweise herausgegebenen schrift *Ex Ibn-el-Vardii libro, Margarita Mirabilium inscripto. proëmium, caput II—V* und weiter *Primordia dominationis Murabitorum e libro arabico vulgo Kartâs inscripto auctore Abu-l-Hhassano Ibn Abi Zera'* (in Nova Acta reg. Soc. Scientiarum Upsaliensis, Vol. XI, Upps. 1839), *Ibn Khalduni narratio de expeditionibus Francorum in terras Islamismo subjectas* (ebenda, Vol. XII, Upps. 1840), *Annales regum*

[1] Programm, Lund 1850.

Mauritaniae etc. Vol. I (Text, Uppsala 1843) und Vol. II (Übers. und Anm., ebenda 1846). Zwar hatte er auch während seines aufenthalts in Paris eine ausgabe der sprichwörtersammlung des Maidānī planiert und zu diesem zwecke den Cod. Fonds Asselin Nr. 16 der Bibliothèque royale abgeschrieben. Aber schon im folgenden jahre erschien der erste teil der ausgabe Freytags. Die universitätsbibliothek zu Lund besitzt noch diese abschrift mit dem vermerk Tornbergs, dass sie an unzähligen stellen von der ausgabe abweicht.

Andere gebiete der semitischen sprachwissenschaft als das arabische behandeln nur die kleine abhandlung *De linguae Aramaeae dialectis*, Uppsala 1842, und ein aufsatz über die entdekkung noch lebender syrischer und südarabischer dialekte unter dem titel *Nya eröfringar på språkforskningens område* in der wissenschaftlich-literarischen zeitschrift »Frey», Uppsala 1842.

Gleichzeitig mit allen diesen arbeiten redigierte Tornberg auch das bekannte lexikon von Berggren, *Guide Français-Arabe vulgaire* vom achtzehnten bogen ab.

Die folgenden jahre waren für die zukunft Tornbergs kritisch. Der professor der orientalischen sprachen an der universität in Uppsala, der schon erwähnte Sjöbring, war im jahre 1841 gestorben, und Tornberg hatte während der vakanz den dienst versehen. Bei wiederbesetzung der stelle wurde er aber von seinem mitbewerber O. F. Tullberg überholt. Die aussichten waren jetzt sehr trübe. Sein gewiss nie grosses erbe war für seine wissenschaftliche ausbildung verausgabt, und die kleinen einnahmen, die er als privatdozent und amanuensis an der bibliothek sich hatte verschaffen können, hatten ihn gegen eine beträchtliche verschuldung nicht schützen können. Besser als je vor ihm ein schwede für ein lehramt des arabischen gerüstet, sah er keine möglichkeit, sich seiner wissenschaft zu widmen, und musste froh sein, konnte er nur einen ausweg finden, sich und seine familie zu ernähren. Eine anonym herausgegebene *Chrestomathie française* (Uppsala 1845) deutet vielleicht auf einen jedenfalls bald wieder aufgegebenen plan, sich dem ursprünglich gewählten lebensberuf zu widmen. Aber im selben jahre verfasste er eine theologische abhandlung *De principiis scripturae sacrae interpretandae, ad placita reformatorum revocatis* und wurde kurz darauf zum prediger geweiht. Er ist zwar nie als solcher tätig gewesen, versuchte aber mehrmals eine stelle als

pfarrer zu erhalten. Aber das glück war ihm andauernd nicht günstig. Zum glück! Denn endlich kam in unerwarteter weise die rettung. Der kanzler der schwedischen universitäten, der damalige kronprinz Karl, später Karl XV, nahm sich seiner an, und durch dessen persönliches eingreifen wurde er zum professor e. o. der morgenländischen sprachen an der universität in Lund ernannt. Das geschah im jahre 1847.

Und nun fliesst wieder der strom seiner schriften, von seinem nichts weniger als gewöhnlichen wissenschaftlichen interesse und fleisse zeugend. Schon im selben jahre erscheint *Symbolae ad rem numariam Muhammedanorum* Pars I (in Nova Acta reg. Soc. Ups., Vol. XIII, Upps. 1847) und ist von seinen katalogen die rede (vgl. ZDMG I 211, 352). Im j. 1848 erschien endlich der erste *Numi cufici regii numophylacii Holmiensis*, und diesem folgte 1849, wegen mangels an typen (vgl. ZDMG III, 125) verspätet, *Codices Arabici, Persici et Turcici bibliothecae reg. univ. Upsaliensis* sowie 1850 *Codices orientales bibliothecae reg. univ. Lundensis.* So kann man gewiss die worte verstehen, mit denen Fleischer ihm seinen dank für den münzkatalog abstattete: »- - - je vous en offre mes sincères remerciements et l'expression de mon admiration de votre activité étonnante, dont il n'y a pas encore eu de pareille parmi les Orientalistes de votre pays», sowie seine, allerdings von einer allzu grossen liebenswürdigkeit und allzu grossen bescheidenheit diktierten zeilen in einem späteren briefe (vom 31 januar 1854): »Fast kam es mir wie ein freundschaftlicher Scherz vor, als ich im Eingange Ihres lieben Briefes vom 15 Nov. vor. J. (eingegangen am 10. Dec.) die Bemerkung las, dass Sie seit geraumer Zeit mein Schuldner wären, — nämlich wegen einiger noch nicht beantworteter Briefe von mir. Wenn wir mit einander *Abrechnung* halten wollten, so müsste ich *Bankerott* machen; denn Ihre vielen literarischen Geschenke, mit denen Sie mich fortwährend beehrt und erfreut haben, würden dann eben so viele unbezahlte und unbezahlbare Schuldposten für mich seyn».

Um diese zeit (um 1850) hatte Tornberg schon die arbeit in angriff genommen, die er später als sein lebenswerk bezeichnete, die tatsächlich einen sehr beträchtlichen teil seines noch übrigen lebens ausfüllte und gewiss auch seine weitere wissenschaftliche entwickelung in, wie ich glaube, nicht unbedingt glücklicher weise bestimmte — die ausgabe der chronik des Ibn

al-'Aṯīr. Die nächste veranlassung war wohl das vorhandensein der teile VIII, XI und XII dieses werkes in der handschriftensammlung der Uppsalaer universitätsbibliothek. Tornberg entschloss sich anfangs nur für die bearbeitung der beiden letzten teile, und dies aus mehreren gründen. Erstens schien ihm die in diesen teilen behandelte periode in geschichtlicher hinsicht besonders interessant, zweitens beschreibt der verfasser hier, wenigstens zum teil, selbsterlebte ereignisse, hat jedenfalls hier in weit überwiegendem masse aus mündlichen quellen geschöpft, erzählt also hier vieles, was wir nirgends sonst suchen können, und drittens fand er auch die Uppsalaer handschriften zu diesen teilen besser als die zum achten teil, was besonders bei der unzulänglichkeit des dem herausgeber zu gebote stehenden materials von grosser bedeutung war. Vom teile XI gab er auch eine übersetzung ins schwedische, deren erstes heft in Lund 1851 erschien; im selben jahre erschien der text dieses teiles, 1853 das zweite (schluss-) heft der übersetzung sowie der zwölfte teil des textes, dessen ausgabe durch eine feuersbrunst in der druckerei in Uppsala verzögert wurde, welche acht schon fertige bogen nebst dem ganzen papiervorrat der druckerei vernichtete.

An eine fortsetzung hat Tornberg zunächst nicht denken können, da er für eine solche beinahe ausschliesslich auf auswärtige handschriftensammlungen angewiesen war. Doch war ihm der gedanke durchaus nicht fremd, diese mühevolle aufgabe bei sich darbietender gelegenheit auf sich zu nehmen[1]. In den nächstfolgenden jahren aber hat er gewiss davon abgesehen und sich aufgaben zugewendet, für deren lösung das nötige material ihm leichter zugänglich war. Von den *Symbolae ad rem numariam* etc. erschienen[2] 1855 Pars II, 1856 P. III und 1863 der letzte, P. IV. Auf demselben gebiete bewegen sich seine eintrittsrede in der Vitt.-, Hist- & Ant.-Akademi über die in schwedischer erde gefundenen morgenländischen münzen sowie einige aufsätze in ZDMG, in der Revue numismatique belge und in der Revue archéologique. Der in der letzteren zeitschrift (Paris 1855) erschienene aufsatz ist ein brief von Tornberg an den meister

[1] Vgl. ZDMG IV 252, V 258, 391, VII 112.

[2] In Nova Acta reg. Soc. scientiarum Upsaliensis, Ser. III, Vol. I, II und IV.

der numismatik, Fr. Soret. Mit ihm stand Tornberg seit 1853 in einem sehr lebhaften briefwechsel, der bis zum tode Soret's (im dez. 1865) dauerte, und von dessen umfang und wissenschaftlichem werte noch mehr als hundert briefe Soret's in dem der universitätsbiliothek in Lund überwiesenen nachlass Tornbergs zeugnis ablegen. Hier ist auch der ort, eines anderen werkes zu erwähnen, welches, obgleich kaum in weiteren kreisen bekannt, ein würdiges denkmal der staunenswerten arbeitsfähigkeit Tornbergs ist. Die münzsammlung der universität in Lund wurde im jahre 1856 unter die aufsicht Tornbergs gestellt, und in einem handschriftlichen katalog, der acht starke folianten füllt, beschreibt er fast alle münzen dieser um die zeit seines todes rund 14,000 stück umfassenden sammlung.

War Tornberg, wie wir gesehen, gezwungen gewesen, vorläufig auf eine fortsetzung seiner ausgabe des Ibn al-ʾAṯīr zu verzichten, so hat er sich darum keineswegs auf nur numismatische arbeiten beschränkt. Zunächst auf die in Schweden vorhandenen manuskriptsammlungen angewiesen, hatte er aber, wollte er sich die edition eines wichtigeren werkes als aufgabe stellen, für seine wahl nur einen sehr begrenzten spielraum. Im jahre 1850 hatte die universitätsbibliothek in Lund von dem ehemaligen schwedischen botschafter in Berlin, dem baron C. d'Ohsson, selbst für die orientalistischen studien interessiert und sohn des bekannten Mouradgea d'Ohsson, eine wertvolle gabe von büchern und handschriften erhalten, eine gabe die die bibliothek gewiss zum grössten teile der von d'Ohsson sehr geschätzten tüchtigkeit Tornbergs zu verdanken hat. Unter den handschriften dieser schenkung, die Tornberg in seinen *Codices Orientales Bibl. reg. univ. Lundensis. Supplementa* (Lund 1853) beschrieb, fand sich auch ein vollständiges manuskript der *Raużat-uṣ-ṣafā des Mīrḫ^v^ānd*, und da nun in Uppsala und Stockholm je ein manuskript desselben werkes vorhanden war, scheint er sich entschlossen zu haben, eine ausgabe desselben vorzubereiten. Die universitätsbibliothek in Lund besitzt als resultat seiner arbeit in dieser richtung eine handschrift in quartformat von vierzehn bänden von zusammen 3,700—3,800 dicht, aber sehr sauber geschriebenen seiten. Dieses manuskript enthält nun teils eine vollständige abschrift des werkes, in den bdd. 1—4, 6—7, 10—14 (= T. I, II 1—2, III, V, VI des originals) nach dem Cod. d'Ohsson, in den bdd. 5, 8—9 (= T. II 3, IV) nach dem Stockholmer kodex,

nebst einer vollständigen kollation der beiden anderen handschriften. Nur für bd. 12—14 fehlt die kollation der Uppsalaer handschrift. Aus von Tornberg hinzugefügten datierungen ersieht man, dass diese riesenarbeit in der zeit von 1850 (vielleicht schon 1849) bis anfang 1856 ausgeführt wurde. Wer einmal eine kritische edition dieses werkes veranstalten will, wird gewiss in dieser vorarbeit Tornbergs ein bequemes hilfsmittel finden.

In diesen jahren hatte sich eine aussicht auf die rückkehr Tornbergs nach Uppsala eröffnet. Der professor der morgenländischen sprachen an der dortigen universität, Tornbergs freund und früherer mitbewerber O. F. Tullberg, war i. j. 1853 gestorben, und seine stelle wurde Tornberg angeboten. Die sache wird in den briefen Fleischers mehrmals besprochen, besonders weil diesen das weitere schicksal von Tullbergs literarischem nachlass interessierte. Das interesse galt besonders der weit vorgeschrittenen arbeit Tullbergs für die von ihm und Bernstein geplante ausgabe der chronik des Barhebräus. »Dass Sie, besonders im Falle Ihrer Zurückversetzung nach Upsala, sich des literarischen Nachlasses von Tullberg annehmen und namentlich die Herausgabe des fertigen Textes von Barhebræus betreiben wollen, freut mich herzlich, und wir werden Ihnen alle auch dafür den besten Dank wissen» (Fleischer, brief vom 31 jan. 1854). Die aussicht auf eine versetzung nach Uppsala scheint in der tat für Tornberg etwas sehr anziehendes gehabt zu haben, er glaubte aber seinerseits bedingungen aufstellen zu müssen, an denen der plan scheiterte. Die stelle wurde i. j. 1855 mit J. Fr. Hesse besetzt.

Selbstverständlich hat Tornberg eine arbeit wie die soeben erwähnte, die chronik Mīrḫᵛānds betreffende, nicht ausgeführt, hätte er nicht die hoffnung gehegt, sie publizieren zu können. Warum nun diese arbeit nicht weitergeführt wurde, ist nicht klar. Vielleicht hat er daran verzweifelt, die nötigen mittel auftreiben zu können, vielleicht aber, und das ist wahrscheinlicher, hat ihn seine erste liebe wieder zum arabischen und dem Ibn al-ʾAṯīr hingezogen. Ein schon im nächsten sommer (1856) vorgenommener besuch in Paris und Leiden ist wohl mit dem plane, eine vollständige edition von Ibn al-ʾAṯīr zu veranstalten, in verbindung zu setzen, da es Pariser handschriften waren, die den zunächst herausgegebenen teilen des werkes zugrunde gelegt

wurden. Jedenfalls hat er um diese zeit die ausgabe beschlossen und ist sogleich ans werk gegangen. Unter dem 2 april 1857 schreibt ihm Fleischer: »Mit der lebhaftesten Befriedigung habe ich Ihre Mittheilungen über Ibn el-Athîr gelesen und freue mich auf die von Ihnen der Geschichte und der arabischen Sprachkunde versprochenen Bereicherungen. Sie haben ganz Recht; es fehlt uns so ein orientalisches geschichtliches Universalwerk an allen Ecken und Enden, und überall muss man sich mit Stück- und Flickwerk, mit Zusammentragen von Einzelheiten behelfen, welche der Orient schon selbst vereinigt hat. Wohl Ihnen und uns, wenn Sie Ihr schönes Werk, welches Sie ja selbst als Ihre »Lebensaufgabe» begreifen, glücklich zu Ende führen!

Was die doch immer wünschenswerthe Collation der Oxforder Handschriften betrifft, so weiss ich, dass ich ganz im Sinne des Prof. Dr. Wright in Dublin handle, wenn ich Ihnen denselben zum Mitarbeiter für jenen Zweck vorschlage. Er wird mit Freuden diese Gelegenheit benutzen, der Wissenschaft einen neuen Dienst zu erweisen».

Tornberg befolgte sogleich diese anweisung Fleischers, und so finden wir ihn bald in briefwechsel mit Wright — einem briefwechsel, der bis zum letzten jahre Tornbergs fortgeführt wurde, und dessen eine hälfte, die der universitätsbibliothek in Lund zugehörigen briefe Wrights, von einer seltenen liebenswürdigkeit dienstfertigkeit und freundestreue zeugen, wie sie diesem manne eigen waren.

Durch zahl- und umfangreiche kollationen von Defrémery, Wright u. a. unterstützt, schritt jetzt die arbeit vorwärts. Juynboll, welcher mit Tornberg, wohl schon seit dessen erstem aufenthalt in Leiden im jahre 1837, befreundet war, interessierte für die angelegenheit die firma Brill, die denn auch die ausgabe (für die bände 1—7 mit einer unterstützung des schwedischen staates von 700 fr. pro band) übernahm, und so erschienen 1862—64 die bd. 8—10. Da es sich aber als notwendig erwies, das vorhandene material in weiterem masse heranzuziehen, mehrten sich die helfer. Tornberg ging in den jahren 1863 und 1865 nach Frankreich, England und Deutschland, um selbst die handschriften zu rate ziehen zu können; endlich erhielt er auch, zuerst durch de Slane im jahre 1863, die nachricht über eine die letzten teile der chronik umfassende, gute handschrift im besitze Schefers, dann durch Fleischer (und Derenbourg) 1866 die mitteilung,

dass Schefer bereit wäre, ihm das manuskript nach Lund zu senden. So bekam Tornberg endlich, von den Uppsalaer handschriften abgesehen, ein manuskript, das er in voller ruhe studieren und benutzen konnte. Fleischer, der ihm seine beim durchlesen der früher erschienenen teile gemachten bemerkungen regelmässig zugesandt, ihm auch mehrmals bei anfragen auskunft gegeben hatte, übernahm es, die noch nicht herausgegebenen teile im manuskript zu lesen und mit annotationen zu versehen. Ob seine mitarbeit sich wirklich auf alle jene bände, d. h. bd. 1—6, erstreckte, ist nicht zu ersehen, und Tornberg erwähnt es nicht. Schon unter dem 14. juni 1866 hatte ihm Fleischer geschrieben: »Es würde mir nicht lieb seyn, wenn Sie von meinen Beiträgen zur Textbearbeitung anders als nur ganz im Allgemeinen sprechen wollten. Was Sie davon annehmen, geht unter Ihrem Namen; was Sie davon nicht annehmen, bleibt einfach weg». Von der unterstützung endlich, die dem werke von seitens De Goeje zu teil wurde, geben die mit dem vermerke *De G.* versehenen korrektionen eine den tatsachen gewiss nur unvollkommen entsprechende vorstellung.

Die drucklegung wurde mit einer seltenen und für die korrektheit vielleicht nicht immer förderlichen schnelligkeit betrieben, und i. j. 1871 erschien der letzte teil, bd. 6, sowie ein *Supplementum variarum lectionum* zu bd. 11 und 12.

»Reste l'Index, le terrible Index! Cette pensée m'empêche de respirer aussi librement que je ferais sans ce surcroît de travail». So schrieb nach abschluss der edition von Baiḍāwī Fleischer an Tornberg im jahre 1848. Und gewiss hat die ähnliche pflicht auch auf den schultern des schon greisen herausgebers von Ibn al-'Aṯīr schwer gelastet. Doch, es gelang der zähen hingabe Tornbergs, auch dieser aufgabe gerecht zu werden. Der erste band der Indices erschien 1874, der zweite 1876. Das vorwort war schon 1873 datiert, und also wohl auch das manuskript um diese zeit abgeschlossen.

Noch hielt die arbeitskraft und die arbeitslust an. Unmittelbar wandte sich der unermüdliche, jetzt jedoch mehrmals von krankheit betroffen, einer neuen aufgabe zu, und 1874 erschien seine schwedische übersetzung des Koran mit einer übersetzung von Nöldeke, »Das Leben Muhammeds», als einleitung. Noch einmal hatte Tornberg gelegenheit, zum numismatischen gebiete

zurückzukehren, in der schrift *Fölhagen-Fyndet. Beskrifvet af C. J. Tornberg och Hans Hildebrand.*[1]

Der lehrtätigkeit an der universität konnte Tornberg sich während dieser ganzen zeit beinahe ununterbrochen widmen. Selbstverständlich war es ihm bei den verhältnissen in Schweden nicht möglich, eine grössere zahl von schülern um sich zu scharen; vielmehr musste er gewiss, wenigstens bisweilen, mit Wright über die schwierigkeiten klagen, auch nur einen einzigen hörer aufzutreiben, der es etwas weiter bringen könne. Seine öffentlichen vorlesungen scheinen hauptsächlich nur hebräisch und arabisch (grammatik, Koran, Ibn al-ʾAṯīr) behandelt zu haben. Wenigstens einmal hat er über Saʿdī's Gulistān gelesen, je einmal auch über semitische, bezw. hebräische archäologie. Als rektor der universität veröffentlichte er programme über: *Die lehranstalten der araber im mittelalter* (1858), *Mīrḫʷānds bericht über das königgeschlecht der Ascanier in Persien* (1863), *Die morgenländischen sprachen als universitäts-studium* (1863), weiter auch als »promotor» i. j. 1865 *Von dem bericht Ibn al-ʾAṯīr's über die eroberung Spaniens durch die araber.*

Neben den literarischen arbeiten führte Tornberg eine ausgedehnte korrespondenz, die ihn mit der regen tätigkeit auf dem gebiete der semitischen sprachwissenschaft in anderen ländern fühlung behalten liess. Neben dem briefwechsel mit Soret ist besonders interessant derjenige, den er mit Fleischer führte. Die in der universitätsbibliothek zu Lund noch aufbewahrten briefe Fleischers sind 36, das sind aber gewiss nicht alle, die Tornberg von ihm erhalten hat. Der erste ist am 23. sept. 1845 datiert, der letzte vom 9. mai 1868. In diesen briefen giebt Fleischer dem regsten interesse an den arbeiten Tornbergs ausdruck, spricht übrigens über alles, was die beiden freunde überhaupt interessieren konnte, über persönliche angelegenheiten, über wissenschaft und politik — letzteres besonders in den jahren 1848, 1851 (anlässlich der absetzung der Leipziger professoren Haupt Jahn und Mommsen), 1866 — über schüler und kollegen, und das alles offen und unumwunden, wie man zu einem freunde spricht. Besonders gern redet er über die Deutsche Morgenländische Gesellschaft und ihre zeitschrift. Man sieht, dass auch Tornberg an derselben ein lebhaftes interesse genommen hat,

[1] In Antiqv. Tidskr. f. Sv. Bd. III.

und ohne zweifel ist es seinen bemühungen bei seinem gönner, dem kronprinzen Karl, zu verdanken, wenn Fleischer ihm unter dem 10. februar 1850 schreiben konnte: »Nous sommes charmés de la munificence de votre Prince-héréditaire, qui nous a accordé une subvention annuelle de 50 écus pour les cinq années prochaines. C'est un exemple presque humiliant pour nos princes allemandes, qui, en général, sont, jusqu' à présent, restés très-indifférents à nos efforts». In der zeitschrift selbst begegnen wir allerdings Tornbergs namen nicht so häufig, wie man es erwarten könnte. Er scheint sich nur schwer dazu haben entschliessen können, sich von seinen grossen, jahrelange mühen fordernden aufgaben zu wenden, um in einem kürzeren aufsatze zur lösung einer detailfrage beizutragen. So zeigen uns auch Fleischers briefe, dass die einzigen längeren aufsätze, welche die zeitschrift von ihm enthält, die notizen über die Wildenbruchschen handschriften, bd. V 483—508, und über die sog. »werthbezeichnungen» auf muhammedanischen münzen, bd. XIX 626—632, beide von Fleischer direkt veranlasst waren Der erste erfolgte erst nach wiederholtem ersuchen Fleischers in briefen von 20. I, 10. II 30. IV 1850, der zweite, der sich ja auf dem numismatischen gebiete bewegt, etwas schneller. In einem briefe vom 27. november 1864 klagt Fleischer in seiner humorvollen weise über den aufsatz ZDMG XVIII 760 und bittet Tornberg, seine ihm privatim mitgeteilten anmerkungen etwas weiter für die zeitschrift auszuführen. Schon am 11. märz des folgenden jahres sendet er Tornberg seinen dank »für die Abfertigung der wüsten Abkürzungs-Phantasien». Der letzte brief Fleischers ist wie erwähnt, am 9. mai 1868 datiert. Zwar halte ich es für sehr unwahrscheinlich, dass die korrespondenz wirklich schon damals aufgehört haben sollte, aber es ist mir anderseits nicht gelungen über ihren späteren verlauf etwas zu erfahren. Jedenfalls versiegte in den 70-er jahren der briefwechsel Tornbergs allmählich, Seine alten freunde waren einer nach dem anderen hingeschieden, und die jahre waren wohl auch an ihm nicht spurlos vorübergegangen. Aber, um die worte zu wiederholen, in denen der damalige rektor der universität im herbst 1877 seines todes erwähnung tat: »Unermüdlich tätig sass er bis ins späte alter emsig beschäftigt am arbeitstische, und die jahre konnten ebensowenig seinem fleisse und seiner scharfsinnigen forschung ab-

bruch tun wie seinem heiteren wesen und seinen unterhaltenden umgangstalenten».

Im letzten semester konnte er allerdings seine lehrtätigkeit nicht mehr fortsetzen. Für den sommer 1877 hatte ihm sein freund Wright einen besuch versprochen, aber er war nicht mehr imstande ihn zu sehen, und am 6. september schied er aus dem dasein.

Die ganze literarische produktion Tornbergs ist von einem geschichtlichen interesse beherrscht. Und diese richtung beruhte gewiss in gleichem masse auf persönlicher veranlagung wie auf einer ausgesprochenen tendenz *der* zeit und *der* schule, die seine eigentliche wissenschaftliche ausbildung bestimmten. So sahen wir, dass schon das handschriftliche material, welches er von seiner ersten auswärtigen reise mitbrachte, fast ausschliesslich dem geschichtlichen gebiete angehörte. Und die numismatischen studien, in welche die ihm von seiten der Vitterhets-, Historie- & Antiqvitets-Akademi gestellte aufgabe ihn einführte, suchte er immer der geschichtsforschung nützlich zu machen; ja sie haben ihn gewiss eben nur wegen dieser geschichtlichen bedeutung gefesselt. Diese allgemeine richtung seines interesses in verbindung mit seinem gänzlichen aufgehen in die aufgaben, die er sich stellte, musste notwendig eine gewisse einseitigkeit zur folge haben — eine einseitigkeit die ebensowohl ihre vorteile wie ihre nachteile hatte. Nachteilig wirkte sie darin, dass sie seinen blick von den im engeren sinne sprachlichen fragen ablenkte und ihn hinderte, in *dem* masse den herrlichen durch Fleischer geleiteten vormarsch seiner wissenschaft mitzumachen, wie es ihm seine begabung sonst gewiss gestattet hätte Ihr vorteil dagegen war derjenige einer jeden konzentration — die grössere arbeitsleistung. So wurde auf dem gebiete, wo eine grosse belesenheit in den werken der orientalischen geschichtsschreiber besonders nützlich war, auch seine arbeit besonders ergiebig, und ein glück war es, dass eben auf diesem gebiete, dem der numismatik, sein vaterland ihm ein unerschöpfliches material zur verfügung stellen konnte. Hier war es darum besonders dass er sich eine leitende stellung erringen konnte, hier besonders hat er durch seinen briefwechsel und seine schriften einen nicht zu unterschätzenden einfluss ausgeübt. Gewiss mit recht konnte ihm Fleischer unter dem 19. juli 1856 schreiben: »Erlauben Sie mir . . . meine Freude über den durch immer neuen Zufluss wachsenden Umfang Ihrer numismatischen

Forschungen auszusprechen. In Ihnen hat Schweden endlich den rechten Mann für seine fossilen Münzschätze gefunden; ohne Sie wäre diese fortwährend anwachsende Masse der Stein des Geizigen geblieben, und überdies gewiss manches schöne Stück, in Ermanglung stets wacher Aufmerksamkeit und regen Interesses, verloren gegangen. Aber der Hauptgewinn, den unsere Wissenschaft daraus zieht, ist die Reihe geschichtlicher Aufklärungen, die mit jeder Ihrer Schriften um ein Bedeutendes wächst.» Diese bereicherung unseres geschichtlichen wissens war auch in erster linie zweck und ziel seiner herausgeberischen tätigkeit; und wurde, wie Almkvist sagt, seine wissenschaftliche bedeutung von nur wenigen in seinem eigenen lande hinreichend gewürdigt, so wird seine wissenschaft ihm doch die gebührende anerkennung nicht versagen. Seine arbeitsleistung war der art, dass es gewiss nur wenigen vergönnt wird, sich ein ähnliches denkmal zu errichten. Auf sie als ein ganzes haben erst recht die worte volle anwendung, die ihm Wright nach abschluss der edition des Ibn al-ʾAṯîr schrieb: »it is a monumentum aere perennius — a monument of untiring zeal and unwearied devotion to a difficult and little esteemed study».

Zur phonetik der ungarischen sprache.

Von **E. A. Meyer,** Uppsala, und **Z. Gombocz,** Budapest.

Über die phonetik der ungarischen sprache hat unseres wissens eingehender nur J. Balassa in verschiedenen arbeiten[1] gehandelt. Doch lässt seine darstellung in manchen punkten ergänzungen und berichtigungen zu, was ja auch im hinblick auf die vollkommneren untersuchungsmethoden, die uns heute zu gebote stehen, nicht weiter verwunderlich ist.

Wir legen im folgenden die ergebnisse experimenteller untersuchungen zur phonetik der ungarischen sprache vor, die wir im mai 1904 im physiologischen institut der universität Uppsala ausfürten. Dem leiter des instituts, herrn professor dr. Öhrvall, sprechen wir für das wolwollen, mit dem er uns die zur untersuchung nötigen apparate zur verfügung stellte, unseren herzlichen dank aus.

Das wortmaterial, das der folgenden untersuchung zu grunde liegt, wurde von dem einen von uns, dr. phil. Zoltán Gombocz, gesprochen. Dr. G. ist 1877 in Sopron (Ödenburg), Komitat Sopron, geboren und aufgewachsen, sodass der westungarische dialekt sein mutterdialekt ist. Auch seine gepflegtere aussprache (»litteratursprache»), wie sie bei diesen versuchen zur verwendung kam, zeigt natürlich in gewissen hinsichten etwas dialektische färbung. Im besonderen ist zu bemerken, dass er gewönlich keinen unterschied zwischen den langen und kurzen *u*, *ü*, *i* macht (in wörtern wie: *tüz* - *tüzet*, *viz* - *vizet*, in der litteratursprache *tūz* -

[1] *Phonetik der ungarischen sprache,* in Techmers Internat. zeitschrift für allg. sprachwiss. bd. IV (1889), s. 130—157; *Kurze darstellung des ungarischen lautsystems,* in Phonet. stud., bd. VI (1893), s. 167—180, 302—321; *A phonetika elemei, különös tekintettel a magyar nyelvre,* Budapest 1886 (2 aufl. 1904 unter dem titel: *Magyar fonétika*); *Kis magyar hangtan,* Budapest 1905.

akk. *tüzet, vīz - vizet*) Die von dr. G. gesprochenen wortformen *tūz, vīz* usw. sind also erlernte, nicht seinem mutterdialekt und seiner familiären aussprache angehörige formen.

Die untersuchung galt zunächst der dauer der laute, vokale und konsonanten, im ein- und mersilbigen wort; doch wurden von anfang an die versuche so angelegt, dass zugleich ein genügendes material zur beurteilung der frage erhalten wurde, in welchem verhältnis die funktion der stimmbänder zu den artikulationen der einzelnen laute im ungarischen stet. Zu diesem zwecke wurden in den meisten fällen die bewegungen des lautstroms und gleichzeitig auch die schwingungen der stimmbänder durch geeignete apparate[1] auf dem berussten papiermantel eines zylinders, der sich mit bekannter geschwindigkeit drete, registrirt. Die aufzeichnung der lautstrombewegungen geschah in der weise, dass der durch einen biegsamen mundtrichter zusammengehaltene atemstrom frei gegen die öffnung einer mit dünnster frischer kautschukmembran bezogenen Marey-Hürthleschen luftkapsel wirkte. Die bewegungen der so angesprochenen kautschukmembran wurden durch den mit ihr verbundenen schreibhebel vergrössert auf dem berussten papier aufgeschrieben. Zur registrirung der stimmbandschwingungen diente eine dem halse über dem kelkopf luftdicht anschliessende kapsel, die durch einen ca. 25 cm langen gummischlauch mit einer ganz kleinen schreibluftkapsel in verbindung stand.[2]

Zur untersuchung gewisser einzelfragen wurden besondere apparate verwendet. Um den einfluss nasaler konsonanten auf benachbarte laute zu studiren, wurden neben den bewegungen des oralen lautstroms gleichzeitig auch die des nasalen auf-

---

[1] Wegen genauerer einzelheiten derselben s. E. A. Meyer, *Englische lautdauer* (Skrifter utg. af K. Human. vet.-samf. i Uppsala VIII, 3), s. 3 ff.

[2] One den apparat aus eigener anschauung zu kennen, hat R. J. Lloyd (in seiner anzeige meiner arbeit über englische lautdauer in »The Modern Language Quarterly», bd. 6, s. 75 ff.) seine angaben als unzuverlässig bezeichnet, nur weil sie nicht mit den anschauungen übereinstimmen, die er sich von der tätigkeit der stimmbänder bei den lauten im englischen gebildet hatte. Ich betone hier ausdrücklich, dass der apparat, den ich in jarelangem gebrauch auf die vielfältigste weise geprüft habe, absolut zuverlässig arbeitet, und dass seine kurven von einem sachverständigen nicht gut missdeutet werden können. — E. A. M.

gezeichnet, indem dieser, durch einen der nase luftdicht aufsitzenden nasentrichter zusammengehalten, frei gegen die öffnung einer kleinen schreibluftkapsel wirkte.

Ein doppellippenhebel — ein paar um eine gemeinsame achse drebarer zweiarmiger hebel aus aluminiumblech, deren kürzere arme zwischen die lippen genommen wurden[1] — diente zur besonderen registrirung der lippenbewegungen, um so wenigstens an einer lautklasse die dauer der gleitlaute und durch vergleich mit der stimmbandkurve das zeitliche verhältnis des stimmeinsatzes zur lösung der enge bei stimmlosen engelauten genauer bestimmen zu können.

Endlich wurde der atemdruck hinter lippenverschluss mit hilfe einer anordnung registrirt, wie sie änlich schon Wright zum studium der druckverhältnisse bei deutschen und französischen verschlusslauten verwendet hat. Ein kurzes glasrörchen (von ca. 2 mm lichter weite) wurde so zwischen die lippen genommen, dass lippenlaute hierbei unbehindert gesprochen werden konnten. Das glasrörchen stand durch einen kurzen, dickwandigen gummischlauch mit dem innern einer kleinen luftkapsel (20 mm durchmesser, 2 mm höhe) in verbindung, die mit einer äusserst dünnen und elastischen kautschukmembran bespannt war. Die wölbung der membran, die also dem jeweiligen druck der atemluft hinter dem lippenverschluss entsprach und den druckänderungen getreu folgte, wurde in gewönlicher weise durch einen schreibhebel vergrössert auf dem rotirenden zylinder aufgezeichnet.[2]. Um von änderungen der membranspannung unabhängig zu sein und die zu verschiedenen zeiten erhaltenen druckkurven mit einander vergleichen zu können, wurde der munddruckmesser durch ein wassermanometer kalibrirt, indem die ausschläge für den druck einer wassersäule von 10, 20, 30 usw. mm wasser auf das innere der manometerkapsel bestimmt wurden.

---

[1] S. Meyer, *Englische lautdauer*, s. 5.

[2] Manometerkapsel und leitung bis zum lippenrörchen mit wasser auszufüllen, wie das Poirot bei seinen versuchen über französische tenues (*Quantité et accent dynamique* in Mém. de la Soc. néo-philol. à Helsingfors IV) getan hat, ist wegen der allzu grossen trägheit der flüssigkeitssäule nicht angängig. Der äusserst schnelle druckanstieg bei eintritt des lippenverschlusses verursacht eine derartige schleuderbewegung der flüssigkeitssäule, dass der ware verlauf der druckänderung im mundinnern sich in der gezeichneten kurve gar nicht geltend machen kann.

Als registrirzylinder wurde teils ein Ludwig-Baltzarscher zylinder mit automatischer verschiebung der trommel längs seiner achse, teils ein elektrisch getriebener zylinder verwendet. Der zeitverlauf wurde bei jedem versuch durch eine elektrisch getriebene stimmgabel von 100 schwingungen in der sekunde mittelst eines Deprezschen signals registrirt. Die geschwindigkeit des zylindermantels war bei allen versuchen ziemlich dieselbe und betrug ungefär 30 cm i. d. sek. Die zeitwerte sind im folgenden stets in hundertstel sekunden (h.s.) angegeben. Die mitgeteilten werte sind im allgemeinen durchschnittswerte aus zwei einzelmessungen. Die messungen alle einzeln anzugeben, hätte zu viel raum in anspruch genommen.

Bei der untersuchung der einzelwörter, die gewönlich in gruppen von 7 je zweimal dem zylindermantel aufgesprochen wurden, wurde wol darauf geachtet, dass sie wirklich stets isolirt für sich, von dem vorhergehenden wort durch eine genügend lange pause getrennt, im tonfall der behauptung und möglichst mit derselben mittleren stärke gesprochen wurden.

Um die dauer der anlautenden konsonanten gut bestimmen zu können, wurde in allen fällen, wo nicht ausdrücklich von absolutem anlaut gesprochen wird, dem zu untersuchenden wort ein unbetontes *dä* vorgesetzt. Der kürze halber wird dies *dä* im folgenden nicht weiter angegeben.

Das ungarische wortmaterial (darunter einige fingirte, doch phonetisch mögliche wortformen) ist hier stets in phonetischer umschrift gegeben. Zu grunde gelegt wurde das alphabet der »Finnisch-ugrischen forschungen», mit einigen abweichungen, wie sie für die besonderen zwecke dieser arbeit geeignet erschienen. Die folgende tabelle giebt ein verzeichnis der gebrauchten umschriftzeichen, daneben die entsprechenden zeichen der ungarischen orthographie.

Umschr.	Orthogr.	Umschr.	Orthogr.	Umschr.	Orthogr.
i	*i*	*ü*	*ü*	*ū*	*ú*
ī	*í*	*ǖ*	*ű*	*o*	*o*
e	*e*	*ö*	*ö*	*ō*	*ó*
ä	*e*	*ȫ*	*ő*	*å*	*a*
ē	*é*	*u*	*u*	*a*	*á*

Umschr.	Orthogr.	Umschr.	Orthogr.	Umschr.	Orthogr.
b	*b*	*f*	*f*	*n*	*n*
p	*p*	*z*	*z*	*ŋ*	*n(g)*
d	*d*	*s*	*sz*	*ń*	*ny*
t	*t*	*ž*	*zs*	*l*	*l*
g	*g*	*š*	*s*	*r*	*r*
k	*k*	*j*	*j*	*dz*	*dz*
d'	*gy*	*χ*	*(kap)j*	*ts*	*c, cz*
t'	*ty*	*h*	*h*	*dž*	*ds*
v	*v*	*m*	*m*	*tš*	*cs*

Länge eines konsonanten wird durch verdoppelung des lautzeichens angegeben.

Die vokaldauer im einsilbigen wort.

Die dauer der vokale wurde gerechnet vom zeitpunkt der aufhebung des verschlusses oder der enge des anlautenden konsonanten bis zu dem zeitpunkt, wo der verschluss oder die enge des folgenden konsonanten hergestellt ist; im falle der vokal auslautet, bis zu dem zeitpunkt, wo die engenstellung der stimmbänder aufgehoben wird.

Über einsatz des vokals bei absolutem anlaut und bei anlaut nach vokal, einsatz nach und absatz vor stimmlosem konsonant, absatz im absoluten auslaut und nasalirung bei nachbarschaft nasaler konsonanten vergleiche man näheres in den abschnitten über die konsonanten.

Wir geben zunächst das material für die vokaldauer im einsilbigen wort, und zwar gleich zweckmässig geordnet je nach dem den vokal abschliessenden konsonanten: die wörter in der ersten spalte zeigen auslautend stimmlosen verschlusslaut, in der zweiten stimmhaften verschlusslaut, in der dritten stimmlosen engenlaut, in der vierten stimmhaften engenlaut, in der fünften *l*, in der sechsten nasal, in der siebenten endlich *r* oder keinen konsonanten.

Die dauer der k u r z e n v o k a l e betrug in:

sük	7,2												
üt	7,6	*lug*	7,5										
bik	7,8												
duk	8,0			*bos*	8,0								
mik	8,2												
dip	8,3												
mit	8,3												
fut	8,4												
tik	8,4												
ṡüt	8,4	*ṡid*	8,1										
tik	8,5												
kup	8,6												
bik	8,6												
bit	8,6	*mig*	8,6										
tik	8,7												
mit	8,7												
ṡik	8,8												
dik	8,8												
lik	8,9												
kik	9,1	*rud*	9,1			*ij*	9,0						
kit	9,2												
pik	9,3											*ni*	9,3
lop	9,4												
låp	9,4	*dug*	9,4										
pik	9,5	*mid*	9,5										
dop	9,5	*sub*	9,6			*sir*	9,6						
ṡip	9,9	*lob*	9,8										
läp	10,0	*äb*	10,1					*tul*	10,1	*mim*	10,0		
suk	10,3							*tol*	10,2				
köp	10,3												
låk	10,3												
kik	10,5					*riž*	10,4						
nåp	10,5												
jut	10,7												
dok	10,7												
kit	10,8	*bid*	10,9									*ti*	10,8
fut	11,0	*rug*	11,0										
köt	11,1	*bub*	11,0										
pak	11,1												
ṡik	11,2												
göp	11,2												
sop	11,2												
böt	11,3												
båk	11,3												
tok	11,4												
hat	11,4					*für*	11,4						
däk	11,5			*fis*	11,6							*lr*	11,5

bök 11,7		sus 11,6				
bök 11,7						
kåp 11,8	sed 11,8					
pök 11,9						
bot 11,9	lud 11,9					
råk 12,0	dob 12,0					
bet 12,1	håb 12,0					
täk 12,1						
dok 12,1						
tök 12,2		gis 12,3	füz 12,2			
båk 12,2	dib 12,3	döf 12,3	füz 12,4			bor 12,3
göp 12,5			mij 12,4		mim 12,5	
dåp 12,5	zeb 12,7		guž 12,6	läl 12,7	rim 12,7	
vät 12,8	fog 12,9	buš 12,9			min 12,8	fü 12,8
bok 13,0	meg 13,0		löv 13,0			fü 13,0
pök 13,1	råg 13,0					
påk 13,1	kid 13,1	süs 13,1				
köp 13,2						
båt 13,3	bob 13,3		lov 13,3			
gåt 13,4	žäb 13,5	niš 13,4			sem 13,4	
tåp 13,4	zåb 13,5					
dät 13,5	tud 13,6		biz 13,5			
tåt 13,7	sed 13,7			dül 13,7		
	göb 13,8			dül 13,7		
	bog 13,9					
dåt 13,9	tud 13,9					
	köb 13,9					
tåt 14,0	båb 13,9	duš 14,1	ver 13,9			
tät 14,0	såb 14,2	röf 14,1	lev 14,0			fi 14,0
	såg 14,2				kin 14,2	
	böd 14,3					
	bod 14,4					
tåt 14,4	båd 14,4	kiš 14,4				
tåt 14,5	žib 14,5	tuš 14,5	zuz 14,5	fül 14,5		
	bed 14,5	ves 14,5	tev 14,5		bän 14,5	
tät 14,6	däd 14,5	sös 14,6				
	fog 14,7					
	båb 14,8				bün 14,8	
	råb 14,8				rom 14,8	
	sed 14,9	våš 15,0		dul 15,0	kim 15,0	ti 15,0
kät 15,6	dög 15,5	näs 15,1	büz 15,2		rom 15,0	
täk 15,7	föd 15,7	foš 15,3	rov 15,2		jön 15,0	dä 15,3
	šäb 15,7	läš 15,4	tiz 15,4		sün 15,4	
	köd 16,3	koš 15,5	mäz 15,4			
		läš 15,5			kun 15,6	
		bos 15,7	tüz 15,7			
		bås 15,8				

				tuf	15,9			*sol*	15,9	*sem*	15,9		
				bos	15,9			*tul*	15,9	*vån*	15,9	*ki*	15,9
				küs	16,0								
				täs	16,0	*töv*	16,1						
				våš́	16,1	*tüz*	16,1			*zöm*	16,1		
				tos	16,3							*fur*	16,2
				bås	16,4			*kül*	16,4				
						köz	16,7	*bol*	16,5				
				pos	16,8	*köz*	16,8			*tün*	16,9		
						šüv	17,0					*dur*	17,0
				pos	17,1	*våž*	17,2					*må*	17,3
				pos	17,5	*hoz*	17,5	*käl*	17,4	*kån*	17,4		
				kåš́	17,9	*köz*	17,8			*ten*	17,6	*får*	17,8
				fås	18,0					*töm*	18,0	*sür*	17,9
										bän	18,2		
										tåm	18,3	*sür*	18,5
				tåš́	18,8	*rož*	19,1	*döl*	19,2	*fän*	19,1	*ser*	19,1
								bål	19,2			*pör*	19,2
								käl	19,3			*tör*	19,5
						gåz	19,5	*bäl*	19,5			*vär*	19,5
										šem	19,6	*tür*	19,6
								fål	19,7			*tår*	19,7
								bol	19,8	*kän*	20,2	*mär*	19,9
				kåš́	20,3							*tür*	20,6
												kår	20,9
												pör	21,0

Die dauer der langen vokale betrug in:

sīk	17,4												
dīp	19,0					*rīv*	19,1						
šǖt	20,1	*rēd*	19,7										
vēt	20,4												
fūt	20,5	*vīg*	20,9										
fīt	21,4	*dīb*	21,1										
fǖt	21,6			*mīs*	21,7							*tǖr*	21,6
pūp	21,8												
kūp	21,9												
pīt	21,9	*būg*	22,0									*tǖr*	21,9
kūt	22,1	*dūg*	22,3										
bāt	22,5	*nȫd*	22,5					*rīl*	22,4			*tūr*	22,6
		gēd	22,9			*nēr*	22,8						
dēt	23,0	*yēd*	23,2										

bēt 23,4	*mīg* 23,4					
māk 23,5	*nūg* 23,9		*vīz* 23,6			
vēt 23,8	*dēd* 23,9					
hāt 24,0					*rīm* 24,0	
gīp 24,1						
lōt 24,2						
nȫk 24,2						
bȫt 24,2						
gēp 24,3					*pīn* 24,3	
jōk 24,4				*fēl* 24,5		*pē* 24,5
bȫk 24,8	*bēd* 24,6		*nīz* 24,6			
gāt 24,8			*nēz* 24,8			*jō* 24,7
rāk 24,8					*kīn* 24,9	
bǖk 25,0					*sǖm* 25,0	*lū* 25,0
tǖk 25,0						
lēk 25,1	*lēg* 25,3	*rēš* 25,1			*tǖm* 25,1	
hēt 25,2	*nād* 25,3					
būt 25,5	*būb* 25,5				*bǖn* 25,1	*sī* 25,4
kēt 25,6	*rāg* 25,5					*bār* 25,6
vāp 25,9	*dūd* 25,8	*pīs* 25,9	*mēz* 25,9	*tōl* 25,8	*tēm* 25,7	
böi̯t 25,9				*fēl* 25,9		
pīt 26,0						
gēk 26,0		*kēs* 26,0		*dūl* 26,0		
gāt 26,3	*būd* 26,3					*rī* 26,5
pōt 26,6	*gīg* 26,5		*rēz* 26,6			*rū* 26,5
gāt 26,6	*sūg* 26,7			*tēl* 26,6	*fīm* 26,6	*mē* 26,5
tǖt 26,8	*bād* 26.7					
dāp 26,8	*jēg* 26,8	*tūs* 26,9	*dūž* 26,9		*rīn* 26,9	
jōk 27,0			*kēz* 27,0			
gēt 27,1	*kūd* 27,2					*tō* 27,1
būt 27,3	*tōd* 27,2		*zūz* 27,3			*fū* 27,2
kāt 27,3	*bȫg* 27,3	*fīs* 27,4	*rēr* 27,3			
tȫt 27,4		*mās* 27,4	*tǖr* 27,7	*tǖl* 27,5	*lēm* 27,5	*pīr* 27,6
pōk 27,8		*rāš* 27,8	*bȫr* 27,9			*ō* 27,9
tēp 28,2	*gād* 28,0				*tōn* 28,1	*rāi̯* 28,1
fȫt 28,2	*mēg* 28,1	*šāš* 28,2				*cai̯* 28,2
dāk 28,4	*nād* 28,2		*gāz* 28,3		*pēn* 28,4	*fåi̯* 28,3
kēk 28,5	*bāb* 28,5	*jōš* 28,4	*fȫz* 28,4		*mān* 28,5	
kāt 28,5	*tȫd* 28,6		*kūz* 28,8	*dēl* 28,6	*tön* 28,7	
	gȫg 28,8		*gȫz* 28,8		*mān* 28,9	*por* 28,8
	rāg 29,0					
jōt 29,1	*gȫg* 29,1		*dīr* 29,1			
	dab 29,2					*zǖr* 29,2
	sād 29,3					*fūr* 29,2

		nād	29,4										
		vāg	29,6							*dōm*	29,5		
bōk	29,8	*dūd*	29,8	*bȫs*	29,7	*kēz*	29,7					*sȫr*	29,7
		bȫd	29,8										
		kād	29,8	*sās*	29,9								
				šōš	30,1			*bōl*	30,0			*ṡīr*	30,1
				kēš	30,3					*pōn*	30,3	*tǖ*	30,3
				tēš	30,3			*tūl*	30,3			*pār*	30,4
				kǖṡ	30,9					*jōm*	30,8		
						rēv	31,2			*tȫm*	31,0		
tȫk	31,2					*ṡōz*	31,2					*jār*	31,4
		bāb	31,4			*gȫz*	31,3	*kǖl*	31,3	*kūn*	31,3	*pō*	31,5
						tāv	31,3					*żīr*	31,8
				tēs	31,9			*fȫl*	31,8			*mēr*	31,9
												tē	32,0
												kōr	32,3
										kȫn	32,4	*ṡār*	32,3
												sȫr	32,6
				rāf	33,0							*rā*	33,3
žāk	33,6			*kāṡ*	33,8	*māv*	33,4	*tȫl*	34,0			*tȫr*	34,0
		bāb	34,3							*hȫm*	34,3	*tǖr*	34,2
										tǖn	34,5	*kā*	34,4
						vīv	35,5			*tȫm*	34,7		
		fād	36,3							*vām*	37,0		

Schon die lage der gesamtmasse der wörter in den einzelnen spalten lässt erkennen, dass ein einfluss der qualität des auslautenden konsonanten auf die dauer des vokals vorhanden ist. Betrachten wir aber genauer die anordnung der wörter in jeder einzelnen reihe für sich, so bemerken wir, dass die vokaldauer innerhalb der sphären des »kurzen» und des »langen» vokals in hohem grade von der qualität des vokals selbst abhängt. Um alles dies deutlicher hervortreten zu lassen, vereinigen wir in den einzelnen reihen die werte für wörter mit gleichem vokal in einem durchschnittswert. Wir erhalten dann die folgenden tabellen.[1]

[1] Die mit * bezeichneten zalen stellen durchschnittswerte aus nur zwei einzelmessungen dar, weshalb inen im verhältnis zu den übrigen zalen geringere zuverlässigkeit zukommt.

Kurze vokale.

	i	*u*	*ü*	*o*	*e*	*ö*	*ä*	*å*
Vor *p t k* . .	9,1	9,5	7,7	11,2	12,1*	11,8	13,0	12,6
» *b d g* . .	10,9	10,8	—	13,0	13,2	14,9	14,6	13,9
» *f s š* . .	12,9	13,8	14,6	15,3	14,5*	13,7	15,5	17,3
» *v j z ž* . .	11,7	13,6	14,3	16,3	14,1	16,1	15,4*	18,4
» *l*	—	13,7	14,6	15,6*	—	19,2*	17,2	19,5
» *m n* . . .	12,9	15,6*	15,7	14,9	16,6	16,4	18,0	17,2
» *r*	—	16,6	19,2*	12,3*	19,1*	19,9	19,7	19,5
Auslautend . .	13,0	—	12,9	—	11,5*	—	15,3*	17,3*

Lange vokale.

	ī	*ū*	*ē*	*ǖ*	*ō*	*ȫ*	*ā*	
Vor *p t k* . .	21,1	23,2	24,9	24,0	27,0	26,7	26,4	
» *b d g* . .	23,0	25,5	24,3	—	27,2*	27,4	29,6	
» *f s š* . .	25,0	28,9	28,7	—	29,3	29,7*	30,0	
» *v z ž* . .	26,4	27,7	26,9	27,7*	31,2*	29,1	31,0	
» *l*	22,4	28,2	26,4	29,4	27,9	32,9	—	
» *m n* . . .	25,3	31,3*	27,2	27,5	29,7	32,2	31,5	
» *r*	29,8	25,9	31,9*	26,7	30,6	32,1	29,9	
Auslautend . .	26,1	26,1	27,7	30,3*	27,8	27,9*	33,9	

Wir sehen in diesen tabellen, dass in allen einzelreihen die vokale *i*, *u* bezw. *ī*, *ū* sich durch besonders kurze dauer, *ä*, *å* bezw. *ā* durch besonders lange dauer auszeichnen. Die für jeden einzelnen vokal charakteristische dauer, seine eigendauer, tritt noch klarer zu tage, wenn wir für jeden vokal das arithmetische mittel aus sämtlichen oben gegebenen werten berechnen. Wir erhalten dann die folgenden beiden reihen.

Durchschnittliche eigendauer der vokale im einsilbigen wort:

i	*u*	*ü*	*o*	*e*	*ö*	*ä*	*å*
11,8	13,4	14,0	14,1	14,4	16,0	16,1	17,0
ī	*ū*	*ē*	*ǖ*	*ō*	*ȫ*	*ā*	
24,9	27,1	27,3	27,6	28,8	29,8	30,3.	

Die reihen zeigen, dass in der ungarischen sprache (in der aussprache unserer versuchsperson) dasselbe gesetz herrscht, wie es bereits für das englische und auch deutsche als wirksam nachgewiesen worden ist[1]: die dauer des vokals ist unter sonst gleichen umständen abhängig von der für den vokal erforderlichen zungenstellung; je höher diese, um so kürzer der vokal.

Die anordnung der einzelnen vokale in den beiden reihen zeigt eine bemerkenswerte gleichförmigkeit. Die einzige abweichung ist die, dass in der reihe der langen vokale der vokal *ē* den platz zwischen *ū* und *ǖ*, in der reihe der kurzen vokale dagegen *e* den platz zwischen *o* und *ö* einnimmt. Ob diesem verhältnis wirklich verschiedenheiten in der zungenstellung entsprechen, in der weise also dass die zungenhebung beim kurzen *e* geringer als bei *ü* und *o*, beim langen *ē* dagegen höher als bei *ǖ* und *ō* wäre, muss vorläufig noch dahingestellt bleiben[2].

Der einfluss der vokalqualität auf die vokaldauer ist im ungarischen nur wenig geringer als im südenglischen. Hier verhält sich bei einer versuchsperson *ɪ* : *æ* durchschnittlich wie 1 : 1,50, *ɪi* : *ā* = 1 : 1,24; für das ungarische finden wir die verhältnisse *i* : *å* = 1 : 1,44, *ī* : *ā* = 1 : 1,22. Im deutschen (norddeutschen) scheint dieser einfluss, wenigstens bei den kurzen vokalen, weniger stark zu sein.

Betrachten wir die oben für die eigendauer der vokale gegebenen zalen, so fällt ein umstand in die augen: die absolute

[1] Siehe Meyer, *Englische lautdauer*, s. 39 und *Zur vokaldauer im deutschen* in »Nord. studier tillegnade Adolf Noreen», s. 354.

[2] Die stomatoskopischen figuren, die J. Balassa in Techmers Intern. zs. f. allg. sprachw. IV (1889), s. 133 bietet, sind für die beurteilung dieser frage unbrauchbar, da in inen nicht die artikulationen für kurze und lange vokale getrennt gegeben werden.

zeit, um die in der reihe der kurzen vokale *å* länger ist als *i*, ist ziemlich genau gleich der, um die *ā* länger ist als *ī*; in dem einen fall beträgt sie 5,2, in dem anderen 5,4 h.s. Der umstand, dass im englischen die verhältnisse ganz änlich liegen, legt es nahe, hierin einen fingerzeig für die erklärung der erscheinung zu erblicken. Man hätte nach einem moment zu suchen, das bei der artikulation von *å*, *ā* gegenüber der von *i*, *ī* hinzukommt, und das für *å* und für *ā* nahezu das gleiche ist. Ein solches moment ist nun der längere weg, den die zunge von *å* aus zur herstellung einer konsonantischen enge oder eines solchen verschlusses, verglichen mit dem wege von *i* aus, zurückzulegen hat, und dieser wegunterschied ist ja auch der landläufigen anschauung gemäss für *i*—*å* und *ī*—*ā* so ziemlich derselbe[1]. Wäre diese erklärung richtig, so sollte man indessen erwarten, dass bei auslautendem lippenkonsonanten ein unterschied in der dauer z. b. von *i* und *å* nicht vorhanden wäre, da ja der weg, den die lippen bis zum *p*-verschluss zurückzulegen haben, von *å* aus nicht grösser, ja infolge der lippenrundung des *å* sogar geringer ist als von *i* aus[2]. Auch sollte dann bei den »kurzen» (ungespannten) vokalen vor zungengaumenkonsonanten der auf der eigendauer beruhende zeitunterschied weniger gross sein als bei den »langen» (gespannten), da in wirklichkeit der unterschied der zungenhebung zwischen den kurzen *i* *(pit)* und *a* *(pat)* — um uns hier an das englische zu halten — beträchtlich geringer ist als der zwischen den langen *ī* *(peat)* und *ā* *(part)*. Nun ist aber in unserem material hier ein unterschied in der dauer von *i* und *å* bei auslautendem lippenkonsonanten ebensogut vorhanden wie bei auslautendem anderem konsonanten, und im englischen tritt gerade bei den ungespannten vokalen das moment der eigendauer viel stärker hervor als bei den gespannten (die durchschnittliche eigendauer beträgt für *ɪ* 19,3, *æ* 29,0, für *ii* 27,8, *ā* 34,6 h.s.[3]). Vor allem aber spricht gegen die genannte erklärung die tatsache, dass im englischen wie auch im ungarischen das gesetz von der eigendauer der vokale sehr deutlich auch in

[1] Jespersen (*Lehrbuch der phonetik*, s. 182) will in der tat die abhängigkeit der vokaldauer von der zungenhöhe im englischen auf diese weise erklären.

[2] Vgl. die darstellung der lippenöffnungen für die ungarischen vokale bei J. Balassa, *Kis magyar hangtan*, Budapest 1905, s. 34

[3] Siehe Meyer, *Engl. lautdauer*, s. 44 und 45.

der verschiedenen dauer der auslautenden vokale zum ausdruck kommt, wo doch ein weg, den die zunge zur bildung eines konsonanten zurückzulegen hätte, gar nicht in frage kommt. Es dürfte demnach wohl an der erklärung festzuhalten sein, die bei dem nachweis des gesetzes von der eigendauer der vokale im englischen gegeben wurde: der relativen kürzung der vokale mit hoher zungenstellung liegt das bestreben zu grunde, die gesamte energieausgabe für die verschiedenen vokalqualitäten gleichzugestalten.

Die durchschnittliche eigendauer der gerundeten vokale *ü*, *ṻ* und *ö*, *ō̈* ist nicht unbeträchtlich grösser als die von *i*, *ī* bezw. *e*, *ē*. Es liegt nichts im wege, diese verschiedenheit der dauer auch hier als durch eine verschiedenheit der zungenhebung bedingt aufzufassen. Wie in allen übrigen sprachen, die hieraufhin genauer untersucht worden sind, wird auch im ungarischen die zungenhebung bei *ü*, *ṻ* niedriger als bei *i*, *ī*, bei *ö*, *ō̈* niedriger als bei *e*, *ē* sein, und die stomatoskopischen figuren, die Balassa für die ungarischen vokale geliefert hat, widersprechen auch einer solchen anname nicht.[1]

Die diphthonge zeichnen sich, wie die messungen *böi̯t* 25,9 *väi̯* 28,1, *fåi̯* 28,3 h.s. zeigen, keineswegs durch besonders lange dauer aus; sie haben in den angefürten fällen die gleiche dauer wie lange vokale von mittlerer zungenhöhe.

Was den einfluss des anlautenden konsonanten auf die dauer des vokals betrifft, so ergiebt sich aus den wörterreihen auf s, 127 ff., dass die natur dieses konsonanten von keiner erkennbaren bedeutung für die dauer des folgenden vokals ist.

Den einfluss des auslautenden konsonanten auf die dauer des vorhergehenden vokals zeigen in übersichtlicher weise die

---

[1] Balassa behauptet allerdings (Internat. zs. f. allg. sprachwiss. IV, s. 135 anm.), dass die zunge bei *ü*, *ö* dieselbe stellung wie bei *i*, *e* einnimmt, nur dass sie etwas nach rückwärts geschoben sei. Vergleicht man aber die mitgeteilten stomatoskopischen figuren für *i* und *ü*, so zeigt sich, dass die berürungsstellen am gaumen nach vorn und hinten ziemlich genau dieselbe ausdenung haben, nach der mitte zu dagegen bei *ü* ser deutlich weniger weit gehen als bei *i*. Dass beim *ö* die engste stelle zwischen den berürungsflächen deutlich nach hinten gerückt und sogar enger ist als beim *e*, beruht ser warscheinlich darauf, dass der hintere teil der gaumenplatte, wie B. selbst sagt, »für alle reinen mundlaute zu weit herabhängt» (die engste stelle beim *ö* liegt hinter den letzten backenzänen!).

tabellen auf s. 132. Änlich wie im englischen und deutschen ist auch im ungarischen vokal vor engenlaut länger als vor verschlusslaut, und zwar ist die längung relativ bedeutender beim kurzen vokal:

kurzer vokal vor *p t k*: kurzem vokal vor *f s s̀* = 1 : 1,38
» » » *b d g*: » » *v z ž* = 1 : 1,16
langer » » *p t k* : langem » » *f s s̀* = 1 : 1,25
» » » *b d g*: » » » *r z ž* = 1 : 1,10.

Die nasale, die im englischen und deutschen einen stark kürzenden einfluss auf vorhergehenden vokal ausüben, besitzen diese wirkung im ungarischen nicht. Die vokale sind hier vor nasalen ungefär ebenso lang wie vor engenlauten. Das gleiche gilt für den *l*-laut.

r wirkt längend auf vorhergehenden vokal, besonders kräftig auf kurzen vokal:

kurzer vokal vor *p t k* : kurzem vokal vor *r* = 1 : 1,67
langer » » : langem » » » = 1 : 1,20.

Im freien auslaut zeigt der vokal ungefär die länge wie vor engenlaut.

Im gegensatz zum englischen und auch zum deutschen ist dagegen die stimmnatur des auslautenden konsonanten von ser geringem einfluss auf den vokal: kurzer vokal vor *p t k* verhält sich zu kurzem vokal vor *b d g* durchschnittlich wie 1 : 1,15, langer vokal wie 1 : 1,06. Bei stimmhaftem engenlaut ist ein längender einfluss auf vorhergehenden vokal gegenüber stimmlosem engenlaut so gut wie gar nicht zu spüren.

Unsere bisherigen darlegungen haben sich auf wörter mit einfachen anlautenden und auslautenden konsonanten bezogen. Sehen wir nun zu, ob konsonantenverbindungen und lange konsonanten die vokaldauer beeinflussen.

Für vokale im einsilbigen wort nach anlautender konsonantenverbindung liegen uns folgende messungen vor:

tsis	11,6	*ts̀åp*	13,7	*ts̀üs*	17,6
ts̀uf	13,3	*ts̀åt*	13,8	*ts̀ål*	19,2
ts̀īk	20,9	*tsēl*	26,8	*ts̀ȫd*	29,1
tsāp	24,4	*ts̀ūs*	27,5	*ts̀ūz*	30,2
tsūf	24,9	*ts̀ȫs*	29,0	*tsār*	32,1

Vergleicht man diese werte mit denen für die entsprechenden vokale nach einfachem konsonanten in den tabellen auf s. 127 ff., so findet man, dass sie im allgemeinen keine kürzung gegenüber diesen aufweisen.

Für die vokaldauer vor auslautenden konsonantenverbindungen und langen konsonanten seien folgende beispiele angefürt:

dugj	8,1	*komp*	13,4	*hålj*	15,3
lopχ	8,1	*täts*	13,6	*küld*	15,4
råkχ	11,5	*turf*	13,8	*gäst*	15,9
rušt	11,6	*kädv*	14,0	*gond*	16,0
kåps	11,8	*kont*	14,5	*küzd*	16,1
kåpχ	12,0	*kåšt*	14,8	*köžd*	16,7
dobd	12,8	*köst*	14,9	*pårt*	18,5
löks	12,9	*gomb*	15,1	*vårj*	18,7

tāts	23,8	*tārš*	26,4	*kārt*	27,9
rāks	25,0	*vāgd*	26,8	*kērd*	30,7
kāld	25,4	*kāšt*	27,0		

bükk	7,3	*sedd*	11,9	*käll*	18,0
itt	7,8	*piff*	14,3	*vētt*	18,3
låpp	7,9	*läšš*	14,4	*sītt*	19,2
väss	11,6	*tüzz*	16,4	*kātt*	21,8.

Die beispiele zeigen, dass vokal vor konsonantenverbindung oder langem konsonanten im allgemeinen nur wenig kürzer ist als vor einfachem konsonanten. Etwas deutlicher tritt die relative kürzung nur bei den langen vokalen hervor.

Fragen wir schliesslich nach dem verhältnis zwischen kurzem und langem vokal des einsilbigen worts im ungarischen, so giebt uns die tabelle über die durchschnittliche eigendauer der vokale auf s. 133 hierüber auskunft. Das verhältnis nähert sich für alle vokale ser stark dem verhältnis 1 : 2.

Die vokaldauer im zwei- und mersilbigen wort.

Das material, das uns für die vokaldauer im zwei- und mersilbigen wort vorliegt, ist zum grössten teil ser knapp. Es dürfte aber doch genügen, um uns über gewisse hauptfragen

in dieser beziehung zu orientiren. Wir geben zunächst die resultate für den vokal der betonten, sodann für den der unbetonten silbe.

a) **Der vokal der betonten silbe im zweisilbigen wort.**

Die erfarung in anderen sprachen lert, dass die anzal der silben, die in einem sprechtakt vereinigt sind, von einfluss auf die dauer der einzelnen laute ist, dass also der betonte vokal im einsilbigen wort länger ist als im zweisilbigen, der vokal hier wieder länger als im dreisilbigen, usw. Das material an zweisilbigen wörtern, das uns hier vorliegt, zeigt, dass dieser satz auch für das ungarische gilt. Es betrug die dauer des vokals der betonten (ersten) silbe in

pipå	8,1	*fülät*	9,2	*båbå*	10,4
måmå	8,3	*påpå*	9,4	*gåråš*	11,9
håtot	8,6	*påtå*	9,9	*påšå*	13,5
hådåt	8,6	*nemen*	10,3	*kåså*	14,6
pūpom	19,2	*pāpå*	23,2	*rōmå*	27,8
pēpem	19,2	*rőfü*	25,9	*māmå*	28,3
ētük	22,7	*dākot*	27,0	*bābå*	31,5.

Die dauer des betonten vokals ist hier fast durchweg kürzer als in den vergleichbaren einsilbigen wörtern. Das gleiche gilt für betonten vokal vor konsonantenverbindung, wie aus folgenden wortpaaren hervorget:

tšålt	8,0	*küld*	15,4	*pårt*	18,5
tšåltåm	6,8	*küldöm*	12,0	*pårton*	16,7
kāld	25,4	*kārt*	27,9	*kērd*	30,7
kāldi	19,2	*kārtuš*	22,9	*kērdem*	24,8.

Das verhältnis zwischen kurzem und langem vokal, das, wie wir oben sahen, im einsilbigen wort sich dem von 1 : 2 nähert, scheint übrigens im zweisilbigen wort eine verschiebung in der richtung auf 1 : 3 hin zu erfaren; man vergleiche die vokaldauer in den wortpaaren *påpå* und *pāpå*, *måmå* und *māmå*, *båbå* und *bābå*.

Man sollte erwarten, dass die beschaffenheit der dem betonten vokal im zweisilbigen wort folgenden laute auch einen

einfluss auf die dauer des vokals ausübe, in der weise dass der vokal vor langem konsonanten oder bei langem vokal in der unbetonten silbe kürzer wäre als vor kurzem konsonanten, bezw. bei kurzem vokal in der unbetonten silbe. Das scheint denn auch bei dem langen vokal der betonten silbe der fall zu sein, wenn das geringe vorliegende material überhaupt einen schluss zulässt:

pāpām	20,9	*bābām*	23,3	*nānāt*	25,5
nēnēm	23,3				
gūžžål	17,9	*rākkål*	20,4	*rō̄ffē*	22,3

Zweifelhafter liegt die sache beim kurzen vokal der betonten silbe:

månō	8,7	*båbām*	9,8	*gužåi*	10,1
måmām	9,1				
håttål	8,6	*füllāl*	11,7	*kåsså*	13,0
påttån	8,8	*våkkål*	12,5	*döggel*	13,8
låššån	9,9	*boddål*	12,6	*kiššäl*	14,1
råggål	10,1	*båbbå*	12,6	*gårrål*	15,0.
håddål	10,6	*tökkel*	12,8		
bottål	10,7	*låššån*	12,8		

Vergleichen wir die dauer des betonten vokals in wortpaaren wie *måmå-måmām, båbå-båbām*, sowie in *håtot-håttål, hådåt-håddål, füläl-füllāl, gåråš-gårrål*, so sehen wir, dass der betonte vokal hier vor kurzem vokal der unbetonten silbe kürzer ist als vor langem vokal, und ebenso dass der betonte vokal im zweisilbigen wort häufig kürzer ist vor langem konsonanten als vor kurzem konsonanten. Eine erklärung wenigstens der letzteren erscheinung — die erstere bedürfte vor allem noch der bestätigung durch grösseres material — scheint auch wol möglich. Nemen wir hier schon an, was im folgenden näher auf seine berechtigung hin geprüft werden soll, dass die langen konsonanten im ungarischen inlautend wirkliche geminaten (im Sievers'schen sinne) sind, d. h. also dass die druckstärke im verlaufe des konsonanten zuerst abnimmt und dann wieder zunimmt, so wäre damit ja gesagt, dass die beiden silben in einem wort wie *füllāl*, genau genommen, je einen sprechtakt für sich bilden. Bei der neigung aber, die dauer der einzelnen sprechtakte einander anzunähern, wäre es ja nur natürlich, dass das *ü* in

fül- eine etwas grössere dauer erhält als das *ü* in dem unzweifelhaft nur einen sprechtakt bildenden *fülül.*

Für die dauer des vokals vor konsonantenverbindungen im zweisilbigen wort liegen folgende messungen vor:

tšiptä	5,3	*findžå*	10,0	*vågdål*	12,6
tsåltåm	6,8	*kåtsåg*	10,2	*tšoŋkå*	13,0
håtvå	8,1	*köptä*	10,5	*rāždå*	13,2
tšåptå	8,5	*ådvå*	10,7	*kompot*	13,7
låbdå	8,7	*ködmän*	10,9	*båndzå*	13,9
lögdöš	8,8	*pustul*	10,9	*gästen*	14,3
dugvå	9,1	*buzdul*	11,3	*låŋkåd*	14,3
löktä	9,2	*moždik*	11,3	*gåzdå*	14,4
tšåpvå	9,4	*vådbå*	11,4	*rondå*	14,5
låktå	9,5	*tšåbdå*	11,5	*kåntšåḷ*	15,0
lökvå	9,5	*küldöm*	12,0	*läŋgä*	15,9
läpkä	9,6	*dobvå*	12,1	*pårton*	16,7
påtkå	9,8	*koštök*	12,2	*kårdom*	17,4
tšåpvå	9,8	*köbdöš*	12,5	*käŋdjäl*	18,1
liŋkå	10,0	*lombot*	12,5		

rågnāl	7,5	*råknāl*	8,9	*kontār*	13,3
håtpār	8,4	*håtnāl*	11,0	*boŋgāš*	17,7
råbnāl	8,7	*hådnāl*	11,5		

lāŋkå	18,5	*vāktå*	19,8	*lāndžå*	23,1
kāldi	19,2	*vāŋkoš*	21,8	*kāmžå*	23,5
mēŋkü	19,3	*kārtuš*	22,9	*kērdem*	24,8.

Es liegt zu geringes vergleichsmaterial vor, um sagen zu können, ob der vokal vor konsonantenverbindung im zweisilbigen wort kürzer ist als vor einfachem konsonanten; ein erheblicher unterschied scheint jedenfalls für den kurzen vokal kaum vorzuliegen.

b) Der vokal der unbetonten silbe im mersilbigen wort.

Die dauer des kurzen vokals der unbetonten silbe betrug in:

påšå	11,4	*rōmå*	16,1	*kāldi*	12,2
kåså	13,2	*röfä*	16,1	*liŋkå*	13,6
påtå	16,0			*tšoŋkå*	16,7

hadat	11,8	*ködmän*	14,1	*döggel*	17,1.
håtot	12,5	*kårdom*	15,1	*boddål*	17,5
füläl	13,8			*kiššäl*	17,6
gåråš	14,6	*påttån*	12,5	*haddål*	18,5
nemen	16,2	*tökkel*	13,2		
		bottål	13,6	*dākot*	11,3
kompot	11,1	*håttål*	14,0	*ētäk*	13,6
küldöm	11,5	*låššån*	14,6		
lombot	13,2	*våkkål*	15,5	*kārtuš*	13,1
låykåd	13,3	*füllāl*	15,9	*kērdem*	15,5
pårton	13,4	*gårrål*	16,3	*vāykoš*	15,8
tšåltåm	14,0	*råggål*	16,8	*rākkål*	14,2.

Für langen vokal in unbetonter silbe liegen die messungen vor:

månō	22,5	*måmām*	34,0	*råbnāl*	25,8
gužåį	26,7	*båbām*	36,3		
rö̆ffē	24,2			*pāpām*	21,9
		råknāl	16,7	*pāpām*	22,4
båbām	25,4	*låpmāl*	22,3	*bābām*	23,6
kišāl	27,4	*kontār*	24,1	*nānāt*	24,9
mamām	29,2	*boygās*	25,7	*nēnēm*	26,6.

Unbetonter vokal scheint hiernach ein wenig kürzer zu sein als der vokal im einsilbigen wort, dagegen dem vokal in der betonten silbe des zweisilbigen worts kaum an dauer nachzusten.

Wir geben zum schluss eine reihe von messungen, die in schöner weise zeigen, wie die dauer der vokale mit zunemender anzal der zu einem sprechtakt vereinigten silben stetig abnimmt:

köt	*ö*	11,6						
kötät	*ö*	9,3	*ä*	12,6				
kötätäk	*ö*	8,0	*ä*	11,3	*ä*	10,1.		
tāt	*ā*	27,2						
tātog	*ā*	24,2	*o*	11,8				
tātogåt	*ā*	20,9	*o*	9,4	*å*	10,9		
tātogåtōk	*ā*	19,0	*o*	7,9	*å*	8,7	*ō*	22,1
tātogåtōknäk	*ā*	18,2	*o*	7,9	*å*	8,6	*ō*	17,2.

Die dauer der konsonanten wurde von dem zeitpunkt, wo der verschluss oder die enge gerade vollzogen ist, bis zu dem zeitpunkt gerechnet, wo dieser verschluss oder die enge wieder aufgehoben wird. Die dauer des anglitts und des abglitts, d. h. die zeit wärend welcher die sprachorgane aus der für den vorhergehenden laut charakteristischen stellung in die zur hervorbringung des konsonanten notwendige stellung, bezw. aus dieser letzteren stellung in die für den folgenden laut notwendige stellung hinübergleiten, ist also nicht in die dauer des konsonanten eingerechnet.

Die stimmlosen verschlusslaute.

Der abglitt von einem vokal (oder sonstigen stimmhaften laut) zu einem stimmlosen verschlusslaut ist völlig stimmhaft. Der stimmton ziet sich sogar regelmässig mit zwei bis vier stimmbandschwingungen in den verschluss selbst hinein (s. fig. 1). Der übrige, bei weitem grössere teil der eigentlichen verschlussdauer ist völlig stimmlos, die stimmbandkurve ist glatt.

Die ungarischen *p*, *t*, *k* werden gewönlich als reine tenues bezeichnet und mit den tenues der romanischen und slavischen sprachen auf die gleiche stufe gestellt[1]. Danach sollte also bei aufhebung des verschlusses sofort der stimmton einsetzen. Die uns vorliegenden kurven zeigen fast ausnamslos ein anderes verhältnis. Der stimmton setzt nicht im augenblick der aufhebung

---

[1] Auch Balassa sagt in seinem aufsatz in Phonet. stud., s. 174: »Die stimmlosen verschlusslaute werden immer rein one aspiration gebildet». Mit dieser angabe stet allerdings in eigentümlichem widerspruch, was er gleich darauf sagt: »*b* ist stimmhaft und *p* stimmlos und beide sind mit dem deutschen, engl. oder franz. *b* und *p* identisch». Dass die *p, t, k* im englischen und deutschen nicht reine, sondern aspirirte tenues sind, gehörte doch auch zu jener zeit schon zu den landläufigen sätzen. Es ist ja nicht anzunemen, dass B. bei dem »deutschen *p*» an den süddeutschen laut gedacht hat, da er sonst seinen vergleichen stets die norddeutsche lautgebung zu grunde legt, vgl. in dem soeben angefürten satze: »*b* ist stimmhaft und mit dem deutschen *b* identisch» und s. 175: »*z* ist stimmhaft wie das d. *s* in *lesen*» — im süddeutschen herrscht bekanntlich für (anlautendes) *b* wie für *s* stimmlose aussprache.

des verschlusses, sondern erst eine kürzere oder längere zeit danach ein, so dass also der dem verschluss folgende vokal im anfange stimmlos ist.

Dieser stimmlose abglitt ist indessen nicht als aspiration in dem sinne zu bezeichnen, wie wir von einer aspiration der gespannten verschlusslaute im norddeutschen, englischen, den skandinavischen sprachen usw. reden. Denn wenn auch für einen geübten beobachter der stimmlose abglitt der tenues in der aussprache unserer versuchsperson meistens vernembar war, so war der gesamteindruck, den die laute auf das or machten, deshalb doch keineswegs mit dem der aspirirten tenues der germanischen sprachen identisch, sondern kam dem der entsprechenden romanischen und slavischen laute sehr nahe. Ein vergleich der für wirklich aspirirte tenues erhaltenen oralen lautstromkurven mit den kurven der ungarischen laute scheint denn auch zu einer hinreichenden erklärung dieses verschiedenartigen gesamt-

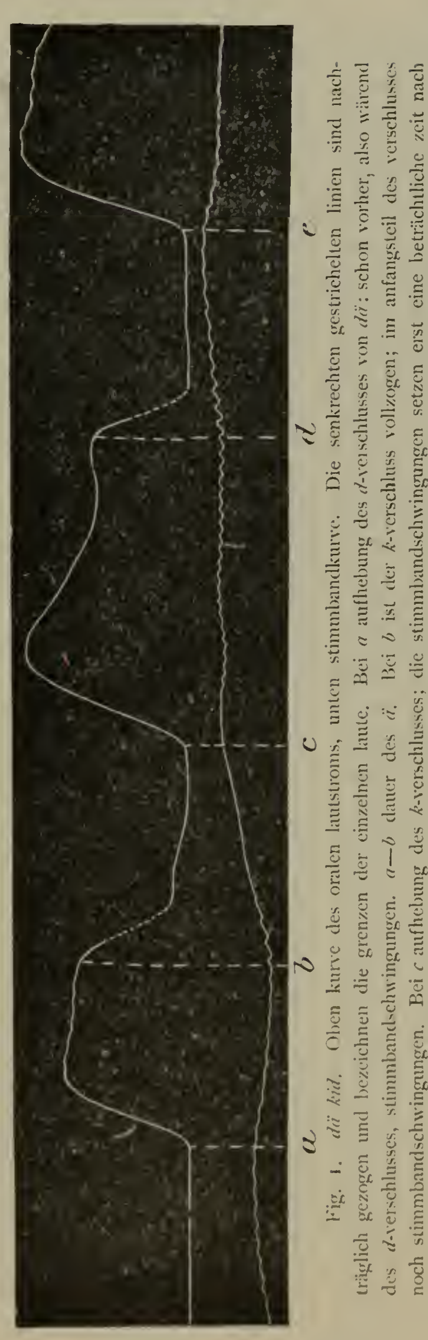


Fig. 1. *dä kid.* Oben kurve des oralen lautstroms, unten stimmbandkurve. Die senkrechten gestrichelten linien sind nachträglich gezogen und bezeichnen die grenzen der einzelnen laute. Bei *a* aufhebung des *d*-verschlusses von *dä*; schon vorher, also wärend des *d*-verschlusses, stimmbandschwingungen. *a*—*b* dauer des *ä*. Bei *b* ist der *k*-verschluss vollzogen; im anfangsteil des verschlusses noch stimmbandschwingungen. Bei *c* aufhebung des *k*-verschlusses; die stimmbandschwingungen setzen erst eine beträchtliche zeit nach *c* ein. Bei *d* ist der verschluss des *d* von *kid* vollzogen, bei *e* aufhebung dieses verschlusses; die stimmbandschwingungen, die den verschluss ausfüllen, dauern auch noch eine lange zeit nach aufhebung des *d*-verschlusses an. — Vergr. 1/1. Zeit: 100 mm = 0,35 sek.

eindrucks zu füren. Der anstieg der lautstromkurve bei den norddeutschen aspirirten tenues z. b. ist im allgemeinen beträchtlich steiler und höher als der entsprechende anstieg bei den ungarischen kurven. Es besagt das, dass bei der explosion der aspirirten tenues im deutschen eine beträchtlich grössere luftmasse frei wird als bei der der ungarischen tenues. Dies könnte nun a priori darauf berun, dass bei den ungarischen tenues die sprachorgane sich langsamer aus der verschlussstellung zur vokalöffnung hinbewegen. Dass diese erklärung aber nicht das richtige trifft, ergiebt sich aus zwei umständen. Erstens sollte man in solchem falle erwarten, dass nach der explosion der ungarischen tenues eine art von reibelaut zu hören wäre, die tenues also etwas affrizirt klängen, was nicht der fall ist; und zweitens zeigen die mit dem doppellippenhebel für die lippenverschlusslaute erhaltenen kurven direkt, dass bei der aufhebung des verschlusses die geschwindigkeit der lippenbewegung bei der aussprache von ung. *p* sich nicht merklich von der bei der aussprache von nordd. p^h unterscheidet. Da nun nicht gut anzunemen ist, dass der geringere luftstrom bei der explosion der ungarischen tenues auf einer abweichenden funktion der atemmuskulatur berut, so bleibt nur die eine erklärung übrig: schon im augenblick der explosion der ungarischen *p*, *t*, *k* sind die stimmbänder einander stark genähert, so dass der atem hier nicht in der masse ausströmen kann wie z. b. bei den norddeutschen p^h, t^h, k^h, wo die stimmbänder im augenblicke der explosion in weitstellung sich befinden. Zu dieser anname stimmt auch gut die tatsache, dass der stimmlose teil der kurve vom moment der aufhebung des verschlusses an bisweilen, besonders bei *k*, aber auch bei *p* und *t*, schon ganz seichte schwingungen erkennen lässt, wärend in den kurven für nordd., engl., schwed., dän. sprecher derartige schwingungen wärend der »aspiration» nach *p* und *t* nicht beobachtet worden sind (wol aber nach *k*[1]).

Man möchte nun vielleicht geneigt sein, in all diesen erscheinungen eine glänzende bestätigung der ansicht zu erblicken, die Sievers in seiner phonetik (5 aufl., § 439, s. 173) bezüglich der natur der sog. reinen tenues, wie sie in den romanischen und slavischen sprachen gesprochen werden, entwickelt hat. Nach S. schlagen bei diesen tenues die stimmbänder unmittelbar

[1] S. Meyer, *Engl. lautdauer*, s. 9 und 93.

nach der mundexplosion zur stimmstellung zusammen, und ebenso plötzlich erfolgt die einstellung des mundes für die spezifische artikulationsstellung des folgelauts. Auf die explosion folgt also nur ein gleitlaut von minimaler dauer (wärend bei den aspirirten tenues die stimme erst eine merkbare zeit nach der mundexplosion einsetzt). Dieser gleitlaut hat keinen hauchartigen charakter, er ist der regel nach stimmlos, allenfalls aber auch schon stimmhaft. Diese aufstellungen über die natur des gleitlauts im einzelnen sind wol nur als ein versuch aufzufassen, die tatsache, dass man bei den reinen (roman., slav.) tenues im allgemeinen keine stimmlose aspiration hört, mit der von Sievers vertretenen hypothese zu vereinigen, wonach die reinen tenues mit offenem kelkopf gebildet werden. Denn bei einem gleitlaut von minimaler dauer wirklich heraushören zu wollen, ob er hauchcharakter besitzt oder nicht (nach einer fortisexplosion!), ob er stimmlos oder stimmhaft ist, dürfte wol über die leistungsfähigkeit auch des tränirtesten naturphonetikers hinausgen.

Können wir nun aber die ungarischen *p*, *t*, *k* in unserem falle im hinblick auf den gehörseindruck keinesfalls den aspirirten tenues des norddeutschen, englischen usw. gleichstellen, so sind sie doch auch jedenfalls nicht als reine tenues im sinne Sievers' zu bezeichnen: von einer minimalen dauer des stimmlosen gleitlauts kann hier nicht die rede sein, wie die folgenden zalen zur genüge zeigen. Es betrug nämlich die dauer der stimmlosen exspiration nach aufhebung des anlautenden verschlusses in:

pūp	0,6	*tārš*	1,4	*köz*	1,7
pē	0,7	*tåt*	1,4	*kid*	2,0
pos	1,1	*tåt*	1,1	*kik*	2,0
pār	1,2	*tät*	1,6	*kēt*	2,0
pō	1,4	*tök*	2,0	*köz*	2,0
pīm	1,6	*tör*	2,0	*kēz*	2,1
pīt	1,7	*tud*	2,1	*kōr*	2,1
pos	1,9	*töm*	2,2	*kūz*	2,1
pök	2,0	*tȫk*	3,1	*kāt*	2,2
påk	2,0	*ti*	3,1	*kit*	2,4
pör	2,2	*tür*	3,3	*kūt*	2,4
pōt	2,3	*tǖk*	3,5	*kin*	2,7
pīr	2,4	*tik*	3,8	*kēk*	2,8
pik	3,0	*tǖ*	5,0	*kīn*	2,9
durchschnittlich	1,7 h. s.		2,6 h. s.		2,2 h. s.

Im englischen[1] betrug für die stimmlosen verschlusslaute im munde zweier südengländer die dauer der aspiration nach *p* 1,9 und 4,1, nach *t* 2,4 und 4,0, nach *k* 2,9 und 4,7 h. s.; im deutschen (nordostdeutschen)[2] bei folgendem *a* nach *p* 2,4, nach *t* 2,6, nach *k* 3,2 h. s.

Wir sehen also, dass die stimmlose exspiration nach der aufhebung des verschlusses bei unseren ungarischen tenues so ziemlich dieselbe dauer aufweist wie die aspiration bei dem einen südengländer (londoner), und dass sie nicht weit abstet von der dauer der aspiration im nordostdeutschen. Wenn nun die aspiration der tenues des londoners eine merkbare zeit in anspruch genommen hat, so ist nicht gut einzusehen, weshalb die entsprechende zeit bei unseren ungar. tenues nicht auch sollte merkbar werden können, sofern man sich nur von der vorstellung freimacht, dass der gesamteindruck einer reinen tenues notwendig an die unmerklichkeit eines eventuell vorkommenden stimmlosen abglitts gebunden ist. Und ebenso schwer dürfte es sein, dieser stimmlosen exspiration, die doch nach einer beträchtlichen erhöhung des atemdrucks im mundinnern wärend des fortisverschlusses erfolgt, den hauchcharakter abzusprechen. Es liegt hier offenbar ein fall vor, wo man mit nutzen die wol von Techmer eingefürten, dann von Jespersen wieder aufgenommenen ausdrücke 'hauchen' und 'blasen' zur anwendung bringen kann, indem man die ungarischen tenues unserer aussprache hier als gehaucht (mit nahestellung der stimmbänder) bezeichnet gegenüber den geblasenen (mit weitstellung der stimmbänder gesprochenen) tenues im nordd., engl. usw.

Eine andere frage, die erst weitere untersuchungen beantworten können, ist es, ob die gehauchte aussprache der tenues für das ungarische überhaupt charakteristisch ist, oder ob sie vielleicht nur dem westungarischen sprachgebiet[3] oder gar nur

[1] Meyer, *Englische lautdauer,* s. 57 und 100.

[2] Meyer, *Zur vokaldauer im deutschen,* s. 349.

[3] Einige kurven, die von dr. A. V. aus Raab vorliegen, zeigen für anlautendes *k* nach stimmhaftem laut gleichfalls im anfange stimmlosen abglitt; bei absolut anlautendem *k* beginnen dagegen die stimmschwingungen auffallenderweise schon eine kurze zeit (etwa 1 h. s.) vor aufhebung des mundverschlusses. Das kurvenmaterial (für andere zwecke 1899 gesammelt) ist leider zu gering, um zu sicheren schlüssen in dieser interessanten frage zu berechtigen. Bei Dr. Z. G. ist der stimmlose abglitt auch bei absolut anlautender tenuis vorhanden.

der lokalmundart unseres sprechers zukommt. Eine rein individuelle eigentümlichkeit der aussprache hier zu vermuten, liegt im hinblick auf den normalen bau der sprachorgane und die normale sprachliche entwicklung bei unserer versuchsperson kein anlass vor.

Sehen wir nun zu, welche dauer der verschluss bei den stimmlosen verschlusslauten in verschiedenen stellungen in anspruch nimmt.

Die dauer des verschlusses betrug für den **anlautenden** verschlusslaut in

pök	7,1	*pār*	10,1	*pē*	11,1
pos	7,5	*pök*	10,3	*pōn*	11,2
pos	8,4	*pōt*	10,4	*pīn*	11,4
påk	9,0	*pīš*	10,7	*påkk*	11,5
pik	9,2	*pōk*	10,8	*pīt*	11,6
pök	9,2	*pīr*	10,9	*pō*	11,9
pik	9,3	*pos*	11,0	*pīr*	12,0
pikk	9,5	*pāk*	11,0	*pōr*	12,2
piff	9,5	*pār*	11,0	*pīt*	12,4
påk	9,5	*pūp*	11,0	*pīm*	12,9
pör	9,8	*pēn*	11,0	*p-* =	**10,5** h. s.
pårt	9,9	*pör*	11,1		

köttss	7,0	*kȫn*	8,5	*kik*	9,2
köžd	7,2	*kēj*	8,5	*köd*	9,3
kūz	7,6	*küzd*	8,6	*kāš*	9,5
köz	7,8	*kin*	8,8	*kēš*	9,6
kädv	8,0	*kåš*	8,8	*kǖl*	9,8
kån	8,0	*kåšt*	8,9	*kun*	9,9
kont	8,1	*kik*	9,0	*kērd*	9,9
kārt	8,2	*kēt*	9,0	*kūn*	10,0
kūtt	8,3	*kim*	9,0	*kīn*	10,2
kåps	8,4	*kūp*	9,1	*kid*	10,8
komp	8,4	*kēz*	9,1	*kåp*	11,8
käl	8,5	*kūt*	9,2	*köt*	11,8
				k- =	**9,0** h. s.

tūrš	5,8	*tēl*	6,5	*tāg*	6,7
tūr	6,1	*tǖz*	6,5	*tȫm*	7,0
tūs	6,5	*törź*	6,6	*tos*	7,2

tår	7,3	*tür*	8,5	*tȫd'*	9,7
täs	7,4	*tǖr*	8,6	*tȫt*	9,8
tåt	7,7	*tud*	8,7	*tör*	10,0
tol	7,7	*tik*	8,8	*tȫl*	10,0
tǖl	7,8	*tēl*	8,9	*tǖn*	10,1
tāts	7,9	*tōl*	8,9	*tē*	10,2
tēš	8,0	*tǖv*	9,0	*tik*	10,3
tok	8,0	*tȫr*	9,2	*tȫm*	10,5
tāv	8,4	*tǖr*	9,3	*töm*	12,3
tēm	8,5	*tǖ*	9,4	*t-* =	**8,4** h. s.

Die zalen zeigen, dass die quantität und scheinbar auch die qualität des folgenden vokals keinen deutlichen einfluss auf die dauer des anlautenden stimmlosen verschlusslauts ausüben.

Für die dauer des auslautenden stimmlosen verschlusslauts nach langem und nach kurzem vokal wurden folgende werte erhalten:

dāp	10,0	*gēp*	12,2	*kūp*	15,6
tsāp	10,4	*gēp*	12,5	$\bar{p}$ =	**12,3** h. s.
dīp	11,1	*pūp*	14,2		

dåp	9,5	*sop*	10,8	*läp*	12,0
tåp	10,2	*dip*	10,9	*kåp*	12,1
dop	10,5	*läp*	11,5	*göp*	12,3
tšåp	10,5	*šip*	11,7	*göp*	12,9
köp	10,6	*lop*	12,0	*nåp*	13,5
				$\breve{p}$ =	**11,4** h. s.

dāk	7,3	*d'ēk*	9,7	*ńǖk*	10,3
jōk	8,0	*nȫk*	9,8	*bȫk*	10,5
pōk	8,5	*māk*	10,0	*sīk*	10,6
bōk	8,7	*gēk*	10,0	*tǖk*	11,4
kēk	8,9	*tȫk*	10,0	*bǖk*	12,2
žāk	9,4	*lēk*	10,2	*tšīk*	12,5
rēk	9,6	*jōk*	10,2	$\bar{k}$ =	**9,9** h. s.

duk	8,6	*pök*	10,0	*bök*	10,3
låk	9,6	*lik*	10,1	*pök*	10,7
bök	9,7	*rak*	10,2	*tök*	10,7

Karten über die verbreitung der finnisch-ugrischen sprachen und der ungarischen dialekte, wie sie das ungarische original des werkes bietet, fehlen leider; auch eine etwas kräftigere betonung der historischen, etnographischen und antropologischen faktoren, die die grosse buntscheckigkeit des ungarischen wortschatzes herbeiführten, wäre vielleicht erwünscht. Als fortsetzung dieses werkes möchte ich eine kurze anleitung zum *lesen* der ungarischen sprache erscheinen sehen — es dürfte sich dann bald zu allgemeiner überraschung ergeben, dass es sehr leicht ist ungarisch lesen zu lernen (schreiben und sprechen ist was anderes), und dann wäre die grosse wissenschaftliche literatur in ungarischer sprache und die probleme der finnisch-ugrischen sprachwissenschaft bald nicht mehr die terra incognita bei dem auswärtigen gelehrtenpublikum, wie sie es jetzt sind.

K.B.W.

C. C. Uhlenbeck, Ontwerp van eene vergelijkende vormleer der Eskimotalen. Verh. der Kon. Akad. van wet. te Amsterdam, Letterkunde, N. R. VIII, 3. Amsterdam 1907. 76 s. 8:o.

Eine, wie der verf. ausdrücklich hervorhebt, vorläufige darstellung der formenlehre der eskimoischen sprachen, in welcher er bestrebt ist, in das bunte gewirr der verschiedenen grammatiken ordnung zu bringen. Das hauptgewicht musste demnach auf das deskriptive gelegt werden; historische notizen kommen doch auch in grosser menge vor. Das aleutische wurde nicht berücksichtigt.

Bernard Vandenhoff, Vier geistliche Gedichte in syrischer u. neusyrischer Sprache aus den Berliner Handschriften Sachau 188 u. 223 mit erklärenden Anmerkungen herausgegeben. Münster i/W. 1907. In Commission bei O. Harrassowitz, Leipzig. 117 p. in autography. 4:o. 6 mk: --.

The Royal library at Berlin possesses a valuable collection of manuscripts in the modern syriac language, acquired by Professor Sachau on his travels in the Orient in the year 1880. Some extracts from these mss. have been edited by Sachau himself, and others by Lidzbarski; but there is still a good deal to be done. Now Mr. Vandenhoff has given some new specimens of this literature. His book contains three poems in modern syriac, the first of which is translated from an old syriac hymn on the childhood of Christ by Gīwargīs Warda, that is likewise published here for the first time. Like the syriac texts and the glossary in the work of Lidzbarski that of Vandenhoff is in autography throughout, but the author does not come up to the standard of his predecessor as regards elegance and clearness of writing. The remarks (pp. 67—115) are very useful; they contain explanations of more difficult passages in the modern syriac texts and numerous references to other works. One does not find, however, the grammar of Maclean, nor his dictionary among the literature quoted on page 116. As for the old syriac hymn at the beginning, it would not have been superfluous to add some metrical remarks; this hymn is written in the well-known ephraimitic metre, but

in some passages, as in the first strophe and in 16a the regular number of the syllables has not been observed. Some information about the modern syriac writers is to be obtained from Sachau's catalogue or his interesting sketch »Über die Poesie in der Volkssprache der Nestorianer»; the author has not thought it necessary to refer to these works, apparently because they are well-known to all syriac scholars.

Mr. Vandenhoff's book is a welcome addition to the literature of the modern syriac language.

KVZ.

Arthur Christensen, L'empire des Sassanides. Le peuple, l'état, la cour. D. Kgl. Danske Vidensk. selsk. skrifter, 7 række, Hist. og filos. afd. I, 1. Kobenhavn 1907. 120 p. 4:o.

Mr. Christensen is a very diligent representative of iranian philology. His newest book deals with a somewhat older period than his other publications; it contains an exposition of the society and of the public institutions of Persia under the dynasty of the Sassanides. The subject seems to be exhaustively discussed, the author having made a very extensive use of both oriental and european sources, and the bibliographical references are very numerous. The introduction deals with the parthian period and with Zoroastrianism before the accession of the Sassanides to the throne. Then come the following chapters: I population, II family and society, III administration, IV survey of the political development under the Sassanides, V the king and the court, VI intellectual and moral character of Old Persia. The usefulness of this learned work is increased by a table of Sassanian coins from the Royal Museum of coins and medals at Copenhague.

KVZ.

Prix du volume (env. 256 pages): **8 kr., 11 fr., 9 mk., 9 sh., 4 руб. 50 коп.**

Uppsala 1908. Akademiska Boktryckeriet (Edv. Berling).

t'uk	10,7	*dok*	11,8	*bik*	12,8
kik	10,9	*kik*	11,8	*täk*	13,0
påk	11,0	*täk*	11,9	*pik*	13,0
dok	11,1	*sük*	11,9	*suk*	13,0
tok	11,4	*mik*	12,0	*bik*	13,5
d'ök	11,4	*påk*	12,1	*d'ik*	13,7
båk	11,6	*dik*	12,1	*tik*	13,9
däk	11,6	*šik*	12,1	*šik*	14,0
d'åk	11,7	*båk*	12,3	*tik*	14,3
bok	11,7	*pik*	12,6	˘*k* = **11,7** h. s.	

gāt	7,3	*vēt*	9,2	*pōt*	10,3
gēt	7,7	*bȫt*	9,3	*fīt*	10,5
kāt	7,9	*fȫt*	9,5	*tȫt*	10,9
kēt	7,9	*bȫi̯t*	9,8	*lōt*	11,0
hēt	8,6	*kūt*	9,8	*vēt*	11,2
gāt	8,7	*dēt*	9,8	*pīt*	11,2
bēt	8,9	*pīt*	9,9	*tǖt*	11,3
gāt	9,0	*kāt*	10,0	*jūt*	11,6
hāt	9,0	*šǖt*	10,0	*fǖt*	14,9
būt	9,0	*būt*	10,0	¯*t* = **9,8** h. s.	
jōt	9,2	*bāt*	10,2		

gåt	8,0	*böt*	9,9	*kit*	11,9
dåt	9,1	*bet*	10,1	*håt*	12,0
kåt	9,2	*jut*	10,4	*mit*	12,8
mit	9,2	*vät*	10,6	*köt*	12,9
tåt	9,5	*bit*	11,1	*šüt*	13,0
dɛt	9,5	*kit*	11,2	*fut*	13,4
tåt	9,6	*tät*	11,4	*fut*	13,5
bot	9,6	*tšåt*	11,6	˘*t* = **10,8** h. s.	
håt	9,8	*üt*	11,8		

Die auslautenden einfachen stimmlosen verschlusslaute sind ein wenig länger als die entsprechenden anlautenden. Ebenso scheinen die stimmlosen verschlusslaute nach kurzem vokal um ein geringes länger zu sein als nach langen vokal. Dass ¯*p* durchschnittlich länger ausgefallen ist als ˘*p*, berut sicherlich auf der in diesem fall ungünstigen beschaffenheit des vergleichsmaterials: unter den langen vokalen vor *p* sind relativ stark die vokale mit hoher zungenstellung vertreten, unter den kurzen

vokalen im gegenteil die mit niedriger zungenstellung. Nun ist aber die dauer des verschlusses in gewissem grade nicht nur von der quantität, sondern auch von der qualität des vorhergehenden vokals abhängig, indem sie nach vokalen mit hoher zungenstellung länger ausfällt als nach solchen mit niedriger. Berechnen wir in den obigen reihen für anlautendes *k* und *t* die durchschnittliche dauer dieser verschlusslaute nach den einzelnen vokalen, so erhalten wir für die dauer

des *k* vor . . . *ā* 8,9, *ō* 8,9, *ē* 9,7, *ȫ* 10,1, *ǖ* 11,3 *ī̇* 11,6,
» *k* » . . . *ö* 10,5, *u* 10,8, *å* 11,2, *o* 11,5, *ä* 12,2 *i̇* 12,6;
» *t* » . . . *ā* 8,9, *ē* 9,4, *ū* 10,1, *ō* 10,2, *ī* 10,5,
» *t* » . . . *å* 9,9, *ä* 10,5, *i̇* 11,2, *u* 12,4.

Die verschlussdauer nach hohen vokalen ist, wie man siet, um 20 und mehr % länger als die nach niedrigen vokalen.

Bemerkenswert ist, dass nach vokal + *l* oder *r* stimmloser verschlusslaut etwas länger zu sein scheint als nach einfachem vokal: die dauer des *t* betrug in

tsålt	11,0	*kārt*	13,3
pårt	13,9	*hālt*	13,6.

Für auslautenden langen stimmlosen verschlusslaut im einsilbigen wort liegen die messungen vor:

låpp	25,6	*sītt*	20,9
bükk	27,9	*ātt*	24,5
tsöpp	28,4	*kātt*	26,0
itt	29,2	*ātt*	26,4
		vētt	28,2.

Langer stimmloser verschlusslaut ist demnach auslautend im durchschnitt fast 2 ½ mal so lang als der entsprechende einfache verschlusslaut.

Im zweisilbigen wort ist inlautender stimmloser verschlusslaut, wie zu erwarten, etwas kürzer als der entsprechende auslautende konsonant im einsilbigen wort. Einige beispiele mögen genügen:

påtå 6,5 *kötät* 7,5 *håtot* 7,8 *tātog* 8,2.

Die dauer von inlautendem langem (geminiertem) stimmlosem verschlusslaut betrug in

rākkål	19,6	*håttål*	25,2	*tökkel*	25,5
våkkāl	24,5	*bottål*	25,5	*pāttån*	25,8.

Inlautender langer stimmloser verschlusslaut ist also ungefähr 3 mal so lang als inlautender einfacher verschlusslaut.

Auffällig ist wieder die relativ bedeutende länge des stimmlosen verschlusslauts im inlaut nach (besonders kurzem) vokal + *l* oder *r*:

kārtuš 10,3 *tšåltåm* 12,1 *pårton* 13,0 *håltåm* 13,2.

Man vergleiche hiermit die oben angefürten, für das *t* in *påtå*, *håtot* usw. erhaltenen zeitwerte. Nach stimmlosem engen- oder verschlusslaut zeigt inlautender oder auslautender stimmloser verschlusslaut keine solche längere dauer:

tšåptå	7,0	*gästen*	8,8	*kåšt*	9,7
köst	8,1	*åstål*	8,8	*köptä*	9,7
öftöl	8,4	*tšiptä*	8,8	*rāktå*	9,8
pustul	8,4	*rušt*	9,1	*låktå*	10,0.
koštök	8,6	*kāšt*	9,5		

Die stimmhaften verschlusslaute.

Die verschlusslaute *b d g* sind der regel nach in allen stellungen, d. h. wärend der ganzen verschlussdauer, völlig stimmhaft. Bei absolut anlautendem *b* (*d g*) setzt der stimmton mindestens in, manchmal schon eine ganz kurze zeit vor dem moment ein, wo der mundverschluss hergestellt ist und die verdichtung der luft hinter demselben beginnt (s. fig. 2). Die ung. *b d g* weichen demnach in dieser hinsicht bedeutend von den *b d g* im norddeutschen und im englischen ab, indem hier bei absolutem anlaut (wie auch nach stimmlosem laut) der stimmton erst bei aufhebung des verschlusses oder höchstens ganz kurze zeit davor einsetzt, sodass der verschluss selbst ganz oder zum weitaus grössten teil stimmlos ist. Bei auslautendem *b d g* dauert der stimmton in der regel noch einige zeit über den moment der auf-



Fig. 2. *bir*. Die obere kurve giebt den verlauf des atemdrucks im mundinnern wärend des *b*-verschlusses in *bir* wieder (methode s. 124). Unten stimmbandkurve. Man beachte die genaue entsprechung der stimmbandschwingungen in der oberen und unteren kurve. Stimmbandschwingungen wärend des ganzen *b*-verschlusses. Bei *a* aufhebung des *b*-verschlusses.

hebung des verschlusses hinaus fort, d. h. auch der abglitt der ausl. *b d g* ist stimmhaft (s. fig. 1). Die sinusform der schwingungen in der stimmkurve zeigt jedoch, dass die stimmbänder nicht mehr gegeneinander gepresst sind, sodass also der abglitt als hauchstimmhaft zu bezeichnen ist. Wärend der ganzen verschlussdauer stimmhaft sind auch die *bb dd gg* im inlaut (*boddål*, *döggäl* usw.) wie auch im auslaut (*sedd*, *többö* usw.). Nur ausnamsweise war für auslautende (*b*) *d g* eine starke abschwächung oder gar ein aufhören der stimmbandschwingungen gegen das ende der verschlussdauer hin festzustellen; die ausnamen beschränken sich auf einige fälle von *g* nach langem vokal (*mīg*, *bȫg*) und *d* nach stimmhaftem konsonanten (*küzd*, *kērd*, *tšåld*).

Die dauer des verschlusses bei anlautendem *b d g* betrug in

bēt	7,0	*båd*	8,9	*būt*	10,0
båk	7,8	*bök*	9,2	*bȫk*	10,4
bik	8,2	*bän*	9,3	*bål*	10,4
bet	8,3	*bükk*	9,5	*bār*	10,8
böt	8,6	*bük*	9,5	*bün*	10,8
bok	8,6	*båb*	9,5	*bōl*	11,0
bos	8,7	*bås*	9,8	*bob*	11,2
bor	8,8	*båi*	9,9	***b-*** = **9,4** h. s.	
gād	7,0	*gond*	7,8	*gomb*	8,8
gēt	7,0	*gāt*	7,9	*göy*	8,9
gēd	7,1	*gåt*	7,9	*gēd*	9,0
gāt	7,5	*gȫz*	8,1	*göb*	9.1
göp	7,6	*göp*	8,2	*gig*	9,4
gäst	7,6	*gåz*	8,5	*gis*	10,0
gūž	7,8	*gēk*	8,5	*gēp*	11,2
gāz	7,8	*gȫz*	8,8	***g-*** = **8,3** h. s.	
dāb	5,6	*däd*	6,8	*düd*	7,5
duk	5,7	*duy*	6,8	*dēt*	7,8
dåt	5,8	*dūd*	6,9	*däk*	7,8
dåp	6,0	*dēd*	7,0	*dīv*	7,9
dobd	6,0	*dip*	7,1	*dul*	8,1
dūl	6,0	*duš*	7,3	*dēl*	8,4
dop	6,2	*dūg*	7,4	*dǖl*	8,6
dōm	6,4	*dur*	7,5	***d-*** = **7,0** h. s.	

Ein deutlicher einfluss der quantität oder qualität des folgenden vokals auf die dauer des anlautenden konsonanten ist auch hier nicht warzunemen.

Für die dauer des verschlusses bei auslautendem stimmhaftem verschlusslaut liegen folgende messungen vor:

bāb	8,3	*dāb*	8,6	*būb*	9,5
bāb	8,5	*dīb*	9,1	*dīb*	12,2
				$\bar{b}$ = 9,4 h: s.	

båb	6,9	*sub*	10,0	*zåb*	12,1
dib	8,3	*båb*	10,2	*žäb*	12,1
göb	8,9	*bub*	10,5	*köb*	12,4
råb	9,0	*zeb*	10,6	*šäb*	12,8
bob	9,4	*dob*	11,0	*dib*	13,1
såb	9,7	*žib*	11,1	**$\breve{b}$ = 10,5** h. s.	
håb	10,0	*lob*	11,4		

rāg	6,9	*vāg*	8,1	*mīg*	9,1
gȫg	7,2	*dūg*	8,4	*sūg*	9,6
rāg	7,5	*mīg*	8,6	*mīg*	9,9
gȫg	7,9	*jēg*	8,7	*vīg*	10,2
lēg	8,0	*mēg*	8,8	*būg*	10,3
tāg	8,1	*gīg*	8,9	*bȫg*	11,4
				$\bar{g}$ = 8,8 h. s.	

bog	8,8	*dug*	9,1	*såg*	9,8
meg	8,8	*fog*	9,2	*dög*	9,9
råg	8,9	*lug*	9,5	*rụg*	12,3
seg	9,0	*fog*	9,8	**$\breve{g}$ = 9,6** h. s.	

gād	5,0	*kūd*	6,9	*bȫd*	7,4
būd	5,4	*kād*	7,0	*dūd*	7,5
bād	5,5	*rād*	7,0	*gēd*	7,7
tšȫd	5,8	*gēd*	7,0	*dēd*	7,8
bēd	6,0	*dūd*	7,2	*sād*	8,0
nād	6,3	*nȫd*	7,2	**$\bar{d}$ = 6,8** h. s.	
tȫd	6,3	*tōd*	7,4		

båd	6,2	*sed*	7,0	*föd*	8,0
böd	6,4	*tud*	7,1	*köd*	8,5
sed	6,4	*bid*	7,2	*sed*	8,8
rud	6,5	*tud*	7,5	*lud*	8,8
bod	6,6	*sid*	7,7	*mid*	9,0
bed	6,6	*däd*	7,8	*kid*	9,6

d = **7,5** h. s.

Wie bei den stimmlosen verschlusslauten, so ist auch hier bei den stimmhaften der verschlusslaut nach kurzem vokal um ein geringes (ung. 10 %) länger als nach langem vokal.

Stellen wir nun zum vergleich die durchschnittswerte für die verschlussdauer stimmloser und stimmhafter verschlusslaute im anlaut, im auslaut nach langem und im auslaut nach kurzem vokal zusammen:

p- . . .	10,5	¯*p* . . .	12,3	(˘*p* . . .	11,4)
k- . . .	9,0	¯*k* . . .	9,9	˘*k* . . .	11,7
t- . . .	8,4	¯*t* . . .	9,8	˘*t* . . .	10,8
b- . . .	9,4	¯*b* . . .	9,4	˘*b* . . .	10,5
g- . . .	8,3	¯*g* . . .	8,8	˘*g* . . .	9,6
d- . . .	7,0	¯*d* . . .	6,8	˘*d* . . .	7,5.

Die reihen zeigen mancherlei von interesse. Man siet zunächst, dass die stimmhaften verschlusslaute ausnamslos in allen stellungen etwas kürzer sind als die entsprechenden stimmlosen verschlusslaute: im anlaut um etwa 10 %, im auslaut um etwa 20 %. Für das englische hatte sich ein änliches verhältnis ergeben; auch hier waren die stimmhaften verschlusslaute durchgehends kürzer als die stimmlosen, auch hier war der unterschied bedeutend grösser im auslaut als im anlaut. Die reihen zeigen ferner, dass in allen stellungen der labiale verschlusslaut länger ist als der velare und dieser wieder länger als der alveolare: *b* : *g* etwa wie 1,10 : 1; *g* : *d* etwa wie 1,25 : 1. Auch diese erscheinung findet sich im englischen wieder. Da eine besondere phonetische verwantschaft zwischen der ungarischen und der englischen sprache für diese parallelismen nicht gut verantwortlich gemacht werden kann, so lässt sich nur der eine schluss ziehen: die oben für die zeitdauer der verschlusslaute nachgewiesenen verhältnisse — wie auch übrigens aus demselben

grunde die erscheinung der eigendauer der einzelnen vokalqualitäten — haben in allgemein physiologischen verhältnissen iren grund, es kommt inen allgemein phonetische geltung zu.

d nach liquida zeigt, verglichen mit *d* nach langem vokal, beträchtliche verschlussdauer (ein änliches verhältnis wurde oben für *t* festgestellt):

küld 6,9 *kērd* 8,5 *kāld* 9,0 *vårrd* 10,2.

Die dauer von auslautendem langem stimmhaftem verschlusslaut betrug in

sedd 22,8 *jobb* 22,9 *többь* 24,3.

Langer stimmhafter verschlusslaut ist, wie zu erwarten, kürzer als der entsprechende lange stimmlose verschlusslaut. Er ist ferner mer als doppelt so lang als der entsprechende einfache verschlusslaut.

Für inlautenden, einfachen und langen, stimmhaften verschlusslaut liegen folgende messungen vor:

båbå	6,8	*boddål*	17,5	*båbbå*	23,4
båbām	7,0	*håddål*	21,1	*läbbän*	23,3
bābå	9,0	*döggel*	19,8	*libbän*	26,2.
hådåt	8,0	*råggål*	20,1		

Langer stimmhafter verschlusslaut ist inlautend mer als doppelt — 2 1/2 bis 3 mal — so lang als der entsprechende einfache stimmhafte verschlusslaut, und ferner — wenn wir mit den werten hier die oben auf s. 151 für *-kk- -tt-* gegebenen vergleichen — beträchtlich kürzer als der entsprechende stimmlose verschlusslaut.

Zum schluss einige beispiele, welche anschaulich zeigen, wie die dauer der verschlusslaute mit zunemender silbenanzal eines wortes stetig abnimmt:

köt	*t* 11,1				
kötät	*t* 9,3	*t* 8,5			
kötätek	*t* 6,5	*t* 7,4	*k* 9,0		
tāt	*t* 9,5				
tātog	*t* 8,2	*g* 8,3			
tātogåt	*t* 6,9	*g* 7,1	*t* 9,5		
tātogåtōk	*t* 6,5	*g* 7,0	*t* 8,1	*k* 5,1	
tātogåtōknäk	*t* 6,5	*g* 6,3	*t* 6,8	*k* 9,0	*k* 9,4.

Die mouillirten verschlusslaute.

Nach Balassa (*Kurze darst. d. ung. lautsyst.*, »Neuere spr.« VI, s. 175) sollen die in der ungarischen orthographie durch *ty* und *gy* (in unserer arbeit durch *t′* und *d′*) bezeichneten laute »keine mouillirten konsonanten, sondern einfache verschlusslaute« sein. Offenbar verstet oder verstand er unter »mouillirten konsonanten« etwas anderes, als man jetzt gemeiniglich mit diesem ausdruck zu bezeichnen pflegt, denn seine definition der aussprache dieser *ty* und *gy* — »der zungenrücken wird zum mittleren teil des harten gaumens gepresst, dort wo das *j* artikulirt wird« — giebt gerade das für »mouillirte konsonanten« im heute üblichen sinne wesentliche an.

Die breite berürung zwischen zungenrücken und hartgaumen hat zur folge, dass der atemstrom nach aufhebung des verschlusses wärend verhältnismässig langer zeit in seiner freien entfaltung behindert bleibt, sodass der abglitt zum folgenden vokal oder zur ruhestellung der organe engenlautcharakter erhält. Wenn Balassa die *t′ d′* trotzdem als »einfache verschlusslaute« bezeichnet, so soll das wol nur besagen, dass für das gefül des ungarischen sprechers der verschluss das wesentliche des gesamtlauts und der engenlautartige abglitt eben nur ein abglitt, d. h. eine notwendige folgeerscheinung der vorhergehenden artikulation ist. Dieser abglitt fällt indessen — jedenfalls in der aussprache unserer versuchsperson — recht ser ins or, besonders vor hohen vokalen, und die kurven für *dä t′uk* (s. fig. 3) — es liegen uns vier aufnamen dieses wortes vor — zeigen sogar, dass die dauer des stimmlosen »abglitts«, der in allen vier fällen die typische form einer engenlautkurve zeigt, bei weitem die dauer des verschlusses übertrifft. Es betrug nämlich, wenn wir mit *t* den eigentlichen verschluss, mit ′ den abglitt bezeichnen, bei der ersten aufname von *t′uk* die dauer des *t* 5,2, die des ′ 9,5, bei der zweiten *t* 5,1 — ′ 13,1, bei der dritten *t* 6,1 — ′ 11,0, bei der vierten *t* 6,7 — ′ 7,4 h. s. Und um den »einfachen verschlusslaut« ist es noch in einer anderen hinsicht eine eigene sache, indem der verschluss — wenigstens in dem hier allein untersuchten wort *t′uk* — eine entschiedene neigung zeigt, in »überenge« überzugen, d. h. in einen laut, bei dem der durchgang

für den atemstrom nicht mer völlig gesperrt, wenn auch im vergleich mit gewönlichen engenlauten so stark behindert wird, dass das or mer den eindruck eines verschlusslauts als den eines engenlauts erhält. In der kurve (s. fig. 3) kommt dies in der weise zum ausdruck, dass die orale lautstromkurve wärend des »verschlusses» nicht ganz auf die nullinie herabsinkt, sondern um ein geringes sich darüber hält.

Bei dem stimmhaften *d´* hält es schwerer, den engenlautartigen abglitt gegen den eigentlichen vokal abzugrenzen. Dass ein solcher engenartiger abglitt vorhanden ist, get klar aus dem allmälichen anstieg der kurve bei aufhebung des *d*-verschlusses

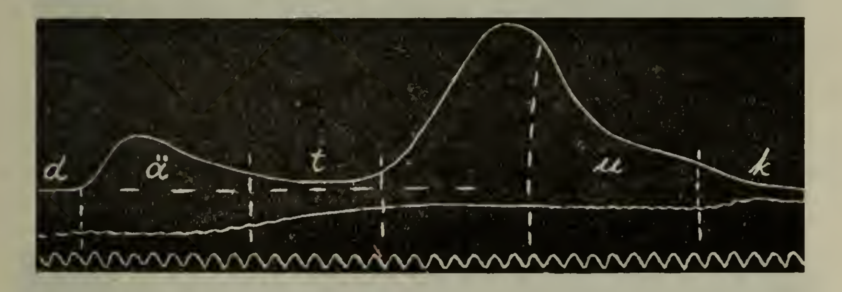


Fig. 3. *dä t'uk.* Oben orale lautstromkurve, in der mitte stimmkurve, unten zeitkurve ($^1/_{100}$ sek.). Die senkrechten gestrichelten linien geben die lautgrenzen an, die wagerechte gestrichelte linie in der lautstromkurve bezeichnet die nullinie. Man beachte, dass beim *t* kein völliger verschluss stattfindet, und dass zwischen dem *t*-»verschluss» und dem folgenden *u* ein stimmloser (*χ*-artiger) gleitlaut von beträchtlicher dauer vorhanden ist. Vergr. 1 : 1.

hervor (vgl. diesen anstieg in fig. 4 und fig. 5). Die mit den lautstromkurven gleichzeitig aufgenommenen stimmkurven geben indessen einen anhalt, um sich von der zeitlichen ausdenung des engenartigen abglitts eine vorstellung zu bilden. Die amplitude der schwingungen ist nämlich bei den mittelst des kelschreibers erhaltenen kurven unter sonst gleichen bedingungen um so grösser, je enger die öffnung im ansatzror ist, die der lautstrom zu passiren hat: die energie der luftschwingungen wirkt eben in diesem falle, da ire fortpflanzung durch den mundkanal mer behindert ist, stärker gegen die halswand, deren mitschwingungen ja die luftsäule in dem kapsel-schlauch-käpselsystem des kelschreibers und damit die gummimembran und den schreibhebel in bewegung setzen. Bei den stimmhaften verschluss- und

engenlauten sind daher die schwingungen in der stimmkurve im allgemeinen ausgiebiger als bei den vokalen, vor allem denen mit niedriger zungenstellung, d. h. relativ weiter ansatzroröffnung. In unseren fällen nun – wir haben für anlautendes *d'* die wörter *d'ök*, *d'åk*, *d'ur* untersucht – zeigt die stimmkurve nach aufhebung des *d*-verschlusses (bestimmt durch vergleich mit der

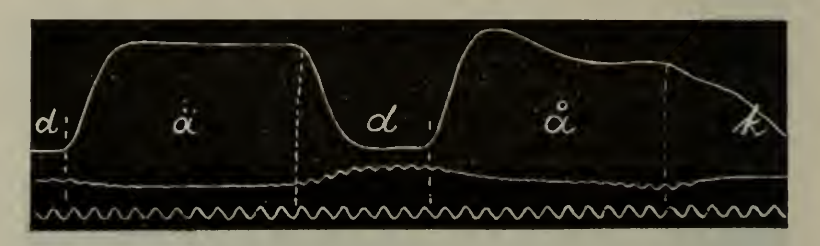


Fig. 4. *dä dåk.* Oben orale lautstromkurve, in der mitte stimmkurve, unten zeitkurve (1/100 sek.). Die explosionskurve für das *d* von *dåk* ziemlich steil. Sofort nach aufhebung des *d*-verschlusses nimmt die amplitude der schwingungen in der stimmkurve beträchtlich ab. Vergr. 1 : 1.

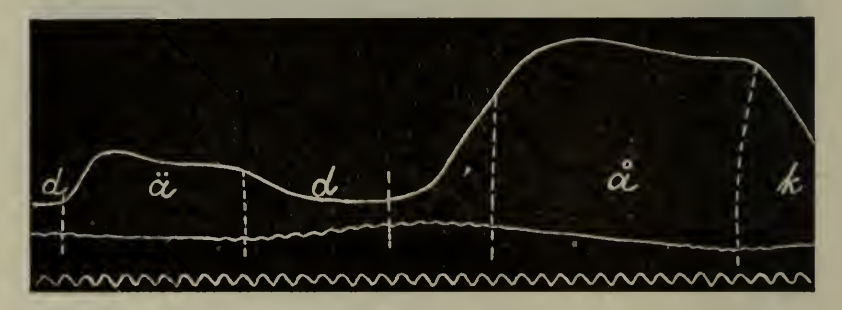


Fig. 5. *dä d'åk.* Kurvenanordnung wie oben. Nach aufhebung des *d*-verschlusses steigt hier die lautstromkurve zuerst ser langsam, dann etwas stärker, wärend gleichzeitig die schwingungen in der stimmkurve eine amplitude zeigen, die nur wenig geringer ist als wärend des *d*-verschlusses. An das *d* schliesst sich offenbar zunächst ein *χ*-artiger laut an. Die amplitude der stimmschwingungen nimmt dann ziemlich unvermittelt (bei beginn des eigentlichen *å*) ab. Bei der reproduktion sind die in wirklichkeit ser deutlichen und regelmässigen, wenn auch niedrigen schwingungen in der stimmkurve für *å* zum grössten teil verloren gegangen. Vergr. 1 : 1.

gleichzeitig aufgenommenen lautstromkurve) zunächst eine zeitlang schwingungen mit grosser amplitude, um dann ziemlich unvermittelt in eine schwingungsform von geringer amplitude überzugehen, wie sie sonst für vokale charakteristisch ist (s. fig. 5). Betrachten wir den zeitpunkt dieses übergangs als die grenze

zwischen dem engenlautartigen abglitt (´) und dem eigentlichen vokal, so erhalten wir für die dauer der einzelnen bestandteile des *d´* in unseren worten (jedes 3, bezw. 2-mal gemessen) folgende zeitwerte:

d'åk . . . . : *d* 7,8 – ´ 6,0; *d* 6,9 – ´ 3,0; *d* 7,0 – ´ 3,4
d'ök . . . . : *d* 7,0 – ´ 6,0; *d* 8,0 – ´ 3,7
d'ur . . . . : *d* 8,4 – ´ 3,8; *d* 7,9 – ´ 4,4.

Der verschluss ist beim *d* in *d´* stets vollständig, er zeigt in keinem der fälle eine neigung, in überenge überzugehen. Der mouillirte verschlusslaut *d´* ist wärend seiner ganzen dauer – verschluss + engenartigem abglitt – völlig und kräftig stimmhaft.

Auch bei auslautendem *d´* – die wörter *tōd´* und *rod´* wurden untersucht – kommt der engenartige abglitt in dem sanften anstieg der kurve nach aufhebung des verschlusses deutlich zum ausdruck. Die abgrenzung gegen den bei übergang der organe in die ruhelage stattfindenden abhauch ist in den kurven nicht gut zu bewerkstelligen. Von einem *d*-»verschluss» ist in *tōd´* (nach langem vokal, zwei einzelaufnamen) genau genommen nicht zu sprechen, indem er sich hier zur überenge gelöst hat: in *rod´* (nach kurzem vokal, zwei einzelaufnamen) ist er dagegen unversert vorhanden. Der *d*-verschluss ist in dem einen falle von *rod´* in der letzten hälfte stimmlos, in dem andern falle von *rod´* und ebenso in *tōd´* nimmt die amplitude der schwingungen gegen ende des verschlusses hin stark ab; der abglitt ist in dem ersten falle von *rod´* ganz, in dem andern fast ganz stimmlos, bei *tōd´* einmal stark, einmal ser schwach hauchstimmhaft.

Der kelkopfverschlusslaut.

Ein deutlicher kelkopfverschlusslaut, dem gehörseindruck nach völlig dem im norddeutschen üblichen vergleichbar, findet sich im ungarischen vor betontem, silbeanlautendem vokal, wenn das vorhergehende wort auf vokal ausget, also in fällen wie *dä ō*, *dä åstål*, *dä öftöl* usw. Nach gemeiner anschauung werden bei der hervorbringung dieses kelkopfverschlusslautes (fester vokaleinsatz, knacklaut) die stimmbänder wärend einiger zeit fest aneinander gepresst, sodass eine stimmpause eintritt, um dann

explosionsartig zum folgenden vokal hin sich wieder zu öffnen. In wirklichkeit findet nun im ungarischen, ebenso wie in den entsprechenden fällen im norddeutschen, nicht eine stimmpause in eigentlichem sinne statt, sodass die stimmbandschwingungen wärend der dauer des sog. kelkopfverschlusses zu schwingen aufhörten. Vielmer zeigen die stimmkurven in sämtlichen hier untersuchten (15) fällen, dass die stimmbänder auch wärend dieses »kelkopfverschlusses» (nach vokal!) zu schwingen fortfaren (s. fig. 6). Infolge der stärkeren pressung der stimmbänder gegen einander ist hier allerdings die schwingungsamplitude und demnach die schallenergie beträchtlich geringer als bei den umgebenden vokalen. Wenn der hörer vor dem anlautenden vokal eine wirkliche stimm pause zu hören vermeint, so kommt darin eben nur die der menschlichen psyche innewonende neigung zum ausdruck, relative unterschiede zu absoluten gegensätzen zu erweitern. So wird ja auch das stimmhafte *h*, wie es zwischen vokalen z. b. in den meisten germanischen sprachen und auch im ungarischen (s. unten) gesprochen wird, von dem naiven hörer als stimmlos aufgefasst, die relative schallschwäche auch hier kontrastmässig als schallosigkeit empfunden. Es sei übrigens ausdrücklich bemerkt, dass die stimmschwingungen wärend des »verschlusses» nach dem zeugnis der stimmkurven durchaus regelmässig sind, und dass die möglichkeit völlig ausgeschlossen ist, die kurvenschwingungen auf etwas anderes als stimmbandschwingungen zurückzufüren, in inen etwa nur auf dem gesetz der trägheit beruhende mitschwingungen des schreibhebels o. dgl. zu sen.

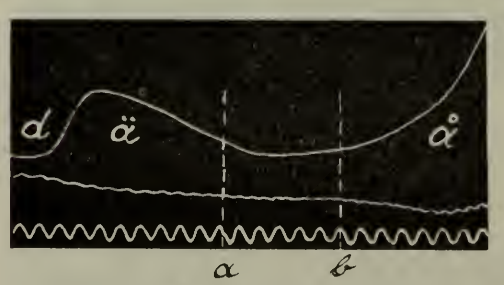


Fig. 6. *dä astál.* Oben orale lautstromkurve, in der mitte stimmkurve, unten zeitkurve (1/100 sek.). Die kurven sind etwas vor beginn der *s*-enge abgeschnitten. Zwischen den senkrechten gestrichelten linien *a* und *b* der kelkopf-»verschlusslaut», wärend dessen die stimmbänder mit geringerer amplitude, aber in (wenigstens im original) regelmässiger weise weiterschwingen. Vergr. 1 : 1.

Dass der atemstrom wärend des »kelkopfverschlusses» nicht völlig abgesperrt ist, get auch aus den oralen lautstromkurven

hervor, indem hier meistens die kurve sich ein wenig, manchmal sogar recht beträchtlich, über der nullinie hält (s. fig. 6).

Die orale lautstromkurve, eventuell verglichen mit der stimmkurve, lässt auch fast stets eine sichere abgrenzung der stimmband-»pressenge», wie man den kelkopf-»verschluss» in unserem fall füglich nennen könnte, zu. Die dauer dieser pressenge betrug demnach durchschnittlich in

dä ētäk	4,6	*dä öftöl*	6,1	*dä üt*	8,7
dä ātt	5,7	*dä ådvå*	7,0	*dä ij*	8,7 h. s.
dä åstål	5,8	*dä ȫ*	7,3		

Die stimmlosen engenlaute.

Änlich wie bei den stimmlosen verschlusslauten ist auch bei den stimmlosen engenlauten der abglitt zum folgenden vokal im beginn stimmlos, die stimmschwingungen setzen erst eine nicht unbeträchtliche zeit nach dem moment ein, wo die enge gelöst wird. Es get dies mit völliger sicherheit aus einem vergleich der vom lippenhebel gezeichneten kurve mit der zugehörigen stimmkurve hervor. In den oralen lautstromkurven für anlautenden engenlaut (s. fig. 7) entspricht der gipfelpunkt zu ende der engen-

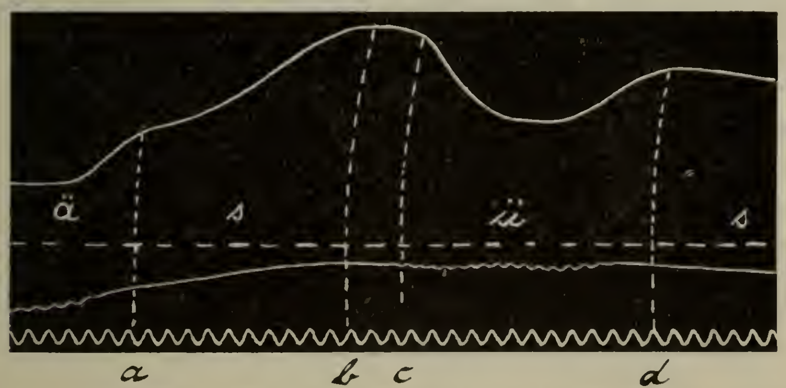


Fig. 7. *dä süs.* Oben orale lautstromkurve, in der mitte stimmkurve, unten zeitkurve (1/100 sek.). Die kurven beginnen nach dem ersten drittel des *ä* und sind etwa in der mitte des zweiten *s* abgeschnitten. Die enge des anlautenden *s* ist in dem durch die gestrichelte linie *a* bezeichneten zeitpunkt vollzogen und dauert bis zur gestr. linie *b*. Zwischen *b* und *c* der stimmlose abhauch des *s* zu *ü* hin. Die enge des auslautenden *s* ist in *d* vollzogen. Vergr. 1 : 1.

kurve dem moment der lösung der enge, die kurve (d. h. die kraft der ausatmung) sinkt dann zunächst allmälich, um endlich mit einem meist recht scharfen knie nach unten abzufallen. Dieses letztere knie bezeichnet den zeitpunkt, wo die stimmbänder sich zum (vokalischen) stimmton zusammenschliessen.

Nach dem ausweis der lippenhebelkurven, verglichen mit den stimmkurven, betrug die dauer des stimmlosen abhauchs nach anlautendem *f* in

fådd	2,0	*fi*	2,6	*fēr*	3,0,
fād	2,4	*fåi*	2,9		

nach inlautendem *f* in

tāfe	1,7	*röffen*	0,8
rȫföm	1,9	*kåffån*	1,8.

Der abglitt eines vokals zu folgendem stimmlosem engenlaut (also das ende des vokals in worten wie *piff*, *māf* usw.) ist, wie aus dem vergleich von lippenhebel- und stimmkurven, wie auch von oralen lautstrom- und stimmkurven hervorget, zu ende stimmlos, im gegensatz zu den stimmlosen verschlusslauten, bei denen, wie oben erwänt, stimmschwingungen sich noch etwas in den verschluss hineinzien.

Die dauer von anlautendem stimmlosem engenlaut betrug in

fådd	7,1	*föd*	9,3	*fǖt*	10,9
fȫt	7,9	*foš*	9,7	*fēl*	11,2
fåi	8,4	*fur*	10,0	*fū*	12,2
fål	8,9	*fīt*	10,5	*f-* =	**9,6** h. s.
såb	9,2	*sȫr*	10,5	*sem*	12,0
sös	9,5	*sed*	10,9	*sid*	13,4
sub	10,0	*sös*	11,2	*sīk*	14,0
sük	10,2	*sītt*	11,6	*s-* =	**11,1** h. s.
šik	8,8	*šār*	9,6	*šāb*	11,1
šem	8,9	*šöz*	10,2	*šik*	12,1
šip	9,1	*šüt*	10,9	*šǖt*	12,8
šöš	9,5	*šīr*	11,1	*š-* =	**10,4** h. s.

Auslautend nach langem und kurzem vokal betrug die dauer des stimmlosen engenlauts in

rāf	**12,3** h. s.	*tšuf*	9,8	*döf*	15,3
		tuf	13,7	˘*f* =	**12,9** h. s.
kēs	11,1	*tšȫs*	11,8	¯*s* =	**11,6** h. s.
bȫs	11,1	*tūs*	12,2		
pos	11,0	*sus*	12,4	*fås*	13,1
bos	11,1	*süs*	12,5	*sös*	13,1
tšäs	11,2	*tšäs*	12,5	*küs*	13,4
bås	11,8	*täs*	12,5	*bås*	13,5
fis	12,0	*tos*	12,6	˘*s* =	**12,3** h. s.
fīš	8,9	*jōš*	10,4	*kēš*	13,4
rēš	9,5	*šōš*	11,3	¯*š* =	**10,7** h. s.
koš	10,5	*läš*	11,5	*tåš*	13,2
foš	11,2	*råš*	12,7	*kiš*	13,5
				˘*š* =	**12,1** h. s.

Für langen auslautenden stimmlosen engenlaut liegen nur die messungen für die beiden wörter vor: *piff* 25,1, *väss* 24,4 h. s.

Inlautend dauerte kurzer und langer stimmloser engenlaut in

rȫfä	9,4	*rȫffē* =	**18,7** h. s.	*kišäl*	8,9
tāfe	10,9			*påšå*	10,0
rȫföm	11,6	*läffän*	20,8	˘*š*- =	**9,5** h. s.
¯*f*- =	**10,6** h. s.	*kåffån*	24,3		
		röffen	28,4	*låššån*	20,1
döföm	9,7	˘*ff*- =	**24,5** h. s.	*kiššäl*	22,1
kåså	8,9	*kåsså*	25,1	˘*šš*- =	**21,1** h. s.

Inlautend im zweisilbigen wort sind die stimmlosen engenlaute etwas kürzer als auslautend im einsilbigen wort. Langer stimmloser engenlaut ist auslautend etwa doppelt so lang, inlautend mehr als doppelt so lang als der entsprechende einfache engenlaut.

Die stimmhaften engenlaute.

Die engenlaute *v, z, ž, j* sind völlig stimmhaft zwischen vokalen. Auslautend sind sie nach kurzem vokal der regel nach durchweg stimmhaft, und die stimmbänder faren auch nach aufhebung der enge noch eine weile fort zu schwingen, allerdings wol one sich gegenseitig zu berüren (hauchstimme). Auslautend nach langem vokal zeigen sie dagegen eine entschiedene neigung, gegen das ende der enge hin stimmlos zu werden. In nicht wenigen fällen erlosch der stimmton schon in der mitte der engendauer. Dass aber die stimmbänder trotz des aufhörens der schwingungen wärend der engendauer noch nahe aneinandergerückt bleiben, machen einige kurven warscheinlich, in denen bei lösung der enge, wo also die strömung des atems wieder grösser wird, die stimmschwingungen auch wieder auftreten.

Lange *vv, zz, žž* scheinen nach dem geringen material, das hierfür vorliegt, im inlaut zwischen vokal der regel nach durchweg stimmhaft zu sein; das auslautende *zz* in *tüzz* war in zwei fällen durchweg stimmhaft, in einem falle im letzten viertel stimmlos.

Die dauer des anlautenden stimmhaften engenlauts betrug in

vām	5,7	*väss*	7,3	*våi*	8,3
vårj	6,3	*vāš*	7,4	*vīg*	8,8
vētt	7,0	*vēt*	7,6	*vāg*	8,9
vīv	7,2	*vårrd*	8,2	**v- = 7,5** h. s.	
zuz	8,5	*zūz*	8,8	*zeb*	9,0
zöm	8,7	*zåb*	9,0	*zǖr*	10,2
				z- = 9,0 h. s.	
žib	8,2	*žīr*	9,6		
žāk	9,1	*žäb*	11,6	**ž- = 9,6** h. s.	
jōm	5,8	*jön*	6,9	*jōn*	8,1
jōs	6,0	*jōt*	7,1	*jar*	8,4
jut	6,2	*jōk*	7,5	**j- = 7,0** h. s.	

Die dauer des auslautenden stimmhaften engenlauts nach langem und nach kurzem vokal betrug in

nēv	6,8	*tāv*	7,9	*rīv*	9,6
tǖv	7,2	*māv*	8,0	*bōv*	10,0
rēv	7,8	*viv*	9,4	**‾v = 8,3** h. s.	

lör	7,2	*für*	8,0	*ter*	10,3
ṡüv	7,3	*töv*	8,5	*vev*	10,9
ror	7,6	*lev*	9,1	˘*v* =	**8,6** h. s.
kēz	8,5	*tīz*	9,2	*tṡīz*	11,0
mēz	8,7	*fȫz*	10,2	*ńūz*	12,0
gāz	9,0	*kūz*	10,4	¯*z* =	**9,9** h. s.
füz	9,1	*biz*	10,0	*mäz*	11,5
gåz	9,1	*tüz*	11,3	*köz*	11,8
hoz	10,0	*büz*	11,4	˘*z* =	**10,5** h. s.
dūž =	8,8	*våž*	11,2	*riž*	14,6
guž	10,7	*rož*	11,4	˘*z* =	**12,0** h. s.

Für die dauer von langem stimmhaftem engenlaut liegt nur der eine durchschnittswert vor: *zz* in *tüzz* 20,0 h. s.

Stellen wir der übersichtlichkeit halber die für die dauer der stimmlosen und stimmhaften engenlaute in den verschiedenen stellungen erhaltenen werte zusammen:

f-	(9,6)	¯*f̀*	12,3	˘*f*	12,9
s-	11,1	¯*s*	11,6	˘*s*	12,3
ṡ-	10,4	¯*ṡ*	10,7	˘*ṡ*	12,1
j-	7,0				
r-	7,5	¯*r*	8,3	˘*v*	8,6
z-	9,0	¯*z*	9,9	˘*z*	10,5
ž-	9,6	¯*ž*	(8,8)	˘*ž*	12,0.

Die zusammenstellung zeigt zunächst, dass auch hier bei den engenlauten die stimmlosen laute etwas länger sind als die stimmhaften, und weiter, dass die engenlaute nach kurzem vokal etwas länger sind als nach langem vokal. Ein vergleich der werte hier mit den werten für die verschlusslautdauer (oben s. 154) lert ferner, dass die engenlaute im allgemeinen ein wenig länger sind als die verschlusslaute.

Der h-laut.

Der *h*-laut ist im absoluten anlaut stimmlos, zwischen vokalen dagegen kräftig hauchstimmhaft: in allen untersuchten fällen (20 einzelfälle) zeigt die stimmkurve wärend der dauer des kelkopf-

engenlauts meist recht ausgiebige und ser regelmässige sinusschwingungen, wärend die schwingungen für die umgebenden vokale eine komplizirtere (nicht sinus-) form aufweisen. Die sinusform lässt darauf schliessen, dass die stimmbänder wärend des intervokalischen *h*-lautes schwingen, one sich gegenseitig zu berüren. Von einem unregelmässigen flattern der stimmbänder (schlotterbewegungen nach Sievers) kann nach ausweis der kurven hier keine rede sein.

Die atembewegung zeigt übrigens für das ungarische *h* (unserer versuchsperson) einen eigenartigen verlauf, der besonders deutlich beim absolut anlautenden *h* hervortritt. Nach einem eine gewisse zeit dauernden anstieg bleibt die atemkurve eine zeitlang so ziemlich auf derselben höhe sten, bis der einsatz des vokals ein energisches sinken der atemkurve herbeifürt. Beim (nord)-deutschen *h* nimmt die kraft der ausatmung im allgemeinen stetig zu, beim (süd)englischen *h* erst zu, dann merklich ab.

Die durchschnittliche dauer des anlautenden *h* nach vokal betrug z. b. in

hoz	7,7	*håb*	8,9	*hēt*	9,6
hålj	8,7	*håt*	9,0	*hāt*	9,9
höm	8,8	*håtvå*	9,4	*h-* =	**9,0** h. s.

Die laute l und r.

Im absoluten auslaut (z. b. in *hål, dūl*) und ebenso vor stimmlosem konsonanten (z. b. in *hålt, hāltåm*) ist das *l* bis zur aufhebung des vorderzungenverschlusses stimmhaft, nach dem ende zu allerdings wol meist hauchstimmhaft. Eine oder einige hauchschwingungen zien sich meist noch in den folgenden verschluss hinein.

Die dauer von anlautendem und auslautendem *l* betrug in:

löv	6,1	*läš*	7,1	*hud*	8,6
läš	6,6	*läp*	7,7	*läl*	9,9
lov	7,0	*lēg*	8,1	*l-* =	**7,6** h. s.
bōl	7,2	*tōl*	8,0	*dȫl*	10,7
dūl	7,3	*kǖl*	9,3	*fēl*	11,6
n'īl	8,0	*dēl*	9,9	*-l* =	**9,0** h. s.

fül	8,8	*dül*	10,5	*bål*	11,5
bol	9,5	*döl*	10,7	*bäl*	11,8
käl	10,4	*fål*	11,4	˘*l* = **10,6** h. s.	

Langer *l*-laut dauerte in *tull* 17,5, in *käll* 20,2 h. s.

Im gegensatz zum *l* ist der *r*-laut (gerolltes zungenspitzen-*r*) im absoluten auslaut (z. b. in *pār, mär*) und vor stimmlosem konsonanten (z. b. in *pårt, tārš, pårton*) im letzten viertel bis drittel, manchmal sogar in der letzten hälfte, stimmlos.

An der hand der oralen lautstromkurve lässt sich die anzal der zungenschläge leicht bestimmen; anlautendes *r* zeigte meistens 2, seltener 3 zungenschläge, auslautendes *r* nach langem vokal 2—3, nach kurzem vokal 3—4, inlautendes *r* nach kurzem vokal 2—3, inlautendes langes *r* (in *gårrål*) 6 schläge.

Die dauer des *r*, gerechnet von dem zeitpunkt, wo die zungenspitze beim ersten zungenschlag den gaumen berürt, bis zu dem zeitpunkt, wo die zunge beim letzten zungenschlag vom gaumen abgezogen wird, betrug in:

rād	4,5	*riž*	4,9	*rov*	5,8
rāks	4,6	*rä*	5,0	*rāg*	6,4
rā	4,9	*rēv*	5,2	*r*- = **5,2** h. s.	
šīr	6,8	*tǖr*	7,2	*tȫr*	8,5
sȫr	6,8	*fūr*	7,8	*pār*	9,2
kōr	7,1	*tǖr*	8,1	¯*r* = **7,7** h. s.	
bor	7,6	*får*	8,8	*dur*	11,1
pör	8,0	*ser*	9,4	*mär*	11,2
vär	8,4	*tür*	10,8	˘*r* = **9,4** h. s.	

Die nasale.

Die nasale *m n ń ŋ* sind im allgemeinen wärend der ganzen dauer irer hervorbringung stimmhaft. Bei absolut anlautendem *m n ń* (z. b. in *mān, nād*) schwingen die stimmbänder mindestens von dem moment an, wo der lautstrom den nasenweg zu passiren beginnt. Bei auslautendem nasal (z. b. in *tēm, kån*) und nasal vor stimmlosem konsonant (z. b. *kompot, liŋkå*) dauern

die stimmbandschwingungen gleichfalls den ganzen laut hindurch fort; mit einigen hauchschwingungen zien sie sich gewönlich noch in den anfang eines folgenden, sonst stimmlosen verschlusses hinein.

Die dauer von anlautendem und auslautendem nasal betrug in:

mās	7,9	*mīg*	9,7	*min*	10,9
mid	8,8	*mēr*	9,8	*mär*	11,6
mik	9,2	*mit*	10,0	*m-* =	**9,7** h. s.
näs	5,9	*nȫd*	7,1	*nåp*	9,0
nēz	6,5	*nēv*	7,9	*nīz*	9,2
nȫk	6,9	*niš*	8,0	*n-* =	**7,6** h. s.
tēm	8,4	*fīm*	10,9	*pīm*	11,9
lēm	9,0	*jōm*	11,4	*tȫm*	13,0
būm	10,2	*tȫm*	11,5	¯*m* =	**10,8** h. s.
ṡem	10,1	*mim*	10,6	ˆ*m* =	**10,3** h. s.
mān	6,1	*tǖn*	8,4	*kīn*	9,4
mān	6,7	*rīn*	8,5	*pīn*	9,8
pōn	8,0	*tōn*	8,7	¯*n* =	**8,2** h. s.
kån	7,4	*min*	11,5	*jön*	12,8
sün	8,6	*tün*	11,9	*fün*	13,0
kun	9,7	*kin*	12,5	˘*n* =	**10,9** h. s.

Langes *n* dauerte in *bänn* 26,4, in *kinn* 26,9 h. s.

Für inlautenden nasal liegen die messungen vor:

nānāt	4,0	*rāmol*	9,4	*månō*	5,8
nēnēm	5,2	*nemen*	5,6	*ninī*	6,1.
rōmå	6,2	*måmām*	5,7		

Langes (geminirtes) *mm* dauerte in *rāmmål* 22,7 h. s.

Die angefürten werte zeigen, dass *l*, *r* und die nasale nach langem vokal etwas kürzer sind als nach kurzem vokal (von der dauer des auslautenden *m* dürfen wir hier wegen der dürftigkeit des materials für ¯*m* absen), und ferner dass inlautend nasal bedeutend kürzer ist als auslautend und selbst anlautend.

Von nicht geringem interesse sind die aufschlüsse, welche die kurven über den einfluss der nasale auf die umgebenden laute liefern. Es wurde, um diesen einfluss festzustellen, eine ansenliche anzal von wörtern (60 einzelwörter) in der weise untersucht, dass gleichzeitig die bewegung des oralen lautstroms, die bewegung des nasalen lautstroms und die schwingungen der stimmbänder registrirt wurden. Da der nasale lautstrom hierbei frei gegen die öffnung der schreibhebelkapsel wirkte, sodass er, nachdem er gegen die gummimembran gewirkt hatte, sofort seitwärts abfliessen konnte, so bedeutet eine erhebung der nasalkurve über die nullinie, dass wärend dieser zeit der lautstrom wirklich die nase passirt, dass also das gaumensegel nicht vollständigen verschluss mit der rachenwand gebildet hat, sondern mer oder weniger gesenkt gewesen ist. Nur in diesem falle sprechen wir von der nasalirung eines lautes[1]. Durch einen vergleich der oralen mit der nasalen lautstromkurve lässt sich feststellen, ob und in welcher ausdenung durch senkung des gaumensegels nasalirung eingetreten ist.

Die uns vorliegenden kurven zeigen, dass vokal zwischen nasalen stets seiner ganzen dauer nach nasalirt ist — untersucht wurden die wörter bezw. wortverbindungen: *mān, dä mān, månō, måmām, nānāt, nēnēm, ninī, dä nemen, dä mēŋkü.* Die kurven zeigen ferner, dass der an einen nasal (*m, n, ŋ*) anstossende teil eines gemeinhin als oral empfundenen vokals stets, und zwar häufig in beträchtlicher ausdenung und, wie die höhe der nasalkurve zeigt, in bedeutendem grade nasalirt ist (s. fig. 8).

---

[1] Nicht dagegen, wenn bei der hervorbringung eines lautes die luft im innern der nasenhöle in schwingungen versetzt wird, one dass ein durchstreichen des lautstroms durch die nase stattfindet. Auch bei jedem rein oralen, d. h. bei vollkommenem gaumensegelverschluss gebildeten stimmhaften laut pflanzen sich die stimmschwingungen durch das mer oder weniger gespannte gaumensegel fort und versetzen die luft der nasenhöle in mitschwingungen. Diese schwingungen sind leicht zu registriren, wenn man die nasenhöle luftdicht mit einer nicht allzu grossen schreibkapsel verbindet. Indessen hat dieses verfaren den grossen nachteil, dass nun auch ausbuchtungen des gaumensegels nach oben, wie sie auch bei vollständigem gaumensegelverschluss infolge des anstiegs des atemdrucks im mundinnern, besonders wärend der bildung von enge- und verschlusslauten, stattfinden, in erhebungen der kurve zum ausdruck kommen und so einem unkritischen beobachter wirkliche nasalirung vortäuschen können.

Über die ausdenung der nasalirung in den einzelnen fällen geben die folgenden reihen auskunft, in denen neben der ganzen dauer des betonten vokals (unter gesamter vokal) die dauer des nasalirten teils (anfangs- oder endteils, je nachdem der nasal dem vokal voranget oder im folgt) angegeben ist.

	Gesamter vokal.	Nasal. teil.
nād	29,4	28,3
dä	28,1	19,8
»	28,3	17,1
dä kån	17,0	7,7
» »	17,7	7,9
dä bän	14,5	3,0
dä kin	13,5	2,9
» »	14,8	3,3
dä kinn	13,3	6,7
dä lēm	27,5	14,8
dä rīm	24,0	7,8
dä tōn	28,7	7,3
dä tēm	26,0	6,3
» »	25,3	8,0
dä kont	14,5	5,8
dä komp	12,2	6,3
» »	14,6	8,5
dä gond	14,9	12,0
» »	17,0	12,1
dä gomb	15,1	9,9
dä djöŋk	12,7	11,3
dä tšäŋg	17,9	5,9
rōmå	27,8	7,0
dä kontār	13,3	5,9
dä kompot	13,7	11,1
dä liŋkå	10,0	4,2
dä kåntšål	15,0	8,1
dä tšiŋkå	14,0	7,7
dä tšoŋkå	13,0	12,1
dä låŋkåd	14,3	14,6
dä boŋgāš	17,9	9,0
» »	17,4	8,1

Fig. 8. *dä lēm.* Oben orale, unten nasale lautstromkurve. Die kurve beginnt mit der explosion des *d*. In dem durch die gestrichelte linie *a* bezeichneten zeitpunkt ist der zungenverschluss des *l* vollzogen, in *b* wird der *l*-verschluss gelöst. In *d* ist der lippenverschluss für *m* vollzogen. Der vokal *e* dauert also von *b* bis *d*; die letzte hälfte des vokals, von *c* an, ist deutlich nasalirt. Vergr. 1 : 1. Zeit: 100 mm = 0,87 sek.

	Gesamter vokal.	Nasal. teil.		Gesamter vokal.	Nasal. teil.
dä rondå	14,5	13,0	*dä siŋhāz*	5,1	5,1
lombot	12,5	4,6	*dä lāŋkå*	18,5	18,5
käŋdjäl	18,1	4,3	*dä vāŋkos*	21,8	21,8
dä findžå	10,0	5,2	*dä kāmžå*	23,5	21,0
dä båndzå	13,9	9,4	*dä lāndžå*	23,1	23,1.
dä läŋgä	15,9	6,4			

Bei den oralen lauten bestet zwischen der spannung des gaumensegels und der aktion der bei der hervorbringung des lautes sonst tätigen organe die einfache beziehung, dass, je energischer diese letztere aktion ist, um so stärker auch das gaumensegel gespannt, d. h. um so energischer auch der gaumensegelverschluss gebildet wird. So ist durch merfache untersuchungen[1] nachgewiesen worden, dass das gaumensegel bei *i* und *u* kräftiger in die höhe gezogen wird als bei *e* und *o*, bei diesen wieder kräftiger als bei *a*. Ebenso wird der gaumensegelverschluss kräftiger gebildet bei den gespannten verschlusslauten *p t k* als bei den ungespannten *b d g*, kräftiger bei den verschlusslauten als bei den reibelauten.

Es lässt sich von vornherein erwarten, dass diese verhältnisse auch bei der assimilatorischen nasalirung der vokale eine rolle spielen werden. Einmal werden die vokale mit höherer zungenhebung (stärkerer gaumensegelhebung) der nasalirung (gaumensegelsenkung) einen grösseren widerstand entgegensetzen als die vokale mit niedrigerer zungenstellung, und ferner wird die nähe von konsonanten mit kräftigerem gaumensegelverschluss gleichfalls auf die intensität der nasalirung des vokals hemmend einwirken. In der tat scheint auch die verschiedene dauer des nasalirten vokalteils in den oben angefürten fällen eine erklärung nach dieser richtung hin zu verlangen. Vergleichen wir fälle wie *kin - kån, rīm - lēm, liŋkå - låŋkåd, tšiŋkå - tšoŋkå, findžå - båndzå*, so sen wir, dass in den jeweils zuerst angefürten wörtern die nasalirung des vokals von geringerer ausdenung ist als in den zweitangefürten: die relativ stärkere spannung des gaumen-

[1] Czermak, *Über das verhalten des weichen gaumens beim hervorbringen der reinen vokale*, Wiener sitz-ber., math.-naturw. klasse 1857; Gutzmann, *Die geschichtl. entwickelung d. lehre v. d. gaumensegelbewegung beim sprechen* usw., Monatsschr. f. d. ges. sprachheilkunde 1893.

segels beim hohen vokal *i* bewirkt, dass die durch den folgenden nasal induzirte entspannung des gaumensegels nicht so rasch stattfinden kann wie bei den tieferen vokalen *e*, *o*, *å*. Ausgedentere nasalirung finden wir ferner bei *gond* als bei *kont*, bei *gomb* - *komp*, *djöŋk* - *tšäŋg*, *rondå* - *kontār*. Hier ist wol die geringere gaumensegelspannung bei den benachbarten stimmhaften konsonanten die eigentliche ursache, weshalb bei den vokalen der jeweils zuerst genannten wörter das gaumensegel unter dem einfluss des folgenden nasals sich früher gesenkt hat als bei den wörtern mit stimmlosen konsonanten in der umgebung des vokals. Ein reicheres material, als das unsere es ist, würde sicherlich die eben geschilderten verhältnisse noch deutlicher, gesetzmässiger zur anschauung bringen.

Vokale in unbetonter silbe nach nasal, wie *ā* in *rågnāl*, *å* in *rōmå*, zweites *i* in *ninī*, zweites *ā* in *nānāt* usw., sind der regel nach mer oder weniger stark nasalirt.

Nicht nur auf die anstossenden vokale üben die nasale assimilatorische wirkung aus, sondern auch auf benachbarte konsonanten. Ausserordentlich stark ist diese wirkung auf stimmhaften verschlusslaut, der im zweisilbigen wort dem die betonte silbe abschliessenden nasal folgt. Der nasal saugt förmlich den folgenden verschluss auf, sodass die dauer des eigentlichen mundverschlusses hier äusserst reduzirt ist; sie betrug für das *b* in *lombot* 2,1 (*m* 14,2), *g* in *läŋgä* 1,6 (*ŋ* 16,9), ja in *rondå* (*n* 19,7) ist die dauer des *d* tatsächlich auf 0 reduzirt: die nasalkurve, bis zuletzt kräftig, fällt erst in dem augenblick ab, wo der *d*-verschluss gelöst wird. Anzunemen, dass in diesem letzteren fall gar kein »*d*» gesprochen, vorsichtiger ausgedrückt: zum gehör gebracht wurde, liegt kein anlass vor. Es ist, wie man sich durch eigene sprechversuche überzeugen kann, nach einem *n* nicht nötig, zur hervorbringung des effektes einer *d*-explosion die mundhöle nach der nase zu vollkommen abzusperren. Eine geringe hebung des gaumensegels, wodurch der atemstrom um ein geringes stärker auf die mundhöle wirkt als wärend des vorhergehenden nasals, dazu vielleicht die etwas stärkere emporwölbung der zunge, die bei der *d*-artikulation auftritt, sie genügen, um dem atem hinter dem zungenalveolenverschluss eine solche spannung zu geben, dass seine explosion bei aufheben des verschlusses als *d*-explosion gehört wird. Wir können in diesem fall also mit vollem fug von einem nasalirten *d* sprechen. — Im einsilbigen wort ist die

dauer des stimmhaften verschlusslautes zwar auch etwas zu gunsten des vorhergehenden nasals verkürzt, aber weit weniger als im zweisilbigen wort: *b* in *gomb* 6,3 (*m* 13,6), *d* in *gond* 5,1 (*n* 12,1), *g* in *tsäŋg* 5,1 (*ŋ* 12,1).

Stimmloser verschlusslaut bleibt dagegen nach nasal in der regel völlig intakt oral, auch in seiner länge erfärt er keine reduktion: *p* in *kompot* 14,2 (*m* 9,6), *k* in *låŋkåd* 12,4 (*ŋ* 8,2), *k* in *tšoŋkå* 9,8 (*ŋ* 10,4), *k* in *djöŋk* 12,9 (*ŋ* 11,7), *p* in *komp* 12,9 (*m* 10,3). Wir wollen indessen nicht unerwänt lassen, dass in zwei fällen auch stimmloser verschlusslaut nasalirt gesprochen worden ist, nämlich *t* in *kont* und *k* in *mēŋkü*. Die dauer des unvollkommen gebildeten mundverschlusses zeigte in beiden fällen keine reduktion. Die explosion des *t* wie des *k* war, trotzdem der atemstrom wärend des vorhergehenden verschlusses in ziemlich beträchtlicher menge durch die nasenhöle entwichen war, kräftig wie bei rein oralen *t* und *k*. Von anderen nach nasal deutlich nasalirten konsonanten verzeichnen wir nas. *h* in *siŋghāz* und nas. *ž* in *kāmžå*.

Verschlusslaute im inlaut vor nasal (z. b. *d* in *hådnāl*, *t* in *håtnāl*) zeigen keinerlei beeinflussung durch den folgenden nasal: die verschlusslaute sind rein oral gebildet, und ire dauer ist in keiner weise reduzirt, z. b. *d* in *hådnāl* 9,5, *b* in *råbnāl* 9,8; *t* in *håtnāl* 10,3, *p* in *låpnāl* 11,9.

Anlautende konsonanten zeigen keine beeinflussung durch auf den vokal folgenden nasal. Eine ausname bilden *dä lāŋkå* und *dä lāndžå*, wo das *l* schwach nasalirt war (auch die *ā* waren in beiden fällen irer ganzen dauer nach schwach nasalirt!),

In nicht hauptbetonter silbe war vokal nach nasal in der regel durchweg nasalirt in *råknāl*, *rågnāl*, *låpnāl*, *råbnāl*, ganz nasalirt auch *å* in *rōmå*, *ō* in *månō*, zweites *ā* in *nānāt*, zweites *ī* in *nīnī*, stark nasalirt natürlich zwischen nasalen wie *ā* in *måmām*, zweites *e* in *nemen*, *ē* in *nēnēm*.

Konsonantenverbindungen.

Nachdem wir schon oben merfach gelegenheit gehabt haben, die dauer und artikulationsweise von konsonanten in verbindung mit anderen konsonanten zu berüren, betrachten wir hier gewisse konsonantenverbindungen etwas eingehender.

Verschlusslaut + verschlusslaut. In allen fällen, gleichgiltig wie die verschlusslaute einander folgten (ob labial + alveolar oder labial + velar oder alveolar + labial usw.), wurde der verschluss für den zweiten laut erst vollzogen, nachdem der verschluss des ersten aufgehoben war, sodass also die beiden verschlüsse durch einen explosionshauch (im folgenden durch ^{h} bezeichnet) von einander getrennt waren.

Inlautend waren *db*, *bd*, *gd* durchweg (auch der explosionshauch zwischen den verschlüssen) stimmhaft. *g* in *vågdål* zeigte in beiden untersuchten fällen, *g* in *lögdöš* in 1 von 2 fällen überenge. Ebenso war überenge an die stelle des *k*-verschlusses in *vāktå* getreten. Die dauer betrug in:

tšiptä	*p* 9,4	^{h} 4,1	*t* 8,8	*tšipkå*	*p* 9,1	^{h} 3,7	*k* 9,5
köptä	*p* 8,9	^{h} 3,8	*t* 9,7	*läpkä*	*p* 8,2	^{h} 3,2	*k* 7,7
vāktå	*k* +	^{h} 8,3	*t* 9,8	*pātkå*	*t* 8,5	^{h} 4,5	*k* 10,7
låktå	*k* 7,1	^{h} 5,8	*t* 10,0	*håtpār*	*t* 8,4	^{h} 4,7	*p* 10,5
löktä	*k* 6,5	^{h} 4,7	*t* 10,0				
rēdbä	*d* 6,5	^{h} 5,2	*b* 7,8	*köbdöš*	*b* 7,5	^{h} 2,9	*d* 6,4
vådbå	*d* 7,2	^{h} 2,5	*b* 8,2	*låbdå*	*b* 8,2	^{h} 2,6	*d* 7,0
vågdål	*g* +	^{h} 9,7	*d* 7,6	*lögdöš*	*g* 5,5	^{h} 4,3	*d* 5,4.

Vergleicht man die werte hier mit den oben s. 151 und 155 für einfachen inlautenden verschlusslaut erhaltenen, so zeigt es sich, dass die verschlussdauer in den konsonantenverbindungen, wenn überhaupt, so nur ser wenig reduzirt ist.

Für den auslaut liegen nur die beispiele *dä vāgd* und *dä dobd* vor. Beim *g* in *vāgd* war der verschluss in überenge übergegangen, der stimmton (nach langem vokal!) hörte mitten im *d*-verschluss auf, sodass das *d* in der letzten hälfte stimmlos war. Schwache hauchschwingungen wärend der explosion des *d* zeigten aber, dass die stimmbänder auch wärend des stimmlosen teils des *d*-verschlusses einander stark genähert waren. *bd* in *dobd* war durchweg stimmhaft, der abhauch hauchstimmhaft. Die dauer betrug in:

vāgd	*g*	^{h} 8,5	*d* 6,8	*dobd*	*b* 9,0	^{h} 2,9	*d* 6,0.

Verschlusslaut + engenlaut. Anlautend wurden die verbindungen *ts* und *tš* untersucht. In 24 von 46 fällen war hier beim *t* an die stelle des verschlusses überenge getreten, so-

dass es also zu einer absoluten verschlussbildung überhaupt nicht gekommen war; in 11 fällen war verschluss nur wärend einer unbestimmbar kurzen zeit, im übrigen überenge vorhanden; und nur in 11 fällen war normale verschlussbildung zu konstatiren. Die dauer betrug z. b. in fällen mit unversertem *t*-verschluss:

tsēl	*t*	5,1	*s*	10,5	*tšūs*	*t*	6,2	*š*	9,1	*tšīz*	*t*	6,0	*š*	10,7
tšūf	*t*	6,1	*š*	9,9	*tšåt*	*t*	6,3	*š*	9,2	*tsīk*	*t*	7,5	*s*	10,3;

in fällen mit überenge statt des *t*-verschlusses:

tsāp	*t*	4,5	*s*	9,6	*tšäs*	*t*	4,7	*š*	8,2	*tšiptä*	*t*	5,5	*š*	7,4
tsār	*t*	4,6	*s*	10,4	*tšuf*	*t*	5,4	*s*	8,1	*tšȫd*	*t*	7,0	*š*	10,7.

Man siet, dass im allgemeinen die lösung des *t*-verschlusses zur überenge von einer reduktion der dauer begleitet ist. Die dauer der engenlaute *s* und *š* ist überall, zum teil ser viel, länger als die des *t*. Die gesamtdauer des *ts*, *tš* ist beträchtlich grösser als die dauer anlautender einfacher verschluss- oder engenlaute (nach Balassa, a. a. o., s. 178 soll die dauer von *ts*, *tš* wie auch *dz*, *dž* »mit der der einfachen konsonanten übereinstimmen», weshalb sie auch in der ung. lautlere gewönlich als einfache laute behandelt würden).

Inlautend liegen aufnamen vor für die verbindungen *ts; pv, tv, kv; bv, dv, gv.* *t* war in *kåtsåg* übereng. *v* war nach *p*, *t*, *k* zu anfang (2—3 h. s.) stimmlos. Die dauer der einzelnen laute betrug in:

kåtsåg	*t*	4,2	*s*	7,9	*lökvä*	*k*	8,1	*v*	11,0	*ådvä*	*d*	6,9	*v*	10,4.
tšåpvå	*p*	8,4	*v*	10,3	*dobvå*	*b*	7,5	*v*	9,5					
håtvå	*t*	9,0	*v*	10,1	*dugvå*	*g*	8,5	*v*	9,0					

Von *kåtsåg* abgesehen, wo das *t* zugleich mit der reduktion des verschlusses auch eine erhebliche reduktion der dauer zeigt, ist die dauer des ersten konsonanten in den übrigen verbindungen gegenüber der dauer des einfachen konsonanten im inlaut zwischen vokalen durchaus nicht gekürzt. Dass die dauer des zweiten konsonanten nicht unbeträchtlich gelängt erscheint, berut wol darauf, dass hier eigentlich ein anfangsteil für die dauer der explosion des vorhergehenden verschlusslauts (= anglitt zum engenlaut) abzuzien ist.

Auslautend ist das *t* in *ts* stets als reiner verschlusslaut gebildet. Die dauer betrug in:

tāts	*t* 13,4	*s*	9,5	*rāks*	*k* 8,9	*s*	14,5	*kåps*	*p* 12,3	*s*	16,2
täts	*t* 10,7	*s*	10,8	*löks*	*k* 9,8	*s*	12,3	*lopχ*	*p* 11,3	*χ*	13,0.

Auch hier zeigen die konsonanten fast dieselbe dauer wie einfach nach vokal. Im besonderen ist die gesamtdauer des *ts* in *tāts* und *täts*, ca. 22 h. s., keineswegs gleich der dauer eines einfachen konsonanten, wie das nach Balassa (s. oben) der fall sein soll, sondern beträgt ungefär das doppelte derselben.

Engenlaut + verschlusslaut. Die dauer betrug in:

pustul	*s*	11,3	*t*	8,4	*koštök*	*š*	13,6	*t*	8,6	*gåzdå*	*z*	12,2	*d* 7,5
åstål	*s*	12,3	*t*	8,8	*öftöl*	*f*	12,2	*t*	8,4	*råždå*	*ž*	13,0	*d* 6,6
gästen	*s*	12,1	*t*	8,8	*buzdul*	*z*	10,5	*d*	7,1	*moždik*	*ž*	13,1	*d* 7,5
köst	*s*	13,4	*t*	8,1	*kāšt*	*š*	13,8	*t*	9,6	*küzd*	*z*	11,7	*d* 7,5
gäst	*s*	14,4	*t*	9,4	*kåšt*	*š*	14,5	*t*	9,7	*köžd*	*ž*	14,0	*d* 7,5.

Eine reduktion der dauer des einzelnen konsonanten infolge der verbindung mit einem anderen ist auch hier nicht eingetreten.

Die druckstärke der verschlusslaute.

Eine feststellung des absoluten betrages und der änderung der druckstärke des atemstroms im mundinnern wärend der dauer der lippenverschlusslaute bietet experimentell keine schwierigkeit. Die methode ist bereits oben (s. 124) geschildert worden. Das studium der druckkurven ist uns vor allem deshalb interessant, weil sie mancherlei fragen, die mit dem dynamischen (exspiratorischen) akzent zusammenhängen, in ein helleres licht zu stellen vermögen.

Wir geben im folgenden den betrag der atemdruckstärke in absoluten werten, mm wassersäule, an, wie sie durch vergleich der kurvenhöhe mit der für jede versuchsreihe festgestellten druckskala (vgl. oben s. 124) erhalten wurden. Wird also z. b. für das *b* in *bār* die druckhöhe 54 angegeben, so bedeutet dies, dass der atemdruck hinter den lippen wärend des *b*-verschlusses bis zu einer höhe anstieg, die den gewönlichen atmosphärischen

druck um das gewicht einer wassersäule von 54 mm überstieg.[1] Die werte sind hier alle einzel-, nicht durchschnittswerte. Wir betrachten zunächst den verlauf der druckstärke bei einfachem *b* und *p* im einsilbigen und zweisilbigen wort, sodann die druckstärke beim langen (geminirten) *bb, pp*.

Lippenverschlusslaut im absoluten (ungedeckten) **anlaut** eines mit mittlerer lautheit ausgesprochenen wortes (z. b. in *bār*, *pār*) zeigt in der regel kontinuirlichen anstieg der atemdruckstärke von null an bis zu einer geringeren höhe bei *b* (s. oben fig. 2), einer grösseren bei *p*. Genau genommen, scheinen die druckkurven anzudeuten, dass die schwingungen der stimmbänder, also auch die ausatmung, schon eine ganz kurze zeit, ca. 1—1,5 h. s., vor vollzug des verschlusses beginnen. Ebenso zeigen die kurven für absolut anlautendes *p* häufig im anfang einen schnelleren anstieg (bis zu ungefär 30 mm wassersäule), wonach der kontinuirliche anstieg bis zu ende des verschlusses stattfindet. Auch diese erscheinung ist wol so zu erklären, dass die ausatmung schon eine ganz kurze zeit vor vollzug des *p*-verschlusses (warscheinlich gleichzeitig damit, dass die lippen sich zur verschlussbildung in bewegung setzen) begonnen hat. Die zu ende des verschlusses erreichte druckhöhe betrug beim *b* in:

bār	57	*bōr*	96	*bir*	60
»	54	»	66	»	56
»	43	*bīr*	81	*bub*	68
»	36	»	100	»	59,
»	47	*būr*	88		

beim *p* in:

pāk	83	*pōr*	130	*pīr*	121
»	93	»	126	*pir*	91
pār	93	*pīr*	135	»	106.

[1] Die druckkurven für *p* nach vokal sind im anfang fast stets durch ein paar schleuderschwingungen des registrirhebels entstellt, die sich als solche deutlich durch ihre sinusform mit schnell abnemender amplitude charakterisiren (s. diese schleuderschwingungen gleich nach dem steilen anstieg der kurven in fig. 10 und 12). Der angabe der druckhöhe zu anfang des *p*-verschlusses ist die durch die mitte dieser schleuderschwingungen gezogene linie zu grunde gelegt worden. Änlich wurde bei den *b*-kurven hierzu die durch die mitte der stimmvibrationen gelegte linie benutzt.

Get dem wortanlautenden lippenverschlusslaut ein unbetonter vokal vorher (vokalisch gedeckter anlaut), z. b. in *dä bār, dä pār*, wobei also schon vor dem beginn der verschlussartikulation der atem unter einem nicht unbeträchtlichen druck stet, so steigt der atemdruck zuerst schnell, dann langsam an (s. fig. 9). Wo der übergang von dem schnellen zum langsamen anstieg die form eines einigermassen scharfen knies hatte (beim *b* war dies nicht immer der fall), wird im folgenden die diesem knie entsprechende druckhöhe zuerst angegeben, dann, durch bindestrich damit verbunden, die zu ende des verschlusses erreichte druckhöhe. Der druck betrug beim anlautenden *b* in:

dä bār	42— 58	*dä bāb*	75	*dä bäkk*	32— 68
» »	36	» »	59	*dä bök*	40— 65
dä bāk	43	*dä bīr*	48— 68	» »	28— 60
» »	57	*dä båkk*	46	» »	32— 67,

beim *p* in:

dä pāk	99—119	*dä pīr*	86—101	*dä påkk*	96—108
» »	91—101	» »	96—102	*dä pök*	92—108
dä pār	85— 96	*dä påkk*	96—119	» »	112—135.

Beim *b* in gedecktem anlaut erreicht demnach der atemdruck gegen ende des verschlusses durchschnittlich eine höhe von 59, beim *p* in gedecktem anlaut zu anfang des verschlusses eine höhe von 95, zu ende desselben eine höhe von 110 mm wassersäule. Von einfluss auf die höhe des atemdruckes wärend des verschlusses scheint auch die art des folgenden vokals zu sein (vgl. besonders die druckwerte für *b* und *p* in ungedecktem anlaut), in der weise nämlich, dass der druck höher ist vor hohem vokal (*i*, *u*) als vor niedrigerem (*o*, *e*, *a*). Das ist auch weiter nicht erstaunlich, da, wie aus den untersuchungen von Roudet[1] bekannt ist, der subglottale atemdruck bei »gleich starker» aussprache für die hohen vokale (*i*, *u*) stärker ist als für niedrigeren (*e*, *o*, *a*). Der höhere druck bei *b*, *p* vor *i* und *u* wäre also nur eine art vorwegname des diesen vokalen eigenen höheren drukkes, eine art regressiver assimilation.

[1] Roudet, *Recherches sur le rôle de la pression sous-glottique dans la parole*, La Parole II (1900). Die untersuchungen bezien sich freilich zunächst auf die französische sprache, one zweifel aber kommt den resultaten allgemein phonetische geltung zu.

Der atemdruck wärend des verschlusses von auslautendem *b* und *p* zeigte folgende werte:

dä lāb	35—50	*dä žāb*	55	*dä zåb*	38— 56
» »	40—52	*dä žīb*	59	*dä köb*	58
dä bāb	35	» »	74	» »	58
» »	46	*dä zåb*	40—50	*dä bub*	111[1]
dä žāb	54	» »	40—54	» »	86
dä šāp	102—96	*dä tšåp*	106—98	*dä köp*	112—106
» »	98—90	» »	100—90	» »	108—103
dä šīp	100—86	» »	109—75	*dä tšip*	91— 82
» »	108—99	» »	98—69	» »	97— 88.

Der durchschnittliche mundatemdruck betrug also für auslautendes *b* nach langem vokal 55, nach kurzem vokal 68, für auslautendes *p* nach langem vokal 102—96, nach kurzem vokal 103—89 mm wassersäule. Die qualität des vorhergehenden vokals übt hier auf die druckhöhe, wenigstens beim *b*, einen änlichen einfluss aus, wie er oben beim anlautenden lippenverschlusslaut festgestellt worden ist.

Zu einem verständnis der verschiedenheiten, welche der atemdruck im mundinnern wärend des verschlusses der *b* und *p* in den bisher gegebenen beispielen zeigt, ist es notwendig, sich einige faktoren zu vergegenwärtigen, die den verlauf des atemdrucks beim sprechen bestimmen. Die austreibung der luft aus den lungen geschiet beim sprechen durch aktive wirkung der atemmuskeln. Bei der aussprache eines einfachsten lautgebildes — sagen wir: *a* — können wir uns die tätigkeit der zusammenwirkenden atemmuskeln unter dem bilde einer gewönlichen muskelzuckungskurve vorstellen, d. h. die energie der muskelkontraktion, und damit auch die energie des aus der luftröre austretenden atemstroms, nimmt zuerst zu, erreicht einen gipfelpunkt und nimmt dann wieder ab. Der gipfelpunkt (»arsengipfel» der metrik) ist zugleich der moment, in den der taktschlag fällt, wenn man wärend des aussprechens des lautgebildes gleich-

[1] Der verschluss war hier fast wärend der ganzen zweiten hälfte stimmlos, der abglitt aber wieder hauchstimmhaft. Bei der zweiten aufname von *dä bub* (80 mm druck) war das auslautende *b* wärend des ganzen verschlusses stimmhaft.

zeitig mit der hand taktirt. Gleichen schritt mit der atemmuskulatur hält nun auch die tätigkeit der bei der aussprache des lautgebildes aktiven sprachorgane, beim *a* also die tätigkeit der stimmbänder und der zunge. Die atemdruckkurve bleibt der hauptsache nach dieselbe, wenn statt des einen lautes *a* merere laute, *pā* oder *pāp*, zu einer einheit zusammengefasst (»mit demselben exspirationshub«), ausgesprochen werden. Wärend eines ersten teils des lautkomplexes steigt die ausatmungsenergie und zugleich die energie der artikulationsbewegungen, wärend eines zweiten teils nemen beide wieder ab. Nach untersuchungen, bei denen gleichzeitig die bewegung des oralen lautstroms und der moment des mit der hand ausgefürten taktschlags registrirt wurden, findet dieser taktschlag bei lautkomplexen, die aus konsonant + vokal (+ konsonant) besten, kurz vor dem zeitpunkt statt, in welchem der verschluss oder die enge des an-

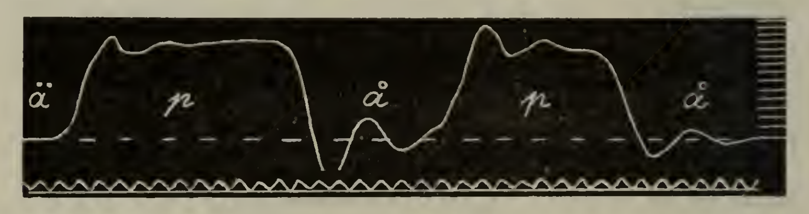


Fig. 9. *dä påpå.* Atemdruck im mundinnern hinter den lippen wärend des anlautenden und inlautenden *p*. Die gestrichelte linie (= nullinie für den atemdruck) ist nachträglich gezogen. Unten zeitkurve ($^1/_{100}$ sek.). Rechts skala zur bestimmung des absoluten masses der drucksteigerung im mundinnern; der abstand zwischen zwei benachbarten strichen entspricht dem druck einer wassersäule von 10 mm. Vergr. 1 : 1.

lautenden konsonanten aufgehoben wird[1]. Bis zu diesem zeitpunkt, bei *pāp* also bis kurz vor der explosion des anlautenden *p*, sollte demnach der atemdruck, soweit er auf der tätigkeit der atemmuskeln berut, und ebenso die energie der artikulationsorgane, hier also die zusammenpressung der lippen, und damit auch der druck des atems im mundinnern hinter den lippen, zunemen. Nach dem moment des taktschlages, also von der explosion des auslautenden *p* in *pāp* an, sollten lungenatemdruck und artikulationsenergie abnemen, d. h. wärend des auslautenden *p* wäre abnemender atemdruck im mundinnern zu erwarten, und

[1] E. A. Meyer, *Beiträge zur deutschen metrik,* Neuere spr. VI, s. 134.

zwar sollte der mundatemdruck zu anfang des verschlusses hier geringer sein als zu ende des verschlusses beim anlautenden *p*. Prüfen wir im hinblick hierauf die oben für *p* in den verschiedenen stellungen erhaltenen atemdruckwerte, so finden wir, dass sie mit den auf grund theoretischer überlegungen aufgestellten forderungen durchaus übereinstimmen: bei anlautendem *p* anstieg des mundatemdrucks (95—110), bei auslautendem *p* abname dieses drucks (nach kurzem vokal 103—89, nach langem vokal 102—96), in beiden fällen der anfangswert niedriger als der endwert beim anlautenden *p*. Wir haben hier stillschweigend angenommen, dass in der gegenseitigen stellung der stimmbänder wärend des *p*-verschlusses (von dem allerersten teil abgesen) keine bedeutsamere änderung eintritt, und etwas anderes anzunemen liegt kein anlass vor. Von welchem einfluss eine veränderung der stellung der stimmbänder auf den atemdruck im mundinnern sein kann, zeigen deutlich die oben für *b* erhaltenen werte. Der mundatemdruck ist für *b* im durchschnitt natürlich beträchtlich geringer als für *p*, da beim *b* von dem lungenatem nur so viel in die mundhöḽe eintritt, als bei den rhythmischen explosionen (stimmschwingungen) der aneinandergepressten stimmbänder durch die stimmritze hindurchtritt. Je weniger kräftig die stimmbänder aneinandergepresst sind, um so mer atem tritt auch bei den explosionen durch die stimmritze hindurch, um so mer nimmt der atemdruck im mundinnern zu. So erreicht denn auch in dem einen fall von *dä bub*, wo das auslautende *b* in der zweiten hälfte stimmlos war, die stimmbandpressung offenbar stark nachgelassen hatte, eine höhe, wie sie sonst nur wärend eines *p*-verschlusses erreicht wird. Der exzeptionellen höhe des atemdrucks in diesem besonderen falle ist es auch hauptsächlich zuzuschreiben, wenn in unseren obigen beispielen der durchschnittswert für auslautendes *b* nach kurzem vokal höher ausfällt als für anlautendes *b*.

Für den anlautenden und inlautenden lippenverschlusslaut im zweisilbigen wort geben wir des bequemeren vergleichs halber die werte für die druckhöhe nebeneinander. Die druckhöhe betrug in:

	Anl. *b*	Inl. *b*		Anl. *b*	Inl. *b*
dä bābå	43	40	*dä båbå*	63	56
» »	52	46	» »	70	48

	Anl. *b*	Inl. *b*		Anl. *b*	Inl. *b*
dä bābām	41	53	*dä båbām*	40—80	63
» »	65	59	» »	73	66
dä båbå	27—39	50	*dä tšibå*		60
» »	31—54	62	» »		43—68

	Anl. *p*	Inl. *p*		Anl. *p*	Inl. *p*
dä pāpām	109—113	108—106	*dä påpå*	98—106	99— 94
» »	98—111	101— 96	» »	100—110	108—103
» »	109—109	98—104	» »	102—114	108—101
» »	118—118	106—107	*dä pipå*	105—121	111— 99
dä pāpå	108—112	103—104	» »	102—116	112—107
» »	106—114	100— 99	*dä påpām*	97—108	101— 98
dä pēpem	104—113	90— 92	» »	102—113	108—103
» »	118—129	99—102	*dä pipām*	101—114	117—109
» *pūpom*	100—118	107— 98	» »	103—118	120—108
» »	114—130	126—123	*dä tšåpå*		108— 98
» »	112—136	135—129	*dä tšipās*		123—113

Wenn man durch vergleich mit dem auf s. 178 für anlautendes *b*, *p* gegebenen material einen schluss auf den einfluss zien will, den die silbenanzal (also lautfülle des sprechtaktes) auf die höhe des mundatemdrucks beim anlautenden lippenverschlusslaut ausübt, so wäre es der, dass der mundatemdruck beim *b* und *p* im anlaut des zweisilbigen worts etwas höher zu sein scheint als beim zweisilbigen wort.

Die druckwerte hier bei anlautendem und bei inlautendem *b* und *p* zeigen wieder deutlich, dass die höhe des drucks stark durch die natur des benachbarten vokals beeinflusst wird: vor, bezw. nach *i*, *u* ist der mundatemdruck wärend des lippenverschlusses beträchtlich höher als vor *a*.

Beim inlautenden *b*, *p* ist der mundatemdruck der regel nach geringer als beim anlautenden *b*, *p*.

Eine bemerkenswerte verschiedenheit zeigt der gang des mundatemdrucks wärend des verschlusses bei inlautendem *p* nach kurzen und nach langen vokalen. Beim inlautenden *p* nach kurzem vokal (s. fig. 9) nimmt, änlich wie beim auslautenden *p*, der mundatemdruck wärend des verschlusses ausnamslos und nicht unbeträchtlich (durchschnittlich um 7,5 mm wassersäule) ab. Der druckverlauf bietet also in fällen wie *påpå*, *tšipå* usw. keinen

anhalt, eine »druckgrenze» in den verschluss hineinzuverlegen. Da es äusserst unwarscheinlich ist, dass im verlaufe des kurzen vokals die energie der ausatmung erst abnimmt und dann wieder zunimmt, so sind demnach diese zweisilbigen wörter mit kurzem vokal in der hauptbetonten silbe als mit einem exspirationshub hervorgebracht zu betrachten. Beim inlautenden *p* nach langem vokal ist dagegen fast in der hälfte der fälle ein, wenn auch meistens geringer, anstieg des mundatemdrucks vorhanden, und in den übrigen fällen, wo eine abname vorhanden, ist diese ser viel geringer als beim inlautenden *p* nach kurzem vokal. In diesen fällen scheint also zum mindesten die tendenz zu besten, die zweite silbe mit einem besonderen — allerdings ser leichten — exspirationshub zu bilden. Wir hätten hier demnach wirklich zwei exspirationssilben, wärend wörter wie *papå*, *tšipå*, der üblichen definition der exspirationssilbe gemäss, exspiratorisch »einsilbig» sind.

Ein grösserer teil des bisher bezüglich des druckverlaufs bei den *b*, *p* untersuchten materials wurde in einer besonderen serie mit flüsterstimme gesprochen, auch hier mit »mittlerer stärke», einer stärke also, die für die empfindung des sprechenden gleich der bei den laut gesprochenen wörtern war. Die druckhöhe zeigte hier bei den lippenverschlusslauten folgende werte:

dä bār	81—106	*dä žāb*	75—102	*dä köb*	102— 98
» »	78— 87	» »	100—120	» »	86—105
» »	67—104	*dä žib*	58—129	*dä köp*	108—112
dä bīr	58—114	» »	97—140	» »	108— 99
dä pār	106—128	*dä šāp*	110—110	*dä tšibå*	42— 95
» »	107—130	» »	100—102	*dä tšåpå*	111— 89
dä pīr	103—130	*dä šip*	102—112	*dä tšipå*	122—119
» »	100—127	» »	112—118	» »	124—112.

	Anl. *b*, *p*	Inl. *b*, *p*		Anl. *p*	Inl. *p*
dä bābå	70— 78	91—105	*dä påpå*	109—131	128—130
» »	107—128	98—102	» »	100—118	118—112
dä båbå	61— 92	104—109	*dä pipå*	102—118	117—105
»	74—100	101—104	» »	105—123	110— 84
dä pāpå	97—106	91— 88	» »	103—140	137—122
» »	112—122	85— 70	*dä pipām*	107—119	128—117.

Ein vergleich dieser werte mit denen, die für mit lauter stimme gesprochene wörter erhalten worden sind, zeigt, dass der mundatemdruck der *p* in beiden fällen ungefär dieselbe höhe hat, der druck wärend des *b*-verschlusses dagegen im geflüsterten wort beträchtlich höher ist als im laut gesprochenen. Die ursache ist offenbar die, dass die flüsterstellung der stimmbänder (bänderglottis geschlossen, knorpelglottis offen) dem durchtritt des lungenatems einen geringeren widerstand entgegensetzt als die zum tönen verengte stimmritze. Ein deutlicher druckunterschied bleibt aber auch beim flüstern zwischen *b* und *p* gewart. Wärend der mundatemdruck beim gedeckt anlautenden *p* gleich nach vollziehung des lippenverschlusses in die höhe schnellt (bis über 100 mm wassersäule), um dann langsam anzusteigen, beginnt der druck beim anlautenden *b* der regel nach in geringerer höhe (ca. 75 mm) und steigt dann stärker an, one jedoch zu ende des verschlusses eine solche höhe zu erreichen wie beim *p*.



Fig. 10. *dä bȧbbȧ.* Atemdruck im mundinnern hinter den lippen wärend des inlautenden *bb*. Zeit und skala wie in fig. 9. Vergr. 1 : 1.

Der anstieg des mundatemdrucks beim anlautenden *b*, *p* ist, wie beim laut gesprochenen wort, auch hier überall vorhanden. Ebenso zeigt inlautendes *p* wie beim lauten sprechen auch beim flüstern fast ausnamslos sinkenden mundatemdruck. Geflüsterte auslautende *p* weisen dagegen die besonderheit auf, dass bei inen in der merzal der fälle der mundatemdruck ansteigt, anstatt wie beim lautgesprochenen wort zu fallen.

Wir haben bisher nur die einfachen (kurzen) lippenverschlusslaute behandelt. Etwas komplizirtere erscheinungen bietet der druckverlauf wärend des verschlusses langer *bb*, *pp* dar. Wir geben im folgenden zur charakterisirung des druckverlaufs in jedem einzelnen fall drei werte an, nämlich den druck zu anfang, ungefär in der mitte und zu ende des verschlusses. Betrachten wir zunächst die verhältnisse im inlautenden *bb*, *pp*. Die druckstärke betrug in:

dä båbbå	56—45—61	*dä tšippänt*	123—104—100
» »	60—56—69	» »	121—118—116
dä libbän	71—68—75	» »	122—122—126
» »	60—51—70	*dä tšåppål*	79— 73— 89;

in den geflüsterten wörtern:

dä båbbā	93—82—98	*dä påppā*	102—114—105
» »	68—57—79	» »	72— 92— 88
dä libbän	100—61—69	*dä tšåppål*	104—109—112
» »	95—51—98	» »	105—112—116
		dä lippän	116—101—109
		» »	100— 91—101.

Man möchte geneigt sein, in der abname des mundatemdrucks ungefär in der mitte des *bb*-verschlusses einen direkten beweis dafür zu erblicken, dass hier wirklich eine »silbendruckgrenze» bestet, dass also das inlautende *bb* eine wirkliche geminata ist. Bei näherer überlegung erweist sich aber eine solche auffassung als unhaltbar. Das sinken der mundatemdruckkurve kann mit einer abname der energie des primären atemstroms, des lungenatems, nicht direkt in zusammenhang gebracht werden. Solange stimmschwingungen stattfinden, und fig. 10 zeigt ja solche deutlich wärend des grössten teils der verschlussdauer, könnte ein nachlassen der kraft des subglottalen atems bei gleichbleibendem rauminhalt des ansatzrors wol eine verminderung des kurvenanstiegs, nicht aber eine absolute abname der kurvenhöhe herbeifüren. Der druckabfall in der mitte des verschlusses ist daher dem anschein nach nur durch eine zu dieser zeit stattfindende vergrösserung des ansatzrors, bewirkt durch entspannung der mundwände, zu erklären. Dass der mundatemdruck gegen ende des verschlusses wieder ansteigt, könnte zum teil darauf berun, dass die gegenseitige pressung der stimmbänder in der zweiten hälfte der verschlussdauer abzunemen pflegt, sodass nun der lungenatem in grösserer masse in das ansatzror eintritt, teils darauf, dass zur lösung des lippenverschlusses wieder eine zuname der lippenmuskelspannung und damit eine gewisse verengerung der mundhöle stattfindet. Wenn nun aber der kurvensattel auch keinen beweis für das vorhandensein einer primären druckgrenze mitten im *bb*-verschluss bildet, so spricht er doch auch nicht dagegen. Ein erst ab-, dann zunemender verlauf des primären

atemstroms müsste im gegenteil darauf hinwirken, die sattelförmige einsenkung der kurve deutlicher zum ausdruck kommen zu lassen. Und für die warscheinlichkeit einer solchen diskontinuität spricht die sonstige erfarung, dass primärer atemdruck und artikulationsenergie im gleichen sinne sich zu verändern pflegen — hier aber haben wir ja gerade auf grund des kurvenverlaufs für die energie der lippenartikulation wärend des verschlusses zuerst eine abname, dann eine zuname annemen müssen.

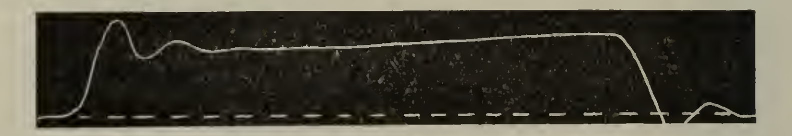


Fig. 11. *dä tšäppål.* Atemdruck im mundinnern hinter den lippen wärend des inlautenden *pp*. Zeit und Skala wie in fig. 9. Vergr. 1 : 1.

Die werte für inlautendes *pp* zeigen unter einander bezüglich des druckverlaufs geringe übereinstimmung. In einigen fällen nimmt der mundatemdruck kontinuirlich ab, in anderen nimmt er zu, wieder in anderen haben wir den gleichen kurvensattel wie beim *bb*. Bemerkenswert ist aber, dass in sämtlichen für unsere frage geeignetsten fällen (*pp* zwischen gleichlautenden vokalen) der mundatemdruck zu ende des verschlusses höher ist als zu anfang desselben. Das inlautende *pp* stellt sich hierdurch

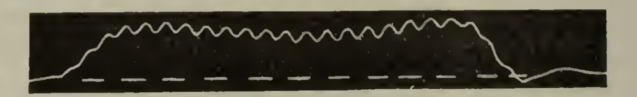


Fig. 12. *dä jobb.* Atemdruck im mundinnern hinter den lippen wärend des auslautenden *bb*. Zeit und Skala wie in fig. 9. Vergr. 1 : 1.

also in gegensatz zum inlautenden einfachen *p* nach kurzem vokal, sowie auch zum auslautenden *p*, bei welchen der atemdruck zu ende geringer ist als zu anfang des verschlusses, stimmt dagegen in dieser beziehung mit anlautendem *p* überein. Zum mindesten lässt sich also hier sagen, dass beim inlautenden *pp* im laufe des verschlusses eine verstärkung des atemdrucks stattfindet.

Für auslautenden langen lippenverschlusslaut liegen folgende messungen vor:

dä több	36—43—58	*dä jobb*	35— 28—36	*dä låpp*	102—96—72
» »	25—30—40	» »	53— 41—56	» »	99—88—91;
» »	31—46—49	» »	60— 49—68		

geflüstert:

dä több	98—60—96	*dä låpp*	110—110—81
» »	81—64—89	» »	108—110—88.
» »	74—59—84		

Beim *bb* in *több* nimmt der mundatemdruck stetig zu, in *jobb* und ebenso im geflüsterten *több* zeigt dagegen der mundatemdruck wärend des *bb* zuerst abname, dann zuname, wie beim inlautenden *bb*. Dieselben überlegungen, die wir dort bezüglich der interpretation der kurven anstellten, gelten natürlich auch



Fig. 13. *dä låpp*. Atemdruck im mundinnern hinter den lippen wärend des auslautenden *pp*. Zeit und skala wie in fig. 9. Vergr. 1 : 1.

hier. Nur ist hier vielleicht die warscheinlichkeit grösser, dass der anstieg des mundatemdrucks zu ende des verschlusses auf einem stärkeren nachlassen der stimmbandpressung berut, da ja im auslaut aus erklärlichen gründen eine stärkere neigung zu einem solchen nachlassen bestet als im inlaut (vgl. oben s. 152).

Beim *pp* in *låpp* ist in allen fällen der mundatemdruck zu ende des verschlusses beträchtlich geringer als zu anfang desselben, sodass sich das auslautende *pp* in dieser hinsicht dem auslautenden einfachen *p* an die seite stellt.

Something about 'hamza' or Spiritus lenis in malay, javanese and other malay-polynesian languages.

Paper read at the XVth International Congress of Orientalists at Copenhague on Aug. 14th 1908.

By **A. A. Fokker,** Amsterdam.

The Science of Phonetics is a young one. In the domain of linguistic studies it has already made its influence felt on that of indogermanic languages; but we need not wonder, that this science has as yet been excluded from many fields of linguistic research, where its great importance ought sooner or later to be recognised. And of its ultimate victory we may be sure.

In our country, Holland, the students of so-called classical languages — latin and greek — just begin to feel interested in phonetics, though the great majority of the leading men still cling desperately to the old methods. Nevertheless some seem to feel uneasy already, looking askance at old Pāṇini, and lo, no longer with a frown, nor with a scowl as in prof Cobet's golden days of yore; but with a sort of diffident interest. And as soon as all of them have made friends with the sanskrit grammarian, the study of phonetics will follow. Not so the semitists as yet. Let us look at the grammars used for the study of arabic for instance. That of Caspari, written in german and reputed to be one of the best, in its 5th edition (Halle 1887) cannot boast of accuracy in its description of the sounds of Allāh's language. So the pronunciation of the sound represented by the letter *dāl* is given as: *d*. This, of course, means either »german d» or »d» in general. But then we ask: what is german *d*? Does it always represent the same sound? And: *is* there such a thing as a definite sound written with the sign *d* in all languages using the latin alphabet? Then

the sound represented by the letter *rā* is defined: »mit der zunge ausgesprochenes *r*». Which part of the tongue: its tip, its root, its blade? Is it formed against the teeth or back in the mouth, s it dental or uvular? And what is *r* not pronounced with the tongue?

As to *fā* and *lām* they are described as: *f* and *l*, punctum. So it goes on.

It is evident, that such vague or incorrect definitions are hardly compatible with any sound principles of phonetics. The sound written *l* in the latin alphabet may be dental (french *lac*) or prepalatal (dutch *lak*) or even cacuminal (english *hill*, latin *talpa*), The arabic fricative represented by *fā* is not identical with german, english or dutch *f*, nor is it to be compared with german *pf*, as is done by Taco Roorda in his *Grammatica arabica;* for this is an 'affricate'. Indeed the arabic sound is a purely bilabial fricative, whereas german *f* is a labiodental one. Every one who has been able to hear arabs speak will have noticed this peculiarity.

But let me not go on like this. The only thing I wanted to point out is, that one may be a great scholar, a renowned arabist for example, without caring much for exact phonetic definitions.

It is the study of dead languages, especially latin and greek, which accounts for this disregard of the physical elements of human speech: the 'humaniora', as they were studied in bygone centuries, have done nearly all the mischief. These, so fertilising in many other respects, hampered for a long long time the onward march of science in this one. Let us hope, nay believe, they will one day become 'humanissima' by a tender love of and a humane intercourse with the most human part of the science of language. Has the study of malay-polynesian languages in our blessed country already profited from the study of phonetics? Ever since the appearance of prof. H. Kern's *Fidji-taal*, 1886, it has and considerably. We may safely state, that this great indianist and general linguist laid the foundations of the scientific study of the said family of tongues. He was the first who in our country directly and seriously applied the methods of comparative linguistics, drawn from his immense knowledge of indo-germanic languages, to the malay-polynesian tongues, surpassing by far what even a Van der Tuuk had done before him. His *Fidji-taal* is a landmark. Anybody who wishes to penetrate into the fields of malay-

polynesian studies has to pass it, or he will probably go astray. So dr MACDONALD in his recent book on »The oceanic languages» would not have derived these languages from the semitic, if he had read prof. KERN's book. Unfortunately this scholar, who is a sincere and enthusiastic lover of his mother-tongue, wrote his »Fidji-taal» in dutch, and there is no english translation: had dr MACDONALD ever seen it, he would have been saved from such a learned blunder.

In KERN's footsteps followed others: BRANDES, BRANDSTETTER, JUYNBOLL. I myself wrote a booklet on malay phonetics in 1895. This is in english. Dr SNOUCK HURGRONJE wrote on achinese, mr KILIAAN on madurese phonetics.

But much remains to be done. Probably we should have been more advanced, if VAN DER TUUK had been able to write his book on the phonetic system of the malay-polynesian languages, as he hoped to do one day[1].

At any rate, whoever wishes to have a chance of doing good work in the field of malay-polynesian studies, ought to make some preparatory studies of indogermanic linguistics, which, of course, are impossible without a sufficient knowledge of phonetics. As long as this truth has not been fully and generally recognised, serious mistakes will be unavoidable trough lack of method. And no other department of linguistic research can boast of so many, so accurate and systematically sought and achieved results as the branch of the science of language referred to. So then: no malay-polynesianist without being to a certain extent an indogermanist too.

Consequently the plan of studies for the degree of »doctor linguarum indicarum» — as we most inappropriately call it at Leyden, meaning »indonesianarum» — ought to be changed, i. e. amplified, as no such preparation is required now.

One of the mistakes I made myself in my malay phonetics, and about which I wish to speak here, is my treatment of »hamza» or »spiritus lenis». This mistake, however, cannot be accounted for by the peculiar character of my Leyden training, I took it over from prof. SNOUCK HURGRONJE's Phonetics of achinese (»Atjehsche klank- en schriftleer»). So it may be ascribed to human frailty. Some other mistakes and deficiencies may be attributed to insufficient linguistic training.

[1] See the »Bladwÿzer» of his Batak Reader, p. 119, note 3rd.

I call human frailty a knack some of us have of yielding to authority even in the domain of science, before we have thouroughly ascertained, whether after all we ought to yield. I had that frailty, and I have been punished for it. These thirteen years »hamza» has not left off persecuting me: fortunately it was not the fierce emir of persian tradition, but only his namesake: only a »spiritus» and it was »lenis». But still: it has proved troublesome enough to make me out of spirits many a time. Now at last I hope I may have settled accounts with *hamza*.

It is this stepchild of phonetists called »glottisschlag» by the germans, which my venerated master prof. Snouck Hurgronje treated in a peculiar way in his above-mentioned work, a way different from that given in most treatises on phonetics. I must disagree with him now, and moreover I fear, my battle with *hamza* will not be approved of by many another scholar either. May their disapproval have nothing of the fierceness of the emir and much of the softness of »spiritus lenis». So, if I have failed, let them show me how in a persuasive and amicable spirit.

The said professor then calls *hamza* the consonant with which a word opens, when we write it with an »initial vowel», but then, of course, *in pausa;* and also that heard after a dieresis, when there is a 'hiatus' in a word. So the words *out, in, at, up, on* all begin with such a 'hamza', and the dutch word *geëerd* (equivalent of the german *geehrt*) contains it immediately after the prefix *ge*. This peculiar consonant, he says, is never heard as a final in dutch, nor is it in english, but in malay, javanese, achinese, etc. it frequently closes a word *in pausa*. Here it is difficult for most european ears to catch its true sound, since europeans as a rule neglect it in their pronunciation or replace it by a final *k*. Thus far I quite agree with prof. Snouck, and as an illustration I will mention the spanish word *buda* 'rhinoceros', evidently borrowed from a philippine language, which should be *bādu*$^{\varepsilon}$; and the wellknown dutch word *arák*, engl. *árrack*, a sort of rum drawn from rice, which is the malay word *āra*$^{\varepsilon}$, not the hispano-arabic word *caraq*, though it has the same origin; and the word *capóc* (javanese *kāpu*$^{\varepsilon}$), a sort of indian cotton, for which we use the same word in dutch.

But the learned author of the said »Phonetics» then explains the difficulty alluded to by the incompleteness of the consonant when a final, not being supported in this case by a following

vowel. He refers to the english word *cab*, in which the *b* should not be so distinctly audible as in other cases, where it begins a word. Now, I for one have not noticed this difference. I think, there is another reason, which fully accounts for the difficulty: a dutch, english, spanish or portuguese mouth is absolutely untrained for it. When a spaniard writes *bada* without a final consonant, it is because he confounds this final in his hearing with the very slight *hamza*, he will now and then unconsciously pronounce after the *a*. I say now and then, as it is just as common he should pronounce a slight *visarga*-like *h* as a final. Indeed it is impossible to finish a word like *bāda*, i. e. to stop our breath after pronouncing it — let it be italian and mean »take care» — without pronouncing

either a slight *hamza* or a slight *visarga(h)*.

But in our latin writing system these finals are never expressed, never being noticed.

Initial *hamza*, however, does not give us europeans the least trouble; for we can easily produce a voiced or sonant *hamza*. As a final it is surd Consequently the difference is quite as great as that between *d* and *t*, *f* and *b*, etc.

And this peculiarity has not been pointed out in prof. Snouck's phonetics, nor has it been in mine or in any other grammatical study dealing with malay-polynesian languages. I fear it has never been duly observed by anybody.

But before allowing me the pleasure of a more detailed treatment of the vicissitudes of *hamza*, I must try to define its exact phonetic value.

I would then call it an explosive, a stop, formed beyond the mouth cavity, namely in the space between the larynx and the uvula, called pharynx, by a sudden contraction or rather a sudden narrowing of it.

So the name might be

pharyngal explosive or stop.

The explanation given in the achinese phonetics, that we produce such a *hamza* by »a pull at the opening of the glottis» (»ruk aan de opening van de stemspleet») is rather obscure, as all sounds — »phonems» — require such a pull.

As to its being formed under the glottis, as Sweet suggests in his Primer, we need not refute this at length, as it is evident

no phonem can be formed there, though ventriloquists will make you believe it can.

The surd or sonant character of *hamza* will depend on its place in a word. In the mentioned word *geehrt* it is just as sonant as in the word *ehre*, when pronounced in pausa.

In the malay words

ᵋ*āna*ᵋ + ᵋ*itu*, these will become together:

ᵋ*ānagítu*, 'that child'.

But the words

*kāta*ᵋ 'a frog' + ᵋ*itu*, 'that', will combine as

kātakítu.

In the former case the surd final stop of the first word and the sonant initial stop of the second produce together one sonant velar or guttural stop; in the latter case one surd velar stop. The different development is due to the influence of the consonants immediately preceding (sonant *n* in *na*ᵋ and surd *t* in *ta*).

This development is not seen in javanese or madurese, where the two meeting *hamza*'s will always produce one sonant *hamza:*

Jav: ᵋ$_1$*āna*ᵋ$_2$ + ᵋ$_1$*uwoñ* > ᵋ$_1$*āna* $_1$ ᵋ$_1$*uwoñ* > ᵋ$_1$*āna*ᵋ$_1$ *uwoñ*

(a man's children)

Mad. ᵋ$_1$*āna*ᵋ$_2$ + ᵋ$_1$*òrèñ* > ᵋ$_1$*āna*ᵋ$_1$ᵋ$_1$*òrèñ* > ᵋ$_1$*āna*ᵋ$_1$*òrèñ*.

In my malay phonetics I have said that in such a malay example a *k*, hence a surd velar always came to replace both meeting *hamza*'s. Which mistake proves again that correct pronunciation — I am a born colonial — is one thing, and an exact definition of the produced sounds quite another.

The process of assimilation — initial *hamza* which is sonant causing the immediately preceding final consonant to become sonant too — is a general phonetic phenomenon, not restricted to m.-pol. languages only.

It is a curious fact, that phonetists after having noticed, qualified and determined the one type of the pharyngal stop, after having baptized it and given it a name — »glottisschlag» or otherwise — then at once leave it in the lurch. The poor darling is then utterly neglected, never cared for any more, nay its very existence is ignored. It really deserves a better treatment, as it is full of life and spirit . . .

The above assimilation in fact is one proof of its activity and importance. Why should we disregard it?

The hindoos duly stated, that in external combination a final surd is always converted to sonant by the influence of an immediately following »vowel»[1].

That in internal combination — in *tudátas* for instance — the *t* remains unchanged, I would fain ascribe to the circumstance that *-as* is not felt to be a separate word.

In the latin compound *negotium* the final surd of *nec* has become sonant by the following »vowel», i. e. by the assimilating influence of sonant *hàmza*.

But we need not look so far. At Zwolle, the capital of our province Overijsel, where the lower classes speak a low-saxon dialect, nearly everybody will apply the sanskrit sandhi-rule just mentioned. They do not say:

ik ga de trap op (I go up stairs), but *ik ga de trab-op* and not: *dat is waar* (that is true), but: *dad-is waar*.

I do not know, whether my ears are right, and I have no disposal of an elaborate apparatus like l'Abbé Rousselot's in Paris, but I have noticed a similar phenomenon in ordinary holland- dutch too: only then the assimilation is less complete.

That in the arabic writing system surd and sonant are not distinguished here, is nothing astounding: other surds and sonants are just as inaccurately and as frequently confounded. So in the 8th verbal form

perf. اِبْتَدَعَ p. p. مُبْتَدَعٌ

'he created' 'created'

the letter *bā* represents a *p*-sound, etc. etc. Another fact pointing to the sonant character of an initial, is the peculiar humming sound we may observe when pronouncing words like

oak, eke, ache,

which sound we do not hear in the final syllables of malay words like:

kātaʿ 'a frog', or *dātuʿ* 'grandfather' or *pātiʿ*, a respectful word for 'I, me'.

Besides we know, that in all other malayan languages (achinese, batak, lampong, dayak, etc.) a sonant consonant is never heard as a final — a phenomenon proper to most languages,

[1] See Whitney Skr. Gramm. 2:nd ed. p. 54 § 157C. In this assimilating faculty »vowels» are completely the equals of all other initial sonants.

though we find sonant finals in writing (javanese). Why should *hamza* make an exception? Even nasals are surd as finals in these languages. In *kĕtam* 'a crab', *tuan* 'sir', 'master', lord' and *bintañ* 'a star' we distinctly hear a surd final nasal. This accounts for the constant mishearing of these finals by dutchmen and englishmen.

As every explosive has its corresponding spirant and its corresponding nasal produced at the same articulating spot, we must look for them with *hamza* too. Indeed we have to consider *h* (spiritus asper) as its spirant and a peculiar nasal, for which we have no name, as its nasal attendant. These then necessarily must be pharyngal too. Malay *h*, however, is softer than the english or even the dutch. We might say, the former has more the character of a true spirant than have the latter two: these, like the other two »semivowels», approach the explosives more.

Malay *h* is always a sonant, except when final. Then it is decidedly surd. So in:

sampah 'refuse', *buluh* 'bamboo', *pilih* 'to select', 'to choose'.

Dutch or english ears either confound it with dutch *ch*, the surd velar spirant, or do not hear it at all.

This peculiar final — *visarga* — appears in many other m.-pol. languages. In javanese, however, it is more frequent and more audible than in most other cognate tongues. So in:

kukuh, kĕkah 'strong'

ˁañilih 'to borrow'.

Madurese simply swarms with *visarga*'s and final *hamza*'s, often interchanging in the same word (f. i. *masaˁ* or *masah* 'ripe').

Here is a short sentence, which would rend a parisian ear:

ˁAh, sèñkòˁ tāˁ tāoh mōñé- nah!

'Oh! I do not know the contents of it!'

In this language and in javanese an open *a*- or *ĕ*-sound before a pause would even be impossible as a final. The portuguese word *viola* is corrupted to:

biyōlah.

In malay it becomes *biyōlĕ.*

The skr. word *mūla* is changed to

mulâ (jav.), *mōlah* (mad.);

Malay: *mulĕ.*

Badly educated colonial children will even not be able to say the name *Dora:* they say *Dōraʿ* with final *hamza*, and *tante* ('aunt') becomes *tantah* (with *visarga*) in their mouths.

The prefix and preposition *sa*, common to malay and javanese, never takes *hamza* after it in the former, it very often does in the latter, even before a *k*:

Saʿ kál is quite as current as *sakál* 'all at once', 'suddenly'.

The tendency to keep the component parts separated naturally leads to the insertion of a surd *hamza* or rather to the becoming audible of the slight *hamza* produced by cutting off the breath.

Sa actually has the value of a preposition here, just as in:

Saʿ₁ānaʿ bōjō-né, 'with his wife and children'.

But in *sĕñgĕrañ* the presence of an inserted nasal points to another function of *sĕ* or *sa:* here it is a prefix, being felt as belonging to the stem. This word means 'snappishly', an adverb formed, as so many others are, by means of the prefix *sa* or *sĕ*.

Malay in opposition to javanese does not like the insertion of such a sandhi-*hamza* before a vowel: it avoids a »hiatus» wherever it is possible. We take »hiatus» here in the sense of the appearance of a *hamza* — mostly sonant — between two vowels.

The usual definition of a hiatus — the concurrence of two vowels in two successive syllables — does not apply here, as I do not believe in the possibility of such a »concurrence». I will explain this later on.

In malay a prefix, when not before a liquid or nasal, is linked to the stem by means of a nasal. When before a stem with initial *hamza*, this is preceded by a pharyngal nasal. So

mĕ + *ʿambil* 'to take, to fetch'> *mĕ-ŋ-ʿambil*.

The initial ʿ of the stem then becomes almost inaudible. That in reality it does not disappear altogether, is evident from the spelling in some malay countries. In Padang (W. Sumatra) e. g. the verbal form just mentioned is mostly written *maämbil*, the dieresis denoting the *hamza*, so that the nasal is neglected.

The spelling of the two intervocal consonants with one, persian, ڠ (*ña*), as is done in the arabo-persian alphabet used for malay, is just as inadequate as that with one (*ña*) in the indo-javanese writing, as these two signs exactly cover each other. So in javanese *mĕŋālor*, high jav. *mĕŋālèr*.

When the stem begins with another stop than *hamza*, a nasal appears in accordance with the nature of this initial stop, both in javanese and malay, the initial remaining when sonant, and disappearing when surd:

Jav. *ᵋañganti* < *ᵋa* + nasal + *ganti*, 'to replace';

Mal. *mĕñganti* < *mĕ* + nasal + *ganti*, idem;

Jav. *ᵋaniñgal* < *ᵋa* + nasal, superseding the initial *t* of *tiñgal*, 'to leave behind';

Mal. *mĕniñgal* < *mĕ* + nasal substituting the initial *t* of the identical stem.

We may consider this latter phenomenon as a retrogressive assimilation:

mĕ + *tiñgal* > *mĕntiñgal* > *mendiñgal* > *mĕnniñgal* > *mĕniñgal.*

But in malay there is another way of linking a prefix to a stem, i. e. by means of an uvular consonant, superseding the initial *hamza* or inserting itself before another initial, which uvular consonant malays write with an arabic *rā* (ر), but in reality it is an uvular *spirant.*

This way of prefix binding prevails with the prefix *bĕ* or *ba* and *pĕ* or *pa:*

bĕ + *ᵋatap*, 'a roof', becomes *bĕγatap*, 'having a roof'.

We here represent this peculiar spirant by a greek γ, as its value as an initial before *a* or *o* or *ou* in modern greek is nearly that of the malay sound when sonant.

As to the prefix *pa* or *pĕ* it may also have a pharyngal nasal after it:

pĕ-ŋ-asuh, 'a nurse', from *ᵋasuh.*

In javanese only old formations still adopt this way of prefix binding; in the modern pronunciation the uvular spirant has become a superdental (or prepalatal) *r:*

Mĕrapi, name of the wellknown volcano in Central Java, from *ᵋapi,* old jav. for 'fire'.

Modern jav. uses a skr. word, in the low language *(gĕni),* and *latu,* 'sparkle', in the high.

Of course the uvular spirant in malay may be sonant or surd, even when serving as a link between prefix and stem, according to the nature of the initial consonant. So in

bĕχtūγut-tūγut 'coming the one after the other' from *tūγut*, 'to follow'.

The first uvular spirant is decidedly surd, being immediately followed by a surd stop, the two others are sonant.

This uvular spirant — which in its surd type resembles modern greek χ, when before *a*, *o* or *ou* — is indiscriminately represented by malays by *rā* (ر) in the arabo-persian and by *r* in the latin writing. And we presume its surd type is identical with the final, so often occurring in tagaloc, bisaya and other philippine languages, which the spaniards represent in their transliteration by a final *g*. So in

pasig 'sand',

mal. *pasiχ*, usually written *pasir* (ڤسير).

The replacing of an initial *hamza* by such an uvular spirant, but then sonant, seems to have taken place in some words before the further development of the initial into a sonant velar stop.

It is thus we explain in malay doublets like

ʿòlèñ-òlèñ 'to waggle', 'to wobble', to roll',
ʿuli 'to knead' and *gòlèʿ* or *guliñ* 'to roll',
gĕlōmbuñ (from *gōmbuñ*) 'surf', 'waves' and *ʿōmbaʿ* 'wave'.

We consider these stems with initial *g* as originating from an injudicious parting of verbal forms with *bĕ:*

bĕguliñ from *bĕγuliñ*,

bĕgōmbuñ from *bĕγombañ*,

ʿōmbañ then being a collateral form af *ʿōmbaʿ* (compore *pulaʿ* and *pulañ*).

The late javinist dr Brandes at Batavia derived the malay adverbs

bĕgini 'like this' and *bĕgitu*, 'like that', 'so',

from *baʿ* + *ʿini* and *baʿ* + *ʿitu*.

Compare *ʿānaʿ* + *ʿitu* > *ʿānagitu*. *Baʿ* seems to be regarded in the word mentioned as a preposition, a separate word, not a prefix. It still means 'like' in minañkābaw, the language of West-Central-Sumatra.

It is evident from the above observations, that in malay only in external combination two *hamza*'s meeting combine into one *g* (sonant velar stop), as suffixes with initial *hamza* can never cause a final *hamza* to become *g*, and compounds follow the rules for separate words.

In malay there are two such suffixes: *ʿan* and *ʿi:*

ʿānaʿ + *ʿan* becomes *ʿānuākan* 'a puppet, a doll',
bĕdaʿ + *ʿi* becomes *bĕdāki* 'to apply rice-powder on the face'.

The only other suffix *kăn* leaves a preceding final *hamza* unchanged.

In javanese a (surd) final *hamza* will always remain so before a suffix with surd initial, and otherwise become sonant. Besides the suffixes with initial *hamza* the other two *ˁé* (*ipun*) and *ˁi* require an inserted *n*, *ˁan* and *ˁaké (akĕn)* will retain this sonant, *hamza* after a stem ending in a vowel, when *in pausa:*

ˁānaˁ + *ˁé* > *ˁānaˁé* 'his, her child',

ˁānaˁ + *ˁan* > *ˁānaˁan* 'a puppet',

diyanaˁaké 'born',

gòlèˁ + *ˁi* > *gòlèˁi* 'to look for',

gåwå 'to bring' + *ˁi* > *gawani* 'to bring to somebody',

gåwå + *ˁaké* > *gawaˁaké* 'to cause to bring',

ˁånå 'there is', *saˁānāné* 'whatever there is',

ˁaganti + > *ˁaganténi*, etc.

In any other case the *hamza* of the suffix will disappear as well in javanese as in malay.

The substitution of initial *hamza* by a velar stop (*g* or *k*), occurring in external sandhi in malay, but never expressed in writing, is regularly seen in the language of Nias, an island on the West coast of Sumatra:

baˁ (written *ba*) 'at', 'with' + *ˁahé* 'foot' > *bagahé*,

baˁ + *ˁuli* 'skin' > *baguli*; but

tétéˁ 'top', 'upper part' + *ˁahé* will become *tétékahé* 'top of the foot',

so that we clearly see the influence of the preceding consonant.

As to the historical value of *hamza*, we think it may have been an original *k:* we see *ˁai* 'word' in sumbanese and rotinese, *ˁāˁu* in buginese, etc. where malay and javanese have *kāyu*. In Samoa we see every *k* in other languages represented by a *hamza*. But still its arbitrary use at the end of some words in malay and javanese, etc., where it might just as well be left out, seems to prove, that there at least an original *k* is very improbable (*bāpa*, *bāpaˁ*, *sudu*, *suduˁ*, *adi*, *ādiˁ*, etc.).

The fact, that the javanese in their writing system of indian origin represent *hamza* by a sign meant for *h (hå)*, when an initial, and by a sign for *k (kå)*, when a final, may be remarkable, but it only points to the different pronunciation in the two cases and to the deficiency of javanese spelling, not at all to the historical origin of *hamza* as a *k*.

Inside an underived mal.-polyn. word *hamza* is never heard, neither in malay nor in javanese, but we meet it in foreign words in malay, where it represents arabic *ʿain*.

So the arabo-persian *saʿat* > *saᵋat*,

» » *jumʿat* > *jumaᵋat;*

buginese *júmaᵋ* = *jumaät*, جُمْعَة

» *jimaᵋ* = *jimat*, عَزِيمَة

In javanese the pharyngal nasal comes in stead in many cases:

ᵋIsmagun or *Sĕmagun* < arab. *ᵋIsmaʿūn*, Ismaël, malay *Sĕmaᵋun* or *Sĕmāhun* (with very soft *h*, as usual in malay).

In jav. the pharyngal nasal is, as usually, represented by the sign for an ordinary velar nasal.

In makassarese we see what in mal. only occurs in external combination in internal:

ciniᵋ 'to see' + *ᵋaṅ* = *cinikaṅ* 'to look after'

ⁱ*lēbaᵋ* 'settled' + *ᵋaṅ* = *lēbakāṅ* 'to settle'.

In buginese the *hamza* is a very frequent initial, medial and final, the vowel, after which it is heard, is called by dr Matthes »sharp» vowel. Of course we find it sonant and surd, and the same *k* instead of two meeting *hamza*'s or immediately after a final vowel is seen here at the adding of a suffix with initial *hamza*, but only sporadically. We oftener see then appear an *r* or an *s*.

Taking everything together we may state:

1:o that sonant *hamza* interchanges with:

a. surd *hamza*, with the sonant pharyngal spirant *h* and with the sonant pharyngal nasal;

b. with the sonant velar stop *g* and with the sonant velar spirant *γ*:

2:o that surd *hamza* interchanges

a. with surd hamza and with the surd pharyngal spirant *h*,

b. with the surd velar stop *k* and with the surd velar spirant *χ*.

From which we see, that the phonetic vicissitudes of *hamza* in javanese are to be found in the indo-germanic languages too. Indeed we see in dutch and in english for instance that

hamza and *h* as initials very often play hide and seek in dialectic or vulgar pronunciation. This interchanging is to be

compared to that of *g* and *γ* and other sonant explosives with their corresponding spirants. We might call this »the homoorganic shift of phonems».

The changing of surd *hamza* to *k* may be compared to that of *k* to *t* or *χ* to *θ* or *kχ* to *pf*, etc., as they so often occur in indo-germanic or semitic languages. We might call this »the parallel heterorganic shift of phonems».

But then we need not wonder to find malay initial *hamza* represented by some other stops in the mal.-pol. languages. So *ˀāiγ*, 'water' in malay, *cay* in sundanese, *pāiñ* in béhé-dayak (West-Borneo).

Nor do we find anything strange in the form *wāy* of the same word, as this may be a collateral form of *hāy*, which we may expect to find in some dialect beside an eventual *yāy* in another: *hāy*, *way* and *yāy* would then be »parallel».

Putting *ˀāy* against *wāy* we see a similar interchanging as between greek *ἔργον* in germ. or dutch *werk*, dutch *woensdag* and danish *onsdag*, dutch *wolf* and danish *ulv*. Whether *wāy* is older than *ˀāy* (mal. ˀāir or *ˀāiˀ*), may be doubtful, at all events in my conception there is neither 'dropping' nor 'adding' of a consonant.

Would not the indian grammarians mean by their word *akṣara* an irreducible sound mass so to say? I for one would fain admit this; as I do not believe in vowels and consonants as realities.

In my conception they are mere fictions: as planes and lines in stereometry cannot be perceived — seen — without a body, of which they are the outward limits, so vowels and consonants cannot be perceived — heard — without a sound mass, a syllable. But we have not always to do with regular stereometric bodies: these are just as imaginary in their purest form as e. g. a pure syllable showing an absolute velar *k* and an absolute velar *u* would be. The types of syllables we consider in phonetics are in fact nothing but abstractions, symbols, compromises so to say. Some bodies are so irregular in their outward appearance as to make the distinguishing of lines and planes quite impossible to our eyes: so a clod of a glutinous matter. With this sort of bodies we would like to compare *ṛ* and *ḷ* in skr. The hindoos had separate signs for these syllables. Besides they had vowel signs, to be added to an ordinary unchanged *akṣara*, in order to denote »syllabic» *ṛ* and *ḷ*, when immediately

following a consonant. They had these for the same reason, as they had separate characters for ordinary »vowel-syllables» and »vowel signs». Indeed *kṛ* f. i. is not *k* + *ṛ* and *kḷ* not *k* + *l*. What is the difference between *ṛ* and *ḷ* as dependent vowels so to say and as separate syllables? It is *hamza*. The indians seem to have realised this, but their way of expressing the difference was only somewhat luxurious: *a*, *u*, *i*, *e*, *o*, *ṛ* and *ḷ* might all very well be replaced by one sign denoting *hamza* with a normal *a* sound — like the ordinary *akṣara's* — to which could be added the usual vowel signs. Of course this *akṣara* would have a sonant hamza as its consonantal element, as surd *hamza* does not occur in skr., as far as I know. The sundanese in Western Java when using the hindoo-javanese alphabet actually follow this way, or they apply the *ha*-akṣara like the javanese, adding the usual vowel signs.

Comparing the two writing systems: ours and the indian, the greater exactness and consistency of the latter will strike us. And consulting history we shall be forced to admit, that in the semitic alphabet our latin writing sprung from *alif* did not represent an »*a* vowel», but had absolutely the same value as *alif* in the arabic writing system still has: it could bear any vowel like *alif hamzāta:* it was a »spiritus lenis»

Wa'llāhu 'a'lam!

Malay Etymologies.

By **A. A. Fokker**, Amsterdam.[1]

II.

Sămukă, probably skr. *sammukham* (opposite, coram), not from *sa* (malay-skr. prefix) + *muka* (skr. *mukha*), the latter meaning 'face', not 'mouth', in malay. So we do not consider it as a malay derivation. The malay meaning is the same as in *sămulă* 'again, once more, however', given as a hybrid form (malay prefix + skr. *mūla* 'root', etc.). This is indeed a pure malay derivation, as we shall try to prove. We see in it the malay prefix *sa* + *m* + *ulă*. This *ulu* we consider as a collateral form of *ulañ*, which only occurs in *bă-r-ulañ-ulañ* 'to frequent, to come to the same place again and again', and in a derived form: *pulañ* 'to go home, to come back' (compare *mulañ*, same meaning in lampong, from *ulañ*). As to the meaning of *sămulă* 'again, over again, once more', our etymology is more in accordance with it than the above, given by H. C. Klinkert in his malay-dutch dictionary. A derivation from *ula* with the aid of an inserted *m* may at first seem strange, as indeed *m* is seldom seen replacing the initial *spiritus lenis* of a stem after a prefix. Usually we see a *n* instead (compare *să-ñ-ājă* from *āja*, *ma-n-ambil*, from *ambil*, *pă-n-ājar*, from *ājar*, etc.). But an analogous *m*-insertion is not altogether uncommon: so we meet it in *sămañjāᵋ*[2], collateral form of *săjāᵋ* 'since'. Another well known example is afforded by the words *kămudi* and *kămudian* (rudder and afterwards), being derivations from a stem *udi*, more heard in the form *udiᵋ*, which means

[1] Comp. MO. 1906, p. 241 sqq.

[2] We write the *spiritus lenis* at the end of a word with *hamza* (ᵋ), in imitation of the malays in their (arabic) writing. It is the »glottisschlag» of german phonetics (»coup de glotte» in Nyrop's Phonétique du Français parlé); in reality a consonant just as audible initially as finally.

'behind, after'. *Kudian* (*kă+udi+an*) is a collateral form of *kămudian*, sometimes heard in dialect (so in Western Borneo). Compare jav. *būri* (*b'ūri*) 'behind'; sund. *udi*꞊ 'inland, »hinterland», upriver', fiji *uli* 'rudder', tagal. *huli* 'stern', malagasi *wudi* idem. Therefore I do not agree with Prof. H. Kern in his brilliant essay »De *Fidji*-taal vergeleken met hare verwanten in Indonesië en Polynesië»[1], where the learned author calls the form *mūri* in fiji a »variety» of *uli*. I would rather call it a derivation: the *m* seems however to have a *verbal* significance as in the malay word *mudi*꞊ 'to go up-river'; whereas in the malay words *kămudi* and *kămudian* it is only euphonic in my opinion. But why *m* instead of the usual *ñ*? Might this not be explained by the following *u*-sound (a labial vowel)? Indeed *sămulă* and *kămudi* are easier, more fluent in their pronunciation, than *săñulā* or *kăñudi* would be. The *m* in *samănja*꞊ we explain in the same way (*ă* in malay being the french e féminin »or voyelle neutre», a »mixed mid rounded vowel», whereas the *u* of *kamudi* is a »high back rounded» one.

Sugul and *kăsugulan* 'sorrow, preoccupation, preoccupied, distressed' are probably to be derived from arabic *šuġl*, as this becomes malay *sugul* in the same way as arabic *ḥukm* becomes *hukum*. Along with *sugul* we meet *măsăgul*, with nearly the same meaning, which is a corruption of arabic *mašġūl*, taken as a malay verbal form with prefix *mă*.

That *sugul* cannot come from the arabic plural *šuġūl* — which otherwise would be in accordance with the sound of the malay word — becomes admissible, if we consider how in malay several such corrupted infinitive forms from the arabic actually occur. So we see;

pikir (think, thought), from arab. *fikr*, not from a plural *afkār*;
idin (permission, allow), from arab. *iḏn*, of which there is no plural;
kasut (intention, intend), from arab. *qaṣd*, not from a plural *quṣūd*;
sābar (patience, be patient), from arab. *ṣabr*, not from a plural which does not exist.

With names of abstract things malays take the singular, whereas with those of concrete things they prefer the plural

[1] Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen. Afde. Letterkunde XVI[e] deel.

noun: compare *hūrup* (letter, letters), from arab. *ḥurūf*, *kubur* (tomb(s), grave(s)) from arab. *qubūr*, etc.

The borrowed nomina verbalia (infinitives) always occur in malay as nouns and as verbal forms at the same time. This is perfectly in accordance with the character of the language: *lapar* is 'hungry' or 'hunger' and 'to be hungry'; *tua* is 'old', 'old age' and 'to be old'; *kīra* is 'computation, reckoning' and 'to compute, to reckon, to conjecture'. So every verbal stem is a noun and a verbal form (finite or infinite), every such stem being in itself a »perfective» form of the verb and a perfective infinitive. With one of the prefixes *mă* or *bă* it shows the same double meaning, according to its use in a sentence: *ōrañ măñambil ikan* may mean: people who go out fishing, or: who are fishing, but also: 'fishers' (= fishing or fisher people).

Harimaw must be originally an »onomatopoeia» (*māu* in two syllables), which first took on the prefix *ră;* then this became *ri*, and with the shift of the accent *māu* became *maw*. The word *rímaw* thus formed now occurs in colloquial mal. along with *harímaw*, in which latter form *rimaw* has assumed the character of a secondary stem, *ha* being a new prefix. Such double prefixes are not uncommon. The meaning expressed by them is the same as that of the single prefix used in similar derivations, i. e. a sort of definite article. Compare *kămăndikay* 'water-melon', *kălămbāhañ*, a variety of arum, and several names of animals with the double prefix *ali*, *kali* in karo-batak (*alimantăk* = *limantăk*, etc.).

That *māu* must have been the original stem, may be proved by considering the corresponding forms of the word in related languages: sundanese (Western Java) *māuñ* 'tiger', atchinese (Northern Sumatra) *rimoñ* (identical with old-javanese and balinese) 'tiger', malay *mărāuñ* 'to roar', lampung (Southern Sumatra) *alimāwuñ* or *halimāwuñ*, 'tiger'. Jav. and madur. (Eastern Java and Madura) have *macan* in the »low» language, whereas the »high» word is *simå*, which seems to be a corruption of the skr. word for »lion» (*siñhá*). In old-jav. (the so-called *kawi*-language) the form *siñha* is found for 'tiger' also. The same confusion of ideas we see in jav. *rimoñ* (= bal.). In the latter language the word for 'tiger' in colloquial language is *moñ*. The form of the word in minangkabau (Western Sumatra) is *rimāu*, only differing from colloquial mal. in accent and with this in number of syllables. In Toba Batak

(interior of central Sumatra, near the Toba lake) the word is *babiyat*, which possibly means »the striped (animal)».

Of course we have only mentioned malay-polynesian languages of the countries, where the tiger is or was ever found. So only Sumatra, Java, Malaka and Bali have been taken into account. In Borneo there are no tigers and the word *harimāuñ* used for »leopard» in the dayak translation of the new Testament (dr Hardeland) must be a corruption of the malay word.

Another derivation, from skr. *hari* 'lion' + *māu*, seems inadmissible. That *hari* or *ări* should only be lengthened forms of the prefix *ră* or *ăr* (as in *arăluñ*, a land measure, or in *arăkian* 'so, then'), becomes improbable by the occurrence of the lampung word *halimāwuñ*, which in that case could only be a corruption of the malay word. But as in the southern part of Sumatra (the so-called Lampong Districts) tigers are just as frequent as in the malay speaking countries, there would not be any necessity for such borrowing of the word in a corrupted form (*li* = mal. *lă* in *la(m)bāyan*, a creeper with red flowers, etc., with the same demonstrative meaning as *ri* from *ră*, etc.).

An aramaic incantation text from Nippur.

By **David W. Myhrman,** Uppsala.

The bowl of baked clay, on which this text is written, belongs to quite a large collection of so called judaeo-babylonian incantation bowls, now preserved in the University Museum in Philadelphia. They were dug up at Nippur by the Babylonian Expeditions of the University of Pennsylvania and presented by the sultan to Prof. H. V. Hilprecht, who in his turn handed them over to the museum[1]. The whole collection is going to be published by Prof. J. A. Montgomery, but by the courtesy of Prof. Hilprecht, the director of the Babylonian Section of the museum, and the editor of the volume, Prof. Montgomery, I have been permitted to publish this text separately.

The first discovery of bowls of a similar character had been made by Layard, and these were indeed some of the very first objects he found at his diggings in the ruins of Babylon. Those bowls, seven in number, now preserved in the British Museum, were first published by Thomas Ellis in Layard's »Discoveries in the Ruins of Niniveh and Babylon», p. 519 ff., and later some of them were revised by M. A. Levy in ZDMG. IX, p. 465 ff. Four of them were republished by Chwolson in »Corpus inscriptionum Hebraicarum». Schwab has worked over a part of this material again in PSBA. XII, p. 292 ff. Hyvernot has published a bowl, now in the Museum of Cannes, in ZK. II, p. 113—148, and Pognon a similar bowl with a syriac-mandaic inscription, bought by himself at Bismaya in

[1] See Hilprecht, Excavations in Assyria and Babylonia, p. 447 and Peters, Nippur (see *Index,* Jewish incantation bowls).

Babylonia[1]. Some bowls, bought in Bagdad for the Königl. Museen in Berlin, have been published by Jos. Wohlstein in ZA. VIII and IX. Schwab has published a similar vase from the Louvre in Revue de l'Assyriologie, 1895, and has again treated the bowls of the British Museum together with additional material of the same character in »Les coupes magiques et l'hydromancie dans l'antiquité orientale», PSBA. XII, p. 292. Stübe has published »Jüdisch-babylonische Zaubertexte», Halle 1895.

Other texts of a similar character have been found and published, as »The folklore of Mossoul», by R. Campbell-Thompson in PSBA. XXVIII, p. 76, 97, and XXIX, p. 165, being magical hebrew MSS, used by the natives of Mossoul at the present day. »Two kabbalistic planetary charms» have been published by E. J. Pilcher, PSBA. XXVIII, p. 110, »A hebrew amulet against disease» by W. L. Nash, PSBA. XXVIII, p. 182, and »Mandäische gebete und trauerceremonien» by Sch. Ochser, ZDMG. 61, p. 145, 357.

These incantation bowls, so far known and published, have been more or less fully and successfully discussed by the various authors given above. They are no doubt remains of jewish settlers in Babylonia and must belong to a rather late period, i. e. about 600—800 A. D. Most of them are written in aramaic and in a dialect, that most nearly resembles the babylonian talmud. Some, however, are written in syriac and in a mandaic dialect, and some are written in arabic. However different in wording, composition and point of view they are all incantations against evil powers, which may be demons, evil spirits or personified misfortunes of various kinds. In regard to benevolent powers as gods, angels, good spirits, powerful men, etc., as well as to evil powers, these texts present a veritable eclecticism.

It is not my purpose to undertake a general discussion of the whole subject of these interesting incantation bowls, as the new material, I can present, is limited to a single text. This task will naturally fall on Prof. Montgomery, who, having the whole Nippur collection at his disposal, will naturally find himself in a more favourable position to undertake a general review of the whole subject. No doubt, this mass of new material, he

[1] See Mémoires de la Société de linguistique de Paris, VIII, p. 193.

is working on, will throw fresh light on many of the questions involved. I shall thus confine myself to this single incantation text.

The bowl[1] in question, which bears the museum number 16081, is made of grayish baked clay, 18 cent. in diameter. It consists of several pieces joined together, but it is on the whole well preserved. The text is written with black ink on the hollow side, beginning at the edge and running spirally towards the centre. At the very centre or bottom of the bowl is found a roughly drawn figure. The script, which is pretty clear, is written in square hebrew characters; the language is aramaic, influenced perhaps by the mandaic dialect. As for the paleography, it is rather difficult to distinguish between א, ה, ח and ת, between ב and כ, ד and ר, ז and ן, ם and ס. As for ו and י, there is practically no distinction made. I have preferred to follow the writing of the original. The vowels are often written *plene*, as בישמך for בשמך, etc.

As to the subject matter of the text, it is to be regarded as an incantation of a *preventive* character or for the *protection* of a certain family against evil powers. The invocations are made in the name of Yahū (line 4), Elahā (line 2), Ormuzd (line 4), the angels Gabriel, Michael, Raphael and ʿUsiel (line 3). But it is to be noted, that apart from the magical name Abraxas (line 4), other names are used, as Abbahū (line 4) and Pharnagīn (line 6), names that probably belong to some famous persons and now are used as charms against evil powers. As charms are also mentioned »the great seal of Šaddai» and »the golden plate (or the glory?) of Sebaōth» (line 2).

The evil powers exorcised are *šēdīm*, *dēvs*, *yarōds*, or dragons, evil spirits, impudent spirits (line 2), *lilittes* or night-maidens (line 5), spectres, cursed ones, nightmares, cruel satans, evil injurers (line 6), pollutions, plagues (line 8), and moreover injurers in the likeness of reptiles, creeping things, animals, birds, man and his wife and injurers of every likeness and of all kinds or colours (line 8, 9). The purpose of the incantation is to keep all these evil powers away from the family in question, so that they may not be able to reach or hurt them from now on and for ever.

[1] See the photographic reproduction of the bowl on following pages.

1.



Lower part of bowl with beginning of inscription at lower edge. Reproduction 3/4 of real size.



Upper part of bowl with continuation of inscription. The two reproductions complete each other.

Text.

בישמך [1] מרי חתמתא אסיא [2] רבה דרחמי
צארנא [3] לכין [4] וחתימנא לכין גיי [5] בר אספנז [6]
ומשכוי [7] אחתה בת סימוי [8] וארדוי [9] בריה וכל

---

[1] בישמך — Compare משמך, ZA. IX p. 27, which Wohlstein translates »mit deinem namen» (p. 29). It is possible, however, that the character, that Wohlstein reads as מ, is nothing but ב. In any case משמך stands quite alone, while בישמך or בשמך is the regular form.

[2] אסיא — Perhaps it is better to read the original as אסיה, although the last character can as well be read א, which of course gives the regular form of the word.

[3] צארנא — As the other verbal forms are expressed by a participle with pers. pron. 1 p. s. as התימנא and especially in line 3, מחתימנא, it would be in keeping with the context to read the צארנא of the original as participle with pers. pron. Probably the form is to be read צָאַרְנָא for צָאֵרנא, on account of ר. See Dalman Aram. gr. p. 92.

[4] לכין — Thus clearly written throughout the text, but as practically no distinction is made in this text between ו and י, the word can just as well be read לכון, which seems more likely, as there is no apparent reason why the feminine should be used. The whole construction, moreover, is unusual for these texts, as generally the object of the verbs used, as אסר, צרר and חתם, when referring to evil powers, is עליכין. In one instance, however, לכין occurs as the object of binding, ZA. IX p. 11 line 6, which Wohlstein regards as an error for עליכין. That ל here could denote accusative, may be inferred from line 6, where להין, here referring to evil spirits, is the object of מהנפיקנא. In this construction we would then have to recognize at least the influence of the mandaic dialect, in which ל and על interchange. Se Nöldeke, Mand. gramm. p. 353 ff.

The question is, to whom לכין refers. Generally the evil powers are the object of the binding and sealing, and לכין would refer to them, although these powers are later spoken of in the third person. It is also to be noted, that the names of the persons, for whom the incantation is uttered, are introduced immediately after לכין without

Translation.

1 In thy name, o lord of the seal, great healer of love, I envelop you, and I seal you (in behalf of?) Gai (Gōi?), son of Aspenaz, and Muškōi his wife, daughter of Sīmōi, and Ardōi, his son, and all

---

anything to denote the dative. לכין could possibly refer to these persons as being enveloped and sealed and thus protected against the evil powers. Such an example of certain persons, not evil powers, being sealed we find in the mandaic *sidra di nišmata*, or »Buch der seelen», where it is spoken of souls, that have been baptized as being »bound and sealed», ZDMG. 61, p. 153. But this explanation would not hold good for line 4, where לכין, followed by the persons in question, is the object of מנהרנא, »to pierce, destroy».

A third possible explanation would be to regard לכין as dative the real object being understood, not expressed: »I envelop for you and I seal for you Gai, etc. (i. e. all spirits)».

5 גיי — Personal name; could also be read גוי, cf. lines, 3, 4, 9, *Gai* or *Gōi*. Compare the name of the eunuch in Esther 2³, ¹⁴. In the first passage the hebrew has הֵגֵא; LXX, Lagarde ed. 508, has *Γωγαῖος*, and the larger ed. 511 only *Γαι*. In Van Ess ed. there is no name given, only *εὐνούχῳ*. In Esther 2[14] the hebrew has שַׁעַשְׁגַז, LXX, Lagarde ed. *Γαι*, and Van Ess ed. *Γαι*. Justi, Iranisches namenbuch, p. 108 b and p. 128 b.

6 אספנז — Personal name. Compare the name of the chamberlain of Nebukadnezzar, אַשְׁפְּנַז, Dan. 1[3].

7 משכוי — *Miškōi*, or perhaps better to be read in the persian manner *Muškōi*, cf. Justi 218 a, personal name composed of pers. مُشك and وِيه, »good as musk». The name is here feminine as being the name of the wife. For the development of this old pahlavī وِيه, »good, beautiful, excellent», as an element in proper names into *ōje* and *ōi* see Olshausen »Über den urspr. einer reihe merkw. érânischer eigennamen» in Monatsber. d. K. Preus. Ak. d. Wiss. v. 16 Juni 1881, p. 684 ff.

8 סימוי — *Sīmōi*, personal name, composed of pers. سِيم and وِيه. Compare *Simūyeh*, *Sīmā*, *Sīmī*, Justi 301.

9 ארדוי — Can also be read אדדוי, cf. lines 3, 5, 9, *Ar-*

בני ובנתא דהון להין ובותיהין[10] כולה בישמיה
דאלהא

2 רבה ובחתמא רבה דשדי ובציצי[11] דצבואת
דיזעין[12] ויזדעזעין ויפקין כל שידי[13] ודיוי[14] ויהדרי[15]
ירוחי בושאתא והומרי זידניתא[16] וכל שידין וכל דיוין
מן כולה הדין ביתא

3 ומן כל בני אינשה דשרן בה תוב צארנא [ל]כין
ומתתימנא [ל]כין גיי בר אספנז ומשכוי אתתה ואדרוי
בדה וביתא הדין כולה ובית מישכבה בשום גבריאל
ומיכאל

4 ובשום רפיאל ועסיאל[17] ובהרמוס מריא רבה בשום
[י]הו[18] ביהו ואבהו[19] רבה ואברכס[20] רבה מנטרנא דרוחי

---

dōi or *Ādarōi*, composed of pers. آذر, name for the genius of fire, and again روی. Compare *Ādhar-*, Justi 3.

[10] בותיהין — for בָּתֵיהִין.

[11] ציצי — ציץ is the plate of gold worn on the forehead of the high priest, Ex. 28^{36-38}, here regarded as a magic charm. The word may also be taken in its meaning of denoting something bright, shining, hence »glory».

[12] יזעין — The regular form, impf. 3 pl. m. Peal of זוע, would be יזועון. In this as in following verbs the pl. ending is written ין, which can stand for nothing but the masc. ending ון, especially as the ending is clearly written in יהטון, line 5.

[13] שידי — Pl. of שֵׁידָא, see hebrew שֵׁדִים, Deut. 32^{17}, Ps. 106^{17}. Both the name and the conception of these demons apparently came from the babylonian *šēdu*, and most likely the *šēdu limnu*, or the evil *šēdu*. See Zimmern, KAT[3] p. 460—462; Jeremias, Das alte Testament, etc. p. 218.

[14] דיוי — The persian *dēvs*.

[15] ירודי — The more common form is ירוד, supposed to be a dragon, or an animal whose moanings and howlings are heard in desolate places. See Levy NCW. II, 265 and Dalman, Aram.-neuhebr. Wörterb. 177 b.

[16] הומרי זידניתא — הומרא means »heavy», also something »whirling, balls, bullets». But among the mandaeans it became a name for certain evil powers or demons. See Nöldeke, Mand. gr.

his sons and daughters and their houses, all of them, in the name of god,

2 the great, and by the great seal of Šaddai, and by the golden plate of Sebaōth, that may tremble and shake and go forth all demons and devils and dragons and evil spirits and powers of impudence, and even all demons and all devils from all this house,

3 and from all the people, who dwell in it. Again I envelop you, and I seal you (in behalf of?) Gai, son of Aspenaz, and Muškōi, his wife, and Ādarōi, his son, and this house, all of it, and the house of his sleep(?), in the name of Gabriel and Michael

4 and in the name of Raphael and ʻUsiel and by Ormuzd the great lord. In the name of Yahū by Yahū and Abbahū, the great,

p. 76. וידניתא stands for וִידָנוּתָא, »boldness, impudence, insolence». Compare the הומרי, PSBA. XII p. 323, line 10 of aramaic text, the הומרי וידניתא, ZA. VIII p. 328, line 7; also the חומריה דנוהא and חומרי עזיבתא, PSBA. XIII p. 595, line 3.

17 עסיאל — for עוסיאל or עוזריאל(?). The archangels mentioned in these incantations or written on magic charms are usually Michael, Gabriel, Raphael and Uriel. Comp. »A Hebrew amulet against disease», PSBA. XXVIII p. 182. עסיאל is also written יסיאל, PSBA. XXVIII p. 98 No. 10. Comp. also the name *Uzielem* in a latin incantation from XV cent., PSBA. XII p. 334.

18 יהו — Shorter form of יהוה, which appears in greek texts as *Ἰάω* and among all the mystic, powerful divine names used by the gnostics it plays an important part. The same greek form often occurs in the greek incantation papyros as *Ἰάω σαβαὼθ Ἀδωναι*. See Dieterich, Abraxas p. 46. The form יהו occurs also in the magical texts still in use among the natives of Mossoul. See PSBA. XXVIII p. 97.

19 אבהו — This cannot be but the proper name אביהו = אביה, and from that אבהו. perhaps better to be read *Abbahū* or *Abbahō*. At least two famous jewish teachers or amoras with this name are known, the great Abbahū, head of the caesarean school, about 270—320 A.D., and also a prominent babylonian halakist Abbahū b. Ihi of the second or third amoraic generation in the 3:rd cent., pupil of the great babylonian amora Samuel, died about 257. A.D. Jewish Encyclop., *Abbahu*. Whether now the name of one of these famous teachers, and then perhaps most likely the babylonian, is used as a charm in this incantation,

טבתא ומחבלנא דרוחי בישתא ומנטרנא לכין ומנהרנא
לכין

5 ומחתימנא לכין גיי ומשבוי וא[ר]דוי אילין [ו]ביתא
הדין כילה דלא יהטון בהין כל שידי וכל דיוי וכל מבכלי[21]
וכל ליליתא[22] ומבכלתא

6 וכל פתכרי[23] ולוטתא ועוקתא[24] וכל סטני קשיי
וכל מזיקין[25] בישין דמין ידי דילי מהנפיקנא להין
בשום פרנגין[26] בר פרנגין דמין קדומהי וגא[27] ימא
ומיבתריהי

7 טורין זעין ובישמה דבר משתאיל[28] ה[ג]זירתא גזירא
ובר אינש על מטרתיה לא עבר הא רזא הדין לבטלא ותבין
שידי ודיוי וליליתא

8 ומבכלתא ולוטתא ועוקתא וקריתא[29] [ופתכ]רי ופתכרתא

---

may remain an open question. But compare the name *Pharnagīn,* line 6, used in the same way, and which name I venture to regard as denoting some famous, but to us unknown great man.

[20] אברכס — This is no doubt the mystic name *Ἀβράξας*, oftener *Ἀβρασάξ*, which appears in magic papyros and on gem amulets. The word ***Abraxas*** is a gnostic magical term of uncertain origin. The gnostic Basileides gave the name of Abraxas to the highest being, presiding over the 364 kingdoms of spirits, himself being the 365:th, the numerical value of the letters in the name being equal to the number of days in the year. See Wessely, Neue zauberpapyri, p. 56, and Dieterich, Abraxas, p. 46. On the so called Abraxas gems the name occurs together with the name of יהו and other divine names as ***ΙΑΩ ΑΒΡΑΣΑΞ ΑΔΩΝ ΑΤΑ***. See Jewish Encyclop., also Wessely p. 27.

[21] מבכלי — Compare line 7. Some evil power, male and female of uncertain origin and character. Stübe suggests a metathesis for מבבל.

[22] ליליתא — For the different conceptions of the ליליתא see Levy, ZDMG. IX p. 484. Compare the babylonian *lilû*, *lilītu* and *ardat lilî*, or the male *lilû*, the female *lilîtu* and the maid of the *lilû*. See Zimmern, KAT^3 p. 460.

and Abraxas, the great, I set a guard of those, who are good spirits, and destroy those, who are evil spirits, and I guard you and pierce you

5 and seal you (in behalf of?) Gai and Muškōi and Ardōi, these and this house, all of it, that may not sin against them all demons and all devils and all he-MBKL and all the nightmaidens and she-MBKL

6 and all the spectres and cursed ones and nightmares and all cruel satans and all evil injurers, whom by my power I send away in the name of Pharnagīn, son of Pharnagīn, before whom trembles the sea, and behind whom

7 the hills shake, and in the name of *Bar Mišta'el*, whose decree is decreed, and a man does not pass over his guard; behold a mystery is this for undoing, and you demons and devils and nightmaidens

8 and she-MBKL and cursed ones and nightmares and pollutions and he-spectres and she-spectres and plagues and satans and all injurers, that appear in the likeness of reptiles and creeping things

---

[23] פתכרי — The pers. *patikara*, perhaps better to be taken as »spectre», not »idol.» See Levy, ZDMG. IX p. 467.

[24] ענקתא — For עוּנְקְתָא, i. e. »neck, neckchain, necklace», but no doubt regarded as a spirit, that makes the throat heavy, a nightmare.

[25] מזיקין — מַזִּיק, i. e. »injurer» in general, but also a name for an evil demon in the shape of a sevenheaded dragon. See Levy III p. 67 a.

[26] פרנגין — *Pharnagīn*, a proper name derived from the old pers. *farna*, »light», »good luck», »royal majesty», that often occurs in old persian names. It is probably the name of some great magician or other great man, unknown to us, whose name here is used as a charm against evil spirits. Compare *Abbahū*, line 4. For the name compare the greek forms *Φαρνακης*, *Φαρνοῦχος*, etc., Justi 92, 94, etc.

[27] ועא — May be an error for ואע, but compare the plural of the same form, ועיין, line 7. Compare Dalman, Aram. gram. p. 310 and pp. 320, 321.

[28] בר משתאיל — i. e. »son of an oracle-inquirer».

[29] קרותא — For קְרְיוּתָא, from קרה, »happen», what happens to a man, hence »pollution».

ופגעי וסטני וכל מזיקין המודמן בידמות שיקצא וריכסא[30]

9 ובידמות חיתא ועופא ובידמות [אינשא] ואתתה ובכל
דמו ובכל גונין[31] בטילו ופוקו מן גיי ומשכוי וארדוי

10 אילין ולא תיהטון בהין ולא תיהבלון בהין הבלא
בישא ולא תידרון בבותתיהין ולא תיתהזון להין

11 לא בהילמהין דליליה ולא בשינתהין דיממא מן יומא
דין ולעולם אמן אמן סלה

---

[30] שיקצא וריכסא — שיקצא = שֶׁקֶץ, something contemptible, horrible, and especially reptiles. See Levy IV, 606 a.

ריכסא — perhaps for רִיחְשָׁא, hebr. רֶחֶשׁ, reptile. — רִיכְסָא means 1) gravel 2) horses. See Dalman, Aram.-neuhebr. wörterb. 385 b.

9 and in the likeness of animals and birds and in the likeness of a man and his wife and in every likeness and of every kind, get up and get away from Gai and Muškōi and Ardōi,

10 even these, and you shall not sin against them, and you shall not injure them (with) evil injury, and you shall not sojourn in their houses, and you shall not appear to them,

11 neither in their dreams by night, nor in their sleep by day, from this day and for ever! Amen! Amen! Amen! Selah!

---

[31] גונין — i. e. גַּוְנִין, plur. of גּוֹן, which may mean either »colour« or »kind«.

Étymologies indo-européennes.

Par **Luc de Patrubany**, Budapest.

1. M. Jarl Charpentier a traité dans KZ. 40, 425—477 (»Zur ar. wortkunde») plusieurs questions d'étymologie arienne; ses recherches étaient également pour moi très instructives.[1] Je reproduirai ici seulement le § 47, 6 de mes »Recherches étymologiques (en arm.), écrits pour la revue arménienne »Handēs», où je m'occupe de la racine ieur. *q^ulod/t*, *q^uləd* 'humide' (v. Charpentier KZ. 40, 437 suiv.)

J'accepte au lieu cité l'opinion de M. Charpentier sur cette racine ieur., et je compare aussi arm. *loic* 'fluide et *lucanem* 'je fais fluide' avec v.ind. *klídyati* etc., gr. *πλάδος* (v. Fröhde BB. 8, 162 et Charpentier, loc. cit.), v.angl. *hlau* 'urine' = prégerm. **hla-n-ðá-*, ieur. **klo-n-tó-*, c'est-à-dire *q^ulo-n-tó-*. La forme arm. *loic* demande ieur. *q^ulou-d-s*, ou *s* est le signe du parfait ieur., le *-d-* la continuation radicale; quant à la racine proprement dite, nous l'avons seulement dans *q^uléu̯*, composition de *q^ulé-* avec l'élément *-u̯*.

2. Suivant Miklosich Et. Wb. 361 et Pedersen IF. 5, 72, russ. *treská* 'cabillaud séchée' est comparable avec v.scand. *þorskr*, h.all. *dorsch* (d'origine bas-all.) de **ters-* 'sécher', cf. fr. *séchée*. Hongr. *tö-ke-hal* est la traduction du mot all. *stockfisch*, hongr. *tö-ke* signifiant 'truncus, stipes', comme forme diminutive du mot hongr. *tö* 'truncus, basis, stipes'. On dit aussi en hongr. *štokfiš* 'sot', comme dans la langue all. Hongr. *töke* a aussi le sens 'le capital'.

Russ. *treská*, fr. *séchée*, all. *stockfisch* (et hongr. *tökehal*) seraient donc originairement le poisson 'séché', et auraient désigné seulement par la suite le même poisson vivant.

[1] Cf. surtout »Stugabandkan Hetazotut'iank^c (Recherches étymologiques) de l'auteur (»Handēs»), parues jusqu'au § 50.

Suivant Uhlenbeck KZ. 40, 560 russ. *treská* signifiait auparavant 'žerdĭ, šest ili palka', '(bois) sec'.

3. Le comte *Goluchowski* a un nom de famille d'origine arm., parce que v.arm. *g(ə)lúx* 'tête' a l'instr. sing. *g(ə)lxów* 'avec la tête', laquelle forme est devenue ici **golxów*, mais l'*u* de **goluchow* est pris du nom. sing. v.arm. *g(ə)lúx*. De même, *Czermak*, nom de famille polonais, est v.arm. *čermak* 'blanc', v. Hübschmann Arm. gr. I, 189 suiv., cf. arm.-pol. et arm. de la Transsylvanie (arm.-hongr.) *ǰermag*, qui est une forme plus récente.

Peut-être, pour la famille tchèkhe comte *Kin-sky*, faut-il voir dans *kin* le mot v.arm. *kin* 'femme' (*-sky* est le suffixe slave connu *-ski*). L'arm. moderne occid. aime la forme diminutive dans les noms de famille. On dit par ex. *g(ə)n-ig* = arm.-hongr. *gənig* 'petite femme' = 'femme' = v.arm. *kin* 'femme', cp. arm. moderne occid. *axčig* = arm.-hongr. *axčig*, arm.-mod. occ. *hay̯r* et aussi comme diminutif *hay̯r-ig* = arm.-hongr. *hay̯r* et *harig*.

4. Arm. *kʻēn* (g. sg. *kʻinoy* et *kʻinu*) 'haine invétérée, rancune, vengeance' = ieur. **su̯-éi-no-s* ou **su̯éi-nu-s* de la racine *su̯-éi̯-*, se rencontre aussi dans v.isl. *svípa* 'brûler, être en feu', *svipa* 'faire souffrir' n.dan. *svie*, n.sv. *svida* etc. (v. Johansson PBrB. 15, 237 et Charpentier KZ. 40, 427 suiv.). Hübschmann Arm. gr. I, 257 pense que l'arm. *kʻēn* est un emprunt persan = np. *kīn*, *kīna* 'haine invétérée, rancune, vengeance', av. *kaenā*, mais forme et sens autorisent également une origine ieur. pour le mot arm. cité.

5. Arm. *varsak* 'avoine' vient selon le dict. de l'Acad. des Mékhitharistes de *vars* (g. sg. *varsi*) 'cheveu', *varskʻ* plur. (g. *varsiç-*) 'cheveux', emprunt persan = phl. *vars* 'cheveu', av. *varəsa-* 'cheveu' (avec le suffixe dimin. *-ak*).[1] Mais aussi all. *granne* 'ährenstachel' est en v.h.all. *grana* 'haarspitze'.

6. V.ind. *vāk* = lat. *vōx*, v.ind. *vácas-* n., av. *vacah-* 'discours, parole' etc. (base **u̯éqᵘ-*) se retrouve aussi selon moi dans lit.

---

[1] Hübschmann, Arm. gr. 246, nr. 615, mentionne cette opinion, et demande: »wegen der grannen? Schwerlich richtig». V. par ex. Detter Deutsch. wb. 39 et Walde Dict. étym. lat. p. 196. Je n'en doute pas que les savans mékhitharistes aient vu juste avec leur instinct ordinaire.

rākaras, 'soir', vsl. *večerŭ* = **véq"-er-os* = originairement 'temps de discours'.

7. V.ind. *bhrá-tar-* 'frère' etc. = ieur. nom. sg. **bhrá-tēr* représente assurément la base **bhérā* (aussi **bhére/o*) 'porter', mais selon moi dans le sens primitif 'qui porte sa femme à la maison'. C'est donc la famille ieur. qui restait ensemble. Elle est caractérisée par le suffixe *-tēr*: **pə-tér* 'père' de **pā(i)* 'défendre', **mátēr* 'mère' de préieur. **amāi* 'aimer' et **bhrá-tēr* 'frère', 'porteur (de femme à la maison)'. La soeur **sué-sōr* 'soeur' = 'sa femme', n'est pas restée dans la »patrie», par suite elle appartient à un autre système de noms.

8. Il est impossible selon moi d'expliquer arm. *hołm* (*-oy*) 'vent', comme le fait Bugge IF. I,442, de ieur. **anl-*.[1] Le mot arm. montre l'influence de *hoł* 'terre' et représente **hołm* = **h-aułm* de **avē* 'souffler'; **aul-s-mo-s* ou **aul-mo-s* *αὐλός*, *αὐλέω* etc.

9. Il y a seulement une différence d'alternance entre lit. *tìltas* m. 'pont' = ieur. *tl̥-tós* '*fait plan' et skr. *taṭas* 'rive' = ieur. *tél-to-s* (Johansson IF. 8, 166 suiv.) de la racine **tel-* 'être plan' (lat. *tellūs*, *-ūris* 'terre', skr. *talam* 'plaine' etc.), cf. Walde 618[2]. Mais arm. *teƚi* 'place' appartient selon moi à **sed-* 's'asseoir' (Sprachw. abh. et Handēs, cf. aussi Pedersen KZ. 39, 373) = **(se)dél-s-iyos* avec *-s-*, formant le parfait.

10. Arm. *canr* = 'grave, sérieux', montre le même rapport de sens que lat. *gravis*, goth. *swērs* 'estimé' avec lat. *sērius* 'serieux' = v.h.a. *swāri*, *swār* 'grave', lit. *svarùs* 'grave' etc. (Walde s. v. *sērius*). Cf. aussi les sens contraires de fr. *léger*, all. *leichtsinnig*, arm. *tʻetʻevamit* de *tʻe-tʻev* 'léger', redoublement de préieur. **pet-eu* 'voler' d'où **ptéu̯* = arm. **tʻev* dans *tʻe-tʻev* d'où vient aussi selon Lidén Arm. stud. 114 f. arm. *tʻokʻ* 'paumon' = **tʻou̯okʻ* 'léger'.

11. Arm. *ystak* 'pur, serein' a un *y* = *i* de **en* ieur. comme préfixe et *-stak-* de **istak-* = ieur. **q"ĭs-tá-qo-s*. A ce mot on peut comparer selon moi v.sl. *čistŭ* 'pur', qui avait alors non *q*,

[1] L. *animus* id. chez Walde 32 suiv.

[2] L'expression »vielleicht» (peut-être) chez lit. *tiltas*, skr. *taṭas* (Walde au lieu cité) est superflue selon moi.

mais q^u initial, comme ieur. **q^u īs-tó-s*. Cette racine a aussi une variante avec *q* **(s)qai-t, (s)qai-d* 'serein, clair', cf. lat. *caelum* 'ciel' **cai-d-lo-m* (Solmsen Stud. 184) alternant avec **sqēi*, cf. v.ind. *chāyá* = ieur. **sqēyā* 'splendeur, ombre'. Cf. les autres mots de la même racine dans Walde Et. wb. p. 79—80 (de v.sl. *čistŭ* traite spécialement Pedersen Arch. 20, 283, sans mentionner le mot arm. *ystak*).

12. V.ind. *pac-* 'cuir, rôtir' de ieur. **péq^u* est représenté aussi dans la langue lit., comme nous le savons, par la forme *kep-* au lieu de **pek-*, cf. lit. *kepù* 'rôtir', d'où vient lit. *kẽpalas* m. 'pain' et vraisemblablement aussi lit. *kẽpenos* (seulement plur.) f. 'foie'.

13. Hongr. *lanka-d-* verbe 'langueo' d'où *lanka-d-ás* subst. 'languor', *lanka-d-t* adj. 'languidus', est un emprunt lit., comme le montre l'*a* = *å* de la racine hongr., cf. lit. *lankà* 'vallée' et *leñkti* 'courber'. Ce mot suppose un lien très ancien entre les lituaniens et les magyars, lesquels après avoir vécu en voisinage avec les persans,[1] sont venus de nouveau en voisinage avec les lituaniens, en donnant alors ce mot aussi aux lituaniens, où il a la forme *kárdas* m. 'épée' comme emprunt magyar.

14. A la même époque les anciens magyars étaient déjà en relation aussi avec les peuples slaves, peu de temps avant leur venue en Hongrie. Voilà pourquoi hongr. *vacsora* 'dîner du soir' ne s'explique pas seulement par v.sl. *večerŭ* 'soir' et *večera* 'dîner du soir', parce que *večera* donnerait hongr. **vecsere*. Hongr. *vacsora* montre donc aussi l'influence de lit. *vãkaras* m. 'soir' -**vãkeras*, et de *vakarėnė* f. 'dîner du soir' : c'est un mélange des formes sl. et lit. Ce mot est ainsi un témoignage très respectable de relations pré-pannoniques du peuple vieux-magyar avec les slaves et lituaniens.

15. Gr. *ἰχθύ-ς* m. 'poisson' = ieur. **ĝhi̯u-* a reçu une épenthèse en gr. **i-ĝhi̯u-* et c'est seulement après qu'**i-ĝhi̯u-* est devenu **i-ĝhþu* avec *þ* spirant. *Lit. žuvìs* f. 'poisson' montre une variante de la racine dans **ĝhu-u̯-í-s* **ĝhu-*, qui se trouve aussi dans lit. *žvejỹs* m. 'pêcheur' = ieur. **ĝhu̯-éi̯-iyo-s* et lit. *žvýnė* f. 'écaille'

---

[1] Cf. hongr. *kard* 'épée' emprunt pers. = npers. *kard* (av. *karəta*).

originairement = ieur. **ĝhu̯ī-n-íyā*, comme le montre la voyelle *y* = ieur. *ī* et non *ei*.

16. Ieur. **réi* 'couler' signifie dans v.ind. *rī-ti-ṣ* 'fleuve, course, course des choses, manière' (*rī* de **réi* comme troisième alternance, l'accent du mot manquant). Lit. *rýtas* 'matin' = ieur. **rī-to-s* montre aussi la même alternance que le mot v.ind. cité, signifiant aussi, selon moi, originairement 'course des choses'.

17. Ieur. *r̥r* et *n̥n* est représenté dans la langue lit. par *ir* et *in*, par exemple dans lit. *mirtìs* 'mort' = ieur. **mr̥-tí-s* (v.sl. *sŭ-mrĭtĭ*, où *mrĭtĭ* est pareillement ieur. **mr̥-tí-s*, v.ind. *mr̥-tí-ṣ)*; lit. *minė́ti* 'garder le souvenir de', v.sl. *mĭnĕti*, goth. *munan* de **mn̥*, cf. aussi lit, *at-mintìs* (*-*mn̥-tí-s*) 'souvenir', v.ind. *ma-tí-ṣ*, lat. *mens*, protolat. *men-ti-s* = ieur. **mn̥-tí-s*.

Ieur. **menēi* dans lit. *minė́ti* est devenu **mn̥nḗ* pour éviter la forme **mnḗ*, difficile à prononcer. Nous avons selon moi aussi dans lit. *žiūrė́ti*, au lieu de **žrė́ti* = ieur. **ĝhrḗ*, une forme résultant d'un croisement où *i* n'est pas un *i̯* parasitique, comme le pense Wiedemann (Handb. d. lit. spr. p. 28), mais provient du mélange de *žirė́ti* et *žūrė́ti* (= ieur. **ĝhr̥-* et **ĝhōr-*), devenu ici *žiūrė́ti* au lieu de **ž-rė́ti*, racine primitive **ĝhérēi*, v. Walde Dict. ét. lat. 517.

18. M. H. Pedersen KZ. 39, 437 dit à propos du mot arm. *hiutʻ* en l'expliquant avec Osthoff PBrB. 18, 247 par v.h.all. *fūht*, all. *feucht* 'humide', de **pi̯ūqʷtu* à gr. ὑγρός, lat. *ūdus*, qu'il peut être dérivé de **pi̯ūqʷto-* ou *pi̯uqʷti-* (en écartant, alors la combinaison de *feucht* avec v.ind. *paṅka* 'bourbe' Lidén Språkv. sällsk. förh. 1891—94, p. 60). Mais à côté de cette explication assez compliquée nous avons aussi une autre solution. Je vois dans le mot arm. *hiutʻ* la forme ieur. **séuptos* ou **séuptis* 'humidité' se rattachant à ieur. **séup* 'sucer, humidité', cf. v.ind. *sū́pas* 'potage', ags. *súpan*, v.isl. *súpa*, v.h.all. *sūfan* savourer, boire, boire à l'excès' (all. *saufen*), *sūf* 'potage', v.sl. *sŭsati* (**sup-s-*) 'sucer', Persson Wurzelerw. 176, Zupitza Gutt. 29, v. Walde Et. wb. 607.

19. La racine **séu* 'humidité' se retrouve selon moi aussi dans l'arm. *kʻitʻ* 'nez', élargissement avec *-éi-* (de **séu̯-éi* = **su̯éi* avec ieur. *-th-*) originairement 'humidité'.

20. Il est possible selon moi de rapprocher lat. *sūdo* (*-āre*), *sūdor* (*-ōris*), v.h.a. *sweiz*, all. *schweiss*, v.ind. *svēda-s* m., arm. *k'irtn*, 'sudor' etc. de la base élargie **su̯-éi-* avec *-d-*, en admettant que arm. *k'it* 'nez' et *k'irtn* 'sueur' contiennent des éléments originairement identiques.[1]

[1] Kretschmer KZ. 31, 419 pense, que v.ind. *kṣvidyati, kṣvēdate* 'il devient humide', av. *xšvīd-* 'lait, humidité', avaient une forme plus complète, mais il n'en est pas ainsi, parce que *kš* dans ces formes est analogique de *xšar* 'fluer'.

Bemerkungen zu Rājaçekhara's Karpūramanjarī.

Von **Jarl Charpentier,** Uppsala.

1. In Karp. I 30 (ed. Konow and Lanman p. 29) heisst es folgendermassen:

Rājā: aho se[1] *rūvasohā:*

[2]*maṇṇe majjhaṁ tivalavaliyaṁ ḍimbhamuṭṭhīe gejjhaṁ*
ṇo bāhūhiṁ ramaṇaphalaaṁ veḍhiuṁ jāi dohiṁ
ṇettachettaṁ taruṇapasaīdijjamāṇorumāṇaṁ,
tā paccakkhaṁ maha vilihiuṁ jāi esā ṇa citte.

Lanman (ib. p. 230 übersetzt dies so:

'Oh, the splendor of her beauty!

Methinks her waist, circled with triple folds, were easily grasped even by a baby's fist, while to compass the expanse of her hips is not possible even with two arms. A tender child's hands suggests a comparison for the bigness of her eyes. And so [by reason of her beauty], it is not possible in a picture to portray her, as she really is'.

Weiter heisst es in II 38 (ed. K.-L. p. 57):

ṇaaṇāi pasaisarisāi jhatti phullāi kouhalleṇa
appenti va kuvalaadalasilīmuhe pancabāṇaṁ.

was Lanman (p. 256) übersetzt:

'Sudden she opens her eager bloomy eyes,
big as her palm, and Cupid's quiver fills
with piercing shafts of lotus-petals blue'.

Lanman — und mit ihm Konow im glossar (p. 147[a]) — nimmt also *pasaī°* als gleichbedeutend mit skt. *prasṛti-* 'the palm of the hand'.

[1] *Kappūramañjarīe.*
[2] metrum *Mandākrantā.*

Doch wird dies kaum richtig sein. Denn abgesehen davon, dass wir kaum irgendwo eine solche, ein wenig abgeschmackte vergleichung zwischen hand und auge finden[1], wäre es auch mit der unläugbar überall hervortretenden poetischen gewandtheit des Rājaçekhara wenig übereinstimmend, hätte er in derselben strophe (I 30) gesagt: 'der nabel . . . kann mit der faust eines kindes umgefasst werden . . . die augen sind gross wie die hände eines zarten kindes'.

Ich glaube, wir haben hier mit einem anderen wort *pasaī°* zu tun. In Deçīn. 6,4 haben wir *pasao mṛgaviçeṣaḥ*, deutlich = skt. *pṛṣata-* 'die gesprenkelte gazelle', und in pali *pasado* 'the spotted antelope' Ab. 619[2], was auch in der literatur vorkommt, worauf ich unten zurückkomme. Dazu muss ja die fem. form *pasaī* = skt. *pṛṣatī* lauten, und das ist m. e. gerade der sinn des wortes in Karp. I 30. II 38. Es soll also an diesen stellen heissen:

I 30: 'a tender *antelope's* eyes' etc. und

II 38: 'big as [the eyes of] an *antelope*' etc.

Dass die augen eines schönen mädchens mit denen einer jungen gazelle verglichen werden, ist ja in der altindischen literatur so gewöhnlich, dass man überhaupt dafür keine beispiele zu sammeln braucht. Ich gebe deswegen nur aus Karp. selbst folgende:

II 41c: *itthaṁ vaṇṇāṇa rehā viharai hariṇīcancalacchīa esū*

d. h. 'thus o'er the maid, with tremulous fawnlike eyes, there plays the beauty of colours';

II 46c . . *ṇettāṇa tilaaddume ṇiradiā dhāḍī maacchīa* usw.

d. h: '. . aus der gazellenäugigen augen wurde ein angriff auf dem *tilaka*-baum gemacht . .';

III 22d . . *hariṇacchi* . .' = 'du gazellenäugige . .';

IV 1b: *sā uṇa sāraṅgacchī ekkaghare vi duluhā vihiṇā.*

d. h. 'Yet that fawn-eyed girl, albeit in one and the same palace with me, is hard to reach, as fate will have it';

---

[1] Es kann ja sein, dass so etwas an irgend einer stelle vorkommt; jedoch kenne ich keinen solchen ausdruck, und LANMAN hat keine parallele hervorgehoben, ausser die stelle Karp. I 16, wo es heisst: *pasāridapasaïlippamāṇehiṁ acchīhiṁ* 'with eyes as big as [her] open palm'. Dies ist aber m. e. eher = *pasaridehiṁ pasaïlippamāṇehiṁ acchihiṁ* d. h. 'mit weit aufgesperrten augen, von der grösse der gazellen [augen]'.

[2] Nach Childers.

IV 16[a]: *kā vi . . . maacchī* = 'eine andere . . gazellenäugige'. u. s. w.

Schliesslich füge ich noch hinzu, dass in der hdschr. A zu Jacobi's Ausg. Erz. p. 29,22 *pasayacchi* 'o gazellenäugige' steht, wo Jacobi die lesart des B *isayacchi* eingesetzt hat. P. 83,21 steht im text nach AB *pasayacchī* 'die gazellenäugige'.

2. In II 15 (ed. K.-L. p. 47) lesen wir:
Vicakṣaṇā: tīe[1] *ṇiambaphalae ṇivesio pommarāamaṇikancī.*
Rājā: kancanaselasilāe tā barihī kārio ṇaṭṭaṁ.
Lanman übersetzt (p. 250):
'*Vichākshaṇā:* Over the expanse of her buttocks was placed a girdle bejewelled with rubies.
King: That was making a peacock dance on the cliffs of Golden Mountain[2]'.

Der vergleich ist ein wenig ungewöhnlich — das kann nicht geläugnet werden. Sonst bewegen sich ja die gleichnisse besonders in bezug auf den schmuck und das ganze äussere der mädchen bei Rājaçekhara sowie im allgemeinen in der gesamten kunstpoesie innerhalb ziemlich enger grenzen. Wo hat denn der verfasser sein gleichnis geholt? M. e. ist der grund dafür die erzählung, die wir in jāt. 159 (*Morajātaka*, Fausboll II 33 ff.) und 491 (*Mahāmorajātaka,* Fausboll IV 332 ff.) wiederfinden. Dort wird nämlich in der einleitung erzählt, wie sich ein goldener pfau auf dem goldenen berg Daṇḍaka[3] (*daṇḍakahiraññapabbatatale*) niederliess und dort lebte, folglich auch tanzte, da ja der tanz gerade ein kennzeichen dieses vogels in der indischen literatur ist. Dass die erzählung sehr alt ist und sicherlich nicht in buddhistischen kreisen entstand, zeigen die *pāligāthā's*, die fast vedische züge tragen.

3. In Karp. I 19 (ed. K.-L. p. 13) redet der zornige Vidūṣaka die Vicakṣaṇā, eine kammerzofe der königin, so an: *ā dāsīe dhūde bharissakuṭṭiṇi ṇillakkhaṇe viakkhaṇe, īdiso ahaṁ mukkho jeṇa tae vi uvahasīāmi? aṇṇam ca: re paraputtariṭṭāliṇi bha-*

---

[1] *Kappūramañjarīe.*

[2] Meru, das in MBh. XII 2240 *Kanakaparvataḥ* und in Kād. 8,23 *Kanakaçikharī* heisst.

[3] Fraglich; denn *daṇḍakahiraññapabbata* kann einfach 'goldene bergkette' bedeuten.

maraṭeṇṭe ṭeṇṭākarāle tuḍiḍasaṁghaḍiḍe paraṁparā puṇḍiccassu maha kiṁ dūsaṇaṁ āsi? Das stück ist übrigens klar — nur die richtige meinung der beiden sonderbaren worte *bhamaraṭeṇṭā* und *ṭeṇṭākarālā* kann nicht ganz festgestellt werden. Ich werde es hier versuchen, die beiden worte ein wenig näher zu erklären.

ṭeṇṭākarālā ist seiner äusserlichen bedeutung nach klar; denn es kann nicht bezweifelt werden, dass der kommentator Kṣṛṇasūnu hier irre geht, wenn er das wort mit *urahkinopalakṣitacaṇḍikā* erklärt, und KONOW und LANMAN sind ganz auf rechtem wege, wenn sie es mit 'a Durgā of the gambling-places' (p. 135[b]) und 'you terror of the gambling hells' (p. 229) übersetzen. Es kommt nochmals in Karp. I 21 vor, wo der Vidūṣaka die arme zofe mit folgenden schönen epiteten anredet: *ā dasīe putti ṭeṇṭākarāle kosasadacaṭṭiṇi racchālottiṇi* d. h. 'heus tu, meretricis filia, aleatorum Durgā, quae centum (hominum) penes linxisti, omnibus in viis vagaris'. *ṭeṇṭā* bedeutet hier 'spielhaus, *sabhā*', vgl. *ṭiṇṭhā*, *ṭhiṇṭhā* bei BR. und *ṭeṇṭā dyūtasthānam* in Deçīn. 4,3.

Was ist aber der sinn des ausdrucks 'Durgā der spielhäuser, unglücksgöttin der spieler'? M. e. ist dies folgendermassen entstanden: es war in Indien (so wie auch anderswo) eine alte vorstellung, dass ein keusches mädchen glück im spiel gab[1] — eine unkeusche frau gab also unglück. Jetzt nennt aber der Vidūṣaka unter verschiedenen benennugen die Vicakṣaṇā geradeaus eine hure — und der schlechtesten art, eine *kosasadacaṭṭiṇī*, d. h. ein mädchen, das das *āupariṣṭaka* ausführt, was der sonst gar nicht skrupulöse Vātsyāyana nur lüsternen mädchen der niedrigsten klasse zuschreibt und was in den gesetzbüchern heftig verurteilt wird[2] — und also muss sie ja gerade eine 'unglücksgöttin' des ganzen spielhauses sein.

Weiter bemerke ich, dass bei Somadeva in KSS. tar. 123 ein unglücklicher und überaus frecher spieler *Ṭhiṇṭhākarāla* heisst[3], was TAWNEY wohl ganz richtig 'terror of the gambling-saloon' übersetzt.

bhamaraṭeṇṭā ist schwieriger zu verstehen. KONOW (p. 150[b] f.) übersetzt: 'having an unsteady character, or, having a scar like a bee'. Die hdschr. BN und Pītāmbara's Jalpatiratnamañjarī

---

[1] S. darüber Lüders GA IX: 2, p. 9 mit anm., wo beispiele aus jātaka und epos angeführt sind.

[2] S. Rich. Schmidt Beitr. z. ind erotik p. 546 ff.

[3] Der name kam wohl schon bei Guṇāḍhya vor.

stützen die erste übersetzung mit ihrer erklärung *bhramaṇaçīlā;* es kann wohl aber kaum darüber zweifel obwalten, dass dies nur eine erklärung ad hoc ist — in der übrigen sammlung von wenig schmeichelhaften epitheten macht ein solches wort einen allzu schwachen eindruck. P hat die wunderliche erklärung *bhramaravat ṭiṭo yasyāḥ. ṭeṭo pi madhyasthito maṇiviçeṣaḥ. ṭiṭā bhūṣaṇā*[1]. O fügt zu *ṭeṭā akṣiyolakam iti kecit.* Die richtigste erklärung bringt m. e. Kṛṣṇasūnu, indem er sagt: *bhamaraṭeṇṭe ity etad deçīpadaṁ muṣṭiprahāraprarūḍhe veçyorahkiṇe vartate bhramaravarṇakiṇamaṇāu. tathā ca prayogaḥ. ṭeṇṭāvalokanakutūhalabhaṅgabhīrur iti. yadvā bhramarāṇāṁ viṭānāṁ ṭeṇṭā bhūyate.* Damit stimmt überein seine erklärung von *ṭeṇṭākarālā* als *uraḥkiṇopalakṣitacaṇḍikā.* D. h. wir haben wohl neben *ṭeṇṭā dyūtasthānaṁ* ein zweites wort *ṭeṇṭā* 'narbe, bes. auf der brust' anzunehmen. Dies ist aber m. e. = 'nägel- oder zahnmal' (das beim liebesstreit zugefügt wird). *bhamaraṭeṇṭā* wäre also vielleicht 'die ein nägel- oder zahnmal in der form einer biene trägt'. Nach Vātsyāyana Kāmas. p. 119—121 heissen aber die nägelmale: *churitaka, ardhacandra, maṇḍalaka, rekhā, vyāghranakha, mayūrapadaka, çaçaplutaka* und *utpalapatraka;* ib. p. 126—128 nennt er die zahnmale: *gūḍhaka, ucchūnaka, bindu, bindumālā, pravālamaṇi, maṇimālā, khaṇḍābraka* und *varāhacārvitaka.* Es kommt also kein *bhramara*-mal vor. Deswegen wäre es ja nicht ganz ausgeschlossen, dass sich doch in anderer tradition ein solches fände. Doch ist auch eine andere erklärung möglich: es giebt nämlich unter den *viparītaka*'s (coitus inversi) eins, namens *bhramaraka* (*vota*)[2]; somit könnte *bhamaraṭeṇṭā* bedeuten: 'die beim coitus *bhramara* ein nägel-(oder zahn-) mal erhalten hat'. Weiter komme ich hier nicht.

---

[1] Die göttin *Nirṛti* (vgl. I. St. 14, 357). Diese erklärung muss wohl darauf fussen, dass der glossator wusste, dass in *ṭeṇṭākarālā* etwas mit der schrecklichen göttin Durgā in verbindung stehendes stecke.

[2] S. Rich. Schmidt Beitr. z. ind. erotik p. 542, 559.

Der gegenwärtige Stand der Vorarbeiten zum Zweiten Bande des Corpus Inscriptionum Etruscarum.[1]

Von **O. A. Danielsson**, Uppsala.

Als ich etwa vor jahresfrist von unserem verehrten sektionsleiter, Herrn Professor Eduard Meyer, aufgefordert wurde, mich mit einem vortrage etruskologischen inhalts an den verhandlungen des gegenwärtigen kongresses zu beteiligen, war es mir sehr zweifelhaft, ob ich dieser für mich so ehrenvollen einladung folge leisten könne. Die etrusker zählen ja gewiss zu den interessanteren erscheinungen der antiken völkerwelt, und gerade jetzt sind prähistoriker, archäologen, historiker und philologen so eifrig wie nur je damit beschäftigt, die herkunft und die schicksale dieses volkes und seinen anteil an der kulturentwicklung des alten Italiens zu ergründen. Es ist auch klar, dass einer, der wie ich, sich jahrelang mit den schriftlichen denkmälern dieses volkes befasst hat, nicht umhin kann, sich auch in jenen geschichtlichen fragen ein gewisses urteil zu bilden, oder wenigstens ihre diskussion mit lebhaftem interesse zu verfolgen; vor allem muss naturgemäss die sprachliche seite dieser probleme seine aufmerksamkeit in anspruch nehmen. Aber — und hier komme ich zu den bedenken, die sich bei mir einstellen mussten: in der etruskischen realforschung bin ich eben nur dilettant, und es würde fast anmassung gewesen sein, wenn ich in dieser versammlung über solche dinge hätte reden wollen. Dazu kam noch, dass erst bei dem nächstvorhergehenden historischen kongresse die geschichtlichen hauptfragen, wie die nach der herkunft der etrusker und der zeit ihrer einwanderung in Italien, von

[1] Vortrag gehalten in der II. Sektion (Geschichte von Hellas und Rom) des Internationalen kongresses für historische wissenschaften in Berlin, Aug. 1908, und hier in unveränderter fassung wiedergegeben.

einem jetzt leider dahingeschiedenen russischen gelehrten (B. Modestov) behandelt worden waren. Was dann aber das sprachliche gebiet angeht, worauf ich zunächst angewiesen war, so ist hier allerdings, seit dem letzten historischen kongresse, ein ereignis ersten ranges zu verzeichnen, das erscheinen (im j. 1904) von Prof. Wilhelm Schulzes grossem werke »Zur Geschichte lateinischer Eigennamen», das auch in allgemein geschichtlicher beziehung eine eminente bedeutung hat, indem es u. a. (auch wenn in der folge einige abstriche sich als nötig herausstellen sollten) doch zur genüge zeigt, wie tief und weitreichend und (wie wir demnach wohl unbedingt folgern müssen) lange andauernd der etruskische einfluss im leben des alten Italiens gewesen sein muss, so dass er mithin schwerlich, wie man noch neuerdings gemeint hat, in die knappe spanne einiger weniger jahrhunderte eingezwängt werden darf. Indessen hätte ich im besten falle sowohl aus diesem wie aus den übrigen teilen der etruskischen sprachforschung nur zerstreute bemerkungen über einzelne punkte zu bieten gehabt, für deren erörterung kaum auf ein allgemeineres interesse zu rechnen gewesen wäre. Ich habe also damals unserem präsidenten geantwortet, dass ich nur für den fall eine zusage zu geben wage, dass etwa ein kurzer bericht über den stand der arbeiten zum Corpus Inscr. Etr. sich für die verhandlungen dieser sektion eignen würde, und dieser mein notfallsvorschlag ist dann angenommen worden. Ich bitte Sie, meine Herren, diese etwas lange einleitung zu entschuldigen, die nur erklären sollte, wie ich überhaupt dazu gekommen bin, in dieser versammlung das wort zu ergreifen und gerade über diesen gegenstand zu sprechen. Übrigens muss ich noch gleich bemerken, dass ich (hauptsächlich des zusammenhanges wegen) mir im folgenden gestattet habe ein wenig weiter auszugreifen, als der titel meines vortrages angiebt; ich hätte ihn vielleicht besser so formuliert: »Über die fortsetzung des Corpus Inscr. Etr. und die vorarbeiten dazu» o. ä. Vielleicht könnte diese etwas allgemeinere fassung meines themas dem einen oder dem anderen von den anwesenden Herren Kollegen veranlassung geben mit ratschlägen und ausführungen hervorzutreten, die sich für den fortgang der arbeit als förderlich erweisen. Dass solche bemerkungen, auch wenn sie in ausstellungen an dem bisher geleisteten gipfeln sollten, mit aufrichtigem danke entgegengenommen und gewissen-

hafte berücksichtigung finden werden, brauche ich wohl nicht ausdrücklich zu versichern.

Als Carl Pauli vor gerade 7 jahren (am 7. aug. 1901) aus einem an talentvoller und fruchtbringender arbeit wie an mühsal und prüfungen überreichen leben schied, war der erste, die inschriften des nördlichen Etruriens (von Volterra im westen bis Perugia im osten) umfassende band des CIE. so gut wie vollendet. Die sorge um die fortführung des werkes hatten einerseits zu tragen die wissenschaftlichen körperschaften, die dessen herausgabe unterstützt hatten und noch unterstützen, näml. die Kgl. Preuss. Akademie der Wissenschaften in Berlin und die Kgl. Sächs. Gesellschaft der Wissenschaften in Leipzig, sowie der verleger, Herr Arthur Meiner in Leipzig (F.: Johann Ambrosius Barth), der diesem begreiflicherweise wenig gewinnbringenden unternehmen grosse opfer gebracht hat. Was andernteils die redaktion betrifft, so war ich, der ich bis dahin nur als materialsammler und seit reichlich 10 jahren überhaupt nicht mehr am werke mitgearbeitet hatte, zu deren übernahme kontraktlich verpflichtet; daneben hatte Pauli im j. 1900 meinen jetzigen kollegen, Dr. G. Herbig in München, als bearbeiter der sogen. instrumentum-inschriften gewonnen.

Zunächst musste nun der apparat, d. h. der vorhandene vorrat von inschriftenkopien mit den dazugehörigen aufzeichnungen (wie die reisejournale u. s. w.), sowie die das Corpus betreffenden manuskripte Pauli's dem werke erhalten werden. Dass dies geschehen konnte, ist der munificenz der Berliner Akademie zu verdanken, die jene teile des Pauli'schen nachlasses käuflich erwarb. Das ganze fand vorläufig (dank dem freundlichen entgegenkommen der betreffenden behörden) eine geeignete unterkunft auf der Universitätsbibliothek zu München; später ist es, mit genehmigung der eigentümerin, als depositum auf die wohnorte der beiden redaktoren, München und Uppsala, verteilt worden. Dann galt es den apparat und die manuskripte zu ordnen und über deren bestand, vor allem was den noch ausstehenden teil des Corpus betraf, eine übersicht zu gewinnen. Diese arbeit habe ich in der ersten hälfte des jahres 1902 gemeinsam mit Dr. Herbig ausgeführt, der vorher die überführung nach München und die aufstellung in der dortigen Universitätsbibliothek besorgt hatte. Die durchnahme ergab einerseits inbetreff des apparates, dass dieser zwar recht reichhaltig, aber doch mit bedeutenden lücken und mängeln behaftet war. Seit dem

jahre 1890, da ich zum zweiten male für das Corpus gereist war, hatte Pauli allein nicht nur die redaktion des werkes, sondern auch die sammlung des kopienmaterials zu besorgen gehabt, und es ist nicht zu verwundern, dass auch seine, das gewöhnliche mass weit übersteigende arbeitskraft, den beiden aufgaben nicht gleichmässig gerecht werden konnte — und zwar dies um so weniger, als er mit grossen äusseren schwierigkeiten und in seinen letzten lebensjahren mit unheilbarem siechtum zu kämpfen hatte. Wir sahen also, dass hier noch sehr viel zu tun übrig blieb, und mit um so grösserer freude mussten wir es begrüssen, als wir, durch geeignete vermittelung, in Herrn Dr. Bartolomeo Nogara, direktor des etruskischen museums im Vatikan, einen auf dem gebiete der etruskischen epigraphik hervorragend kundigen und erfahrenen gelehrten als mitarbeiter erhielten.

Die durschsicht von Pauli's manuskript zum zweiten bande des CIE. ergab ein ähnliches, oder vielmehr ein noch weniger befriedigendes resultat. Allerdings fanden sich darin die allermeisten der bis ende der neunziger jahre bekannt gewordenen etruskischen inschriften aufgeführt, und zwar war jede auf ihrem eigenen duodez-blättchen verzeichnet, mit einleitender überschrift und nachfolgenden bemerkungen in lateinischer sprache — in der hauptsache nach dem im 1. bande des Corpus befolgten schema. Das von Pauli und mir zusammengebrachte neue material war auch im allgemeinen verwertet, und dazu waren hie und da kopien und tatsächliche angaben benutzt, die Pauli von seinen wissenschaftlichen korrespondenten in Italien und anderswo erhalten hatte. Dass ferner die neuen lesungen, die diese zettel in nicht geringer anzahl boten, manchen beweis von Pauli's seltenem scharfblicke und glücklicher kombinationsgabe enthielten, versteht sich von selbst. Aber im ganzen zeigte es sich, dass dies zettelmanuskript nur ein erster entwurf war, der zwar von Pauli selbst durch überarbeitung, berichtigung und vor allem ergänzung zur definitiven druckvorlage hätte ausgestaltet werden können, aber für die nachfolger nur als eine art verzeichnis der inschriften und gelegentliche fundgrube wertvoller notizen und bemerkungen benutzbar blieb. Ein grosser teil dieser zettel ist, wie aus dem regelmässig beigeschriebenen datum ersichtlich, schon gegen ende der achtziger jahre geschrieben. Die betreffende inschrift wird nach einer der früheren inschriftensammlungen (von

Fabretti u. Gamurrini), oder nach fundberichten in den »Notizie degli Scavi» u. s. w., oder auch nach PAULI's eigenem material gegeben. Hierbei kommen öfters doubletten (sogar mehrfache) vor, wenn dem verfasser dieselbe inschrift nacheinander aus verschiedenen quellen, älteren und jüngeren, bekannt geworden war. Litterarische angaben, die über das schon von den benutzten quellen gebotene hinausgehen, findet man nicht allzu häufig: solches hatte sich der vf. für die definitive ausarbeitung der zettel zum druckmanuskript verspart. Aus alledem dürfte hervorgehen, dass, wie soeben angedeutet wurde, das zettelmanuskript PAULI's zum 2:en bande des Corpus der neuen redaktion bei ihrer editorenarbeit wohl als höchst schätzbare beihülfe, nicht aber als grundlage dienen kann. Was es bietet — und das ist zum teil ganz vortreffliches — und was es vermissen lässt, wird ein aufmerksamer leser aus der von mir bearbeiteten und ende des vorigen jahres erschienenen ersten lieferung des 2:en bandes ziemlich klar ersehen können, indem ich mich hier bestrebt habe, alle irgendwie in betracht kommenden entlehnungen aus den »seidae manuscriptae Paulianae» gebührend als solche zu kennzeichnen.

Das wäre also ungefähr das erbe, das ich und Dr. HERBIG damals angetreten haben. Wie wir es seitdem zu verwalten gesucht haben, will ich nun in aller kürze darlegen.

Der nach PAULI übernommene apparat ist seit dem j. 1902 nicht unbedeutend vermehrt worden. Dr. HERBIG hat zu diesem zwecke drei italienische reisen unternommen, über deren allgemeinen verlauf und ertrag er in den Sitzungsberichten der Kgl. Bayerischen Akademie d. Wiss. für die jahre 1904 und 1908 bericht erstattet hat. Ich selbst war wieder zweimal in Italien, das letzte mal (gleichzeitig mit meinem kollegen) im vergangenen frühling. Diese reisen, für die wir z. t. einen von den heimischen behörden bewilligten ausserordentlichen urlaub genossen, wurden ausserdem durch pekuniäre unterstützungen ermöglicht, die uns beiden oder dem einen von uns die preussische und die bayer. Akademie der Wissenschaften und der schwedische staat gewährten. In Italien selbst ist unsere arbeit überall von den betreffenden behörden, museumsvorständen und privatpersonen in der zuvorkommendsten und liberalsten weise gefördert worden, und es ist mir eine besondere genugtuung hier, in gegenwart berufener vertreter Italiens und der italienischen altertums-

forschung, dies dankeswort aussprechen zu dürfen[1]. Neben Dr. Herbig und mir ist für denselben zweck unser italienischer mitarbeiter, Herr Dr. Nogara, in ausgiebiger weise tätig gewesen; wieviel er für die vervollständigung und berichtigung unseres apparates getan hat, kann schon nach seinen überaus zahlreichen und wertvollen beiträgen zu der vor kurzem erschienenen lieferung des Corpus ermessen werden. Das bisher erreichte gesamtresultat kann in kürze folgendermassen angegeben werden: mit hinzunahme des alten bestandes ist das material für den mir persönlich zunächst obliegenden part, die grab- und monumentalinschriften des mittleren und südlichen Etruriens, zum allergrössten teil gesammelt; erheblichere lücken finden sich nur in den komplexen Vulci und Caere, und diese werden, wie ich hoffe, bald von Herrn Nogara und zum teil von mir selbst ausgefüllt werden. Ein stück von dieser abteilung, die inschriften von Alt- und Neu-Volsinii (Orvieto und Bolsena nebst Territorien), ist, wie ich bereits erwähnte, gegen ende des vorigen jahres von mir als 1. lieferung des 2:en bandes herausgegeben worden. In dem auf Herrn Herbig als redaktor entfallenden teile sind wir nicht so weit gelangt, was u. a. auch darauf beruht, dass vor der ganz neuerdings getroffenen anordnung gleichzeitiger herausgabe (worauf ich gleich zurückkomme) der von mir zu redigierende teil als der dringlichere erschien und infolgedessen den löwenpart nicht nur von meiner eigenen, sondern auch von Herrn Herbig's und Herrn Nogara's sammelarbeit in anspruch nahm. Indessen ist auch für jenen zweiten teil nicht wenig getan, und für die zunächst herauszugebende lieferung desselben liegt seit der diesjährigen reise Dr. Herbig's das material fast vollständig vor. Immerhin bleibt hier ein grosses stück arbeit übrig, und es steht zu hoffen, dass wir und vor allem mein kollege, der an erster stelle diese sorge zu tragen hat, zeit und mittel finden werden, um es in der wünschenswerten weise zu erledigen.

Was die redaktionstätigkeit angeht, so ist diese (z. t. nach der ursprünglichen anordnung) in der weise unter mich und Dr. Herbig verteilt worden, dass ich die in Etrurien selbst gefundenen nicht-instrumentalen inschriften, mit ausnahme derjenigen des Faliskergebietes, die nicht-instrumentalen inschriften unbe-

[1] Herr Professor Ettore Pais (Rom) führte bei der betreffenden, am 11. aug. gehaltenen, sektionssitzung das vicepräsidium.

kannten fundorts, die zu diesen abschnitten und zum ersten bande gehörigen addenda, sowie einen teil der indices (bes. den wortindex, der mir seiner zeit von Pauli übertragen wurde), und Dr. Herbig alles übrige übernommen hat. Ausser einem teil der indices sind also von ihm zu bearbeiten: die inschriften von Falerii, die ausserhalb Etruriens in Italien (Campanien, Umbrien, der Aemilia u. s. w.) gefundenen inschriften, die denkmäler ausseritalischen fundorts (wie z. B. die Agramer mumienbinden), die in einen anhang aufzunehmenden inschriften quasi-etruskischen oder »tyrrhenischen» sprachcharakters (wie die lemnischen und die von Novilara) und endlich die sehr zahlreichen instrumentum-inschriften, eine kategorie deren ich schon mehrfach gedacht habe und die in diesem zusammenhang eine etwas eingehendere erwähnung erfordert. Unter diesem namen versteht man bekanntlich die inschriften auf vasen und allerhand anderem gerät und schmuck (spangen, spiegeln, gemmen, lampen, gewichten etc.). In der ausscheidung dieser art von inschriften von den übrigen ist Pauli (wie ich mich zu erinnern glaube, auf den ausdrücklichen rat von Mommsen) dem vorgange des Corpus Inscr. Latinarum gefolgt. Ob die einteilung in nichtinstrumentale und instrumentale gerade für die etruskischen inschriften ganz glücklich gewesen ist, dürfte recht fraglich sein: zusammengehörige fundstücke, die möglicherweise sich gegenseitig erklären könnten, werden dadurch mitunter auseinandergerissen; wenn eine vase als aschengefäss benutzt worden ist und den namen des toten aufgeschrieben trägt, kommt die inschrift unter die gewöhnlichen sepulkralinschriften, gehört aber das gefäss zu den beigaben, so ist die eventuelle besitz- oder weihinschrift zum »instrumentum» zu führen, u. dgl. mehr. Diese einteilung ist nun aber einmal da und soll im allgemeinen auch, wie bisher, befolgt werden. Für die inschriften faliskischen, kampanischen und norditalienischen fundorts, die allerhand sprachliche besonderheiten bieten, und deren wichtigste stücke zum grossen teil »instrumental» sind, haben wir uns jedoch entschlossen jene unterscheidung fallen zu lassen. Dies nach dem vorschlage meines kollegen, Dr. Herbig's, der die genannten gruppen schon in der nächsten lieferung des Corpus herausgeben soll.

Um die herausgabe möglichst zu beschleunigen ist nämlich, und zwar ebenfalls auf die anregung von Dr. Herbig hin, der 2. band des Corpus in zwei abteilungen (»sectiones») mit selb-

ständiger paginierung und einem zwischen beiden fallenden zahlensprung in der numerierung der inschriften zerlegt worden: so dass während die 1. sectio des 2:en bandes (die die inschriftenzählung des 1:en bandes unmittelbar fortsetzt) voraussichtlich mit einer nummer unter oder wenig über 6,000 enden wird, die 2. etwa mit 7,000, oder um gegen die eventualität der doppelnummern absolute sicherheit zu haben, mit einer noch höheren tausendnummer anzufangen hat. Die genannte von Dr. Herbig zu bearbeitende lieferung, *Sectionis alterius fasciculus primus*, wird aller voraussicht nach im laufe des nächsten jahres erscheinen und dann im j. 1910 die von mir redigierte zweite der 1:en abteilung nachfolgen können. Über den weiteren fortgang und den abschluss des werkes wäre es vorschnell, schon jetzt etwas näheres zu sagen; nur das eine kann ich versprechen, dass wir uns redliche mühe geben werden, die herausgabe so rasch zu fördern, wie es uns die umstände nur irgend möglich machen.

Plan und grundsätze der bearbeitung sind im grossen und ganzen dieselben geblieben, die Pauli (wesentlich nach dem muster des Corpus Inscr. Latinarum) festgestellt und im 1. bande befolgt hat. Nur in einigen beziehungen wird die fortsetzung seines werkes ein etwas verändertes gepräge tragen. Von geringfügigen und für den wissenschaftlichen inhalt gleichgültigen modifikationen der form und anordnung der einzelnen artikel will ich hierbei nicht reden. Aber folgende punkte dürften vielleicht auch an dieser stelle eine erwähnung verdienen.

1. Lateinische inschriften sollen erheblich sparsamer, als es von Pauli im 1. bande geschehen ist, aufgenommen werden; in dem vor kurzem herausgegebenen fascikel findet sich keine einzige. Pauli war der ansicht, dass der kenner es einer lateinischen inschrift sehr leicht ansehen könne, ob sie, so zu sagen, aus dem etruskischen übersetzt, etruskisch gedacht, aber lateinisch geschrieben ist. Unseres erachtens ist dies nicht allzu oft der fall, und nachdem Wilh. Schulze gezeigt hat, wie sehr das lateinische namensystem mit etruskischen elementen durchsetzt ist, ist bei den lateinischen inschriften Etruriens die scheidung der kryptoetruskischen von den rein und echt lateinischen eine noch heiklere sache geworden. Ausserdem ist es ja mindestens unnötig, inschriften, die in Corpus Inscr. Latinarum XI vortrefflich ediert sind, noch einmal im CIE. herauszugeben und dadurch den umfang des letzteren zu vergrössern. Endlich soll nicht

einmal der schein erweckt werden, dass der etruskologe sämtliche urkunden, die ihn angehen, nun im CIE. beisammen hätte und somit der durcharbeitung des lateinischen inschriftenwerkes entraten könne. Die aufnahme lateinischer inschriften wäre wohl demnach (abgesehen von den bilinguen) auf zwei kategorien zu beschränken: näml. a) diejenigen, die in unmittelbarem zusammenhange und verbande mit etruskischen texten vorkommen (wie z. B. die lateinischen inschriften der »Grotta del Tifone» bei Corneto), und b) solche, die einen gemischten, etrusko-lateinischen sprachtypus zeigen, wie z. b. ein teil der faliskischen. (Ähnlich wird eventuell in der kampanischen abteilung mit den etrusko-oskischen inschriften zu verfahren sein.)

2. Es soll die etruskologische litteratur in grösserer ausdehnung als früher herangezogen werden. Es ist mitunter Pauli vorgeworfen worden, dass er hinweise auf die in den schriften der etruskologischen forscher vorkommenden besprechungen von den inschrifttexten oder gewissen stellen derselben nur in allzu karger und einseitiger auswahl gebe. Diese rüge ist nicht ganz unbegründet, obwohl ihre reale bedeutung m. e. nicht besonders hoch anzuschlagen ist. Bei der grossen arbeitslast, die auf ihm ruhte, hatte Pauli nur für das notwendige zeit, und was er von derartigen notizen unter den tisch fallen liess, war zum teil von ganz geringem oder gar keinem sachlichen wert. Aber was dem meister ziemen mochte, schickt sich nicht ebenso für die jünger, und die nützlichkeit solcher nachweise ist ja im allgemeinen nicht zu verkennen: wir werden also bemüht sein, die neuerdings wieder durch wertvolle arbeiten erfreulich vermehrte litteratur auf diesem gebiete gewissenhaft zu berücksichtigen und zu verzeichnen. Das hauptaugenmerk soll dabei auf die beiträge zur feststellung des textes gerichtet sein, und die deutung nur in zweiter linie in betracht kommen. Dabei das richtige mass zu treffen (denn ohne auswahl geht es natürlich nicht ab) ist, besonders inbezug auf die interpretation, nicht leicht, und zwar liegt hier der fehler des zuviel ebenso nahe wie der des zuwenig.

3. Es soll, womöglich, sorgfältiger als bisher auf die chronologischen verhältnisse der inschriften geachtet werden. Ich berühre hier sehr schwierige fragen, bei deren entscheidung die archäologie und anderseits die paläographie oder schriftgeschichte ein gewichtiges und zum öfteren das entscheidende wort zu sprechen haben. In eine nähere erörterung des gegenstandes

brauche ich hier nicht einzutreten. Ich will nur kurz darauf hinweisen, dass anerkanntermassen die zeitlichen verhältnisse der inschriften, wenn und wo sie, wenigstens annähernd, festzustellen sind, sowohl in allgemein geschichtlicher als besonders in sprachhistorischer hinsicht eine grosse bedeutung haben und ebenso aufmerksame beachtung wie die lokale verteilung der denkmäler verdienen: es müssen eben, wo es irgend angeht, beide gesichtspunkte verbunden werden. Unter berücksichtigung der lokalen und chronologischen daten und orientierungsmittel ist auch bereits eine ganze reihe von tatsachen der etruskischen laut- und formenlehre wesentlich aufgehellt oder wenigstens in eine vorläufige ordnung gebracht worden: ich erinnere beispielsweise an die erscheinungen der vokalsynkope und der anaptyxis, die verwendung der *s*-zeichen, das sogenannte »nominativ»-*s* der gentilnamen (z. b. maskul. *laris tarχnas*, *arnϑ leinies*, fem. *ramuϑa esχunas*), die genitivbildung auf *-a*, *-al* (*larϑia*, *larϑial larϑal*) u. ä. m. Wahrscheinlicherweise kann man in dieser richtung, trotz der kärglichkeit und lückenhaftigkeit des materials, noch etwas weiter kommen: so z. b. (um nur eines zu erwähnen) hat es den anschein, als ob der sogen. »genetivus genetivi» auf *-sla* (*-śla*) (z. b. *arnϑial larϑialisla*, was bekanntlich u. a. »Arruntis f. Lartis n.» bedeutet) eine als solche noch nachweisbare neuschöpfung sein sollte (er fehlt in den zum teil sehr altertümlichen inschriften von Volsinii). Die handhabung der chronologischen kriterien ist nun allerdings im einzelfalle oft sehr schwierig, und eine besonders missliche aufgabe ist für den nichtfachmann die sachgemässe beurteilung und verwertung des archäologischen tatbestandes.

Es erübrigt noch ein wort über die indices. Ausser einer konkordanz zwischen den nummern des Corpus Inscr. Etr. und denjenigen der früheren inschriftensammlungen und publikationen und einem vollständigen wörterverzeichnis sind noch ein ausgewählter index grammaticus (über bemerkenswertere erscheinungen der laut- und formenlehre), ein index palaeographicus, ein verzeichnis der fundorte und eine übersicht der etruskologischen litteratur in aussicht genommen. Abgesehen von einer von Pauli angefertigten konkordanz zwischen dem 1. bande und den sammlungen von Fabretti und Gamurrini liegt eine direkte vorarbeit bis jetzt nur zum index verborum vor, indem ich den wortschatz des ersten bandes zum allergrössten teile ausgezogen

und in einem alphabetisch geordneten zettelregister verzeichnet habe.

Zum schluss spreche ich den wunsch und die hoffnung aus, dass das von Carl Pauli mit so grosser hingebung begründete und bis zu seinem vorzeitigen lebensende fortgeführte werk einer glücklichen vollendung entgegenschreiten und an seinem teil ein verlässliches und brauchbares urkundenbuch zur geschichte Alt-Italiens werden möge. »Si fas est», möchte ich dem noch einen weiteren wunsch hinzufügen, näml. dass die sammlung der etruskischen sprachdenkmäler nicht noch auf lange hin in ihren wichtigsten teilen ein buch mit sieben siegeln bleibe, sondern dass uns recht bald ein gütiges geschick den so schmerzlich vermissten schlüssel zur lösung des etruskischen sprachrätsels bescheren möge.

Der krähende hahn in der passionsgeschichte.

Ein stück orientalischer folklore.

Vortrag gehalten auf dem XV. Orientalisten-Kongress in Kopenhagen 14—20 Aug. 1908.

Von **S. A. Fries,** Stockholm.

Sowohl die synoptische als auch die johanneische tradition vom leben Jesu berichtet, Jesus habe in der letzten nacht seines lebens vorausgesagt, dass sein jünger Petrus ihn dreimal verleugnen würde, »bevor der Hahn gekräht». Die kanonischen evangelien berichten auch, dass die voraussage eingetroffen sei. Nur das Johannes-evangelium des Tempelherrenordens hat in 18: 27 die worte: »Und alsbald krähte der hahn» ausgeschlossen, aber dies hängt wahrscheinlich damit zusammen, dass der nämliche eigentümliche 'evangelientext in Joh. 13 die ganze voraussage von der verleugnung des Petrus weggelassen hat.

Die synoptische tradition im Markus-evangelium hat indessen eine besondere eigentümlichkeit aufzuweisen. Nach 14: 30 lautete Jesu voraussage so: »Wahrlich, ich sage dir, heute in dieser nacht, ehe denn der hahn *zwei* mal krähet, wirst du mich drei mal verleugnen». Indes fehlt das zahlwort »zwei» in mehreren wichtigen textquellen, darunter im cod. sin. und im cod. Bezæ sowie in den mit letzterem verwandten lateinischen texten. In 14: 68 fehlt die erste kundgebung vom krähen des hahns im cod. sin., vat., und cod. L., wie gleichfalls in anderen textquellen. In gleicher weise fehlen die worte »zum zweiten mal» in 14: 72 im cod. sin. und cod. L. Hierzu kommt, dass die evangelien von Matthäus und Lukas, welche das Markus-evangelium benutzt haben, vom krähen des hahnes als nur *ein* mal geschehend sprechen. Es dürfte daher als ziemlich sicher angesehen werden können, dass die ursprüngliche synoptische tradition nur von

einem hahnenkrähen gewusst hat, der nach den drei verleugnungen erfolgte. Diese zahl »drei» ist übrigens nach jüdischer auffassung nur ein ausdruck für eine unbestimmte anzahl.

Wie die vorstellung von einem zweimaligen krähen des hahnes entstanden ist, dürfte so gut wie unmöglich sein zu erklären[1]; dahingegen dürfte mit voller gewissheit behauptet werden können, dass der verschlechterte text, der die zahlenbestimmung »zwei» eingeführt hat, an das krähen eines gewöhnlichen hahns im hofe des hohepristers bei gelegenheit der verleugnung des Petrus gedacht hat. Auch Luk. 22: 60 scheint von dieser Auffassung auszugehen.

Soweit mir bekannt, hat man auch zu allen zeiten dieselbe deutung des hahnenkrähens gehabt. Dagegen erheben sich indessen sehr grosse bedenken, welche zu mehr oder minder starkem zweifel an dem historischen charakter der erzählung anlass gegeben haben, oder auch zu mancherlei notbehelfen um zu einer leidlichen erklärung zu gelangen.

Die sache ist nämlich die, dass mischna (baba qamma VII, 7) ausdrücklich verbietet federvieh in der stadt Jerusalem zu halten; den priestern war das überhaupt im ganzen lande verboten. Und zwar darum weil hühner als levitisch unreine tiere angesehen wurden (nidda 50b). Dahingegen war es erlaubt eier und hühnerfleisch überall im lande zu verspeisen (baba qamma X, 9). Wenn in edujoth VI, 1 erzählt wird, dass man in Jerusalem einen tollen hahn gesteinigt, der das gehirn eines kleinen kindes ausgehackt hatte, so beweist dies ebensowenig, dass man in Jerusalem hühner zu halten pflegte, als überhaupt zufällige ausnahmen die regel aufheben können[2]. Hätte die tradition Jesus nicht bestimmt voraussagen lassen, dass der hahn krähen würde, so hätte man nichts besonderes gegen eine erzählung einzuwenden gehabt, welche nur bemerkt hätte, dass unmittelbar nach der verläugnung des Petrus zufällig ein hahn krähte. Denn ein solcher hätte durch einen zufall in Jerusalem einkommen können.

---

[1] Das evangelienfragment von Fajjum vom Jahre 1885 hat auch die zahlenangabe zwei. (Über das verhältnis desselben zu Markus 14—16 siehe FRIES, Jesu lif (Leben Jesu), 1902, s. 226 f.). Möglicherweise hängt es damit zusammen, dass die Hebräer gern »zwei» und »drei» mit einander kombinieren z. b. Hiob 33: 29; Hos. 6: 2; Jes. 17: 6.

[2] In talmudischen zeiten wurde an dem grossen versöhnungstage ein hahn geopfert.

Jesu worte setzen indessen voraus, dass er dessen völlig gewiss war, dass der hahn krähen würde. Handelte es sich nun um das krähen eines gewöhnlichen hahnes, so muss man annehmen, dass sich die unreinen tiere nicht nur in Jerusalem, sondern sogar im hofe des hohepriesters befanden und zwar am passahfest, wo es mit der levitischen reinheit ausserordentlich streng genommen wurde, und dass Jesus dies zum voraus wusste.

Eines wie das andere macht es meines erachtens unmöglich die traditionelle auslegung beizubehalten. Diese wird keineswegs dadurch gestützt, dass in joma I, 8, tamid I, 2 davon die rede ist, dass das brandopferaltar »beim hahnenschrei» von der asche gereinigt werden sollte, denn gerade in diesem zusammenhang fragt es sich, was eigentlich der hahnenschrei bedeutet und welcher vogel gemeint ist. Dass es sich nicht um den gewöhnlichen hahn handeln kann, dürfte daraus hervorgehen, dass nach joma I, 8 der hahn in der nacht vor dem grossen versöhnungstage und den drei grossen feiertagen zu ostern, pfingsten und dem laubhüttenfest nicht krähte. Der gewöhnliche hahn dürfte die besondere heiligkeit dieser tage nicht beachtet haben. Möglicherweise könnte man hier an ein künstliches zeitsignal denken, welches »hahnenschrei» genannt wurde.

Wir haben es hier in der tat aller wahrscheinlichkeit nach mit bisher in diesem zusammenhang nicht beachteter orientalischer folklore zu thun. Wenn es in den evangelien heisst: »Und alsbald krähte der hahn», so ist dies nur eine umschreibung für: »und alsbald ging die sonne auf». Grünbaum hat nämlich in seinen »Beiträgen zur vergleichenden mythologie aus der haggada» in ZDMG. XXXI, S. 208 ff, die aufmerksamkeit auf die vorstellungen der jüdischen haggada von einem himmlischen welthahn von unerhörten dimensionen hingelenkt, welcher, dem menschlichen auge unsichtbar, mit seinen füssen die erde erreicht, mit seinem kopfe aber in den himmel hinaufragt, der mit dem getöse seiner flügel und mit seinem krähen die menschen zur zeit der mitternacht zum gebet weckt, den aufgang der sonne begrüsst, die bösen geister verscheucht und das krähen der irdischen hähne zur stunde des morgengrauens hervorruft[1]. Dieser kos-

[1] Das krähen ist sicherlich nur als ein einmaliges gedacht. Mitternacht, sonnenaufgang, morgengrauen sind nur verschiedene ausdrücke für die morgendämmerung. Man beachte die wechselnden ausdrücke für dieselbe zeit in Mark. 16: 2; Mat. 28: 1; Luk. 24: 1; Joh. 20: 1.

mische hahn ist es, der nach der meinung der rabbiner unter dem namen שֶׂכְוִי in Hiob 38: 36 erwähnt wird als ein wunder neben den regenschwangeren wolken am firmament. In der griechischen Baruchsapokalypse (6—8) wird er mit dem sonnenvogel Phönix identifiziert, welcher, gross wie neun berge, mit ausgespannten flügeln vor dem sonnenwagen herläuft um zu verhindern, dass die strahlen der sonne alle lebewesen versengen, und der geradezu »der wächter des erdkreises» genannt wird.

Dieser weltvogel ist auch bei den arabern und bei den persern bekannt. Bei den letzgenannten wird er *parôdars* genannt und verscheucht nach Vendidad XVIII, 36—40 die dämonen der nacht. Derselbe weltvogel als symbol der sonne findet sich in opferscenen von Nineve und Babylon wie gleichfalls auf gnostischen abraxasgemmen. Der hahn sitzt auch in dem Attis geheiligten piniebaum und erscheint dort als botschafter des gottes, der seine gegenwart durch das krähen des hahnes signaliert[1]. An sowohl »jüdischen» als »christlichen» leuchtern hohen alters und aus ganz verschiedenen teilen der welt kommt der hahn vor als symbol des lichtes d. h. der sonne, wie mir der intendent des Nordischen Museums in Stockholm dr. Hammarstedt bereitwillig mitgeteilt hat.

Die idee von dem kosmischen hahn pflanzt sich auch in abgeschwächter form in den europäischen religionen fort. Der hahn wurde im griechisch-römischen kulturgebiet erst um 500 v. Chr. bekannt und wird von griechischen schriftstellern »der persische vogel» genannt. Man hat die vermutung aufgestellt, dass der hahn in Palästina erst durch die kutheer bekannt wurde, welche von Persien um das jahr 720 v. Chr. durch die assyrier nach Samarien hinübergeführt wurden und hier den gott der verheerenden sonnenglut, des todes und der unterwelt, aber auch der fruchtbarheit, Nergal, verehrten, dessen symbol nach den rabbinern der hahn ist. E. Baethgen hat in seiner 1887 erschienenen dissertation »De vi ac significatione galli in religionibus et artibus græcorum et romanorum» das wichtigste material von der religiösen bedeutung des hahnes im klassischen altertum zusammengestellt. Die sache ist freilich die, dass der hahn schliess-

[1] Siehe die abbildung taf. VI in Wendland, Die hellenistisch-römische kultur in ihren beziehungen zu Judentum und Christentum, 1907, s. 183 f.

lich als attribut so ziemlich jeder beliebigen gottheit angewendet werden konnte, vor allem aber ist er mit der sonne und dem morgenrot verknüpft und erweist sich in dieser hinsicht als ein direkter ableger des orientalischen weltvogels. Die vorstellung von einem solchen kosmischen vogel scheint doch bei griechen und römern vom hause aus nicht existiert zu haben. Inwiefern er wiederum mit der Vorstellung der germanischen religion vom hahn Vidofner zusammenhängt, der auf dem Mimers-baume (dem weltbaum) sitzt und vermutlich derselbe ist wie Gyllenkamme, der mit seinem geschrei diejenigen weckt, die bei heervater schlummern, lässt sich nicht mit sicherheit entscheiden, aber unwahrscheinlich ist es nicht. Die orientalische anschauung hat sehr wohl bis zu den germanen durchdringen können. Grünbaum. weiss zu erzählen, dass der kosmische hahn noch fortlebt im volksglauben in der Ukraine und an manchen orten in Oesterreich, vielleicht auch anderswo in Europa.

Der schwedische folklorist dr E. Hammarstedt hat in verschiedenen aufsätzen[1] nachzuweisen versucht, dass der hahn als religiöses symbol in Europa einen älteren vegetationsvogel, den specht, verdrängt hat, dessen heiligkeit noch in merkwürdigen gebräuchen, vorstellungen und bildern fortbesteht. Es ist sehr wahrscheinlich, dass dies zutreffend ist. Es ist sogar anzunehmen, dass der hahn im Orient einen älteren heiligen vogel verdrängt hat. Wenigstens kennt die jüdische folklore einen anderen vogel, דּוּכִיפַת genannt, der sich am nächsten mit dem wiedehopf zu decken scheint und der, wie der specht, mit der s. g. sprengwurzel und dem siegesstein ausgerüstet ist[2]. Diese Zaubermittel werden anscheinend auch dem kosmischen hahn תַּרְנְגוֹל oder גֶּבֶר zuerkannt.

* *

Auf kirchtürmern kommt bekanntlich sehr oft ein hahn vor, wie man ihn auch auf maistangen d. h. dem symbol des lebensbaums bzw. des weltbaumes (Yggdrasil) findet. Zieht man gewöhnliche handbücher zu rate betreffs der bedeutung des hahnes

---

[1] Fågeln med segerstenen, sprängörten och lifsämnet. Meddel. fran Nordiska Museet 1901, s. 166 ff. Inspirationsfageln, Fataburen 1908, s. 83 ff.

[2] Siehe Grünbaum s. 208.

auf dem kirchturm, so findet man, dass er die wachsamkeit symbolisieren soll, aber auch die kirche Christi, soweit sie auf Petrus gegründet ist, dessen symbol angeblich der hahn ist (!) Es liegt auf der hand, dass diese erklärungen spätere ad hoc gemachte erwägungen sind[1]. Nur auf den s. g. passionssäulen, welche die legendarische geisselungssäule wiedergeben sollen, figuriert der hahn als wirkliche reminiszenz von der verleugnung des Petrus. Die säule findet sich übrigens in einer ganzen reihe von passionsbildern sowohl älteren als neueren datums.

Nun kommt der hahn auch in der griechisch-römischen religion als todesvogel vor. Er wird daher mit Asklepios, Hermes khthonios und Proserpina kombiniert, wie er gleichfalls im späteren Alt-Ägypten zu den attributen des todesgottes Anubis gehörte. Wahrscheinlich will er als solcher die erotischen bedürfnisse der verstorbenen symbolisieren. Man bringt ihn als opfer zur befriedigung des geschlechtstriebs der verstorbenen dar[2].

Die altnordische religion kennt auch einen solchen russroten hahn, der unterhalb der erde in Hels sälen krähte. Den khthonischen hahn hat man auch in einem grabe in Idumäa etwa aus dem jahre 200 v. Chr. gefunden; dieser geht aber ersichtlich auf griechische motive zurück[3]. Es ist möglich, dass man zuletzt den himmlischen mit dem khthonischen vegetationsvogel zu identifizieren hat, der lebensvogel wird identisch mit dem todesvogel[4]. Aber wenn es gilt den kirchturmshahn zu erklären, so hat man es mit religiöser tiersymbolik zu tun aus einer zeit, wo die himmlischen und die khthonischen mächte getrennt waren. Der kirchturmshahn scheint ungefähr dasselbe alter zu haben wie die kirchtürme, und soll nach Otte s. 61 auf den deutschen

[1] Für die kirchliche ikonographie giebt Otte, Handbuch der kirchlichen Kunst-archäologie, 4:e aufl. 1868, s. 871, als bedeutung des hahnes an: »Verleugnung Petri, ruf zur busse (Matt. 26: 74 f.), wachsamkeit, orthodoxie; der hahnenschrei verscheucht die bösen geister (darum wetterhähne?). Wurde auch angewendet um freigebigkeit zu bezeichnen (der hahn teilt futter aus an die hühnen) nach Evans, Animal symbolism in ecclesiastical architecture, 1896, s. 162 f.

[2] Poulsen, Nordisk tidsskrift for filologi, III, s. 126—129.

[3] Peters and Thiersch, Painted tombs in the Necropolis of Marissa, 1905.

[4] Hammarstedt, Meddel. fran Nordiska Museet, 1901, s. 198 ff.

kirchtürmen schon im 10ten jahrhundert vorkommen. Der ursprung der kirchtürme ist noch immer ein besonders dunkler punkt in der geschichte der christlichen architektur; aus den motiven zur errichtung der ursprünglich freistehenden türme sind keine aufschlüsse zu entnehmen, denn diese motive sind uns nicht bekannt. Man muss daher von der tatsächlichen konstruktion der türme und ihren bestandteilen ausgehen. Es lässt sich dann schwerlich bestreiten, dass die kirchtürme einen, wenn ich so sagen darf, »celesten», keinen »khthonischen» charakter tragen, besonders durch die spitzen, selbst wenn die türme gerade wie die kirchen auf friedhöfen stehen. Die spitzen haben indessen keinerlei bedeutung, weder für die aptierung des turmes zum bollwerk noch als platz für die aufhängung der glocken. Sie zeigen gen himmel.

Der zu oberst auf der turmspitze stehende hahn — gewöhnlich auch zur windfahne aptiert — ist meistens aufs intimste mit dem kreuz verbunden[1]. Nun wissen wir durch Montelius' untersuchungen, dass das kreuz, sowohl das griechische als das lateinische auf verschiedenen wegen auf das symbol des sonnengottes zurückgeht, das griechische auf das vierspeichenrad, das lateinische teils hierauf, teils auf die doppelaxt, auch ein symbol des sonnengottes[2]. Wie dr. Hammarstedt mir zuvorkommend mitgeteilt, kommt der hahn auf grabkreuzen und auf runensteinen vor, mit »dem kreuze» versehen, mit welchem ein hahn fest vereinigt ist. Auch schornsteinshähne sind mit dem kreuze fest vereinigt. Das sonnenkreuz und der sonnenvogel sind demnach hier nahe mit einander verbunden.

Demzufolge hat es den anschein, als ob wir noch heute auf unseren kirchturmspitzen den letzten überrest der orientalischen vorstellung von dem weltvogel sehen könnten, der die lebewesen weckt, die dämone der bosheit und der finsterniss verscheucht und den menschen zum gebet ermuntert.

---

[1] Indessen kommt es vor, dass abbildungen von dem vegetationsbaum statt des kreuzes auf den glockentürmen stehen. Der hahn sitzt dann auf dem baum, ist auch zuweilen kletternd oder vielleicht als ein ursprünglicher specht dargestellt. Dem vegetationsbaum fehlt aber das kreuz.

[2] Nordisk Tidskrift 1904, s. 1 ff, 149 ff; 1907, s. 1 ff. Solgudens yxa och Tors hammare, Sv. Fornm.-fören. tidskr., X, s. 277.

INDEX DES MOTS TRAITÉS.

Langues indo-européennes.

L. indiennes

Sanscrit

Pali.

Gatha.

Pracrit.

Langues mod.

L. iraniennes.

Avestique.

Pehlvi.

Persan.

L. arménienne.

L. slaves.

Vieux-bulgare.

Russe.

Serbocroate.

L. baltiques.

Lituanien.

L. latine.

L. romanes

L. germaniques.

Gotique.

Scandinave.

(Mots non-signés islandais.)

Bas-allemand.

(Mots non-signés anglo-saxons.)

Haut-allemand.

(Mots non-signés vieux-h.-allem.)

L. celtiques

Langues sémitiques.

Arabe.

Assyro-babylonien.

Langues finno-ougriennes.

Hongrois.

Langues malais-polynésiennes.

(Mots non-signés malais.)

Faute d'impression.

P. 191, l. 6 d'en bas: *ᵋuraq*, lisez: *ʿaraq*.

University of Uppsala. The remarks contain numerous references to parallel passages in other works, especially Ṯaʿālibī's Jatīmat ed-dahr and Muḥammed b. Šākir's Fawāt el-wafajāt. On page 7 the editor writes *Āmin;* the caliph's name was, however, *Amīn*. As for the Arabic text it is no easy task to publish a collection of poems in Arabic from a single MS., but the editor's MS. is carefully written, and he has done his work very well. Yet there are some slight errors and misprints; page ٢, line 12 read اكتسب in spite of the MS., ٤, 4 أرحل, ٤, 14 وصدّوا ٤., 10 تُدعى, 24, 6 *al-maʿālī*. Such forms as الاحتفال, الاحتشد (٦, 4) should be written without hemza, although this sign occurs in the MS. The date p. 5, 17 is not correct.

KVZ.

Addai Šēr, Kitāb el-alfāẓ el-fārisīje el-muʿarraba. [Persian loanwords in Arabic]. Beyroot 1908. 194 p. 8:o.

The author is archbishop of Söörd and a very learned man. He has gathered a great many Persian words, occurring in Arabic; and the copious indices contain words from Persian, Turkish, Kurdish, Syriac, Hebrew, Greek, Latin, Sanskrit, Ethiopic, German, English, French, Italian, Russian and Armenian. His work is interesting reading, but it must be used with criticism, the author apparently not being acquainted with the modern linguistic method.

KVZ.

Vorderasiatische Bibliothek. I Band. Abteilung 1. Die sumerischen und akkadischen Königsinschriften, bearbeitet von F. Thureau-Dangin. Leipzig 1907.

Die »Vorderasiatische Bibliothek» bezweckt, die quellen der altorientalischen geschichte auch denen zugänglich zu machen, die keine gelegenheit gefunden haben, in die sprachen des alten Orients und ihre fremdartigen schriftsysteme einzudringen. Sie will dem geschichtsforscher ermöglichen, die hierhergehörigen probleme einigermassen selbständig zu beurteilen, und der neuentdeckten alten kulturwelt das interesse weiterer kreise zuwenden.

Die sumerischen und akkadischen königsinschriften, mit deren wiedergabe in umschrift und übersetzung F. Thureau-Dangin die reihe eröffnet, umfassen den langen zeitraum von den ältesten bekannten herrschern von Lagaš bis in das zeitalter Hammurabis. Sie sind zum grössten teil schon veröffentlicht und auch übersetzt worden, und das verdienst des verfassers besteht zunächst darin, eine vollständige sammlung des zerstreuten materials hergestellt und dieses nach der zeitfolge geordnet zu haben. Aber eine ganze anzahl bisher unveröffentlichter texte ist auch mitgenommen worden; ich notiere solche von *Ur-Ninā, E-an-na-tum, En-te-me-na, Uru-ka-gi-na, Ur-ma-ma* (ein könig zwischen *Narām-sin* und *Ur-ba-u*), *Ur-ba-u, Ur-gar* (ein nachfolger des vorigen), *Nam-maḫ-nī, Gu-de-a* und *Dun-gi*.

An die spitze der mehr als 200 seiten starken inschriftensammlung stellt der Verf. eine kurze, aber für manchen leser gewiss wertvolle zu-

sammenfassung dessen, was sich aus den vorliegenden quellen über die politische entwickelung Südbabyloniens in der vorhammurabischen zeit erschliessen lässt. Ein verzeichnis der eigennamen und wichtigsten kultgegenstände von S. LANGDON, worin eine anzahl schätzenswerter bemerkungen stecken, beschliesst das buch.

P. Leander.

Ignaz Kúnos, Das türkische Volksschauspiel. Orta ojnu. Rudolf Haupt, Leipzig 1908. 142 p. 8:o.

Verf. gibt eine ausführliche darstellung des türkischen volksschauspieles in älterer und neuerer zeit und veröffentlicht einige, auch für die kunde der volkstümlichen osmanischtürkischen sprache wichtigen proben der *Orta*-spiele in transskription und übersetzung. Diese spiele sind ausläufer aus den alten griechischen mimen, die die türken in der griechenwelt vor sich fanden, und sind demgemäss auch für nicht-turkologen von nicht geringem interesse. Wie auch der name dieser schauspielgattung anzudeuten scheint, hat auch das alte italienische lustspiel (commedia dell'*arte*) einen einfluss auf sie ausgeübt.

K.B.W.

Cette livraison contient:

Prix du volume (env. 256 pages): **8 kr., 11 fr., 9 m., 9 sh., 4 руб. 50 коп.**

Uppsala 1908—09. Akademiska Boktryckeriet (Edv. Berling).